

Donné le 9 XII 1963



HENRY ESMOND

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

HENRY ESMOND

MÉMOIRES D'UN OFFICIER DE MARLBOROUGH

PAR M. W. THACKERAY

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR LÉON DE WAILLY

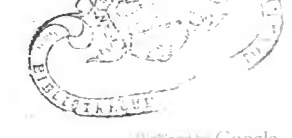
TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867



PRÉFACE.

LES ESMOND DE VIRGINIE.

La terre de Castlewood, en Virginie, qui fut donnée à nos ancêtres par le roi Charles Ier, comme un foible dédommagement des sacrifices faits par la famille Esmond pour la cause de Sa Majesté, est située dans le comté de Westmoreland, entre les rivières de Potomac et de Rappahannoc, et elle étoit jadis aussi grande qu'une principauté angloise, quoique alors ses revenus fussent peu considérables. En effet, pendant près de quatre-vingts ans, à partir de cette donation royale, nos plantations furent aux mains d'agents qui s'y enrichirent l'un après l'autre, tandis que la famille, longtemps après la Restauration, n'en tiroit pour tout produit que quelques douzaines de barils de tabac.

Mon cher et honoré père, le colonel Henry Esmond, dont l'histoire écrite par lui-même est contenue dans ce volume, vint en Virginie l'an 1718, y bâtit sa maison de Castlewood, et s'y fixa. Après de longues années d'orages en Angleterre, il passa encore bien des jours paisibles dans ce pays : combien aimé et considéré de tous ses compatriotes, combien cher à sa famille, je n'ai pas besoin de le dire. Sa vie entière ne fut qu'une suite de bienfaits pour tous ceux qui étoient en rapport avec lui. Ses amis trouvoient auprès de lui le meilleur exemple, le meilleur avis, la plus généreuse hospitalité; ses subordonnés, les soins les plus tendres; et ceux de sa maison, des trésors d'amour paternel et une protection dont le souvenir inspire nécessairement, chez

nous du moins, la vénération et la reconnoissance; et les enfants de mon fils, qu'ils soient établis ici dans notre république, ou là-bas dans la mère patrie toujours aimée, dont notre récente querelle nous a séparés, peuvent certainement être fiers de descendre d'un homme qui fut si vraiment noble à tous égards.

Ma chère mère mourut en 1736, peu après notre retour d'Angleterre, où mes parents m'avoient menée pour faire mon éducation, et où je fis connoissance avec M. Warrington, que mes enfants n'ont jamais vu. Lorsqu'il plut au ciel de me l'enlever à la fleur de son âge, et après quelques mois seulement de l'union la plus heureuse, si je ne succombai pas au chagrin que me causa ce malheur, je le dus principalement à la tendresse de mon très-cher père, et ensuite au bonheur que j'éprouvai de la naissance de mes deux bien-aimés fils. Je sais que les funestes dissidences qui les séparèrent en politique ne désunirent jamais leurs cœurs; et de même que je puis les aimer tous les deux, qu'ils portent les couleurs du roi ou celles de la république, je suis sûre aussi qu'ils m'aiment, et qu'ils s'aiment l'un l'autre, et qu'ils aiment par-dessus tout celui qui fut mon père et le leur, le plus cher ami de leur enfance, le noble gentilhomme qui les éleva dès le bas âge dans la pratique et la connoissance de la vérité, de l'amour et de l'honneur.

Mes enfants n'oublieront jamais l'apparence et la tournure de leur révéré grand-père, et je voudrois posséder l'art du dessin (que mon père possédoit en perfection), afin de laisser à nos descendants un portrait de celui qui fut si bon et si respecté. Mon père avoit le teint brun, un très-grand front, des yeux châtain foncé, ombragés de sourcils qui restèrent noirs longtemps après que ses cheveux eurent blanchi. Son nez étoit aquilin, son sourire plein d'un charme extraordinaire. Comme il est présent à ma mémoire, et quelle insuffisante idée donne de lui la description que j'en puis faire! Il étoit plutôt petit que grand, n'ayant pas plus de cinq pieds sept pouces anglois; il avoit coutume de rire de mes fils, qu'il appeloit ses béquilles, et de dire qu'ils étoient devenus trop grands pour qu'il pût s'appuyer sur eux.

Mais tout petit qu'il étoit, il avoit une grâce parfaite et une majesté dans le maintien, comme je n'en ai vu à personne ici, excepté peut-être à notre ami, M. Washington, et il n'avoit qu'à paroître pour commander le respect.

Il excelloit à tous les exercices du corps et y montroit une prestesse et une agilité merveilleuses. L'escrime lui plaisoit particulièrement, et, grâce à lui, mes deux fils y devinrent passés maîtres; au point que, lorsque les François vinrent dans ce pays avec M. Rochambeau, pas un de ses officiers ne fut supérieur à mon Henry, et lui-même n'étoit pas de la force de mon pauvre George, qui avoit pris parti pour le roi dans notre lamentable mais glorieuse guerre de l'indépendance.

Ni mon père ni ma mère n'ont jamais porté de poudre; leurs têtes étoient blanches comme de l'argent, il m'en souvient. Ma chère mère conserva jusqu'à la fin un éclat et une fraîcheur de teint extraordinaires; et on ne vouloit pas croire qu'elle ne mettoit point de rouge. A soixante ans, elle avoit encore l'air jeune, et étoit tout à fait agile. Ce fut seulement après ce terrible siége de notre maison par les Indiens, qui me laissa veuve avant d'être mère, que la santé de ma chère mère se brisa. Elle ne se remit jamais de ces jours de terreur et d'anxiété qui se terminèrent si fatalement pour moi, mariée depuis six mois à peine, et elle mourut dans les bras de mon père avant la fin de mon année de veuvage.

Depuis ce jour, jusqu'au dernier de la chère et honorée vie de mon père, mon bonheur fut de rester auprès de lui pour lui tenir compagnie et le consoler; et d'après les quelques notes que ma mère a faites çà et là dans le volume où mon père décrit ses aventures en Europe, je puis comprendre son extrême dévouement pour lui, dévouement assez passionné, assez exclusif pour l'empêcher, je crois, d'aimer personne au même degré à beaucoup près, toutes ses pensées étant concentrées sur cet unique objet de son affection et de son culte. Je sais que devant elle mon cher père ne laissoit pas voir l'affection qu'il avoit pour sa fille, et que cette chère et tendre mère, à ses derniers moments,

m'avoua son repentir de ne m'avoir point assez aimée, et même sa crainte jalouse que mon père n'eût pas pour elle une affection tout exclusive; et dans les termes les plus tendres et les plus touchants, elle m'exhorta à ne le jamais quitter, et à remplir auprès de lui la place qu'elle laissoit vacante. Je crois pouvoir dire, la main sur la conscience et le cœur plein d'une reconnoissance inexprimable, que j'ai rempli ces volontés dernières, et que mon très-cher père, jusqu'à sa dernière heure, n'a jamais eu à se plaindre que l'amour et la fidélité de sa fille lui aient manqué.

Et c'est depuis que je l'ai connu entièrement, car, du vivant de ma mère, il ne s'étoit jamais complétement ouvert à moi, c'est depuis que j'ai connu toute la valeur de son affection, que j'en suis venue à comprendre et à pardonner ce qui, je l'avoue, m'irritoit du vivant de ma mère, la jalousie avec laquelle elle accaparoit le cœur de son mari. C'étoit un bien si précieux que ce n'est pas merveille si celle qui le possédoit vouloit le garder tout entier, et n'en vouloit rien céder à personne, pas même à sa fille.

Quoique je n'aie jamais entendu un mot dur sortir de la bouche de mon père, on ne sauroit se figurer quelle crainte respectueuse il inspiroit chez lui; et les domestiques sur notre plantation, aussi bien ceux venus d'Angleterre que les nègres qu'il avoit achetés, lui obéissoient avec un empressement que les plus sévères contre-maîtres autour de nous ne pouvoient obtenir de leurs subordonnés. Il n'étoit jamais familier, quoique parfaitement simple et naturel; il étoit le même avec le dernier comme avec le premier des hommes, et aussi poli avec une négresse qu'avec la femme du gouverneur. Il ne venoit à l'idée de personne de prendre des libertés avec lui (excepté une fois un gentilhomme d'York, qui étoit gris, et je suis forcée d'avouer que mon père ne lui pardonna jamais); il mettoit tout de suite les gens humbles à leur aise, et il remettoit à leur place les plus arrogants avec une gravité satirique qui inspiroit une peur excessive. Sa politesse n'étoit point un habit de parade que

l'on quitte quand la compagnie s'est retirée; elle ne changeoit point, comme il étoit aussi toujours vêtu de même, soit que nous fussions entre nous, soit qu'il y eût grand gala. On a dit qu'il aimoit à être le premier de la compagnie; mais quelle est la compagnie où il n'auroit pas été le premier? Quand j'allai en Europe faire mon éducation, et que nous passâmes un hiver à Londres avec mon demi-frère milord Castlewood et sa seconde femme, je vis à la cour de la reine quelques-uns des plus fameux gentilshommes du temps, et je me dis en moi-même : « Il n'en est pas un qui vaille mieux que mon père. » Et le fameux lord Bolingbroke, qui vint nous voir de Dawley, en dit autant, et que les gens de cette époque n'étoient pas comme ceux de sa jeunesse. « Si votre père, madame, dit-il, alloit dans les bois, les Indiens l'éliroient Sachem, » et Sa Seigneurie voulut bien m'appeler Pocahontas[1].

Je ne vis pas notre autre parente, la femme de l'évêque Tusher, dont il est tant parlé dans les Mémoires de mon père, quoique ma mère fût allée lui rendre visite à la campagne. Je suis sans orgueil (comme je l'ai prouvé en épousant, à la demande de ma mère, un gentilhomme qui n'étoit que le fils cadet d'un baronnet du Suffolk); cependant je conviens que j'ai quelque respect pour mon nom, et je m'étonne qu'une personne qui l'a porté ait pu l'échanger contre celui de mistress Thomas Tusher. Je passe sous silence, comme odieux et indigne de créance, ce que j'ouïs dire en Europe, et ce que j'étois alors trop jeune pour comprendre, à savoir que cette personne, ayant quitté sa famille et s'étant enfuie à Paris, trahit, par jalousie, les secrets du Prétendant à milord Stair, ambassadeur du roi George, et y causa presque la mort du prince; qu'elle passa en Angleterre et épousa ce M. Tusher, et devint une grande favorite du roi George II, qui fit M. Tusher doyen et ensuite évêque. Je ne vis pas cette dame, qui jugea à propos de rester dans *son palais* tout le temps que

1. Pocahontas, fille aînée de Powhatan, roi indien, mariée à un planteur anglois, nommé Rolfe, et dont plusieurs des principales familles de la Virginie se vantent de descendre. (*Note du traducteur.*)

nous fûmes à Londres; mais après lui avoir rendu visite, ma pauvre mère dit qu'elle avoit perdu toute sa bonne mine, et m'avertit de ne pas faire trop de fond sur les dons que la nature m'avoit accordés. Elle étoit devenue d'un embonpoint excessif, et je me souviens d'avoir entendu dire à la femme de mon frère, lady Castlewood : « Il n'est pas étonnant qu'elle soit devenue favorite du roi; il les aime vieilles et laides comme faisoit son père avant lui. » Sur quoi mon père répondit que toutes les femmes étoient les mêmes; qu'il n'y en avoit jamais eu d'aussi belle que celle-là, et que nous pouvions lui pardonner tout, excepté sa beauté. Et là-dessus, ma mère eut l'air vexé, et milord Castlewood se prit à rire; et moi, comme de raison, étant toute jeune, je ne compris point le sujet de leur conversation.

Après les événements racontés dans le troisième livre de ces Mémoires, mon père et ma mère partirent pour l'étranger, ayant été avertis par leurs amis de quitter le pays à cause des circonstances qui sont relatées aux deux tiers de ces Mémoires. Mais mon frère ayant appris que la *future femme de l'évêque* avoit quitté Castlewood et rejoint le prétendant à Paris, le poursuivit et l'auroit tué, tout prince qu'il étoit, s'il n'avoit pas trouvé moyen de s'évader. Lors de son expédition en Écosse tout de suite après, Castlewood étoit dans une telle fureur contre lui, qu'il demanda à servir comme volontaire et à joindre en Écosse l'armée du duc d'Argyle, que le Prétendant n'eut pas le courage d'affronter, et de là vient que milord se réconcilia tout à fait avec la famille régnante, dont il a même accepté des faveurs.

Mistress Tusher, à cette époque, étoit aussi irritée contre le Prétendant que pas un de ses parents, et elle avoit coutume de se vanter, je l'ai entendu, d'avoir non-seulement ramené milord à l'Église d'Angleterre, mais encore d'avoir obtenu pour lui la pairie angloise, dont la branche cadette de notre famille est présentement en possession. Elle étoit grande amie de sir Robert Walpole, et n'auroit pas de repos que son mari ne couchât à Lambeth[1], disoit mon père en riant. Mais l'évêque mourut subi-

1. Ne fût nommé archevêque de Canterbury. (*Note du traducteur.*)

tement d'apoplexie, et sa femme lui érigea un grand monument et le couple dort sous cette pierre, ayant pour ciel de lit des nuages et des anges de marbre, tandis que la première mistress Tusher repose à soixante milles de là, à Castlewood.

Mais le génie et l'éducation de mon père sont bien supérieurs à ce qu'on peut attendre en ce genre d'une femme, et ses aventures en Europe sont bien autrement piquantes que la vie qu'il mena dans ce pays-ci, et qui se passa paisiblement entre l'amour et le devoir. Je n'en dirai donc pas plus par forme d'introduction à ses Mémoires, et je n'empêcherai pas davantage mes enfants de lire une histoire qui est beaucoup plus intéressante que celle de leur affectionnée vieille mère,

RACHEL ESMOND WARRINGTON.

Castlewood (Virginie), 3 novembre 1778.

HENRY ESMOND.

MÉMOIRES D'UN OFFICIER DE MARLBOROUGH.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE JEUNESSE DE HENRY ESMOND JUSQU'A SA SORTIE DU COLLÉGE DE LA TRINITÉ, A CAMBRIDGE.

Nous lisons que les acteurs, dans la tragédie antique, récitoient leurs ïambes aux accords de la flûte, parlant par la bouche d'un masque, montés sur des échasses et portant une haute coiffure. On pensoit que la dignité de la muse tragique exigeoit cet attirail, et qu'elle ne devoit se mouvoir qu'en mesure et en cadence. Ainsi la reine Médée tuoit ses enfants sur une musique lente ; et le roi Agamemnon périssoit en mourant (pour parler comme M. Dryden), le chœur se tenant à l'écart dans une attitude réglée, et déplorant, conformément au rhythme et au décorum, le destin de ces têtes couronnées. La muse de l'histoire s'est faite aussi cérémonieuse que sa sœur du théâtre. Elle porte aussi le masque et le cothurne, et parle aussi en mesure. Elle aussi, de notre temps, elle ne s'occupe que des affaires des rois, se tenant à leurs ordres, obséquieuse et importante comme un maître des cérémonies, et comme n'étant point chargée d'enregistrer les faits et gestes des gens du commun. J'ai vu dans sa décrépitude le vieux roi françois Louis XIV, ce type de la royauté, qui ne marchoit qu'en mesure, qui vécut et mourut selon les lois de sa cour des maréchaux, persistant à jouer toute sa vie le rôle de héros; et, dépouillé de poésie, ce n'étoit qu'un petit vieillard ridé, marqué de la petite vérole, ayant une énorme perruque et des talons rouges pour le faire paraître grand : héros bon pour un livre, si vous voulez, pour une statue de bronze ou un plafond peint, un dieu à la romaine, mais rien de plus qu'un homme pour Mme de Maintenon, pour le barbier qui le rasoit, ou pour M. Fagon, son chirurgien. Est-ce que l'histoire ne quittera

jamais sa perruque et sera toujours à plat ventre devant la cour? Verrons-nous de la France et de l'Angleterre autre chose que Versailles et Windsor? J'ai vu dans ce dernier château la reine Anne, menant sa chaise à un cheval et descendant les talus du parc à la suite de sa meute : femme bouillante à face rouge, ne ressemblant en rien à la statue qui tourne son dos de pierre à Saint-Paul et regarde les voitures qui gravissent Ludgate-Hill. Elle n'étoit ni mieux élevée ni plus éclairée que vous et moi, quoique nous missions un genou en terre pour lui présenter une lettre ou un bassin à laver. Pourquoi l'histoire continuera-t-elle à mettre un genou en terre jusqu'à la fin des temps? Je suis d'avis qu'elle se relève et prenne une posture naturelle; qu'elle ne soit pas réduite à faire, comme un chambellan, des révérences et des courbettes, et à gagner la porte à reculons en présence des souverains. En un mot, je voudrois l'histoire familière plutôt qu'héroïque, et je pense que M. Hogarth et M. Fielding donneront à nos enfants une bien meilleure idée des mœurs du temps présent, en Angleterre, que la Gazette de la cour et les papiers-nouvelles qui nous en viennent.

Il y avoit au régiment de Webb un officier allemand qui étoit l'objet de nos plaisanteries, et sur le compte duquel nous avions fait courir dans l'armée une histoire (dont j'étois l'auteur), à savoir, qu'il étoit le fils aîné du grand tire-bottes héréditaire de l'empire, et héritier de cet honneur dont ses ancêtres avoient été très-fiers, ayant, depuis vingt générations, reçu des coups de pied d'une des bottes impériales, tandis qu'ils tiroient l'autre. J'ai ouï dire que le vieux lord Castlewood, dont une partie de la famille a sa chronique dans le présent volume, quoique sorti d'un sang aussi bon que les Stuarts, qu'il servoit (et qui, en fait de noblesse, ne valent pas mieux qu'une douzaine de maisons anglaises et écossoises que je pourrois citer), étoit plus fier de sa charge à la cour que de son illustre naissance, et prisoit si fort sa dignité (de lord du garde-manger royal et de *groom* du gobelet), qu'il se ruina de grand cœur pour la race ingrate et prodigue qui la lui avoit accordée. Il mit sa vaisselle en gage pour le roi Charles Ier, hypothéqua ses biens pour la même cause, et en perdit la plus grande partie par suite d'amendes et de séquestre; soutint dans son château, contre Ireton, un siége, dans lequel son frère Thomas capitula (entrant ensuite en accommodement avec la République, ce que son frère aîné ne lui pardonna jamais), et où son second frère, Édouard, qui avoit embrassé la profession ecclésiastique, fut tué sur la tour de Castlewood, où il faisoit à la fois l'office de prédicateur et celui d'artilleur. Cet indomptable vieux royaliste, qui étoit auprès du roi, tandis que sa maison étoit ainsi battue en brèche, s'enfuit à l'étranger avec son fils unique, alors enfant, pour revenir prendre part au combat de Worcester. Sur ce funeste champ de bataille, Eustache Esmond fut tué, et Castlewood s'enfuit encore une fois en exil, et depuis

lors, et après la restauration, ne quitta jamais la cour du monarque (pour le retour duquel nous offrons des actions de grâces dans le livre de prières) qui vendit son pays et se mit à la solde du roi de France.

Quel spectacle plus auguste que celui d'un grand roi dans l'exil? Quel objet plus digne de respect que le courage dans le malheur? M. Addison a peint une figure de ce genre dans sa noble pièce de *Caton*. Mais supposez Caton fugitif, se grisant dans une taverne avec une fille sur chaque genou, une douzaine d'ivrognes pour compagnons fidèles de sa défaite, et un hôte demandant qu'on lui paye sa note : adieu la dignité du malheur! La muse historique se détourne en rougissant de cette scène vulgaire, et ferme la porte — où est inscrite la dette de l'exilé — sur lui, sur ses pots et ses pipes, et sur le chœur de taverne qu'il chante avec ses amis. Un homme tel que Charles auroit dû avoir pour peintre un Ostade ou un Miéris. Vos Kneller et vos Le Brun ne font que de gauches et impossibles allégories, et j'ai toujours considéré comme un blasphème de réclamer l'Olympe pour une divinité souillée de vin comme celle-là.

Quant au vicomte Castlewood, ce serviteur du roi, qui, privé de son fils, ruiné par sa fidélité, couvert de blessures et de marques de bravoure, passa sa vieillesse en exil, ses parents, je suppose, doivent se taire sur son compte; et, si ce patriarche tomba au milieu des pots, ce n'est pas une raison pour qu'ils lui jettent la pierre, et qu'ils appellent les passants pour rire de sa face rouge et de ses cheveux blancs. Eh quoi! une source ne sort-elle pas libre et pure d'une montagne, pour couler dans de beaux pâturages, pour alimenter et épancher de brillants tributaires, et finir dans un ruisseau de village? Des vies qui ont eu de nobles commencements n'ont souvent pas de meilleure fin; ce n'est pas sans une sorte de crainte respectueuse qu'un observateur devroit méditer sur de telles carrières. J'ai vu de trop près le succès dans le monde pour lui ôter mon chapeau et l'acclamer, lorsqu'il passe dans son carrosse doré; et je voudrois user de ma petite influence sur les piétons mes voisins, pour les empêcher de trop s'ébahir et d'applaudir trop fort. Est-ce le lord-maire qui va, en apparat, manger ses *mince-pies* à Mansion-House? est-ce le cortége du pauvre Jack de Newgate, avec le shérif et ses hommes armés de javelines, qui l'accompagnent dans son dernier voyage à Tyburn? Je descends dans mon cœur, et je pense valoir autant que milord maire, et je sais ne pas valoir mieux que Jack de Tyburn. Donnez-moi une chaîne et une robe rouge et un pouding devant moi, et je saurai fort bien jouer le rôle d'alderman, et condamner Jack après dîner. Affamez-moi, tenez-moi loin des livres et des honnêtes gens, élevez-moi dans l'amour des dés, du gin et du plaisir, et mettez-moi sur Hounslow-Heath avec une bourse devant moi : je la prendrai. « Et vous serez justement pendu, » dites-vous, pour mettre fin à ce ba-

vardage. Je ne dis pas non : je ne puis qu'accepter le monde tel que je le trouve, y compris un bout de corde, tant que ce sera là mode.

CHAPITRE PREMIER.

Détails sur la famille Esmond de Castlewood-Hall.

Lorsque Francis, quatrième vicomte de Castlewood, entra en possession de ce titre, et, bientôt après, de sa maison de Castlewood, comté de Hants, dans l'année 1691, il ne s'y trouvoit guère d'autre habitant, en dehors des domestiques, qu'un garçon de douze ans, auquel personne ne paroissoit faire attention, jusqu'au moment où milady vicomtesse le découvrit, en parcourant la maison avec la femme de charge, le jour de son arrivée. L'enfant étoit dans la salle connue sous le nom de Bibliothèque ou de galerie Jaune, et où étoient accrochés les portraits de la famille, entre autres celui si beau de George, deuxième vicomte, par sir Antonio Van Dyck, et celui de milord, le troisième vicomte, qui venoit de mourir, par M. Dobson, portrait que sa noble veuve, à ce qu'il paroît, ne jugea point à propos de prendre, quand elle emporta à sa maison de Chelsea, près Londres, celui qu'avoit fait d'elle sir Peter Lely, et où Sa Seigneurie est représentée en chasseresse de la cour de Diane.

La nouvelle et belle lady de Castlewood trouva le triste petit solitaire de cette galerie plongé dans son grand livre, qu'il posa lorsqu'il s'aperçut qu'une étrangère étoit près de lui ; et, sachant qui devoit être cette personne, le garçon se leva et fit un salut embarrassé à la maîtresse de la maison.

Elle étendit la main; et, en effet, cette main refusa-t-elle jamais de s'étendre pour faire un acte de bonté, ou pour protéger la douleur et l'infortune ?

« Eh ! c'est notre cousin, dit-elle ; quel est votre nom, cousin ?

— Mon nom est Henry Esmond, » dit l'enfant en la regardant avec bonheur et tout émerveillé, car elle lui avoit apparu subitement comme une *dea certe*, et jamais il n'avoit vu un objet si charmant.

Sa chevelure d'or brilloit dans l'or du soleil; son teint étoit d'une fraîcheur éblouissante; ses lèvres sourioient, et dans ses yeux luisoit une bonté qui fit battre de surprise le cœur de Harry Esmond.

« Son nom est Henry Esmond, effectivement, milady, » dit mistress Workscp, la femme de charge (vieux despote que Henry

Esmond tourmentoit plus qu'il ne haïssoit) ; et la vieille dame jeta un regard significatif sur le portrait du feu lord, tel que le possède encore la famille : l'air noble et sévère, sa main sur son épée, et, sur son manteau, l'ordre qu'il avoit reçu de l'empereur, lors de la guerre sur le Danube contre le Turc.

Voyant cette grande et incontestable ressemblance entre ce portrait et l'enfant, la nouvelle vicomtesse, qui avoit continué de le tenir par la main, tout en regardant le tableau, rougit et le lâcha vite, et descendit la galerie, suivie de mistress Worksop.

Quand elle revint sur ses pas, Harry Esmond se tenoit exactement à la même place, sa main au même endroit qu'elle étoit tombée sur son habit noir.

Le cœur de la vicomtesse s'attendrissoit, je suppose (et elle en est à peu près convenue depuis), à l'idée de rien faire qui pût blesser aucun mortel, grand ou petit ; car, lorsqu'elle repassa, elle avoit envoyé en commission la femme de charge, par la porte qui étoit au bout de la galerie, et, revenant vers le jeune garçon, avec un regard de tendresse et de pitié infinie, elle lui reprit la main, en lui posant son autre jolie main sur la tête, et en lui adressant quelques mots si obligeants et dits d'une voix si douce, que l'enfant, qui de sa vie n'avoit rien vu de si beau, sentit son corps plier comme sous l'attouchement d'un être supérieur ou d'un ange, et baisa la belle main qui le protégeoit, en mettant un genou en terre. Jusqu'à la dernière heure de sa vie, Esmond se souvint de cette apparition, de ses paroles et de ses regards, des bagues qui ornoient ses belles mains, de la suave odeur de sa robe, de l'éclat de ses yeux, qu'animoient la surprise et la bienveillance, du sourire qui épanouissoit ses lèvres, et du soleil qui formoit une auréole à sa chevelure.

L'enfant étoit encore dans cette humble attitude, quand voilà qu'entre derrière lui un gentilhomme au port majestueux, tenant à la main une petite fille de quatre ans. Le gentilhomme partit d'un grand éclat de rire à la vue de la dame et de son adorateur, avec sa drôle de petite tournure, sa face blême et ses longs cheveux noirs. La dame rougit et parut vouloir, par un regard suppliant, détourner de son protégé les sarcasmes de son mari ; car c'étoit milord vicomte qui étoit arrivé, et l'enfant le connoissoit pour l'avoir vu une fois du vivant du feu lord.

« Voilà donc le petit prêtre, dit milord en jetant un coup d'œil sur l'enfant ? Soyez le bienvenu, cousin.

— Il fait ses prières à maman, » dit la petite fille, qui s'avança vers le genou de son père. Et là-dessus milord partit d'un nouvel éclat de rire, et le cousin Henry eut l'air tout sot. Il inventa une demi-douzaine de réponses, mais ce ne fut que des mois après, en songeant à cette aventure ; pour le moment, il ne trouva rien à dire.

Le pauvre enfant, il n'a que nous, dit en françois la dame, regardant son époux ; et l'enfant, qui l'avoit comprise, quoique as-

surément elle crût le contraire, la remercia de tout son cœur pour cette bonne parole.

« Et il ne manquera pas d'amis ici, dit milord d'un ton bienveillant; n'est-ce pas, petite Trix? »

La petite fille, dont le nom étoit Béatrix, et que son père appeloit de ce diminutif, regarda solennellement Henry Esmond de ses deux grands yeux; puis un sourire brilla sur son visage, qui étoit aussi beau que celui d'un chérubin, et, allant à lui, elle lui tendit sa petite main. Un vif et délicieux saisissement de reconnoissance, de bonheur, d'affection, s'empara du cœur de l'orphelin, en recevant, des protecteurs que le ciel lui avoit envoyés, ces paroles touchantes et ces marques d'amitié et de bonté. Une heure auparavant, il se sentoit tout à fait seul dans le monde; lorsqu'il avoit entendu, le matin, le grand carillon de cloches de l'église de Castlewood saluant l'arrivée de milord et de milady, elles n'avoient éveillé en lui que crainte et anxiété, car il ignoroit comment ce nouveau propriétaire se conduiroit avec lui; et ceux dont il avoit jadis espéré la protection étoient oubliés ou morts. La fierté et le doute aussi l'avoient retenu à la maison, lorsque le vicaire et les gens du village et les domestiques de la maison étoient allés à la rencontre de milord Castlewood : car Henry Esmond, sans être indépendant, n'étoit point un domestique; il n'étoit point de la parenté, quoiqu'il portât le nom et qu'il eût dans les veines du sang de la famille; et, au milieu du bruit et des acclamations que provoquoit l'arrivée du nouveau lord (pour lequel vous pensez bien qu'on avoit préparé un banquet et tiré des salves, et que les tenanciers et les domestiques avoient poussé des vivat, lorsque son carrosse s'étoit approché et avoit roulé dans la cour du château), personne n'avoit songé au jeune Harry Esmond, qui étoit resté seul et inaperçu dans la bibliothèque, où, dans l'après-midi, ses nouveaux amis l'avoient trouvé.

Lorsque milord et milady se retirèrent, la petite fille, qui tenoit toujours son cousin par la main, lui dit de venir aussi.

« Tu oublieras toujours un ancien ami pour un nouveau, Trix, » lui dit son père d'un ton de bonne humeur. Et il descendit la galerie en donnant le bras à sa femme.

De là ils passèrent dans la galerie de musique, depuis longtemps toute dégarnie, et dans l'appartement de la reine Élisabeth, dans la tour de l'Horloge; puis ils sortirent sur la terrasse, où ils purent admirer un beau coucher de soleil, et les grands bois s'assombrissant, avec une nuée de corneilles retournant au nid; et la plaine et la rivière, avec le village de Castlewood au delà, et les collines violettes, si belles à voir.... Et le petit héritier de Castlewood, un enfant de deux ans, étoit déjà là sur la terrasse, dans les bras de sa nourrice, qu'il quitta pour courir à travers le gazon dès qu'il aperçut sa mère.

« Si vous ne pouvez pas être heureuse ici, dit milord en contemplant ce spectacle, vous êtes difficile à contenter, Rachel.

— Je suis heureuse où vous êtes, dit-elle ; mais nous n'avons jamais été si heureux qu'à Walcote-Forest. »

Là-dessus, milord se mit à décrire à sa femme ce qu'ils avoient devant eux, et ce que le petit Harry connoissoit mieux que lui ; à savoir l'histoire de la maison : comme quoi, par cette porte là-bas, le page s'enfuit avec l'héritière de Castlewood, ce qui fit passer la propriété dans leur famille ; comme quoi les Têtes-Rondes attaquèrent la tour de l'Horloge, dans la défense de laquelle le père de milord fut tué.

« Je n'avois alors que deux ans, dit-il ; mais ôtez quarante-six de quatre-vingt-dix, et quel âge aurai-je, cousin Harry ?

— Trente, dit sa femme en riant.

— Je suis beaucoup trop âgé pour vous, Rachel, » répondit milord avec un regard tendre.

En effet, elle avoit l'air d'une toute jeune fille, et avoit alors à peine vingt ans.

« Vous savez, Frank, qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire, dit-elle, et je vous promets de vieillir chaque jour.

— Il ne faut pas appeler papa Frank ; il faut appeler papa milord, à présent, » dit miss Béatrix en secouant sa petite tête.

Là-dessus la mère sourit, et le bon père se mit à rire, et le petit garçon, qui trottoit çà et là, se mit à rire aussi, sans savoir pourquoi, mais parce qu'il étoit heureux sans doute, ainsi que tout le monde sembloit l'être en ce moment. Comme ces circonstances et ces paroles insignifiantes, ce paysage et ce groupe de gens souriant et causant restent fixés dans la mémoire !

Au moment où le soleil se couchoit, le petit héritier fut remis aux bras de sa nourrice et envoyé au lit, où il alla en hurlant ; mais la petite Trix eut la permission, pour cette fois, de rester à souper.

« Et vous viendrez aussi, cousin, n'est-ce pas ? » dit-elle.

Harry Esmond rougit.

« Je. . . je soupe avec mistress Worksop, dit-il.

— Du diable ! dit milord, tu souperas ce soir avec nous, Harry. Il ne refusera pas une dame, n'est-ce pas, Trix ? »

Et tous ils admirèrent les exploits de Harry comme écuyer tranchant, emploi dont le pauvre garçon s'acquitta d'une façon fort remarquable ; car le fait est qu'il n'avoit pas dîné, personne n'ayant songé à lui, dans la préoccupation où l'on étoit des préparatifs de la réception du nouveau lord.

« Pas dîné ! pauvre cher enfant ! » dit milady en couvrant son assiette de viande ; et milord, lui versant rasade, l'invita à proposer une santé ; sur quoi maître Harry s'écriant : « Le roi ! » vida son verre. Milord n'étoit que trop disposé à porter cette santé-là, et bien d'autres. Il ne voulut pas permettre au docteur Tusher (le vicaire de Castlewood, qui vint souper) de se retirer.

quand on apporta les sucreries. Il n'y avoit pas assez longtemps qu'il avoit un chapelain, dit-il, pour en être fatigué : en sorte que Sa Révérence tint compagnie à milord pendant quelques heures, la pipe en main, devant un bol de punch, et s'en retourna d'un pas un peu chancelant, et en déclarant une douzaine de fois que l'affabilité de Sa Seigneurie surpassoit toutes les bontés qu'avoit jamais eues pour lui la gracieuse famille de Sa Seigneurie.

Quant au jeune Esmond, lorsqu'il rentra dans sa petite chambre, ce fut le cœur plein de surprise et de reconnoissance envers les nouveaux amis que cet heureux jour lui avoit amenés. Le matin, il fut debout et aux aguets, bien avant que la maison fût éveillée, impatient de revoir cette belle dame et ses enfants, ce bon protecteur, et ayant peur seulement que leur amabilité de la veille ne se refroidît. Mais bientôt la petite Béatrix arriva au jardin, suivie de sa mère, qui fit à Harry aussi bon accueil qu'auparavant. Il lui raconta plus au long les histoires de la maison, qu'il avoit apprises du temps du vieux lord, et qu'elle écouta avec beaucoup d'intérêt ; et il lui dit, à propos de ce qu'elle avoit dit la veille, qu'il comprenoit le françois, et il la remercia de sa protection.

« Vous le comprenez ? dit-elle en rougissant ; alors, monsieur, vous me l'enseignerez, ainsi qu'à Béatrix. ».

Et elle lui fit plusieurs autres questions sur lui-même. Mais il vaut mieux entrer, à ce propos, dans plus de détails qu'on n'en trouveroit dans les réponses laconiques que fit le jeune garçon à sa maîtresse.

CHAPITRE II.

Comment Francis, quatrième vicomte, arrive à Castlewood.

On sait que le nom d'Esmond et le domaine de Castlewood, comté de Hants, tomba aux mains de la présente famille par Dorothée, fille et héritière d'Édouard, comte et marquis d'Esmond et lord de Castlewood, laquelle dame épousa, la vingt-troisième année du règne d'Élisabeth, Henry Poins, gentleman, ledit Henry étant alors page dans la maison de son père à elle. Francis, fils et héritier des susdits Henry et Dorothée, qui prit le nom maternel, que la famille a porté depuis, fut fait chevalier et baronnet par le roi Jacques Ier, et, ayant des goûts militaires, resta longtemps en Allemagne avec l'électeur palatin, au service duquel sir Francis compromit son argent et sa vie, prêtant de grosses sommes à cet infortuné prince, et recevant de nombreu-

ses blessures dans les batailles contre les impériaux, dans lesquels sir Francis s'étoit engagé.

A son retour chez lui, sir Francis fut récompensé de ses services et de tous ses sacrifices par feu Sa Majesté Jacques Ier, qui conféra gracieusement à ce serviteur éprouvé la charge de lord du garde-manger royal et de *groom* du gobelet, important office de confiance qu'il remplit sous le règne de ce monarque et sous celui de son malheureux successeur.

Son âge et ses nombreuses blessures et infirmités obligèrent sir Francis à se faire suppléer dans une bonne partie de son service ; et son fils, sir George Esmond, chevalier et banneret, d'abord comme lieutenant de son père, et ensuite comme héritier du titre et de la dignité de son père, remplit cet office durant presque tout le règne de Charles Ier et de ses deux fils, qui lui succédèrent.

Sir George Esmond épousa (mariage un peu au-dessous du rang auquel une personne de son nom pouvoit aspirer) la fille de Thomas Topham, de la cité de Londres, alderman et orfévre, lequel, prenant parti pour le parlement dans les troubles qui commençoient alors, frustra sir George du bien qu'il attendoit à la mort de son beau-père, qui laissa par testament son argent à sa seconde fille, Barbara, non mariée.

Sir George Esmond, quant à lui, se signala par son attachement et sa loyauté envers la cause et la personne royales ; et, le roi étant à Oxford, en 1642, sir George, du consentement de son père, alors fort âgé et infirme et résidant dans sa maison de Castlewood, fit fondre toute la vaisselle de la famille, pour le service de Sa Majesté.

Pour tous ces sacrifices et mérites, Sa Majesté, par lettres patentes du sceau privé, datées d'Oxford, janvier 1643, daigna élever sir Francis Esmond à la dignité de vicomte Castlewood, de Shandon, en Irlande ; et la fortune du vicomte étant fort amoindrie par les prêts qu'il avoit faits au roi, et que dans ces temps de troubles Sa Majesté ne pouvoit lui rembourser, une concession de terres dans les plantations de la Virginie fut faite au lord vicomte, et partie de ces terres, encore aujourd'hui, est en la possession des descendants de sa famille.

Le premier vicomte Castlewood mourut plein de jours, quelques mois après sa promotion. Il eut pour successeur son fils aîné, George, déjà nommé, et laissa deux autres enfants : Thomas, colonel dans l'armée du roi, qui, dans la suite, se rattacha au gouvernement de l'usurpateur ; et Francis, qui étoit dans les ordres et fut tué en défendant le château de Castlewood contre le parlement, *anno* 1647.

George, lord Castlewood (le deuxième vicomte) du temps de Charles Ier, n'eut pas d'autre enfant mâle qu'Eustache Esmond, qui fut tué, avec la moitié des hommes de Castlewood, à la bataille de Worcester. Les terres de Castlewood furent vendues et

distribuées aux gens de la république, Castlewood étant mêlé à presque tous les complots contre le protecteur, après la mort du roi et jusqu'à la restauration du roi Charles II. Milord suivit la cour de ce roi dans son exil, s'étant ruiné à son service. Il n'avoit qu'une fille, qui ne fut pas une grande consolation pour son père, car l'infortune n'avoit pas appris à ces exilés à vivre sagement ; et on dit que le duc d'York et le roi, son frère, se querellèrent au sujet d'Isabelle Esmond. Elle étoit fille d'honneur de la reine Henriette-Marie; elle embrassa de bonne heure la religion catholique romaine. Son père, homme foible, suivit son exemple, peu de temps après, à Bréda.

A la mort d'Eustache Esmond à Worcester, Thomas Esmond, neveu de milord Castlewood, et alors adolescent, hérita du titre. Son père avoit pris parti pour le parlement dans ces querelles, et par là s'étoit aliéné le chef de sa maison; et milord Castlewood étoit d'abord si furieux de penser que son titre (quoique alors ce ne fût plus guère qu'un titre) passeroit à un gredin de Tête-Ronde, qu'il se seroit remarié (et même il eut en vue la fille d'un vigneron de Bruges, auquel Sa Seigneurie devoit un compte pour son logement quand le roi étoit là), n'avoit été la crainte de faire rire la cour et de fâcher sa fille, dont il avoit grand'peur, car elle étoit de caractère aussi impérieuse et violente que milord, épuisé par les blessures et la boisson, étoit foible.

Lord Castlewood auroit voulu que cette fille Isabelle épousât son cousin, le fils de ce Francis Esmond qui fut tué au siége de Castlewood; et la dame, est-il dit, se prit de goût pour le jeune homme, qui avoit plusieurs années de moins qu'elle (circonstance qu'elle ne considéra point comme un défaut); mais, ayant fait sa cour et ayant été admis dans l'intimité de la maison, il renonça subitement à ses prétentions, qui sembloient en fort bonne voie, sans donner aucun prétexte de sa conduite. Ses amis le raillèrent de ce qu'ils appeloient, en riant, son infidélité. Jack Churchill, lieutenant de Frank Esmond au régiment des gardes à pied du roi, eut la compagnie qu'Esmond laissa vacante, lorsqu'il quitta la cour et alla à Tanger, furieux d'avoir découvert que son avancement dépendoit du bon vouloir de sa mûre fiancée. Churchill et lui, qui avoient été *condiscipuli* à l'école de Saint-Paul, eurent des paroles à ce sujet, et Frank Esmond lui dit avec un jurement : « Jack, votre sœur peut être ceci et cela; mais, par Jupiter, ma femme, non! » et les épées furent tirées, et du sang aussi, et il fallut que leurs amis les séparassent. Peu d'hommes étoient aussi chatouilleux sur le point d'honneur, à cette époque où des gentilshommes de bonne naissance considéroient une tache royale comme un ornement à leur écusson de famille. Frank Esmond s'en alla bouder d'abord à Tanger, d'où il revint, après deux années de service, s'établir sur un petit bien qu'il tenoit de sa mère, près de Winchester, et devint un gentilhomme campagnard, et eut une meute de bigles, et ne reparut jamais

à la cour du temps du roi Charles ; mais son oncle Castlewood ne se réconcilia jamais avec lui, ni, de quelque temps non plus, sa cousine, qu'il avoit refusée.

Malgré ses places, ses pensions, les largesses de la France et les présents du roi, tandis que sa fille étoit en faveur, lord Castlewood, qui avoit dépensé au service royal sa jeunesse et sa fortune, ne recouvra pas complétement cette dernière, et ne se soucia jamais de visiter Castlewood ou de le réparer, depuis la mort de son fils; mais il trouva moyen d'avoir une bonne maison et de figurer à la cour, et de mettre de côté une somme considérable d'argent comptant.

Et alors son héritier et neveu, Thomas Esmond, commença à rechercher la faveur de son oncle. Thomas avoit servi avec l'empereur et avec les Hollandois, quand le roi Charles fut forcé de prêter des troupes aux États ; et contre eux, quand Sa Majesté fit alliance avec le roi de France. Dans ces campagnes, Thomas Esmond s'étoit plus fait remarquer par ses duels, son tapage, ses vices et son jeu, que par aucun exploit sur le champ de bataille ; et il revint en Angleterre, comme plus d'un autre voyageur anglois, avec une réputation qui n'avoit rien gagné à cette exploration de la terre étrangère. Il avoit dissipé son petit patrimoine de cadet, et, pour dire la vérité, n'étoit qu'un pilier de tables d'hôte, et qu'un braillard au sujet de l'Alsace et des moines, lorsqu'il s'avisa d'un moyen de refaire sa fortune.

Sa cousine avoit dépassé l'âge moyen, et n'avoit que sa propre parole pour garant de la beauté qu'elle disoit avoir eue jadis. Elle étoit maigre et jaune, et avoit les dents longues ; tout le rouge et le blanc des bimbeloteries de Londres ne pouvoit faire d'elle une beauté. M. Killigrew l'appeloit la Sibylle, la tête de mort placée au banquet du roi comme un *memento mori*, etc. Enfin c'étoit une femme dont la conquête seroit aisée, mais qu'un homme très-hardi pouvoit seul songer à conquérir. Cet homme hardi fut Thomas Esmond. Il s'étoit pris de goût pour les économies de milord Castlewood, dont le bruit public avait fort exagéré le chiffre. Mme Isabelle passoit pour avoir de royales pierreries d'une grande valeur, tandis que le pauvre Tom Esmond n'avoit plus qu'un habit qui ne fût pas en gage.

Milord, à cette époque, avoit une belle maison dans Lincoln's-Inn-Fields, près du théâtre du duc et de la chapelle de l'ambassadeur de Portugal. Tom Esmond, qui avoit fréquenté le théâtre aussi longtemps qu'il avoit eu de l'argent à dépenser avec les actrices, devint alors aussi assidu à l'église. Il avoit l'air si maigre et si râpé, qu'il passa sans peine pour un pécheur repentant ; et, lorsqu'il se fut converti, vous pensez bien qu'il prit pour directeur le prêtre de son oncle.

Ce charitable père le réconcilia avec le vieux lord son oncle, qui, peu de temps auparavant, n'avoit pas voulu lui parler, comme Tom passoit près de la portière du carrosse de milord,



Sa Seigneurie se rendant en grande pompe à la cour, tandis que son neveu se glissoit, avec son chapeau à plumes tout déformé et la pointe de sa rapière sortant du fourreau, vers sa table d'hôte à quatre sous, dans Bell-Yard.

Thomas Esmond, après sa réconciliation avec son oncle, commença bien vite à se remplumer et à donner des preuves de l'avantage qu'il y a à avoir une bonne table et du linge blanc. Il jeûnoit rigoureusement deux fois par semaine, il est vrai; mais il prenoit sa revanche les autres jours, et, pour montrer combien grand étoit son appétit, M. Wicherley disoit qu'il finit par avaler ce vieux morceau rance et piqué des mouches, sa cousine. Ce fut, à la cour, des railleries et des quolibets sans fin sur ce mariage; mais Tom s'y rendoit dans le carrosse de son oncle, l'appeloit : *Mon père*, et, ayant gagné, pouvoit se prêter à la plaisanterie. Ce mariage eut lieu très-peu de temps après la mort du roi Charles, que le vicomte de Castlewood suivit promptement au tombeau.

Le fruit de ce mariage fut un fils unique, sur lequel ses parents veillèrent avec la plus vive sollicitude, mais qui, en dépit des nourrices et des médecins, n'eut qu'une courte existence. Son sang corrompu ne coula pas longtemps dans son foible petit corps; des symptômes d'écrouelles s'y manifestèrent de bonne heure; et, moitié flatterie, moitié superstition, milord et milady, surtout cette dernière, n'eurent de cesse qu'ils n'eussent fait toucher le pauvre petit estropié par Sa Majesté, à son église. Ils furent d'abord disposés à crier au miracle (les docteurs et les marchands d'orviétan étant sans cesse auprès de l'enfant à expérimenter sur son pauvre petit corps toutes les panacées imaginables); mais, quoiqu'il parût y avoir, pour une raison ou une autre, une amélioration notable dans la santé de l'enfant après que Sa Majesté l'eut touché, au bout de quelques semaines la pauvre créature mourut; ce qui fit dire aux mauvaises langues de la cour que le roi, en chassant le mal hors de l'enfant de Tom Esmond et d'Isabelle, en avoit aussi chassé la vie, qui n'étoit que corruption.

La douleur naturelle de la mère, à la perte de ce pauvre petit enfant, dut s'accroître en songeant à sa rivale, la femme de Frank Esmond, qui étoit la favorite de toute la cour, où la pauvre lady Castlewood étoit négligée, et qui avoit un enfant, une fille florissante de beauté, et qui alloit une seconde fois devenir mère.

La cour, à ce que j'ai ouï dire, ne fit que rire davantage quand la pauvre dame, qui avoit bien passé l'âge où les femmes ont coutume d'avoir des enfants, ne s'en détermina pas moins à ne pas renoncer à toute espérance, à tel point que, même lorsqu'elle vint vivre à Castlewood, elle étoit toujours à envoyer chercher à Hexton le docteur et à annoncer à ses amis l'arrivée d'un héritier. C'étoit là une des mille extravagances dont elle amusoit les mauvais plaisants. Le fait est que, jusqu'à son dernier

jour, milady vicomtesse eut la consolation de se croire belle, et persista à fleurir jusqu'en plein hiver, peignant des roses sur ses joues longtemps après que la saison en étoit passée, et gardant le costume de l'été, quoique sa tête fût couverte de neige,

Des gentilshommes qui avoient vu la cour du roi Charles et celle du roi Jacques ont raconté à l'auteur de ces Mémoires une foule d'anecdotes au sujet de cette singulière vieille dame, dont il n'est pas nécessaire d'amuser la postérité. On dit qu'elle avoit une grande puissance d'invective, et, si elle se mesura avec toutes ses rivales dans la faveur du roi Jacques, il est certain qu'elle dut avoir bien des querelles sur les bras. C'étoit une femme intrépide, et il paroît qu'elle poursuivit et fatigua quelque peu Sa Majesté de ses plaintes et récriminations. Les uns disent qu'elle quitta la cour par jalousie de la femme de Frank Esmond; les autres, qu'elle fut forcée à la retraite après un grand combat qui eut lieu à Whitehall entre Sa Seigneurie et lady Dorchester, la fille de Tom Killigrew, que le roi se plaisoit à honorer, et dans lequel cette disgracieuse Esther eut le dessus sur notre respectable Vashti. Mais Sa Seigneurie, quant à elle, soutint toujours que c'étoit la querelle de son mari, et non la sienne, qui les avoit fait exiler tous deux à la campagne, et la cruelle ingratitude du monarque qui enleva à la famille cette charge de surintendant du garde-manger royal et de *groom du posset*, que les deux derniers lords Castlewood avoient si honorablement occupée, et qui fut accordée à un parvenu, à un parasite de cette odieuse Dorchester, milord Bergamot[1]. « Jamais, dit milady, je n'aurois pu prendre sur moi de voir le *posset* de Sa Majesté porté par une autre main que celle d'un Esmond. J'aurois fait sauter l'assiette de la main de lord Bergamot si je l'eusse rencontré. » Et ceux qui ont connu la dame savent qu'elle étoit bien capable de le faire si on n'avoit eu la prudence de la tenir éloignée.

Ayant en main les cordons de la bourse, et aimant d'ailleurs à dominer tout le monde autour d'elle, lady Castlewood étoit sûre de l'obéissance de son époux : elle cessa donc de tenir maison à Londres. Elle avoit déménagé de Lincoln's-Inn-Fields à Chelsea, dans une jolie maison neuve qu'elle avait achetée là, et elle transporta tout son train, ses femmes, ses bichons et ses demoiselles, son prêtre et le lord son époux, à Castlewood-Hall, qu'elle n'avoit pas vu depuis qu'elle en étoit partie enfant avec son père, lors des troubles du règne de Charles Ier. Les murailles de la vieille maison étoient encore dans l'état de dégradation où les avoit mi-

1. Lionel Tipton, créé baron Bergamot l'an 1686, huissier des petits escaliers, et nommé ensuite surintendant du garde-manger royal et *groom du posset* (à la mort de George, deuxième vicomte Castlewood), accompagna Sa Majesté à Saint-Germain, où il mourut sans postérité. Aucun *groom du posset* ne fut nommé par le prince d'Orange, et il n'a été pourvu à cet office sous aucun de ses successeurs

ses l'artillerie des républicains. Une partie de l'habitation fut restaurée et garnie de la vaisselle, des tentures et des meubles qui provenoient de la maison de Londres. Milady s'étoit promis une entrée triomphale dans le village de Castlewood, et elle s'attendoit à être acclamée, lorsqu'elle passeroit sur la pelouse, dans son grand carrosse, ayant à côté d'elle milord, et en face, ses demoiselles, ses bichons et ses kakatoës, six chevaux à son carrosse, et, devant et derrière, des domestiques à cheval et armés. Mais on étoit au fort des cris : « Pas de papisme ! » Les gens du village et de la ville voisine s'effrayèrent à la vue des joues et des cils peints de Sa Seigneurie, qui balançoit sa tête au dehors de la portière, dans l'intention, sans aucun doute, d'être très-gracieuse ; et une vieille femme dit : « Lady Isabelle ! Miséricorde ! C'est plutôt lady Jézabel ! » nom sous lequel les ennemis de la très-honorable vicomtesse prirent depuis l'habitude de la désigner. Le pays étoit alors dans une grande ferveur antipapiste ; et la conversion connue de Sa Seigneurie, celle de son époux, le prêtre qu'elle amenoit à sa suite, et le service célébré à la chapelle de Castlewood (quoique la chapelle eût été élevée pour ce culte, avant qu'aucun autre fût connu dans le pays, et quoique le service fût célébré le plus tranquillement du monde), tout cela ne la mit pas, dès l'abord, en faveur dans le comté ni dans le village. La plus grande partie des terres de Castlewood avoient été confisquées et distribuées aux républicains. Un ou deux de ces vieux soldats de Cromwell vivoient encore dans le village, et regardèrent d'abord de travers milady vicomtesse, lorsqu'elle y vint demeurer.

Elle parut à l'assemblée de Hexton, amenant son lord après elle, et éblouissant ces campagnards de l'éclat de ses diamants, qu'elle portoit toujours en public. On dit qu'elle les portoit aussi chez elle, et qu'elle les avoit autour du cou en dormant ; mais l'auteur de ces Mémoires peut donner sa parole que c'étoit une calomnie. « Si elle les ôtoit, disoit milady Sark, Tom Esmond, son mari, se sauveroit avec et les mettroit en gage. » C'étoit une autre calomnie. Milady étoit également exilée de la cour, et il y avoit eu guerre entre ces deux dames précédemment.

Les gens du village commencèrent bientôt à se réconcilier avec leur châtelaine, qui étoit bonne et généreuse à sa manière, quoique fantasque et hautaine, et dont le docteur Tusher, le vicaire, faisoit hautement retentir les louanges parmi ses ouailles. Quant à milord, il ne donnoit pas grand embarras, n'étant guère considéré que comme un appendice de milady, qui, étant fille des anciens lords de Castlewood, et possédant une fortune considérable, à ce que disoient les gens du pays (quoique les neuf dixièmes de cette fortune n'existassent que dans leur cerveau), étoit regardée comme la véritable reine du château et comme la maîtresse de tout ce qu'il contenoit.

CHAPITRE III.

Où, du temps de Thomas, troisième vicomte, je le précédois comme page d'Isabelle.

Du temps de Thomas, troisième vicomte de Castlewood, dans un petit cottage du village d'Ealing, près de Londres, habitoit un vieux réfugié françois, du nom de Pastoureau, un de ces huguenots que la persécution du roi de France avoit fait passer dans ce pays. Avec ce vieillard vivoit un petit garçon appelé Henry Thomas. Il se souvenoit d'avoir demeuré dans un autre endroit, peu de temps auparavant, près de Londres aussi, au milieu de métiers à tisser et de rouets à filer, et de gens qui chantoient des psaumes et qui alloient à l'église, et de toute une colonie de François.

Il avoit là une chère, chère amie, qui mourut, et qu'il appeloit sa tante. Elle lui rendoit de temps en temps visite dans ses rêves, et sa figure, quoique assez commune, lui étoit mille fois plus chère que celle de Mme Pastoureau, la nouvelle femme de *bon papa Pastoureau*, qui vint vivre avec lui quand sa tante fut partie. Et là, à Spittlefields, comme on appeloit cet endroit, vivoit l'oncle George, qui étoit tisserand aussi, mais qui avoit coutume de dire à Harry qu'il étoit un petit gentilhomme, et que son père étoit capitaine, et sa mère un ange.

Quand il parloit ainsi, bon papa avoit coutume de lever les yeux de dessus le métier où il brodoit de belles fleurs de soie, et de dire : « Un ange. . . ! Elle appartient à la femme rouge de Babylone [1]. » Bon papa parloit toujours de la femme rouge. Il avoit une petite chambre où il étoit toujours à prêcher et à chanter des hymnes par son grand vieux nez. Le petit Harry n'aimoit pas le prêche ; il préféroit les jolies histoires que lui contoit sa tante. La femme de bon papa ne lui contoit jamais de jolies histoires ; elle se querella avec l'oncle George, et il s'en alla.

Après cela, le bon papa de Harry et sa femme et deux enfants à elle qu'elle avoit amenés, vinrent demeurer à Ealing. La nouvelle femme donnoit à ses enfants tout ce qu'il y avoit de meilleur, et à Harry souvent le fouet, sans qu'il sût pourquoi. Indépendamment des coups, il recevoit d'elle des injures qu'il vaut mieux ne pas répéter ici, par égard pour le vieux M. Pastoureau, qui étoit encore bon quelquefois. Les souffrances de cette époque sont pardonnées depuis longtemps ; mais elles jetèrent sur la jeunesse de cet enfant une teinte de mélancolie qui certainement

1. Le pape. (Note du tr.)

ne s'effacera pas jusqu'à la fin de ses jours. Les arbres croissent selon la direction qu'on donne à leurs tiges flexibles ; et celui qui a souffert dans son enfance, et n'a pas été tout à fait perverti à cette école précoce de malheur, apprend du moins à être doux et patient avec les petits enfants.

Harry fut très-content lorsqu'un monsieur, vêtu de noir et suivi d'un laquais à cheval comme lui, vint l'emmener d'Ealing. L'injuste belle-mère, qui l'avoit négligé pour ses deux enfants, lui donna suffisamment à souper la veille de son départ, et abondamment à déjeuner le matin. Elle ne le frappa pas une seule fois, et dit à ses deux enfants de ne pas lever la main sur lui. L'un étoit une fille, et Harry ne pouvoit supporter l'idée de frapper une fille ; l'autre étoit un garçon qu'il auroit pu aisément battre ; mais le garnement crioit toujours, et alors mistress Pastoureau accouroit à son aide, avec des bras comme un fléau. Elle débarbouilla Henry, pour la première fois, le jour qu'il partit, et elle ne lui donna pas un seul soufflet. Elle pleurnicha presque, lorsque le monsieur en noir vint chercher l'enfant ; et le vieux M. Pastoureau, en donnant sa bénédiction au jeune garçon, lança par-dessus son épaule un regard menaçant à l'étranger, et grommela quelque chose au sujet de Babylone et de la dame rouge. Il étoit devenu tout à fait vieux, presque en enfance. Mistress Pastoureau avoit l'habitude de le moucher, comme elle faisoit aux enfants. C'étoit une grande, grosse et belle jeune femme ; mais, quoiqu'elle feignît de pleurer, Harry se dit que ce n'étoit qu'un semblant, et il sauta tout joyeux sur le cheval que le laquais l'aida à enfourcher.

Ce laquais étoit un François : son nom étoit Blaise. L'enfant pouvoit parfaitement bien lui parler dans sa langue ; il la savoit même mieux que l'anglois, ayant vécu jusqu'alors avec des François principalement, et étant appelé le petit François par les autres garçons qui jouoient sur la pelouse d'Ealing. Il apprit bientôt à parler parfaitement anglois, et oublia un peu de son françois : les enfants oublient aisément. Il avoit d'anciens et faibles souvenirs d'un pays différent, et d'une ville avec de hautes maisons blanches, et d'un vaisseau ; mais tout cela étoit fort confus dans son esprit, comme le devint bientôt aussi le souvenir d'Ealing, au moins d'une bonne partie de ce qu'il y avoit souffert.

Le laquais qui le tenoit devant lui à cheval étoit très-gai et très-causeur, et il lui apprit que le cavalier qui les précédoit étoit le chapelain de milord, le P. Holt ; que lui, Henry, alloit s'appeler désormais maître Harry Esmond ; que milord vicomte Castlewood étoit son parrain ; qu'il allait demeurer dans la grande maison de Castlewood, dans la province de . . . . . shire, où il verroit Mme la vicomtesse, qui étoit une grande dame : et c'est ainsi qu'assis sur une couverture, devant la selle de Blaise, Harry Esmond fut mené à Londres, dans un beau square appelé Covent-Garden, près duquel son protecteur logeoit.

M. Holt, le prêtre, prit l'enfant par la main et le conduisit à ce seigneur, un magnifique seigneur à l'air languissant, avec un grand bonnet et une robe de chambre à ramages, et suçant des oranges. Il donna à Henry de petites tapes sur la tête et lui fit cadeau d'une orange.

« C'est bien ça, » dit-il en françois au prêtre après avoir regardé l'enfant; et le monsieur en noir haussa les épaules. « Que Blaise l'emmène prendre quelques jours de vacances! »

Et en vacances l'enfant et le valet s'en allèrent de compagnie. Harry sautoit chemin faisant; il n'étoit pas fâché d'aller en vacances.

Il se rappellera jusqu'à la fin de sa vie ces délicieux jours-là. M. Blaise le mena voir une comédie dans une salle mille fois plus grande et plus belle que la baraque de la foire d'Ealing; et le lendemain ils allèrent en bateau sur la rivière: et Harry vit le pont de Londres, qui, avec ses maisons et ses boutiques de libraires, avoit l'air d'une rue; et la Tour de Londres, avec sa salle des armures, et les grands lions et les grands ours dans les fossés; le tout, escorté de M. Blaise.

Un matin de bonne heure, toute la maison ne tarda pas à partir pour la campagne, à savoir, milord vicomte et l'autre gentleman; M. Blaise, et Harry sur un coussinet devant lui, et deux ou trois hommes avec des pistolets et menant les chevaux de somme. Et, tout le long de la route, le François conta au petit Harry des histoires de brigands qui lui firent dresser les cheveux sur la tête et l'effrayèrent au point qu'à la grande auberge sombre où ils s'arrêtèrent, il supplia qu'on lui permît de coucher dans la chambre d'un des domestiques; et M. Holt, le gentleman qui voyageoit avec milord, eut compassion de lui, et lui fit faire un petit lit dans sa chambre.

L'innocence de son babil et de ses réponses prévinrent sans doute ce gentleman en faveur de l'enfant, car le lendemain M. Holt dit que Harry monteroit en croupe derrière lui, au lieu d'aller avec le laquais françois; et pendant tout le voyage il lui fit mille questions, sur son frère de lait et ses parents à Ealing, sur ce que son vieux grand-père lui avoit enseigné, sur les langues qu'il parloit, s'il savoit lire et écrire, et chanter, etc. Et M. Holt apprit que Harry savoit lire, et écrire, et possédoit très-bien le françois et l'anglois; et lorsqu'il parla du chant, l'enfant entonna une hymne du docteur Martin Luther, ce qui fit rire M. Holt, et même aussi son grand parrain en perruque et chapeau galonné, lorsque M. Holt lui eut dit ce que l'enfant chantoit. Car il paroît que les hymnes du docteur Martin Luther ne se chantoient pas dans les églises où prêchoit M. Holt.

« Il ne faut plus jamais chanter ce chant-là, entendez-vous, petit bonhomme? dit milord, en levant un doigt.

— Mais nous essayerons de vous en enseigner un meilleur, Harry, » dit M. Holt; et l'enfant répondit, car c'étoit un enfant

docile et de disposition affectueuse, qu'il aimoit les jolies chansons, et qu'il essayeroit d'apprendre ce que le gentleman voudroit lui enseigner.

Ce jour-là il plut tellement aux deux messieurs, qu'ils le firent dîner avec eux à l'auberge, et l'encouragèrent à babiller; et M. Blaise, avec qui il avoit dîné la veille, le servoit maintenant.

« C'est bien, c'est bien, dit Blaise, le soir (dans son langage), lorsqu'ils couchèrent de nouveau à l'auberge. Nous sommes un petit seigneur ici, nous sommes un petit seigneur à présent : il faudra voir ce que nous deviendrons quand nous serons à Castlewood, où est milady.

— Quand serons-nous à Castlewood, monsieur Blaise? dit Harry.

— Parbleu! milord ne se dépêche pas, » dit Blaise avec un ricanement; et, en effet, Sa Seigneurie n'avoit pas l'air d'être fort pressée, car elle mit trois jours à ce voyage que Harry Esmond a souvent fait depuis en une douzaine d'heures. Les deux derniers jours, Harry monta derrière le prêtre, qui fut si bon pour lui, que l'enfant le prit en belle passion, et qu'il étoit tout à fait familier avec lui à la fin du voyage, et n'avoit guère de pensée dans son petit cœur qu'il n'eût confiée à son nouvel ami.

Enfin le troisième jour, au soir, ils arrivèrent à un village situé dans une prairie avec des ormes autour, et très-joli à voir; et les gens de l'endroit ôtèrent tous leur chapeau et firent des saluts à milord vicomte, qui les leur rendoit languissamment; et il y avoit un gros individu portant une soutane et un chapeau à larges bords, qui saluoit plus bas que personne; et avec celui-là milord et M. Holt échangèrent quelques paroles. « Voici, Harry, l'église de Castlewood, dit M. Holt, et en voici le pilier, le savant docteur Tusher. Otez votre chapeau, petit drôle, et saluez le docteur Tusher.

— Venez souper, docteur, » dit milord; sur quoi le docteur fit une autre profonde révérence. Et la compagnie se remit en marche vers une grande maison qui étoit devant elle, avec toutes sortes de tours grises et de girouettes, et des fenêtres qui flamboyoient au soleil; et une armée de corneilles, tournoyant audessus de leurs têtes, gagna les bois derrière la maison, à ce que vit Harry, et M. Holt lui dit qu'elles habitoient aussi Castlewood.

Ils arrivèrent à la maison, et entrèrent par-dessous une voûte dans une grande cour, au milieu de laquelle étoit une fontaine, et où plusieurs hommes vinrent tenir l'étrier de milord lorsqu'il descendit de cheval, et témoignèrent aussi beaucoup d'égards à M. Holt. Et l'enfant crut remarquer que les domestiques le regardoient avec curiosité et se sourioient l'un à l'autre; et il se rappela ce que Blaise lui avoit dit quand ils étoient à Londres, et que Harry avoit parlé de son parrain. « Parbleu! avoit dit le François, on voit bien que milord est votre parrain; » paroles

dont le pauvre petit n'avoit pas alors compris le sens; mais il ne tarda pas à savoir la vérité, et il l'apprit et y pensa avec bien de la honte.

Prenant Harry par la main dès qu'ils furent tous les deux descendus de cheval, M. Holt le conduisit à travers la cour et par une porte basse à des chambres au rez-de-chaussée, dont une, dit le P. Holt, seroit la chambre de l'enfant, l'autre, de l'autre côté du corridor, étant celle du Père lui-même; et, dès que le petit bonhomme eut lavé sa figure, et que le Père eut réparé le désordre de sa toilette, le guide de Harry le ramena à la porte par laquelle milord étoit entré, et ils montèrent un escalier, et arrivèrent par une antichambre au salon de milady, pièce qui parut à Henry plus grandiose que tout ce qu'il avoit jamais vu, même à la Tour de Londres, qu'il venoit de visiter. Le fait est que la salle étoit richement décorée à la façon du temps de la reine Élisabeth, avec de grandes fenêtres à vitraux peints aux deux bouts, et des tentures en tapisserie que le soleil brillant à travers les vitraux teignoit de mille couleurs; et là trônoit près du feu une dame à laquelle le prêtre conduisit Harry, qui, certes, fut très-étonné de son apparence.

La figure de milady vicomtesse étoit enduite de blanc et de rouge jusqu'aux yeux, auxquels cette enluminure donnoit un éclat qui n'avoit rien de terrestre; elle avoit sur la tête une tour de dentelle, au-dessous de laquelle étoit un buisson de boucles noires, boucles d'emprunt, en sorte que ce n'est pas merveille si le petit Harry Esmond fut tout effaré la première fois qu'il lui fut présenté, l'obligeant prêtre servant de maître des cérémonies à cette présentation solennelle, et s'il la regarda avec des yeux presque aussi grands que ceux de la dame, comme il avoit regardé l'actrice qui jouoit la méchante reine de tragédie, quand les comédiens étoient venus à la foire d'Ealing. Elle étoit assise dans un grand fauteuil au coin du feu; sur ses genoux étoit une chienne épagneule qui aboyoit avec fureur; sur une petite table à côté d'elle était la tabatière de Sa Seigneurie et sa bonbonnière. Elle portoit un habit de velours noir et une jupe de brocart couleur de feu. Elle avoit autant de bagues à ses doigts que la vieille femme de Banbury-Cross, et de jolis petits pieds qu'elle aimoit à montrer, avec de grands coins d'or à ses bas, et des pantoufles blanches à talons rouges; et une odeur de musc s'exhaloit de ses vêtements toutes les fois qu'elle remuoit ou qu'elle quittoit la chambre, s'appuyant sur sa canne d'écaille, la petite Furie aboyant à ses talons.

Mistress Tusher, la femme du ministre, étoit avec milady. Elle avoit été dame de compagnie de Sa Seigneurie, du temps du feu lord, et, ayant l'âme au métier, elle s'y remit naturellement, quand la vicomtesse de Castlewood revint habiter la maison de son père.

« Je présente à Votre Seigneurie votre parent et petit page

d'honneur, maître Henry Esmond, dit M. Holt, saluant profondément avec une sorte d'humilité comique. Faites un joli salut à milady, monsieur, et puis un autre petit salut, pas si bas, à Mme Tusher, la belle prêtresse de Castlewood.

— Où j'ai vécu et j'espère mourir, » dit Mme Tusher, jetant un dur regard sur le bambin et ensuite sur milady.

Celle-ci absorba pour un temps toute l'attention de Henry. Il ne pouvoit détourner d'elle ses grands yeux. Depuis l'impératrice d'Ealing, il n'avoit rien vu de si imposant.

« Ma mine vous plaît-elle, petit page ? demanda la dame.

— Il seroit bien difficile, si elle ne lui plaisoit pas, s'écria Mme Tusher.

— Finissez donc, sotte de Maria, dit lady Castlewood.

— Où je m'attache, je m'attache, madame, et j'aimerois mieux mourir que de ne pas le dire.

— *Je meurs où je m'attache*, dit en françois M. Holt, avec une politesse ironique. Le lierre le dit dans le tableau, et s'accroche au chêne, comme un tendre parasite qu'il est.

— Parricide ! monsieur ! s'écria mistress Tusher.

— Silence, Tusher ! Vous êtes toujours à vous chamailler avec le P. Holt, dit milady. Venez me baiser la main, enfant. » Et le chêne tendit une de ses branches au petit Harry Esmond, qui prit et baisa respectueusement la vieille main maigre, sur les doigts noueux de laquelle étinceloient une centaine de bagues.

« Baiser cette main rendroit plus d'un joli garçon bien heureux ! » reprit mistress Tusher ; sur quoi milady s'écriant : « Allez, folle de Tusher, » et lui donnant un coup de son grand éventail, Tusher se précipita sur sa main pour l'embrasser. Furie s'éveilla et aboya furieusement contre Tusher, et le P. Holt regarda cette étrange scène avec une gravité moqueuse.

La crainte respectueuse que fit voir le petit garçon plut sans doute à la dame à qui s'adressoit cette innocente plaisanterie ; car lorsqu'il mit un genou en terre (comme le lui avoit indiqué le P. Holt, et comme c'étoit alors la mode), et qu'il fit sa révérence, elle dit : « Page Esmond, mon valet de chambre vous apprendra quels seront vos devoirs, quand vous serez de service auprès de milord et de moi ; et le bon P. Holt vous donnera l'éducation qui convient à un gentilhomme de votre nom. Vous lui obéirez en toute chose, et fasse le ciel que vous deveniez aussi savant et aussi vertueux que votre précepteur ! »

La dame paroissoit avoir le plus grand respect pour M. Holt, et avoir plus peur de lui que de quoi que ce soit au monde. Si en colère qu'elle fût, un mot ou un regard du P. Holt suffisoit pour la calmer. Le fait est qu'il avoit un grand ascendant sur ceux qui l'approchoient, et, dans le nombre, son nouvel élève se donna à lui avec une confiance et une affection entières, et devint son esclave volontairement, presque au premier instant qu'il le vit.

Il mit sa petite main dans celle du Père, en sortant de sa pré-

sentation à sa maîtrese, et lui fit plusieurs questions, avec son ingénuité enfantine. « Quelle est cette autre femme? demanda-t-il. Elle est grasse et ronde; elle est plus jolie que milady Castlewood.

— C'est Mme Tusher, la femme du ministre de Castlewood. Elle a un fils de votre âge, mais plus grand que vous.

— Pourquoi aime-t-elle tant à baiser la main de milady? Ce n'est pourtant pas agréable.

— Les goûts sont différents, petit homme. Mme Tusher est attachée à milady, ayant été sa dame de compagnie avant son mariage, du temps du feu lord. Elle a épousé le docteur Tusher, le chapelain. Les chapelains des maisons angloises épousent souvent les dames de compagnie.

— Vous n'épouserez pas la Françoise, vous? Je l'ai vue rire avec Blaise dans l'office.

— J'appartiens à une Église qui est plus vieille et meilleure que l'Église angloise, dit M. Holt (en faisant sur sa poitrine et sur son front un signe dont Esmond ne comprit pas alors la signification); dans notre Église, le clergé ne se marie pas. Vous serez bientôt plus au fait de ces choses.

— Saint Pierre n'étoit-il pas le chef de votre Église? Le docteur Rabbits, d'Ealing, nous disoit cela. »

Le Père répondit : « Oui, il l'étoit.

— Mais saint Pierre étoit marié; car, pas plus tard que dimanche dernier, on nous a dit que le père de sa femme étoit malade de la fièvre. »

Sur quoi le Père rit de nouveau, et répéta qu'il comprendroit mieux cela aussi bientôt, et il parla d'autre chose, et emmena Harry Esmond et lui montra la grande vieille maison qu'il étoit venu habiter.

Elle étoit située sur la pente d'une verte colline, avec des bois derrière, dans lesquels étoient des nids de corneilles, où ces oiseaux, le matin, et à leur retour, le soir, croassoient à grand bruit. Au pied de la colline étoit une rivière, sur laquelle étoit un vieux pont roide, et, au delà de ce pont, une grande et charmante prairie, où étoit et est encore le village de Castlewood, avec l'église au milieu, le presbytère à côté d'elle, l'auberge avec l'atelier du forgeron auprès, et l'enseigne des Trois Châteaux sur l'orme. La route de Londres s'étendoit au levant, et à l'ouest s'élevoient des collines et des pics derrière lesquels, maintes fois, Harry Esmond vit se coucher ce même soleil qu'il contemple maintenant à des milliers de lieues par delà le grand Océan, dans un nouveau Castlewood, près d'une autre rivière, qui porte, comme le nouveau pays du fugitif Énée, les doux noms de sa terre natale

Le château de Castlewood avoit deux cours, dont une seulement, celle de la fontaine, étoit habitée à présent, l'autre ayant été battue en brèche dans les guerres de Cromwell. Dans la cour

de la fontaine, encore en bon état, étoit la grand'salle, près de la cuisine et des offices. Une douzaine de chambres habitables exposées au nord communiquoient avec la petite chapelle qui faisoit face à l'est, avec les bâtiments qui s'étendoient de là jusqu'à la grand'porte, et avec la grand'salle qui avoit vue (à l'ouest) sur la cour aujourd'hui délabrée. Cette cour avoit été la plus magnifique des deux, jusqu'à ce que le canon du Protecteur en eût abattu un côté, avant de prendre la place d'assaut. Les assiégeants entrèrent par la terrasse, sous la tour de l'Horloge, tuèrent tous les hommes de la garnison, et, à leur tête, le frère de milord, Francis Esmond.

La Restauration n'apporta point assez d'argent au lord Castlewood pour réparer cette partie ruinée de sa maison, où se trouvoient les parloirs du matin, au-dessus d'eux la longue galerie de musique, et devant laquelle s'étendoit la terrasse du jardin où refleurissoient néanmoins les plantes que les bottes des Têtes-Rondes avoient foulées dans l'assaut, et qui fut réparée sans beaucoup de frais et seulement avec un peu de soin par les deux dames qui succédèrent au deuxième vicomte dans le gouvernement de ce manoir. Autour de la terrasse du jardin étoit un mur bas avec un guichet conduisant à la hauteur boisée qui est encore appelée aujourd'hui la batterie de Cromwell.

Le jeune Harry Esmond apprit ses fonctions de domestique, qui étoient assez faciles, du valet de chambre de milady : servant la comtesse, en qualité de page, comme c'étoit sa coutume dans son enfance, se tenant près de sa chaise, lui apportant son eau de senteur et le bassin d'argent après dîner; assis sur le marchepied de son carrosse dans les occasions d'apparat, ou, dans les jours de réception, lui annonçant sa compagnie. Sa compagnie se composoit principalement de catholiques dont il y avoit bon nombre dans le pays et dans la ville voisine, et qui ne se faisoient pas prier pour venir profiter de l'hospitalité de Castlewood. Dans la seconde année de sa résidence, le nombre des amateurs augmenta particulièrement. Milord et milady avoient presque toujours des visiteurs, dans la société desquels la conduite du P. Holt, le directeur de la famille, formoit un curieux contraste avec celle du docteur Tusher, le recteur de la paroisse, M. Holt étant avec les plus huppés sur un pied d'égalité, et même de supériorité, tandis que le pauvre docteur Tusher, dont la position, il est vrai, étoit difficile, ayant été jadis chapelain du château, et l'étant encore des domestiques protestants qui s'y trouvoient, avoit plus l'air d'un huissier que d'un égal, et se levoit toujours pour s'en aller après le premier service.

Le P. Holt avoit aussi à cette époque bien des visiteurs particuliers, qu'après un peu de temps Harry Esmond n'eut pas grand'peine à reconnoître pour des ecclésiastiques de la religion du Père, quels que fussent leurs costumes (car ils les prenoient tous). Ils s'enfermoient constamment avec le Père, et souvent ils

venoient et repartoient sans rendre leurs devoirs à milord et à milady, ou plutôt à milady et à milord, ce dernier n'étant guère qu'un zéro dans la maison, et étant entièrement sous la domination de sa compagne. Un peu de chasse à l'oiseau, un peu de chasse à courre, de longues séances aux cartes et à table, l'aidoient à pousser le temps par l'épaule. Lorsqu'il se tint des assemblées dans cette seconde année, ce qui eut lieu souvent à huis clos, le page trouvoit la feuille de papier de milord couverte de chiens et de chevaux, et on dit qu'il avoit beaucoup de peine à se tenir éveillé pendant ces conférences, la comtesse les dirigeant et lui n'étant au plus que son secrétaire.

Le P. Holt commença bientôt à être si fort occupé de ces as semblées qu'il négligea un peu l'éducation du petit garçon qui s'étoit mis avec tant d'empressement aux ordres du bon prêtre. Dans le commencement ils lisoient beaucoup et régulièrement, tant en latin qu'en françois; le Père ne laissoit échapper aucune occasion d'inculquer sa foi à son élève, mais sans le violenter, et le traitant avec une délicatesse et une bonté qui étonnoient et attachoient l'enfant, toujours plus aisément gagné par ces moyens-là que par aucun exercice sévère d'autorité. Et son bonheur dans les promenades étoit de dire à Harry les gloires de l'ordre, de ses martyrs et de ses héros, de ses frères convertissant les païens par myriades, traversant le désert, affrontant l'échafaud, gouvernant les cours et les conseils, ou bravant les tortures des rois : en sorte que Harry Esmond pensoit qu'appartenir aux jésuites étoit la plus grande récompense de la vie et le plus beau but de l'ambition, la plus grande carrière ici-bas, et au ciel la plus sûre récompense; et il commença de soupirer, non-seulement après le jour où il entreroit dans l'Église unique et feroit sa première communion, mais après celui où il seroit admis dans cette merveilleuse communauté, qui étoit présente dans le monde entier, et qui comptoit les plus sages, les plus braves, les mieux nés, les plus éloquents des hommes, parmi ses membres. Le P. Holt lui recommanda de tenir ses vues secrètes, et de les cacher comme un trésor qui lui échapperoit s'il en parloit; et, fier de cette confiance, l'enfant étoit tout dévoué au maître qui l'avoit initié à un mystère si prodigieux, si imposant. Et quand le petit Tom Tusher, son voisin, vint des vacances, et dit que lui aussi on l'élèveroit pour être un prêtre anglois, et qu'il auroit une bourse de son école, et au collége une autre bourse et le grade de *fellow*, et puis un bon bénéfice, le jeune Harry Esmond eut bien de la peine à garder le silence et à ne pas dire à son jeune camarade : « L'Église! la prêtrise! un bon bénéfice! mon cher Tommy, est-ce que votre Église et vos prêtres méritent ce nom? Qu'est-ce qu'un bon bénéfice comparé à la conversion de cent mille païens en un seul sermon? Qu'est-ce qu'une bourse à la Trinité à côté de la couronne du martyre, avec des anges qui vous attendent

tandis qu'on vous abat la tête? Votre maître d'école pourroit-il voguer sur la Tamise dans sa robe? Avez-vous dans votre Église des statues qui saignent, qui parlent, qui marchent, qui crient? Mon bon Tommy, dans l'Église du P. Holt ces choses ont lieu chaque jour. Vous savez que saint Philippe des Saules apparut à lord Castlewood et le fit entrer dans la seule véritable Église. Aucun saint ne vient jamais à vous. » Et Harry Esmond ayant, à cause de sa promesse au P. Holt, caché à Tusher ses trésors de foi, les exposa néanmoins simplement au P. Holt, qui lui frappa doucement sur la tête, lui sourit avec son air impénétrable, et lui dit qu'il faisoit bien de méditer sur ces grandes choses, et de n'en pas parler sans y être autorisé.

CHAPITRE IV.

Je suis placé sous un prêtre papiste et destiné à cette religion. La vicomtesse Castlewood.

Si on lui en avoit donné le temps et qu'on eût convenablement secondé ses inclinations enfantines, Harry Esmond se seroit fait jésuite avant d'être plus âgé d'une douzaine d'années, et auroit pu finir ses jours martyr en Chine ou victime à Tower-Hill; car, pendant le peu de mois qu'ils passèrent ensemble à Castlewood, M. Holt prit un ascendant complet sur l'intelligence et sur le cœur du jeune garçon, et l'amena à croire, comme au surplus le P. Holt le croyoit aussi de toute son âme, qu'il n'étoit pas de vie si noble, de mort si désirable que celles auxquelles étoient préparés beaucoup de membres de ce fameux ordre. Par son affection, par une vivacité d'esprit et une bonne humeur qui charmoient tout le monde, par l'autorité qu'il savoit prendre, par le mystère et le silence dont il s'entouroit et qui augmentoient le respect de l'enfant pour lui, il s'acquit le dévouement absolu de Harry, et l'eût conservé sans aucun doute, si des projets d'une plus grande importance que l'admission d'un petit garçon dans les ordres ne l'eussent appelé ailleurs.

Après quelques mois de calme au château (si l'on peut appeler calme leur état incessant d'hostilité), milord et milady quittèrent la campagne pour Londres, emmenant avec eux leur directeur; et son petit élève ne versa guère de larmes plus amères dans sa vie que celles qu'il répandit pendant plusieurs nuits après le départ de son cher ami, dans la chambre solitaire où il couchoit à côté de celle que le Père avoit occupée. Quelques do-

mestiques et lui étoient restés les seuls habitants de cette grande maison; et, quoique Harry s'acquittât avec application de toutes les tâches que lui avoit laissées le Père, il avoit bien des heures inoccupées, et lisoit dans la bibliothèque, et se mettoit sa petite cervelle à l'envers avec les grands livres qu'il y trouvoit.

Au bout de quelque temps, il s'accoutuma à son isolement; et, plus tard, il se rappeloit cette partie de sa vie comme une époque qui n'avoit pas été malheureuse. Quand la famille étoit à Londres, toute la maison s'y transportoit, à l'exception du portier, qui étoit en outre brasseur, jardinier et garde forestier, et de sa femme et de leurs enfants. Leur loge, attenante à la grande porte, avoit une sortie sur la cour; une fenêtre qui donnoit sur la pelouse étoit celle de la chambre du chapelain; et à côté étoit une petite pièce où le P. Holt avoit ses livres, et Harry Esmond le cabinet où il dormoit. Le côté de la maison qui faisoit face à l'est avoit échappé à l'artillerie des hommes de Cromwell, dont les batteries étoient sur la hauteur qui dominoit la cour de l'ouest; en sorte que l'extrémité orientale portoit peu de traces de destruction, excepté dans la chapelle, où les vitraux de couleur qui avoient survécu à Édouard IV avoient été brisés par les républicains. Du temps du P. Holt, le petit Harry Esmond remplissoit auprès de lui le rôle de fidèle petit serviteur, battant ses habits, pliant son linge, allant lui chercher de l'eau au puits longtemps avant le jour, prêt à courir n'importe où pour le service de son bien-aimé prêtre. Quand le Père s'en alla, il ferma sa chambre à clef; mais celle où étoient les livres fut laissée au petit Harry, qui, sauf la société du digne homme, n'étoit guère moins solitaire quand lord Castlewood étoit au château.

Le bel esprit françois dit qu'il n'est pas de héros pour son valet de chambre, et il ne falloit pas des yeux aussi éveillés qu'en avoit reçu de la nature le petit page de milady, pour voir qu'elle avoit mainte qualité qui n'avoit rien d'héroïque, quoi que pût dire mistress Tusher pour la flatter et l'amadouer. En l'absence du P. Holt, qui exerçoit sur le couple une entière autorité, milord et milady se querelloient et s'injurioient l'un l'autre de façon à faire rire les domestiques et à effrayer le petit page de service auprès d'eux. Le pauvre enfant trembloit devant sa maîtresse, qui l'appeloit de cent vilains noms, qui ne se gênoit pas pour le souffleter et lui jeter au visage le bassin d'argent qu'il étoit chargé de lui présenter après dîner. Elle a réparé plus tard par ses bontés pour lui ces sévérités, qui, il faut en convenir, rendirent son enfance fort malheureuse. Elle n'étoit elle-même rien moins qu'heureuse à cette époque, la pauvre âme, et je suppose qu'elle faisoit partager sa triste vie à ceux qui étoient dans sa dépendance. Je crois que milord n'avoit pas moins peur d'elle que son page, et la seule personne de la maison qui la dominât étoit M. Holt. Harry étoit bien

content lorsque le Père dînoit à table, bien content de s'esquiver ensuite pour aller babiller avec lui, ou lire avec lui, ou se promener avec lui. Par bonheur, milady vicomtesse ne se levoit qu'à midi. Le ciel soit en aide à la pauvre femme de chambre qui étoit chargée de sa toilette! J'ai vu souvent l'infortunée sortir les yeux rouges du cabinet où s'accomplissoit cette longue et mystérieuse cérémonie, et le trictrac se refermer sur les doigts de mistress Tusher, lorsqu'elle jouoit mal ou que le jeu ne tournoit pas bien.

Béni soit le roi qui introduisit l'usage des cartes! bénis soient les dignes inventeurs du piquet et du *cribbage*[1], car Sa Seigneurie y passoit au moins six heures, durant lesquelles sa maison goûtoit un peu de repos. Sans cette occupation, milady déclaroit fréquemment qu'elle mourroit. Ses subordonnés se relevoient tour à tour à ce poste, qui ne laissoit pas que d'avoir ses dangers. M. Holt jouoit avec elle au piquet des heures entières, pendant lesquelles elle se conduisoit convenablement; et quant au docteur Tusher, je crois qu'il eût quitté un de ses paroissiens au lit de la mort, s'il eût été appelé à faire un rob au whist avec sa patronne, à Castlewood. Parfois, lorsqu'ils n'étoient pas trop mal ensemble, milord se mettoit de la partie. En outre, milady avoit sa compagne fidèle, la pauvre Tusher, et une, deux, trois demoiselles d'honneur, dont le souvenir est resté à Harry Esmond. Elles ne purent supporter fort longtemps cet honorable service : elles essayoient l'une après l'autre, mais sans succès. Ces demoiselles et la femme de charge et le petit Harry Esmond avoient leur table. Pauvres filles! leur vie étoit bien plus dure que celle du page. Il étoit profondément endormi dans son petit lit, qu'elles étoient encore auprès de Sa Seigneurie, lui lisant, pour l'endormir, les *Nouvelles à la main* ou le *Grand Cyrus*. Milady faisoit venir de Londres des caisses de pièces nouvelles, et il étoit défendu à Henry d'y regarder, sous peine du fouet. J'ai bien peur qu'il n'ait mérité souvent la punition, et qu'il ne l'ait reçue quelquefois. Le P. Holt la lui appliqua deux ou trois fois, qu'il surprit le jeune vaurien ayant sous son oreiller une ravissante et perverse comédie de M. Shadwell ou de M. Wicherley.

C'étoit, lorsqu'il lui arrivoit de lire, la lecture favorite de milord; mais il n'aimoit pas beaucoup l'étude, ni aucune espèce d'occupation, à ce que s'imaginoit son petit page.

Il avoit toujours semblé au jeune Harry Esmond que milord le traitoit avec plus de bonté quand sa femme n'étoit pas là ; et parfois lord Castlewood emmenoit l'enfant dans ses petites excursions de chasse à courre ou à l'oiseau ; il aimoit à jouer avec lui aux cartes et au trictrac, jeu que Harry apprit pour lui faire plaisir ; et il commençoit à aimer mieux chaque jour le petit

1. Jeu de cartes. (Note du tr.)

page, témoignant une satisfaction particulière, si le P. Holt faisoit de lui un bon rapport, lui donnant de petites tapes sur la tête, et promettant de pourvoir à son avenir. Mais, en présence de milady, milord ne lui donnoit plus de ces marques de bienveillance; il affectoit de le traiter rudement, et le réprimandoit avec sévérité pour de petites fautes : ce dont il demandoit en quelque sorte pardon au jeune Esmond, lorsqu'ils étoient seuls, disant que, s'il ne lui parloit pas durement, elle le feroit, et qu'il n'avoit pas la langue aussi rude qu'elle; assertion dont l'enfant, tout jeune qu'il étoit, connoissoit parfaitement la vérité.

Il se passoit, pendant tout ce temps, de grands événements publics, dont l'innocent jeune page tenoit peu de compte. Mais un jour qu'il se rendoit à la ville voisine sur le marchepied du carrosse de milady, où elle étoit avec milord et le P. Holt, un gros rassemblement vint autour du carrosse, avec des huées et des moqueries, criant : « Vivent les évêques ! A bas le pape ! Pas de papisme ! Pas de papisme ! Jézabel ! Jézabel ! » si bien que milord commença à rire, milady à rouler les yeux de colère, car elle étoit aussi hardie qu'une lionne et ne craignoit rien, tandis que M. Holt, à ce que vit Esmond du marchepied, se renfonça en arrière, d'un air passablement alarmé, en disant à milady : « Pour l'amour de Dieu, madame, ne parlez pas, ne regardez pas par la portière, tenez-vous tranquille. » Mais elle n'obéit point à cette prudente injonction du Père ; elle passa la tête par la vitre du carrosse, et cria au cocher : « Faites-vous jour à travers ces brutes, James, et jouez du fouet ! »

Le rassemblement répondit par un formidable éclat de rire et par de nouveaux cris de : « Jézabel ! Jézabel ! » Milord n'en rit que davantage. Il étoit d'un tempérament languissant ; d'ordinaire, rien ne sembloit l'exciter, quoique je l'aie entendu encourager les chiens de ses cris, que j'aie vu son visage (qui étoit généralement très-jaune et calme) devenir tout rouge et fort animé, lors d'une course sur les dunes après un lièvre, et qu'il lui soit arrivé de rire, et de jurer et de pousser des hourras à un combat de coqs, divertissement dont il étoit fort amateur. Lorsque le rassemblement commença à huer sa femme, il se prit à rire d'un air de malignité, comme s'il s'attendoit à quelque chose de semblable, et pensoit que la foule et elle étoient d'égale force.

James, le cocher, avoit probablement plus peur de sa maîtresse que du rassemblement, car il fouetta ses chevaux, comme il en avoit reçu l'ordre, et le postillon qui montoit la paire de devant (milady n'alloit jamais qu'à six chevaux) donna un coup de sa lanière sur les épaules d'un homme qui avançoit la main vers la bride du cheval de volée.

C'étoit un jour de marché, et les paysans étoient tous assemblés, avec leurs paniers de volaille, d'œufs et autres denrées. Le

postillon n'eut pas plutôt frappé l'homme qui avoit voulu arrêter le cheval, qu'un gros chou vint tomber, en tournoyant comme une bombe, dans le carrosse, ce qui fit rire encore plus milord, car le chou fit sauter l'éventail que tenoit milady, et atteignit le P. Holt en plein dans l'estomac. Puis survint une grêle de carottes et de pommes de terre.

« Pour l'amour du ciel, restez tranquille, dit M. Holt; nous ne sommes qu'à dix pas de l'auberge de la *Cloche*, où l'on pourra fermer les portes sur nous, et arrêter ainsi cette canaille. »

Le petit page, qui étoit sur le marchepied, servit de but à un des hommes de la foule, qui lui lança une pomme de terre sur l'œil, et le pauvre petit malheureux poussa un cri; l'homme se mit à rire. C'étoit un grand et gros apprenti d'un sellier de la ville : « Ah! maudit petit braillard de bâtard papiste! » dit-il; et il se baissa pour en ramasser une autre. La foule, en ce moment, s'étoit amassée complétement entre les chevaux et l'entrée de l'auberge, et le carrosse ne pouvoit plus bouger. Milord sauta, aussi lestement qu'un jeune garçon, par la portière, au risque d'écraser derrière le petit Harry; il saisit, en un clin d'œil, le jeteur de pommes de terre au collet, et, l'instant d'après, la brute étoit les quatre fers en l'air et retomboit avec une bosse sur le pavé.

« Grand lâche! dit-il; tas de gueulards et de chenapans! Comment osez-vous attaquer des enfants et insulter des femmes? Jette encore quelque chose à cette voiture, plat valet de savetier, et, par le ciel! je te passe ma rapière au travers du corps. »

Quelques voix dans la foule crièrent : « Hourra, milord! » Car on le connoissoit, et on connoissoit aussi l'apprenti sellier pour un boxeur deux fois aussi gros que milord vicomte.

« Faites place, dit celui-ci (il parloit d'une voix perçante, mais avec un grand air d'autorité); faites place, et laissez passer le carrosse de Sa Seigneurie. »

Les hommes qui étoient entre la voiture et la porte de la *Cloche* obéirent, et les chevaux entrèrent, milord marchant après eux, son chapeau sur la tête.

Comme il entroit dans la porte par où la voiture venoit de passer, un autre cri recommença : « Pas de papisme! pas de papistes! » Sur quoi milord se retourne et de nouveau leur fait face.

« Vive le roi! dit-il, donnant la note la plus élevée de sa voix. Qui ose outrager la religion du roi? Vous, vous, damné psalmodieur de savetier, aussi sûr que je suis magistrat de ce comté, je vais vous faire arrêter. »

L'homme battit en retraite, et milord se retira avec tous les honneurs de la guerre. Mais quand le petit émoi causé par cette scène fut passé, et que la rougeur eut quitté sa joue, il retomba dans sa langueur habituelle, joua avec son petit chien et bâilla lorsque milady lui adressa la parole.

Il y avoit à cette époque dans le pays des milliers de rassemblements comme celui-ci, poussant des hourras pour l'acquittement des sept évêques qu'on venoit de juger, et sur le compte desquels le petit Harry Esmond ne savoit pas alors grand'chose. Il se tenoit des assises à Hexton, et il y avoit beaucoup de monde à la *Cloche*, et les gens de milord avoient leurs livrées neuves, et Harry un petit habit bleu et argent, qu'il portoit dans les grandes occasions ; et les gentilshommes venoient causer avec milord ; et un juge en robe rouge, qui sembloit être un fort grand personnage, le complimenta particulièrement, lui et milady, qui avoit de bien grands airs. Harry se rappelle que sa queue étoit portée par sa dame d'honneur. Il y eut assemblée et bal dans la grande salle de la *Cloche*, et d'autres jeunes gentilshommes de famille du comté regardoient danser comme il faisoit. Un d'eux le railla sur son œil poché par la pomme de terre, et un autre l'appela bâtard ; sur quoi Harry et lui en vinrent aux coups de poing. Le cousin de milord, le colonel Esmond de Walcote, étoit là et sépara les deux combattants : c'étoit un grand gentilhomme, avec une belle et bonne figure. L'enfant ne savoit pas combien, plus tard, il seroit allié de près au colonel Esmond, et de combien de bontés il lui seroit redevable.

Il y avoit peu d'affection entre les deux familles. Milady n'épargnoit point le colonel Esmond, en parlant de lui, pour des raisons déjà indiquées, mais dont Henry Esmond n'étoit pas d'âge à rien savoir.

Bientôt après, milord et milady allèrent à Londres avec M. Holt, sans emmener le page. Le petit homme eut la grande maison de Castlewood à lui tout seul, ou, du moins, entre lui et la femme de charge, mistress Worksop, vieille dame, parente éloignée de la famille et protestante, mais excellente tory et royaliste, comme l'étoient tous les Esmond. Il alloit à l'école chez le docteur Tusher, quand il étoit à la maison, quoique le docteur fût fort occupé aussi. Il y avoit partout beaucoup d'agitation et de trouble, même dans le paisible petit village de Castlewood, où arriva de la ville une troupe de gens qui voulurent briser les fenêtres de la chapelle de Castlewood : mais les habitants les chassèrent ; et même le vieux Sieveright, le forgeron républicain, les y aida ; car milady, quoique papiste et assez étrange dans bien des choses, étoit bonne pour ses tenanciers, et il y avoit toujours abondance de bœuf et de couvertures et de médicaments pour les pauvres, au château de Castlewood.

Un royaume changeoit de mains, pendant l'absence de milord et de milady : le roi Jacques prenoit la fuite ; les Hollandois arrivoient ; d'effrayantes histoires sur eux et sur le prince d'Orange étoient racontées par la vieille mistress Worksop à l'oisif petit page.

Il se plaisoit fort bien dans cette grande maison solitaire ; il

avoit à sa disposition toutes les pièces de théâtre, pas de P. Holt pour lui donner le fouet, et une centaine d'occupations et d'amusements, au dedans et au dehors, qui lui rendirent ce temps fort agréable.

CHAPITRE V.

Mes supérieurs sont engagés dans des complots pour la restauration du roi Jacques II.

N'ayant pu dormir à force de penser à des lignes à anguilles qu'il avoit posées la veille au soir, l'enfant attendoit dans son petit lit l'heure où s'ouvriroit la grande porte, et où il pourroit aller à l'étang avec son camarade Job Lockwood, le fils du portier, voir ce que leur auroit amené la fortune. Au point du jour, Job devoit l'éveiller; mais son ardeur pour la pêche lui avoit depuis longtemps servi de réveille-matin.... depuis si longtemps, qu'il lui sembloit que le jour ne paroîtroit jamais.

Il pouvoit être quatre heures lorsqu'il entendit s'ouvrir la porte de la chambre en face, celle du chapelain, et la voix d'un homme qui toussoit dans le corridor. Harry sauta à bas de son lit, convaincu que c'étoit un voleur, ou espérant peut-être un revenant; et ayant ouvert précipitamment sa porte, il vit celle du chapelain ouverte et de la lumière dans l'intérieur, et debout à l'entrée une figure au milieu d'une grande fumée qui sortoit de la chambre.

« Qui est là? cria l'enfant, qui avoit du courage.

— *Silentium!* répondit-on tout bas; c'est moi, mon garçon. »

Et dans l'homme qui lui tendoit la main, Harry n'eut pas de peine à reconnaître son maître et ami, le P. Holt. Un rideau étoit tiré sur la fenêtre de la chambre du chapelain qui donnoit sur la cour, et Harry vit que la fumée venoit d'une grande quantité de papiers enflammés qui brûloient dans un brasier lorsqu'il étoit entré dans la chambre. Après avoir donné à la hâte une accolade et sa bénédiction à l'enfant charmé de voir son précepteur, le Père continua de brûler ses papiers, les tirant d'un placard pratiqué au-dessus de la cheminée et dont Harry ne soupçonnoit pas l'existence.

Le P. Holt se mit à rire en voyant l'attention de l'enfant se fixer subitement sur ce trou. « C'est bien, Harry, dit-il; les petits *famuli* fidèles voient tout et ne disent rien. Vous êtes fidèle, je le sais.

— J'irois au supplice pour vous, dit Harry.

— Je n'ai pas besoin de votre tête, dit le Père en tapant tout doucement dessus; tout ce que vous avez à faire est de tenir votre langue. Brûlons ces papiers et ne disons rien à personne Voulez-vous les lire? »

Henry Esmond rougit, et baissa la tête; le fait est qu'il avoit regardé, sans y penser, le papier qui étoit devant lui; et quoiqu'il l'eût vu, il n'avoit pu en comprendre un mot, les lettres étant bien assez clairement écrites, mais sans aucun sens. Ils brûlèrent les papiers, tassant les cendres dans un brasier, de façon qu'il en resta à peine des traces.

Harry avoit été habitué à voir le P. Holt sous plus d'un costume; car il n'étoit pas prudent pour les ecclésiastiques papistes, et c'eût été courir un danger inutile, de porter leur habit de prêtre : il ne fut donc aucunement étonné de le voir en habit de cheval, avec de grandes bottes de cuir jaune et une plume à son chapeau, toute simple, mais comme la portoient les gentilshommes.

« Vous savez le secret du placard, dit-il en riant, et vous devez être préparé à d'autres mystères. »

Et il ouvrit, non un placard secret cette fois, mais seulement une garde-robe qu'il tenoit habituellement fermée, et d'où il tira deux ou trois habits et perruques de différentes couleurs, une couple d'épées de forme élégante (le P. Holt étoit très-fort à l'épée, et tous les jours, lorsqu'il étoit au château, son élève et lui faisoient des armes, ce qui avoit fait faire beaucoup de progrès à l'enfant), un uniforme et un manteau militaires, et une blouse de fermier; puis les mit dans le grand trou d'où il avoit pris les papiers au-dessus de la cheminée.

« S'ils ne découvrent point le placard, dit-il, ils ne les trouveront pas; s'ils les trouvent, tout ce qu'ils sauront, c'est que le P. Holt portoit plus d'un costume. Tous les jésuites le font. Vous savez quels trompeurs nous sommes, Harry? »

Harry fut alarmé de l'idée que son ami alloit le quitter, mais : « Non, dit le prêtre, je puis très-bien revenir dans quelques jours avec milord. On va nous tolérer; on ne nous persécutera pas. Mais il peut leur prendre la fantaisie de faire une visite à Castlewood avant notre retour; et comme les gens de mon habit sont suspects, ils pourroient avoir envie d'examiner mes papiers, qui ne regardent personne; pas eux, du moins. » Et, jusqu'à ce jour, si ces papiers, écrits en chiffres, étoient relatifs à la politique ou aux affaires de cette mystérieuse société dont le P. Holt étoit membre, son élève, Harry Esmond, n'en a jamais rien su.

Le reste de ses effets, sa petite garde-robe, etc., Holt les laissa sur ses planches et dans son armoire, prenant, non sans rire, et jetant dans le brasier, où il ne les brûla qu'à moitié, quelques traités de théologie qu'il avoit écrits contre les ecclésiastiques

anglois. « Et maintenant, dit-il, Harry, mon fils, vous pouvez attester, en toute sûreté de conscience, que vous m'avez vu brûler des sermons latins la dernière fois que j'étois ici avant de partir pour Londres. Il va faire jour, et il faut que je m'en aille avant que Lockwood se lève.

— Est-ce que Lockwood ne va pas vous ouvrir, monsieur? » demanda Esmond. Holt se prit à rire; jamais il n'étoit plus gai ou d'humeur plus aimable qu'au milieu de l'action ou du danger.

« Lockwood ne sait pas que je suis ici, entendez-vous bien? dit-il, et vous n'en sauriez rien non plus, petit misérable, si vous aviez mieux dormi. Vous devez oublier que je suis venu; et maintenant, adieu. Fermez la porte et rentrez chez vous, et n'en sortez pas que.... Attendez; pourquoi ne sauriez-vous pas un secret de plus? je sais que vous ne me trahirez pas. »

La chambre du chapelain avoit deux fenêtres : l'une qui donnoit sur la cour, faisant face, au couchant, à la fontaine; l'autre, une lucarne avec de forts barreaux, et regardant la pelouse qui étoit devant le château. Cette lucarne étoit trop haute pour qu'on pût l'atteindre du plancher; mais en montant sur un buffet qui étoit au-dessous, le père Holt me montra comment, en pressant le bas de la lucarne, le châssis tout entier, plomb, verre et étançons de fer, descendoit dans une cavité pratiquée au-dessous, d'où on pouvoit le tirer et le remettre en place du dehors, une vitre étant cassée à dessein pour laisser passer la main qui devoit faire jouer le ressort de la machine.

« Quand je serai parti, dit le P. Holt, vous pourrez éloigner le buffet, de façon que personne n'imagine qu'on a pu sortir par cette voie; fermez la porte à clef; placez la clef.... Où la placerons-nous bien?... Sous le Chrysostome qui est sur le rayon; et si quelqu'un la demande, répondez que je la tiens là et que je vous ai dit où la trouver, si vous aviez besoin d'aller dans ma chambre. Il est aisé de descendre du mur dans le fossé

« Ainsi donc, encore une fois, adieu, jusqu'à ce que je vous revoie, mon cher fils. »

Et là-dessus, l'intrépide Père monta sur le buffet avec beaucoup d'agilité, passa par la petite fenêtre et releva le châssis de l'autre côté, laissant tout juste à Harry Esmond, qui se dressoit sur la pointe du pied, assez d'espace pour lui baiser la main avant que la fenêtre se refermât et que les barreaux s'enfonçassent aussi solides que jamais, en apparence, dans leur voûte de pierre. La fois suivante que le P. Holt revint à Castlewood, c'étoit par la grande porte et à cheval; et il ne fit jamais allusion devant Harry à cette issue clandestine, excepté quand il eut besoin de faire venir du château un messager secret; et c'étoit sans doute dans ce but qu'il avoit enseigné à son jeune élève cette manière de sortir du manoir.

Esmond, tout jeune qu'il étoit, seroit plutôt mort que de

trahir son maître et ami; M. Holt le savoit bien, car il avoit mis l'enfant plus d'une fois à l'épreuve, l'exposant à des tentations pour voir s'il y succomberoit et le confesseroit ensuite, ou s'il mentiroit, ce qu'il n'avoit jamais fait. Holt, toutefois, avoit eu soin d'enseigner à l'enfant que, si garder le silence n'est pas mentir, ce qui est incontestable, cependant le silence, après tout, équivaut à une négation; et qu'en conséquence, un *non* bien net, dans l'intérêt de la justice ou de votre ami, et en réponse à une question qui peut leur être préjudiciable, n'est pas criminel, mais, au contraire, digne de louange, et une manière aussi légitime qu'une autre d'éluder une demande injuste. « Par exemple, dit-il, supposez qu'on demande à un digne bourgeois qui auroit vu Sa Majesté s'y cacher : « Le roi Charles est-il « dans ce chêne? » Son devoir n'eût pas été de dire *oui*, pour que les hommes de Cromwell s'emparent du roi et l'assassinent comme son père; mais, *non*, Sa Majesté étant incognito dans l'arbre, et par conséquent invisible à des yeux loyaux. » L'enfant recevoit avec ardeur et reconnoissance toutes les instructions de son précepteur en religion et en morale, aussi bien que dans les rudiments des langues et des sciences. Lors donc qu'en partant Holt dit à Harry de ne pas l'avoir vu, ce fut comme s'il n'étoit pas venu au château. Et c'est tout juste la réponse qu'il fit lorsqu'il lui arriva d'être questionné peu de jours après.

Le prince d'Orange étoit alors à Salisbury, à ce qu'apprit le jeune Esmond en voyant le docteur Tusher, revêtu de sa meilleure soutane (quoique les chemins fussent bien boueux, et qu'il fût connu pour ne jamais porter sa soutane de soie à cheval), avec une grande cocarde orange à son chapeau à larges rebords, et Nahum, son clerc, décoré d'un ornement semblable. Le docteur alloit et venoit devant son presbytère quand le petit Esmond le vit, et Harry lui entendit dire qu'il alloit rendre ses devoirs à Son Altesse le prince, lorsqu'il monta sur son bidet, et partit avec Nahum derrière lui. Les gens du village avoient aussi des cocardes orange, et la rieuse fille de son ami le forgeron en attacha une au vieux chapeau de Harry, qu'il arracha avec indignation lorsqu'on lui dit de crier : « Vive le prince d'Orange et la religion protestante! » mais on ne fit qu'en rire, car l'enfant étoit aimé dans le village, où son état d'isolement excitoit la pitié générale, et où il trouvoit un bon accueil et des visages amis dans beaucoup de maisons. Le P. Holt y avoit aussi bien des amis : car non-seulement il discutoit théologie avec le forgeron sans jamais s'emporter et en riant même tout le temps, selon sa charmante habitude, mais il l'avoit guéri d'une fièvre intermittente avec du quinquina, et avoit toujours une parole obligeante pour quiconque en demandoit une, en sorte qu'on disoit dans le village que c'étoit bien dommage qu'ils fussent tous deux papistes

Le directeur et le vicaire de Castlewood s'accordoient fort

bien, le premier étant un homme très-bien élevé, et l'affaire du second étant de s'accorder avec tout le monde. Le docteur Tusher et la dame de compagnie de milady, son épouse, avoient un fils qui étoit à peu près de l'âge du petit Esmond: et il existoit entre les deux enfants l'amitié que la proximité et passablement de bienveillance et de bonhomie de part et d'autre sont toujours sûres de faire naître. Tom Tusher fut envoyé, toutefois, de bonne heure à une école de Londres, où son père le conduisit muni d'un volume de sermons de la première année du règne de Jacques; et Tom ne revint qu'une seule fois, une année après, à Castlewood, pendant tout le cours de sa vie d'école et de collége. Il y avoit ainsi moins de danger que Tom eût sa foi pervertie par le directeur, qui le voyoit à peine, qu'il n'y en avoit pour Harry, qui étoit constamment en compagnie du vicaire; mais tant que la religion de Harry seroit celle de Sa Majesté, et de milord, et de milady, le docteur disoit gravement qu'il ne lui appartenoit pas de troubler ou d'inquiéter sa conscience; il étoit loin de dire que l'Église de Sa Majesté n'étoit pas une branche de l'Église catholique: sur quoi le P. Holt se mettoit à rire, selon son habitude, et à dire que la sainte Église dans le monde entier, et la noble armée des martyrs, étoient bien obligées au docteur.

Ce fut pendant que le docteur Tusher étoit allé à Salisbury, qu'il arriva une compagnie de dragons, avec des écharpes orange, qui logèrent à Castlewood, et quelques-uns d'entre eux vinrent au château dont ils prirent possession, ne pillant toutefois que le poulailler et la cave à la bière, et insistant pour visiter la maison et examiner les papiers. La première chambre qu'ils demandèrent à voir fut celle du P. Holt, dont Harry Esmond apporta la clef; et ils ouvrirent les tiroirs et les armoires, et bouleversèrent les papiers et les hardes, mais sans trouver autre chose que ses livres et ses hardes, et, dans un coffre à part, ses habits de prêtre, dont les dragons s'amusèrent à la grande horreur de Harry Esmond. Et Harry, aux questions qui lui furent faites, répondit que le P. Holt étoit très-bon pour lui, que c'étoit un savant homme, qui ne lui confieroit vraisemblablement pas ses secrets, s'il en avoit. Harry avoit alors onze ans, et il avoit l'air aussi innocent que les garçons de cet âge.

La famille fut absente plus de six mois, et, lorsqu'elle revint, elle étoit dans le plus profond abattement, car le roi Jacques avoit été banni, le prince d'Orange étoit sur le trône, et les plus cruelles persécutions menaçoient les catholiques, à ce que craignoit milady, qui ne croyoit pas, disoit-elle, qu'il y eût un mot de vérité dans les promesses de tolérance que faisoit ce monstre de Hollandois, ni dans une seule parole que prononçoit ce misérable parjure. Milord et milady étoient comme prisonniers dans leur maison; à ce que milady donna à entendre au petit page, qui commençoit alors à être d'âge à comprendre ce

qui se passoit autour de lui, et quelque chose aussi du caractère des gens avec lesquels il vivoit.

« Nous sommes prisonniers, dit-elle, à tous égards ; sauf les chaînes, nous sommes prisonniers. Qu'ils viennent, qu'ils me plongent dans des cachots, ou qu'ils séparent ma tête de ce pauvre petit cou (et elle le prit dans ses longs doigts) ; le sang des Esmond coulera toujours pour leurs rois. Nous ne sommes point comme les Churchill, ces Judas qui baisent leur maître et le trahissent. Nous savons souffrir ; nous savons même pardonner pour la cause royale (c'étoit sans aucun doute à cette fatale perte de la charge de groom du gobelet que faisoit allusion Sa Seigneurie, comme cela lui arrivoit une demi-douzaine de fois par jour). Que le tyran d'Orange apporte son chevalet et ses odieuses tortures hollandoises : l'animal ! le misérable ! je crache sur lui et je le défie. C'est avec joie que je poserai cette tête sur le billot ; c'est avec joie que j'accompagnerai milord à l'échafaud. Nous crierons *Vive le roi Jacques!* à notre dernier soupir, et nous sourirons à la face du bourreau. »

Et elle raconta à son page une centaine de fois au moins les particularités de la dernière entrevue qu'elle avoit eue avec Sa Majesté.

« Je me jetai aux pieds de mon seigneur lige à Salisbury, dit-elle, je vouai à sa cause moi, mon mari, ma maison. Peut-être se souvenoit-il du temps où Isabelle Esmond étoit jeune et belle ; peut-être se rappeloit-il le jour où ce n'étoit pas moi qui pliois le genou : du moins, il me parla d'une voix qui, pour moi, fit revivre les jours qui sont passés. « Ma foi ! dit Sa Majesté, vous « devriez aller trouver le prince d'Orange, si vous avez besoin de « quelque chose. — Non, Sire, répliquai-je, je ne voudrois pas « plier le genou devant un usurpateur ; l'Esmond qui a servi Votre Majesté ne sera jamais groom du posset d'un traître. » Le royal exilé sourit même au milieu de son infortune ; il daigna me relever avec des paroles de consolation. Le vicomte, mon époux, lui-même n'auroit pu être irrité de l'auguste baiser dont il m'honora. »

Cette calamité publique eut pour effet de rendre milord et milady meilleurs amis qu'ils n'avoient jamais été depuis l'époque où il lui faisoit la cour. Milord vicomte avoit fait preuve de loyauté et d'énergie, à un moment où ces qualités étoient rares dans le parti découragé du roi ; et l'éloge qu'il en reçut ne l'éleva pas peu dans l'opinion de sa femme, et peut-être dans la sienne. Il s'éveilla de l'insouciance où il sommeilloit ; il étoit toujours à cheval, allant se consulter avec celui-ci ou celui-là dans l'intérêt du roi ; le page, comme de raison, étoit peu au courant de ses actions, mais remarquoit seulement le changement avantageux qui s'étoit opéré dans son humeur et dans ses habitudes.

Le P. Holt venoit sans cesse au château, mais n'officioit

plus publiquement comme chapelain ; il ne faisoit qu'emporter et apporter. Des étrangers militaires et ecclésiastiques (Harry reconnoissoit ces derniers, quoiqu'ils vinssent sous toutes sortes de déguisements) arrivoient et partoient continuellement. Milord faisoit de longues absences et de soudaines réapparitions ; il se servoit parfois pour sortir du moyen qu'avoit employé le P. Holt, quoique Harry ne pût dire combien de fois la petite fenêtre de la chambre du chapelain avoit fait entrer ou sortir milord et ses amis. Il tint fermement la promesse qu'il avoit faite au Père de ne pas espionner ; et si à minuit il entendoit de sa petite chambre des bruits de personnes dans la pièce voisine, il se retournoit du côté du mur, et étouffoit sa curiosité sous son oreiller jusqu'à ce que le sommeil lui vînt. Naturellement il ne pouvoit s'empêcher de remarquer que les allées et venues du prêtre étoient incessantes, et de comprendre à une foule d'indices que quelque affaire secrète l'occupoit si activement ; ce que c'étoit peut assez bien se deviner par ce qui arriva bientôt à milord.

On n'avoit mis à Castlewood ni garnison ni sentinelle quand milord revint, mais il y avoit un poste dans le village ; et il y avoit toujours quelque soldat sur la pelouse, ayant l'œil sur notre grande porte, et sur ceux qui sortoient et entroient. Lockwood disoit que la nuit, particulièrement, chaque personne qui entroit ou sortoit étoit surveillée par les sentinelles posées au dehors. Il étoit heureux que nous eussions une autre porte dont ces messieurs n'avoient point connoissance. Milord et le P. Holt devoient constamment aller et venir la nuit : une ou deux fois Harry leur servit de messager et de discret petit aide de camp. Il se souvient qu'on le fit aller dans le village avec sa ligne, entrer dans certaines maisons, demander de l'eau à boire, et dire au maître du logis qu'il y auroit un marché aux chevaux à Newbury le jeudi suivant, et porter ensuite le même message à chacune des maisons qui se trouvoient sur sa liste.

Il ne savoit pas alors ce que signifioit ce message, ni ce qui se passoit, mais il sera aussi bien de l'expliquer ici pour plus de clarté. Le prince d'Orange étant allé en Irlande, où le roi étoit prêt à le combattre avec une grande armée, il fut décidé qu'un grand soulèvement du parti de Sa Majesté auroit lieu dans notre pays ; et milord devoit commander les forces du comté. Dans les derniers temps il avoit pris en main les affaires beaucoup plus qu'auparavant, ayant toujours à son côté l'infatigable M. Holt, et milady vicomtesse le poussant avec force en avant ; et comme milord Sark étoit prisonnier à la Tour, et que sir Wilmot Crawley, de Queen's Crawley, avoit passé au prince d'Orange, milord devenoit, dans notre partie du comté, le personnage le plus considérable pour les affaires du roi.

Il fut convenu que les régiments des Écossois gris et des dragons en quartier à Newbury se déclareroient pour le roi, à un jour

donné, et qu'alors les gentilshommes dévoués à la cause de Sa Majesté entreroient à Newbury avec leurs tenanciers et partisans ; qu'ils marcheroient sur les troupes hollandoises qui étoient à Reading, sous les ordres de Ginckel ; et ceux-ci étant culbutés et leur indomptable petit prince en Irlande, on pensoit que notre parti pouvoit pousser jusqu'à Londres, et on prédisoit avec confiance la victoire du roi.

Tandis que ces grands intérêts se débattoient, milord perdoit ses manières insouciantes et sembloit mieux portant ; milady ne le grondoit plus ; M. Holt alloit et venoit, toujours affairé ; et le petit Harry regrettoit de n'avoir pas quelques pouces de plus, afin de pouvoir tirer l'épée pour cette bonne cause.

Un jour, ce devoit être vers le mois de juillet 1690, milord, couvert d'un manteau de cheval sous lequel Harry vit briller une cuirasse, appela à lui le petit Harry, écarta les cheveux du front de l'enfant et le baisa, et le recommanda à Dieu, d'un ton affectueux qu'il n'avait pas encore eu. Le P. Holt le bénit aussi, et alors ils prirent congé de milady vicomtesse, qui vint de son appartement, un mouchoir de poche sur ses yeux, et soutenue par sa dame d'honneur et par mistress Tusher.

« Vous allez à . . . . . à cheval ? dit-elle. Oh ! que ne puis-je y aller aussi ! Mais, dans ma situation, l'exercice du cheval m'est défendu.

— Nous baisons la main de madame la marquise, dit M. Holt.

— Milord, Dieu vous assiste ! dit-elle en avançant et embrassant milord d'un air tout à fait grand. Monsieur Holt, je vous demande votre bénédiction. » Et elle s'agenouilla pour la recevoir, tandis que mistress Tusher redressoit la tête.

M. Holt donna aussi sa bénédiction au petit page, qui descendit et tint les étriers de milord, lorsqu'il monta à cheval ; il y avoit là, en outre, deux domestiques. Ils sortirent par la grande porte de Castlewood.

Comme ils passoient sur le pont, Harry put voir un officier en uniforme rouge s'avancer, la main à son chapeau, et parler à milord.

On s'arrêta, et on entama une conférence ou une discussion qui fut bientôt finie, milord mettant son cheval au petit galop, après avoir ôté son chapeau et fait un salut à l'officier, qui galopa avec lui, côte à côte, le soldat qui l'accompagnoit restant de quelques pas en arrière avec les deux domestiques de milord. Ils traversèrent ainsi la pelouse (milord faisant signe de la main, à ce que crut Harry), et ils disparurent derrière les ormes.

Ce soir-là, nous eûmes une grande panique, le gardeur de vaches arrivant, à l'heure de les traire, monté sur un de nos chevaux qu'il avoit trouvé paissant contre les murs extérieurs du parc.

Toute la soirée, l'humeur de milady vicomtesse fut très-calme et très-adoucie. Elle ne trouva à redire à presque rien ;

elle joua aux cartes pendant six heures ; le petit page Esmond alla se coucher. Il pria pour milord et pour la bonne cause, avant de fermer les yeux.

Il faisoit à peine jour, que la sonnette du portier retentit, et le vieux Lockwood, s'éveillant, ouvrit à un des gens de milord, qui étoit parti avec lui le matin, et qui revenoit avec une triste nouvelle.

L'officier qui s'étoit avancé vers milord lui avoit dit, à ce qu'il paroît, que c'étoit son devoir d'informer Sa Seigneurie qu'elle n'étoit point en état d'arrestation, mais de surveillance, et de le requérir de ne point aller à cheval ce jour-là.

Milord répliqua que le cheval étoit bon pour sa santé ; que, si le capitaine avoit envie de l'accompagner, il étoit le bienvenu ; et c'étoit alors qu'il avoit fait un salut, et qu'ils étoient partis ensemble au petit galop.

Lorsqu'il arriva à Wansey-Down, milord s'arrêta soudain, et toute sa troupe fit halte au carrefour.

« Monsieur, dit-il à l'officier, nous sommes quatre contre deux ; voulez-vous avoir la bonté de prendre cette route, et de me laisser suivre la mienne ?

— Votre route est la mienne, milord, dit l'officier.

— En ce cas ... » répliqua milord ; mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car l'officier, prenant un pistolet, le tira sur Sa Seigneurie ; et au même moment, le P. Holt, prenant un pistolet aussi, brûla la cervelle à l'officier.

Ce fut fait et l'homme fut mort en moins de rien. L'ordonnance, regardant son officier, eut l'air tout effaré pour un instant, et chercha son salut dans la fuite.

« Feu ! feu ! » s'écria le P. Holt, en lui envoyant une autre balle.

Mais les deux domestiques étoient trop surpris pour se servir de leurs armes ; et milord leur ayant ordonné de ne point tirer, l'homme s'échappa.

« M. Holt, qui pensoit à tout, dit Blaise, descend de cheval, examine les poches de l'officier mort, y cherchant des papiers, nous donne à nous deux son argent, et dit : *Le vin est tiré, monsieur le marquis* (pourquoi dit-il marquis à M. le vicomte ?) ; *il faut le boire*

« Le cheval du pauvre défunt étoit meilleur que celui que je montois, continua Blaise ; M. Holt me dit de le prendre ; je donnai donc un coup de fouet à Whitefoot, et elle partit au trot pour la maison. Nous prîmes la direction de Newbury ; vers le milieu du jour, nous entendîmes des coups de feu. A deux heures, un homme à cheval vint à nous, comme nous faisions boire nos bêtes à l'auberge, et il dit que tout étoit fini. Les Écossois s'étaient déclarés une heure trop tôt ; le général Ginckel étoit tombé sur eux ; toute l'affaire étoit terminée. « Et nous avons « tué un officier de service et laissé échapper son ordonnance, » dit milord.

« Blaise, » me dit M. Holt écrivant deux lignes sur ses tablettes, l'une pour milady, et l'autre pour vous, maître Harry, « il « faut que vous retourniez à Castlewood et que vous remettiez « ceci. » Et me voilà. »

Et il remit à Harry les deux papiers. Celui-ci lut celui qui lui étoit adressé, et qui portoit seulement : « Brûlez les papiers qui sont dans le placard ; brûlez celui-ci. Vous ne savez rien de rien. » Harry, ayant lu ceci, monta en courant à la chambre de sa maîtresse, où la fille d'honneur dormoit près de la porte, lui dit d'apporter une lumière et d'éveiller milady, aux mains de laquelle il remit le papier. Elle étoit prodigieuse à voir dans son costume de nuit, et Harry n'avoit jamais rien vu de semblable.

Aussitôt qu'elle eut le papier dans la main, Harry se rendit à la chambre du chapelain, ouvrit le placard secret au-dessus de la cheminée, brûla tous les papiers qui étoient dedans, et, ainsi qu'il avoit déjà vu faire au prêtre, prit un des sermons manuscrits de Sa Révérence, et le brûla à demi sur le brasier. Lorsque les papiers furent entièrement détruits, il faisoit grand jour. Harry retourna bien vite auprès de sa maîtresse. La femme de chambre l'introduisit de nouveau dans la chambre de Sa Seigneurie, qui lui dit (de derrière ses rideaux) de faire apprêter sa voiture, et qu'elle sortiroit bientôt.

Mais les mystères de la toilette de Sa Seigneurie furent aussi effroyablement longs ce jour-là que tout autre, et la voiture étoit prête depuis longtemps, que milady s'habilloit encore. Et juste au moment où la vicomtesse sortoit de sa chambre, dans l'intention de partir, arrive le jeune Job Lockwood, accourant du village avec la nouvelle qu'un homme de loi, trois officiers et vingt ou vingt-quatre soldats étoient en marche vers la maison. Job n'avait eu que deux minutes d'avance sur eux, et il n'avoit pas achevé son histoire, que déjà la troupe entroit à cheval dans la grande cour.

CHAPITRE VI.

Issue du complot. — Mort de Thomas, troisième vicomte de Castlewood et emprisonnement de la vicomtesse.

Dans le premier moment, milady vouloit mourir comme Marie, reine d'Écosse (à qui elle s'imaginoit ressembler), et, passant la main sur son cou décharné, elle dit : « Ils trouveront Isabelle de Castlewood à la hauteur de sa destinée. » Sa femme de chambre, Victoire, lui persuada que, comme elle ne pouvoit s'enfuir,

la prudence vouloit qu'elle reçût les troupes comme si elle ne se doutoit de rien, et que sa chambre étoit le meilleur endroit où elle pût les attendre. Son écrin de laque noire, que Harry devoit mettre dans la voiture, fut reporté dans la chambre de Sa Seigneurie, où la suivante et la maîtresse se retirèrent. Victoire en sortit pour ordonner au page de dire que Sa Seigneurie étoit malade, retenue au lit par un rhumatisme.

Sur ces entrefaites, les soldats étoient arrivés à Castlewood. Harry Esmond les vit de la fenêtre du parloir à tapisserie; deux sentinelles furent posées à la grande porte; une demi-douzaine d'autres se dirigèrent vers l'écurie; et plusieurs, précédés de leur chef et d'un homme en noir, un homme de loi probablement, furent conduits par un des domestiques à l'escalier qui menoit à la partie de la maison qu'habitoient milord et milady.

Le capitaine, un bel et brave homme, et l'homme de loi traversèrent l'antichambre et entrèrent dans le parloir à tapisseries, où il n'y avoit personne que le jeune Harry Esmond, le page.

« Dites à votre maîtresse, mon petit homme, dit le capitaine, que nous avons à lui parler.

— Ma maîtresse est malade au lit, dit le page.

— Quelle maladie a-t-elle? »

L'enfant répondit : « Un rhumatisme.

— Un rhumatisme! c'est un cruel mal, reprit le bon capitaine, et la voiture est dans la cour pour aller chercher le docteur, je suppose?

— Je ne sais pas, dit l'enfant.

— Et depuis combien de temps Sa Seigneurie est-elle malade?

— Je ne sais pas, dit l'enfant.

— Quand milord est-il parti?

— Hier au soir.

— Avec le P. Holt?

— Avec M. Holt.

— Et quel chemin ont-il pris? demanda l'homme de loi.

— Je n'étois pas avec eux, dit le page.

— Il faut que nous voyions lady Castlewood.

— J'ai ordre de ne laisser entrer personne chez Sa Seigneurie; elle est malade », dit le page. Mais en ce moment Victoire sortit. « Chut! » dit-elle, et comme ne sachant pas qu'il y eût quelqu'un là : « Quel est ce bruit?. Ce monsieur est-il le docteur?

— Allons donc! Il faut que nous voyions lady Castlewood, » dit l'homme de loi forçant l'entrée.

Les rideaux de la chambre de Sa Seigneurie étoient fermés, et la chambre étoit sombre, et elle étoit au lit, en bonnet de nuit, et entourée d'oreillers, n'ayant pas l'air moins affreux pour

le rouge qui étoit encore sur ses joues et qu elle ne pouvoit se résoudre à quitter.

« Est-ce le docteur? dit-elle.

—Cette comédie est inutile, madame, dit le capitaine Westbury (car c'étoit son nom). Mon devoir est d'arrêter Thomas, vicomte Castlewood, pair ayant refusé de prêter serment de fidélité, Robert Tusher, vicaire de Castlewood, et Henry Holt, connu sous divers noms et désignations, prêtre jésuite qui officioit ici du temps du feu roi, et est maintenant à la tête de la conspiration qui étoit sur le point d'éclater dans ce pays contre l'autorité de leurs Majestés le roi Guillaume et la reine Marie; et mes ordres sont de fouiller la maison pour y chercher les papiers ou les traces de la conspiration qui peuvent s'y trouver. Votre Seigneurie voudra bien me donner les clefs, et elle fera aussi bien de nous aider, de toute manière, dans nos perquisitions.

— Vous voyez, monsieur, que j'ai des rhumatismes et que je ne puis bouger, dit la dame, qui avoit l'air d'un vrai spectre, assise sur son séant, bien qu'elle ne s'en fût pas moins fardé les joues et mis un bonnet neuf, de manière à avoir la meilleure mine possible quand les officiers viendroient.

— Je prendrai la liberté de poser une sentinelle dans la chambre, afin que, dans le cas où Votre Seigneurie voudroit se lever, elle puisse avoir un bras sur lequel s'appuyer, dit le capitaine Westbury. Votre femme de chambre me montrera où je dois regarder. »

Alors Mme Victoire, babillant dans son jargon moitié françois moitié anglois, ouvrit tous les tiroirs l'un après l'autre, tandis que le capitaine les examinoit, à ce que trouva Harry Esmond, assez négligemment avec un sourire, comme s'il ne faisoit cette perquisition que pour la forme.

Arrivée devant une des armoires, Vctoire se jeta à genoux en levant les bras au ciel, et, d'une voix perçante, elle s'écria : « Non, jamais, monsieur l'officier! jamais! j'aimerois mieux mourir que de vous laisser voir cette armoire. »

Mais le capitaine Westbury insista pour qu'elle fût ouverte, toujours avec son sourire sur les lèvres, qui, lorsqu'elle le fut, se changea en un franc éclat de rire. Elle contenoit, non des papiers relatifs à la conspiration, mais les perruques, les eaux de toilette et les pots de rouge de milady, et Victoire dit que les hommes étoient des monstres, pendant que le capitaine continuoit sa perquisition. Il en frappa le derrière, pour voir s'il étoit creux ou non, et lorsqu'il enfonça les mains dans l'armoire, milady s'écria de son lit, d'une voix qui n'étoit pas celle d'une femme bien malade : « Avez-vous mission d'insulter les dames ainsi que d'arrêter les gentilshommes, capitaine?

— Ces objets ne sont dangereux que lorsqu'ils sont portés par Votre Seigneurie, dit le capitaine avec un profond salut et

un sourire de politesse ironique. Je n'ai encore rien trouvé qui concerne le gouvernement ; ce ne sont là que les armes meurtrières que la beauté est autorisée à porter, dit-il en désignant une perruque de la pointe de son épée. Il faut à présent procéder à nos recherches dans le reste de la maison.

— Vous n'allez pas laisser ce misérable dans ma chambre avec moi, s'écria la dame en montrant du doigt le soldat.

— Que puis-je faire, madame? Il faut bien que vous ayez quelqu'un pour redresser votre oreiller et vous donner votre médecine : permettez-moi....

— Monsieur! s'écria milady.

— Madame, si vous êtes trop malade pour quitter le lit, dit alors le capitaine d'un ton plus sévère, je vais faire monter quatre hommes qui vous emporteront dans vos draps; il faut que j'examine ce lit, en un mot; des papiers peuvent se cacher dans un lit comme ailleurs; nous savons fort bien cela, et.... »

Un cri de Sa Seigneurie interrompit le capitaine, qui, tout en parlant, occupé à secouer les oreillers et le traversin, en étoit arrivé à *brûler*, comme on dit au jeu des gages touchés. « Voyez! reprit-il, ne vous l'ai-je pas dit? Voici un oreiller garni de papiers.

— Quelque infâme nous a trahis, s'écria milady, se laissant voir tout habillée sous son peignoir.

— A présent Votre Seigneurie pourra marcher, j'en suis sûr; qu'elle me permette de lui donner la main pour se lever. Vous aurez un peu de chemin à faire, jusqu'au château de Hexton, ce soir. Voulez-vous votre voiture? votre femme vous accompagnera, si vous le voulez, et l'écrin en laque....

— Monsieur! vous ne frappez pas un homme à terre, dit milady, avec quelque dignité : ne pouvez-vous épargner une femme?

— Il faut que Votre Seigneurie veuille bien se lever et me laisser chercher dans le lit, dit le capitaine. Je n'ai plus de temps à perdre en discussions. »

Et, sans plus se faire prier, la maigre vieille femme se leva. Harry Esmond se rappela jusqu'au dernier de ses jours cette figure avec sa robe de brocart et son peignoir blanc, et ses bas rouges à coins d'or, et ses souliers blancs à talons rouges, assise sur son séant et sortant de son lit. Les malles étoient déjà prêtes, pour le départ, dans l'antichambre, et les chevaux tout harnachés dans l'écurie; toutes choses dont le capitaine paroissoit informé de façon ou d'autre; ce qui donna fort à penser à Esmond par la suite, quand le docteur Tusher se plaignit que le gouvernement du roi Guillaume l'eût bien mal récompensé des services rendus à sa cause.

Et, quoiqu'il fût trop jeune alors pour savoir tout ce qui se passoit, il peut relater ici ce que contenoient les papiers dont le capitaine Westbury avoit fait la saisie, papiers qui avoient été

transportés du coffret en laque dans le lit, quand les officiers étoient arrivés.

Il s'y trouvoit une liste de gentilshommes du comté, de la main du P. Holt, amis de M. Freeman (le roi Jacques); et un papier semblable avoit été trouvé parmi ceux de sir John Fenwick et de M. Coplestone, qui subirent la mort pour cette conspiration.

Il s'y trouvoit des lettres patentes conférant le titre de marquis d'Esmond à milord Castlewood et à ses héritiers mâles, sa nomination comme lord-lieutenant du comté et comme major général [1].

Il s'y trouvoit différentes lettres de partisans du roi dans la noblesse et la *gentry*, les unes ardentes et les autres douteuses, et (fort heureusement pour lui) deux lettres relatives au colonel Francis Esmond; une du P. Holt, qui disoit : « J'ai été voir ce colonel à sa maison de Walcote, près de Wells, qu'il habite depuis le départ du roi; et je l'ai vivement pressé au sujet de M. Freeman, lui démontrant le grand avantage qu'il auroit à entrer en affaires avec ce commerçant, et lui offrant de fortes primes, comme il avoit été convenu entre nous. Mais il dit que non; il considère M. Freeman comme le chef de la maison; il ne trafiquera jamais contre lui, ni ne s'embarquera dans aucune autre société de commerce; mais il se regarde comme déchargé de son devoir, depuis que M. Freeman a quitté l'Angleterre. Ce colonel semble se soucier bien plus de sa femme et de ses chiens que des affaires. Il m'a beaucoup questionné au sujet du jeune H. E., ce bâtard, comme il l'a appelé, mettant en doute les intentions de milord à son égard. Je l'ai rassuré sur ce point, disant ce que je savois de l'enfant et nos intentions sur lui; mais quant à ce qui est de Freeman, il a été inflexible. »

Et il y avoit aussi une lettre du colonel Esmond à son parent, pour dire qu'un capitaine Holton étoit venu lui offrir de grands avantages pour se joindre à *vous savez qui*, en disant que le chef de la maison de Castlewood étoit fort engagé de ce côté. Mais, pour sa part, il avoit brisé son épée lorsque le R. avait quitté le pays, et jamais il ne la tireroit encore pour cette querelle. Le P. d'O. étoit un homme, au moins, d'un noble courage; et son devoir et, à ce qu'il croyoit, celui de tout Anglois, étoit

1. Voir ce rang de marquis rendu à la famille avoit toujours été l'ambition de milady vicomtesse; et sa vieille fille de tante, Barbara Topham, la fille de l'orfévre, étant morte à cette époque et ayant laissé toute sa fortune à lady Castlewood, j'ai ouï dire que Sa Seigneurie envoya presque tout l'argent au roi Jacques; conduite qui irrita tellement milord Castlewood, qu'il alla sérieusement s'inscrire au bureau de charité de sa paroisse, et qu'il ne fut apaisé que par le titre de marquis que lui envoya Sa Majesté exilée, en retour des quinze mille livres sterling que son fidèle sujet lui avoit prêtées.

de maintenir la tranquillité dans le pays et les François dehors, enfin, il ne vouloit rien avoir à faire avec ce projet.

L'existence de ces deux lettres et ce que contenoit l'oreiller. Henry Esmond le sut, dans la suite, du colonel Frank Esmond qui devint vicomte Castlewood, lorsque les lettres furent montrées à Sa Seigneurie, qui se félicita, comme elle avoit de bonnes raisons pour le faire, de ne pas avoir pris part au projet qui fut si fatal à bien des gens. Mais, naturellement, le jeune garçon ne savoit pas grand'chose de ces circonstances, lorsqu'elles se passèrent sous ses yeux : tout ce qu'il y comprenoit, c'est que son protecteur et sa maîtresse étoient dans quelque embarras qui avoit causé la fuite de l'un et l'arrestation de l'autre par les officiers du roi Guillaume.

La saisie des papiers effectuée, l'officier et l'homme de loi ne continuèrent pas leurs recherches dans le château avec beaucoup de rigueur. Ils examinèrent la chambre de M. Holt, où ils furent conduits par son élève, qui montra, ainsi que le Père le lui avoit recommandé, l'endroit où étoit la clef de sa chambre, en ouvrit la porte à ces messieurs, et les introduisit dans la chambre.

Quand ces messieurs arrivèrent aux papiers à demi consumés dans le brasier, ils les examinèrent avec empressement, et leur jeune guide ne fut pas peu amusé de leur perplexité.

« Quels sont ces papiers? dit l'un d'eux.

— Ils sont écrits dans une langue étrangère, dit l'homme de loi. De quoi riez-vous, petit roquet? ajouta-t-il en voyant l'enfant sourire.

— M. Holt a dit que c'étaient des sermons, répliqua Harry, et il m'a ordonné de les brûler. »

Ce qui effectivement étoit vrai de ces papiers.

« Des sermons! vraiment oui! C'est quelque trahison, je le gagerois, s'écria l'homme de loi.

— Ma foi! c'est du grec pour moi, dit le capitaine Westbury. Pouvez-vous lire cela, petit garçon?

— Oui, monsieur, un peu, dit Harry.

— Eh bien! lisez, et lisez en anglois, monsieur, ou gare à vous! » dit l'homme de loi.

Et Harry commença à traduire ;

« Un de nos écrivains n'a-t-il pas dit : « Les enfants d'Adam « aujourd'hui travaillent, autant qu'il a jamais fait, après l'arbre « de la science du bien et du mal, secouant les branches dudit « arbre et cherchant à en avoir le fruit, sans se soucier, pour « la plupart, de l'arbre de vie? O aveugle génération! c'est à « l'arbre de la science que le serpent vous a menée!! »

Ici l'enfant fut forcé de s'arrêter, le reste de la page étant détruit par le feu; et il demanda à l'homme de loi : « Coutinuerai-je, monsieur? »

L'homme de loi dit : « Ce garçon est plus fin qu'il n'en a l'air : qui sait s'il ne se moque pas de nous?

— Faisons venir Dick le savant, » s'écria le capitaine Westbury en riant; et il appela un soldat par la fenêtre : « Holà! Dick, venez nous faire une traduction. »

Un soldat trapu, avec une bonne face carrée, se rendit à l'invitation en saluant son officier.

« Dites-nous ce que c'est que ceci, Dick, dit l'homme de loi.

—Mon nom est Steele, monsieur, dit le soldat. Je puis être Dick pour mes amis, mais je n'en compte pas parmi les gens de votre profession.

— Eh bien, Steele?

—Monsieur Steele, monsieur, s'il vous plaît. Quand vous vous adressez à un gentilhomme des gardes à cheval de Sa Majesté, ayez la bonté de ne pas être si familier.

— Je ne savois pas, monsieur, dit l'homme de loi.

— Comment le sauriez-vous? Je suppose bien que vous n'êtes pas habitué à vous trouver avec des gentilshommes, dit le cavalier.

— Tiens ta langue, et lis ce bout de papier, dit Westbury.

— C'est du latin, reprit Dick en y jetant les yeux et saluant de nouveau son officier, et c'est tiré d'un sermon de M. Cudworth. »

Et il fit une traduction à peu près semblable à celle qu'avoit faite Henry Esmond.

« Quel jeune savant vous êtes! dit le capitaine à l'enfant.

— Soyez-en sûr, il en sait plus qu'il n'en dit, répliqua l'homme de loi. Je crois que nous l'empaquetterons dans la voiture avec la vieille Jézabel.

— Pour avoir traduit un bout de latin? demanda le brave capitaine.

— J'aimerois autant aller là qu'autre part, dit Harry Esmond avec simplicité; car je n'ai personne qui se soucie de moi. »

Il falloit qu'il y eût quelque chose de touchant dans la voix de l'enfant, ou dans cette description de son isolement; car le capitaine le regarda avec beaucoup de bonté, et le cavalier qu'on appeloit Steele posa la main avec bienveillance sur la tête du jeune garçon, et lui dit quelques mots en latin.

« Que dit-il? demanda l'homme de loi.

— Ma foi! questionnez Dick lui-même, s'écria le capitaine.

— J'ai dit que je n'ignorois pas moi-même le malheur, et que j'avois appris à secourir les misérables; et ce n'est pas votre métier, à vous, monsieur du parchemin, dit le soldat.

— Vous feriez mieux de laisser Dick le savant tranquille, monsieur Corbet, » dit le capitaine. Et Harry Esmond, toujours sensible à une bonne mine et à une bonne parole, se sentit tout reconnoissant envers son aimable champion.

Les chevaux, cependant, avoient été mis à la voiture, et la vicomtesse et Victoire descendirent et y furent installées. Cette femme, qui querelloit Harry Esmond toute la journée, fut émue

en le quittant, et l'appela *cher ange* et *pauvre enfant*, et de cent autres noms.

La vicomtesse, lui donnant à baiser sa main décharnée, lui recommanda d'être toujours fidèle à la maison d'Esmond. « S'il arrive malheur à milord, il lui viendra, j'espère, un successeur, qui vous accordera protection. Dans l'état où je suis, ils n'oseront pas exercer leur vengeance sur moi pour le moment. » Et elle baisa avec ferveur une médaille qu'elle portoit, et Henry Esmond ne comprit rien de ce qu'elle vouloit dire ; mais il a su depuis que, toute vieille qu'elle étoit, elle s'attendoit toujours, par les bons offices des saints et des reliques, à avoir un héritier du titre d'Esmond.

Harry Esmond étoit trop jeune pour avoir été admis aux secrets de la politique dans laquelle ses patrons étoient impliqués : aussi fut-il fait peu de questions à l'enfant (qui étoit de petite taille, et avoit l'air plus jeune que son âge); et aux questions qui lui furent faites, il répondit avec circonspection, et en feignant plus d'ignorance encore qu'il n'en avoit; ignorance à laquelle ses interrogateurs n'eurent pas de peine à croire. Il ne dit pas un mot de la fenêtre ni du placard au-dessus de la cheminée, et ces secrets échappèrent à toutes les perquisitions.

Milady fut donc expédiée à Hexton, dans son carrosse, avec sa femme de chambre et l'homme de loi pour lui tenir compagnie, une couple de soldats à cheval l'escortant à chaque portière. Et Harry fut laissé au château, n'appartenant en quelque sorte à personne, et tout à fait seul au monde. Le capitaine et un détachement restèrent à la garde des lieux; et les soldats, qui étoient de fort braves gens, mangèrent le mouton de milord, burent son vin et se donnèrent toutes leurs aises, comme ils pouvoient bien le faire dans de si agréables quartiers.

Le capitaine se fit servir à dîner dans le parloir à tapisseries de milord, et le pauvre petit Harry crut de son devoir de se tenir près de la chaise du capitaine Westbury, comme il avoit eu coutume de faire pour milord.

Après le départ de la comtesse, Dick le savant prit Harry Esmond sous sa protection spéciale; il l'examina dans ses humanités, et il lui parla françois et latin, langues dans lesquelles l'enfant trouva ce que son nouvel ami fut assez disposé à reconnoître, qu'il étoit plus avancé que le savant Dick. Sachant qu'il les avoit apprises d'un jésuite dont Harry ne se lassoit jamais de faire l'éloge, Dick, à la surprise du jeune garçon, qui, comme beaucoup d'enfants élevés seuls, commençoit à avoir une pénétration précoce, Dick fit preuve d'une grande érudition théologique, et de connoissances sur les points contestés entre les deux Églises; en sorte que Harry et lui avoient ensemble des heures de controverse, dans lesquelles l'enfant étoit évidemment battu par les arguments de ce singulier soldat.

« Je ne suis point un soldat ordinaire, disoit Dick, et, en effet, il étoit aisé de voir que non, à son instruction, à ses manières, à ses nombreux talents. Je suis d'une des plus anciennes familles de l'empire; j'ai fait mon éducation à une fameuse école et à une fameuse université; j'ai reçu mes premiers éléments de latin près de Smithfield, à Londres, où les martyrs ont été brûlés.

— Vous en avez pendu autant des nôtres, répliqua Harry; et quant à ce qui est des persécutions, le P. Holt m'a dit qu'un jeune homme d'Édimbourg, âgé de dix-sept ans, et qui y étudioit au collége, a été pendu l'année dernière pour hérésie, quoiqu'il se fût rétracté, et qu'il eût demandé solennellement pardon de ses erreurs.

— Ma foi! il y a eu trop de persécution des deux côtés; mais c'est vous qui nous l'avez enseignée.

— Non, ce sont les païens qui commencèrent, » s'écria l'enfant; et il se mit à citer une foule de saints de l'Eglise, à commencer par le protomartyr : « Le feu de celui-ci s'éteignit sous lui; l'huile de cet autre se refroidit dans la chaudière, et la sainte tête d'un autre fut frappée trois fois par le bourreau sans vouloir tomber. Montrez-nous, dans votre Église, des martyrs pour qui il se soit opéré de pareils miracles.

— Mais, dit gravement le soldat, les miracles des trois premiers siècles appartiennent à mon Église aussi bien qu'à la vôtre, monsieur le papiste; » et il ajouta, avec une sorte de sourire et un singulier regard à l'adresse de Henry: « Et cependant, mon petit catéchiseur, je me suis dit parfois, à propos de ces miracles, qu'ils ne valoient pas grand'chose, puisque la tête de la victime finissoit par tomber au quatrième coup, et que le chaudron, s'il ne bouilloit pas un jour, bouilloit le lendemain. Quoi qu'il en soit, de notre temps, l'Église a perdu ce contestable avantage des sursis. Il n'y a pas eu de pluie pour éteindre le feu de Ridley, ni d'ange pour détourner la hache de Campion. La roue a également arraché les membres du jésuite Southwell et du protestant Simpson. J'ai lu, dans l'*Histoire des Turcs* de M. Rycaut, que les soldats de Mahomet, dans le combat, couroient à la mort comme à un paradis certain; et dans les États du Grand-Mogol, tous les ans des centaines de personnes se précipitent sous les roues des chars des idoles, et les veuves se brûlent sur le corps de leurs maris, comme on sait bien. Ce n'est pas de mourir pour sa foi qui est le plus malaisé, maître Harry; chaque homme de chaque nation a fait cela : c'est d'y vivre qui est difficile, comme je le sais à mes dépens, ajouta-t-il avec un soupir. Ah! mon pauvre garçon, reprit-il, je ne suis pas de force à te convaincre par l'exemple de ma vie, quoique mourir pour ma religion me causât la plus grande des joies; mais j'ai eu un bien cher ami au collége de la Madeleine, à Oxford; je voudrois que Joe Addison fût ici pour te convaincre, ce qu'il auroit vite fait; car je le crois en état de tenir tête à

tout le collége des Jésuites, et, qui plus est, par son exemple aussi. Dans ce sermon précisément du docteur Cudworth que votre prêtre vous citoit, et qui souffrit le martyre dans un brasier, ajouta Dick avec un sourire.... (j'ai eu l'idée de prendre l'habit noir, mais j'étois honteux de la vie que j'avois menée, voyez-vous, et j'endossai ce triste habit rouge... J'ai souvent pensé à Joe Addison....), le docteur Cudworth dit : « Une bonne « conscience est le meilleur miroir du ciel; » et il y a, dans le visage de mon ami, une sérénité qui le reflète toujours.... Je voudrois que vous le vissiez, Harry.

— Vous a-t-il fait beaucoup de bien? demanda Harry ingénument.

— Il l'auroit pu, dit l'autre: du moins il m'a appris à voir et à approuver de meilleures choses. C'est ma faute, *deteriora sequor*.

— Vous paroissez très-bon, dit l'enfant.

— Je ne suis pas ce que je parais, hélas! » répondit le soldat.

Et, en effet, comme les choses tournèrent, le pauvre Dick disoit la vérité; car le soir même, à souper, dans la salle où la troupe prenoit ses repas et passoit la plus grande partie de ses journées à jouer aux dés et à fumer du tabac, à chanter et à jurer, tout en buvant l'ale de Castlewood, Harry Esmond trouva Dick le savant dans un déplorable état d'ivresse. Il débitoit, avec force hoquets, un sermon, et ses camarades lui dirent en riant de chanter une hymne : sur quoi Dick, jurant qu'il passeroit son épée au travers du premier qui insulteroit sa religion, voulut l'aller prendre au mur où elle étoit accrochée, et tomba tout de son long sur le plancher au-dessous, disant à Henry, qui étoit accouru à son aide: « Ah! petit papiste, je voudrois que Joseph Addison fût ici. »

Quoique les gardes à cheval du roi fussent tous des gentlemen, cependant le reste de ces gentlemen fit à Harry Esmond l'effet de rustres ignorants, à l'exception de cet excellent brigadier Steele le savant, et du capitaine Westbury, et du lieutenant Trant, qui étoient toujours bons pour le jeune garçon. Ils restèrent des semaines ou des mois campés à Castlewod, et Harry apprit d'eux, de temps en temps, comment milady étoit traitée au château de Hexton, et les particularités de son emprisonnement. On sait que le roi Guillaume étoit disposé à être très-doux envers ceux qui restoient fidèles à la cause de l'ancien roi; et qu'aucun prince, usurpant une couronne, comme il l'avoit fait, au dire de ses ennemis (et ayant le droit de la prendre, comme je le pense maintenant), ne fit jamais verser moins de sang. Quant aux conspiratrices, il fit espionner les moins dangereuses, et enfermer les autres. Lady Castlewood avoit les meilleures chambres du château de Hexton, et le jardin du geôlier pour se promener; et quoiqu'elle exprimât fréquemment le désir d'être menée au supplice, comme Marie, reine d'Écosse,

on ne songea jamais à faire tomber sa vieille tête enluminée, ni à lui rien faire autre chose que de la tenir sous clef.

Et il paroît qu'elle reconnut pour être ses amis dans le malheur des gens qu'elle avoit considérés, dans sa prospérité, comme ses plus grands ennemis. Le colonel Francis Esmond, cousin de milord et de milady, qui avoit épousé la fille du doyen de Winchester, et, depuis que le roi Jacques étoit parti d'Angleterre, avoit vécu à peu de distance de la ville de Hexton, apprenant l'embarras où se trouvoit sa parente, et ayant pour amis le colonel Brice, qui commandoit pour le roi Guillaume à Hexton, et les dignitaires de l'Église, vint faire visite à Sa Seigneurie en prison, offrant à la fille de son oncle tous les services d'amitié qui seroient en son pouvoir. Et il mena sa femme et sa petite fille voir la prisonnière, laquelle ne prit pas médiocrement en goût cette dernière, qui étoit une enfant d'une grande beauté, avec toutes sortes de petites manières séduisantes, quoique entre la vieille vicomtesse et la mère de l'enfant il n'y eût guère plus d'affection qu'auparavant. Il est des injures que les femmes ne se pardonnent jamais entre elles; et Mme Francis Esmond, en épousant son cousin, avoit eu envers lady Castlewood un de ces torts irréparables. Mais comme à présent elle étoit humiliée et dans le malheur, Mme Francis pouvoit faire trêve à son inimitié, et, pour un temps du moins, être bonne pour la maîtresse congédiée de son mari. Aussi la petite Béatrix, sa fille, eut la permission de venir voir souvent la prisonnière, qui, en ce qui concernoit l'enfant et son père, rabattit de son ressentiment envers cette branche de la famille Castlewood. Et les lettres du colonel Esmond ayant été découvertes, comme il a été dit, et sa conduite étant connue du conseil du roi, le colonel se trouva en meilleure position vis-à-vis du gouvernement qu'il ne l'avoit jamais été; tout soupçon au sujet de sa loyauté fut entièrement dissipé; et de la sorte il fut à même de rendre plus de services à sa parente, qu'il ne l'auroit pu sans cela.

Et alors il survint un événement qui rendit à cette dame la liberté, et qui donna à la maison de Castlewood un nouveau propriétaire, et au petit orphelin, Harry Esmond, un nouveau et très-bon protecteur et ami. Quel que fût le secret que Harry devoit apprendre de milord, l'enfant ne le sut jamais; car le soir où le P. Holt arriva et emmena milord fut le dernier où Harry vit jamais son patron. Ce qui advint à milord peut se raconter ici brièvement. Ayant trouvé les chevaux à la couchée, milord et le P. Holt se rendirent ensemble à Chatteris, où ils trouvèrent un refuge momentané chez un des pénitents du Père dans cette ville; mais comme on les poursuivoit avec ardeur et que la récompense pour l'appréhension de l'un ou de l'autre étoit considérable, ils jugèrent prudent de se séparer; et le prêtre gagna d'autres lieux de retraite à lui connus, tandis que milord passoit de Bristol en Irlande, auquel royaume le roi Jac-

ques avoit une cour et une armée. Milord n'ajoutoit pas grand'-chose à ses ressources, n'apportant, par le fait, que son épée et quelques pièces d'or dans sa poche; mais le roi le reçut avec assez de bonté et de distinction, en dé[illegible] de ce pauvre équipage, le confirma dans son titre récent de marquis, lui donna un régiment, et lui promit de n'en pas demeurer là. Mais ces promesses ne devoient pas se réaliser. Milord fut blessé au fatal combat de la Boyne, et s'enfuyant de ce champ de bataille (longtemps après que son maître lui en avoit donné l'exemple), il resta quelque temps caché dans le pays marécageux qui avoisine la ville de Trim, et bien plus du catarrhe et de la fièvre qu'il avoit pris dans les marais que du fer de l'ennemi dans le combat, il dépérit et mourut. Que la terre soit légère à Thomas de Castlewood! Celui qui écrit ceci doit parler charitablement, quoique ce lord lui ait fait et aux siens deux cruels torts. De l'un de ces torts il l'eût dédommagé peut-être si sa vie eût été épargnée; mais l'autre, il n'étoit pas en son pouvoir de le réparer, quoiqu'il soit à espérer qu'une puissance supérieure à celle d'un prêtre l'en ait absous. Cette absolution, telle quelle, il en eut aussi la consolation, un prêtre de Trim ayant écrit une lettre à milady pour l'informer de cette calamité.

Mais dans ce temps-là, les lettres étoient lentes à parvenir, et celle de notre prêtre prit deux mois ou plus à aller d'Irlande en Angleterre, où, lorsqu'elle arriva, elle ne trouva point milady chez elle; elle étoit chez le roi au château de Hexton, quand la lettre vint à Castlewood; mais elle n'en fut pas moins ouverte par l'officier qui y commandoit.

Harry Esmond se rappeloit bien la réception de cette lettre, que Lockwood apporta comme le capitaine Westbury et le lieutenant Trant étoient sur la pelouse à jouer aux boules, le jeune Esmond les regardant jouer ou lisant son livre dans le bosquet.

« Voici des nouvelles pour Frank Esmond, dit le capitaine Westbury; Harry, avez-vous jamais vu le colonel Esmond? » Et le capitaine Westbury regarda l'enfant dans les yeux tout en parlant.

Harry répondit qu'il ne l'avait vu qu'une fois, au bal qui s'étoit donné à Hexton.

« Et a-t-il dit quelque chose?

— Il a dit ce que je ne me soucie pas de répéter, » répliqua Harry. Car il étoit maintenant âgé de douze ans : il savoit quelle étoit sa naissance et quel en étoit l'opprobre; et il ne se sentoit aucune affection pour l'homme qui probablement avoit entaché l'honneur de sa mère et le sien.

« Aimiez-vous milord Castlewood?

— J'attends pour le dire que je connoisse ma mère, monsieur, répondit l'enfant, ses yeux s'emplissant de larmes.

— Il est arrivé quelque chose à lord Castlewood, dit le capi-

taine Westbury d'un ton fort grave, quelque chose qui doit nous arriver à tous. Il est mort d'une blessure reçue à la Boyne, en combattant pour le roi Jacques.

— Je suis bien aise que milord se soit battu pour la bonne cause, dit l'enfant.

— C'est mieux d'avoir rencontré en homme la mort sur le champ de bataille que de l'avoir vue face à face à Tower-Hill, comme plusieurs d'entre eux en sont menacés, continua M. Westbury. J'espère qu'il a fait quelque testament ou quelque autre disposition en ta faveur. Cette lettre dit qu'il recommande *unicum filium suum dilectissimum* à sa femme. J'espère qu'il vous a laissé plus que cela? »

Harry dit qu'il ne savoit pas. Il étoit dans les mains du ciel et de la destinée, mais plus seul maintenant, lui sembloit-il, qu'il ne l'avoit été tout le reste de sa vie; et cette nuit-là, couché dans sa petite chambre qu'il occupoit toujours, l'enfant pensa avec honte et douleur à son état d'isolement, qu'il avoit un père et n'avoit pas de père, une mère sans nom qui avoit peut-être été perdue par ce père même que Harry ne pouvoit reconnoître qu'en secret et en rougissant, et qu'il ne pouvoit ni aimer ni respecter. Et le cœur lui défailloit en songeant que le P. Holt, un étranger, et deux ou trois soldats, des connoissances de six semaines, étoient les seuls amis qu'il eût dans ce vaste monde, où il étoit maintenant tout seul. Le cœur du pauvre garçon étoit rempli de tendresse, et il soupiroit après quelqu'un à qui il pût l'offrir. Il se rappelle et se rappellera jusqu'à son dernier jour les pensées et les larmes de cette longue nuit, dont il entendoit sonner les heures. Qui étoit-il et qu'étoit-il? Pourquoi ici plutôt qu'ailleurs? « J'ai envie, se dit-il, d'aller trouver ce prêtre de Trim, et de savoir ce que mon père lui a dit à son lit de mort. Est-il dans l'univers un enfant aussi dénué de protection que moi? Dois-je me lever, sortir d'ici, et courir en Irlande? » C'est dans ces pensées et ces larmes que l'enfant passa cette nuit, jusqu'à ce qu'à force de pleurer, il s'endormit.

Le lendemain, les gardes, qui avoient appris ce qui lui étoit arrivé, furent meilleurs pour lui qu'à l'ordinaire, principalement son ami Dick le savant, qui lui conta la mort de son propre père, qui étoit arrivée lorsque Dick étoit à Dublin, n'ayant pas encore cinq ans. « Ce fut, dit-il, la première sensation de chagrin que j'eusse éprouvée. Je me souviens que j'allai dans la chambre où étoit son corps, et que ma mère étoit assise en pleurs à côté. J'avais ma raquette à la main, et je me mis à battre le cercueil et à appeler papa. Sur quoi, ma mère me prit dans ses bras, et me dit, avec un déluge de larmes, que papa ne pouvoit m'entendre et ne joueroit plus avec moi, car on alloit le mettre sous terre, d'où il ne nous reviendroit jamais. Et cela, dit avec bonté Dick, m'a fait depuis prendre en pitié tous les enfants, et cela m'a fait t'aimer, mon pauvre petit

sans père ni mère. Et si jamais tu as besoin d'un ami, tu en auras un dans Richard Steele! »

Harry Esmond le remercia et fut reconnaissant. Mais que pouvoit pour lui le brigadier Steele? Lui faire monter un cheval, quand il y en avoit un de disponible, et faire de lui le domestique de la troupe. Quoiqu'il y eût une barre à l'écusson de Harry Esmond, c'étoit une noble barre. La décision des deux amis fut que le petit Harry devoit demeurer où il étoit et en courir la chance. Esmond resta donc à Castlewood, attendant, non sans une vive anxiété, la destinée, quelle qu'elle fût, à laquelle il étoit réservé.

CHAPITRE VII.

Je suis laissé orphelin à Castlewood, et j'y trouve d'excellents protecteurs.

Durant le séjour des soldats à Castlewood, l'honnête Dick le savant fut le compagnon assidu du petit orphelin, Harry Esmond, et ils lisoient ensemble, et ils jouoient ensemble aux boules, et quand les autres cavaliers ou leurs officiers, qui avoient le propos libre le verre en main (comme c'étoit la manière de ce temps-là, où ni hommes ni femmes n'étoient plus délicats que de raison), parloient d'une façon inconvenante de leurs amourettes et de leurs galanteries devant l'enfant, Dick, qui très-probablement faisoit rire toute la compagnie, coupoit court aux plaisanteries par un *maxima debetur pueris reverentia*, et proposa, une fois, de dégainer à un autre cavalier, appelé Tom le Lourdaud, qui vouloit adresser à Henry Esmond une question licencieuse.

De son côté, Dick, voyant que l'enfant avoit, disoit-il, une sensibilité au-dessus de son âge et une grande et louable discrétion, confia à Henry son amour pour la fille d'un marchand de vin, près du Tollyard, Westminster, que Dick avoit baptisée du nom de Saccharina dans une foule de vers de sa composition, et sans laquelle il disoit qu'il lui seroit impossible de continuer à vivre. Il en faisoit le serment mille fois par jour, quoique Harry sourît de voir à ce langoureux berger autant de santé et d'appétit qu'au soldat le moins sentimental de tout le régiment; et il fit jurer à Harry le secret aussi, serment que l'enfant garda religieusement jusqu'à ce qu'il eût appris que, officiers et soldats, tous étoient dans la confidence de Dick, et qu'il les régaloit de ses vers. Et il faut avouer également que,

tandis que Dick soupiroit pour Saccharina, qui étoit à Londres, il avoit des consolations à la campagne; car il arriva du village de Castlewood une fille qui avoit blanchi son linge, et qui pleura amèrement lorsqu'elle sut qu'il étoit parti, et parti sans payer son mémoire, que Harry Esmond se chargea d'acquitter, en donnant à la fille une pièce d'argent dont le savant Dick lui avoit fait cadeau comme souvenir, lorsque, avec force embrassades et vœux pour sa prospérité, Dick s'étoit séparé de lui, la garnison de Castlewood ayant reçu l'ordre de partir. Dick le savant dit qu'il n'oublieroit jamais son jeune ami, et, en effet, il tint parole, et Harry fut bien fâché quand les bons soldats quittèrent Castlewood, et ce ne fut pas sans une vive anxiété (car les soucis et la solitude l'avoient rendu plus réfléchi qu'on ne devoit l'attendre de son âge) qu'il songea à sa destinée quand les nouveaux maîtres de la maison y viendroient vivre. Il avoit maintenant plus de douze ans, et n'avoit jamais eu d'ami, excepté cet écervelé de cavalier peut-être, et le P. Holt, et il avoit un cœur tendre et affectionné, sensible jusqu'à la foiblesse, qui auroit bien voulu s'attacher à quelqu'un, et qui ne sembloit pas pouvoir être en repos tant qu'il n'auroit pas trouvé un ami qui voulût l'accepter.

L'instinct qui porta Harry Esmond à admirer et à aimer la gracieuse personne, la belle apparition, dont les charmes et la bonté lui avoient fait tant d'impression, la première fois qu'il l'avoit vue, devint bientôt une affection dévouée et une reconnoissance passionnée qui remplirent entièrement son jeune cœur, qui jusqu'alors, sauf le cas du cher P. Holt, avoit eu fort peu d'occasions d'être reconnoissant. *O Dea certe*, pensa-t-il, se rappelant les vers de l'*Énéide* que M. Holt lui avoit appris. Il sembloit y avoir, à ce que pensoit le jeune garçon, dans chaque regard ou chaque geste de cette belle créature, une douceur angélique et une vive pitié; en mouvement et au repos, elle paroissoit également gracieuse; le son de sa voix, quelque insignifiantes que fussent ses paroles, lui causoit un plaisir qui alloit presque jusqu'à l'angoisse. On ne sauroit appeler amour ce qu'un garçon de douze ans, qui n'étoit guère au-dessus d'un domestique, ressentoit pour une grande dame, sa maîtresse; mais c'étoit un culte. Saisir son regard, deviner son ordre, et courir avant qu'elle ne l'eût donné, veiller sur elle, la suivre, l'adorer, devint l'affaire de sa vie. Pendant ce temps-là, comme il arrive souvent, son idole avoit des idoles à elle, et ne se soucia jamais ou n'eut jamais soupçon de l'admiration de son petit pygmée d'adorateur.

Milady avoit, de son côté, ses trois idoles : la première de toutes, son Jupiter et son maître suprême, étoit son époux, le patron de Harry, le beau vicomte de Castlewood. Tous ses désirs étoient pour elle des lois. S'il avoit mal à la tête, elle étoit malade. S'il fronçoit le sourcil, elle trembloit. S'il plaisantoit,

elle sourioit et étoit charmée. S'il alloit à la chasse, elle étoit toujours à la fenêtre à le voir partir, son fils criant dans ses bras, ou aux aguets jusqu'à ce qu'il revînt. Elle lui faisoit des plats pour son dîner; elle lui épiçoit son vin, lui panoit son eau à déjeuner, faisoit taire toute sa maison quand il dormoit dans son fauteuil, et épioit un regard de lui lorsqu'il s'éveilloit. Si milord n'étoit pas peu fier de sa propre beauté, milady en étoit idolâtre. Elle se suspendoit à son bras lorsqu'il se promenoit sur la terrasse, ses deux jolies petites mains serrant la grande main de son mari; ses yeux ne se lassoient pas de le regarder au visage et d'en admirer la perfection. Son petit garçon étoit bien le fils de son père, il en avoit le regard et les cheveux châtains bouclés. Sa fille Béatrix étoit bien la fille de son père; et elle en avoit les yeux. Y eut-il jamais au monde d'aussi beaux yeux? Tout étoit combiné dans la maison pour lui procurer ses aises et pour lui être agréable. Elle aimoit que les petits propriétaires des environs vinssent le voir et lui faire leur cour; ne cherchant pas l'admiration pour elle-même, ceux qui vouloient être bien avec la femme devoient admirer le mari. Ne faisant pas attention à sa toilette, elle portoit une robe jusqu'à ce qu'elle fût en lambeaux, parce qu'il l'avoit une fois trouvée de son goût; et, s'il lui apportoit une épingle ou un ruban, elle le préféroit à tous les objets les plus coûteux de sa garde-robe.

Tous les ans, milord alloit pour six semaines à Londres, et, la famille étant trop pauvre pour faire figure à la cour, il y alloit seul. Ce n'est que lorsqu'il étoit hors de vue qu'elle laissoit voir son chagrin sur sa figure; et quelle joie lorsqu'il revenoit! quels apprêts pour son retour! La tendre créature lui mettoit son fauteuil au coin de la cheminée, se plaisant à y asseoir les enfants et à les y regarder. Sa place restoit vide à table; mais son pot d'argent étoit là comme quand milord étoit présent.

C'étoit un joli spectacle de voir, soit en l'absence de milord, soit dans une de ces nombreuses matinées où le sommeil ou le mal de tête le retenoit au lit, cette belle jeune lady de Castlewood, sa petite fille près de son genou et ses domestiques assemblés autour d'elle, lisant la prière du matin de l'Église d'Angleterre. Esmond l'entendit et la vit longtemps dans son souvenir, agenouillée respectueusement devant le livre sacré, le soleil entourant ses cheveux d'or d'une brillante auréole. Une douzaine de domestiques de la maison étoient à genoux en ligne vis-à-vis de leur maîtresse. Pendant quelque temps Harry Esmond se tint éloigné de ces mystères; mais le docteur Tusher lui ayant démontré que les prières qu'on y lisoit étoient celles de l'Église à toutes les époques, et l'inclination de l'enfant le portant à être toujours aussi près que possible de sa maîtresse, et à penser que tout ce qu'elle faisoit étoit bien, après avoir entendu les prières

de l'antichambre, il vint bientôt s'agenouiller avec le reste de la maison dans le parloir; et avant un couple d'années, milady l'avoit entièrement converti. Dans le fait, le jeune garçon aimoit tant sa directrice qu'il auroit souscrit à tout ce qu'elle lui auroit ordonné, et il n'étoit jamais las d'écouter ses tendres discours et ses simples commentaires sur le livre qu'elle lui lisoit d'une voix dont il étoit difficile de ne pas subir la douce persuasion et la tendre influence. Cette controverse amicale et l'intimité qui en résulta attachèrent l'enfant plus étroitement encore à sa maîtresse. Ce fut la plus heureuse époque de toute sa vie; et la jeune mère, avec sa fille et son fils, et l'orphelin qu'elle protégeoit, lisoit, travailloit et jouoit, et c'étoient quatre enfants ensemble. Si elle portoit ses regards vers l'avenir (et quelle tendre femme ne le fait pas?), elle n'avoit pas de plans où Harry Esmond n'eût sa place; et mille et mille fois, avec l'impétuosité qui le caractérisoit, il jura qu'aucune puissance au monde ne le sépareroit de sa maîtresse, et il ne demandoit qu'une occasion de lui prouver sa fidélité. Maintenant qu'il touche à la fin de sa vie, et qu'il s'en rappelle au sein du repos les scènes heureuses et agitées, il peut se dire, non sans satisfaction, qu'il a été fidèle à ce vœu de son enfance. Une pareille vie est si simple qu'elle peut s'écrire en peu de lignes. Mais tout n'est pas bonheur dans ce voyage qu'on nomme la vie, et le calme dont nous parlons devoit bientôt avoir une fin.

A mesure qu'Esmond grandit et observa par lui-même, il jugea nécessaire de beaucoup lire et de beaucoup réfléchir en dehors de ce tendre cercle de parents où il avoit été admis. Il lut plus de livres qu'ils ne se soucioient d'en étudier avec lui; il resta isolé maintes fois au milieu d'eux, et passa les nuits à des travaux futiles peut-être, mais auxquels ils ne pouvoient s'associer. Sa chère maîtresse devinoit ses pensées avec la vigilance affectueuse qui lui étoit habituelle : elle commença à prédire qu'un temps viendroit où il voudroit s'envoler de son nid; et à ses vives protestations du contraire, elle ne répondoit qu'en soupirant et en secouant la tête. Avant que ces funestes décrets s'exécutent dans la vie, il y a toujours de secrètes prévisions et des avertissements prophétiques. Quand toutes choses encore semblent calmes, nous sommes avertis que la tempête arrive. Avant que les jours de bonheur fussent passés, deux membres, au moins, de cette réunion de famille sentirent qu'ils alloient en voir la fin; et ils furent inquiets, guettant le nuage qui alloit troubler leur calme.

Il fut aisé à Harry de voir, malgré toute la persistance de milady dans son obéissance et son admiration pour son mari, que milord se lassoit de sa vie paisible, que l'ennui le gagnoit, qu'il devenoit maussade dans les doux liens où sa femme auroit voulu le retenir. De même qu'on dit que le grand Lama du Thibet est très-fatigué de son rôle de divinité, et bâille sur son

autel tandis que ses bonzes s'agenouillent et l'adorent, plus d'un dieu dans son ménage est écœuré du respect dont le poursuivent ses dévots de famille, soupire après la liberté et son ancienne vie, et voudroit descendre du piédestal où ses fidèles désirent qu'il reste à jamais, et où ils l'adorent et l'accablent de fleurs, et d'hymnes, et d'encens, et d'adulation. Ainsi, après quelques années de mariage, mon digne lord Castlewood commença à en avoir assez; les extases outrées et les cérémonies dévotes dont sa femme, sa grande prêtresse, le régaloit, le firent d'abord aller au lit, et ensuite hors du logis : car il faut dire la vérité, milord étoit un joyeux gentilhomme qui n'avoit rien d'auguste ni de divin dans sa nature, quoique sa tendre femme persistât à le révérer; et d'ailleurs il achetoit cet amour à un prix que les gens de sa disposition se soucient rarement de payer; en un mot, s'il avoit une femme aimante, il avoit une femme fort jalouse et pleine d'exigences. Il se fatigua de cette jalousie; puis il s'y déroba; puis vinrent, sans doute, des plaintes et des récriminations ; puis, peut-être, des promesses de s'amender non remplies; puis des reproches, qui n'en étoient pas plus agréables pour être silencieux et pour être exprimés seulement par des regards tristes et des yeux pleins de larmes. Alors, peut-être, le couple atteignit cette autre phase, qui n'est pas rare dans la vie conjugale, où la femme s'aperçoit que le dieu de la lune de miel n'est plus un dieu, qu'il n'est qu'un mortel comme nous autres, et elle regarde dans son cœur, et, juste ciel! *Vacuæ sedes et inania regna.* Et alors, supposé que la dame ait une belle intelligence et un brillant esprit, et qu'elle ne soit plus soumise au charme magique et à l'infatuation qui lui ont fait adorer, comme un dieu, un mortel fort ordinaire : que s'ensuit-il? Ils vivent ensemble et dînent ensemble, et se disent « Ma chère » et « Mon amour, » comme ci-devant; mais l'homme et la femme sont redevenus ce qu'ils étoient; ce rêve d'amour est passé, comme passe toute chose dans la vie, comme passent les fleurs et les emportements, les chagrins et les plaisirs.

Très-vraisemblablement lady Castlewood avoit cessé elle-même d'adorer son mari avant de s'être relevée, ou d'avoir permis à sa maison de cesser de lui rendre un culte. Milord, c'est une justice qui lui est due, n'exigeoit pas cette idolâtrie; il rioit et plaisantoit, et buvoit sa bouteille, et juroit, lorsqu'il étoit en colère, beaucoup trop familièrement pour un homme qui auroit eu des prétentions à la sublimité; et il faisoit de son mieux pour détruire le cérémonial dont sa femme aimoit à l'entourer. Et il n'étoit pas besoin d'une grande finesse au jeune Esmond pour voir qu'il avoit plus de cervelle que son patron, qui, du reste, ne prenoit jamais des airs de supériorité vis-à-vis de lui ni d'aucun de ses inférieurs, excepté quand il étoit mécontent, auquel cas il exprimoit très-librement sa pensée par des jurements,

mais milord, au contraire peut-être, gâtoit « le révérend Harry, » comme il appeloit le jeune Esmond, faisant constamment l'éloge de ses moyens, et admirant l'étendue de son érudition enfantine.

On peut trouver à redire qu'une personne qui a reçu tant de faveurs de son patron ne parle pas toujours d'une manière révérencieuse des gens plus âgés qu'elle; mais l'auteur de ces Mémoires a eu aussi des descendants qu'il a élevés avec aussi peu que possible de la servilité que les parents exigent aujourd'hui de leurs enfants (faux respect qui souvent sert de masque à l'indifférence, au mépris et à la rébellion); et de même qu'il ne veut pas que ses petits-fils le croient ou le représentent d'un pouce plus grand que la nature ne l'a fait, de même, sur le compte de ses anciennes connoissances, il veut parler sans animosité, mais selon toute la vérité, autant qu'il la connoît, sans rien atténuer, ni rien rapporter méchamment.

Aussi longtemps donc que tout alloit au gré de lord Castlewood, il étoit d'assez bonne humeur, d'un caractère naturellement enjoué et facile, aimant à plaisanter, surtout avec ses inférieurs, et charmé de recevoir le tribut de leur rire. A tous les exercices du corps, il étoit d'une adresse extrême, tirant au blanc et au vol, dressant les chevaux, faisant de la voltige, lançant le palet, habile à tous les jeux. Et non-seulement il faisoit bien ces choses, mais il les croyoit faire en perfection : aussi il étoit souvent trompé en fait de chevaux, ayant la prétention de s'y connaître mieux qu'aucun jockey; il jouoit au billard avec des escrocs qui lui prenoient son argent, et chaque fois, il revenoit de Londres plus pauvre qu'il n'y étoit allé, comme le témoigna l'état de ses affaires, lorsque arriva l'accident subit qui mit fin à sa carrière.

Il aimoit à faire parade de sa toilette, et il y passoit, par jour, autant d'heures qu'une coquette sur le retour. Il employoit la dixième partie de sa journée à se brosser les dents et à huiler ses cheveux, qui étoient châtains et bouclés, et qu'il n'aimoit point à cacher sous une perruque comme en portoit presque tout le monde à cette époque. (Nous avons recouvré à présent la liberté de porter nos cheveux, mais avec de la poudre et de la pommade. Quand est-ce, je le demande, que ces monstrueuses capitations de notre temps seront abolies, et que les hommes auront la permission de porter leurs couleurs, noires, rouges ou grises, telles que la nature les a faites?) Et comme il aimoit à la voir bien mise, sa femme n'épargnoit, en ce genre, aucune peine pour lui plaire; vraiment, elle se seroit aussi bien coupé que coiffé la tête, s'il lui en avoit donné l'ordre.

C'étoit un sujet d'étonnement pour le jeune Esmond, en servant comme page auprès de milord et de milady, d'entendre, chaque jour, raconter par milord à la compagnie qui venoit les mêmes histoires grivoises, au récit desquelles sa femme ne manquoit jamais de sourire ou de baisser la tête, et le docteur

Tusher d'éclater de rire à l'endroit convenable, ou de s'écrier : « Fi! milord, songez à mon habit; » mais avec une si foible démonstration de résistance, que cela ne faisoit qu'exciter milord davantage. Les histoires de lord Castlewood s'épiçoient par degrés, et devenoient plus fortes après l'ale, à dîner, et la bouteille ensuite, milady prenant toujours la fuite après le premier verre bu à l'Église et au roi, et laissant les hommes porter entre eux le reste des santés.

Et comme Harry Esmond étoit page de milady, il étoit aussi quitte de son devoir en ce moment. « Milord a vécu à l'armée et avec des soldats, disoit-elle à l'enfant, parmi lesquels une grande licence est permise. Vous avez été élevé à une autre école, et j'espère que ces habitudes changeront quand vous serez plus âgé; non pas qu'aucun reproche sérieux s'attache à milord, qui est un des meilleurs hommes et des plus religieux de ce royaume. » Et très-vraisemblablement elle le croyoit. C'est étrange, ce que l'homme peut faire sans que la femme cesse de le regarder comme un ange.

Et comme Esmond a pris la vérité pour devise, il faut avouer, même au sujet de cet autre ange, sa maîtresse, qu'elle avoit un défaut de caractère qui gâtoit ses perfections. Avec l'autre sexe parfaitement tolérante et bonne, elle étoit invariablement jalouse du sien, et la preuve qu'elle avoit ce vice, c'est que, bien qu'elle se reconnût mille défauts qu'elle n'avoit pas, on ne pouvoit jamais la faire convenir de celui qu'elle avoit. Mais s'il venoit à Castlewood une femme, n'eût-elle qu'un semblant de beauté, elle étoit si sûre de lui trouver quelque côté défectueux, que milord, en riant à sa manière joyeuse, la plaisantoit souvent sur ce foible. Les domestiques avenantes pouvoient se présenter à Castlewood, mais on n'en arrêtoit aucune. La femme de charge étoit vieille; la dame de compagnie de milady louchoit et étoit marquée de la petite vérole; les servantes et la fille de cuisine étoient des paysannes communes, pour lesquelles lady Castlewood étoit bonne, comme il étoit dans sa nature de l'être pour presque tout le monde; mais dès qu'elle avoit affaire à une jolie femme, elle étoit froide, réservée et hautaine. Les dames du pays lui trouvoient ce défaut, et, quoique tous les hommes l'admirassent, leurs femmes et leurs filles se plaignoient de sa froideur et de ses airs, et disoient que Castlewood étoit plus agréable du temps de lady Jézabel (comme on appeloit la douairière) qu'à présent. Quelques-unes prenoient le parti de ma maîtresse. La vieille lady Blenkinsop Jointure, qui avoit été à la cour du temps du roi Jacques Ier, la défendoit toujours, et ainsi faisoit la vieille mistress Crookshank, la fille de l'évêque Crookshank, de Hexton, qui, avec quelques autres du même genre, proclamoient milady un ange; mais les jolies femmes n'étoient point de cet avis, et l'opinion du pays étoit que milord étoit sous la pantoufle de sa femme, et qu'elle le dominoit complétement.

La seconde bataille que Harry Esmond eut à livrer eut lieu à quatorze ans, contre Bryan Hawkshaw, fils de sir John Hawkshaw, de Bramblebrook, qui, ayant émis l'opinion que milady étoit jalouse et qu'elle menoit milord par le nez, mit Harry dans une telle fureur, que Harry tomba sur lui, et avec une telle rage, que l'autre garçon, qui avoit deux ans de plus et qui étoit bien plus grand, étoit loin d'avoir le dessus de l'assaut, lorsque l'assaut fut interrompu par le docteur Tusher, qui sortoit de la salle à manger.

Bryan Hawkshaw se releva saignant du nez, surpris qu'il avoit été, comme auroit pu l'être un homme plus fort, par la furie de cette attaque.

« Petit mendiant! petit bâtard! dit-il; je te tuerai pour cela. »

Et, en effet, il étoit de taille.

« Bâtard ou non, dit l'autre, en grinçant des dents, j'ai une paire d'épées, et, si vous voulez, ce soir, sur la terrasse, vous mesurer avec moi comme un homme.... »

Et ici, l'arrivée du docteur mit fin au colloque des deux champions. Probablement, tout grand qu'il étoit, Hawkshaw ne se soucioit pas de continuer à se battre avec un adversaire si féroce.

CHAPITRE VIII.

Après la bonne fortune vient la mauvaise.

Depuis que milady Mary Wortly Montagu a rapporté de Turquie la pratique de l'inoculation (plusieurs pensent que c'est une pratique dangereuse, et que c'est se jeter inutilement dans la gueule du loup), je crois que la rigueur de la petite vérole, ce terrible fléau du monde, s'est un peu amortie de notre côté, et je me rappelle, dans mon temps, des centaines de jeunes et belles personnes qui ont été conduites au tombeau, ou qui ne se sont relevées de cette maladie qu'effroyablement cicatrisées et défigurées. Plus d'un charmant visage a laissé ses roses sur le lit où l'avoit cloué cette affreuse et flétrissante peste. Dans ma jeunesse, elle entroit dans un village et détruisoit la moitié des habitants : à son approche, on peut bien s'imaginer que non-seulement la beauté, mais que la force étoit alarmée, et fuyoit qui pouvoit. Un jour, l'an 1694 (j'ai de bonnes raisons de m'en souvenir), le docteur Tusher accourut au château de Castlewood, la face consternée, disant que la maladie avoit fait

son apparition dans le village, chez le forgeron, et qu'une des servantes y étoit prise de la petite vérole.

Le forgeron, indépendamment de sa forge et de ses fers pour les chevaux, avoit un cabaret tenu par sa femme, et ses pratiques étoient assises sur des bancs devant la porte et regardoient la forge tout en buvant leur bière. Or il y avoit dans cette taverne une jolie fille que les garçons de l'auberge appeloient Nancy Sievewright, un beau brin de fille, au teint frais, dont la face étoit aussi rouge que les roses trémières qui décoroient les palissades du jardin derrière la taverne. A cette époque, Harry Esmond étoit un garçon de seize ans, et de façon ou d'autre, dans ses promenades et excursions, il lui arrivoit souvent de rencontrer la jolie figure de Nancy Sievewright; s'il n'avoit pas quelque chose à faire faire chez le forgeron, il alloit boire de l'ale aux Trois-Châteaux, où il trouvoit quelque prétexte pour voir cette pauvre Nancy. La pauvre créature, Harry n'entendoit pas à mal, et elle non plus, bien sûr; mais la vérité est qu'ils se rencontroient toujours, dans les ruelles, ou près du ruisseau, ou près des palissades du jardin, ou autour de Castlewood. C'étoit « Dieu! monsieur Henry! » et « Comment vous portez-vous, Nancy? » mainte et mainte fois la semaine. C'est surprenant, l'attraction magnétique qui réunit les gens si loin qu'ils soient. Je rougis quand je songe maintenant à la pauvre Nancy, avec son corsage rouge, ses belles joues violettes et sa jupe de grosse toile, et que je faisois des plans, et que je lui tendois des piéges, et que je préparois des discours dans mon cœur, que j'avois rarement le courage de prononcer en présence de cette humble enchanteresse, qui ne savoit que traire une vache, et ouvroit de grands yeux étonnés quand je lui débitois un de mes beaux discours tirés de Waller ou d'Ovide. Pauvre Nancy! du brouillard des années écoulées ressort ton honnête face de campagnarde, et je me rappelle ta tendre voix comme si je l'avois entendue hier.

Quand le docteur Tusher apporta la nouvelle que la petite vérole étoit aux Trois-Châteaux, où un vagabond, à ce qu'on disoit, avoit donné la maladie, la première pensée de Henry Esmond fut de s'alarmer pour la pauvre Nancy, et ensuite d'être honteux et inquiet pour la famille de Castlewood, craignant d'être cause qu'elle ne gagnât ce mal; car le fait est que M. Henry étoit resté assis, ce jour-là, une heure dans une salle de derrière où Nancy Sievewright étoit avec un petit frère qui se plaignoit d'un mal de tête et étoit dans la torpeur ou pleurant, soit sur une chaise au coin du feu, soit sur les genoux de Nancy, soit sur les miens.

La petite lady Béatrix poussa des cris à la nouvelle du docteur Tusher, et milord lui-même s'écria : « Dieu me bénisse! » C'étoit un homme brave et qui n'avoit peur de la mort sous aucun aspect, si ce n'est celui-ci. Il étoit très-fier de son teint rose et de sa belle chevelure, et l'idée de mourir de la petite vérole

l'effrayoit plus que toute autre fin. « Nous prendrons les enfants et nous partirons demain pour Walcote. » C'étoit la petite maison que milord avoit eue de sa mère, près de Winchester.

« C'est la meilleure ressource en cas que la maladie se répande, dit M. Tusher. Il est terrible de songer qu'elle a commencé à la taverne. La moitié des gens du village y sont allés aujourd'hui, ou chez le forgeron, ce qui est la même chose. Mon clerc Simon loge avec eux. Je ne pourrai jamais monter en chaire et avoir ce garçon si près de moi. Je ne veux pas avoir cet homme près de moi.

— Si un de vos paroissiens, mourant de la petite vérole, vous envoyoit chercher, est-ce que vous n'iriez pas? demanda milady en levant de dessus son métier à broder ses calmes yeux bleus.

— Par le Seigneur, moi, je n'irois pas, dit milord.

— Nous ne sommes point dans un pays de papistes, et un malade n'a pas un besoin absolu de confession, dit le docteur. Il est vrai que la confession est une consolation et un secours pour lui lorsqu'elle est possible, et qu'elle offre quelque espoir de bien; mais lorsque la vie d'un ministre au milieu de ses ouailles est très-précieuse pour elles, il n'est pas tenu de la risquer (et avec elle la vie, l'avenir et le bonheur temporel et même spirituel de sa propre famille) pour l'amour d'un seul individu qui, vraisemblablement, n'est pas même en état d'entendre le message religieux dont le prêtre est porteur, étant sans éducation et dans la torpeur ou le délire de la maladie. Si milady ou milord, mon excellent ami et patron, en étoit atteint....

— Dieu nous en préserve! s'écria milord.

— Amen! dit le docteur Tusher. Amen à cette prière, mon bon lord! car pour vous je donnerois ma vie. » Et, à en juger d'après l'air alarmé et la face violette du docteur, on auroit cru que ce sacrifice alloit lui être demandé à l'instant même.

Aimer les enfants et être doux avec eux, étoit un instinct plutôt qu'un mérite chez Henry Esmond, au point qu'il avoit presque honte de l'affection et de la foiblesse qu'il se sentoit pour eux, et ce jour-là le pauvre garçon, non-seulement avoit eu sur son genou son jeune ami, le frère de la laitière, mais il avoit fait des dessins et conté des histoires au petit Frank Castlewood, qui avoit occupé la même place pendant une heure après le dîner et n'étoit jamais las des contes de Henry et de ses peintures de soldats et de chevaux. Le bonheur voulut que, ce soir-là, Béatrix n'eût pas pris sa place habituelle, qu'elle étoit généralement assez contente d'avoir, sur les genoux de son précepteur. Car, dès son plus bas âge, Béatrix étoit jalouse de toute caresse faite à son petit frère Frank. Elle s'élançoit hors des bras de sa mère elle-même, si elle voyoit que Frank y eût été avant elle : au point que lady Esmond étoit obligée de ne pas montrer son amour pour son fils en présence de la petite fille et de les embrasser seuls l'un et l'autre. Elle devenoit pâle et rouge de

fureur, si elle saisissoit des signes d'intelligence ou d'affection entre Frank et sa mère; elle s'asseyoit à l'écart et ne parloit pas de toute une soirée, si elle pensoit que le petit garçon eût un meilleur fruit ou un plus gros gâteau qu'elle; elle jetoit son ruban si elle lui en voyoit un, et, dès sa plus tendre enfance, assise sur sa petite chaise près de la grande cheminée, en face du coin où lady Castlewood étoit ordinairement occupée à broder, elle lançoit des sarcasmes enfantins sur la faveur qu'on montroit à son frère. Quand cela se passoit en présence de lord Castlewood, il s'en amusoit; il feignoit de préférer Frank, il le berçoit, le baisoit, et éclatoit de rire de la jalousie de Béatrix. Mais la vérité est que milord n'étoit pas souvent témoin de ces scènes, et qu'il ne troubloit pas beaucoup le paisible coin du feu où sa femme passoit les longues soirées. Milord chassoit tout le jour quand la saison le permettoit; il fréquentoit tous les combats de coqs et toutes les foires du pays, et il faisoit vingt milles pour voir jouer une partie de dés ou deux rustres se casser la tête dans une lutte au bâton; il aimoit mieux rester au parloir à boire de l'ale et du punch avec Jack et Tom que d'être dans le salon de sa femme, ou, s'il y venoit, il n'y apportoit trop souvent que des yeux injectés de sang, un hoquet et une démarche chancelante. L'administration du château et de la propriété, le soin des quelques tenanciers et des pauvres du village, et les comptes du domaine, étoient aux mains de milady et de son jeune secrétaire, Harry Esmond; milord étoit chargé des écuries, du chenil et de la cave, et il emplissoit celle-ci et la vidoit aussi.

Or il arriva que, le jour même où le pauvre Harry Esmond avoit eu également sur ses genoux le fils du forgeron et le fils du noble pair, la petite Béatrix, qui venoit assez volontiers vers son précepteur avec son livre et son cahier, avoit refusé d'y venir, voyant la place occupée par son frère, et, heureusement pour elle, s'étoit assise au bout de la chambre, loin de lui, jouant avec un épagneul qu'elle avoit (et pour lequel elle se prenoit, par boutades, d'une grande affection), et parlant à Harry Esmond par-dessus l'épaule, tandis qu'elle feignoit de caresser le chien, disant que Fido l'aimeroit, et qu'elle aimeroit Fido, et rien que Fido, toute sa vie.

Quand la nouvelle fut apportée que le petit garçon des Trois-Châteaux étoit malade de la petite vérole, le pauvre Harry Esmond éprouva une violente inquiétude, non pas tant pour lui que pour le fils de sa maîtresse, qu'il pouvoit avoir mis en danger. Béatrix, qui avoit boudé suffisamment (et qui, toutes les fois qu'un étranger paroissoit, commençoit, dès le plus bas âge, à faire des grâces pour attirer son attention), son frère étant allé se coucher, voulut prendre place sur le genou d'Esmond : car, bien que le docteur fût fort obséquieux pour elle, elle ne l'aimoit pas, parce qu'il avoit de grosses bottes et des

mains sales, disoit la jeune impertinente, et parce qu'elle détestoit d'apprendre le catéchisme.

Mais comme elle s'avançoit vers Esmond du coin où elle avoit boudé, il recula et mit entre elle et lui le fauteuil qu'il avoit occupé, disant en français à lady Castlewood, avec laquelle il avoit beaucoup lu et qu'il avoit perfectionnée dans cette langue : « Madame, il ne faut pas que l'enfant m'approche; je dois vous dire que j'ai été aujourd'hui chez le forgeron, et que j'ai tenu son petit garçon sur mes genoux.

— Où vous avez pris mon fils ensuite, dit lady Castlewood, rougissant de colère. Je vous remercie, monsieur, de le mettre en pareille compagnie. Béatrix, dit-elle en anglois, je vous défends de toucher M. Esmond. Venez, enfant.... Venez dans votre chambre. Venez dans votre chambre.... Je souhaite le bonsoir à Votre Révérence; et vous, monsieur, ne feriez-vous pas mieux d'aller retrouver vos amis de la taverne? »

Ses yeux, ordinairement si doux, lançoient des éclairs en disant cela, et elle releva sa tête (qui étoit communément baissée) d'un air de princesse.

« Eh! dit milord qui étoit debout près du feu, et même dans l'état où on le voyoit généralement à cette heure de la soirée, eh! Rachel, d'où vient cette colère? Les femmes ne doivent jamais être en colère. Nest-ce pas, docteur Tusher? quoique cela fasse du bien de voir Rachel en colère. Dieu me damne, lady Castlewood, vous êtes diablement belle en colère.

— C'est, milord, parce que M. Henry Esmond, ne sachant que faire de son temps ici, et n'ayant pas de goût pour notre compagnie, a été à la taverne, où il a *quelques amis.* »

Milord répondit par un jurement et par un éclat de rire : « Ah! jeune sournois, vous avez été voir Nancy Sievewright. Damné petit hypocrite, qui auroit cru cela de lui? Dites donc, Tusher, il a été aux trousses....

— Assez, milord, dit milady; ne m'insultez pas par ce langage....

— Sur ma parole, dit le pauvre Harry, près de pleurer de honte et de mortification, l'honneur de cette jeune fille est parfaitement intact....

— Oh! comme de juste, comme de juste, dit milord, de plus en plus gai et de plus en plus gris. Sur son honneur, docteur... Nancy Sieve....

— Allez coucher mistress Béatrix, s'écria milady à mistress Tucker, sa femme de chambre, qui entroit avec le thé de sa maîtresse. Mettez-la dans ma chambre.... non, dans la vôtre, ajouta-t-elle vivement. Allez, mon enfant; allez, dis-je : pas un mot! »

Et Béatrix, tout à fait surprise d'un ton si soudain d'autorité dans la bouche d'une personne qui élevoit rarement la voix, sortit avec une mine effarée, et attendit, pour fondre en larmes, qu'elle fût à la porte avec mistress Tucker.

Pour cette fois, sa mère fit peu d'attention à ses sanglots, et continua de parler avec chaleur. « Milord, dit-elle, ce jeune homme.... votre protégé.... vient de me dire en françois.... il a été honteux de parler dans sa langue.... qu'il a été toute la journée à la taverne, où il a tenu sur son genou ce petit malheureux qui a maintenant la petite vérole; et il revient tout empesté de cet endroit, oui, tout empesté.... et, sans vergogne, prend mon fils sur ses genoux, et s'assoit à côté de moi, oui, de moi. Il est fort possible qu'il ait tué Frank ... tué notre enfant. Pourquoi est-il venu déshonorer notre maison? Pourquoi est-il ici? Qu'il s'en aille.... qu'il s'en aille, dis-je, ce soir, et ne souille plus ces lieux. »

Elle n'avoit jamais dit un mot désobligeant à Henry Esmond, et ces paroles cruelles portèrent un tel coup au pauvre garçon, qu'il demeura quelques instants comme égaré de douleur et de rage, de se voir si injustement blessé par cette main. Il devint tout pâle, de rouge qu'il étoit.

« Je ne puis rien à ma naissance, madame, dit-il, ni à mes autres malheurs. Et quant à votre fils, si.... si mon approche le souille maintenant, il n'en a pas toujours été ainsi. Bonsoir, milord. Que le Ciel vous bénisse, vous et les vôtres, pour votre bonté envers moi! J'ai abusé de la bienveillance de milady, et je vais partir. »

Et, ployant le genou, Harry Esmond prit la rude main de son bienfaiteur et la baisa.

« Il veut aller à la taverne; qu'il y aille, s'écria milady.

— Que je sois damné, s'il y va! dit milord. Je ne vous aurois pas cru si effroyablement ingrate, Rachel. »

Pour toute réponse, elle fondit en larmes et quitta la chambre en jetant sur Harry Esmond un rapide regard, tandis que milord, sans y faire attention et toujours en belle humeur, relevoit son jeune client (car mille bontés avoient fait que le jeune garçon révéroit milord comme un père) et mettoit sa large main sur l'épaule de Harry Esmond.

« Elle a toujours été ainsi, dit milord; la seule idée d'une femme la rend folle. Je me suis mis à boire à cause de cela, par Jupiter.... pas d'autre raison que celle-là; car elle ne sauroit être jalouse d'un tonneau de bière ou d'une bouteille de rhum, n'est-ce pas docteur? Dieu me damne! regardez les servantes.... regardez un peu les servantes de la maison. (Milord prononça tous ces mots comme s'ils n'en faisoient qu'un :—Regardez-un-peu-les-svantes-de-la-maison. A-vous-jamais-vu-pareilles-svantes?) Vous ne prendriez pas femme à Castlewood maintenant, n'est-ce pas, docteur? » Et milord éclata de rire.

Le docteur, qui avoit regardé milord Castlewood les yeux presque fermés, dit : « Mais, plaisanterie à part, et comme ecclésiastique, milord, je ne saurois traiter gaiement ce sujet, et, comme pasteur de ce troupeau, je ne puis qu'être chagrin à l'idée de voir s'égarer une brebis aussi jeune.

— Monsieur, dit le jeune Esmond, ne pouvant maîtriser son indignation, elle m'a dit que vous-même vous étiez une vieille horreur, et que vous aviez voulu l'embrasser dans la laiterie.

— Fi donc, Henry! s'écria le docteur Tusher, devenant aussi rouge qu'un coq d'Inde, tandis que milord continuoit à pouffer de rire. Si vous écoutez les mensonges d'une fille perdue....

— Elle est aussi honnête qu'aucune femme d'Angleterre, et aussi pure pour moi, s'écria Henry, et aussi aimable, et aussi bonne. N'avez-vous pas honte de la calomnier?

— Loin de moi de le faire! repartit le docteur. Dieu me fasse la grâce de m'être trompé sur cette fille et sur vous, monsieur, qui avez une intelligence vraiment précoce! mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment. Il paraît que ce petit garçon des Trois-Châteaux a la petite vérole, qu'il l'avoit quand vous êtes allé à la taverne, pour des raisons toutes personnelles, et que vous êtes resté avec l'enfant sur vous pendant quelque temps, et immédiatement après avec mon jeune lord. »

Le docteur éleva la voix en disant cela, et se tourna vers milady, qui étoit revenue la figure très-pâle et un mouchoir à la main.

« Tout cela est très-vrai, monsieur, dit lady Esmond en regardant le jeune homme.

— Il est à craindre qu'il n'ait rapporté l'infection avec lui.

— De la taverne, ouî, dit milady.

— Dieu me damne! je n'y ai pas songé quand je vous ai donné l'accolade, garçon, s'écria milord en reculant. Tenez-vous à distance, Harry, mon garçon; cela ne sert à rien de se jeter dans la gueule du loup, vous savez. »

Milady le regarda avec surprise, et aussitôt s'avançant vers Harry Esmond, elle lui prit la main. « Je vous demande pardon, Henry, dit-elle; je vous ai parlé bien durement. Je n'ai pas le droit de me mêler de vos.... de vos.... »

Milord laissa échapper un jurement. « Ne pouvez-vous laisser ce garçon tranquille, milady? »

Elle rougit un peu, et pressa foiblement la main du jeune homme en la laissant aller. « C'est inutile, milord, dit-elle; Frank étoit sur son genou pendant qu'il dessinoit, et couroit constamment de Henry à moi. Le mal est fait, s'il existe.

— Pas pour moi, Dieu me damne! s'écria milord. J'ai fumé (et il ralluma sa pipe avec un charbon), et cela écarte l'infection; et, comme la maladie est dans le village.... la peste soit d'elle.... je désire que vous le quittiez. Nous irons demain à Walcote, milady.

— Je n'ai aucune crainte, repartit milady; je puis fort bien l'avoir eue étant enfant; elle éclata dans notre maison alors; et lorsque quatre de mes sœurs l'eurent chez nous, deux années avant notre mariage, j'y échappai, et deux de mes chères sœurs en moururent.

— Je n'en veux pas courir le risque, dit milord; je suis aussi hardi que personne, mais ceci est trop fort.

— Prenez Béatrix avec vous et partez, dit milady. Pour nous, le mal est fait; et Tucker peut nous servir, elle a eu la maladie.

— Vous prenez soin de les choisir assez laides, » dit milord; sur quoi milady baissa la tête et eut l'air embarrassé; et milord dit à Tusher de venir fumer une pipe dans le parloir de chêne.

Le docteur fit un profond salut à milady (il n'étoit pas chiche de salamalecs), et sortit à la suite de son patron en faisant crier ses souliers carrés.

Quand la dame et le jeune homme furent seuls, il y eut quelques instants de silence, durant lesquels il se tint debout à la cheminée, regardant sans trop le voir le feu qui s'éteignoit, tandis que Sa Seigneurie s'occupoit de son tambour et de ses aiguilles.

« Je suis fâchée, dit-elle après une pause, d'une voix dure et sèche, je suis fâchée, je le répète, de m'être montrée si ingrate par crainte pour mon fils. Ce n'étoit pas du tout mon désir que vous partissiez, assurément, à moins que vous ne vous plaisiez ailleurs. Mais vous devez voir, monsieur Esmond, qu'à votre âge et avec vos goûts, il est impossible que vous continuiez à rester sur le pied d'intimité où vous avez été dans cette maison. Vous avez souhaité d'aller à l'Université, et je crois qu'il est aussi bien de vous y envoyer. Je n'ai pas pressé la chose, vous regardant comme un enfant, ce que vous êtes, en effet, comme âge, tout à fait un enfant; et je n'aurois jamais pensé à vous traiter autrement, sans.... sans les *circonstances* qui sont venues au jour. Et je demanderai à milord de vous expédier aussi vite que possible; et je continuerai les leçons de Frank aussi bien que je pourrai (je dois à mon père des remercîments pour le petit fonds d'instruction qu'il m'a donné, et à vous, certainement, pour tout ce que vous m'avez appris), et.... et je vous souhaite une bonne nuit, monsieur Esmond. »

Et là-dessus elle fit un salut imposant, et, prenant sa chandelle, elle s'en alla par la porte sous tenture qui menoit à son appartement. Esmond resta près de la cheminée, la suivant d'un regard perdu. Le fait est qu'il sembla ne rien voir jusqu'à ce qu'elle fût partie; et alors cette image se grava dans son esprit et resta pour jamais fixée dans sa mémiore. Il voyoit milady se retirant, le flambeau éclairant sa figure de marbre, sa lèvre écarlate qui trembloit et ses cheveux d'or qui étinceloient. Il rentra dans sa chambre et se mit au lit, où il essaya de lire comme c'étoit son habitude; mais il ne sut ce qu'il lisoit qu'après qu'il se fut rappelé l'aspect des caractères du livre (c'étoient les *Essais* de Montaigne), et que les événements de la journée, c'est-à-dire de la dernière heure de la journée, lui eurent passé devant les yeux; car pour ce qui est du matin et de la pauvre laitière,

il n'y songea pas une seule fois. Il ne put s'endormir qu'au jour, et il s'éveilla avec un violent mal de tête et nullement reposé.

Il n'est que trop vrai qu'il avoit apporté la contagion avec lui des Trois-Châteaux, et il étoit atteint de la petite vérole, qui n'épargna pas plus le château qu'elle n'avoit fait la chaumière.

CHAPITRE IX.

J'ai la petite vérole, et je me prépare à quitter Castlewood.

Lorsque Harry Esmond eut traversé la crise de cette maladie et fut revenu à la santé, il apprit que le petit Frank Esmond en avoit aussi été atteint et s'étoit rétabli, et que milady sa mère l'avoit encore, ainsi que deux autres personnes de la maison. « C'est une providence dont nous devrions être tous reconnoissants, dit le docteur Tusher, que milady et son fils aient été épargnés, tandis que la mort a emporté les pauvres domestiques de la maison; » et il réprimanda Harry pour avoir demandé dans la simplicité de son cœur : « Pourquoi devrions-nous être reconnoissants? Est-ce de ce que les domestiques sont morts, ou de ce que les maîtres ont été sauvés? » Et le jeune Esmond ne put se joindre aux véhémentes protestations que fit le docteur à milady, lorsqu'il lui rendit visite durant sa convalescence, pour l'assurer que la maladie n'avoit pas le moins du monde altéré ses charmes, et n'avoit pas été assez brutale pour faire injure aux beaux traits de la vicomtesse de Castlewood, tandis qu'en dépit de ces beaux discours Harry trouva que la beauté de Sa Seigneurie avoit été fort endommagée par la petite vérole. Lorsque le mal s'en alla, il ne laissa, il est vrai, ni cicatrices ni marques sur sa figure (excepté une, peut-être, à son front, au-dessus de son sourcil gauche); mais la délicatesse de son teint de rose avoit disparu; ses yeux avoient perdu leur brillant, ses cheveux étoient tombés, et elle étoit vieillie. C'étoit comme si une rude main eût effacé les teintes délicates de cette charmante peinture et en eût tué la couleur, comme on voit faire à de maladroits restaurateurs de tableaux. Il faut convenir aussi qu'un an ou deux après la maladie, le nez de Sa Seigneurie étoit enflé et plus rouge.

Il seroit sans objet d'entrer dans ces détails insignifiants, s'ils n'avoient eu une influence réelle sur plusieurs existences, comme en ont des bagatelles dans ce monde où un moucheron joue souvent un plus grand rôle qu'un éléphant, et où une tau-

pinière, comme nous l'avons vu dans le cas du roi Guillaume, peut renverser un empire. Quand Tusher, avec ses manières de courtisan (dont Harry Esmond s'irritoit toujours et parloit dédaigneusement), jura et protesta que la figure de milady n'avoit rien perdu, le jeune homme éclata et dit : « Elle a perdu, et ma maîtresse n'est pas à beaucoup près aussi belle qu'elle étoit. » Sur quoi la pauvre lady Esmond répondit par un lamentable sourire et un regard dans une petite glace de Venise qu'elle avoit, et où elle vit, je suppose, que ce qu'avoit dit ce stupide enfant n'étoit que trop vrai; car elle se détourna de la glace, et ses yeux s'emplirent de larmes.

La vue de ces larmes faisoit toujours naître dans le cœur d'Esmond une sorte de délire de compassion, et les voyant sur le visage de la dame qu'il aimoit le mieux, le jeune maladroit tomba à genoux et la conjura de lui pardonner, disant qu'il étoit un sot et un idiot, qu'il étoit une brute de parler ainsi, lui qui étoit la cause de sa maladie; et le docteur Tusher lui dit qu'il étoit un ours effectivement, et qu'ours il resteroit, paroles dont le pauvre Esmond fut si interdit qu'il ne grogna même pas.

« C'est mon ours à moi, et je ne veux pas qu'on le harcèle, docteur, dit milady en passant affectueusement la main sur la tête du jeune garçon qui étoit à ses genoux. Comme vos cheveux sont tombés! Et les miens aussi, ajouta-t-elle avec un soupir....

« Ce n'est pas de moi que j'avois souci, dit-elle à Henry, quand le ministre eut pris congé d'elle; mais, suis-je donc si fort changée? Hélas! je crains que ce ne soit trop vrai.

— Madame, vous avez le plus cher, et le plus aimable, et le plus charmant visage du monde, à ce que je pense, dit-il; et en effet il le pensoit et le pense encore.

— Milord sera-t-il de cet avis quand il reviendra? demanda la dame avec un soupir et un autre coup d'œil dans sa glace de Venise. Supposez qu'il pense comme vous, monsieur, que je suis hideuse.... oui, vous avez dit hideuse.... il cessera de se soucier de moi. Notre petite beauté, c'est tout ce dont les hommes se soucient dans les femmes. Pourquoi m'a-t-il donné la préférence sur mes sœurs? ce n'est que pour cela. Nous ne régnons qu'un jour ou deux, et soyez sûr que Vashti savoit qu'Esther alloit venir.

— Madame, dit Esmond, Assuérus étoit le Grand Turc, et changer étoit la mode de son pays et conforme à sa loi.

— Vous êtes tous des Grands Turcs sous ce rapport, dit milady, ou vous en seriez si vous le pouviez. Venez, Frank; venez, mon enfant. Vous allez bien, le ciel soit loué! Vous n'avez pas perdu vos cheveux, vous, dans cette terrible petite vérole, et votre pauvre figure n'est pas cicatrisée, n'est-ce pas, mon ange? »

Frank se mit à crier et à pleurnicher à l'idée d'un tel malheur.

Dès son plus bas âge, le jeune lord avoit appris de sa mère à admirer sa beauté, et il en faisoit autant de cas qu'aucune belle à la mode en faisoit de la sienne.

Un jour qu'il étoit lui-même en pleine convalescence, il vint au cœur du jeune Esmond un sentiment de honte en se rappelant qu'il n'avoit pas une seule fois, dans toute sa maladie, donné une pensée à la pauvre fille de la forge, dont il étoit si avide de voir les joues rouges il n'y avoit qu'un mois. Pauvre Nancy! Ses joues avoient subi le sort des roses, et elles étoient fanées à présent. Elle avoit pris la maladie le même jour qu'Esmond; elle et son frère étoient morts tous deux de la petite vérole, et enterrés sous les ifs de Castlewood. Il n'y avoit plus maintenant de charmante figure pour vous regarder du jardin, ou pour égayer le vieux forgeron à son coin du feu solitaire. Esmond auroit aimé à l'embrasser dans son linceul (comme la jeune fille du joli poëme de M. Prior); mais elle reposoit sous la terre, lorsque Esmond y posa pour la première fois le pied après sa maladie.

Le docteur Tusher apporta la nouvelle de ce malheur, dont Harry Esmond auroit bien voulu, mais n'osoit pas s'informer. Il dit que presque tout le village avoit été frappé de ce fléau, que dix-sept personnes en étoient mortes, et il citoit parmi elles les noms de la pauvre Nancy et de son petit frère. Il ne manqua pas de dire combien ceux qui avoient survécu devoient être reconnoissants. L'affaire de cet homme étant de flatter et de faire des sermons, il faut convenir qu'il étoit fort laborieux, et faisoit l'un ou l'autre tout le jour.

Et ainsi Nancy n'étoit plus; et Harry Esmond rougit de n'avoir pas une seule larme à lui donner, et il se mit à composer une élégie en vers latins sur la petite beauté rustique. Il invita les dryades à gémir et les nymphes des rivières à la pleurer. Comme son père suivoit la profession de Vulcain, il dit que sûrement elle ressembloit à une fille de Vénus, quoique la femme de Sievewright fût une laide mégère, à ce qu'il se souvint ensuite d'avoir ouï dire. Il fit une longue figure; mais, dans le vrai, il ne se sentoit guère plus triste qu'un pleureur à un enterrement. Ces premières passions des hommes et des femmes avortent presque toujours, et meurent presque avant de naître. Esmond pourroit répéter jusqu'à son dernier jour quelques-uns des pitoyables vers dans lesquels sa muse pleura la jolie fille; non pas sans honte de se rappeler combien les vers étoient mauvais et combien il les trouvoit bons; combien faux le chagrin, et cependant combien il en étoit fier. C'est une erreur, certainement, de parler de la simplicité de la jeunesse. Je ne crois pas que personne soit plus hypocrite, et soit plus affecté dans ses relations, que les jeunes gens entre eux. Ils trompent eux-mêmes et les autres avec des artifices qui n'en imposent point aux hommes du monde; et ainsi nous en arrivons à mieux com-

prendre la vérité, et à devenir plus simples à mesure que nous vieillissons.

Quand milady apprit la destinée de la pauvre Nancy, elle ne dit rien tant que Tusher fut là; mais, lorsqu'il fut parti, elle prit la main de Harry Esmond et dit :

« Harry, je vous demande pardon des cruelles paroles dont je me suis servie le soir que vous êtes tombé malade. Je suis peinée du sort de cette pauvre créature, et je suis convaincue que rien n'avoit eu lieu de ce que je vous ai reproché dans ma colère. Et le premier jour que nous sortirons, il faut que vous me meniez chez le forgeron, et que nous voyions s'il est quelque chose que je puisse faire pour consoler ce pauvre vieillard. Pauvre homme! perdre ses deux enfants! Que ferois-je sans les miens ? »

Et ce fut, en effet, la première promenade que fit milady, appuyée sur le bras d'Esmond, après sa maladie. Mais sa visite ne fut d'aucune consolation pour le vieux père; il ne témoigna aucun attendrissement, aucun désir de parler. « Le Seigneur a donné et a repris, dit-il, et il savoit quel étoit le devoir de son serviteur. » Il n'avoit besoin de rien, à présent moins que jamais, ayant moins de bouches à nourrir. Il souhaitoit le bonjour à Sa Seigneurie et à maître Esmond; monsieur Esmond avoit grandi dans sa maladie, et n'était que très-peu marqué. Et, avec un salut morose, il passa de la forge dans la maison, laissant milady, quelque peu interdite et honteuse, à la porte. Il avoit fait faire pour ses deux enfants une belle pierre qu'on peut voir aujourd'hui encore dans le cimetière de Castlewood; et avant qu'il se passât une année, son nom y fut aussi. En présence de la mort, ce monarque absolu, la coquetterie d'une femme s'effarouche, et sa jalousie ne dépasse guère les bornes de cet affreux royaume. Elle est entièrement de la terre, cette passion, et elle expire dans la froide atmosphère bleue qui est au delà de notre sphère.

A la fin, quand le danger eut tout à fait cessé, on annonça que milord et sa fille alloient revenir. Esmond s'est bien rappelé ce jour. Milady, sa maîtresse, étoit tout en émoi : avant que milord vînt, elle alla chez elle et en revint avec du rouge sur les joues. Son sort alloit se décider. Sa beauté étoit passée; son règne alloit-il finir aussi? Elle le sauroit dans une minute. Milord arriva à cheval par le pont; on pouvoit le voir de la grande fenêtre, vêtu de rouge; et monté sur son cheval gris; sa petite fille alloit l'amble à côté de lui, en bel habit de cheval bleu, sur un alezan doré. Milady étoit appuyée contre la grande cheminée, regardant, une main sur son cœur : le rouge qu'elle avoit sur chaque joue ne servoit qu'à faire ressortir sa pâleur. Elle porta son mouchoir à ses yeux, et l'en retira avec un rire nerveux : le linge étoit tout rouge du fard qu'elle avoit enlevé. Elle courut de nouveau à sa chambre, et revint

avec des joues pâles et des yeux rouges, son fils à la main, juste comme milord entroit, accompagné du jeune Esmond, qui avoit été au-devant de son protecteur, pour lui tenir son étrier lorsqu'il descendroit de cheval.

« Eh quoi, Harry, mon garçon! dit milord avec bonhomie, vous avez l'air aussi maigre qu'un lévrier. La petite vérole ne vous a pas embelli, et votre côté de la famille n'étoit déjà pas trop favorisé....oh! oh! »

Et il se mit à rire et sauta fort lestement à terre, ayant une mine de prospérité, et, sous ses cheveux châtains, une face joyeuse et rouge comme un mangeur de bœuf. Esmond, s'agenouillant de nouveau dès que son patron fut descendu, lui rendit son hommage; puis, il alla saluer la petite Béatrix et l'aider à descendre aussi de cheval.

« Fi! comme vous êtes jaune! dit-elle; et il y a un ou deux trous rouges dans votre figure. » Ce qui, effectivement, étoit très-vrai; les traits durs de Harry Esmond ayant conservé, aussi longtemps qu'ils eurent figure humaine, les marques de la maladie.

Milord se mit de nouveau à rire; il étoit de fort bonne humeur.

« Dieu me damne! dit-il (c'étoit un de ses jurons habituels), rien n'échappe à la petite drôlesse. Elle a vu, l'autre jour, le fard de la douairière, et elle lui a demandé pourquoi elle se mettoit de cette chose rouge; n'est-ce pas, Trix? Et la Tour, et Saint-James, et la comédie, et le prince George, et la princesse Anne.... n'est-ce pas, Trix?

— Ils sont très-gras tous deux, et ils sentoient l'eau-de-vie, » dit l'enfant.

Le père éclata de rire.

« L'eau-de-vie! dit-il, et qu'en savez-vous, péronnelle?

— Parce que Votre Seigneurie la sent après souper, lorsque je l'embrasse avant d'aller me coucher, dit la jeune fille, qui méritoit bien, en effet, le nom de péronnelle, et étoit une aussi jolie petite bohémienne qu'il ait jamais été donné d'en voir.

— Et, maintenant, allons trouver milady, » dit milord, montant l'escalier, et passant sous la tapisserie qui servoit de portière au salon. Esmond s'est souvenu de cette noble tournure dans ce bel habit rouge. Dans les derniers mois, d'enfant il étoit devenu homme, et avec sa taille ses idées avoient grandi et étoient devenues plus viriles.

La physionomie de milady, dont Harry Esmond étoit accoutumé à observer les changements et à noter et interpréter avec une sollicitude affectueuse les signes de joie ou de souci, annonça de la tristesse et de l'abattement plusieurs semaines après le retour de son époux, pendant lesquelles il sembla qu'elle tâchait, à force de larmes et d'instances, de lui faire perdre quelque mauvaise humeur qu'il avoit et qu'il ne vouloit pas secouer. Dans son extrême désir de lui plaire, elle avoit recours

à mille artifices qui l'avoient charmé jadis, mais qui maintenant sembloient avoir perdu leur pouvoir. Son chant ne l'amusoit plus; et elle se taisoit et faisoit taire les enfants quand il étoit là. Milord dînait silencieusement, buvant beaucoup, sa femme en face de lui le regardant furtivement, mais sans parler. En se taisant, elle ne l'ennuyoit pas moins qu'en parlant; et il lui demandoit, d'un ton maussade et avec un jurement, pourquoi elle ne desserroit pas les dents et avoit l'air si refrogné; ou bien il l'arrêtoit rudement lorsqu'elle prenoit la parole, et l'invitoit à ne pas dire de bêtises. Il sembloit que, depuis son retour, rien de ce qu'elle faisoit ou disoit ne pouvoit lui plaire.

Quand un maître et une maîtresse sont en querelle dans une maison, les subordonnés prennent parti pour l'un ou pour l'autre. Harry Esmond avoit si grand'peur de milord, qu'il auroit couru toute une lieue à pied pour porter un message de lui; mais son attachement pour lady Esmond étoit un mélange si passionné d'estime et de reconnoissance, que, pour lui épargner un chagrin ou pour lui rendre un service, il auroit donné sa vie chaque jour : et ce fut la profondeur même et l'intensité de ce sentiment qui lui firent deviner combien malheureuse étoit la vie de son adorée maîtresse, et qu'un souci secret (car elle ne parloit jamais de ses anxiétés) pesoit sur elle.

Quiconque a traversé le monde et y a observé les hommes et les femmes, peut-il avoir des doutes sur ce qui étoit arrivé à lady Castlewood? J'ai vu sans contredit quelques personnes conserver jusque dans leur vieillesse la fraîcheur de leurs jeunes amours, et je sais que M. Thomas Parr vécut jusqu'à l'âge de cent soixante ans. Mais, malgré cela, soixante-dix ans est un âge que peu d'hommes dépassent; et il est certain qu'un homme qui ne se marie que pour de beaux yeux, comme avoit fait milord, considère sa part du contrat comme rompue quand la femme cesse de tenir la sienne, et que l'amour ne survit pas à la beauté. Je sais, dis-je, que le contraire arrive souvent; et je puis songer (comme le peuvent faire bien des gens dans leur expérience) à plus d'une maison où, allumée de bonne heure, la sainte lampe de l'amour n'a jamais été éteinte; mais M. Parr et le grand géant de la foire qui a sept pieds et demi sont des exceptions parmi les hommes; et cette pauvre lampe dont je parle, qui brille d'abord dans la chambre nuptiale, est éteinte par une centaine de courants d'air et de vents venus de la cheminée, ou charbonne faute d'aliment. Et alors.... et alors c'est Chloé qui est tout éveillée dans l'obscurité et Stréphon qui ronfle sans s'en douter; ou *vice versa*, c'est le pauvre Stréphon qui a épousé une coquette sans cœur et s'est éveillé de cette absurde vision de félicité conjugale qui devoit durer toujours et qui s'est dissipée comme tout autre rêve. L'un et l'autre a fait son lit et doit y coucher jusqu'à ce jour final où la vie cesse et où ils dorment séparés.

Vers cette époque, le jeune Esmond, qui ne tournoit pas mal les vers, rima quelques épîtres d'Ovide et les porta à sa maîtresse pour l'amuser. Ces poésies, où il étoit question de femmes abandonnées, la touchèrent profondément, à ce que remarqua Henry; et lorsque OEnone rappeloit Pâris, et que Médée disoit à Jason de revenir, la dame de Castlewood soupiroit et disoit que ces passages étoient les plus agréables. Le fait est qu'elle auroit coupé en morceaux le doyen, son vieux père, afin de ramener son époux. Mais son beau Jason étoit parti, comme partiront toujours les beaux Jasons, et la pauvre enchanteresse n'avoit aucun talisman pour le retenir.

Milord ne fut maussade que tant que l'air et les manières inquiètes de sa femme parurent lui faire des reproches. Quand elle parvint à se maîtriser et à donner une apparence de gaieté à ses manières et à sa figure, la bonne humeur de son mari revint en partie, et il ne jura ni ne tempêta plus à dîner, mais se mit de temps en temps à rire et bâilla sans contrainte; s'absentant souvent de chez lui, y invitant plus de monde, passant la plus grande partie de ses journées à chasser, ou à boire comme auparavant; mais avec cette différence, que la pauvre femme ne voyoit plus, comme autrefois, la flamme de l'amour s'allumer dans les yeux de son mari. Il étoit avec elle, mais la flamme étoit éteinte, et ce précieux fanal ne brilloit plus.

Qu'est-ce que ressentoit cette dame, quand elle se voyoit forcée d'admettre la vérité dont son miroir ne l'avoit déjà que trop avertie, qu'avec sa beauté son règne étoit fini et que ses jours d'amour étoient passés? Que fait un marin dans une tempête quand le mât et le gouvernail sont emportés? Il monte un mât de fortune et se dirige comme il peut à la rame. Qu'arrive-t-il si votre toit tombe dans une tempête? Après le premier moment d'abasourdissement, la victime se lève, va s'assurer à tâtons que ses enfants sont sains et saufs, et les met sous un hangar à l'abri de la pluie. Si le palais brûle, vous vous réfugiez dans la chaumière. Quel est l'homme dont la vie n'a pas été surprise par un ou plusieurs de ces tourbillons qui nous emportent hors de la voie et nous jettent sur des rochers où nous nous abritons comme nous pouvons?

Quand lady Castlewood vit que son grand navire avoit sombré, elle commença de son mieux, après s'être remise de l'effet de sa perte, à faire quelques petites pacotilles de bonheur et à espérer de petits gains et profits, comme un négociant de la Bourse, *indocilis pauperiem pati*, après avoir perdu des milliers de guinées, en embarque quelques-unes sur le prochain vaisseau. Elle mit tout ce qu'elle avoit sur la tête de ses enfants, indulgente outre mesure, comme cela étoit inévitable avec sa bonté de caractère; consacrant toutes ses pensées à leur bonheur, apprenant pour pouvoir leur enseigner, et ajoutant à ses nombreuses perfections féminines afin de pouvoir les leur

transmettre. Faire bien en vue de quelque autre est la vie de beaucoup d'excellentes femmes. Elles ont une surabondance de bonté, et il faut qu'elles en fassent part à quelqu'un. Elle se rendit très-savante en françois, en italien et en latin, ayant reçu de son père les premiers éléments de ces langues dans son enfance : cachant cette érudition à son mari, de crainte peut-être de l'offenser, car milord n'étoit pas un savant; il se moquoit des femmes instruites, et auroit été irrité que sa femme pût faire la traduction d'un livre latin dont il ne pouvoit pas comprendre deux mots. Le jeune Esmond étoit maître d'étude ou précepteur, au-dessous ou au-dessus, selon la circonstance. Pendant les fréquentes absences de milord, les classes avoient lieu sans interruption, la mère et la fille apprenant avec une promptitude surprenante; cette dernière par boutades seulement, et selon qu'il convenoit à son humeur capricieuse. Quant au petit lord, il faut avouer qu'il tenoit de son père en fait de savoir; il aimoit les billes et le jeu, et le grand cheval, et le petit que son père lui avoit amené et sur lequel il l'emmena un jour à la chasse, infiniment mieux que Corderius et Lily; il enrôloit les enfants du village et avoit déjà une petite cour, les fustigeant et les dominant d'un air impérieux qui faisoit rire son père lorsqu'il le voyoit, et dont sa mère le reprenoit affectueusement. Le cuisinier avoit un fils, le garde en avoit deux; le grand garçon de la loge du portier recevoit ses taloches et ses ordres. Le docteur Tusher disoit que c'étoit un jeune gentilhomme plein de feu, et Harry Esmond, qui étoit son précepteur et qui avoit huit ans de plus que Sa petite Seigneurie, avoit fort à faire parfois pour se modérer lui-même et pour conserver son autorité sur son rebelle petit chef et cousin.

Une couple d'années après que fut survenu le malheur qui avoit enlevé à lady Castlewood un peu.... très-peu.... de sa beauté, et le cœur de son insouciant époux (s'il faut dire la vérité, milady avoit vu non-seulement que son règne étoit fini, mais qu'une autre étoit montée sur le trône, une princesse d'une noble maison de Drury-Lane, que milord avoit installée et visitoit à huit milles de là dans la ville : *pudet hæc opprobria dicere nobis*), un grand changement s'étoit fait dans son esprit, qui, à la suite d'efforts connus seulement d'elle-même, ou du moins jamais révélés, et dont ne se doutoit point celui qui causoit le chagrin qu'elle enduroit, avoit profité de la leçon comme elle ne l'auroit probablement pas cru possible avant que ses infortunes eussent commencé.

Elle avoit vieilli pendant ce temps-là, comme font les gens qui souffrent silencieusement une grande peine morale, et avoit appris bien des choses qu'elle n'avoit jamais soupçonnées auparavant. Elle avoit été instruite par le meilleur maître, le malheur. Enfant, mère d'autres enfants, il n'y avoit que deux années, son lord étoit un Dieu pour elle; elle n'avoit pas d'autre

loi que ses paroles, pas d'autre soleil que son sourire ; elle écoutoit avec avidité ses indolents lieux communs, comme si c'étoient des paroles de sagesse ; tous ses désirs et ses caprices étoient obéis avec un dévouement servile. Elle avoit été la première esclave et l'aveugle adorateur de milord. Il est des femmes qui supportent plus que cela, et se soumettent non-seulement à la négligence, mais aussi à l'infidélité ; mais ici la soumission de la dame avoit fait défaut. Sa fierté s'étoit révoltée et avoit refusé d'obéir davantage. Elle avoit eu d'abord à supporter en secret la douleur de perdre l'objet adoré ; puis à subir une seconde initiation, et à reconnoître que l'objet de son culte n'étoit qu'une grossière idole ; puis à admettre cette vérité tacite, que c'étoit à elle qu'étoit la supériorité, et non à son souverain maître ; qu'elle avoit des idées qu'il n'étoit pas capable d'avoir, et qu'elle valoit mieux que lui : tout à fait séparée de milord, quoique enchaînée à lui et forcée, comme presque tout le monde (excepté quelques privilégiés), à se tirer d'affaire toute seule dans la vie.

Milord étoit assis dans son fauteuil, riant son rire, débitant ses facéties, la face empourprée de vin ; milady à sa place, vis-à-vis de lui ; et lui ne se doutant pas que c'étoit sa supérieure, cette résignée et paisible dame aux froides manières, aux yeux baissés. Lorsque le vin l'avoit mis en gaieté, il plaisantoit sur sa froideur, et : « Dieu me damne ! maintenant que milady est partie, nous allons boire l'autre bouteille, » disoit-il. Il disoit assez franchement ses pensées, telles quelles. Il y avoit peu de mystère dans les paroles ou dans les actions de milord. Sa belle Rosemonde ne vivoit pas dans un labyrinthe, comme la dame de l'Opéra de M. Addison, mais paradoit dans cette ville de campagne, les joues peintes et escortée de gens ivres. Si elle eût été portée à la vengeance, lady Castlewood auroit aisément pu trouver le chemin de la maison de sa rivale ; et, si elle fût venue avec la coupe et le poignard, elle eût été mise en déroute par l'ennemi avec une volée d'injures dignes de la halle, que la belle personne avoit toujours à sa disposition.

D'un autre côté, il a été dit que, pour Harry Esmond, l'aimable visage de sa bienfaitrice n'avoit rien perdu de ses charmes. Ce visage avoit toujours pour lui les plus affectueux regards et les plus affectueux sourires, sourires qui n'étoient plus si gais ni si ingénus que lorsque, enfant elle-même, jouant avec ses enfants, le plaisir et l'autorité de son époux étoient toute sa pensée ; mais de ses chagrins et de ses soucis, comme il arrive, je crois, quand ces épreuves tombent sur un cœur bienveillant et ne sont pas trop insupportables, naquirent une foule de pensées et de qualités qui n'auroient jamais vu le jour, si ses regrets et ses infortunes ne les eussent engendrées. Assurément, l'occasion est mère d'une grande partie de ce qu'il y a de bon en nous. De même que vous avez vu les gauches mains et les

grossiers outils d'un prisonnier découper et fouiller les ciselures les plus fines et les plus délicates, ou achever les travaux souterrains les plus prodigieux, et percer des murs de maçonnerie, et scier des barreaux et des chaînes de fer; c'est le malheur qui éveille l'industrie, ou le courage, ou la patience, dans des cœurs où ces qualités n'auroient jamais germé sans la circonstance qui les a fait éclore.

« Ce fut après avoir été délaissée par Jason, sans doute, dit un jour lady Castlewood avec un de ses sourires au jeune Esmond (qui lui lisoit une traduction de certains vers d'Euripide), que Médée devint une savante et une grande enchanteresse.

— Et elle pouvoit faire descendre du ciel les étoiles, ajouta le jeune précepteur, mais elle ne put ramener Jason.

— Que voulez-vous dire? demanda milady fort irritée.

— Vraiment je ne veux rien dire, repartit l'autre, que ce que j'ai lu dans les livres. Que puis-je savoir sur ces matières? Je n'ai pas vu d'autres femmes que vous et la petite Béatrix, et la femme du ministre et mon ancienne maîtresse, et les femmes de Votre Seigneurie ici.

— Les hommes qui ont écrit vos livres, dit milady, vos Horace, vos Ovide, vos Virgile, autant que je le puis voir, avoient tous une mauvaise opinion de nous, puisque tous leurs héros nous traitent si mal. Nous fûmes toujours destinées à être esclaves; et même de notre temps, comme vous êtes encore les seuls législateurs, je crois que vos sermons semblent dire que la meilleure femme est celle qui supporte les chaînes de son maître avec le plus de grâce. C'est pitié que les couvents ne soient pas permis par notre Église : Béatrix et moi, nous irions nous y réfugier, et y finir nos jours en paix loin de vous.

— Et n'y a-t-il pas d'esclavage au couvent? dit Esmond.

— Au moins, si les femmes y sont esclaves, personne ne les voit, répondit la dame. Elles ne travaillent pas par bandes dans les rues avec le public pour se moquer d'elles; et si elles souffrent, elles souffrent en secret. Voici milord qui revient de la chasse. Emportez les livres : milord n'aime pas à les voir. Les leçons sont finies pour aujourd'hui, monsieur le précepteur. »

Et avec une révérence et un sourire, elle mit fin à ce colloque.

Par le fait, monsieur le précepteur, comme milady appeloit Esmond, avoit maintenant assez de besogne sur les bras au château de Castlewood. Il avoit trois élèves, la mère et les deux enfants, aux leçons desquels elle vouloit toujours assister : sans compter les lettres de milord à écrire et ses comptes à régler, quand Esmond pouvoit les obtenir de son indolent patron.

De ses écoliers, les deux plus jeunes étoient assez paresseux, et, comme milady n'admettoit pas la discipline qui étoit alors en usage, le fils de milord n'apprenoit que ce qui lui plaisoit, ce qui étoit peu de chose, et jamais jusqu'à la fin de sa vie on ne

put lui faire traduire six vers de Virgile. Mistress Béatrix babilloit joliment le françois de fort bonne heure, et chantoit agréablement; mais ceci, c'étoit sa mère qui le lui avoit enseigné, et non Harry Esmond, qui avoit peine à distinguer *Green Sleeves* de *Lillabullero*, quoiqu'il n'eût pas de plus grand plaisir au monde que d'entendre ces dames chanter. Il les voit en ce moment (les oubliera-t-il jamais?) comme elles avoient coutume d'être assises les soirs d'été, ces deux têtes dorées au-dessus du page, la petite main de l'enfant et celle de la mère battant la mesure, et leurs voix montant et descendant à l'unisson.

Mais si les enfants étoient paresseux, c'étoit merveille de voir avec quelle ardeur la mère apprenoit de son jeune précepteur, et lui enseignoit aussi. Elle avoit l'instinct le plus heureux, l'instinct de discerner les beautés latentes et les grâces secrètes des livres, surtout des livres de poésie, ainsi que dans une promenade elle découvroit les fleurs des champs et en faisoit des bouquets comme personne. Elle étoit critique non de raisonnement, mais de sentiment, le plus charmant commentateur des livres qu'ils lisoient ensemble; et les heures, les plus heureuses peut-être de la vie du jeune Esmond furent celles passées en compagnie de cette bonne maîtresse et de ses enfants.

Ces heureux jours devoient bientôt finir, toutefois; et c'étoit la volonté de lady Castlewood qui devoit y mettre fin. Il arriva vers la Noël, Harry Esmond ayant alors plus de seize ans, que son ancien camarade, adversaire et ami, Tom Tusher, le fils du ministre, revint de son école de Londres: c'étoit un beau, grand et vigoureux garçon qui alloit entrer au collége, avec une bourse de son école et la perspective d'une promotion plus tard dans l'Église. Tom Tusher ne parloit plus que de Cambridge; et les deux jeunes gens, qui étoient bons amis, s'examinèrent avec ardeur l'un l'autre sur les progrès qu'ils avoient faits dans leurs études. Tom avoit appris un peu de grec et d'hébreu, indépendamment du latin où il étoit assez fort, et il s'étoit adonné aussi aux mathématiques sous la direction de son père, qui étoit profès dans ces sciences auxquelles Esmond n'entendoit rien; et il n'écrivoit pas non plus le latin aussi bien que Tom, quoiqu'il le parlât mieux, grâce aux leçons de son cher ami le Père jésuite, dont il se souvenoit toujours avec la plus vive affection, lisant ses livres, tenant ses épées en bon état dans la petite crypte où le Père les avoit montrées à Esmond lors de sa visite nocturne; et souvent le soir, assis dans la chambre du chapelain qu'il habitoit, penché sur ses livres, sur ses vers et sur les bagatelles dont il s'occupoit, il levoit les yeux vers la petite fenêtre en songeant qu'il voudroit la voir s'ouvrir et laisser passage au bon Père. Ç'avoit été comme un rêve; sans les épées et les livres, Harry auroit presque pu croire que le Père n'étoit qu'un fantôme de son imagination.... et sans deux lettres aussi qui lui étoient

parvenues, l'une de l'étranger, pleine de conseils et d'affection, l'autre peu de temps après qu'il avoit été confirmé par l'évêque de Hexton, dans laquelle le P. Holt déploroit sa désertion. Mais Harry Esmond se sentoit si sûr maintenant d'être dans la bonne voie, et avoit tant de confiance dans ses forces comme casuiste, qu'il se croyoit capable de tenir tête au Père lui-même, et peut-être bien de le convertir.

Pour opérer sur la foi de son jeune élève, la bonne maîtresse d'Esmond avoit fait des emprunts à la bibliothèque de son père le doyen, qui s'étoit distingué dans la controverse du dernier règne, et, vieux soldat maintenant, avoit suspendu ses armes à son foyer. Celui-ci les décrocha volontiers pour le jeune Esmond, qu'il favorisa de ses propres conseils et de ses lumières. Il ne falloit pas beaucoup presser le jeune garçon pour le décider à partager le culte de sa bien-aimée maîtresse ; et le bon vieux doyen, qui n'avoit pas prêté serment de fidélité, se fit honneur d'une conversion qui dans le vrai étoit due à une plus douce et plus charmante influence.

Sous les yeux bienveillants de milady (milord étant assez généralement plongé dans le sommeil), Esmond lut plusieurs volumes des œuvres des fameux théologiens anglois du siècle précédent, et devint familier avec Wake et Sherlock, avec Stillingfleet et Patrick. Sa maîtresse ne se lassoit jamais d'écouter ou de lire, d'éclairer le texte d'affectueux commentaires, d'insister sur les points qui captivoient le plus son imagination ou que sa raison jugeoit être les plus importants. Depuis la mort du doyen son père, cette dame s'étoit accordé une certaine latitude de lectures théologiques, que son père étoit trop orthodoxe pour permettre, les écrivains favoris du doyen faisant plutôt appel à la raison et à l'ancienneté qu'aux passions ou à l'imagination de leurs lecteurs, en sorte que les œuvres de l'évêque Taylor, et même celles de M. Baxter et de M. Law trouvèrent, en réalité, plus de faveur auprès de milady Castlewood, que les volumes plus sévères de nos grands scolastiques anglois.

Plus tard, à l'Université, Esmond rouvrit la controverse et la poursuivit d'une tout autre manière, quand ses protecteurs eurent décidé qu'il devoit embrasser la carrière ecclésiastique. Mais, quoique sa maîtresse eût fort à cœur cette profession, il n'en fut pas de même de lui. Après cette première ferveur de dévotion ingénue que son bien-aimé jésuite lui avoit inspirée, la théologie spéculative eut peu de prise sur l'esprit du jeune homme. Quand sa crédulité d'enfance fut troublée, et que ses saints et ses vierges descendirent de son autel pour être mis presque au niveau des divinités de l'Olympe, sa croyance devint de l'acquiescement plutôt que de l'ardeur ; et il se détermina à prendre la soutane et le rabat, comme un autre se détermine à porter une cuirasse et des bottes à genouillères, ou à s'installer à un bureau de négociant, pour gagner sa vie, et par

obéissance et nécessité plutôt que par choix. Il y avoit, du temps de M. Esmond, quantité d'hommes de cette espèce aux Universités, qui entroient dans les ordres sans plus de vocation que lui.

Quand Thomas Tusher fut parti, un vif sentiment de découragement et d'inquiétude s'empara du jeune Esmond; et, quoiqu'il ne se plaignît pas, sa bonne maîtresse dut en deviner la cause; car bientôt après elle fit voir non-seulement qu'elle savoit la raison de cette mélancolie, mais encore qu'elle y pouvoit porter remède. Elle avoit l'habitude d'observer ainsi à leur insu ceux qui lui étoient liés par le devoir ou l'affection, et de prévenir leurs desseins ou de les réaliser quand elle en avoit le pouvoir. Il étoit dans sa disposition d'avoir de bonnes pensées et de méditer silencieusement des actes de bienveillance au profit de ceux qui l'entouroient. Nous acceptons généralement ces bons offices comme s'ils nous étoient dûs; les Maries qui versent des parfums sur nos pieds n'obtiennent que peu de remercîments. Quelques-uns d'entre nous ne sont pas sensibles à ce dévouement, ou du moins il ne les pousse pas à la reconnoissance; d'autres ne se les rappellent que des années après, quand les jours sont passés où ces bontés nous étoient prodiguées, et alors en payement de cette dette nous offrons un pauvre et tardif tribut de larmes. Alors les accents oubliés de l'amour nous reviennent, et nous voyons dans le passé de tendres regards.... oh! si brillants et si clairs!... oh! si ardemment désirés!... parce qu'ils sont hors de notre portée; comme une musique de fête qu'on entend des murs d'une prison, ou un rayon de soleil qui passe à travers les barreaux, d'autant plus prisé qu'on ne peut l'atteindre, d'autant plus brillant par le contraste de l'obscurité présente et de la solitude d'où il n'est pas possible de s'échapper.

Toute l'attention que lady Castlewood parut donc prendre à la mélancolie de Harry Esmond, au départ de Tom Tusher, fut d'essayer, par une gaieté qui ne lui étoit point habituelle, de dissiper sa tristesse. Elle rendit ses trois élèves (dont elle étoit le principal) plus gais qu'ils n'avoient jamais été, et plus dociles aussi, apprenant tout et lisant beaucoup plus qu'ils n'avoient eu coutume de faire. « Car qui sait, disoit-elle, ce qui peut arriver, et si nous pourrons garder longtemps un si savant précepteur? »

Frank Esmond dit que pour sa part il ne désiroit point d'en apprendre davantage, et que le cousin Harry pourroit fermer son livre quand il lui plairoit, s'il vouloit venir pêcher; et la petite Béatrix déclara qu'elle enverroit chercher Tom Tusher, et qu'il seroit trop content de venir à Castlewood, si Harry tenoit à s'en aller.

Enfin il arrive un jour un messager de Winchester, porteur d'une lettre du doyen, avec un grand sceau noir, pour dire que sa sœur étoit morte, et qu'elle avoit laissé sa fortune de deux mille li-

vres sterling à ses six nièces, les filles du doyen; et maintes fois depuis, Harry Esmond s'est rappelé la rougeur de sa bonne maîtresse à cette communication, et le regard animé qu'elle jeta sur lui. Elle ne feignit aucune douleur de la mort de cette parente, dont sa famille et elle étoient séparées depuis nombre d'années.

Quand milord apprit cette nouvelle, il ne fit pas non plus une très-longue figure. « L'argent viendra fort à propos pour meubler la salle de musique et la cave qui baisse beaucoup, et pour acheter à Votre Seigneurie un carrosse et une paire de chevaux à deux fins. Et, Béatrix, vous aurez une épinette; et, Frank, vous aurez un petit cheval de la foire de Hexton; et, Harry, vous aurez cinq guinées pour acheter des livres, dit milord, qui étoit généreux avec son argent, et aussi avec celui des autres. Je voudrois que votre tante mourût une fois par an, Rachel; nous pourrions bien dépenser votre argent, et celui de vos sœurs aussi.

— Je n'ai qu'une tante, et.... et j'ai un autre emploi de cet argent, milord, dit milady en rougissant beaucoup.

— Un autre emploi, ma chère! et depuis quand savez-vous ce que c'est que l'argent? s'écria milord. Et que diable est-ce que je vous refuse quand vous en avez besoin?

— Mon intention est de donner cet argent.... Ne pouvez-vous deviner, milord? »

Milord jura un de ses plus gros jurons qu'il ne savoit pas du tout ce qu'elle vouloit dire.

« Je le destine à Harry Esmond pour aller au collége. Cousin Harry, dit milady, il ne faut pas rester plus longtemps dans ce triste endroit; pour vous-même et pour nous, Harry, vous avez un nom à vous faire.

— Dieu me damne! Harry est bien ici, dit milord, ayant pour un moment l'air de mauvaise humeur.

— Est-ce que Harry s'en va? Ce n'est pas pour tout de bon que vous dites qu'il s'en va? s'écrient d'une même voix Frank et Béatrix.

— Mais il reviendra, et cette maison sera toujours la sienne, reprend milady, ses yeux bleus animés d'une bonté céleste; et ses élèves l'aimeront toujours, n'est-ce pas?

— Pardieu, Rachel, vous êtes une brave femme! dit milord, saisissant la main de milady, ce qui la fit beaucoup rougir, et reculer en mettant ses enfans devant elle. Je vous souhaite toutes sortes de prospérités, mon cousin, continua-t-il en donnant à Harry Esmond un coup cordial sur l'épaule. Je ne veux pas entraver votre chance. Allez à Cambridge, garçon; et quand Tusher mourra, vous aurez son bénéfice, si vous n'êtes pas mieux pourvu à cette époque. Nous meublerons la salle à manger et nous achèterons les chevaux une autre année. Je t'en donnerai un de l'écurie : prends celui que tu voudras, excepté le mien et

le hongre bai, et les chevaux de voiture; et que Dieu t'assiste, mon garçon!

— Prenez l'alezan saure, Harry; c'en est un bon. Papa dit que c'est le meilleur de l'écurie, dit le petit Frank sautant et battant des mains. Venez le voir dans l'écurie. »

Et l'autre, dans sa joie et son empressement, se disposoit à quitter sur-le-champ la chambre pour faire ses apprêts de voyage.

Lady Castlewood le suivit d'un regard triste et pénétrant. « Il voudroit déjà être parti, milord, » dit-elle à son mari.

Le jeune homme, honteux, revint sur ses pas. « En vérité, dit-il, je voudrois toujours rester, si Votre Seigneurie me l'ordonnoit.

— Et tu serois un sot pour ta peine, cousin, dit milord. Bah! bah! camarade, va voir le monde. Jette ta gourme, et prends la meilleure chance que le destin t'envoie. Je voudrois revenir à ton âge pour pouvoir aller au collége, et goûter l'ale de Trumpington.

— Notre maison est en effet bien ennuyeuse, s'écria milady avec un certain accent de tristesse et peut-être même de sarcasme. Une vieille maison maussade à moitié ruinée, et le reste à moitié meublé seulement; une femme et deux enfans ne sont qu'une pauvre compagnie pour des gens habitués à mieux. Nous ne sommes bonnes, messieurs, qu'à être vos servantes, et vos plaisirs nécessairement doivent être ailleurs qu'au logis.

— Que je sois maudit, Rachel, si je sais si vous parlez sérieusement ou non! dit milord.

— Sérieusement, milord, dit-elle en continuant de serrer contre elle un de ses enfans. Y a-t-il grand sujet de plaisanter? »

Et elle fit une imposante révérence, et jetant sur Harry Esmond un superbe regard qui sembloit dire : « Souvenez-vous; vous me comprenez, vous, s'il ne me comprend pas, » elle quitta la chambre avec ses enfants.

« Depuis qu'elle a découvert cette maudite affaire de Hexton, dit milord.... et puissent être pendus ceux qui la lui ont dite! ce n'est plus la même femme. Elle qui étoit aussi humble qu'une gardeuse de vaches, elle est aussi fière qu'une princesse. Suivez mon conseil, Harry Esmond, et tenez-vous loin des femmes. Depuis que j'ai eu affaire à ces drôlesses-là, elles ne m'ont donné que des dégoûts. J'avais une femme à Tanger avec laquelle, comme elle ne parloit pas un mot de mon langage, vous auriez cru que je pourrois mener une vie paisible. Mais elle essaya de m'empoisonner, parce qu'elle étoit jalouse d'une juive. Il y avoit votre tante, car elle étoit votre tante, la tante Jézabel; votre père a mené une jolie existence avec elle; et voici milady. Quand je la vis montée en croupe derrière le doyen son père, elle sembloit et étoit un tel enfant, qu'une poupée de douze sous auroit pu lui plaire. Et maintenant vous voyez ce qu'elle est, à bas les mains, droite comme un I, haute et puissante

dame; une impératrice ne seroit pas plus superbe. Passez-nous le flacon, Harry, mon garçon. Un pot de bière et une rôtie le matin, dit mon hôte. Une rôtie et un pot de bière à midi, dit ma chère. Dieu me damne, Polly aime un pot d'ale, et relevé d'eau-de-vie, par Jupiter! »

Dans le fait, je suppose qu'ils le buvoient ensemble; car milord avoit souvent de la peine à parler dès midi au dîner; et au souper, le soir, il ne parloit plus du tout.

Le départ de Harry Esmond résolu, il sembla que lady Castlewood aussi se réjouissoit de le perdre; car plus d'une fois, lorsque le jeune garçon, honteux peut-être de son ardeur secrète à partir (en tous cas pris de tristesse à l'idée de quitter ceux dont il avoit reçu tant de preuves d'affection et de bienveillance inestimable), essaya d'exprimer sa reconnoissance à sa maîtresse et ses regrets de s'éloigner de ceux qui avoient donné un abri et des soins à un orphelin sans nom et sans asile, lady Castlevood coupa court à ses protestations de tendresse et à ses lamentations, et ne voulut pas qu'il fût question de chagrin, ne se préoccupant que de la réputation de Harry et de son avenir. « Notre petit legs vous fera vivre quatre ans en gentilhomme. La Providence céleste, votre propre mérite, votre travail, votre honneur devront faire le reste. Castlewood sera toujours un asile pour vous, et ces enfants, que vous avez instruits et aimés, ne desapprendront pas à vous aimer aussi. Et, Harry, dit-elle (et ce fut l'unique fois qu'en parlant elle eut une larme dans l'œil et un tremblement dans la voix), il peut arriver selon le cours de la nature, que je leur sois enlevée; et leur père.... et.... et ils auront besoin de vrais amis et de protecteurs. Promettez-moi de leur rester fidèle.... comme.... comme je crois que je vous l'ai été; et que l'ardente prière et la bénédiction d'une mère vous accompagnent!

— Que Dieu me soit en aide comme je le serai, madame! dit Harry Esmond en tombant à genoux et baisant la main de sa maîtresse. Si vous voulez que je reste, je resterai. Qu'importe si je fais ou non mon chemin dans la vie, ou si un pauvre bâtard meurt aussi inconnu qu'il l'est maintenant? Il suffit que j'aie votre affection et votre bienveillance assurément; et vous rendre heureuse est un devoir suffisant pour moi.

— Heureuse! dit-elle; mais vraiment je devrois l'être avec mes enfants, et....

— Vous ne l'êtes pas! s'écria Esmond; car il savoit quelle vie elle menoit, quoique sa maîtresse et lui n'eussent jamais échangé une parole à ce sujet. A défaut de bonheur, vous pourriez avoir du bien-être. Laissez-moi rester et travailler pour vous; laissez-moi rester et être votre serviteur.

— En vérité, il vaut mieux que vous partiez, dit milady en riant et mettant pour une minute sa main sur la tête du jeune homme. Vous ne resterez pas dans un si triste séjour. Vous irez

au collége et vous vous distinguerez comme il sied à votre nom. Voilà comme vous me plairez le mieux; et.... et si mes enfants ont besoin de vous, ou que j'aie besoin de vous moi-même, vous nous reviendrez; et je sais que nous pouvons compter sur vous.

— Que le ciel m'abandonne si vous ne le pouvez pas, dit Harry en se relevant.

— Et mon chevalier soupire après un dragon qu'il puisse combattre, » dit milady en riant : paroles qui firent tressaillir et rougir Harry Esmond; car il songeoit précisément qu'il voudroit bien rencontrer immédiatement quelque occasion de lui prouver son dévouement. Et il lui fut agréable de penser que sa maîtresse l'avoit appelé son chevalier, et bien souvent il se rappela cette circonstance, et pria le ciel de permettre qu'il fût pour elle un loyal chevalier.

La fenêtre de la chambre à coucher de milady donnoit sur la campagne, et de là on pouvoit voir les collines violettes au delà du village de Castlewood, la verte prairie entre ce village et le château, et le vieux pont jeté sur la rivière. Quand Harry Esmond partit pour Cambridge, le petit Frank courut à côté de son cheval jusqu'au pont, et là Harry s'arrêta un moment et reporta ses regards vers la maison où s'était passée la meilleure partie de sa jeunesse. Elle étoit devant lui avec ses tours grises, une ou deux tourelles brillant au soleil, les arcs-boutants et les murs de la terrasse projetant de grandes ombres bleues sur le gazon. Et Harry s'est souvenu tout le reste de sa vie d'avoir vu sa maîtresse le regardant de sa fenêtre, et les boucles châtain de la petite Béatrix se détachant sur la robe blanche de sa mère. Toutes deux lui dirent adieu de la main, et le petit Frank sanglota de regret de le quitter. Oui, il seroit le loyal chevalier de sa maîtresse, il en fit vœu dans son cœur; et il répondit à leur adieu en agitant son chapeau. Les gens du village avaient aussi leurs adieux à lui faire. Ils savoient que maître Harry alloit au collége, et la plupart eurent de lui un mot aimable. Je ne m'arrête point à dire quelles aventures il se mit à imaginer et quelle carrière il ouvrit devant ses pas avant d'avoir fait trois milles. Il n'avoit pas encore lu les ingénieux contes arabes de M. Galland; mais soyez sûr que l'honnête Alnaschar n'est pas le seul qui bâtisse des châteaux en l'air, qui fonde de belles espérances et qui les fasse crouler aussi.

CHAPITRE X.

Je vais à Cambridge, et je n'y fais pas grand'chose de bon.

Milord, qui dit qu'il aimeroit à revoir les lieux où s'étoit passée sa jeunesse, eut la bonté d'accompagner Harry Esmond dans son premier voyage à Cambridge. Leur route étoit de passer par Londres, où milord vicomte fit rester Harry quelques jours, afin de lui donner une idée des plaisirs de la ville avant qu'il entrât dans ses études universitaires; et, tandis qu'ils étoient là, le patron de Harry conduisit le jeune homme chez milady douairière, à Chelsea, près de Londres, la bonne dame de Castlewood ayant spécialement recommandé que les deux voyageurs fissent une visite respectueuse dans ce quartier.

Sa Seigneurie la vicomtesse douairière occupoit une belle maison à Chelsea, avec jardin derrière et regardant la Tamise, vue toujours brillante et animée avec ses essaims de matelots, de barques et de bateaux de toute espèce. Harry eut envie de rire en reconnoissant dans le parloir le vieux tableau, à lui si bien connu, de sir Peter Lely, où la veuve de son père étoit représentée en vierge chasseresse avec un arc et un carquois dorés, et chargée seulement de cette petite quantité de draperies qu'il paroît que les vierges avoient coutume de porter du temps du roi Charles.

Milady douairière avoit quitté ce costume de chasseresse lorsqu'elle s'étoit mariée. Mais, quoiqu'elle eût maintenant considérablement dépassé la soixantaine, je crois qu'elle pensoit que la nymphe tout aérienne de la peinture pouvoit encore aisément se reconnoître dans la vénérable personne qui donnoit audience à Henry et à son patron.

Elle fit au jeune homme un accueil encore plus favorable qu'à ce dernier, car il lui plut de tenir conversation en françois, langue que milord Castlewood ne possédoit pas très-bien, et elle exprima sa satisfaction de voir que M. Esmond pouvoit la parler couramment. C'étoit la seule qui fût propre à une conversation polie, daigna-t-elle dire, et qui convînt à des personnes de haute distinction.

Milord rit plus tard, lorsqu'ils partirent, de la conduite de sa parente. Il dit qu'il se rappeloit le temps où elle parloit l'anglois assez vite, et il plaisanta à sa joyeuse manière de la perte qu'il avoit faite en n'épousant pas une si charmante femme que celle-là.

Milady vicomtesse voulut bien demander à Sa Seigneurie des

nouvelles de sa femme et de ses enfants; elle avoit ouï dire que lady Castlewood avoit eu la petite vérole; elle espéroit qu'elle n'étoit point aussi défigurée qu'on le disoit.

A cette remarque sur la maladie de sa femme, milord vicomte tressaillit et devint rouge; mais la douairière, en demandant si la jeune dame étoit défigurée, s'étoit tournée vers son miroir et y examinoit sa vieille face ridée avec une telle grimace de satisfaction, que tout ce que ses hôtes purent faire fut de ne pas rire à son respectable nez.

Elle s'informa de la profession à laquelle Harry se destinoit; et milord ayant dit que le jeune homme devoit entrer dans les ordres et avoir le bénéfice de Castlewood quand le vieux docteur Tusher le laisseroit vacant, elle ne fit voir aucun mécontentement à l'idée que Harry deviendroit un ecclésiastique anglican, et même elle parut plutôt bien aise de le voir ainsi pourvu. Elle recommanda à M. Esmond de ne point oublier de lui faire visite lorsqu'il passeroit par Londres, et elle poussa la gracieuseté jusqu'à envoyer une bourse, avec vingt guinées pour lui, à la taverne où milord étoit descendu (le *Lévrier*, dans Charing-Cross); et à cet utile cadeau pour son parent, elle ajouta le présent d'une petite poupée pour la petite fille de milord, Béatrix, qui commençoit à avoir passé l'âge des poupées, et étoit presque aussi grande que sa vénérable parente.

Après avoir vu la ville et été aux théâtres, milord Castlewood et Esmond partirent pour Cambridge, employant deux agréables jours à ce voyage. Ces nouvelles voitures si rapides n'étoient point encore établies, qui font tout le trajet de Londres à l'Université en un seul jour; néanmoins la route fut agréable et parut assez courte à Henry Esmond, et il s'est toujours rappelé avec reconnoissance ces heureux jours de congé que son bon protecteur lui donna.

M. Esmond fut inscrit comme *pensioner*[1] au collége de la Trinité à Cambridge, auquel fameux collége milord avoit appartenu aussi dans sa jeunesse. Le docteur Montague en étoit le principal à cette époque, et il reçut milord vicomte avec une grande politesse; ainsi fit M. Bridge, qui fut choisi pour *tutor*[2] de Harry. Tom Tusher, qui étoit du collége Emmanuel, et qui étoit alors de seconde année, vint présenter ses devoirs à milord, et prendre Harry sous sa protection; et un appartement commode lui ayant été donné dans la grande cour, tout à côté de la porte et près du logement du fameux M. Newton, le patron de Harry prit congé de lui avec beaucoup de paroles affectueuses et de bénédictions, et un avertissement de se mieux conduire à l'Université que milord n'avoit fait lui-même.

1. Les *pensioners* sont des étudiants de second rang qui mangent, en payant, à la table commune. (*Note du trad.*)

2. Les *tutors* sont des espèces de professeurs; mais leurs fonctions n'ont pas une analogie complète avec celle des professeurs de nos colléges. (*Note du trad.*)

Il est inutile de s'étendre dans ces Mémoires sur les particularités de la vie de collége de Harry Esmond. Elle ressembla à celle d'une centaine de jeunes gens de ce temps-là. Mais il avoit le malheur d'être plus âgé d'une couple d'années que la plupart de ses camarades; et son mode précédent d'éducation solitaire, les circonstances de sa vie, et les habitudes pensives et mélancoliques qu'il y avoit naturellement prises, l'éloignèrent, en grande partie, de compagnons plus jeunes et plus ardents que lui. Son précepteur, qui étoit courbé jusqu'à terre, lorsqu'il promenoit milord sur les tapis verts du collége, changea de conduite dès que ce seigneur eut le dos tourné, et fut, du moins Harry le pensa, dur et impérieux. Quand les élèves s'assembloient dans leurs *greges* au collége, Harry se trouvoit seul au milieu de ce petit troupeau; ils partirent d'un grand éclat de rire lorsqu'on lui fit lire du latin, ce qu'il fit, n'en connoissant pas d'autre, avec la prononciation étrangère que lui avoit donnée son ancien maître, le jésuite. M. Bridge, le précepteur, le fit l'objet des plaisanteries grossières auxquelles il aimoit à se livrer. La fierté du jeune homme fut blessée, et sa vanité mortifiée; et il se trouva, pour quelque temps, aussi solitaire dans ce lieu qu'il l'avoit jamais été à Castlewood, où il brûloit de retourner. Sa naissance étoit une source de honte pour lui, et il se croyoit en butte aux dédains et aux sarcasmes des jeunes et des vieux, qui sans doute l'eussent mieux traité, s'il les eût abordés plus franchement. Et maintenant qu'il reporte ses regards, dans des jours plus calmes, sur cette période de sa vie qu'il trouvoit si malheureuse, il peut voir que sa fierté et sa vanité furent pour beaucoup dans les mortifications qu'il attribuoit au mauvais vouloir des autres. Le monde traite avec bonhomie les gens qui en ont, et je n'ai jamais vu un misanthrope le bouder et le quereller, qui ne fût dans son tort. Tom Tusher donna à Henry une foule de bons avis à ce sujet, car Tom avoit du bon sens et un bon caractère; mais M. Harry crut devoir traiter son ancien avec beaucoup de dédain superflu et de mépris absurde, et ne voulut pour rien renoncer à ses chers griefs, auxquels, bien probablement, personne ne croyoit que lui. Quant à l'honnête docteur Bridge, le précepteur, il s'aperçut, après avoir essayé de faire de l'esprit aux dépens de son élève, que le jeune homme ne prêtoit pas à la chose, et que le rire n'étoit pas toujours de son côté. Le maître et l'élève n'en furent pas meilleurs amis; mais Esmond y gagna ceci, que M. Bridge se décida à le laisser tranquille; et, pourvu qu'il suivît ses offices, qu'il fît les exercices de collége exigés de lui, Bridge étoit charmé de ne pas voir la face maussade de Harry dans la classe et de le laisser lire et bouder à part lui dans sa chambre.

Un ou deux poëmes en latin et en anglois, qui furent déclarés n'être pas sans mérite, et un discours latin (car M. Esmond écrivoit mieux cette langue qu'il ne la prononçoit), lui valurent

un peu de réputation auprès des autorités de l'Université et parmi les jeunes gens, qui commencèrent à en faire plus de cas qu'il ne méritoit. Quelques victoires remportées sur leur ennemi commun, M. Bridge, les lui concilièrent et le firent regarder comme le champion de leur année contre les anciens. Ceux d'entre eux auxquels il s'ouvrit ne le trouvèrent pas si sombre et si hautain qu'ils l'avaient cru au premier abord; et don Dismallo, comme on l'appeloit, devint bientôt un personnage de quelque importance dans son collége, et fut, à ce qu'il suppose, déclaré par les anciens comme un assez dangereux caractère.

Don Dismallo étoit un déterminé jeune jacobite, comme le reste de sa famille; il se donnoit beaucoup d'airs absurdes de loyauté; il invitoit ses jeunes amis à boire du vin de Bourgogne à la santé du roi, le jour de naissance du roi Jacques; il prenoit le deuil le jour de son abdication, jeûnoit à l'anniversaire du couronnement du roi Guillaume, et faisoit mille folies dont il sourit maintenant lorsqu'il y songe.

Ces folies lui attiroient mainte remontrance de la part de Tom Tusher, qui fut toujours l'ami des pouvoirs existants, comme Esmond fut toujours en opposition avec eux. Tom étoit whig, tandis qu'Esmond étoit tory. Tom ne manquoit pas une leçon, et faisoit au censeur la plus profonde des révérences. Il n'est pas étonnant qu'il soupirât de l'insubordination de Harry, et qu'il fût mécontent quand les autres rioient de lui. N'étoit que Harry étoit connu pour avoir la protection de milord vicomte, Tom certainement eût rompu avec lui tout à fait. Mais l'honnête Tom ne se brouilla jamais avec un camarade, tant qu'il étoit l'ami d'un grand seigneur. Ce n'étoit pas calcul de la part de Tom, c'étoit inclination naturelle vers la grandeur. S'il flattoit, ce n'étoit point hypocrisie, c'étoit la tendance de son caractère, toujours parfaitement de bonne humeur, obligeant et servile.

Harry auroit dû être fort à son aise: car non-seulement sa maîtresse de Castlewood fournissoit régulièrement à ses besoins, mais la douairière de Chelsea lui faisoit son cadeau annuel, et chaque année à Noël recevoit Esmond dans sa maison près de de Londres; mais, en dépit de ces libéralités, Esmond étoit toujours sans le sou, tandis que c'étoit merveille de voir avec quelle petite pension de son père Tom Tusher trouvoit moyen de faire bonne figure. Il est vrai que Harry dépensoit, donnoit et prêtoit son argent très-largement, ce que ne faisoit point Thomas. Je crois qu'il ressembloit sous ce rapport au fameux duc de Marlborough, qui, ayant reçu dans sa jeunesse un présent de cinquante livres de quelque folle qui s'étoit éprise de sa bonne mine montra nombre d'années après l'argent à Cadogan dans un tiroir où il l'avoit déposé le jour qu'il avoit vendu son honneur imberbe pour se le procurer. Je ne veux pas dire que Tom ait jamais tiré un parti si avantageux de sa bonne mine, car la na-

ture ne l'avoit pas particulièrement doué d'agréments physiques, et il fut toujours un modèle de moralité, ne perdant aucune occasion de donner les meilleurs avis à son jeune camarade, genre de cadeaux dont il n'étoit pas chiche, c'est une justice à lui rendre. Non pas qu'il ne fût aussi à sa manière un joyeux compagnon : il aimoit les plaisanteries, quand par bonheur il les comprenoit, et il prenoit largement sa part d'une bouteille lorsqu'un autre la payoit, et particulièrement s'il y avoit dans la compagnie un jeune lord pour la boire. En pareil cas, il n'y avoit pas de plus solide buveur dans l'Université que M. Tusher; et il etoit édifiant à voir, tout frais rasé et l'air pimpant, chantant *Amen!* le matin de bonne heure à la chapelle. Dans ses lectures, le pauvre Harry se permettoit de courir après les neuf Muses, et aussi vraisemblablement il étoit peu favorisé d'aucune d'elles; tandis que Tom Tusher, qui n'avoit pas plus de dispositions pour la poésie qu'un garçon de charrue, néanmoins, à force de persévérance et d'obséquiosité auprès de la divine Calliope, gagna un prix et quelque considération dans l'Université, et un titre de *fellow* dans son collége, en récompense de ses études. A cette époque de sa vie, M. Esmond acquit le peu de lecture dont il puisse se vanter, et il passoit une bonne partie de ses journées à dévorer avidement tous les livres sur lesquels il pouvoit mettre la main. De cette façon décousue, les œuvres de la plupart des poëtes anglois, françois et italiens, lui passèrent sous les yeux, et il eut aussi une teinture de la langue espagnole, sans parler des langues anciennes, qu'il possédoit passablement, le latin du moins.

Puis, vers le milieu de ses études universitaires, il se mit à faire des lectures en vue de la profession à laquelle l'appeloit une prudence toute mondaine plutôt que son inclination, et la controverse théologique le jeta dans une grande perplexité. Pendant le cours de ses lectures (qui ne furent jamais poursuivies avec le sérieux ou la ferveur que cette étude exige), notre jeune homme se trouva, au bout d'un mois, papiste, et il alloit proclamer sa foi; mais le mois suivant, il étoit protestant, avec Chillingworth; et le troisième, sceptique, avec Hobbs et Bayle : tandis que l'honnête Tom Tusher ne permit jamais à son esprit de s'égarer hors de la voie prescrite dans l'Université, accepta de tout son cœur les trente-neuf articles, et en auroit signé et juré trente-neuf autres en toute obéissance. L'obstination de Harry à ce sujet, et le désordre de ses idées et de sa conversation, choquèrent et affligèrent tellement son ancien ami, qu'il survint entre eux de la froideur et de l'éloignement, en sorte qu'ils ne devinrent guère que de simples connoissances, d'amis intimes qu'ils avoient été d'abord à leur entrée au collége. La politique, aussi, jouoit un grand rôle à l'Université; et là-dessus, également, les opinions étoient diverses. Quoique de la Haute-Église, Tom faisoit profession d'être un grand partisan du roi Guil-

laume; tandis que Harry étoit arrivé au collége avec ses opinions de tory, qui étoient celles de sa famille, et auxquelles il doit ajouter une dangereuse admiration pour Olivier Cromwell, prenant tantôt parti pour lui et tantôt pour le roi Jacques dans les discussions que les jeunes gentlemen avoient dans les chambres les uns des autres, où ils débattoient l'état de la nation, couronnoient et déposoient les rois, et portoient la santé des héros et des beautés des temps passés et présents en sablant l'ale du collége.

Ainsi, soit les circonstances de sa naissance, soit la mélancolie naturelle de sa disposition, Esmond vécut beaucoup seul durant son séjour à l'Université, n'ayant pas assez d'ambition pour se distinguer dans les études de collége, et ne se souciant pas de se mêler aux amusements et aux enfantillages des étudiants qui, pour la plupart, avoient deux ou trois années de moins que lui. Cependant, il étoit fort sensible à la bienveillance qu'on lui témoignoit, comme il l'étoit au dédain et à l'injustice; et, quoique seul en général, il eut pourtant une ou deux amitiés très-chaudes pour ses camarades de cette époque.

Un de ces camarades étoit un singulier personnage qui résidoit à l'Université, quoiqu'il n'en fût pas membre, et étoit professeur d'une science à peine reconnue pour telle dans le cours ordinaire de l'éducation de collége. C'étoit un officier françois réfugié, qui avoit été chassé de son pays natal à l'époque des persécutions contre les protestants, et qui étoit venu à Cambridge, où il enseignoit l'art de l'escrime, et avoit ouvert une salle d'armes. Quoiqu'il se proclamât protestant, on disoit que M. Moreau étoit un jésuite déguisé; dans le fait, il étoit arrivé avec de chaudes recommandations auprès du parti tory, qui étoit assez fort dans cette Université, et étoit vraisemblablement un des nombreux agents que le roi Jacques avoit dans le pays. Esmond trouva la conversation de cet officier beaucoup plus à son goût que celle des théologiens de collége de la salle commune; il ne se lassoit pas de lui entendre raconter les campagnes de Turenne et de Condé, auxquelles M. Moreau avoit pris part; et étant familiarisé avec la langue françoise depuis son jeune âge, et dans un endroit où peu de personnes la parloient, sa compagnie devint fort agréable au brave vieux maître d'armes, dont il étoit l'élève favori et sous lequel il finit par devenir d'une très-passable force dans la noble science de l'escrime.

A la prochaine inscription, Esmond alloit pouvoir prendre son degré de bachelier ès arts, et ensuite, en temps convenable, revêtir la soutane et le rabat que sa bonne maîtresse vouloit lui voir porter. Tom Tusher étoit lui-même, à cette époque, un ecclésiastique et un *fellow* de son collége; et Harry se disoit qu'il céderoit bien volontiers à Tom son droit sur le bénéfice de Castlewood, et que la chaire n'étoit nullement sa vocation. Mais

comme, avant toutes choses, il étoit soumis à sa chère maîtresse et savoit qu'un refus de sa part lui feroit de la peine, il se détermina à ne point laisser voir sa répugnance pour les fonctions cléricales ; et c'est dans cette peu satisfaisante disposition d'esprit qu'il alla passer les dernières vacances qu'il devoit avoir Castlewood avant d'entrer dans les ordres.

CHAPITRE XI.

Je viens en vacances à Castlewood, et trouve un squelette dans la maison.

A ces troisièmes longues vacances, Esmond vint comme d'habitude à Castlewood, éprouvant toujours un vif frémissement de plaisir à se retrouver dans la maison où il avoit passé tant d'années, et vu se reposer sur lui les regards bienveillants de sa maîtresse. Elle vint au-devant de lui avec ses enfants, qu'elle avoit presque toujours avec elle lorsqu'elle le voyoit. Miss Béatrix étoit devenue si grande que Harry ne sut pas bien s'il devoit l'embrasser ou non ; et elle rougit et recula lorsqu'il voulut lui donner un baiser, quoiqu'elle l'acceptât et même le provoquât, lorsqu'ils furent seuls. Le jeune lord promettoit de ressembler à son père, mais avec les doux yeux de sa mère. Lady Castlewood elle-même aussi sembloit avoir grandi depuis que Harry ne l'avoit vue; sa tournure étoit plus imposante, son corps avoit pris de l'embonpoint, sa physionomie, comme toujours affectueuse et sensible, avoit plus d'autorité et de décision que n'en avoit cette douce et innocente figure dont Harry gardoit un souvenir si reconnoissant. Le son de sa voix étoit tellement plus grave et plus triste lorsqu'elle lui souhaita la bienvenue, qu'il fit tressaillir Esmond : il la regarda avec surprise, et elle détourna ses regards de lui ; et depuis lors elle évita toujours de rencontrer ses yeux. Quelque chose qui indiquoit une douleur secrète, et qui remplit le cœur d'Esmond d'une inquiétude indéfinissable, sembloit parler par cette voix basse si saisissante, regarder par ces yeux clairs si tristes. L'accueil qu'elle fit au jeune homme fut si froid qu'il en fut peiné (lui qui auroit voulu tomber à ses genoux et baiser le bord de sa robe, tant étoit ardente la respectueuse affection qu'il avoit pour elle), et il répondit en balbutiant aux questions qu'en hésitant de son côté elle s'étoit mise à lui faire. Étoit-il heureux à Cambridge? Avoit-il trop travaillé? Elle espéroit que non. Il avoit beaucoup grandi, et avoit fort bonne mine.

« Il a une moustache ! s'écria master Esmond.

— Pourquoi ne porte-t-il pas une perruque comme milord Mohun ? demanda miss Béatrix. Milord dit que personne ne porte ses cheveux.

— Je crois que vous occuperez votre ancienne chambre, dit milady. J'espère que la femme de charge l'a préparée.

— Eh ! mais, maman, vous y avez été dix fois depuis trois jours vous-même, s'écria Frank.

— Et elle a coupé plusieurs des fleurs que vous avez plantées dans mon jardin.... vous souvenez-vous, il y a tant d'années, quand j'étois une toute petite fille ? dit miss Béatrix, se dressant sur la pointe des pieds. Et maman les a mises sur votre fenêtre.

— Je me souviens que, lorsque vous vous rétablissiez de votre maladie, vous aimiez les roses, » dit la dame en rougissant comme une d'elles. Ils conduisirent tous Harry Esmond à sa chambre, les enfants courant devant et Harry marchant à côté de sa maîtresse, la main dans la main.

Son ancienne chambre n'avoit pas été médiocrement ornée et embellie pour le recevoir. Les fleurs étoient sur la fenêtre dans un vase de porcelaine, et il y avoit sur le lit une belle courtepointe neuve, que cette babillarde de Béatrix dit que maman avoit faite aussi. Un feu petilloit dans la cheminée, quoiqu'on fût au mois de juin. Milady avoit pensé que la chambre demandoit à être chauffée ; tous les soins avoient été pris pour le rendre heureux et le bien recevoir. « Et vous ne serez plus ici comme page, mais comme gentilhomme et comme parent, et vous vous promènerez avec papa et maman, » dirent les enfants. Et aussitôt que sa chère maîtresse et les enfants l'eurent laissé à lui-même, ce fut le cœur débordant d'amour et de reconnoissance, qu'il se jeta à genoux auprès de son petit lit et demanda à Dieu de bénir ceux qui étoient si bons pour lui.

Les enfants, qui font toujours les rapporteurs dans les maisons, l'eurent bientôt mis au fait de la petite histoire de la famille. Papa avoit été deux fois à Londres. Papa étoit souvent dehors à présent. Papa avait emmené Béatrix à Westlands, où elle avoit été reconnue plus grande que la seconde fille de sir George Harper, qui avoit pourtant deux ans de plus. Papa avoit emmené Béatrix et Frank à Bellminster, où Frank avoit boxé avec le fils de lord Bellminster et avoit eu le dessus, à ce que raconta en riant milord à Henry, plus tard. Plusieurs messieurs étoient venus demeurer chez papa, et papa avoit fait venir de Londres un nouveau jeu, un jeu françois, appelé un billard, auquel le roi de France jouoit très-bien ; et lady Castlewood la douairière avoit envoyé un présent à miss Béatrix ; et papa avoit acheté une nouvelle chaise, avec deux petits chevaux, qu'il menoit lui-même, indépendamment du carrosse dans lequel alloit maman ; et le docteur Tusher étoit un vieux grognon, et ils n'aimoient pas du tout à prendre des leçons de lui, et papa

n'étoit pas pour qu'on prît des leçons, et il rioit quand il les voyoit à leurs livres; mais maman aimoit qu'ils en prissent et elle leur en donnoit : « Et je ne crois pas que papa aime beaucoup maman, » dit miss Béatrix avec ses grands yeux. Elle étoit venue tout contre Harry Esmond en babillant de la sorte et elle s'étoit assise sur son genou, et avoit examiné tout le détail de sa toilette et tous les traits bons ou mauvais de son peu remarquable visage.

« Il ne faut pas dire que papa n'aime pas beaucoup maman, dit le garçon à cet aveu. Maman n'a jamais dit cela, et maman vous a défendu de le dire, miss Béatrix. »

C'étoit là, sans doute, ce qui expliquoit la tristesse qui se peignoit dans les yeux de lady Castlewood et les plaintives vibrations de sa voix. Qui ne connoît des yeux illuminés jadis par l'amour et où sa flamme a cessé de briller, des lampes ne brûlant plus, qui jadis étoient tenues en bon état? Tout le monde en a chez soi. Ces mémentos ternissent nos plus splendides appartements; ces figures-là jettent une ombre sur notre soleil. Ainsi les serments qu'on a échangés, et le ciel invoqué, et les cérémonies de l'Église, et la ferme croyance, et l'amour, si tendre et si fidèle qu'il ne douta jamais de son éternité, tout cela ne sert de rien pour rendre l'amour éternel : il meurt, en dépit des bans et du prêtre; et j'ai souvent pensé qu'il devroit avoir les consolations de la religion pendant sa maladie, et un service funèbre, et l'extrême-onction, et un *Abi in pace*. Il suit son cours, comme toutes les choses ici-bas : il a son commencement, son progrès et sa décadence. Sa fleur s'entr'ouvre et s'épanouit au soleil, et puis se fane et meurt. Stréphon et Chloé languissent de part et d'autre, s'unissent dans une commune extase; et bientôt vous apprenez que Chloé pleure, et que Stréphon lui a cassé sa houlette sur le dos. Pouvez-vous la raccommoder de façon à ce qu'il ne reste pas de traces de la rupture? Tous les prêtres de l'hyménée, toutes les incantations aux dieux n'y peuvent rien!

Au sortir de cette vie factice du collége, de ces visions de palmes universitaires, dans lesquelles il étoit plongé depuis deux ans, Harry Esmond, de retour au château, se trouvoit tout à coup transporté au milieu de cette tragédie réelle de la vie, qui l'absorboit et l'intéressoit plus que tout ce que son maître lui avoit enseigné. Les personnes qu'il aimoit le plus au monde et auxquelles il devoit le plus vivoient mal ensemble. La plus douce et la meilleure des femmes n'étoit pas bien traitée et versoit des pleurs en secret; l'homme qui la rendoit misérable par ses négligences, sinon par ses violences, étoit le bienfaiteur et le patron de Harry. Dans les familles où, au lieu de cette sainte flamme intérieure de l'amour, règne la discorde, toute la maison devient hypocrite et chacun ment à son voisin. Le mari, à moins que ce ne soit la femme, ment lorsque entre une visite, et

grimace la réconciliation ou la politesse. La femme ment (dans le fait, c'est sa besogne, et de sourire, si fort qu'elle soit battue), elle renfonce ses larmes et ment à son seigneur et maître; elle ment en disant au petit Jacky de respecter son cher papa; elle ment en assurant à grand-papa qu'elle est parfaitement heureuse. Les domestiques mentent, en prenant des figures sérieuses derrière la chaise de leurs maîtres, et en feignant d'ignorer les batailles qu'on se livre; et ainsi, du matin au soir, la vie se passe à mentir. Et les prétendus sages appellent cela les égards dus à la morale, et indiquent Baucis et Philémon comme des modèles à suivre.

Si milady ne parla pas de ses chagrins à Henry Esmond, milord fut loin d'être aussi réservé après boire, et il s'exprima très-librement, en engageant Harry, avec son cynisme habituel et sa crudité de langage, à se méfier de toutes les femmes, les traitant de tricheuses, de coquines et autres épithètes caractéristiques. Il est vrai que c'étoit la mode du jour, je dois en convenir; et il n'est pas un écrivain un peu célèbre de mon temps, à l'exception du pauvre Dick Steele, qui ne parle d'une femme comme d'un esclave, et ne la méprise et ne la traite comme telle. M. Pope, M. Congreve, M. Addison, M. Gay, chantent tous sur ce ton, chacun suivant sa nature et sa politesse; et le plus violent et le plus injurieux dans ses attaques est le docteur Swift, qui parla d'elles comme il les traita.

Une bonne partie des querelles et des haines qui éclatent entre les gens mariés viennent, selon moi, de la fureur du mari, révolté de découvrir que son esclave et sa compagne de lit, qui doit se prêter à tous ses désirs et a juré aux autels de l'honorer et de lui obéir, lui est supérieure; et que c'est lui, et non pas elle, qui devroit être le subordonné des deux : c'est dans ces controverses, je crois, que gisoit la cause de l'animosité de milord contre sa femme. Lorsqu'il la délaissa, elle commença à penser par elle-même, et ses pensées ne furent pas favorables à son époux. Après l'illumination, quand on a éteint cette lampe de l'amour dont nous venons de parler, et que vous regardez le tableau à la clarté du jour, quel barbouillage! Quelle maladroite imitation de la nature! Combien d'hommes et de femmes en arrivent là, supposez-vous? Et s'il est pénible pour une femme de se trouver accouplée pour la vie à un rustre et tenue d'aimer et d'honorer un lourdaud, il est peut-être encore plus fâcheux pour l'homme lui-même de voir poindre dans sa brumeuse intelligence l'idée que son esclave et son souffre-douleur lui est supérieure en réalité; que la femme qui fait ses volontés et qui se soumet à son humeur devroit être son maître; qu'elle a une foule de pensées qui dépassent la portée de sa lourde cervelle; et que, dans cette tête qui repose sur l'oreiller voisin du sien, couvent des milliers de sentiments, de pensées mystérieuses, de mépris et de rébellions à l'état latent, dont il ne fait

que soupçonner confusément l'existence, lorsque les yeux de la dame en laissent échapper quelque chose; des trésors d'amour condamnés à périr sans qu'une main les ramasse; de charmantes fantaisies, et des images de beautés qui ne demanderoient qu'à croître et à fleurir; un brillant esprit qui auroit l'éclat du diamant si on pouvoit le mettre au soleil : et le tyran qui en est possesseur comprime tout cet essor, repousse tous ces esclaves dans leur obscur cachot, et s'irrite au-dehors de ce que sa prisonnière est rebelle, de ce que sa sujette est désobéissante et intraitable. Ainsi la lampe étoit éteinte au château de Castlewood, et le seigneur et la dame du lieu se voyoient l'un l'autre tels qu'ils étoient. Avec la maladie qui avoit altéré la beauté de milady, avoit disparu le feu de milord pour elle; l'égoïsme et l'infidélité de son mari avoient dissipé son rêve insensé d'amour et de respect. L'amour? Qui peut aimer ce qui est vil et indigne d'amour? Le respect? Qui peut respecter ce qui est grossier et sensuel? Tous les serments du mariage prêtés devant tous les curés, cardinaux, ministres, muftis et rabbins du monde, ne sauroient enchaîner à cette monstrueuse obligation. Ce couple vivoit donc séparé : la femme heureuse qu'il lui fût permis d'aimer et de soigner ses enfants (qui de son plein gré n'étoient jamais loin d'elle), et reconneissante d'avoir sauvé de tels trésors du naufrage où avoit péri la meilleure partie de son cœur.

Ces enfants n'avoient eu d'autres précepteurs que leur mère, et le docteur Tusher, pour la théologie, de temps en temps, et ils avoient fait plus de progrès qu'on ne pouvoit s'y attendre sous une institutrice aussi indulgente et aussi tendre que lady Castlewood. Béatrix chantoit et dansoit comme une nymphe. Sa voix faisoit les délices de son père après dîner. Elle menoit toute la maison avec de petits airs d'impératrice que ses parents encourageoient en riant. Elle connoissoit depuis longtemps le pouvoir de ses yeux brillants, et faisoit des expériences de coquetterie, *in corpore vili*, sur des paysans et des voisins de campagne, en attendant qu'elle pût conquérir et la ville et la cour. Elle mit un ruban neuf pour recevoir Harry Esmond, lui lança des œillades et de gracieux sourires, au grand amusement du jeune homme et de son père, qui rioit de son gros rire et l'excitoit à jouer cette comédie. Lady Castlewood observoit sa fille d'un air grave et triste; la petite n'étoit pas très-convenable dans ses réponses à sa mère, mais ardente à protester de son amour et à promettre de s'amender, et aussi disposée à pleurer après une petite querelle amenée par son étourderie, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée en grâce, qu'à risquer de mécontenter l'excellente dame par de nouveaux accès d'incessante vanité. Quand sa mère la regardoit tristement, elle se réfugioit auprès de la chaise de son père, dont le rire aviné la rassuroit. Elle savoit déjà les exciter l'un contre l'autre, et la friponne se complaisoit dans le mal qu'elle avoit de si bonne heure le talent de faire.

Le jeune héritier de Castlewood étoit gâté par son père et par sa mère. Il recevoit leurs caresses comme font les hommes, comme si elles lui étoient dues. Il avoit ses faucons et son chien épagneul, son petit cheval et ses bigles. On lui avoit enseigné à monter à cheval, et à boire, et à tirer au vol; et il avoit une petite cour, les fils du piqueur et du garde forestier, comme il convenoit à un héritier présomptif, prenant exemple sur milord son père. S'il avoit mal à la tête, sa mère étoit aussi effrayée que si la peste eût été dans la maison. Milord en rioit et s'en moquoit, et un jour (c'étoit le lendemain du nouvel an, et après un excès de *mince pie*), il dit avec quelques-uns de ses jurements habituels : « Dieu me damne, Harry Esmond ! vous voyez comme milady se tourmente de la migraine de Frank. Eh bien, c'étoit de moi qu'elle étoit inquiète et effrayée jadis, mon garçon (passez-moi le flacon, Harry), si j'avois mal à la tête. Elle ne se soucie plus de ma tête à présent. Voilà comme elles sont, les femmes.... elles sont toutes de même, Harry, toutes des coquettes au fond du cœur. Tenez-vous-en au collége, tenez-vous en au punch et à l'ale; et ne voyez jamais de femme qui soit plus belle qu'une vieille souillon de chambrière : c'est le conseil que je vous donne. »

C'étoit l'habitude de milord de lancer à table force plaisanteries de cette nature, en présence de sa femme et de ses enfants, de grossiers sarcasmes que milady détournoit souvent, ou que parfois elle feignoit de ne point entendre, ou qui, de temps en temps, portoient coup (comme on pouvoit le voir à la rougeur et aux yeux pleins de larmes de la pauvre victime), ou qui encore lui faisoient perdre son sang-froid, et la poussoient à riposter d'une voix tremblante de colère. Le couple n'étoit pas heureux, et on n'étoit pas heureux de se trouver en tiers. Hélas ! faut-il que l'amour et la loyauté du jeune âge finissent par l'aigreur et la banqueroute? Voir un jeune couple qui s'aime, ce n'est pas étonnant; mais voir un vieux couple qui s'aime, il n'est pas de plus doux spectacle. Harry Esmond devint le confident de l'un et de l'autre : c'est-à-dire, milord lui conta tous ses griefs (dont véritablement il ne devoit se prendre qu'à lui-même), et Harry devina ceux de milady; son affection l'amenoit aisément à pénétrer l'hypocrisie sous laquelle lady Castlewood alloit si volontiers déguisée, et à discerner les souffrances de son cœur sous le sourire de son visage. C'est une dure obligation pour les femmes, que ce masque auquel le monde les condamne; mais il n'est pas de plus grand crime pour une femme qui est maltraitée et malheureuse, que de laisser voir qu'elle l'est. Le monde exige impitoyablement qu'elle fasse bonne contenance, et il faut que, comme les veuves du Malabar, elle aille souriante et fardée se sacrifier avec son mari, ses proches étant les plus ardents à la pousser à son devoir, et à étouffer, sous leurs acclamations et leurs applaudissements, ses cris d'angoisse.

Ainsi, sans trop savoir comment, Harry Esmond se trouva initié au triste secret du ménage de son patron. Ce secret avoit passé sous ses yeux deux années auparavant, et alors il n'étoit pas en état d'y rien comprendre; mais la lecture, la réflexion et l'expérience des hommes l'avoient vieilli, et un des plus profonds chagrins d'une vie qui, franchement, n'avoit jamais été bien heureuse, lui vint au cœur en voyant cette infortune à laquelle il ne pouvoit offrir qu'une pitié stérile.

Il a été dit que milord ne voulut jamais prêter serment de fidélité ni siéger comme pair du royaume d'Irlande, où, par le fait, il n'avoit qu'une seigneurie nominale; il refusa aussi une pairie angloise dont le gouvernement du roi Guillaume avoit essayé de tenter sa loyauté.

Il eût sans doute accepté cette pairie, sans les vives remontrances de milady, qui avoit plus d'empire sur les opinions que sur la conduite de son mari, et qui, étant une femme simple de cœur, incapable d'avoir deux poids et deux mesures, ne pouvoit songer à dévier de sa fidélité à la famille exilée, ou à reconnoître aucun autre souverain que le roi Jacques; et, quoiqu'elle acquiesçât à la doctrine de l'obéissance au pouvoir régnant, aucune séduction, croyoit-elle, ne la décideroit à reconnoître le prince d'Orange comme monarque légitime, ni à laisser son époux le reconnoître en cette qualité. Si bien que milord Castlewood refusa le serment presque toute sa vie, bien que son abnégation lui causât plus d'un regret et le rendît fort maussade.

L'année qui suivit la révolution, et pendant toute la vie du roi Guillaume, on sait qu'il y eut constamment des intrigues pour la restauration de la famille exilée; mais si milord Castlewood y prit part, ce qui est probable, ce ne fut que pour peu de temps, et alors que Harry Esmond étoit trop jeune pour être admis à des secrets de cette importance.

Mais dans l'année 1695, quand sir John Fenwick, le colonel Lowick et autres, eurent l'idée de tendre un guet-apens au roi Guillaume sur son passage de Hampton-Court à Londres, et qu'il se forma un complot dans lequel entrèrent un grand nombre de seigneurs et de personnes de qualité, le P. Holt, le jésuite qui avoit converti Henry, parut à Castlewood, et amena avec lui un jeune ami, un gentilhomme qu'il étoit aisé de voir que milord et le Père traitoient avec une déférence particulière. Harry Esmond vit ce gentilhomme, et eut occasion de le reconnoître plus tard, comme on le verra en son lieu; et il est à peu près certain maintenant que milord vicomte étoit pour quelque chose dans les affaires qui tenoient toujours le P. Holt en haleine et le faisoient aller et venir sous une douzaine de noms et de déguisements. Le compagnon du Père se faisoit appeler le capitaine Jacques; et ce fut sous un nom et sous un aspect bien différent que Harry Esmond le vit par la suite.

Ce fut l'année d'après qu'éclata la conspiration Fenwick, qui

est à présent du domaine de l'histoire, et qui finit par l'exécution de sir John et de plusieurs autres, qui subirent courageusement la peine de leur trahison, et qui furent accompagnés à Tyburn par le père de milady, le doyen Armstrong, M. Collier, et autres intrépides ecclésiastiques non assermentés, qui leur donnèrent l'absolution au pied du gibet.

On sait que, lors de l'arrestation de sir John, on découvrit les noms d'un grand nombre de gentilshommes impliqués dans la conspiration, et qu'avec une sagesse et une clémence pleines de noblesse, le prince brûla la liste des conspirateurs qu'on lui avoit remise, et dit qu'il n'en vouloit pas savoir davantage. Or, ce fut après cela que milord Castlewood jura sur ses grands dieux que jamais il ne s'engageroit dans aucune entreprise contre un homme si brave et si miséricordieux; et il le dit à Holt, quand cet infatigable prêtre le vint voir et voulut le faire entrer dans une conspiration nouvelle. Après cela, milord ne parla plus du roi Guillaume que comme du plus sensé, du plus brave et du plus grand des hommes, ce qu'il étoit. Milady Esmond, pour sa part, dit qu'elle ne pardonneroit jamais au roi, premièrement d'avoir dépossédé son beau-père du trône, et secondement, de n'avoir pas été fidèle à sa femme, la princesse Marie. En vérité, je crois que si Néron ressuscitoit, qu'il devînt roi d'Angleterre et se conduisît bien dans son ménage, les femmes lui pardonneroient. Milord ne fit que rire des objections de sa femme; ce type de vertu n'étoit pas précisément son affaire.

La dernière conférence de M. Holt avec Sa Seigneurie eut lieu lorsque Harry revint du collége passer au château ses premières vacances (Harry ne vit son ancien précepteur qu'une demi-heure, et n'échangea pas avec lui un mot en particulier). et leur entretien, quel qu'il fût, laissa milord vicomte dans un grand trouble d'esprit; à tel point que sa femme et son jeune parent, Henry Esmond, ne purent s'empêcher de le remarquer.

Après le départ de Holt, milord rudoya Esmond, et ensuite le traita avec la plus grande déférence; il évita les questions et la compagnie de sa femme, et regarda ses enfants d'un air sombre et inquiet, en murmurant : « Pauvres enfants ! pauvres enfants ! » de façon à remplir d'alarmes ceux dont la vie se passoit à épier ses regards et à lui obéir. Et cet air sombre, chacune des personnes qui s'intéressoient au lord Castlewood l'interpréta à sa manière.

Milady, avec un rire de cruelle amertume, dit : « Je suppose que la personne de Hexton a été malade ou lui a fait une scène » (car l'infatuation de milord pour mistress Marwood n'étoit que trop connue). Le jeune Esmond craignit que ce ne fussent des embarras d'argent, car il avoit été initié à l'état de ses affaires, et que la cause des tourments de lord Castlewood ne fût dans ses dépenses, toujours plus grandes que son revenu

Un des motifs pour lesquels milord vicomte avoit pris en ami-

tié le jeune Esmond étoit tout accidentel; et cette circonstance, dont il n'a pas encore été question, fut fort heureuse pour Henry. Très-peu de mois après l'arrivée de milord à Castlewood, en hiver, il advint que le petit Frank, qui étoit encore en jupon, trottant par la chambre, un jour que son père après boire s'étoit endormi sans s'inquiéter de lui, se traîna jusque dans la cheminée, et le bonheur voulut qu'Esmond fût envoyé par sa maîtresse pour chercher l'enfant, juste au moment où un tison avoit mis le feu aux vêtements du petit bambin qui poussoit des cris; et Esmond, se jetant sur lui, arracha l'habit de l'enfant qui avoit eu plus de peur que de mal; mais certainement il étoit providentiel qu'une personne résolue fût entrée en cet instant, car sans cela l'enfant couroit grand risque de mourir brûlé, milord ayant le sommeil fort lourd après dîner, et n'ayant pas au réveil le sang-froid nécessaire à un homme qui a un danger à braver.

Depuis lors, le père, témoignant hautement ses remords et sa honte de n'être bon à rien qu'à s'enivrer, et son admiration pour Harry, que Sa Seigneurie traitoit de héros pour un service dont le mérite étoit fort mince, eut les plus tendres égards pour le sauveur de son fils, et Harry devint tout à fait de la famille. Ses brûlures furent soignées avec la plus grande sollicitude par sa bonne maîtresse, qui dit que le ciel l'avoit envoyé pour être l'ange gardien de ses enfants, et qu'elle l'aimeroit toute sa vie.

Et ce fut après cela, et par suite de la très-grande affection qui s'étoit développée dans cette petite famille, plutôt qu'à cause des exhortations du doyen Armstrong (quoiqu'elles ne fussent pas d'un foible poids sur lui), que Harry adopta tout à fait la religion de sa maison et de sa chère maîtresse, dont il a toujours fait profession depuis. Quant aux propos du docteur Tusher, qui se vantoit d'avoir été l'instrument de cette conversion (même à cet âge si tendre, M. Esmond avoit un tel mépris pour le docteur, que, si Tusher lui avoit recommandé de croire quelque chose ce qu'il ne faisoit pas, ne se mêlant jamais de rien), Harry en eût à l'instant même mis en doute la vérité.

Milady buvoit rarement du vin; mais à certains jours de l'année, tels que les jours de naissance (le pauvre Harry n'en avoit pas) et les anniversaires, elle en prenoit un peu, et le 29 de décembre étoit un de ces jours. A la fin donc de cette année 96, ce pouvoit être environ une quinzaine après la dernière visite de M. Holt, lord Castlewood étant fort sombre d'esprit et assis à table, milady, ordonnant à un domestique de lui apporter un verre de vin et regardant son mari avec un de ses plus doux sourires, dit :

« Milord, ne voulez-vous pas vous verser rasade et me permettre de vous proposer une santé?

— Laquelle, Rachel? dit-il, tendant son verre pour qu'on le remplît.

— C'est aujourd'hui le 29 de décembre, dit milady avec son air de tendre reconnoissance; et la santé que je porte est : « Harry béni soit-il, qui a sauvé la vie à mon enfant! »

Milord regarda Henry dans les yeux et vida son verre; mais il le déposa aussitôt avec bruit sur la table, et, se levant avec une sorte de gémissement, il sortit de la salle. Qu'avoit-il? Nous vîmes tous qu'il étoit en proie à quelque chagrin.

La prudence de milord l'avoit-elle rendu plus riche, ou lui étoit-il survenu des legs qui lui permettoient d'avoir un plus grand établissement que celui assez modeste qui étoit déjà trop pour ses moyens? Harry Esmond ne pouvoit le dire; mais la maison de Castlewood étoit maintenant sur un pied beaucoup plus coûteux qu'elle ne l'avoit été dans les premières années de l'avénement de milord au titre de la famille. Il y avoit plus de chevaux à l'écurie et plus de domestiques au château, et on y recevoit beaucoup plus de monde qu'anciennement, où l'on avoit assez de peine à tenir la maison comme il convenoit au rang de Sa Seigneurie, sans faire de dettes. Et il ne falloit pas une grande pénétration pour voir que plusieurs des nouvelles connoissances du vicomte n'étoient point agréables à la dame du lieu : non pas qu'elle ne fût très-courtoise envers elles, comme elle l'étoit toujours pour tout le monde; mais c'étoient des personnes qui ne pouvoient lui plaire, et dont une dame si raffinée et si réservée ne pouvoit guère désirer la société pour ses enfants. C'étoient des ivrognes de squires du voisinage, qui brailloient leurs chansons sous ses fenêtres et se grisoient avec le punch et l'ale de milord; c'étoient des officiers de Hexton, en compagnie desquels notre petit lord apprenoit à jaser et à boire et à jurer aussi, d'une manière qui faisoit trembler la délicate dame pour son fils. Esmond essayoit de la consoler en lui disant ce que lui avoit appris son expérience du collége : que tôt ou tard, dans le cours de la vie, un homme doit tomber dans cette sorte de compagnie et de conversation; et que peu importoit qu'il l'entendît à douze ans ou à vingt, les jeunes gens qui quittoient le plus tard la jupe de leur mère n'étant pas généralement les moins mauvais sujets. Mais c'étoit de sa fille que lady Castlewood étoit le plus inquiète, et du danger dont elle croyoit la petite Béatrix menacée par le laisser-aller de son père (il faut avouer que milord, particulièrement depuis ces malheureuses dissensions domestiques, étoit violent dans son langage avec les enfants lorsqu'il étoit en colère, comme il étoit trop familier, pour ne pas dire grossier, lorsqu'il étoit de bonne humeur), et par la compagnie que l'insouciant lord faisoit voir à la petite.

Pas très-loin de Castlewood est le château de Sark, où vivoit la marquise de Sark, qui étoit connue pour avoir été la maîtresse du feu roi Charles; et dans cette maison, que fréquentoient, il est vrai, une grande partie des gentilshommes du pays, milord

voulut à toute force non-seulement aller lui-même, mais emmener sa fille et son fils pour jouer avec les enfants. Béatrix et Frank ne demandoient pas mieux, car la maison étoit magnifique et l'accueil fort gracieux. Mais milady, avec raison assurément, pensa que les enfants d'une mère telle qu'avoit été cette fameuse lady Sark n'étoient pas une compagnie convenable pour les siens, et elle en dit son avis à son époux. Le ton qu'il prenoit lorsqu'il étoit contrecarré n'étoit pas des plus doux : bref, il y eut à ce sujet une querelle de famille, comme il y en avoit eu sur maint autre point. La dame fut obligée de céder, car la volonté de milord faisoit loi, et elle ne pouvoit pas, à cause de leur âge tendre, expliquer à ses enfants pourquoi elle étoit opposée à cette partie de plaisir, ni même leur dire qu'elle le fût; mais, en outre, elle eut la secrète mortification de les voir revenir enchantés de leurs nouveaux amis, tout chargés de présents et brûlant qu'on leur permît de retourner dans un lieu de délices tel que le château de Sark. Elle se disoit que chaque année cette compagnie seroit plus dangereuse pour sa fille; car d'enfant Béatrix commençoit à devenir femme, et sa beauté se développoit de jour en jour, ainsi que plus d'un défaut de caractère.

Harry Esmond se trouva être le témoin d'une des visites que la vieille dame de Sark fit à la dame du château de Castlewood, où elle arriva en grand apparat, avec six chevaux alezans et des rubans bleus, et un page sur chaque marchepied du carrosse, un écuyer et des valets armés à cheval devant et derrière elle. Sans le déplaisir qu'on lisoit sur la figure de lady Castlewood, il eût été amusant d'observer la conduite des deux ennemies : la froide patience de la jeune, et l'inaltérable bonne humeur de la vieille, qui ne voulut jamais prendre à mal aucuue des intentions de sa rivale, et qui ne cessa de sourire et de rire, et de cajoler les enfants, et de faire des compliments aux hommes, aux femmes, aux enfants, même aux chiens, même aux chaises et aux tables de Castlewood, tant elle étoit déterminée à y admirer toutes choses. Elle fit l'éloge des enfants, et exprima le vœu, comme bien elle pouvoit, que sa propre famille eût été aussi bien élevée que ces chérubins. Elle n'avoit jamais vu de teint pareil à celui de la chère Béatrix, quoique assurément elle y eût bien droit de par son père et sa mère. Celui de lady Castlewood étoit vraiment une merveille de fraîcheur, et lady Sark soupira de n'être point née blonde; et remarquant Harry Esmond, et le fascinant de son regard suranné, elle le complimenta sur son esprit, qu'elle dit pouvoir deviner à ses yeux et à son front; et elle fit vœu de ne jamais l'inviter à Sark, tant qu'elle y auroit sa fille.

CHAPITRE XII.

Milord Mohun vient parmi nous pour notre malheur.

Dans la cavalcade de cette vieille princesse, se trouvoient deux gentilshommes : son fils, milord Firebrace, et l'ami de celui-ci, milord Mohun, qui tous deux furent accueillis avec beaucoup de cordialité par l'hospitalier seigneur de Castlewood. Milord Firebrace étoit un jeune seigneur foible de corps et d'esprit, de petite taille et d'intelligence bornée, à en juger d'après la conversation que le jeune Esmond eut avec lui; mais l'autre étoit une personne du plus bel air, avec une mine hardie et belliqueuse, qui, à en croire la chronique du temps, lui avoit valu la conquête de plusieurs beautés à la mode. Il avoit combattu et vaincu en France aussi bien que dans les Flandres; il avoit fait deux campagnes avec le prince de Bade sur le Danube, et avoit vu Vienne échapper au Turc; et il parloit agréablement de ses exploits, et avec la mâle franchise d'un soldat, de façon à plaire à tous ses auditeurs de Castlewood, qui étoient peu habitués à rencontrer un si charmant compagnon.

La première fois qu'il vint, milord ne voulut pas entendre parler de son départ avant dîner, et il emmena les hommes pour les amuser, laissant sa femme faire les honneurs de la maison à la vieille marquise et à sa fille. Ils visitèrent les écuries, où milord Mohun fit l'éloge des chevaux, quoiqu'il n'y eût pas grand'chose à y voir; ils parcoururent la vieille maison et les jardins, et refirent le siége qu'elle avoit soutenu du temps de Cromwell; ils firent une partie de longue paume dans la vieille cour, où le lord Castlewood battit milord Mohun, qui dit qu'il aimoit la paume plus que tout, et qu'il reviendroit bientôt à Castlewood pour avoir sa revanche. Après dîner, ils jouèrent aux boules et burent du punch dans l'allée verte; et quand ils se séparèrent, ils étoient amis intimes, milord Castlewood embrassant l'autre lord avant qu'il montât à cheval, et le proclamant le meilleur compagnon qu'il eût rencontré depuis bien longtemps. Toute la soirée, en fumant sa pipe de tabac, Castlewood ne cessa de faire à Henry Esmond l'éloge de son nouvel ami, et à la lettre il ne cessa d'en parler que lorsque Sa Seigneurie fut trop ivre pour pouvoir articuler distinctement.

Le lendemain, au déjeuner, le même sujet revint sur le tapis; et quand milady s'avisa de dire qu'il y avoit dans l'air et le ton du lord Mohun quelque chose de libre qui lui inspiroit de la méfiance, son mari partit d'un de ses éclats de rire, accompa-

gné d'un de ses jurements, disant qu'il n'avoit jamais aimé homme, femme ou bête, dont elle ne devînt infailliblement jalouse; que Mohun étoit le plus charmant garçon de l'Angleterre; qu'il espéroit le revoir souvent pendant qu'il l'avoit pour voisin, et qu'il feroit savoir à Mohun ce que milady Prude avoit dit de lui.

« Vraiment, dit lady Castlewood, j'aime assez sa conversation. Elle est plus amusante que celle de la plupart des gens que je connois. Elle m'a paru trop libre, j'en conviens, moins à cause de ce qu'il disoit que de ce qu'il donnoit à entendre.

— Bah! Votre Seigneurie ne connoît pas le monde, répondit son époux; et vous avez toujours été aussi facile à effaroucher que lorsque vous n'aviez que quinze ans.

— Vous ne me trouviez pas de défaut, quand je n'avois que quinze ans.

— Corbleu, madame, vous n'êtes plus d'âge à porter bavette, et m'est avis que je suis juge de la compagnie que ma femme doit voir, dit milord en frappant sur la table.

— Eh mais! Francis, je n'ai jamais pensé autrement, » répliqua milady en se levant et faisant une révérence pleine de dignité, où, s'il y avoit obéissance, il y avoit aussi bravade, et dans laquelle un témoin attachant un profond intérêt au bonheur de ce couple, comme le faisoit Harry Esmond, pouvoit voir combien ils étoient irrévocablement séparés, et quel abîme de dissension et de discorde s'étoit ouvert entre eux!

« Pardieu! Mohun est le meilleur garçon de l'Angleterre; et je l'inviterai à venir ici, ne fût-ce que pour faire enrager cette femme. Avez-vous jamais vu une aussi froide insolence, Harry? Voilà comme elle me traite, s'écria-t-il, éclatant de fureur, les poings serrés et la face rouge. Je ne compte plus dans ma maison. Il faut que je sois l'humble serviteur de cette fille de prêtre. Par Jupiter! j'aimerois mieux qu'elle me jetât son assiette à la tête que de ricaner comme elle fait. Elle me dégrade aux yeux de mes enfants avec ses damnés airs; et je jurerois qu'elle dit à Frank et à Béatrix que leur père est un réprouvé, et qu'ils doivent avoir du mépris pour moi.

— En vérité, monsieur, je ne l'ai jamais entendue parler de vous qu'avec considération, objecta Harry Esmond.

— Non, Dieu me damne! je voudrois qu'elle parlât. Mais jamais elle ne parle. Elle me méprise et tient sa langue. Elle s'éloigne de moi comme si j'avois la peste. Par George! elle ne craignoit pas de l'attraper jadis. Et quand je venois lui faire la cour, vous auriez vu mademoiselle devenir toute rouge, toute rouge de joie, par George! Que pensez-vous qu'elle me disoit, Harry? Elle me disoit elle-même, quand je la plaisantois sur la damnée rougeur de ses joues riantes : « C'est comme cela qu'on « fait à Saint-James; j'arbore mon drapeau rouge lorsque vient « mon roi. » J'étois son roi alors, vous voyez. Et maintenant,

monsieur, regardez-la! Je crois qu'elle seroit bien aise que je fusse mort; et au fait je le suis pour elle depuis cinq ans, depuis que vous avez tous eu la petite vérole; et jamais elle ne m'a pardonné de m'en être allé.

— Vraiment, milord, quoique ce fût difficile, je crois que ma maîtresse vous a pardonné, dit Harry Esmond; et je me rappelle avec quelle anxiété elle guettoit le retour de Votre Seigneurie, et avec quelle tristesse elle se détourna quand elle vit votre air froid.

— Dieu me damne! s'écria milord, voudriez-vous que je fusse resté à attendre la petite vérole? A quoi diantre cela auroit-il servi? Je sais braver le danger autant qu'un autre, mais pas le danger inutile, non, non. Pour rien, grand merci. Et.... vous hochez la tête, et je devine fort bien votre pensée, monsieur l'ecclésiastique.... Il y a eu.... l'autre affaire qui a pu la fâcher. Mais est-ce qu'une femme ne doit jamais pardonner un faux pas à son mari? Me prenez-vous pour un saint?

— Non, en vérité, monsieur, dit Harry avec un sourire.

— Depuis ce temps-là, ma femme est aussi froide que la statue de Charing-Cross. Je te dis qu'il n'y a en elle aucune clémence, Henry. Sa froideur empoisonne ma vie, et me pousse pour me distraire à boire et à courir le pays. Mes enfants ne sont pas à moi, mais à elle, quand nous sommes ensemble. C'est seulement lorsqu'elle n'est plus là avec ses abominables regards de glace qui vous transpercent, qu'ils viennent à moi et que j'ose leur donner un baiser; et c'est pour cela que je les emmène et que j'aime à les voir chez les autres, Harry. La vertu de cette orgueilleuse me tue. La vertu! Donnez-moi une vertu qui sache pardonner; donnez-moi une vertu qui ne soit pas préoccupée de se conserver, mais de rendre les autres heureux. Que diantre! qu'est-ce qu'une ou deux blessures, quand on les reçoit en secourant un ami dans le malheur? »

Et milord frappa de nouveau sur la table, et avala une grande gorgée. Henry Esmond s'émerveilloit tout en l'écoutant, et pensoit que ce pauvre prêcheur d'abnégation avoit pris la fuite devant la petite vérole que sa femme avoit supportée si gaiement, et qui avoit causé tant de désunion dans toutes les existences de cette maison. « Comme on prêche bien, se dit le jeune homme, et comme chacun se donne en exemple dans son propre sermon! Comme chacun a sa version dans une dispute, et une version sincère, qui plus est; et comme les deux parties ont raison ou tort à volonté! » Harry avoit le cœur navré de voir les angoisses qui torturoient l'âme de ce bon et courageux ami et protecteur.

« Vraiment, monsieur, dit-il, je voudrois bien que ma maîtresse pût vous entendre parler comme vous venez de le faire; elle auroit appris là de quoi rendre sa vie plus heureuse. »

Mais milord n'accueillit l'ouverture que par un de ses jurements et par un sarcasme; il dit que le révérend Harry étoit un

bon garçon, mais que, quant aux femmes, elles se ressembloient toutes, que c'étoient des coquines sans cœur. C'est ainsi qu'un homme jette par terre un beau vase, et le méprise parce qu'il est brisé. Il peut n'avoir plus de prix, c'est vrai; mais qui l'avoit en garde, et qui l'a mis en pièces?

Harry, qui auroit donné sa vie pour voir ses bienfaiteurs heureux, se demanda, maintenant qu'il voyoit dans quel état d'esprit étoit milord, et qu'il lui restoit encore beaucoup d'amour au cœur à offrir à sa femme, au cas qu'elle le voulût accepter, s'il ne pourroit pas être un moyen de réconciliation entre les deux personnes qu'il révéroit le plus au monde. Et il chercha comment il feroit connaître à sa maîtresse une partie de sa pensée, et l'avertiroit que, selon lui du moins, son mari étoit encore pour elle un admirateur et, même un amant.

Mais il trouva le sujet très-difficile à manier, lorsqu'il se hasarda à faire sa remontrance, ce qu'il fit du ton le plus grave (car une longue confiance et des preuves réitérées de dévouement et de loyauté lui avoient donné une sorte d'autorité dans la maison, qu'il reprit aussitôt qu'il y revint); et dans un discours qui auroit dû avoir quelque effet, car il partoit vraiment du cœur, il s'aventura à insinuer doucement à son adorée maîtresse qu'elle faisoit tort à son mari par la mauvaise opinion qu'elle avoit de lui, et que le bonheur de toute sa famille tenoit à ce qu'il la désabusât.

Elle, qui étoit d'ordinaire si calme et si douce, si pleine de sourires et d'aimables attentions, éclata à ces paroles du jeune Esmond, et se leva de son siége en le regardant avec une hauteur et une indignation qu'il ne lui avoit jamais vu déployer. Elle n'étoit plus du tout la même en ce moment; c'étoit une princesse courroucée de l'insulte d'un vassal.

« M'avez-vous jamais entendue proférer une parole qui pût faire tort à mon mari? demanda-t-elle vivement d'une voix stridente et en frappant du pied.

— Non, vraiment, dit Esmond, les yeux baissés.

— Venez-vous à moi comme son ambassadeur, *vous*? continua-t-elle.

— Je voudrois voir la paix entre vous par-dessus toute chose au monde, répondit Henry, et j'accepterois toute ambassade dont ce seroit le but.

— Ainsi vous êtes le médiateur de milord, poursuivit-elle, sans tenir compte de ce qu'il disoit. On vous envoie pour me faire rentrer dans l'esclavage, et m'informer que milord daigne rendre ses bonnes grâces à sa servante? Il est las de Covent-Garden, n'est-ce pas, puisqu'il revient au logis, et il voudroit qu'on tuât le veau gras?

— C'est là un bon précédent, sans aucun doute, dit Esmond.

— Pour un fils, oui; mais milord n'est pas mon fils. C'est lui qui m'a mise de côté. C'est lui qui a brisé notre bonheur, et

il m'invite à le réparer. C'est lui qui s'est montré à moi enfin tel qu'il étoit, et non tel que je l'avois cru. C'est lui qui vient devant mes enfants abruti par le vin, qui quitte notre compagnie pour celle des coureurs de tavernes et de mauvais lieux, qui abandonne sa maison pour cette ville là-bas et pour les amis qu'il s'y est faits, et qui, lorsqu'il est las d'eux, revient ici, et s'attend à être reçu par moi à deux genoux. Et c'est vous qu'il envoie comme chambellan! Quelle glorieuse ambassade! Monsieur, je vous fais mon compliment de cette nouvelle place.

— Ce seroit une glorieuse ambassade et une heureuse ambassade aussi, si je pouvois vous remettre bien ensemble, vous et milord, repartit Esmond.

— Je présume que vous avez rempli votre mission maintenant, monsieur. C'en est une jolie que vous avez acceptée là. Je ne sais pas si c'est votre philosophie de Cambridge ou le temps qui a modifié votre manière de voir, continua lady Castlewood d'un ton toujours sarcastique. Peut-être vous aussi vous avez appris à boire, à vous gorger de vin ou de punch; quelle est la boisson favorite de monsieur? Peut-être vous aussi, vous vous arrêtez à *la Rose*, quand vous passez par Londres, et vous avez vos accointances dans Covent-Garden. Je vous rends mes devoirs, monsieur, au prince et à l'ambassadeur, au maître et.... et au laquais.

— Grands dieux! madame, s'écria Henry, qu'ai-je fait pour que vous m'insultiez ainsi pour la seconde fois! Voulez-vous me faire rougir de ce dont j'étois fier, de vivre de vos bienfaits? Après le plaisir de vous rendre un service (ce que je payerois de ma vie), vous savez que je n'en ai pas de plus grand que d'en recevoir un de vous. Quel mal vous ai-je fait pour me blesser ainsi, femme cruelle?

— Quel mal? dit-elle en regardant Esmond avec des yeux effarés. Eh! mais aucun, aucun que vous ayez su, Harry, ou pu éviter. Pourquoi avez-vous apporté la petite vérole du village de Castlewood? ajouta-t-elle après une pause. Vous n'avez pas pu faire autrement, n'est-ce pas? Qui de nous sait où le destin nous conduit? Mais nous étions heureux, Henry, jusque-là! »

Et Harry sortit de cet entretien en se disant que la brouille de son patron et de sa bien-aimée maîtresse n'étoit pas irrévocable, et qu'ils avoient encore au cœur un grand attachement l'un pour l'autre.

L'intimité des lords Mohun et Castlewood parut s'accroître tant que le premier resta dans le pays; et milord de Castlewood principalement n'avoit pas l'air heureux hors de la vue de son nouveau camarade. Ils chassoient, ils buvoient, ils jouoient ensemble aux boules et à la paume; milord Castlewood alloit pour trois jours à Sark, et ramenoit milord Mohun à Castlewood, où vraiment Sa Seigneurie se faisoit bien venir de tout le monde, ayant une plaisanterie ou un nouveau jeu de garçon pour mademoiselle et son

frère, tous les commérages de la ville pour milord, et de la musique et de la galanterie et force beau langage pour milady, et pour Harry Esmond, qui n'étoit jamais las de les lui entendre raconter, ses campagnes et la vie qu'il menoit à Vienne, à Venise, à Paris, et autres fameuses villes d'Europe qu'il avoit visitées tant en paix qu'en guerre. Et il chantoit en s'accompagnant sur le clavecin de milady, et jouoit aux cartes ou au trictrac, ou à son nouveau jeu de billard avec milord, qu'il battoit invariablement; toujours d'une humeur parfaite, et ayant dans son maintien une certaine grâce virile, qui se ressentoit un peu peut-être des camps et de l'Alsace, mais qui avoit du charme et un cachet de distinction. Ses manières avec lady Castlewood étoient si dévouées et si respectueuses, qu'elle revint bientôt de la première impression de répugnance qu'elle avoit conçue contre lui; et même, avant longtemps, elle commença à prendre intérêt à son salut et à espérer de le convertir, lui prêtant des livres de piété, qu'il promit d'étudier avec déférence. Avec elle, milord parloit de réforme, d'adopter une vie tranquille, de quitter la cour et la ville, quoiqu'il faille convenir que, lorsque les deux lords étoient ensemble à boire leur vin de Bourgogne après dîner, leur langage étoit fort différent, et qu'il étoit fort peu question de conversion du côté de milord Mohun. Lorsqu'ils en étoient à leur seconde bouteille, Harry Esmond avoit coutume de quitter ces deux nobles ivrognes, qui, bien qu'ils parlassent assez librement, Dieu le sait, en sa présence (bonté divine! quelle série d'histoires sur l'Alsace et Spring-Garden, sur les tavernes et les maisons de jeu, et les dames de la cour, et mesdames des théâtres, il peut se rappeler d'avoir entendu dans ces édifiantes conversations!), bien que, dis-je, ils parlassent librement devant Esmond, cependant ils avoient l'air bien aise de le voir partir, et alors ils prenoient une autre bouteille, et puis ils se mettoient à jouer aux cartes, et puis milord Mohun venoit au salon retrouver milady, laissant son bon compagnon cuver son vin.

C'étoit un point d'honneur chez les élégants, à cette époque, de perdre ou gagner noblement aux courses, ou aux jeux de cartes et de dés, et vous n'auriez jamais pu deviner à la contenance de ces deux lords lequel avoit été heureux ou malheureux. Et lorsque milady insinuoit à milord qu'il jouoit plus qu'elle ne vouloit, il la renvoyoit avec un « Bah! » et juroit qu'il n'y avoit rien de plus égal que les chances du jeu, pourvu qu'on le prolongeât assez longtemps. Et il le prolongea assez longtemps, quant à lui, cela est certain. Un homme de qualité alors passoit souvent un quart de la journée à jouer, et un autre quart à boire : j'ai connu plus d'un charmant garçon, homme d'esprit qui plus est, prompt à la repartie et doué de mille grâces, qui auroit été embarrassé d'écrire autre chose que son nom.

Il n'est guère d'homme ou de femme, je suppose, pour peu

qu'il réfléchisse, qui, en reportant ses regards sur le cours de sa vie passée, ne se rappelle quelque circonstance qui, tout insignifiante qu'elle a pu paroître dans le moment, n'en a pas moins changé toute sa carrière. Nous avons presque tous, comme dans la magnifique expression de M. Massillon au sujet du roi Guillaume, notre grain de sable qui nous détourne ou même nous renverse; et ainsi ce fut un mot en l'air, une pure boutade d'enfant maussade, qui accumula tout un amas d'effroyables malheurs sur cette famille dont Harry Esmond faisoit partie.

En revenant à son cher Castlewood dans la troisième année de ses études académiques (où il avoit obtenu cette fois quelque distinction, son poëme latin sur la mort de Gloucester, fils de la princesse de Danemark, lui ayant valu une médaille et son introduction dans la société des beaux-esprits de l'université), Esmond retrouva son petit ami, et son élève Béatrix devenue plus grande que sa mère, svelte et charmante jeune fille, avec des joues roses et florissantes de santé, avec des yeux brillants comme des étoiles dans l'azur, avec une ondoyante chevelure de bronze, s'enroulant autour du plus beau jeune front qui se pût voir; et une mine et une tournure hautaine et élégante, telle que celle de la fameuse statue antique de la Diane chasseresse, à la fois hautaine, leste et impérieuse, avec des yeux et des flèches qui percent et qui tuent. Harry observa et admira cette jeune créature, et la compara dans son esprit à Artémis à l'arc retentissant et aux flèches lançant la mort sur les enfants de Niobé; une autre fois, elle étoit timide et tendre comme la lune versant sur Endymion sa lueur amoureuse. Cette belle créature, cette splendide Phœbé, n'étoit encore que jeune, et n'avoit pas atteint tout son éclat; mais la voyant croître et briller, notre gentilhomme de l'université, la tête pleine de poétiques fantaisies, le cœur peut-être battant de désirs infinis, admira cette jeune divinité, et la contempla, quoique seulement comme une étincelante étoile bien au-dessus de sa sphère, avec une volupté et un enthousiasme sans bornes. Elle avoit été coquette dès son plus bas âge, essayant ses caprices et ses jalousies, ses méchantes espiègleries et ses séduisantes câlineries sur tout ce qui étoit à sa portée; faisant quereller entre elles ses bonnes, et essayant le pouvoir de ses yeux sur le groom derrière lequel on l'avoit mise en croupe.

Elle étoit la favorite et le tourment de son père et de sa mère. Elle intriguoit auprès d'eux secrètement; elle leur prodiguoit ses tendresses et les leur refusoit, les assiégeoit de larmes, de sourires, de baisers, de cajoleries. Lorsque sa mère étoit fâchée, ce qui arrivoit souvent, elle voloit à son père, et, s'en faisant un abri, poursuivoit de là sa victime; quand ils étoient fâchés tous les deux, elle portoit ses caresses aux domestiques, ou guettoit l'instant de reconquérir les bonnes grâces de ses parents, soit en provoquant par surprise leur rire et leur bonne humeur, soit en les apaisant par sa soumission et par une artificieuse humilité. Elle étoit

sævo læta negotio, comme cette volage déesse que décrit Horace, et dont la joie malicieuse a été si noblement dépeinte par un de nos grands poëtes, qui, tout fameux et héroïque qu'il étoit, ne fût point assez fort pour résister aux tortures des femmes.

Il n'y avoit pas plus de trois ans que la petite, qui n'en avoit alors que dix, avoit presque réussi à faire quereller Henry Esmond avec son camarade, le bon et flegmatique Thomas Tusher, qui, de son propre gré, ne se querelloit jamais avec personne, en répétant à ce dernier je ne sais quel mauvais bon mot que Harry avoit fait sur lui (c'étoit bien la plus insignifiante plaisanterie, quoi qu'elle faillît mettre les deux amis aux prises, et je crois que l'espiègle en eût été ravie), et à dater de ce jour Tom se tint à distance d'elle; et elle avoit pour lui des égards, et le cajoloit avec persévérance toutes les fois qu'ils se rencontroient. Mais Harry fut beaucoup plus facilement apaisé, parce qu'il avoit plus d'affection pour elle; et lorsqu'elle commettoit quelque méchanceté, ou se servoit de paroles blessantes, ou faisoit de la peine à ses amis, elle s'excusoit de sa faute, non pas en l'avouant et en la regrettant, mais en niant qu'elle fût coupable, et en protestant de son innocence avec tant d'insistance et avec un tel air d'ingénuité, qu'il étoit impossible de ne la point croire. Dans son enfance, ce n'étoient que des espiègleries; mais avec l'âge, son pouvoir devint plus fatal, comme un petit chat joue d'abord avec une balle, et ensuite fond sur un oiseau et le tue. Il ne faut pas s'imaginer que Harry Esmond eût toute cette expérience à l'époque peu avancée de sa vie dont il écrit en ce moment l'histoire; beaucoup de choses notées ici ne lui furent connues que plus tard. Presque tout ce que Béatrix faisoit ou défaisoit lui paroissoit bon, ou du moins pardonnable, alors et même des années après.

Il se trouva alors que Harry Esmond revint passer à Castlewood ses dernières vacances, avec l'espoir probable d'être nommé *fellow* à son collége, et résigné à faire son chemin dans cette carrière. C'étoit dans la première année du présent siècle, M. Esmond (autant qu'il connoissoit l'époque de sa naissance) ayant alors vingt-deux ans. Il trouva son élève grandie en beauté comme nous l'avons dit, et promettant plus encore; son frère, le fils de milord, un beau et brave garçon plein de cœur, de générosité et de franchise, et bon pour tout le monde, excepté peut-être pour sa sœur, avec laquelle Frank étoit en guerre (et par sa faute à elle); adorant sa mère, dont il étoit la joie, et prenant parti pour elle dans les malheureuses dissensions conjugales qui ne cessoieut plus à présent, tandis que, comme de raison, miss Béatrix se rangeoit du côté de son père. Quand les chefs de famille se brouillent, il faut naturellement que leurs inférieurs portent les couleurs de l'un ou l'autre parti; et même dans les conférences des domestiques à l'antichambre ou à l'écurie, Harry, qui avoit un esprit précoce d'observation, pouvoit

voir quels étoient les partisans de milord et quels ceux de milady, et deviner assez bien comment on discutoit leur déplorable querelle. Nos laquais s'établissent nos juges. Les intrigues de milord ne sont jamais si secrètes que son valet ne les sache ; et la femme de milady porte l'histoire privée de sa maîtresse à la halle aux médisances, et l'échange contre les secrets des autres soubrettes.

CHAPITRE XIII.

Milord nous quitte, mais non le mal qu'il a fait.

Milord Mohun, sur les exploits et la réputation de qui il avoit été rapporté à l'Université de vilains bruits, revint encore demeurer à Castlewood, et parut plus intime que jamais avec milord. Une fois, au printemps, ces deux seigneurs étoient venus à cheval à Cambridge de Newmarket, où ils étoient allés pour les courses, et ils avoient honoré Harry Esmond d'une visite chez lui, après laquelle le docteur Montague, le principal du collége, qui avoit traité Harry avec un peu de hauteur, voyant sa familiarité avec ces personnages, et que milord Castlewood rioit et marchoit la main sur l'épaule de Harry, se radoucit envers M. Esmond, et daigna être très-civil pour lui ; et, quelques jours après son arrivée, Harry conta en riant cette histoire à lady Esmond, faisant remarquer combien il étoit étrange que des hommes fameux pour leur savoir et renommés dans toute l'Europe ne s'en courbassent pas moins ainsi devant un titre, et fussent à plat ventre devant un seigneur, si pauvre qu'il pût être. Là-dessus, mistress Béatrix releva la tête, et dit qu'il étoit séant que ceux de basse origine respectassent leurs supérieurs; que les ecclésiastiques faisoient beaucoup trop les fiers, à ce qu'il lui sembloit; et qu'elle aimoit mieux la façon dont les choses se passoient chez lady Sark, où le chapelain, quoiqu'il aimât le pouding, comme tous les ecclésiastiques, sortoit toujours de table avant qu'on le servît.

« Et quand je serai ecclésiastique, dit M. Esmond, ne m'en donnerez-vous pas, Béatrix?

— Vous.... c'est différent, répondit Béatrix. Vous êtes de notre sang.

— Mon père était un ecclésiastique, dit milady.

— Mais le mien est un pair d'Irlande, dit mistress Béatrix en secouant la tête. Que les gens se tiennent à leur place. Je suppose que vous voudrez que je demande à genoux la bénédiction de M. Thomas Tusher, qui vient d'être fait curé, et dont la mère étoit dame de compagnie! »

Et elle sortit brusquement de la chambre, étant alors dans un de ses accès d'étourderie.

Lorsqu'elle fut partie, milady eut l'air si triste et si grave, que Harry lui demanda la cause de son souci. Elle répondit que ce n'étoit pas seulement pour ce qu'il avoit dit de Newmarket, mais parce qu'elle avoit remarqué, avec beaucoup d'anxiété et de terreur, que milord, depuis sa liaison avec le lord Mohun surtout, avoit repris son goût pour le jeu, auquel il avoit renoncé depuis son mariage.

« Mais les hommes promettent plus qu'ils ne sont capables de tenir dans le mariage, dit milady avec un soupir. Je crains qu'il n'ait perdu de fortes sommes; et notre bien, qui a toujours été petit, s'amoindrit chaque jour, grâce à son insouciante prodigalité. J'ai ouï dire qu'à Londres il voyoit une fort extravagante compagnie. Depuis son retour, c'est un va-et-vient continuel de lettres et d'hommes de loi : il me semble être dans une constante inquiétude, quoiqu'il la cache sous une gaieté bruyante. J'ai regardé par.... j'ai regardé par la porte, hier au soir, et.... et auparavant, dit milady, et je les ai vus aux cartes après minuit : il n'est pas de fortune qui résiste à cette dissipation, encore moins la nôtre, qui est tellement diminuée que mon fils n'aura rien du tout, et ma pauvre Béatrix pas de dot!

— Je voudrois pouvoir vous venir en aide, madame, dit Harry Esmond soupirant, et formant ce vœu en vain et pour la millième fois de sa vie.

— Qui le peut? Dieu seul, dit lady Esmond, Dieu seul, dans les mains de qui nous sommes. »

Et cela est vrai, et pour la manière dont il gouverne sa famille, et pour sa conduite envers sa femme et ses enfants, sujets dont il est le monarque, quiconque observe le monde doit songer, en tremblant quelquefois, au compte que plus d'un homme aura à rendre. Car, dans notre société, il n'est pas de loi qui entrave le roi du coin du feu. Il est maître de la fortune, du bonheur, presque de la vie. Il est libre de punir, de rendre heureux ou malheureux, de ruiner ou de torturer. Il peut tuer une femme graduellement, sans avoir plus d'explications à donner que le grand seigneur qui fait noyer un esclave à minuit. Il peut faire, de ses enfants, des esclaves et des hypocrites, ou des amis et des hommes libres, ou les pousser à la révolte et à l'inimitié contre la loi naturelle de l'amour. J'ai entendu des politiques et des oracles de cafés causer gazette en main, et se railler de la tyrannie du roi de France, et de l'empereur, et je me demandois comment ces hommes (qui sont des monarques aussi dans leur genre) gouvernoient leurs sujets au logis, où tout homme exerce un pouvoir absolu. Quand les annales de chaque petit règne seront montrées au Maître suprême, de qui relève notre souveraineté, on verra au jour des histoires de tyrans domestiques aussi cruels qu'Amurat, et aussi féroces que Néron, et aussi insouciants et dissolus que Charles

Si le patron de Harry Esmond péchoit, c'étoit de cette façon dernière, par trop de facilité de mœurs plutôt que par cruauté; et il auroit pu être ramené à de meilleurs sentiments, s'il avoit eu le temps de pousser son repentir jusqu'à une réforme durable.

Voyant milord et son ami lord Mohun en liaison si étroite, mistress Béatrix se prit à être jalouse de ce dernier; et les deux gentilshommes s'amusoient souvent l'un l'autre à rire, à leur façon bruyante et grossière, des accès de colère de l'enfant et de ses marques de déplaisir. « Quand tu seras assez âgée, tu épouseras lord Mohun, » disoit le père de Béatrix : sur quoi la petite faisoit la moue et disoit : « J'aimerois mieux épouser Tom Tusher! » Et parce que le lord Mohun étoit toujours d'une extrême galanterie pour milady Castlewood, qu'il faisoit profession d'admirer avec ferveur, un jour, en réponse à cette vieille plaisanterie de son père, Béatrix dit : « Je crois que milord aimeroit mieux épouser maman que moi, et qu'il attend votre mort pour la demander en mariage. »

Ces paroles furent dites d'un ton léger et pétulant, un soir après souper, comme la famille étoit réunie près de la grande cheminée. Les deux lords, qui jouoient aux cartes, tressailloient; milady devint rouge comme l'écarlate, et ordonna à mistress Béatrix d'aller se coucher; sur quoi la petite fille, prenant, selon son habitude, l'air le plus innocent, dit : « Vraiment, je n'avois pas de mauvaise intention; maman parle certainement beaucoup plus à Harry Esmond qu'à papa, et elle a pleuré quand Harry est parti, et elle ne le fait jamais quand c'est papa qui part; et, hier au soir, elle a causé si longtemps avec lord Mohun, et elle nous a renvoyés de la chambre, et elle pleuroit quand nous sommes rentrés, et....

— Au diable! s'écria milord Castlewood, perdant patience. Sortez de la chambre, petite vipère que vous êtes! »

Et il se leva et jeta les cartes sur la table.

« Demandez à lord Mohun ce que je lui ai dit, Francis, dit milady, se levant la frayeur sur le visage, mais pourtant avec beaucoup de candeur et de touchante dignité dans le regard et dans la voix. Venez avec moi, Béatrix. »

Béatrix se leva précipitamment aussi : elle étoit en larmes.

« Chère maman, qu'ai-je fait? demanda-t-elle. Certes, je ne pensois pas à mal. »

Et elle s'attacha à la robe de sa mère, et toutes deux s'en allèrent en sanglotant.

« Je vais vous répéter ce que me disoit votre femme, Frank, s'écria milord Mohun. Notre jeune ecclésiastique Harry peut l'entendre; et, aussi vrai que j'espère le ciel, je ne change pas un mot à ce qui a été dit. Hier au soir, les larmes aux yeux, votre femme me supplioit de ne plus jouer avec vous aux dés ni aux cartes, et vous savez mieux qu'un autre si ce qu'elle demandoit n'étoit pas pour votre bien.

— Sans doute c'étoit pour mon bien, Mohun, dit milord d'une voix sèche et dure. Sans doute, vous êtes le modèle des hommes, et le monde sait quel saint vous êtes. »

Milord Mohun étoit séparé de sa femme, et avoit eu plusieurs affaires d'honneur, dont les femmes, comme d'ordinaire, avoient été la cause.

« Je ne suis point un saint, mais votre femme est une sainte; et je puis répondre de mes actions comme d'autres doivent répondre de leurs paroles, dit milord Mohun.

— Par Dieu! milord, vous en répondrez, s'écria l'autre en se levant.

— Nous avons un autre petit compte à régler auparavant, milord, » dit lord Mohun. Sur quoi Harry Esmond, alarmé des conséquences que pouvoit avoir cette déplorable querelle, adressa les représentations les plus véhémentes à lord Castlewood et à son adversaire. « Bonté divine! dit-il, milord, allez-vous tirer l'épée contre votre ami dans votre propre maison? Pouvez-vous mettre en doute l'honneur d'une dame qui est aussi pure que le ciel, et qui mourroit plutôt mille fois que de vous faire injure? Est-ce que les paroles oiseuses d'un enfant jaloux doivent brouiller deux amis? Est-ce que ma maîtresse, autant qu'elle l'a osé faire, n'a pas conjuré Votre Seigneurie, puisqu'il faut dire la vérité, de rompre son intimité avec milord Mohun, et de renoncer à une habitude qui peut causer la ruine de votre famille? Est-ce que sans sa maladie milord Mohun ne vous auroit pas quitté?

— Sur ma foi, Frank, un homme qui a la goutte au pied ne peut pas courir après les femmes des autres, » s'écria milord Mohun, qui étoit effectivement dans cet état; et ce fut dit avec un rire et un regard si franc et si comique sur son pied emmaillotté, que l'autre, se frappant le front du poing, fut pris de cette gaieté contagieuse, et dit avec son jurement habituel : « Dieu me damne! Harry, je te crois. » Et ceci mit fin à la querelle, et les deux gentilshommes, qui tout à l'heure avoient l'épée à la main, en abaissèrent la pointe et se serrèrent la main.

Beati pacifici. « Ramenez-nous milady, » dit le patron de Harry.

Esmond sortit, trop heureux d'être porteur de si bonnes nouvelles. Il la trouva à la porte; elle y étoit à écouter, mais elle se retira comme il venoit. Elle lui prit les deux mains; les siennes étoient froides comme marbre. Elle sembloit près de tomber sur l'épaule d'Esmond. « Merci, et que Dieu vous bénisse, mon cher frère Harry! » dit-elle. Elle lui baisa la main, et Esmond y sentit tomber des larmes; et l'ayant conduite dans la chambre, et jusqu'à milord, le lord Castlewood, avec une effusion de sensibilité et de tendresse comme il n'en avoit pas montré depuis bien longtemps, serra sa femme sur son cœur et se pencha sur elle, l'embrassa et lui demanda pardon.

« Il est temps pour moi d'aller au perchoir. Je prendrai mon gruau au lit, » dit milord Mohun; et il s'en alla en clochant d'une

façon comique, appuyé sur le bras de Harry Esmond. « Par George ! cette femme est une perle, dit-il, et il faudroit être un pourceau pour n'en pas faire cas. Avez-vous vu cette marchande d'oranges, cette souillon qu'Esmond.... » Mais ici M. Esmond l'interrompit, disant qu'il ne lui appartenoit pas de connoître ces sortes d'affaires.

Le valet de chambre de milord entra pour faire son service auprès de son maître, qui ne fut pas plutôt en bonnet de nuit et en robe de chambre, qu'il eut une autre visite que son hôte avoit voulu à toute force lui envoyer; c'étoit lady Castlewood elle-même, avec la rôtie et le gruau, que son mari lui avoit dit de faire et de porter de ses propres mains au malade.

Lord Castlewood resta à suivre des yeux sa femme comme elle alloit faire cette commission, et, de son côté, Harry Esmond ne put s'empêcher de le contempler, et remarqua sur le visage de son patron une expression d'amour, de chagrin et de souci, qui émut fort le jeune homme. Les mains de lord Castlewood tombèrent à ses côtés, et sa tête sur sa poitrine, et bientôt il dit :

« Vous avez entendu ce qu'a dit Mohun, Harry?

— Que milady étoit une sainte?

— Qu'il y a deux comptes à régler. J'ai fait des sottises depuis cinq ans, Harry Esmond. Depuis que vous avez amené cette maudite petite vérole dans la maison, il y a une fatalité qui m'a poursuivi, et j'aurois mieux fait d'en mourir, et de ne pas m'enfuir devant elle comme un poltron. Je laissai Béatrix avec ses parents, et j'allai à Londres; et je tombai au milieu de voleurs, Harry, et je me remis à jouer aux cartes et aux dés, auxquels je n'avois pas touché depuis mon mariage, non, pas depuis que j'étois dans la garde du duc, avec ces effrénés bandits. Et j'ai joué de plus en plus, m'enfonçant chaque jour davantage dans l'abîme; et maintenant je dois à Mohun deux mille livres; et, quand je les aurai payées, je ne serai plus guère qu'un mendiant. Je n'aime pas regarder mon fils en face : il me hait, je sais qu'il me hait. Et j'ai dépensé la petite dot de Béatrix; et Dieu sait ce qui arrivera si je vis. Ce que je puis faire de mieux, c'est de mourir, et de libérer la portion du bien qui est rachetable pour mon fils. »

Mohun étoit aussi maître à Castlewood que le propriétaire du château lui-même; et ses équipages remplissoient les écuries où, à la vérité, il y avoit place pour beaucoup plus de chevaux que le patron ruiné de Harry Esmond n'en pouvoit avoir. Lord Mohun étoit arrivé à cheval avec ses gens; mais, lorsque sa goutte se déclara, il fit venir de Londres une chaise légère qu'il y avoit, attelée d'une paire de petits chevaux, et allant aussi vite, sur les bonnes routes, qu'un traîneau de Lapon. Quand cette voiture arriva, Sa Seigneurie fut fort empressée d'emmener dedans lady Castlewood, et il le fit maintes fois, allant comme le vent, au grand contentement de sa compagne, qui aimoit ce mouvement

rapide et les saines brises des dunes qui sont tout près de Castlewood et s'étendent de là vers la mer. Comme cet amusement lui plaisoit fort, et que son époux, loin de témoigner aucune méfiance de son intimité avec lord Mohun, l'encourageoit à l'accompagner, comme s'il vouloit, par cet excès de confiance, réparer les injustices où sa jalousie l'avoit entraîné, lady Castlewood prit sans scrupule cette innocente distraction, et elle parut d'autant plus libre avec lord Mohun, et d'autant plus satisfaite de sa compagnie, qu'elle avoit à lui tenir compte de certain sacrifice que sa galanterie avoit bien voulu lui faire.

Voyant les deux gentilshommes les cartes en main tous les soirs, Harry Esmond déploroit un jour, devant sa maîtresse, la persistance de cette funeste passion; et il engageoit sa maîtresse, maintenant qu'elle étoit réconciliée avec son mari, à lui faire entendre qu'il devroit ne plus jouer.

Mais lady Castlewood, souriant avec malice et gaieté, dit qu'elle lui parleroit bientôt, et que, du moins pour quelques soirs encore, on pouvoit le laisser s'amuser.

« Vraiment, madame, dit Harry, vous ne savez pas ce qu'il vous en coûte; et il est aisé, pour quiconque connoît le jeu, de voir que lord Mohun est de beaucoup le plus fort des deux.

— Je le sais, dit milady, persistant dans sa bonne humeur; il est non-seulement le plus fort joueur, mais le plus charmant joueur du monde.

— Madame, madame, s'écria Esmond s'irritant de ce sang-froid, les dettes d'honneur doivent se payer un jour ou l'autre, et mon maître se ruinera, s'il continue.

— Harry, vous dirai-je un secret? répliqua milady avec une expression de bonté et de satisfaction toujours dans les yeux. Francis ne se ruinera pas s'il continue; il se récupérera s'il continue. Je me repens d'avoir dit et pensé du mal de lord Mohun, quand il étoit ici l'an passé. Il est plein d'obligeance et de bons sentiments, et je suis convaincue que nous le ramènerons dans une meilleure voie. Je lui ai prêté Tillotson et votre favori l'évêque Taylor, et il est fort touché, dit-il, et, comme preuve de son repentir (et là est mon secret), que pensez-vous qu'il fasse avec Francis? Il laisse le pauvre Frank regagner son argent. Il a déjà gagné les quatre derniers soirs; et milord Mohun dit qu'il ne sera pas l'instrument de la ruine du pauvre Frank et de mes chers enfants.

— Et, au nom du ciel, que lui donnez-vous en retour de ce sacrifice? demanda Esmond, frappé d'effroi, connoissant assez les hommes, et celui-ci en particulier, pour savoir qu'un aussi franc libertin ne donnoit rien pour rien. Au nom du ciel, comment comptez-vous le payer?

— Le payer? avec les bénédictions d'une mère et les prières d'une épouse! » s'écria milady, en joignant les mains avec force.

Harry Esmond ne sut s'il devoit rire, se fâcher, ou aimer sa

chère maîtresse plus que jamais pour l'innocence obstinée avec laquelle elle se plaisoit à considérer la conduite d'un homme du monde, dont il savoit mieux interpréter les desseins. Il dit à milady avec précaution, mais de manière à être bien compris d'elle, ce qu'il savoit de la vie passée de ce seigneur; des autres femmes qu'il s'étoit efforcé et avoit réussi à séduire; il parla de la conversation que lui-même, Harry, avoit eue avec lord Mohun, dans laquelle le lord s'étoit vanté de son libertinage, et avoit avoué à plusieurs reprises que pour lui toutes les femmes étoient de bonne prise (c'étoit l'expression de Sa Seigneurie) et que l'on pouvoit triompher de toutes sans exception. Et les prières et les remontrances de Harry n'aboutirent qu'à un accès de colère de la part de lady Castlewood, qui ne vouloit pas écouter ses accusations, disoit-elle, et répliqua que lui-même devoit être méchant et perverti, de supposer de mauvais desseins là où elle étoit sûre qu'il n'y en avoit aucun. « Et voilà ce qu'on gagne à se mêler des affaires d'autrui, » se dit Harry avec beaucoup d'amertume; et sa perplexité et son ennui étoient d'autant plus grands, qu'il ne pouvoit parler à milord Castlewood lui-même d'un sujet de cette nature, ni se hasarder à lui donner des conseils ou le mettre en garde dans une affaire qui intéressoit à ce point son propre honneur, dont milord étoit naturellement le meilleur juge.

Mais, quoique lady Castlewood n'eût voulu écouter aucun des avis de son jeune parent, et les eût refusés d'un air d'indignation quand il les avoit offerts, Harry eut la satisfaction de voir qu'elle adoptoit l'idée qu'elle avoit paru rejeter : car, le lendemain, elle allégua un mal de tête, lorsque milord Mohun voulut l'emmener dans sa voiture, et, le lendemain, le mal de tête continua; et le jour suivant elle proposa, en riant, que les enfants prissent sa place dans la chaise de Sa Seigneurie, disant que rien ne les charmeroit autant que cette promenade, et qu'elle ne devoit pas garder tout le plaisir pour elle. Milord les emmena avec beaucoup de bonne grâce, quoique assurément, au fond, il enrageât de dépit : non pas que son cœur fût fort sérieusement engagé dans ses desseins sur cette candide personne; mais la vie de ces hommes est souvent une vie d'intrigue, et ils ne peuvent pas plus passer un jour sans poursuivre une femme, qu'un chasseur de renards sans aller à la chasse après déjeuner.

Sous une insouciance affectée de maintien, et quoiqu'il n'y eût de la part de son patron aucune démonstration extérieure de méfiance, Harry pourtant vit que lord Castlewood surveilloit son hôte de très-près, et il surprit des signes de soupçon et de fureur étouffée (à ce qu'il crut) qui ne présageoient rien de bon.

Esmond savoit combien son patron étoit chatouilleux sur le point d'honneur; et il l'observoit presque comme un médecin observe un malade, il lui sembloit que celui-ci étoit lent à prendre la maladie, quoique, le poison une fois mêlé au sang, il

ne pût le rejeter. Nous lisons dans Shakspeare (que l'auteur, pour sa part, considère comme bien au-dessus de M. Congreve, de M. Dryden, ou d'aucun des beaux esprits de ce temps) que, lorsque la jalousie est une fois déclarée, ni pavot, ni mandragore, ni tous les sirops assoupissants de l'Orient, ne peuvent ni l'apaiser ni la guérir.

Enfin les symptômes parurent si alarmants à ce jeune médecin (qui vraiment, tout jeune qu'il étoit, avoit tâté le pouls à tous ces bons cœurs de parents), que Harry pensa qu'il étoit de son devoir d'avertir lord Mohun, et de lui faire savoir que ses desseins étoient suspectés et surveillés. Un jour donc que Sa Seigneurie étoit d'assez mauvaise humeur, ayant envoyé prévenir lady Castlewood, qui avoit promis de sortir en voiture avec lui, et maintenant refusoit de venir, Harry dit : « Milord, si vous voulez bien me donner une place à côté de vous, je vous en remercierai ; j'ai beaucoup de choses à vous dire, et je désirerois de vous parler seul.

— Vous m'honorez en m'accordant votre confiance, monsieur Harry Esmond, » dit l'autre avec un grand salut.

Milord étoit toujours un parfait gentilhomme, et, tout jeune qu'il étoit, il y avoit dans les manières d'Esmond quelque chose qui montroit qu'il étoit gentilhomme aussi, et que nul ne devoit prendre de liberté avec lui. Ils sortirent donc tous deux, et montèrent dans la voiture qui attendoit dans la cour, avec les deux petits chevaux hanovriens café au lait, magnifiquement harnachés et mordant le frein.

« Milord, dit Harry Esmond, après qu'ils furent dans la campagne, et montrant le pied de lord Mohun, qui étoit enveloppé de flanelle et posé avec une certaine ostentation sur un coussin, milord, j'ai étudié la médecine à Cambridge.

— Vraiment, mon Révérend? dit-il; et allez-vous prendre un diplôme, et guérir vos camarades de la....

— De la goutte, interrompit Harry en le regardant au visage; c'est un mal que je connois bien.

— J'espère que vous ne l'aurez jamais. C'est une infernale maladie, dit milord, et qui vous fait souffrir comme le diable. Ah ! » Et il fit une terrible grimace, comme s'il venoit de sentir un élancement.

« Votre Seigneurie feroit beaucoup mieux d'ôter toute cette flanelle; elle ne sert qu'à enflammer le pied, continua Harry, regardant toujours son homme en face.

— Oh ! elle ne sert qu'à enflammer le pied ! croyez-vous? dit l'autre d'un air innocent.

— Si vous vouliez ôter cette flanelle, et jeter cette absurde pantoufle, et porter une botte, continue Harry.

— Vous me recommandez des bottes, monsieur Esmond? demande milord.

— Oui, des bottes et des éperons. J'ai vu, il y a trois jours,

Votre Seigneurie courir assez vite dans la galerie, poursuit Harry. Je suis sûr que du gruau le soir n'est pas aussi agréable à prendre que du clairet pour Votre Seigneurie; et, d'ailleurs, il laisse Votre Seigneurie de sang-froid pour le jour, tandis que mon patron s'échauffe et se trouble le cerveau à force de boire.

— Mort de ma vie! monsieur, vous n'osez pas dire que je ne joue pas loyalement? s'écrie milord en fouettant ses chevaux, qui partent au galop.

— Vous êtes de sang-froid quand milord est ivre, continue Harry; Votre Seigneurie est plus forte que mon patron. Je vous ai observé en levant le nez de dessus mes livres.

— Oui-da, jeune Argus! dit lord Mohun, qui aimoit Harry Esmond, et dont Harry aimoit aussi la compagnie, l'esprit, et une certaine hardiesse de manières. Ah! jeune Argus, vous pouvez regarder de tous vos cent yeux, et vous verrez que nous jouons franc jeu. J'ai perdu une terre en une nuit, et j'ai perdu la chemise que j'avois sur le dos, et j'ai perdu ma perruque, et je suis rentré chez moi en bonnet de nuit; mais personne ne peut dire que j'aie jamais pris un avantage que la règle ne m'accordoit point. J'ai joué à un coquin de pipeur de dés, en Alsace, ses oreilles, et je les ai gagnées, et j'en ai une dans de l'esprit-de-vin à mon logis de Bow-street. Harry Mohun jouera n'importe quoi avec n'importe qui, toujours, toujours.

— Vous jouez un jeu dangereux, milord, dans la maison de mon patron, dit Harry, et tous les enjeux ne sont pas sur les cartes.

— Que voulez-vous dire, monsieur? s'écrie milord, se tournant, le rouge au visage.

— Je veux dire, répond Harry d'un ton sarcastique, que votre goutte va bien, si tant est que vous l'ayez jamais eue.

— Monsieur! s'écrie milord, s'échauffant.

— Et, à parler franchement, je crois que Votre Seigneurie n'a pas plus la goutte que je ne l'ai. En tous cas, un changement d'air vous fera du bien, milord Mohun. Et je vous dis tout net que vous feriez mieux de partir de Castlewood.

— Et vous a-t-on chargé de me rendre ce message? s'écrie le lord Mohun. Frank Esmond vous a-t-il donné cette commission?

— Personne ne me l'a donnée. C'est l'honneur de ma famille qui me l'a donnée.

— Et vous êtes prêt à répondre de ceci? s'écrie l'autre, fouettant ses chevaux avec fureur.

— Tout prêt, milord; Votre Seigneurie va faire verser la voiture, si elle fouette de la sorte.

— Par George, vous avez du cœur! s'écria milord en éclatant de rire. Je suppose que c'est cette infernale botte de jésuite qui vous rend si hardi, ajouta-t-il.

— C'est la paix de la famille que j'aime le mieux au monde, dit avec chaleur Harry Esmond; c'est l'honneur d'un noble

bienfaiteur, le bonheur de ma chère maîtresse et de ses enfants. Je leur dois tout dans la vie, milord, et je la donnerois pour n'importe lequel d'entre eux. Qui vous pousse à porter le trouble dans ce paisible ménage? Pourquoi rester de mois en mois à la campagne? Pourquoi feindre la maladie et inventer des prétextes de demeurer? Est-ce pour gagner l'argent de mon patron? Est-ce pour vous insinuer dans le cœur candide d'une vertueuse dame? Autant vouloir à vous seul emporter la Tour d'assaut. Mais vous pouvez lui faire du tort, autoriser les propos par vos vues illégitimes, et je ne nie pas qu'il ne soit en votre pouvoir de la rendre malheureuse. Épargnez ces êtres innocents et quittez-les.

— Par le Seigneur, je crois que tu as toi-même des vues sur la jolie puritaine, maître Harry, dit milord avec son rire plein de gaieté et d'insouciance, et comme s'il avoit écouté avec intérêt l'appel passionné du jeune homme. Dis-moi cela à l'oreille, Harry. Es-tu toi-même amoureux d'elle? Harry Esmond seroit-il de chair comme nous tous?

— Milord, milord, s'écria Harry, le sang au visage et les larmes aux yeux, je n'ai pas eu de mère, mais j'aime cette dame comme une mère. J'ai pour elle le culte qu'un dévot a pour un saint. Entendre parler d'elle légèrement me semble un blasphème. Oseriez-vous penser ainsi de votre propre mère, ou souffririez-vous que personne en parlât ainsi? M'imaginer qu'un homme ait d'elle une opinion flétrissante, cela me fait horreur. Je vous supplie, je vous conjure de la quitter. Il arrivera malheur!

— Malheur, bah! » dit milord, en donnant un nouveau coup de fouet aux chevaux qui, cette fois, car nous étions arrivés aux dunes, prirent un galop que rien ne put arrêter. Les rênes se rompirent dans les mains de lord Mohun, et les bêtes détalèrent comme des furieuses, la voiture balancée d'avant en arrière, et les personnes qui étoient dedans se retenant de leur mieux à ses flancs, jusqu'à ce que, voyant devant elles un grand ravin où elles devoient inévitablement verser, elles n'eurent pas d'autre moyen de salut que de sauter hors de la chaise, chacune de son côté. Harry Esmond en fut quitte pour une chute sur l'herbe, qui fut si rude, qu'il en resta tout étourdi pour un instant; après quoi il se releva fort mal à l'aise et saignant du nez, mais sans autre résultat fâcheux. Le lord Mohun ne fut pas si heureux; il étoit tombé la tête contre une pierre, et gisoit par terre sans donner signe de vie.

Cette mésaventure étoit arrivée au moment où les deux gentilshommes revenoient au château; et milord Castlewood, qui sortoit pour se promener avec son fils et sa fille, rencontra les poneys ramenant la voiture au galop, les pieds embarrassés dans les rênes rompues. Les gens de milord les arrêtèrent. Ce fut le jeune Frank qui aperçut l'habit rouge de lord Mohun qui étoit étendu à terre, et tout le monde courut à cet infortuné gen-

tilhomme et à Esmond, qui maintenant étoit debout au-dessus de lui. Sa vaste perruque et son chapeau à plumes étoient tombés, et il saignoit abondamment d'une blessure au front; un cadavre ou peu s'en falloit!

« Grand Dieu! il est mort! dit milord. Que quelqu'un coure à toute bride et amène un médecin.... Arrêtez. Je vais retourner et je ramènerai Tusher : il connoit la chirurgie. »

Et milord partit au galop avec son fils derrière lui.

A peine étoient-ils partis, que Harry Esmond, qui ne faisoit que de revenir à lui, se souvint d'un accident semblable dont il avoit été témoin en allant à cheval de Newmarket à Cambridge; et défaisant la manche de l'habit de milord, Harry, avec un canif, lui ouvrit une veine du bras, et fut grandement soulagé, après un moment, de voir le sang couler. Le blessé fut près d'une demi-heure avant de reprendre connoissance, auquel temps le docteur Tusher et le petit Frank arrivèrent, et trouvèrent milord, non plus un cadavre, mais aussi pâle que s'il en étoit un.

Au bout de quelque temps, et lorsqu'il fut en état de supporter le mouvement, on mit le lord sur le cheval d'un groom, et on donna l'autre à Esmond, les gens marchant de chaque côté de milord pour le soutenir en cas de besoin, et le digne docteur Tusher avec eux. Le petit Frank et Harry, sur le même cheval, alloient au pas.

Comme nous nous en retournions au château, l'enfant dit: « Nous avons rencontré maman, qui se promenoit sur la terrasse avec le docteur, et papa l'a effrayée, et lui a dit que vous étiez mort...

— Que j'étois mort? demande Harry.

— Oui. Papa a dit : « Voici le pauvre Harry qui est tué, ma « chère; » sur quoi maman jette un grand cri, et tombe à terre; et je l'ai crue morte aussi. Et vous n'avez jamais vu papa dans un pareil état : il a juré ses grands dieux; et il est devenu tout pâle; et puis il s'est mis à rire, et il a dit au docteur de prendre son cheval, et à moi de suivre le docteur; et nous l'avons quitté. Et j'ai regardé en arrière, et je l'ai vu qui jetoit à maman de l'eau de la fontaine. Oh! elle a été si effrayée! »

Méditant sur cette curieuse histoire (car le nom de lord Mohun étoit Henry aussi, et ils s'appeloient souvent entre eux Frank et Henry), et passablement troublé et inquiet, Esmond revint au château. Sa chère lady étoit encore sur la terrasse, une de ses femmes avec elle, et milord n'y étoit plus. Il s'y trouvoit des degrés et une petite porte donnant sur la route. Milord Mohun passa, ayant l'air d'un spectre, un mouchoir sur sa tête, et sans son chapeau ni sa perruque, qu'un groom portoit; mais sa politesse ne l'abandonna pas, et il fit un salut à la dame qui étoit au-dessus.

« Grâce au ciel, vous êtes sauvé! dit-elle.

— Et Harry aussi, maman, dit le petit Frank. Hourra! »

Harry Esmond descendit de cheval pour courir à sa maîtresse, le petit Frank en fit autant, et l'un des grooms prit charge des deux bêtes, tandis que l'autre, chapeau et perruque en main, marchoit à côté de la bride de milord jusqu'à la grande porte qui étoit à un demi-mille de là.

« Oh ! mon garçon ! quelle frayeur vous m'avez faite ! » dit lady Castlewood, lorsque Harry Esmond vint à elle, en l'accueillant d'un de ses brillants regards et d'une voix pleine de tendresse; et elle fut assez bonne pour baiser le jeune homme (c'étoit la seconde fois qu'elle lui faisoit cet honneur), et elle rentra à la maison entre lui et son fils, les tenant chacun par une main.

CHAPITRE XIV.

Nous courons après lui à Londres.

Après un repos d'une couple de jours, le lord Mohun fut si bien rétabli de sa blessure, qu'il put annoncer son départ pour le lendemain matin. En effet, il prit congé de Castlewood, se proposant de se rendre à Londres à petites journées, et de coucher deux nuits en route. Son hôte le traita avec une courtoisie étudiée et cérémonieuse, différente assurément des manières habituellement franches et sans façon de milord; mais il n'y eut pas lieu de supposer que les deux lords se séparassent autrement que bons amis, quoique Harry Esmond remarquât que milord vicomte ne vit l'autre lord qu'en compagnie, et qu'il sembloit éviter d'être seul avec lui. Et il n'accompagna pas non plus lord Mohun à quelque distance, comme c'étoit sa coutume avec la plupart de ses amis, qu'il accueilloit toujours avec empressement et perdoit avec regret; mais il se contenta, lorsque les chevaux de Sa Seigneurie furent annoncés, et que leur maître parut botté pour prendre congé des dames de Castlewood, de descendre à la suite du lord Mohun les degrés jusqu'à ses chevaux, et de le saluer et de lui souhaiter un bon voyage dans la cour. « Je vous verrai à Londres avant qu'il soit longtemps, Mohun, dit milord avec un sourire, et alors nous réglerons nos comptes ensemble.

— Ne vous en tourmentez pas Frank, » dit l'autre avec bonhomie; et, tendant la main, il parut un peu surpris de l'air digne et refrogné dont son hôte reçut ses adieux; et là-dessus, il partit, suivi de ses gens.

Harry Esmond fut temoin de ce départ, qui étoit bien différent de l'arrivée de milord, pour laquelle on avoit fait de grands pré-

paratifs (la vieille maison se requinquant de son mieux pour l'accueillir), et il y eut ce jour là une tristesse et une contrainte chez tout le monde, qui remplit M. Esmond de sombres pressentiments et de vagues appréhensions. Lord Castlewood se tint debout à la porte, regardant le lord et ses gens comme ils passoient sous la voûte de la porte extérieure. Quand il fut là, lord Mohun se retourna encore une fois, et milord vicomte leva lentement son chapeau et salua. Son visage avoit un aspect singulièrement livide, à ce que trouva Henry. Il jura et chassa à coups de pied ses chiens, qui venoient sauter autour de lui; puis il alla à la fontaine qui étoit au milieu de la cour, s'appuya contre un pilier et regarda dans le bassin. Comme Esmond se rendoit à sa chambre, autrefois celle du chapelain, qui étoit de l'autre côté de la cour, et tournoit pour entrer par la porte basse, il vit lady Castlewood, qui, à travers les rideaux de la grande fenêtre du salon situé au-dessus, contemploit milord occupé à regarder la fontaine. Il régnoit dans la cour un silence tout particulier; et la scène resta longtemps dans la mémoire d'Esmond: le ciel brillant au-dessus; les arcs-boutants du bâtiment, et le cadran solaire jetant son ombre sur le *memento mori* doré inscrit au-dessous; les deux chiens, un lévrier gris et un épagneul presque blanc, l'un la face levée vers le soleil, et l'autre flairant dans l'herbe et les pierres; et milord penché au-dessus de la fontaine, dont on entendoit le bruit. Il est étrange que cette scène et le bruit de cette fontaine restent si bien gravés dans la mémoire d'un homme qui a vu tant de choses pleines d'éclat et même de danger, dont il n'a gardé aucune impression.

Ce fut lady Castlewood, — elle avoit ri toute la matinée, et avoit été particulièrement gaie et animée devant son mari et son hôte, — qui, dès que les deux gentilshommes sortirent de sa chambre, courut à Henry, changeant tout à coup de physionomie, et, la face et les yeux pleins de souci, elle lui dit: « Suivez-les, Harry, je suis sûre que quelque chose va mal. » Et ce fut ainsi qu'Esmond devint un espion aux ordres de sa maîtresse; et il se retira chez lui, pour se donner le temps de tâcher de composer une histoire qui la calmât, car il ne pouvoit s'empêcher d'appréhender qu'il ne se préparât quelque querelle sérieuse entre les deux gentilshommes.

Et alors, pour plusieurs jours, la petite société de Castlewood s'assit à table comme d'ordinaire, cette inquiétude, quoique invisible et sans nom, n'en étant pas moins toujours présente à l'esprit d'au moins trois des assistants. Milord étoit excessivement doux et aimable. Toutes les fois qu'il quittoit la chambre, sa femme le suivoit des yeux. Il étoit avec elle d'une courtoisie et d'une bonté mêlées de tristesse, et fort remarquables chez un homme aussi brusque et rude de manières qu'il l'étoit habituellement. Il l'appeloit souvent et tendrement de son nom de baptême, étoit très-doux avec les enfants, surtout avec le garçon



qu'il n'aimoit pas. Et lui qui généralement étoit si peu assidu à l'église, il y alloit et en accomplissoit tous les devoirs (jusqu'à écouter le sermon du docteur Tusher) avec une grande dévotion.

« Il se promène dans sa chambre toute la nuit : pourquoi? Henry, trouvez pourquoi, » disoit constamment lady Castlewood à son jeune parent.

« Il a envoyé trois lettres à Londres, dit-elle un autre jour.

— Elles étoient, madame, adressées à un homme de loi, » répondit Harry, qui connoissoit ces lettres, et avoit vu une partie de la correspondance, relative à un nouvel emprunt que faisoit milord; et lorsque le jeune homme avoit fait des représentations à son patron, milord avoit dit qu'il ne se procuroit de l'argent que pour payer une vieille dette dont il falloit décharger la propriété.

Au sujet de l'argent, lady Castlewood n'étoit nullement inquiète. Peu de femmes tendres sentent vivement les embarras d'argent; et même vous ne pouvez guère faire de plus grand plaisir à une femme que de lui faire mettre en gage ses diamants pour l'homme qu'elle aime; et je me souviens d'avoir entendu M. Congreve dire de milord Marlborough que la raison pour laquelle milord avoit eu tant de succès comme jeune homme auprès des femmes, étoit qu'il recevoit de l'argent d'elles. « Il est peu d'hommes qui fassent pour elles un pareil sacrifice, » dit M. Congreve, qui connoissoit assez bien une partie du sexe.

Les vacances de Harry Esmond alloient finir, et, comme on l'a dit, il s'apprêtoit à retourner à l'Université pour son dernier terme avant de prendre son degré et d'entrer dans l'Église. Il s'étoit décidé à suivre cette carrière, non pas, il est vrai, avec le respect convenable pour un homme qui accepte de si saintes fonctions, mais dans un esprit mondain, et parce qu'il jugeoit sage d'adopter cette profession. Son raisonnement étoit qu'il devoit tout à la famille de Castlewood, et qu'il aimoit mieux être auprès d'elle que partout ailleurs; qu'il pourroit être utile à ses bienfaiteurs, qui lui témoignoient la plus grande confiance et la plus grande affection en retour; qu'il pourroit aider à élever le jeune héritier de la maison et lui servir de gouverneur; qu'il pourroit continuer d'être l'ami et le conseiller de ses chers patron et maîtresse qui tous deux, vouloient bien dire qu'ils le regarderoient toujours comme tel; et ainsi, en se rendant utile à ceux qu'il aimoit le mieux, il se proposoit de se consoler d'abandonner les projets d'ambition qu'il avoit pu nourrir. Il est vrai que sa maîtresse lui avoit dit qu'elle ne vouloit point qu'il la quittât; et il n'avoit pas d'autre volonté que la sienne.

Lady Castlewood fut fort soulagée, dans les derniers jours de ces vacances mémorables, à la nouvelle donnée par milord, d'un ton insouciant, un matin que la poste lui avoit apporté des lettres de Londres, que le lord Mohun étoit allé à Paris et devoit

faire un grand voyage en Europe; et, quoique l'humeur sombre de lord Castlewood ne s'éclaircît pas, et qu'il ne changeât point de manières, cependant, cette cause d'anxiété étant écartée de l'esprit de sa femme, elle commença à reprendre un peu d'espoir et de calme, s'efforçant aussi, de tout son cœur et par tous les moyens qui étoient en son pouvoir, de rappeler la gaieté de milord et de dissiper sa mauvaise humeur.

Il l'expliqua lui-même en disant qu'il n'étoit pas bien portant; qu'il avoit besoin de voir son médecin; qu'il iroit à Londres et consulteroit le docteur Cheyne. Il fut convenu que Sa Seigneurie et Harry Esmond, qui retournoit à l'Université, feroient route ensemble jusqu'à Londres; et un lundi matin, le 10 d'octobre de l'année 1700, ils partirent pour Londres, à cheval. La veille, qui étoit un dimanche, la pluie tombant à torrents, la famille n'alla point à l'église; et, le soir, milord lut le service à la maison, très-bien, et avec une gravité et un charme tout particuliers, prononçant la bénédiction du départ d'un ton aussi solennel que Harry l'eût jamais entendue. Et il baisa et embrassa sa femme et ses enfants avant qu'ils rentrassent dans leurs chambres, avec plus de tendresse qu'il n'avoit coutume d'en montrer, et avec une solennité, une sensibilité qui plus tard, lorsqu'ils y songèrent, ne leur fut pas d'une médiocre consolation.

Ils montèrent à cheval le lendemain matin, après des adieux de la famille aussi tendres que la veille au soir, couchèrent en route, et entrèrent à Londres au tomber de la nuit; milord descendoit à *la Trompette*, dans le Cockpit, Whitehall, maison fréquentée des militaires dans son jeune temps, et dont Sa Seigneurie, depuis lors, avoit gardé l'habitude.

Une heure après l'arrivée de milord (ce qui prouvoit que sa visite avoit été arrangée à l'avance), l'homme d'affaires de milord arriva de Gray's-Inn; et, pensant que son patron pouvoit désirer d'être seul avec l'homme de loi, Esmond alloit les quitter; mais milord dit qu'il en avoit pour peu d'instants; il présenta M. Esmond personnellement à l'homme de loi, qui avoit été celui de la famille du temps de l'ancien lord, et qui dit qu'il avoit payé l'argent, comme il en avoit été chargé ce jour-là, à milord Mohun lui-même, en son logement de Bow-street; que Sa Seigneurie avoit exprimé quelque surprise, attendu qu'il n'étoit pas d'usage d'employer des hommes de loi, avoit-il dit, dans de pareilles transactions entre gens d'honneur; mais néanmoins il avoit rendu le billet de milord vicomte, que l'homme de loi tenoit à la disposition de son client.

« Je croyois que le lord Mohun étoit à Paris ! s'écria M. Esmond, tout alarmé et tout surpris.

— Il est revenu sur mon invitation, dit milord; nous avons des comptes à régler ensemble.

— Je prie le ciel qu'ils soient finis, monsieur, dit Esmond.

— Oh ! tout à fait, répliqua l'autre en regardant le jeune

homme dans les yeux. Il étoit assez tourmentant au sujet de l'argent que je vous ai dit avoir perdu contre lui au jeu. Et maintenant le voilà payé, et nous sommes quittes, et, quand nous nous reverrons, nous serons bons amis.

— Milord, s'écria Esmond, je suis sûr que vous me trompez, et qu'il y a une querelle entre le lord Mohun et vous.

— Une querelle!... allons donc! nous souperons ensemble ce soir même et nous boirons bouteille. On est toujours de mauvaise humeur quand on perd la somme que j'ai perdue. Mais la voici payée, et ma colère est partie avec elle.

— Où souperons-nous, monsieur? dit Harry.

— *Nous!* Les gens doivent attendre qu'on les invite, dit milord vicomte en riant. Allez à Duke-street voir M. Betterton. Vous aimez le théâtre, je le sais. Laissez-moi suivre mes propres idées; et demain matin nous déjeunerons ensemble, avec l'appétit que nous aurons, comme dit la comédie.

— Par le ciel! milord, je ne vous quitterai pas ce soir, dit Harry Esmond. Je crois savoir la cause de votre dispute. Je vous jure que ce n'est rien. Le jour même que cet accident est arrivé à lord Mohun, je lui en parlois. Je sais qu'il n'y a rien eu que pure galanterie de sa part.

— Vous savez qu'il n'y a eu que pure galanterie entre lord Mohun et ma femme! dit milord d'une voix de tonnerre; vous saviez cela, et vous ne me l'avez pas dit!

— J'en savois plus là-dessus que ma chère maîtresse elle-même, monsieur, mille fois plus. Comment elle qui étoit innocente comme un enfant auroit-elle pu deviner le but caché des soins d'un misérable?

— C'est un misérable, vous en convenez, et il vouloit me prendre ma femme.

— Monsieur, elle est aussi pure qu'un ange, s'écria le jeune Esmond.

— Ai-je rien dit contre elle? s'écria milord. Ai-je jamais douté qu'elle fût pure? C'eût été le dernier jour de sa vie, si je l'avois fait. Vous imaginez-vous que je la croie capable de manquer à son devoir? Non, elle n'est pas assez passionnée pour cela: Elle ne pèche ni ne pardonne jamais. Je connois son caractère; et maintenant que je l'ai perdue, par le ciel! je l'aime dix mille fois plus que je n'ai jamais fait.... oui, lorsqu'elle étoit jeune et belle comme un ange.... quand elle me sourioit dans la maison de son vieux père, et qu'elle étoit à attendre que je revinsse de la chasse.... quand je tombois la tête sur ses petits genoux et que j'y pleurois comme un enfant, et que je jurois de me réformer et de ne plus boire, et de ne plus jouer, et de ne plus suivre les femmes; lorsque tous les hommes de la cour avoient coutume de la suivre, lorsqu'elle étoit plus belle, avec son enfant, par George! que la madone de la chapelle de la Reine. Je ne la vaux pas, je le sais. Qui est-ce qui la vaut? Par

le ciel! je l'ai fatiguée et ennuyée, je le sais fort bien. Je ne pouvois pas causer avec elle. Vous autres, gens d'esprit et de livres, vous le savez, et moi non; je sentois que je ne le pouvois pas. Quand vous n'étiez qu'un garçon de quinze ans, en vous entendant causer de votre poésie et de vos livres, j'entrois dans une telle rage que j'aurois pu vous étrangler. Mais vous avez toujours été un bon enfant, Harry, et je vous aimois, vous savez que je vous aimois. Et je sentois qu'elle n'étoit point à moi, et les enfants non plus. Et je me mis à m'abrutir, à jouer, à boire, à faire toutes sortes de diableries, de désespoir et de fureur. Et voilà qu'arrive ce Mohun, et il lui plaît, je sais qu'il lui plaît.

— En vérité, et sur mon âme, vous avez tort, monsieur, s'écria Esmond.

— Elle reçoit des lettres de lui, repartit milord; voyez, Harry. » Et il tira un papier avec une tache brune de sang. « Ce papier est tombé de sa poche le jour où il ne s'est pas tué. Un des grooms l'a ramassé à terre, et me l'a remis. Le voici dans leur damné jargon de comédie : « Divine Gloriana, pourquoi regarder « avec tant de froideur votre esclave qui vous adore? N'avez-vous « aucune compassion des tortures que vous m'avez vu souffrir? « N'accordez-vous aucune réponse à des billets qui sont écrits « avec le sang de mon cœur? » Elle a eu d'autres lettres de lui.

— Mais elle n'a répondu à aucune, s'écrie Esmond.

— Ce n'est pas la faute de Mohun, dit milord, et je me vengerai de lui, aussi vrai que Dieu est au ciel!

— Pour une ou deux paroles légères, risquerez-vous l'honneur de votre femme et le bonheur de votre famille, milord? objecta Esmond d'un ton suppliant.

— Bah!... il ne sera pas question de l'honneur de ma femme, dit milord; nous avons bien d'autres sujets de querelle. Si Dieu me prête vie, ce misérable sera puni; si je meurs, ma famille ne s'en trouvera que mieux : ce ne sera qu'un dissipateur de moins à entretenir dans le monde; et Frank est mieux élevé que son père. Mon parti est pris, Harry Esmond, et, quoi qu'il advienne, je suis tranquille, je laisse ma femme et vous pour tuteurs aux enfants. »

Voyant que milord étoit déterminé à poursuivre cette querelle, et qu'aucune instance ne l'en pouvoit détourner, Harry Esmond (d'une nature plus chaude et plus impétueuse que maintenant, car le souci et la réflexion et les cheveux gris l'ont calmé) pensa qu'il étoit de son devoir d'assister son bon et généreux patron, et dit : « Milord, si vous êtes décidé à la guerre, vous n'y devez pas aller seul. C'est le devoir de notre maison d'assister son chef; et je ne pardonnerois ni à moi ni à vous si vous ne m'appeliez pas, ou que je fusse loin de vous au moment du danger,

— Mais, Harry, mon pauvre garçon, vous devez être ecclésiastique, dit milord, prenant affectueusement Esmond par la

main, et ce seroit grand'pitié que vous vous mêlassiez de cette affaire.

— Votre Seigneurie pensa jadis à être d'Église, répondit Harry, et les ordres de votre père ne vous empêchèrent pas de vous battre à Castlewood contre les Têtes-Rondes. Vos ennemis sont les miens, monsieur; je sais manier le fleuret passablement bien, comme vous avez vu, et ne croyez pas que j'aurai peur quand le bouton sera ôté. »

Et alors Harry expliqua, non sans rougir et hésiter (car la matière étoit délicate, et il craignoit d'avoir offensé son patron en se mettant en avant dans la querelle) comme quoi il avoit fait lui-même des remontrances au lord Mohun, et avoit proposé de se mesurer avec lui si besoin étoit, et si on ne pouvoit le décider à se retirer paisiblement de cette dispute. « Et je l'aurois battu, monsieur, dit Harry en riant. Il n'auroit pu parer la botte que j'ai rapportée de Cambridge. Essayons-la une demi-heure, par forme de répétition. Je puis l'enseigner à Votre Seigneurie; c'est le point le plus délicat du monde, et, si vous le manquez, votre adversaire vous passe son épée au travers du corps.

— Par George ! Harry, vous devriez être le chef de la maison, dit milord d'un air sombre. Vous auriez été meilleur lord Castlewood qu'un paresseux ivrogne tel que moi, ajouta-t-il en passant sa main sur ses yeux et attachant sur son parent des regards pleins d'affection.

— Mettons habit bas, et faisons une demi-heure d'escrime avant la nuit, dit Harry après avoir serré avec reconnoissance la main virile de son patron.

— Vous n'êtes encore qu'un petit bout d'homme, dit milord avec gaieté; mais, sur ma foi, je crois que vous pourriez faire son affaire à ce compagnon. Non, mon enfant, continua-t-il, je n'userai pas de vos feintes et de vos moyens de tuer les gens; je sais me servir assez bien de mon épée aussi, et je viderai ma querelle à ma manière.

— Mais je serai là pour veiller à ce que tout se passe dans les règles, s'écria Harry.

— Oui, Dieu vous bénisse ! vous serez là.

— Quand est-ce, monsieur? dit Harry; car il voyoit que la chose avoit été réglée secrètement et d'avance par milord.

— Voici ce dont on est convenu : j'ai envoyé un courrier à Jack Westbury pour lui dire que j'avois particulièrement besoin de lui. Il sait pourquoi, et sera ici dans peu, et boira sa part de cette bouteille de vin d'Espagne. Alors nous irons au théâtre de Duke-street, où nous rencontrerons Mohun; puis nous irons tous souper à *la Rose* ou *au Lévrier*. Puis nous demanderons des cartes, et là probablement il y aura une querelle au jeu, et alors, Dieu nous assiste ! ou un infâme gueux de traître sortira de ce monde, ou ce sera un pauvre diable de vaurien qui ne se soucie guère d'y rester. Je ferai mieux d'en partir; Hal, ma

femme en sera bien plus heureuse quand je n'y serai plus, dit milord avec un gémissement qui déchira le cœur de Harry Esmond, au point de le faire éclater en sanglots sur la main affectueuse de son patron. L'affaire a été réglée avec Mohun, avant qu'il quittât la maison, je veux dire Castlewood, poursuivit milord. Je lui ai porté la lettre que j'avois lue, et je lui ai reproché sa perfidie, et il n'a pu la nier; seulement il a dit que ma femme étoit innocente.

— Et elle l'est; devant le ciel, milord, elle l'est ! s'écrie Harry.

— Sans doute, sans doute. Elles le sont toujours, dit milord. Sans doute, quand elle a ouï dire qu'il étoit tué, elle s'est évanouie par hasard.

— Mais, milord, mon nom à moi est Harry, s'écria Esmond rouge comme du feu. Vous avez dit à milady que Harry étoit tué.

— Damnation ! me battrai-je aussi avec vous? s'écrie milord en fureur. Petit serpent réchauffé à mon feu, allez-vous me piquer, vous?... Non, mon garçon, vous êtes un honnête garçon; vous êtes un brave garçon (et ici il versa de rage des larmes encore plus cruelles à voir), vous êtes un honnête garçon, et je vous aime; et, par les cieux ! je suis si malheureux que je ne me soucie pas quelle épée me tuera. Assez, voici Jack Westbury. Bien, Jack ! soyez le bienvenu, mon vieux garçon ! C'est mon parent, Harry Esmond.

— Qui vous apportoit vos boules à Castlewood, monsieur, » dit Harry en saluant. Et les trois gentilshommes s'assirent et burent la bouteille de vin d'Espagne qui avoit été servie pour eux.

« Harry est le numéro trois, dit milord. Ne soyez pas inquiet de lui, Jack. »

Et le colonel jeta un regard comme pour dire : « En vérité, je le vois à sa mine. » Et alors milord expliqua tout au long la chose. Quand il s'étoit querellé avec lord Mohun, il devoit à Sa Seigneurie une somme de seize cents livres, et lord Mohun avoit dit qu'il attendroit que milord vicomte l'eût payé. Milord s'étoit procuré les seize cents livres et les avoit envoyées le matin même à lord Mohun, et, avant de partir de chez lui, il avoit mis ses affaires en ordre, et maintenant étoit tout prêt à attendre l'issue de la querelle.

Quand nous eûmes bu une couple de bouteilles de vin d'Espagne, une voiture fut demandée, et les trois gentilshommes allèrent au théâtre du Duc, comme il avoit été convenu. La pièce étoit une de celles de M. Wycherley, *l'Amour au bois*.

Harry Esmond n'a jamais pensé depuis à cette pièce sans une sorte de terreur, et à mistress Bracegirdle, l'actrice qui jouoit le rôle de la jeune fille dans la comédie. Elle étoit déguisée en page, et vint et se tint devant les gentilshommes qui étoient assis sur le théâtre, et elle regardoit par-dessus son épaule avec

une paire d'yeux noirs pleins de malice, et elle plaisanta milord, et demanda ce qu'avoient ces messieurs de province, et s'il avoit reçu de mauvaises nouvelles de la foire aux bœufs.

Dans les entr'actes, les gentilshommes traversèrent la scène et causèrent librement. Il y en avoit deux de la société de lord Mohun, le capitaine Macartney, en uniforme, et un gentilhomme en habit de velours bleu et argent, en perruque blonde, avec une riche garniture de point de Venise, milord comte de Warwick et Holland. Milord avoit des oranges, qu'il mangeoit et offroit aux actrices en badinant avec elles. Et mistress Bracegirdle, quand milord Mohun dit quelque chose de grossier, se tourna vers lui et lui demanda ce qu'il faisoit là, et si lui et ses amis étoient venus tuer encore quelqu'un, comme ils avoient fait le pauvre Will Mountford. Le visage de milord se rembrunit à ce reproche, et prit un aspect funeste et méchant. Ceux qui le virent s'en souvinrent, et le dirent plus tard.

Quand la pièce fut finie, les deux sociétés se joignirent, et milord Castlewood proposa alors d'aller à une taverne et d'y souper. Celle de Lockit, *le Lévrier*, dans Charing-Cross, fut la maison choisie. Tous les six en prirent le chemin; les trois lords ouvrant la marche, le capitaine de lord Mohun. et le colonel Westbury, et Harry Esmond marchant derrière. En route, Westbury parla à Henry Esmond de son ancien ami Dick le savant, qui avoit eu de l'avancement, et étoit cornette des gardes, et avoit écrit un livre intitulé *le Héros chrétien*, et avoit été pour sa peine la risée de tous les gardes, car le héros chrétien violoit sans cesse les commandements, dit Westbury, et avoit déjà eu un ou deux duels. Et, baissant le ton, Westbury supplia le jeune M. Esmond de ne prendre aucune part à la querelle. « Il n'était pas besoin de plus d'un second, dit le colonel, et le capitaine ou lord Warwick pouvoit aisément se retirer. » Mais Harry dit que non; il étoit décidé à pousser l'affaire jusqu'au bout. Le fait est qu'il avoit un plan en tête qui, pensoit-il, pourroit empêcher milord vicomte d'en venir aux mains.

Ils allèrent au comptoir de la taverne, et demandèrent une salle particulière et du vin et des cartes, et, quand le garçon les eut apportés, ils se mirent à boire et à proposer des santés, et, tant que les domestiques furent dans la chambre, ils parurent très-bons amis.

Le plan de Harry Esmond étoit simplement d'entrer en conversation avec lord Mohun, de l'insulter, et ainsi d'avoir la primauté dans la querelle. Lors donc qu'on proposa les cartes, il offrit de jouer. « Bah ! dit milord Mohun (si c'étoit pour épargner Harry ou qu'il ne se souciât pas de tâter de la botte de jésuite, on ne le saura jamais), les jeunes gens de collége ne doivent pas jouer ces sortes de jeux. Vous êtes trop jeune.

— Qui ose dire que je suis trop jeune? s'écria Harry. Est-ce que Votre Seigneurie a peur?

— Peur? » s'écria lord Mohun.

Mais mon bon lord vicomte vit le coup. « Je vous jouerai dix moidores, Mohun, dit-il. Mon petit ami, nous ne jouons pas ici des groats, comme vous faites à Cambridge. »

Et Harry, qui n'avoit pas une telle somme dans sa poche (car son salaire de demi-année étoit toujours dépensé avant d'être échu), se retira furieux et vexé dans l'âme de n'avoir pas assez d'argent pour mettre au jeu.

« Je jouerai une couronne contre le jeune gentilhomme, dit le capitaine de lord Mohun.

— Je croyois les couronnes assez rares chez les gentilshommes de l'armée, dit Harry.

— Donne-t-on le fouet au collége? dit le capitaine.

— On le donne aux sots, dit Harry, et on bâtonne les bravaches, et on jette les roquets à l'eau.

— Ma foi, il y en a alors qui en réchappent, » dit le capitaine, qui étoit Irlandois; et tous les gentilshommes se mirent à rire, et ne firent que fâcher encore plus le pauvre Harry.

Milord Mohun bientôt moucha une chandelle. Ce fut quand les garçons apportèrent de nouvelles bouteilles et d'autres verres, et lorsqu'ils étoient encore dans la salle; sur quoi milord vicomte dit : « Le diable vous emporte, Mohun! vous êtes un damné maladroit. Rallumez la chandelle, garçon.

— *Maladroit* est une maladroite expression, milord, dit l'autre. Les gentilshommes de la ville n'emploient pas de telles paroles, ou ils font des excuses quand cela leur arrive.

— Je suis un gentilhomme de province, dit milord vicomte.

— Je le vois à vos manières, dit milord Mohun. Nul homme ne me dira *maladroit*.

— Je vous jette les mots à la face, milord, dit l'autre; y enverrai-je aussi les cartes?

— Messieurs! messieurs! devant les domestiques! » s'écrient le colonel Westbury et le lord Warwick d'une même voix.

Les garçons sortent en toute hâte de la chambre. Ils racontent aux gens d'en bas la querelle d'en haut.

« En voilà assez, dit le colonel Westbury. Vos Seigneuries veulent-elles se rencontrer demain matin?

— Milord Castlewood veut-il retirer ses paroles? demanda le comte de Warwick.

— Milord Castlewood sera damné auparavant, dit le colonel Westbury.

— Alors nous n'y pouvons rien. Prenez note, messieurs, qu'il y a eu des paroles outrageantes, réparation demandée et refusée.

— Et refusée, dit milord Castlewood en mettant son chapeau. Où sera le rendez-vous? Et quand?

— Puisque milord me refuse satisfaction, ce que je regrette profondément, il n'est pas de meilleur temps qu'à présent, dit

lord Mohun. Faisons venir des chaises et allons à Leicester-Field.

— Votre Seigneurie me fera-t-elle l'honneur d'échanger avec moi une passe ou deux? dit le colonel Westbury en saluant très-bas milord de Warwick et Holland.

— L'honneur est pour moi, dit milord avec une profonde révérence, de me mesurer avec un gentilhomme qui a été à Mons et à Namur.

— Votre Révérence me permettra-t-elle de lui donner une leçon? dit le capitaine.

— Non, non, messieurs, c'est assez de deux de chaque côté, dit le patron de Harry. Épargnez cet enfant, capitaine Macartney. »

Et il secoua la main de Harry, pour l'avant-dernière fois de sa vie.

Au comptoir de la taverne, tous les gentilshommes s'arrêtèrent, et milord dit en riant à la femme de comptoir que ces cartes étoient une terrible occasion de querelle, mais que la dispute étoit finie à présent, et qu'ils alloient chez lord Mohun, dans Bow-street, boire une bouteille de plus avant de se mettre au lit.

Une demi-douzaine de chaises furent appelées, et les six gentilshommes y entrant, l'ordre fut donné secrètement aux porteurs d'aller à Leicester-Field, où les gentilshommes furent déposés en face de la taverne de *l'Étendard*. Il étoit minuit, et la ville étoit couchée en ce moment, et on ne voyoit que quelques lumières aux fenêtres des maisons; mais la nuit étoit assez claire pour le malheureux dessein qui amenoit nos gens; et tous six entrèrent dans ce fatal square, les porteurs se tenant en dehors de la grille et gardant la porte, afin que personne ne troublât la rencontre.

Tout ce qui arriva là a été de notoriété publique, et est relaté dans les annales de notre pays pour servir de leçon aux hommes sans frein. Après un engagement qui ne dura pas plus de deux minutes, à ce que jugea Harry Esmond (quoique, étant occupé lui-même de la pointe de son propre adversaire, qui étoit agile, il puisse ne pas avoir bien apprécié la durée du temps), un cri des porteurs qui fumoient au dehors leurs pipes et, appuyés sur la grille, observoient dans l'ombre le combat, annonça qu'il étoit arrivé quelque catastrophe; ce qui fit qu'Esmond abaissa son épée et regarda autour de lui, et qu'en ce moment son ennemi le blessa à la main droite. Mais le jeune homme ne fit pas attention à cette blessure, et courut à l'endroit où il voyoit que son cher maître étoit tombé.

Milord Mohun étoit debout près de lui.

« Êtes-vous grièvement blessé, Frank? demandoit-il d'une oix creuse.

— Je crois que je suis un homme mort, dit milord étendu à terre.

— Non, non, cela n'est pas, dit l'autre; et je prends Dieu à témoin, Frank Esmond, que je vous eusse demandé pardon, si vous m'en eussiez offert une chance. Dans.... dans la première cause de notre rupture, je jure que personne que moi n'étoit à blâmer, et.... et que milady....

— Chut! dit mon pauvre lord vicomte, se levant sur son coude et parlant d'une voix faible. C'étoit une dispute au jeu, ce jeu maudit. Harry, mon garçon, êtes-vous blessé aussi? Que Dieu t'assiste! je t'aimois, Harry, et il faut que tu veilles sur mon petit Frank.... et.... et que tu portes ce petit cœur à ma femme. »

Et ici mon cher lord chercha dans son sein un médaillon qu'il y portoit, et, en y fouillant, il retomba évanoui.

Nous en fûmes tous terrifiés, le croyant mort; mais Esmond et le colonel Westbury dirent aux porteurs d'entrer dans le champ; et milord fut porté chez un M. Aimes, chirurgien, dans Long-Acre, qui tenoit un bain, et là la maison fut éveillée et on y fit entrer la victime de cette querelle.

Milord vicomte fut mis au lit, et sa blessure fut examinée par le chirurgien, qui avoit l'air bon et habile. Quand il eut fini avec milord, il banda la main de Harry Esmond qui, à force de perdre du sang, s'étoit trouvé mal aussi dans la maison et dut rester quelque temps sans connoissance; et, quand le jeune homme revint à lui, vous pouvez bien penser qu'il demanda avidement des nouvelles de son cher patron : sur quoi le chirurgien le porta dans la chambre où gisoit le lord Castlewood, qui avoit déjà envoyé chercher un prêtre, et désiroit ardemment, disoit-on, de parler à son parent. Il étoit couché sur un lit, très-pâle et tout défait, avec ce fatal regard fixe qui annonce la mort; et faisant signe à grand'peine de la main aux autres personnes de se retirer, et s'écriant : « Seulement Harry Esmond, » sa main retomba sans force sur le couvre-pied, lorsque Harry s'avança, se mit à genoux, et la baisa.

« Tu es presque un prêtre, Harry, murmura milord vicomte avec un faible sourire et un serrement de sa main froide. Sont-ils tous partis? Laisse-moi te faire ma confession au lit de la mort. »

Et avec cette mort sacrée qui attendoit en quelque sorte au pied du lit, comme un imposant témoin de ses paroles, la pauvre âme mourante exhala ses derniers vœux au sujet de sa famille, son humble contrition de ses fautes, et sa charité envers le monde qu'il quittoit. Certaines choses qu'il dit affligèrent Harry Esmond autant qu'elles l'étonnèrent. Et milord vicomte, s'affoiblissant visiblement, étoit au milieu de ces étranges confessions, quand l'ecclésiastique que milord avoit envoyé chercher, M. Atterbury, arriva.

Ce gentleman n'étoit encore parvenu à aucune grande dignité de l'Église, mais étoit simplement prédicateur à Saint-Bride, où

il attiroit toute la ville par ses éloquents sermons. Il étoit filleul de milord, qui avoit été l'élève de son père; il étoit venu plus d'une fois d'Oxford en visite à Castlewood, et c'étoit sur son avis, je crois, que Harry Esmond avoit été envoyé à Cambridge plutôt qu'à Oxford, endroit dont M. Atterbury, quoiqu'il en fût un membre distingué, ne disoit que du mal.

Notre messager trouva le bon prêtre déjà à l'étude, à cinq heures du matin, et il s'empressa de se rendre à la maison où gisoit mon pauvre lord vicomte, Esmond le veillant et recevant les dernières paroles de sa bouche mourante.

Milord, instruit de l'arrivée de M. Atterbury et serrant la main d'Esmond, demanda à être seul avec le prêtre; et Esmond les quitta pour qu'ils eussent cette solennelle entrevue. Vous pouvez être sûr que ses propres prières et ses regrets accompagnèrent ce bienfaiteur expirant. Milord lui avoit dit quelque chose qui confondoit le jeune homme, l'avoit informé d'un secret qui l'affligeoit vivement. Vraiment, après l'avoir entendu, il avoit de grands sujets de doute et d'effroi, d'angoisse d'esprit aussi bien que de résolution. Tandis que ce colloque entre M. Atterbury et son pénitent avoit lieu, le jeune compagnon de lord Castlewood étoit en proie à une terrible perplexité.

Au bout d'une heure, plus peut-être, M. Atterbury sortit de la chambre, regardant Esmond dans les yeux et tenant un papier.

« Il est sur le point de paroître devant son juge, dit tout bas le prêtre. Il a purgé sa conscience avec moi. Il pardonne et il croit, et fait restitution. Sera-ce en public? Appellerons-nous un témoin pour le signer?

— Dieu sait, sanglota le jeune homme; mon très-cher lord ne m'a fait que du bien toute sa vie. »

Le prêtre mit le papier dans la main d'Esmond. Celui-ci le regarda. Sa vue étoit trouble.

« C'est une confession, dit-il.

— C'est ce que vous voudrez, » dit M. Atterbury.

Il y avoit du feu dans la chambre, où le linge séchoit pour les bains, et il y en avoit un tas dans un coin, tout imbibé du sang de mon cher lord. Esmond alla au feu et y jeta le papier. C'étoit une grande cheminée avec des tuiles vernissées de Hollande. Comme on se rappelle ces bagatelles dans des moments si imposants! l'endroit du livre qu'on a lu dans un grand chagrin, le goût du dernier plat que nous avons mangé avant un duel, ou quelque rencontre ou adieu suprême. Sur les tuiles hollandaises du bain étoit une grossière peinture représentant Jacob en gants de poil, escroquant à Isaac le droit d'aînesse d'Ésaü. Le papier qui brûlait éclaira cette scène.

« Ce n'est qu'une confession, monsieur Atterbury, » dit le jeune homme. Il appuya sa tête contre le manteau de la cheminée; un torrent de larmes lui vint aux yeux: c'étoient les premières

qu'il eût versées depuis qu'il gardoit son patron, épouvanté de cette calamité et plus encore de ce que lui avoit dit le pauvre gentilhomme mourant, et choqué à l'idée d'affliger de cette double infortune ceux qu'il aimoit le mieux.

« Allons le trouver, » dit M. Esmond.

Et, en conséquence, ils passèrent dans la pièce voisine, où en ce moment le jour, qui venoit de poindre, montra la pauvre figure pâle de milord et ses yeux égarés et supplians, qui avoient cet imposant et fatal aspect d'une dissolution imminente. Le chirurgien étoit avec lui. Il étoit entré dans la chambre comme Atterbury en sortoit. Milord vicomte tourna ses yeux malades vers Esmond. L'autre étoit suffoqué d'entendre ce râle dans sa gorge.

« Milord vicomte, dit M. Atterbury, M. Esmond ne veut pas de témoins, et il a brûlé le papier.

— Mon très-cher maître ! » dit Esmond, s'agenouillant et lui prenant la main et la baisant.

Milord vicomte se redressa sur son séant et jeta ses bras autour d'Esmond : « Dieu b.... bénisse.... » fut tout ce qu'il put dire. Le sang jaillit de sa bouche, inondant le jeune homme. Mon très-cher lord n'étoit plus. Il étoit parti avec une bénédiction sur ses lèvres, et amour, et repentir, et bonté dans son cœur mâle.

« *Benedicti benedicentes*, » dit M. Atterbury.

Et le jeune homme, s'agenouillant au bord du lit, sanglota un *amen*.

« Qui la préviendra de ceci ? » fut la pensée qui vint ensuite à M. Esmond. Et là-dessus il supplia M. Atterbury d'aller à Castlewood. Il ne pouvoit se présenter lui-même devant sa maîtresse avec cette terrible nouvelle. M. Atterbury y consentant avec obligeance. Esmond écrivit à la hâte un billet sur ses tablettes au valet de chambre de milord, lui disant de préparer les chevaux pour M. Atterbury, et de le suivre, et d'envoyer la valise d'Esmond à la prison de Gate-house, où il avoit résolu d'aller se livrer.

LIVRE DEUXIÈME,

QUI CONTIENT LA VIE MILITAIRE DE M. ESMOND ET AUTRES MATIÈRES RELATIVES A LA FAMILLE ESMOND.

CHAPITRE PREMIER.

Je suis en prison, et visité là, mais non consolé.

Ceux-là peuvent imaginer, qui ont vu la mort frapper avant le temps des personnes révérées et chéries, et qui savent combien toute consolation est inutile, quelle fut l'angoisse de Henry Esmond, après avoir été acteur, à minuit, dans cette épouvantable scène de sang et d'homicide. Il n'auroit pu, il le sentoit, revoir en face sa chère maîtresse et lui raconter cette histoire. Il étoit reconnaissant que l'obligeant Atterbury eût consenti à lui porter cette triste nouvelle; mais, en dehors de sa douleur qu'il emporta en prison, il avoit dans le cœur quelque chose qui le ranimoit secrètement et le consoloit.

Un grand secret avoit été révélé à Esmond par son malheureux parent au lit de la mort. S'il le dévoiloit, comme il pouvoit le faire en honneur et équité, la découverte ne feroit que causer de plus grands chagrins à ceux qu'il aimoit le mieux au monde, et qui étoient assez tristes déjà. Devoit-il plonger dans la honte et la perplexité tous ces êtres auxquels il étoit attaché par tant de tendres liens d'affection et de gratitude? dégrader la veuve de son père? attaquer et souiller l'honneur de son père et de son parent? Et pourquoi? pour un vain titre à porter aux dépens d'un enfant innocent, du fils de sa très-chère bienfaitrice? Il avoit débattu la chose dans sa conscience, tandis que le pauvre lord mourant faisoit sa confession. D'un côté étaient l'ambition, la tentation, la justice même; mais l'amour, la reconnaissance et la fidélité étoient de l'autre. Et quand la lutte eut cessé dans l'esprit de Henry, un sentiment de bonheur vertueux l'illumina; et ce fut avec des larmes de reconnaissance aux yeux qu'il rendit grâces à Dieu de la décision qu'il lui avoit été donné de prendre.

« Quand j'étois renié par mon propre sang, pensa-t-il, ces chers amis me reçurent et furent pleins de bonté pour moi. Quand j'étois moi-même un orphelin sans nom, et que j'avois

besoin d'un protecteur, j'en trouvai un dans cette bonne âme qui est allée rendre ses comptes, repentante du tort innocent qu'elle m'a fait. »

Et avec cette pensée consolante, il alla se consigner lui-même en prison, après avoir baisé les froides lèvres de son bienfaiteur.

Ce fut le troisième jour après qu'il étoit venu à la prison de Gate-house (où il ne souffroit pas médiocrement de sa blessure, qui étoit cruellement enflammée et douloureuse) et avec ces pensées et ces résolutions dont il a été parlé, pour l'abattre et aussi pour le consoler, que le gardien de Henry Esmond vint lui dire qu'une dame demandoit à lui parler; et quoiqu'il ne pût voir sa figure, qui étoit enveloppée d'une coiffe noire, et qu'elle fût même voilée de la tête aux pieds, dans cette femme en grand deuil Esmond reconnut aussitôt sa chère maîtresse.

Il se leva du lit où il étoit étendu, étant très-foible; et allant vers elle, comme le gardien qui se retiroit fermoit la porte sur lui et sur la visiteuse dans ce triste lieu, il avança la main gauche (car la droite étoit blessée et en écharpe), et il voulut prendre celle de sa bonne maîtresse, cette main qui lui avoit donné tant de témoignages d'amitié depuis tant d'années.

Mais lady Castlewood se recula, rejetant sa coiffe en arrière et s'appuyant contre la grande porte étançonnée que le geôlier venoit de refermer sur eux. Son visage étoit pâle comme la mort, à ce que vit Esmond; et ses yeux, ordinairement si doux et si tendres, se fixoient sur lui avec un regard si tragique de douleur et de ressentiment, que le jeune homme, qui n'étoit point habitué à la malveillance de cette personne, fut forcé de détourner d'elle ses regards.

« Et voilà, monsieur Esmond, dit-elle, voilà où je vous revois! et voilà à quoi vous m'avez réduite!

— Vous êtes venue me consoler dans mon malheur, madame, » dit-il, quoique, dans le fait, il sût à peine que lui dire, tant il étoit ému à son aspect.

Elle avança un peu, mais resta silencieuse et tremblante, le regardant de dessous ses vêtements noirs, avec ses petites mains blanches fortement serrées, des lèvres tremblantes et des yeux creux.

« Non pour me faire des reproches, continua-t-il après une pause, mon chagrin est suffisant comme il est.

— Retirez votre main, ne me touchez pas, s'écria-t-elle. Voyez! il y a du sang dessus!

— Je voudrois qu'ils l'eussent tout pris, dit Esmond, si vous n'êtes plus bonne pour moi.

— Où est mon mari? cria-t-elle. Rendez-moi mon mari, Henry. Pourquoi êtes-vous resté là à le voir assassiner à minuit? Pourquoi le traître qui l'a fait s'est-il échappé? Vous, le champion de notre maison, qui offriez de mourir pour nous; vous qu'il aimoit, à qui il se fioit, et à qui je l'avois donné en garde; vous

qui aviez juré dévouement et reconnoissance, et je vous croyois, oui, je vous croyois, pourquoi êtes-vous ici, et mon noble Francis parti? Pourquoi êtes-vous venu parmi nous? Vous n'y avez apporté que peines et regret, et repentir, amer, amer repentir, en retour de notre amour et de nos bontés. Vous ai-je jamais fait tort, Henry? Vous n'étiez qu'un enfant orphelin la première fois que je vous vis, la première fois qu'il vous vit, lui qui étoit si bon, et noble, et confiant. Il vouloit vous renvoyer; mais, comme une sotte femme, je le suppliai de vous permettre de rester. Et vous prétendiez nous aimer, et nous vous croyions, et vous avez fait le malheur de notre maison, et le cœur de mon mari s'est retiré de moi; et je l'ai perdu, grâce à vous, je l'ai perdu, l'époux de ma jeunesse, dis-je. Je le vénérois; vous savez que je le vénérois, et il étoit changé pour moi. Ce n'étoit plus mon Francis d'autrefois, mon cher, cher soldat. Il m'aimoit avant que je vous visse, et je l'aimois; oh! Dieu m'est témoin combien je l'aimois! Pourquoi ne vous a-t-il pas renvoyé loin de nous? ce fut à cause de sa bonté, qui ne pouvoit rien me refuser alors. Et tout jeune que vous étiez, oui, et foible et seul, c'étoit mal, je savois que c'étoit mal de vous garder. Je le lisois sur votre figure et dans vos yeux. Je voyois qu'ils nous présageoient malheur, et le malheur est arrivé, comme je le savois. Pourquoi ne mourûtes-vous pas quand vous eûtes la petite vérole, et que je vins moi-même vous veiller, et que vous ne me reconnûtes point dans votre délire, et que vous m'appeliez quoique je fusse à votre côté? Tout ce qui est advenu depuis a été le juste châtiment de mon coupable cœur, mon coupable cœur jaloux. Oh! je suis punie, terriblement punie! mon époux gît dans son sang, assassiné pour m'avoir défendue, mon bon, mon généreux lord, et vous étiez là, et vous l'avez laissé mourir, Henry? »

Ces paroles prononcées, dans l'égarement de sa douleur, par une personne qui étoit ordinairement si calme et ne parloit qu'avec un doux sourire et une voix caressante, frappèrent l'oreille d'Esmond; et l'on dit qu'il en répéta un grand nombre dans la fièvre qu'il eut à la suite de sa blessure, et peut-être de l'émotion que lui firent des reproches si violens et si peu mérités. Il sembloit que ses sacrifices mêmes et son amour pour cette dame et pour sa famille dussent tourner à mal et devenir un grief: que sa présence parmi eux fût réellement une cause de chagrin, et la prolongation de sa vie un sujet de malheur et d'amertume pour la leur. Tandis que lady Castlewood parloit avec aigreur, rapidement, sans une larme, il n'ouvrit point la bouche pour réclamer; mais il s'assit sur le pied de son lit de prison, d'autant plus peiné de penser que c'étoit cette main douce et chérie qui le poignardoit si cruellement, et sans force contre ce fatal assaut. Chaque mot qu'elle prononçoit frappoit toutes les cordes de sa mémoire, et l'ensemble de son enfance et de sa jeunesse

passoit devant ses yeux, tandis que cette dame, hier si tendre et si douce, ce bon ange qu'il avoit aimé et adoré, se tenoit devant lui, le poursuivant de ses paroles blessantes et de ses regards pleins d'animosité.

« Je voudrois être à la place de milord, murmura-t-il. Ce n'a pas été ma faute si je n'y suis pas, madame; mais la destinée est plus forte que nous tous, et elle a voulu ce qui est arrivé. Il auroit mieux valu pour moi mourir quand j'avois la maladie.

— Oui, Henry, » dit-elle; et en parlant elle le regardoit d'un œil à la fois si tendre et si triste, que le jeune homme, levant les bras au ciel, retomba en arrière éperdu, cachant sa tête sous le couvre-pied de son lit. En se tournant, il frappa le mur de sa main blessée, et déplaça la ligature; et il sentit son sang s'échapper de nouveau. Il s'est souvenu d'avoir éprouvé un plaisir secret de cet accident, et de s'être dit : « Si je mourois maintenant, qui est-ce qui me pleureroit? »

Cette hémorragie, ou le chagrin et le désespoir dans lequel étoit le malheureux jeune homme au moment de l'accident, durent amener une syncope; car il ne conserva guère de tout cela aucun souvenir, si ce n'est de quelqu'un, sa maîtresse probablement, qui lui saisissoit la main, et puis d'un bourdonnement dans ses oreilles lorsqu'il s'éveilla, et de deux ou trois personnes de la prison autour de son lit, où il gisoit dans une mare de sang provenant de son bras. Sa plaie fut bandée de nouveau par le chirurgien de la prison qui s'étoit trouvé sur les lieux; et la femme du directeur et sa domestique, deux bonnes âmes, restèrent auprès du malade. Esmond vit sa maîtresse encore dans la chambre lorsqu'il sortit de son évanouissement; mais elle s'en alla sans rien dire : cependant la femme du directeur lui dit qu'elle étoit restée assise chez elle pendant quelque temps, et qu'elle n'avoit quitté la prison que lorsqu'elle avoit appris qu'Esmond paroissoit devoir aller mieux.

Plusieurs jours après, lorque Esmond fut remis d'une fièvre qu'il eut, et qui le prit cette nuit-là assez fortement, la femme de l'honnête gardien apporta à son malade un mouchoir fraîchement lavé et repassé, et au coin duquel il reconnut le chiffre et la couronne de vicomtesse de milady. « Cette dame l'avoit attaché autour de son bras lorsqu'il s'étoit trouvé mal, et avant d'appeler du secours, dit la femme du gardien. Pauvre dame! elle étoit bien triste de la perte de son mari. Il a été enterré aujourd'hui, et beaucoup de carrosses de la noblesse ont suivi le convoi, ceux de milord Marlborough et de milord Sunderland, et maint officier des gardes, dans lesquels il servoit du temps de l'ancien roi; et milady a été, avec ses deux enfants, trouver le roi à Kensington, et a demandé justice contre milord Mohun, qui se cache, et contre milord comte de Warwick et Holland, qui est prêt à se livrer et à subir son jugement. »

Telles étoient, entremêlées de protestations de son honnêteté

et de celle de Molly sa servante (qui étoit incapable d'avoir volé à M. Esmond certain mauvais bouton de manche, en or, qu'on n'avoit point retrouvé après son évanouissement), les nouvelles que la femme du gardien apporta à son locataire. Il suivit en idée à son tombeau prématuré ce brave cœur, ce tendre ami, ce galant homme, honnête de parole et généreux de pensée (si foible de dessein, mais combien en est-il de plus forts que lui?), qui lui avoit donné pain et abri quand il n'en avoit pas; famille et affection quand il en étoit privé; et qui, s'il lui avoit caché un secret capital, avoit fait ce dont il s'étoit repenti avant de mourir, une faute sans doute, mais une faute suivie de remords, et dictée par une tentation presque irrésistible.

Esmond prit son mouchoir quand sa garde le quitta, et bien probablement le baisa, et regarda le futile ornement brodé au coin. « Il t'a coûté assez de chagrin, pensa-t-il, chère lady si aimante et si sensible. Te l'enlèverai-je, à toi et à tes enfants? Non, jamais! Garde-le, et porte-le, mon petit Frank, mon joli garçon. Si je ne parviens pas à me faire un nom, je puis bien mourir sans en avoir. Quelque jour, quand ma chère maîtresse lira dans mon cœur, je serai justifié; ou si ce n'est pas ici et à présent, eh bien, ce sera ailleurs, là où l'honneur ne nous suit pas, mais où l'amour règne éternel. »

Il est inutile de narrer ici, puisque les rapports des hommes de loi les ont déjà relatés, les détails et l'issue du procès qui suivit le déplorable homicide de milord Castlewood. Des deux lords engagés dans cette triste affaire, le second, milord comte de Warwick et Holland, qui s'étoit battu avec le colonel Westbury et avoit été blessé par lui, fut acquitté par ses pairs devant qui il fut traduit (sous la présidence du lord steward, lord Somers); et le principal, le lord Mohun, étant reconnu coupable de meurtre (à quoi, il est vrai, il avoit été forcé, et dont il se repentoit très-sincèrement), réclama le bénéfice de clergie, et fut ainsi déchargé sans qu'il lui fût infligé aucune peine. La veuve du seigneur tué, à ce qu'on nous raconta en prison, montra une énergie extraordinaire; et, quoiqu'elle eût dix ans à attendre avant que son fils fût d'âge à la venger, elle déclara qu'elle auroit vengeance du meurtrier de son mari : tant et si soudainement le chagrin, le ressentiment et le malheur paroissoient l'avoir changée! Mais la fortune, bonne ou mauvaise, à ce que je crois, ne change pas les hommes et les femmes, elle ne fait que développer leur caractère. Comme il y a mille idées dans un homme qu'il ne connoît pas avant d'avoir pris une plume pour écrire, de même le cœur est un secret pour celui ou celle qui l'a dans sa poitrine. Qui de nous ne s'est surpris des tentations de vengeance, ou d'action, ou de colère, bien ou mal motivées, dont les germes étoient en lui à l'état latent et à son insu, jusqu'à ce que l'occasion les développât? A la mort de son époux, un changement sembla s'opérer dans toute la conduite et dans

les idées de lady Castlewood; mais de ceci nous parlerons en temps utile et bientôt.

Tandis que les lords étoient traduits devant leurs pairs, à Westminster, conformément à leurs priviléges, étant amenés de la Tour dans des barques et avec des cortéges d'apparat, et accompagnés de lieutenants et de hallebardiers, les autres personnes compromises dans cette malheureuse querelle furent jugées à Newgate, comme il étoit séant, et, étant tous déclarés coupables, réclamèrent également le bénéfice de clergie. La sentence, dans ces cas, est, comme nous savons tous, que le coupable reste un an en prison, ou selon le plaisir du roi, et soit brûlé dans la main, ou simplement marqué d'un fer froid; ou bien cette partie de la peine est entièrement remise par la gracieuseté du souverain. C'est ainsi que Henry Esmond se trouva criminel et prisonnier à l'âge de vingt-deux ans; quant aux deux colonels, ses camarades, ils prirent la chose fort légèrement. Les duels étoient une partie de leurs occupations; et ils ne pouvoient, en honneur, refuser aucune invitation de cette sorte.

Mais le cas étoit différent avec M. Esmond. Sa vie étoit changée par le coup d'épée qui avoit détruit celle de son cher patron. Comme il étoit en prison, le vieux docteur Tusher tomba malade et mourut, et lady Castlewood nomma Thomas Tusher au bénéfice vacant, après avoir dit mille fois à Henry Esmond que ce seroit lui qui l'auroit; qu'ils ne se quitteroient jamais; qu'il élèveroit son fils; qu'être un prêtre de campagne, comme le saint George Herbert ou le pieux docteur Ken, étoit le bonheur et le meilleur lot dans la vie; que, s'il y tenoit absolument (quoique, pour sa part, elle avouât être de l'opinion de la reine Bess [1], qu'un évêque ne devoit pas se marier, et à plus forte raison un prêtre), elle trouveroit une bonne femme pour Henry Esmond; et cent jolies perspectives présentées les soirs au coin du feu, dans d'affectueuses causeries, tandis que les enfants jouoient dans la salle. Tous ces plans étoient renversés aujourd'hui. Thomas Tusher écrivit à Esmond, pendant qu'il étoit en prison, pour annoncer que sa protectrice lui avoit conféré le bénéfice que son révérend père avoit eu pendant nombre d'années; qu'après les tragiques événements qui avoient eu lieu (desquels Tom parloit avec une horreur fort édifiante), elle ne pourroit jamais voir dans la chaire du vénérable Tusher, ou à la table du fils, l'homme qui étoit responsable de la mort du père; que Sa Seigneurie le chargeoit de dire qu'elle prioit pour le repentir et le bonheur mondain de son parent; qu'il étoit libre de disposer d'elle pour l'aider dans tout plan de vie qu'il se proposeroit; mais que, de ce côté de la tombe, elle ne le reverroit plus jamais. Et Tusher, pour sa part, ajoutoit que Henry auroit ses prières comme un ami d'enfance, et lui recommandoit,

1. Elisabeth.

tandis qu'il étoit en prison, de lire certains ouvrages de théologie, que Sa Révérence déclaroit être très-salutaires pour les pécheurs dans sa lamentable condition.

Et c'étoit là le retour pour une vie de dévouement, c'étoit là la fin de tant d'années de commerce affectueux et de fidélité passionnée. Henry auroit voulu mourir pour son patron, et il étoit presque regardé comme son meurtrier : Dieu sait tout ce qu'il avoit sacrifié à sa maîtresse sans qu'elle le sût, et elle le rejetoit! il avoit doté sa famille de tout ce qu'ils possédoient, et elle parloit de lui faire l'aumône comme à un domestique! Le chagrin de la perte de son patron, les ennuis de sa position présente et les doutes sur sa position future, tout cela s'effaçoit devant le sentiment de l'outrage si complet qu'il avoit à endurer, et devant l'angoisse plus vive de cette torture.

Il répondit de sa prison à M. Tusher pour féliciter Sa Révérence de sa nomination au bénéfice de Castlewood, lui recommandant ironiquement de suivre les traces de son admirable père, dont la robe lui étoit échue, remerciant Sa Seigneurie de son offre d'aumône, dont il falloit espérer qu'il n'auroit pas besoin, et la suppliant de se rappeler que, si jamais elle changeoit de détermination envers lui, il seroit prêt à lui donner des preuves d'une fidélité qui n'avoit jamais chancelé et qui n'auroit jamais dû être mise en question par cette maison. « Et si nous ne nous rencontrons plus, ou que ce soit seulement comme étrangers dans ce monde, disoit en concluant M. Esmond, sentence contre la cruauté et l'injustice de laquelle je dédaigne d'appeler, elle saura plus tard qui lui étoit fidèle, et si elle avoit aucune cause de suspecter l'amour et le dévouement de son parent et serviteur. »

Après l'envoi de cette lettre, l'esprit du pauvre garçon fut plus à l'aise qu'auparavant. Le coup avoit été frappé, et il l'avoit supporté. Sa cruelle déesse avoit secoué ses ailes et s'étoit envolée, et l'avoit laissé seul et sans amis, mais *virtute sua*. Et il avoit, pour se relever, à la fois le sentiment de son droit et celui de ses griefs, de son honneur et de son infortune. Comme j'ai vu des hommes s'éveiller et courir aux armes, quand résonne un bruit de trompette; dans l'occurrence, un cœur mâle bondit avec résolution, affronte d'un air intrépide le danger qui menace, et, soit vaincu, soit vainqueur, le regarde toujours face à face. Ah! nul ne connoît sa force ou sa faiblesse, jusqu'à ce que l'occasion les mette à l'épreuve. S'il est des pensées et des actes de sa vie au souvenir desquels un homme rougisse de honte, il en est assurément d'autres qu'il peut être fier d'avouer et de se rappeler : ce sont des injures oubliées, des tentations vaincues (de temps en temps) et des difficultés surmontées à force de patience.

C'étoient les pensées relatives à la vivante, bien plus qu'aucune douleur poignante relativement au mort, qui affectèrent

Henry Esmond dans sa prison après son jugement; mais on doit s'imaginer qu'il ne pouvoit mettre aucun de ses compagnons d'infortune dans la confidence de ses sentiments, et ils croyoient que c'étoient le remords et le chagrin de la perte de son patron qui tourmentoient le jeune homme, erreur dans laquelle il se plut à les laisser. Il étoit tellement morne et taciturne, que les deux officiers qui partageoient sa captivité l'abandonnoient le plus souvent à lui-même, goûtoient probablement fort peu ce qu'ils connoissoient de lui, se consoloient avec des dés, des cartes et la bouteille, et tuoient le temps à leur manière. Il sembla à Esmond avoir vécu des années dans cette prison, et être changé et vieux quand il en sortit. A certaines époques de la vie, nous vivons des années d'émotion en quelques semaines, et, quand nous regardons en arrière, ces temps-là nous apparoissent comme de grands gouffres entre l'ancienne vie et la nouvelle. Vous ne savez pas combien vous souffrez dans ces maladies critiques du cœur, jusqu'à ce que l'accès soit passé et que vous reportiez vos regards sur lui. Dans le moment, la douleur est du moins supportable. Le jour passe avec plus ou moins de souffrances, et la nuit s'achève tant bien que mal. C'est seulement par la suite que nous voyons quel a été le danger, comme un homme à la chasse ou cherchant son salut dans la fuite regarde le saut qu'il a fait, et s'étonne de ne s'être pas tué en le faisant. O sombres mois de douleur et de rage, d'injuste et cruelle souffrance! il est vieux maintenant celui qui se souvient de vous. Depuis longtemps il a béni la douce main qui le blessa; mais la marque est là, et la plaie n'est que cicatrisée : ni le temps, ni les larmes, ni les caresses, ni le repentir ne peuvent effacer la cicatrice. Nous sommes indociles à pardonner au chagrin, néanmoins. *Reficimus rates quassas :* nous nous aventurons encore sur l'Océan, et nous tentons de nouveaux hasards. Esmond regarda ses premières années comme un noviciat, et cette dernière épreuve comme une initiation avant d'entrer dans la vie, comme nos jeunes Indiens subissent silencieusement des tortures avant de passer au rang des guerriers dans la tribu.

Les officiers, cependant, qui n'étoient pas dans le secret du chagrin qui rongeoit leur jeune et silencieux ami, accoutumés qu'ils étoient à voir chaque jour quelqu'un de leurs camarades perdre ainsi la partie au jeu sanglant de l'épée, ne se montroient pas inconsolables du sort de leur ancien compagnon d'armes. Celui-ci racontoit d'anciennes aventures d'amour, ou de guerre, ou de plaisir, où le pauvre Frank Esmond s'étoit trouvé mêlé; celui-là rappeloit comme quoi un constable avoit été dupé, ou un bravache de taverne battu; tandis que la pauvre veuve de milord étoit sur sa tombe, l'adorant comme un véritable saint et comme un héros sans tache, à ce que disoient les visiteurs qui avoient des nouvelles de lady Castlewood; et presque toute la ville venoit voir Westbury et Macartney.

Le duel, sa fatale conclusion, le jugement des deux pairs et des trois *commoners*, avoient fait beaucoup de bruit dans la ville. Les imprimés et les nouvelles à la main ne parloient que de cela. Les trois gentilshommes de Newgate étoient presque aussi assiégés que les évêques enfermés dans la Tour, ou un voleur de grand chemin avant son exécution. Nous avions la faculté de vivre dans la maison du directeur, comme il a été dit, tant avant le jugement qu'après la condamnation, attendant le bon plaisir du roi; et la cause véritable de cette funeste querelle n'étoit point connue, tant milord et les deux personnes qui la connoissoient en avoient bien gardé le secret : mais chacun s'imaginoit que l'origine de la rencontre étoit une dispute au jeu. Sauf de l'air frais, les prisonniers avoient, moyennant finances, à peu près tout ce qu'ils pouvoient désirer. Des démarches avoient été faites pour qu'ils ne fussent pas confondus avec les condamnés vulgaires dont les chants licencieux, les rires bruyans et les imprécations faisoient retentir la partie de la prison où ils étoient enfermés pêle-mêle avec les malheureux détenus pour dettes.

CHAPITRE II.

J'arrive au terme de ma captivité, mais non de mes ennuis.

Au nombre des personnes qui visitoient les deux officiers, étoit une ancienne connoissance de Henry Esmond, ce gentilhomme des gardes, qui avoit été si bon pour Henry quand la compagnie du capitaine Westbury avoit été en quartier à Castlewood, plus de sept ans auparavant. Dick le savant n'etoit plus Dick le cavalier maintenant, mais le capitaine Steele, des fusiliers de Lucas, et secrétaire de milord Cutts, ce fameux officier du roi Guillaume, l'homme le plus brave et le plus aimé de l'armée angloise. Les deux joyeux prisonniers avoient bu avec une société d'amis (car notre cave et celle des gardiens de Newgate aussi étoient incessamment approvisionnées de paniers de vin de Bourgogne et de Champagne qu'envoyoient les amis des colonels); et Henry, n'ayant goût ni à leur boisson ni à leur conversation, étant trop foible de santé pour l'un et trop triste d'humeur pour l'autre, étoit assis, un soir, à part dans sa petite chambre, à lire le peu de livres qu'il avoit, lorsque l'honnête colonel Westbury, tout rouge d'avoir bu, et toujours de bonne humeur, à jeun ou non, entra en riant dans la cellule de Henry et dit « Holà, jeune rabat-joie ! voici un ami qui est venu te voir il priera avec toi, ou boira avec toi, ou boira et priera tour à

tour. Dick, mon héros chrétien, voici le petit savant de Castlewood. »

Dick entra et baisa Esmond sur les deux joues, répandant sur le jeune homme, avec ses caresses, un parfum prononcé de vin d'Espagne brûlé.

« Eh quoi! est-ce là ce petit homme qui parloit latin et qui nous alloit chercher nos boules? Comme tu es grandi! Je proteste que je t'aurois reconnu n'importe où. Et ainsi tu es devenu un brigand, un batailleur, et tu voulois te mesurer avec Mohun, pas vrai? Je proteste que Mohun disoit hier au dîner des gardes, où nous étions en assez belle compagnie, que le jeune homme vouloit se battre avec lui, et étoit la meilleure lame des deux.

— Je voudrois avoir pu l'essayer et le prouver, monsieur Steele, » dit Esmond, pensant à son bienfaiteur mort, et ses yeux s'emplissant de larmes.

A l'exception de cette seule lettre si cruelle qu'il avoit reçue de sa maîtresse, Esmond n'avoit rien appris d'elle, et elle sembloit déterminée à exécuter sa résolution de rompre avec lui et de le désavouer. Mais il en eut, tant bien que mal, des nouvelles par M. Steele, qui les lui apportoit assidûment de la cour du prince et de la princesse, où notre honnête capitaine avoit été promu au poste d'huissier de la chambre. Quand il n'étoit pas de service, le capitaine Dick venoit souvent consoler ses amis en captivité; sa bonne nature et une disposition amicale envers ceux qui étoient dans l'infortune le poussant, sans aucun doute, à faire ses visites, et la camaraderie et le bon vin à les prolonger

« Ma foi, dit Westbury, le petit savant fut le premier à commencer la querelle, je me le rappelle maintenant, chez Lockit. J'ai toujours haï ce Mohun. Quelle étoit la cause réelle de cette querelle entre lui et le pauvre Frank? Je gagerois que c'étoit une femme.

— C'étoit une querelle de jeu, sur ma parole, une querelle de jeu, dit Henry. Mon pauvre lord avoit perdu de fortes sommes contre son hôte à Castlewood. Ils eurent entre eux des mots piquans; et, quoique lord Castlewood fût la meilleure âme du monde et la plus facile à vivre, il étoit très-vif; et de là cette rencontre qui nous a tous amenés ici, dit M. Esmond, résolu à ne jamais reconnoître à ce duel d'autre motif que les cartes.

— Je n'aime point à mal parler d'un seigneur, dit Westbury; mais, si milord Mohun n'en étoit pas un, je dirois que c'est pitié qu'il n'ait pas été pendu. Il étoit déjà familiarisé avec les dés et les femmes, à un âge où les autres enfans sont à l'école et reçoivent le fouet; il en auroit remontré au plus vieux roué, des années avant d'avoir atteint sa croissance; et il manioit le fleuret et même l'épée avant de s'être servi d'un rasoir. Il retint le pauvre Will Mountford à causer, le soir où ce sanguinaire Dick Hill lui perça le flanc. Il aura une mauvaise fin, ce jeune lord; et il n'est pas de fin assez mauvaise pour lui, » dit l'honnête

M. Westbury, dont la prophétie fut remplie douze ans après, le jour fatal où Mohun tomba, entraînant dans sa chute un des plus braves et des plus grands gentilshommes d'Angleterre.

Par M. Steele donc, qui apportoit les bruits publics ainsi que ses propres nouvelles particulières, Esmond apprit les mouve mens de son infortunée maîtresse. Le cœur de Steele étoit d'un composition fort inflammable; et le gentilhomme huissier parloit en termes d'admiration sans bornes de la veuve (cette superbe femme, disoit-il) et de sa fille, qui, aux yeux du capitaine, étoit une beauté encore supérieure. Si la pâle veuve, que le capitaine Richard, dans son enthousiasme poétique, appeloit une Niobé en pleurs, une Sigismonde, une Belvedera éplorée, étoit un des objets les plus adorables et les plus pathétiques que ses yeux eussent jamais vus, ou pour lesquels son cœur se fût attendri, ses mûres perfections et sa beauté n'étoient rien, comparées aux promesses de ce charme extrême que le bon capitaine apercevoit dans sa fille. C'étoit *matre pulchra filia pulchrior*. Steele, pendant qu'il étoit de service dans l'antichambre de son prince, composoit des sonnets en l'honneur des attraits de la mère et de la fille. Il en parloit pendant des heures à Henry Esmond; et, par le fait, il auroit pu choisir peu de sujets plus propres à intéresser le malheureux jeune homme, dont le cœur étoit maintenant, comme toujours, dévoué à ces dames, et qui étoit reconnoissant envers tous ceux qui les aimoient, ou qui faisoient leur éloge, ou qui leur vouloient du bien.

Ce n'est pas que sa fidélité fût récompensée par aucune marque de bienveillance ou même d'apaisement, de la part d'une maîtresse inflexible, après dix années d'amour et de bienfaits. Le pauvre jeune homme n'ayant point de réponse, excepté celle de Tusher, à la lettre qu'il avoit écrite, et étant trop fier pour écrire encore, ouvrit une partie de son cœur à Steele, en qui nul malheureux ne pouvoit trouver un auditeur plus bienveillant ou un émissaire plus zélé; décrivit, en termes, sans aucun doute, pathétiques, car ils venoient *imo pectore*, et firent pleurer abondamment le pauvre Dick, sa jeunesse, sa constance, son tendre dévouement à cette maison qui l'avoit élevé; son affection, comment acquise et combien payée de retour jusqu'à hier, et, autant qu'il le pouvoit, les circonstances et les causes de cette déplorable querelle qui avoit fait d'Esmond un détenu, une veuve et des orphelins de ceux qui lui étoient le plus chers au monde. Dans des termes qui pouvoient bien émouvoir un cœur plus dur que celui de son confident (car son propre cœur étoit à moitié brisé en parlant), il décrivit une partie de ce qui avoit eu lieu dans cette unique et triste entrevue que sa maîtresse lui avoit accordée; comme quoi elle l'avoit quitté avec colère et presque avec imprécation, elle dont les paroles et les pensées jusqu'alors n'avoient été que bénédiction et bienveillance; comme quoi elle l'avoit rendu responsable de ce sang

versé, en échange duquel il eût volontiers sacrifié le sien (et vraiment en cela le lord Mohun, le lord Warwick et tous les gentilshommes qui avoient pris part à l'affaire, aussi bien que le bruit du dehors, à ce que lui dit Steele, justifioient le malheureux jeune homme); et de tout son cœur, et avec des larmes, il supplia M. Steele d'informer sa maîtresse de la douleur de son parent, et de la faire revenir du cruel ressentiment qu'elle lui témoignoit. A moitié fou de la douleur que lui causoit cette injustice qui contrastoit avec mille doux souvenirs de tendresse et de confiance passées, lesquels rendoient sa misère présente encore plus amère, le pauvre malheureux passa bien des jours de solitude et des nuits d'insomnie dans une sorte d'impuissant désespoir et de rage contre son inique fortune. C'étoit la plus douce des mains qui l'avoit frappé, la plus indulgente, la plus compatissante nature qui le persécutoit. « J'aimerois autant, disoit-il, m'être reconnu coupable de ce meurtre et en avoir subi la peine comme tout autre criminel, que d'avoir à endurer la torture à laquelle ma maîtresse me soumet. »

Quoique le récit de l'histoire d'Esmond et ses passionnés appels et représentations tirassent tant de larmes des yeux de Dick, ils n'eurent aucun effet sur la personne qu'ils avoient pour but d'émouvoir. L'ambassadeur d'Esmond revint de la mission dont le pauvre jeune gentilhomme l'avoit chargé, avec une figure longue et un hochement de tête qui disoient qu'il n'y avoit aucun espoir pour le prisonnier; et rarement un malheureux détenu de cette prison de Newgate, attendant tout tremblant un sursis à son exécution, se sentit plus abattu que M. Esmond, innocent et condamné.

Comme il avoit été convenu entre le prisonnier et son conseil dans leurs consultations, M. Steele avoit été à la maison de la douairière dans Chelsea, où il a été dit qu'étoient la vicomtesse et ses orphelins, avoit vu milady vicomtesse et avoit plaidé la cause de son infortuné parent. « Et je crois que j'ai bien parlé, mon pauvre garçon, dit M. Steele; car qui ne parleroit bien dans une pareille cause et devant un si beau juge? Je n'ai pas vu la charmante Béatrix.... A coup sûr, sa fameuse homonyme de Florence n'étoit pas à moitié aussi belle.... Le jeune vicomte seulement étoit dans la chambre avec le lord Churchill, le fils aîné de milord de Marlborough. Mais ces jeunes gentilshommes allèrent au jardin, je pouvois les voir de la fenêtre, joutant l'un contre l'autre avec de longs bâtons dans un simulacre de tournoi.... Le chagrin ne touche que légèrement la jeunesse, et je me souviens d'avoir battu le tambour sur le cercueil de mon propre père.... Milady vicomtesse regarda les deux garçons qui jouoient, et dit : « Vous voyez, monsieur, on enseigne aux enfants à em-
« ployer comme jouets des instruments de mort, et à se faire un
« divertissement du meurtre. » Et en disant cela elle étoit si ravissante, et elle étoit là un si triste et si bel exemple de la doctrine

dont je suis un humble prêcheur, que si je n'avois pas dédi mon petit volume du *Héros chrétien* (je vois, Harry, que vo n'en avez pas coupé les feuillets : le sermon est bon, croye moi, quoique la vie du prédicateur puisse n'y point répondre je dis que si je n'avois dédié le volume à lord Cutts, j'aurois d mandé la permission de placer le nom de milady sur la premiè page. Je ne crois pas avoir jamais vu de violet aussi beau q celui de ses yeux, Harry. Son teint a la nuance de la rose rosé elle a une main à fossettes et un poignet si exquis, et je ne me pas en doute....

— Êtes-vous venu pour me parler des fossettes de la main milady? interrompit tristement M. Esmond.

— Une aimable créature dans l'affliction me semble toujou doublement aimable, » dit le pauvre capitaine, qui, en effet, n toit que trop souvent dans un état à voir double; et ainsi arrê il reprit le fil rompu de son histoire : « Quand j'expliquai m affaire, dit M. Steele, et que je contai à votre maîtresse ce q tout le monde sait, et ce que de l'autre côté on s'étoit empre de reconnoître, que vous aviez essayé de vous mettre entre deux lords, et de prendre pour vous la querelle de votre patr quand je rapportai les louanges généralement données à vo bravoure, indépendamment du témoignage particulier de mil Mohun, il me sembla que la veuve écoutoit avec quelque inté et que ses yeux, — je n'ai jamais vu un pareil violet, Harry, se levèrent une ou deux fois sur les miens. Mais après que j' parlé quelque temps sur ce sujet, elle m'interrompit soudain un cri de douleur : « Plût au ciel, monsieur, dit-elle, que « n'eusse jamais entendu ce mot de bravoure dont vous vous é « servi, ou que je n'en connusse pas le sens! Milord seroit enc « ici sans cela; ma maison seroit heureuse, mon pauvre enf « auroit un père. C'est ce que vous autres hommes appelez b « voure qui est entré chez moi et a poussé mon mari su « cruelle épée qui l'a tué. Vous ne devriez point prononcer « mot devant une chrétienne, monsieur, une pauvre veuve m « d'orphelins, qui vivoit heureuse jusqu'à ce que le monde « entré chez elle, ce monde pervers et impie, qui prend le s « de l'innocent et laisse aller le coupable en liberté. »

« Cette dame, en parlant de ce ton, monsieur, conti M. Steele, paroissoit plus émue d'indignation que de doul « Compensation! » reprit-elle les joues et les yeux enflammé colère; « quelle compensation votre monde donne-t-il à la ve « pour la perte de son mari, aux enfants pour le meurtre de « père? Le misérable qui a fait le coup n'a pas même une punit « Conscience! quelle conscience a-t-il, celui qui peut entrer « la maison d'un ami, prodiguer tout bas le mensonge et l'in « à une femme qui ne lui a jamais fait de mal, et poignard « tendre cœur qui se fioit à lui? Les pairs de milord.... milor « fâme, milord Scélérat, milord Assassin, se sont réunis po

uger, et ils l'ont renvoyé avec un mot ou deux de reproche, envoyé dans le monde pour y poursuivre les femmes de son libertinage et de ses mensonges, et pour assassiner les hôtes sans défiance qui l'hébergent. Le jour où milord.... milord Assassin (jamais je ne prononcerai son nom) fut mis en liberté, une femme fut exécutée à Tyburn pour vol dans une boutique. Mais un homme peut voler à un autre homme sa vie, ou à une dame son honneur, et n'encourir aucune peine! Je prends mon enfant, cours au trône, et, à genoux, demande justice, et le roi me refuse. Le roi! il n'est pas mon roi, il ne le sera jamais. Lui-même, il a volé le trône du roi son père, du vrai roi, et il est resté impuni, comme font les grands. »

« Je songeai alors à parler pour vous, continua M. Steele, et m'interposai en disant : « Il y a eu quelqu'un, madame, qui, du moins, a voulu placer sa poitrine entre l'épée de votre époux et celle de milord Mohun. Votre pauvre jeune parent, Harry Esmond, m'a raconté qu'il essaya de prendre pour lui la querelle.

« — Venez-vous de sa part? » demanda la dame (à ce que continua M. Steele), se levant d'un air sévère et imposant. « Je croyois que vous veniez de la part de la princesse. J'ai vu M. Esmond dans sa prison, et je lui ai fait mes adieux. Il a amené le malheur dans ma maison. Il n'auroit jamais dû y entrer.

« — Madame, madame, il n'est point à blâmer, » intervins-je, poursuivit M. Steele.

« — Le blâmé-je, monsieur? demanda la veuve. Si c'est lui qui vous a envoyé, dites que j'ai demandé conseil là où.... » Elle voit la joue très-pâle en disant cela, et la voix tremblante... Là où tous ceux qui le demandent l'obtiennent; et ce conseil c'est de rompre avec lui et de ne plus le revoir. Nous nous sommes vus dans la prison pour la dernière fois, au moins de bien des années. Il se peut que dans la suite des temps, lorsqu'à force de nous agenouiller, de pleurer et faire acte de contrition, nous aurons réformé nos cœurs coupables, monsieur, et obtenu notre pardon, il se peut que nous nous revoyions, mais pas maintenant. Après ce qui s'est passé, je ne pourrois supporter sa vue. Je fais des vœux pour lui, mais je lui fais aussi mes adieux; et s'il a pour nous cette.... cette considération dont il parle, je le supplie de me la prouver en m'obéissant en ceci.

« — Je briserai le cœur du jeune homme, madame, avec cette dure parole. »

« La dame secoua la tête, continua mon bon savant. « Les cœurs des jeunes gens, monsieur Steele, ne sont pas ainsi faits, « dit-elle; M. Esmond trouvera d'autres.... d'autres amis. La « maîtresse de cette maison s'est fort radoucie à l'égard du fils du « feu lord, ajouta-t-elle en rougissant, et m'a promis, c'est-à-dire « a promis de prendre soin de sa fortune. Tant que j'y vivrai, « après l'horrible aventure qui a eu lieu, Castlewood ne doit ja-

mais plus être sa demeure, jamais. Je ne voudrois pas non plus « qu'il m'écrivît.... à moins que.... non, je ne veux plus qu'il « m'écrive, et je ne veux plus le voir. Portez-lui, si vous voulez, « mes derniers.... Chut! pas un mot de ceci devant ma fille. »

« Ici la belle Béatrix entra revenant de la rivière, les joues florissantes de santé, et ne paroissant que plus charmante et plus fraîche dans les habits de deuil qu'elle portoit. Et milady vicomtesse dit :

« Béatrix, c'est M. Steele, gentilhomme huissier de Son Al« tesse le prince. Quand paroît votre nouvelle comédie, mon« sieur Steele? »

« J'espère que tu seras hors de prison pour la première représentation, Harry. »

Le sentimental capitaine conclut ce triste récit en disant : « Ma foi, la beauté de *filia pulchrior* chassa *pulchram matrem* de ma tête; et cependant, quand je redescendis la rivière, et que je songeai à toutes deux, la pâle dignité et la grâce exquise de la matrone eurent le dessus, et je la trouvai encore plus noble que la vierge! »

Nos prisonniers vivoient fort bien à Newgate, et bien différemment des pauvres diables qui y étoient enfermés. Son insensibilité pour leur misère, pour leur gaieté plus effrayante encore, pour leurs imprécations et leurs blasphèmes, a frappé depuis Esmond d'une sorte de honte, comme prouvant combien sa propre douleur l'avoit rendu égoïste pendant son emprisonnement, et combien il s'y étoit absorbé complétement). Si les trois gentilshommes vivoient bien sous les soins du directeur de Newgate, c'étoit parce qu'ils payoient bien; et, en effet, la dépense de la plus chère table d'hôte ou de la plus grande taverne de Londres n'auroit pas produit un compte plus long que celui de l'auberge des Menottes, comme l'appeloit le colonel Westbury. Nos trois chambres étoient celles qui sont dans le corps de logis au-dessus de la porte de Newgate, au second étage qui, en remontant Newgate-street, regarde Cheapside et l'église de Saint-Paul. Et nous avions la permission de nous promener sur le toit, et de là nous pouvions voir Smithfield et l'école des *Bluecoatboys* (des habits bleus), et les jardins, et les Chartreux, où, à ce que se rappeloit Harry Esmond, Dick le savant et son ami Tom Tusher avoient fait leurs études.

Harry n'auroit jamais pu payer sa part de ce prodigieux compte que leur hôte apportoit toutes les semaines; car il n'avoit que trois pièces dans sa poche la veille de ce fatal duel, lorsque les gentilshommes étoient aux cartes et offrirent d'en jouer cinq. Mais tandis qu'il étoit encore malade en prison, après que lady Castlewood l'y avoit visité, et avant son jugement, il arriva un homme, en habit orange et galons bleus, livrée que portoient toujours les Esmond; et il apporta un paquet cacheté pour M. Esmond, qui contenoit vingt-quatre guinées, et un billet disant

qu'il lui avoit été nommé un conseil, et qu'il recevroit encore de l'argent lorsqu'il en auroit besoin.

C'étoit une drôle de lettre de cette savante, comme elle étoit ou comme elle s'appeloit, la vicomtesse douairière de Castlewood, écrite dans l'étrange et barbare françois qui étoit celui de mainte autre belle dame de ce temps, témoin Sa Grâce de Portsmouth. Le fait est que l'orthographe n'étoit pas d'un usage très-général dans le monde d'alors, et les lettres de milord Marlborough prouvent que, pour sa part, il n'étoit pas très-fort sur cette branche de la grammaire.

« Mong Coussin, écrivoit milady vicomtesse douairière, je scay que vous vous etes bravement batew et grievment bléssay — du costé de feu M. le Vicomte. M. le Compte de Varique ne se playt qua parlay de vous : M. de Moon auçy. Il di que vous avay voulew vous bastre avecque luy — que vous estes plus fort que luy sur l'ayscrimme — quil'y a surtout certaine Botte que vous scavay quil n'a jammay sceu pariay : et que c'en eut été fay de luy si vouseluy vous vous fussiay battews ansamb. Aincy ce pauv Vicompte est mort. Mort et peutayt — Mon coussin, mon coussin ! jay dans la tayste que vous n'estes quung pety Monst — angcy que les Esmonds ong tousjours esté. La veuve est chay moy. J'ay recuilly cet' pauve famme. Elle est furieuse cont vous, allans tous les jours chercher le Roy (d'icy) démandant à gran cri revanche pour son Mary. Ell ene veux voyre ni entende parlay de vous : pourtant elle ne fay qu'en parlay milfoy par jour. Quand vous seray hor prison venay me voyre. J'auray soing de vous. Si cette petite Prude veut se défaire de song pety Monste (hélas je craing quil ne soy trotar !) je m'en chargeray. J'ay encor quelqu interay et quelques escus de costay.

« La Veuve se raccommode avec Miladi Marlboro qui est tout puiçante avecque la Reine Anne. Cet dam sentéraysent pour la petite prude ; qui pourctant a un fi du même asge que vous savay.

« En sortant de prisong venez icy. Je ne puy vous recevoir chaymoy à cause des méchansetés du monde, may pre du moy vous aurez logement.

« Isabelle Vicomptesse d'Esmond. »

Cette dame prenoit quelquefois le titre de marquise d'Esmond, en vertu des lettres patentes qui avoient été conférées par le feu roi Jacques au père de Harry Esmond ; et, en cette qualité, elle avoit sa queue portée par la femme d'un chevalier, un gobelet à couvercle d'essai pour boire dedans, et un essuie-main à franges.

Celui qui étoit du même âge que le petit Francis, que nous appellerons dorénavant le vicomte Castlewood, étoit S. A. R. le prince de Galles, né la même année et le même mois que Frank, et tout récemment proclamé à Saint-Germain roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande.

CHAPITRE III.

Je suis à la solde de la reine dans le régiment de Quin.

L'homme à la livrée orange, à galons et retroussis bleus, avoit été mis aux ordres d'Esmond lorsqu'il sortit de prison, et prenant le mince bagage du jeune gentilhomme, il le conduisit hors de cet odieux Newgate, et, par Fleet-conduit, à la Tamise, où une paire de rames fut appelée, et ils remontèrent la rivière jusqu'à Chelsea. Jamais le soleil n'avoit semblé si brillant à Esmond, ni l'air si frais et si vivifiant. Temple-Garden, le long duquel ils voguoient, lui faisoit l'effet du jardin d'Éden, et l'aspect des quais, des débarcadères et des édifices au bord de l'eau, Somerset-house et Westminster (où le magnifique nouveau pont venoit d'être commencé), la Tour et le palais de Lambeth, et cette scène animée et brillante de la Tamise fourmillant de bateaux et de barques, remplissoient son cœur de plaisir et de gaieté, comme pouvoit bien le faire un si beau spectacle à quelqu'un qui avoit été prisonnier si longtemps, et avec tant de sombres pensées doublant la tristesse de sa captivité. Ils arrivèrent enfin au joli village de Chelsea, où la noblesse avoit plus d'une belle maison de campagne; et ils parvinrent à la maison de milady vicomtesse : une gaie maison neuve, dans la rangée qui faisoit face à la rivière, avec un beau jardin derrière, et une agréable vue vers le Surrey et vers Kensington, où s'élève le noble et ancien palais du lord Warwick, l'adversaire réconcilié de Harry.

Là, dans le salon de Sa Seigneurie, le jeune homme revit quelques-unes des peintures qui avoient été à Castlewood, et qu'elle en avoit emportées depuis la mort de son époux, le père de Harry. Spécialement, et à la place d'honneur, étoit le portrait par sir Peter Lely, de l'honorable mistress Isabella Esmond en Diane, vêtue de satin jaune, avec un arc à la main et un croissant à son front, et des chiens gambadant autour d'elle. Il avoit été peint à l'époque où d'augustes Endymions étoient dits trouver faveur auprès de cette vierge chasseresse; et comme les déesses ont une jeunesse éternelle, celle-ci crut jusqu'au jour de sa mort n'avoir pas vieilli, et persista à supposer que le portrait lui ressembloit toujours.

Après qu'il eut été introduit auprès d'elle par le gentilhomme de la chambre, qui remplissoit mainte autre fonction dans le modeste ménage de Sa Seigneurie, et après un intervalle convenable, cette vénérable Diane daigna apparoître au jeune homme. Un More, en habit turc, avec des bottes rouges et un collet d'ar-

gent sur lequel étoient gravées les armes de la vicomtesse, la précédoit et portoit son coussin; puis venoit sa dame d'honneur; une petite meute d'épagneuls aboyant et frétillant précédoit l'austère chasseresse, puis voyez, la vicomtesse elle-même « répandant des parfums. » Esmond se rappela de son enfance ce riche arome de musc qu'exhaloit sa belle-mère (car on la peut appeler ainsi). De même que le ciel devient de plus en plus rouge vers le coucher du soleil, de même, au déclin de ses ans, les joues de milady douairière prenoient une teinte plus foncée. Sa figure étoit illuminée de vermillon, qui paroissoit d'autant plus brillant à cause du blanc employé pour le faire ressortir. Elle portoit les boucles qui avoient été à la mode du temps du roi Charles, tandis que les dames du roi Guillaume avoient des coiffures pareilles aux tours de Cybèle. Ses yeux dardoient leurs rayons du milieu de cet étrange édifice de plâtre, de peinture et de pommade. Telle étoit milady vicomtesse, veuve du père de M. Esmond.

Il lui fit un salut aussi profond que sa dignité et sa parenté le méritoient, s'avança avec la plus grande gravité, et baisa encore une fois cette main sur les doigts de laquelle étinceloient une vingtaine de bagues, se rappelant le temps jadis où cette main tremblante le faisoit trembler. « Marquise, dit-il en s'inclinant et un genou en terre, est-ce seulement la main que je puis avoir l'honneur de baiser? » Car, indépendamment de ce rire intérieur que la vue de cette étonnante vieille figure pouvoit bien provoquer en lui, il y avoit aussi du bon vouloir, et l'affection naturelle du sang. Elle avoit été la femme de son père, et étoit la fille de son grand-père. Elle l'avoit toléré autrefois, et étoit bonne pour lui maintenant à sa manière. Et à présent que la barre de bâtardise n'occupoit plus les pensées d'Esmond, et que cet opprobre secret ne pesoit plus sur son esprit, il se plaisoit à sentir les liens de famille et à les reconnoître, vain peut-être au fond du cœur du sacrifice qu'il avoit fait, et de la pensée que lui, Esmond, étoit en réalité le chef de sa maison, et empêché seulement par sa propre magnanimité de faire valoir ses droits.

Du moins, depuis qu'il avoit appris ce secret de son pauvre patron à ce lit de mort près duquel il étoit debout, il s'étoit senti une indépendance qu'il n'avoit pas connue auparavant, et qui depuis ne l'abandonna plus. Ainsi il appela sa vieille tante marquise, mais d'un air à faire croire que c'étoit le marquis d'Esmond qui lui donnoit ce titre.

Lut-elle dans les yeux du jeune gentilhomme, qui n'avoient plus peur des siens et de leur autorité surannée, qu'il savoit ou soupçonnoit la vérité sur sa naissance? Elle tressaillit de surprise en voyant ce changement de manières; dans le fait, c'étoit un maintien tout différent de celui de l'étudiant de Cambridge qui lui avoit rendu visite deux années auparavant, et qu'elle avoit congédié avec cinq pièces qu'elle lui avoit envoyées par le

gentilhomme de la chambre. Elle le regarda, puis trembla un peu plus que de coutume, peut-être, et dit : « Soyez le bienvenu, cousin, » d'une voix effrayée.

La résolution du jeune homme avoit été d'abord, comme il a été dit, de se conduire dans la vie comme si le secret de sa naissance ne lui étoit point connu; mais il changea soudain et fort sagement de détermination. Il demanda à Sa Seigneurie de renvoyer les assistants, et lorsqu'ils furent seuls : « *Soyez le bienvenu, neveu*, est au moins, madame, ce qui m'est dû, dit-il. Un grand tort nous a été fait, à vous et à moi, et à ma pauvre mère qui n'est plus.

— Je déclare devant Dieu que j'en fus innocente, s'écria-t-elle, abandonnant tout de suite sa cause. Ce fut votre vaurien de père qui....

— Qui imprima ce déshonneur à notre famille, dit M. Esmond. Je le sais fort bien. Je ne veux troubler personne. Ceux qui sont en possession ont été mes chers bienfaiteurs, et n'ont pas pris part d'intention au tort qui m'a été fait. Le feu lord, mon cher patron, ne sut la vérité que peu de mois avant sa mort, quand le P. Holt lui en porta la nouvelle.

— Le misérable ! il l'avoit eue en confession ! il l'avoit eue en confession ! s'écria la douairière.

— Non pas. Il l'apprit ailleurs aussi bien qu'en confession, répondit M. Esmond. Mon père, quand il fut blessé à La Boyne, dit la vérité à un prêtre françois, qui se cachoit après la bataille, aussi bien qu'au prêtre dans la maison duquel il mourut. Celui-ci ne crut pas devoir divulguer le fait jusqu'à sa rencontre avec M. Holt à Saint-Omer, et ce dernier garda la chose pour lui, attendant de savoir si ma mère vivoit ou non. Elle est morte depuis des années, à ce que m'a dit mon pauvre patron à l'article de la mort, et je ne doute pas de sa parole. Je ne sais pas même si je pourrois prouver un mariage. Je le pourrois, que je ne le voudrois pas. Je ne me soucie pas d'entacher notre nom, ni d'affliger ceux que j'aime, quelque mal qu'ils me traitent. Le fils de mon père, madame, n'aggravera point le tort que mon père vous a fait. Continuez d'être sa veuve, et accordez-moi vos bontés. C'est tout ce que je vous demande, et je ne reparlerai plus jamais de tout ceci.

— Mais vous êtes un noble jeune homme, s'écria milady, parlant en françois, comme c'étoit son habitude lorsqu'elle étoit agitée.

— Noblesse oblige, dit M. Esmond en lui faisant un profond salut. Il est encore en ce monde des personnes auxquelles, en retour de leur affection pour moi, j'ai souvent dit avec effusion que je donnerois pour elles ma vie. Serai-je maintenant leur ennemi, et leur chercherai-je querelle pour un titre? Qu'importe qui l'a? Il est toujours dans la famille.

— Qu'y a-t-il donc dans cette petite prude de femme qui fai

que les hommes raffolent d'elle? s'écria milady douairière. Elle a été ici un mois à solliciter le roi Elle est jolie et bien conservée; mais elle n'a pas le bel air. A la cour de feu Sa Majesté, tous les hommes prétendoient l'admirer, et elle n'étoit guère qu'une petite poupée de cire. Elle est mieux à présent, et on la prendroit pour la sœur de sa fille. Mais à qui en avez-vous tous pour la porter aux nues? M. Steele, qui étoit de service auprès du prince George, la voyant qui alloit avec ses deux enfants à Kensington, a écrit un poëme en son honneur; et il dit qu'il portera ses couleurs, et se vêtira de noir à l'avenir. M. Congreve dit qu'il écrira une *Veuve en deuil*, qui vaudra mieux que sa *Fiancée en deuil.* Quoique leurs maris se soient querellés et battus quand ce misérable Churchill déserta le roi (chose pour laquelle il mériteroit d'être pendu), lady Marlborough est aussi devenue folle de la petite veuve; elle m'a insultée dans mon propre salon, en disant que ce n'étoit pas la *vieille* veuve, mais la jeune vicomtesse qu'elle étoit venue voir. On veut que le petit Castlewood et le petit lord Churchill soient amis intimes, et ils se sont déjà boxés deux ou trois fois comme des frères. Puis ç'a été ce vaurien de jeune Mohun qui, revenant l'an dernier des provinces, où il l'avoit déterrée, en a perdu l'esprit tout l'hiver, a dit que c'étoit une perle devant des pourceaux, et a tué ce pauvre imbécile de Frank. La querelle étoit toute au sujet de sa femme. Je sais qu'elle étoit toute à son sujet. Y a-t-il eu quelque chose entre elle et Mohun, neveu? Dites-le-moi maintenant; y a-t-il eu quelque chose? Pour ce qui est de vous, je ne vous demande pas de répondre aux questions. »

M. Esmond rougit. « La vertu de milady est pure comme celle d'une sainte au ciel, madame, s'écria-t-il.

— Eh! mon neveu, bien des saintes vont au ciel après avoir eu beaucoup à se repentir. Je crois que vous êtes comme tout le reste de ces fous, et éperdument amoureux d'elle.

— Assurément, je l'ai beaucoup aimée et honorée devant tout le monde, répondit Esmond; je ne vois pas de mal à cela.

— Et elle vous a fermé la porte au nez; elle a donné le bénéfice à cet horrible ourson, au fils de cet horrible ours de Tusher, et elle dit qu'elle ne vous reverra jamais. Monsieur mon neveu, nous sommes toutes comme cela. Quand j'étois jeune femme, je puis bien dire que j'ai été le sujet d'un millier de duels. Et quand le pauvre M. de Souchy se noya dans le canal de Bruges, parce que je dansois avec le comte Springbock, je ne pus tirer de mes yeux une seule larme, et je dansai jusqu'à cinq heures du matin. Ce fut le comte, non, ce fut milord Ormond qui paya les violons, et Sa Majesté me fit l'honneur de danser toute la nuit avec moi. Comme vous avez grandi! Vous avez le bel air. Vous êtes brun. Nos Esmond sont tous bruns. Le fils de la petite prude est blond; son père l'étoit aussi, blond et stupide. Vous étiez un vilain petit drôle quand vous vîntes à Castlewood; vous étiez

tout yeux, comme un jeune corbeau. Notre intention étoit que vous fussiez prêtre. Ce terrible P. Holt, quelles frayeurs il me faisoit quand j'étois malade. A présent j'ai un directeur commode, l'abbé Douillette, un cher homme. Nous faisons maigre le vendredi, toujours. Mon cuisinier est un digne et pieux homme. Vous, comme de raison, vous êtes dans les bons principes. On dit que le prince d'Orange est vraiment fort malade. »

C'est ainsi que la vieille douairière poursuivit sans remords de son babil M. Esmond, tout abasourdi de sa présente volubilité, qui contrastoit avec la hauteur qu'elle lui témoignoit précédemment. Mais, pour le moment, elle l'avoit pris en faveur, et elle s'étoit mis en tête, non-seulement de l'aimer, autant toutefois que le permettoit sa nature, mais d'avoir peur de lui; et il se trouva aussi familier avec elle, comme jeune homme, qu'il avoit été craintif et silencieux comme enfant. Les effets répondirent aux paroles. Elle l'introduisit dans sa société, qui étoit fort nombreuse, composée des partisans du roi Jacques, comme de raison, et beaucoup de bruyantes intrigues avoient lieu autour de ses tables de jeu. Elle présenta M. Esmond comme son parent à plusieurs personnes considérables; elle lui fournit assez libéralement de l'argent, qu'il ne se fit pas scrupule d'accepter d'elle, considérant leur parenté et les sacrifices qu'il faisoit lui-même en faveur de la famille. Mais il étoit résolu à ne pas s'attacher plus longtemps à la jupe d'une femme; et peut-être avoit-il pensé aux moyens de se distinguer et de se faire un nom, puisque sa bizarre fortune lui en avoit refusé un. Un dégoût de son ancienne vie de livres et de calme, un amer sentiment de révolte à l'idée de cet esclavage auquel il avoit bien voulu se condamner pour l'amour de ceux dont la dureté envers lui faisoit saigner son cœur, un désir inquiet de voir les hommes et le monde, le faisoient songer à la profession militaire, en tous cas, lui faisoient désirer de faire quelques campagnes, et, en conséquence, il pressa sa nouvelle protectrice de lui avoir un brevet d'enseigne; et, un jour, il eut l'honneur de se trouver nommé, en cette qualité, au régiment des fusiliers du colonel Quin, dans l'armée d'Irlande.

La commission de M. Esmond avoit à peine trois semaines de date, lorsque arriva au roi Guillaume cet accident, qui mit fin à la vie du plus grand, du plus sensé, du plus brave, du plus clément souverain qu'ait jamais eu l'Angleterre. C'était la mode du parti hostile d'attaquer la réputation de ce grand prince durant sa vie; mais la joie que ce parti et tous ses ennemis d'Europe montrèrent à sa mort est une preuve de la terreur qu'il leur inspiroit. Tout jeune qu'étoit Esmond, il fut assez sage (et assez généreux aussi, disons-le) pour ne point s'associer à l'indécente allégresse qui éclata parmi les adhérents du roi Jacques, à Londres, à la mort de cet illustre prince, de cet invincible guerrier, de cet homme d'État si sage et si modéré. La fidélité à la famille

du roi exilé étoit traditionnelle, ainsi qu'il a été dit, dans la maison à laquelle M. Esmond appartenoit. La veuve de son père avoit toutes ses espérances, ses sympathies, ses souvenirs, ses préjugés, du côté du roi Jacques; et, à coup sûr, nul conspirateur ne revendiquoit ces droits du roi ou ne médisoit de ses adversaires plus bruyamment à une table de quadrille ou de thé. La maison de Sa Seigneurie fourmilloit d'ecclésiastiques, avec ou sans déguisement, de colporteurs de nouvelles de Saint-Germain, et de curieux qui savoient les derniers bruits de Versailles, et même la force exacte de la prochaine expédition que le roi de France devoit envoyer de Dunkerque, et qui devoit engloutir le prince d'Orange, son armée et sa cour. Elle avoit reçu le duc de Berwick, lorsqu'il avoit débarqué ici en 96. Elle gardoit le verre dans lequel il avoit bu, ayant fait vœu de ne s'en servir que pour boire à la santé du roi Jacques III, au retour de Sa Majesté; elle avoit des souvenirs de la reine, et des reliques du saint qui, si l'histoire étoit vraie, n'avoit pas toujours été un saint, en tant qu'il s'agissoit d'elle et de bien d'autres. Elle croyoit aux miracles opérés sur sa tombe, et avoit une centaine d'histoires authentiques de cures miraculeuses effectuées par les rosaires du bienheureux roi, les médailles qu'il portoit, les boucles de ses cheveux, et quoi encore? Esmond se rappeloit une vingtaine de contes merveilleux que la crédule vieille femme lui avoit contés. Il y avoit l'évêque d'Autun, qui avoit été guéri d'une maladie qu'il avoit depuis quarante ans, et qui le quitta après qu'il eut dit la messe pour le repos de l'âme du roi. Il y avoit M. Marais, un chirurgien en Auvergne, qui avoit une paralysie aux deux jambes, qui fut guérie par l'intercession du roi. Il y avoit Philippe Pitet, des Bénédictins, qui avoit une toux suffocante qui le tua presque; mais il implora le secours du ciel par les mérites et l'intercession du bienheureux roi, et il sentit aussitôt une sueur abondante qui se répandoit sur tout son corps, et il fut parfaitement rétabli. Et il y avoit la femme de M. Lépervier, maître de danse du duc de Saxe-Gotha, qui fut entièrement soulagée d'un rhumatisme par l'intercession du roi, miracle qu'on ne pouvoit mettre en doute, car le chirurgien et son apprenti avoient attesté, sous serment, qu'ils n'avoient en aucune façon contribué à la cure. De ces contes, et de mille autres semblables, M. Esmond ne croyoit que ce que bon lui sembloit; la foi plus grande de sa parente étoit de force à tout avaler.

Le parti de la haute Église angloise n'adoptoit pas ces légendes. Mais la vérité et l'honneur l'enchaînoient, croyoit-il, aux intérêts du roi exilé, et la famille bannie n'avoit pas de plus chaud soutien que cette bonne lady de Castlewood, chez laquelle Esmond avoit été élevé. Elle influençoit son mari, beaucoup plus peut-être que ne le savoit milord, qui admiroit prodigieusement sa femme quoiqu'il lui fût infidèle, et qui, n'aimant pas à se donner la peine de penser par lui-même, adoptoit assez volontiers les

opinions qu'elle lui choisissoit. Simple et constante de cœur comme elle étoit, la soumission à tout autre souverain que le véritable étoit impossible. Servir le roi Guillaume par intérêt eût été une monstrueuse hypocrisie, une trahison. Sa conscience si pure n'auroit pas plus consenti à cela qu'à un vol, qu'à un faux, ou à toute autre action basse. Lord Castlewood auroit pu être gagné, assurément, mais non jamais sa femme; et il su-ordonnoit sa conscience à celle de milady, en pareil cas, comme il faisoit dans tous ceux où la tentation n'étoit pas trop forte. c'étoit par affection et par reconnoissance, bien vraisemblablement, et par ce dévouement ardent pour sa maîtresse, qui caractérisoit toute la jeunesse d'Esmond, que le jeune homme souscrivit à cet article de foi et à maint autre que sa tendre bienfaitrice lui avoit prescrits. Si elle eût été whig, il l'eût été; si elle eût suivi M. Fox, et qu'elle se fût faite quaker, nul doute qu'il n'eût renoncé aux manchettes et à la perruque, et abjuré épées, habits galonnés et bas à coins. Dans les disputes des étudiants à l'Université, où les partis étoient très-montés, Esmond étoit noté comme jacobite, et, très-probablement par vanité autant que par affection, se rangeoit du côté de sa famille.

Presque tout le clergé du pays et plus d'une moitié de la nation étoient de ce côté. Notre nation est la plus loyale du monde assurément; nous admirons nos rois, et nous leur sommes fidèles longtemps après qu'ils ont cessé d'être sincères avec nous. C'est une merveille pour quiconque reporte ses regards sur l'histoire des Stuarts, de voir comme ils se sont arraché eux-mêmes la couronne du front; comme ils se sont ôté chances sur chances; quels trésors de loyauté ils ont dissipés, et comme ils ont fatalement travaillé à consommer leur propre ruine. Si jamais hommes eurent des serviteurs fidèles, ce furent eux; si jamais hommes gaspillèrent les occasions, ce furent eux; et de tous les ennemis qu'ils eurent, ils furent eux-mêmes les plus funestes [1].

A l'avénement de la princesse Anne, la nation fatiguée fut tout aise de se reposer de toutes ces guerres, controverses et conspirations, et d'accepter, en la personne d'une princesse du sang royal, un compromis entre les partis qui divisoient le royaume. Les tories pouvoient servir sous elle, la conscience en repos; quoique tory elle-même, elle représentoit le triomphe de l'opinion whig. Le peuple anglois, qui aime toujours que ses princes soient attachés à leur famille, fut charmé de penser que la princesse étoit fidèle à la sienne; et jusqu'aux derniers jour et heure de son règne, et sans cette fatalité qu'il hérita de ses pères avec leurs droits à la couronne d'Angleterre, le roi Jacques III eût pu la porter. Mais il ne sut jamais attendre une occasion, ni en profiter quand il l'avoit; il étoit aventureux lors-

1. Ὦ πόποι, οἷον δή νυ θεοὺς βροτοὶ αἰτιόωνται ! Ἐξ ἡμέων γάρ φασι κάκ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ σφῇσιν ἀτασθαλίῃσιν ὑπὲρ μόρον ἄλγε' ἔχουσιν.

qu'il falloit être prudent, et prudent lorsqu'il falloit tout oser. C'est avec une sorte de rage contre son inaptitude qu'on pense à sa triste histoire. Les destins s'occupent-ils plus spécialemen des rois que du commun des hommes? On est tenté de le croire, quand on considère l'histoire de cette race royale, pour qui tan de fidélité, tant de valeur, tant de sang ont été si inutilement prodigués.

Le roi mort, la princesse Anne (la fille de la laide Anne Hyde, comme l'appeloit notre douairière de Chelsea) fut proclamée à son de trompes, par les hérauts, dans toute la ville. de Westminster à Ludgate-Hill, aux immenses-acclamations du peuple.

La semaine d'après, milord Marlborough fut promu à la Jarretière et au grade de capitaine général des forces de Sa Majesté au dedans et au dehors. Cette nomination ne fit qu'enflammer la fureur de la douairière, ou, comme elle pensoit, sa fidélité pour son souverain légitime. « La princesse n'est qu'une marionnette aux mains de cette furie de femme, qui vient dans mon salon m'insulter en face. Que peut-il advenir à un pays qui est livré à une pareille femme? dit la douairière. Quant à ce traître à double face, milord Marlborough, il a trahi tous les hommes et toutes les femmes à qui il a eu affaire, excepté son horrible femme qui le fait trembler. C'en est fait d'un pays lorsqu'il est dans les griffes de tels misérables. »

La vieille parente d'Esmond saluoit de cette manière le nouveau pouvoir; mais il survint au moins quelque prospérité à une famille qui en avoit grand besoin, par l'avancement de ces fameux personnages qui firent du bien aux créatures plus humbles qui eurent la chance d'être dans leurs bonnes grâces. Avant que M. Esmond quittât l'Angleterre, au mois d'août, et étant alors à Portsmouth où il avoit rejoint son régiment, et occupé à faire l'exercice, s'initiant à la pratique et aux mystères du mousquet et de la pique, il apprit qu'une pension sur le bureau du timbre avoit été obtenue par son ancienne maîtresse bien-aimée, et que la jeune mistress Béatrix étoit aussi entrée à la cour. La visite de la pauvre veuve à Londres avoit eu du moins ce bon résultat, non pas de la venger des ennemis de son mari, mais de la réconcilier avec d'anciens amis, qui la plaignoient et paroissoient disposés à la servir. Quant à ceux qui avoient partagé la prison d'Esmond et sa récente infortune, le colonel Westbury étoit parti avec le capitaine général pour la Hollande; le capitaine Macartney étoit maintenant à Portsmouth, avec son régiment de fusiliers et les forces commandées par Sa Grâce le duc d'Ormond, à destination de l'Espagne, disoit-on; milord Warwick étoit retourné chez lui; et lord Mohun, loin d'être puni de l'homicide qui avoit causé tant de chagrin et de changement dans la famille Esmond, étoit allé, en compagnie de la brillante ambassade de lord Macclesfield, auprès de l'électeur de Hanovre, porter la Jarretière à Son Altesse et une lettre de compliments de la reine.

CHAPITRE IV.

Récapitulations.

Aux lueurs incertaines jetées sur son obscure histoire par le récit entrecoupé de son pauvre patron, en proie aux remords et se débattant dans les angoisses de l'heure suprême, M. Esmond avoit pu voir une chose, c'est que sa mère étoit morte depuis longtemps; et ainsi il n'étoit rien de relatif à elle ou à son honneur, terni par l'abandon et l'outrage de son mari, qui pût influencer son fils dans aucune des déterminations qu'il pourroit prendre pour faire valoir ou négliger ses propres droits. Il ressortoit de l'aveu précipité de mon pauvre lord, qu'il n'avoit été informé des circonstances réelles de l'affaire que deux ans auparavant, lorsque M. Holt l'étoit venu voir et vouloit le faire entrer dans une de ces nombreuses conspirations que les meneurs secrets du parti du roi Jacques dans ce pays tentoient toujours pour enlever la vie ou le pouvoir au prince d'Orange; conspirations si semblables à l'assassinat, si lâches dans les moyens, si criminelles dans la fin, que notre nation a certainement bien fait d'abjurer toute allégeance et fidélité à la malheureuse famille qui ne pouvoit revendiquer son droit que par de telles perfidies, de si noires intrigues et de si bas agents. Il y avoit des desseins contre le roi Guillaume qui n'étoient pas plus honorables que les embûches des coupe-jarrets et des voleurs de grand chemin. Il est humiliant de penser qu'un grand prince, possesseur d'un grand et sacré droit, et l'appui d'une grande cause, se soit abaissé jusqu'à des projets d'assassinat et à des trahisons, comme on en a la preuve dans les pouvoirs et signatures donnés par l'infortuné roi Jacques à ses partisans dans ce pays. Ce qu'eux et lui appeloient faire la guerre, n'étoit, en vérité, qu'instiguer au meurtre. Le noble prince d'Orange passa magnanimement au travers de ce foible réseau de conspirations dans lequel ses ennemis essayoient de l'envelopper : il sembloit que leurs lâches poignards se brisoient sur le sein de son indomptable résolution. Après la mort du roi Jacques, la reine et ses gens, à Saint-Germain, prêtres et femmes pour la plupart, continuèrent leurs intrigues en faveur du jeune prince, Jacques III, comme il étoit appelé en France et par son parti ici (ce prince, ou chevalier de Saint-George, étoit né la même année que le jeune élève d'Esmond, Frank, le fils de milord vicomte); et les affaires du prince, étant dans les mains des prêtres et des femmes. furent conduites comme les prêtres et les femmes les

conduisent, artificieusement, cruellement, foiblement, et à une issue infailliblement mauvaise. La morale de l'histoire des jésuites est, je pense, aussi salutaire qu'aucune qu'on ait jamais écrite : les plus artificieux, les plus sages, les plus laborieux et les plus adroits du monde à dresser un complot, il arrive immanquablement un jour où l'indignation publique soulevée renverse du pied leur fragile édifice, et met en fuite ses lâches ennemis. M. Swift a bien décrit cette passion pour l'intrigue, cet amour du secret, de la médisance et du mensonge, qui est le propre des gens foibles, parasites des foibles cours. C'est la nature de ces gens de haïr et d'envier les forts, et de conspirer leur ruine; et la conspiration réussit fort bien, et tout présage la chute satisfaisante de la grande victime, jusqu'à ce qu'un jour Gulliver, se levant, fait tomber l'hostile petite vermine, et s'en va sans le moindre mal. Ah! les soldats irlandois avoient bien le droit de dire après la Boyne : « Changeons de rois, et nous recommencerons le combat. » Vraiment, la partie n'étoit pas égale. C'étoit un homme foible mené par les prêtres, mené par les femmes, avec les chétifs alliés et les chétives armes que sa pauvre nature l'avoit poussé à choisir, luttant contre les plans, la tactique, la sagesse et le cœur d'un héros.

Dans une donc de ces nombreuses missions de lâches (car, comme je les vois aujourd'hui, je ne puis les appeler autrement), M. Holt étoit venu à Castlewood proposer à milord quelque plan infaillible pour perdre le prince d'Orange, dans lequel milord vicomte, tout royaliste qu'il étoit, avoit refusé avec indignation d'entrer. Autant que M. Esmond put le recueillir de ses lèvres mourantes, Holt avoit apporté à milord un plan d'insurrection, et l'offre de renouveler, en sa personne, le titre de marquis, que le roi Jacques avoit conféré au précédent vicomte; et, sur son refus de se laisser corrompre, la menace avoit été faite par Holt de déposséder entièrement milord vicomte de sa terre et de son titre de Castlewood. A l'appui de cette étourdissante prétention, que le patron de Henry Esmond voyoit élever pour la première fois, Holt vint, armé de la déclaration de l'ancien lord mourant, après l'affaire de la Boyne, à Trim, en Irlande, faite à la fois au prêtre irlandois et à un ecclésiastique françois de l'ordre de Holt, qui étoit avec l'armée du roi Jacques. Holt montra, vrai ou faux, le certificat de mariage du feu vicomte Esmond avec ma mère, dans la ville de Bruxelles, l'an 1677, quand le vicomte, alors Thomas Esmond, servoit dans l'armée angloise en Flandre; il pouvoit prouver, disoit-il, que cette Gertrude, abandonnée depuis longtemps par son mari, étoit en vie, et religieuse professe en 1685, à Bruxelles, en laquelle année Thomas Esmond épousa la fille de son oncle, Isabella, appelée maintenant vicomtesse douairière de Castlewood; et, le laissant douze heures réfléchir à cette étourdissante nouvelle (ce furent les expressions du pauvre lord mourant), il disparut avec ses papiers de la ma-

nière mystérieuse dont il étoit entré. Esmond savoit bien comment : par cette fenêtre à travers laquelle il avoit vu passer le Père; mais il n'étoit pas besoin de donner ces explications à mon pauvre lord, il falloit seulement recueillir de sa bouche expirante les paroles qu'il ne seroit bientôt plus en état de prononcer.

Avant que les douze heures fussent sonnées, Holt lui-même étoit prisonnier, impliqué dans la conspiration de sir John Fenwick, et enfermé à Hexton d'abord, d'où il fut transféré à la Tour; laissant le pauvre lord vicomte, qui ne savoit pas que l'autre fût arrêté, dans une continuelle appréhension de son retour, et prêt (ainsi que le déclara milord Castlewood, prenant Dieu à témoin, et avec des larmes dans ses yeux mourants) à se dessaisir de sa terre et de son titre en faveur du propriétaire légitime, et à se retirer dans la maison de Walcote avec sa famille « Et plût à Dieu que je l'eusse fait! disoit le pauvre lord; je ne serois pas ici maintenant, blessé à mort, un malheureux homme perdu! »

Milord attendit de jour en jour, et, comme on le peut supposer, aucun messager ne vint; mais, au bout d'un mois, Hol trouva moyen de lui envoyer de la Tour un message à cet effet qu'il devoit considérer comme non avenu tout ce qui avoit été di et que les choses resteroient comme elles étoient.

« Ce fut une cruelle tentation, dit mon pauvre lord. Depu que je suis parvenu à ce maudit titre de Castlewood, qui ne n jamais porté bonheur, j'ai dépensé bien plus que le reve de cette terre, et de mon patrimoine aussi. Je fis le calcul toutes mes ressources jusqu'au dernier schelling, et je que jamais je ne pourrois vous rembourser, mon pauvre Har vous dont j'avois eu la fortune depuis douze ans. Il eût fa que ma femme et mes enfants sortissent de la maison désho rés et comme des mendiants. Dieu sait que ç'a été pour mo pour les miens un bien triste asile. Comme un lâche, je me tachai à ce répit que me donnoit Holt. Je cachai la vérité à chel et à vous. Je tâchai de gagner de l'argent à Mohun, e fis que m'endetter davantage; j'osois à peine te regarder en quand je te voyois. Voilà deux ans que cette épée est suspe sur ma tête. Je jure que je me sentis heureux quand la de Mohun m'entra dans le flanc. »

Après être resté dix mois à la Tour, Holt, contre qui on voit rien pu trouver, excepté qu'il étoit prêtre jésuite, c pour être dans les intérêts du roi Jacques, fut mis à bord vaisseau par l'incorrigible clémence du roi Guillaume, qu promit, toutefois, de le faire pendre, s'il remettoit jam pied sur le rivage anglois. Plus d'une fois, lorsqu'il éto prison lui-même, Esmond s'étoit demandé où pouvoient êt papiers que le jésuite avoit montrés à son patron, et qui é d'un si grand intérêt pour lui-même. Ils n'avoient point été

vés sur la personne de M. Holt quand ce Père avoit été arrêté; car, s'il en eût été ainsi, les lords du conseil les auroient vus, et cette histoire de famille seroit depuis longtemps devenue publique. Au surplus, Esmond n'avoit pas souci de voir ces papiers. Sa résolution étant prise, sa pauvre mère morte, que lui importoit qu'il existât des documents prouvant son droit à un titre qu'il étoit déterminé à ne point réclamer, et dont il avoit fait vœu de ne jamais dépouiller la famille qu'il aimoit le mieux au monde? Peut-être étoit-il plus fier de ce sacrifice qu'il ne l'eût été des honneurs auxquels il avoit résolu de renoncer. Et puis, tant que ces titres ne se produisoient pas, le parent d'Esmond, le cher jeune Francis, étoit l'honorable et incontesté propriétaire des domaines et titre de Castlewood. La simple parole d'un jésuite ne pouvoit l'emporter sur la prise de possession de Frank, et ainsi l'esprit d'Esmond étoit réellement à l'aise de penser que les papiers ne se retrouvoient pas, et qu'en leur absence sa chère maîtresse et son fils étoient les légitimes lady et lord de Castlewood.

Fort peu de temps après son élargissement, M. Esmond se fit un devoir de se rendre à ce village d'Ealing où il avoit passé ses plus jeunes années dans ce pays, et de voir si ses anciens tuteurs étoient toujours vivants et habitoient encore cet endroit. Mais le seul souvenir qu'il retrouva du vieux M. Pastoureau fut une pierre dans le cimetière, qui disoit qu'Athanase Pastoureau, natif de Flandre, avoit été enterré là, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La petite maison du vieillard, qu'Esmond se rappeloit parfaitement, et le jardin où dans son enfance il avoit passé tant d'heures à jouer et à rêver, et où il avoit été mainte fois battu par sa mégère de mère adoptive, étoient occupés maintenant par une tout autre famille; et ce fut avec difficulté qu'il apprit dans le village ce qu'étoient devenus la veuve et les enfants de Pastoureau. Le clerc de la paroisse se souvenoit d'elle; ce vieillard avoit à peine changé dans les quatorze années qui s'étoient passées depuis qu'Esmond ne l'avoit vu; il paroît qu'elle s'étoit consolée assez vite de la mort de son vieux mari, qu'elle menoit, en en prenant un nouveau plus jeune qu'elle, qui dépensoit son argent et la maltraitoit elle et ses enfants. La fille étoit morte un des garçons s'étoit engagé; l'autre étoit en apprentissage. Le vieux M. Rogers, le clerc, ajoutoit avoir ouï dire que mistress Pastoureau étoit morte aussi. Il y avoit sept ans qu'elle et son mari avoient quitté Ealing; et ainsi c'en étoit fait des espérances qu'avoit eues M. Esmond d'obtenir de cette famille des renseignements sur sa parenté. Il donna au vieux clerc une couronne pour ses nouvelles, souriant de penser au temps où ses petits camarades et lui s'enfuyoient du cimetière, ou se cachoient derrière les tombes à l'approche de cette imposante autorité.

Qui étoit sa mère? quel nom avoit-elle porté? quand étoit-elle morte? Esmond brûloit de trouver quelqu'un qui pût répondre

à ces questions, et il songea même à les adresser à sa tante la vicomtesse, qui avoit innocemment pris le nom qui appartenoit de droit à la mère de Henry. Mais elle ne savoit rien ou ne vouloit rien savoir sur ce sujet, et vraiment M. Esmond ne pouvoit la presser beaucoup d'en parler. Le P. Holt étoit le seul homme qui pût l'éclairer, et Esmond sentit qu'il devoit attendre que quelque nouvelle chance ou quelque nouvelle intrigue le mît face à face avec son vieil ami, ou ramenât cet inquiet et infatigable esprit en Angleterre.

Sa nomination au grade d'enseigne et les préparatifs nécessaires pour la campagne firent bientôt diversion aux pensées du jeune gentilhomme. Sa nouvelle protectrice le traitoit avec beaucoup de bienveillance et de libéralité; elle promit de l'aider de son crédit, et aussi de sa bourse, à avoir promptement une compagnie; elle lui dit de se procurer un bel équipement, tant en habits qu'en armes, et elle se plut à l'admirer quand il fit sa première apparition dans son uniforme rouge à galons, et à lui permettre de la baiser à l'occasion de cette intéressante investiture. « Le rouge, dit-elle en relevant sa vieille tête, a toujours été la couleur portée par les Esmond. » Aussi Sa Seigneurie la porta-t-elle très-fidèlement jusqu'à la fin sur ses propres joues. Elle vouloit qu'il fût vêtu, disoit-elle, comme il seyoit au fils de son père, et elle paya très-volontiers son chapeau de cinq livres, sa perruque noire à boucles, et ses belles chemises de toile de Hollande, et ses épées, et ses pistolets montés en argent. Depuis le jour où il étoit né, le pauvre Harry n'avoit jamais eu si bonne mine; sa généreuse mère adoptive lui remplit sa bourse de guinées, que le capitaine Steele et quelques esprits de choix aidèrent Harry à dépenser en partie dans un régal que Dick commanda (et même auroit payé, s'il n'avoit pas été sans argent quand le compte fut demandé, et l'hôte ne vouloit plus lui faire crédit) à la Jarretière, tout contre la porte du Palais, dans Pall-Mall.

La vieille vicomtesse, en vérité, si elle avoit fait tort jadis à Esmond, sembloit disposée à le dédommager par sa bonté présente; elle l'embrassa à profusion lorsqu'il partit, pleura abondamment, lui recommanda d'écrire par chaque courrier, et lui donna une inestimable relique, qu'elle le supplia de porter autour de son col, une médaille bénie par je ne sais quel pape, et portée par feu Sa Majesté sacrée le roi Jacques. Ainsi Esmond arriva à son régiment en meilleur équipage que la plupart des jeunes officiers. Il étoit plus âgé aussi que la plupart de ceux qui étoient plus anciens que lui, et avoit un autre avantage qui n'appartenoit qu'à fort peu d'officiers à cette époque, dont beaucoup étoient tout au plus en état d'écrire leurs noms : il avoit lu beaucoup, tant chez lui qu'à l'Université; il possédoit deux ou trois langues, et avoit en outre cette éducation que ne donnent ni les livres ni les années, mais que quelques hommes re-

tirent des leçons silencieuses de l'adversité. C'est une grande maîtresse d'école, comme le savent bien des pauvres diables qui ont tendu la main à sa férule et ont pleurniché sur leur leçon devant sa chaire imposante.

CHAPITRE V.

Je vais à l'expédition de la baie de Vigo ; goûte à l'eau salée et sens la poudre.

La première expédition à laquelle M. Esmond eut l'honneur de prendre part ressembloit plutôt à une des invasions projetées par le redouté capitaine Avory, ou le capitaine Kid, qu'à une guerre entre des têtes couronnées, conduite par des généraux de qualité et d'honneur. Le premier jour de juillet 1702, une grande flotte de cent cinquante voiles partit de Spithead, sous le commandement de l'amiral Shovell, ayant à bord douze mille hommes de troupes, avec Sa Grâce le duc d'Ormond comme capitaine général de l'expédition. Un de ces douze mille héros, n'ayant jamais été sur mer auparavant, ou du moins une fois seulement dans son enfance, lorsqu'il étoit venu en Angleterre de ce pays inconnu où il étoit né, un de ces douze mille, le jeune enseigne du régiment de fusiliers du colonel Quin, étoit dans un état de prostration corporelle fort peu héroïque quelques heures après le départ; et un ennemi qui auroit monté à l'abordage auroit eu bon marché de lui. De Portsmouth, nous relâchâmes à Plymouth, et prîmes de nouveaux renforts. Nous étions à la hauteur du Finistère le 31 de juillet, à ce que lui apprennent les tablettes d'Esmond; et le 8 d'août nous découvrions le rocher de Lisbonne. A ce moment, l'enseigne étoit devenu aussi hardi qu'un amiral, et une semaine après il avoit le bonheur d'être au feu pour la première fois, et à l'eau aussi, son bateau ayant coulé dans le ressac de la baie de Toros, où les troupes débarquoient. Notre jeune soldat en fut quitte pour le bain que prit son habit neuf, car les Espagnols ne tinrent pas contre nos troupes, et n'étoient pas de force à le faire.

Mais la campagne, si elle ne fut pas fort glorieuse, fut fort agréable. De nouvelles scènes de la nature, sur mer et sur terre, une vie d'action commençant alors pour la première fois, occupèrent et excitèrent le jeune homme. Les nombreux accidents et la routine de la vie à bord, les devoirs militaires, les nouvelles connoissances qu'il fit parmi ses compagnons d'armes et parmi les officiers de la flotte, servirent à égayer son esprit et à le sortir

de cet abattement égoïste où ses malheurs récents l'avoient plongé. Il lui sembloit que l'Océan le séparoit de ses soucis, et il sourit à l'ère nouvelle qui se levoit pour lui. Les blessures se guérissent vite dans un cœur de vingt-deux ans; les espérances se raniment de jour en jour, et le courage se relève, en dépit d'un homme. Peut-être, lorsque Esmond songeoit à son accablement et à sa tristesse d'autrefois, et combien il les avoit crus sans remède, lorsqu'il étoit en prison quelques mois auparavant, il étoit presque mortifié au fond de l'âme de se voir si gai.

Voir par ses propres yeux les hommes et les pays, vaut mieux que de lire tous les livres de voyages qu'il y ait au monde; et ce fut avec une joie extrême que le jeune homme se trouva faisant son grand tour, et en vue de peuples et de villes dont il avoit lu des relations dans son enfance. Pour la première fois, il contemploit la guerre dans sa fierté, sa pompe, ses circonstances, sinon dans tous ses dangers. Il voyoit de ses yeux ces dames et ces cavaliers espagnols qu'il avoit vus en imagination dans cette immortelle histoire de Cervantes, qui avoit fait les délices de ses jeunes loisirs. Il y a quarante ans que M. Esmond a assisté à ces scènes, mais elles sont demeurées aussi fraîches dans sa mémoire que le jour où il les vit de ses yeux de jeune homme. Le nuage de tristesse qui s'étoit appesanti sur lui et avoit assombri les dernières années de sa vie, sembla s'éclaircir durant cette fortunée campagne. Son énergie parut s'éveiller et se développer sous un joyeux sentiment de liberté. Son cœur étoit-il heureux en secret d'avoir échappé à sa chère mais ignoble servitude domestique? Étoit-ce que l'infériorité à laquelle le condamnoit l'idée de sa basse naissance s'évanouissoit au su de ce secret qui, bien qu'il fût forcé de le garder pour lui-même, suffisoit pourtant à le consoler et à le remonter? En tout cas, notre jeune militaire étoit tout différent du triste petit commensal du bienveillant ménage de Castlewood, et du mélancolique étudiant des promenades de la Trinité, mécontent de sa destinée et de la carrière dans laquelle cette destinée le poussoit, et pensant avec une secrète indignation que la soutane et le rabat, et le saint ministère lui-même auquel il s'étoit jadis destiné, n'étoient, par le fait, que les marques d'un esclavage qui devoit durer autant que sa vie. Car, il avoit beau se le déguiser à lui-même, il avoit toujours senti qu'être chapelain de Castlewood, c'étoit être un inférieur à Castlewood, et que son existence ne seroit qu'une longue servitude sans espoir. Aussi étoit-il loin d'envier à son ancien ami Tom Tusher ce que celui-ci regardoit sans doute comme une bonne fortune. Quand c'eût été une mitre et Lambeth que lui auroient offert ses amis, au lieu d'un petit bénéfice et d'une cure de campagne, il se seroit senti aussi esclave dans un cas que dans l'autre, et il étoit tout à fait heureux et reconnoissant d'être libre.

L'homme le plus brave que j'aie connu dans l'armée, et qui

avoit assisté à toutes les affaires du roi Guillaume, ainsi qu'aux campagnes du grand duc de Marlborough, ne put jamais être amené à nous raconter aucun de ses faits d'armes, si ce n'est qu'une fois le prince Eugène lui ordonna de monter dans un arbre pour reconnoître l'ennemi, exploit qu'il ne put accomplir à cause des bottes de cavalerie qu'il portoit; et qu'un autre jour il fut presque fait prisonnier à cause de ces bottes à genouillère qui l'empêchèrent de se sauver. Le présent narrateur imitera cette louable réserve, et son intention n'est pas de s'appesantir sur ses hauts faits militaires, qui, franchement, ne furent pas très-différents de ceux de mille autres gentilshommes. Cette première campagne de M. Esmond ne dura que peu de jours; et, comme on a écrit dessus une vingtaine de livres, il est permis d'être très-bref ici.

Quand notre flotte arriva en vue de Cadix, notre commandant envoya un bateau avec pavillon blanc et une couple d'officiers au gouverneur de Cadix, don Scipion de Brancaccio, avec une lettre de Sa Grâce, dans laquelle elle espéroit que, comme don Scipion avoit jadis servi avec les Autrichiens contre les François en Angleterre, Son Excellence se déclareroit maintenant contre le roi de France et pour l'Autrichien dans la guerre entre le roi Philippe et le roi Charles. Mais Son Excellence, don Scipion, écrivit une réponse dans laquelle il annonçoit qu'ayant servi son ancien roi avec honneur et fidélité, il espéroit montrer la même loyauté et le même dévouement envers son présent souverain, le roi Philippe V; et, lorsque cette lettre fut prête, les officiers qu'on avoit menés voir la ville, et l'alameda, et le théâtre, où ont lieu les combats de taureaux, et les couvents, où les œuvres admirables de don Barthélemi Murillo inspirèrent à l'un d'eux un vif sentiment d'admiration et de plaisir, tel qu'il n'en avoit jamais éprouvé auparavant, pour cet art divin de la peinture; et lorsqu'ils eurent vu toutes ces curiosités, et qu'une belle collation et du chocolat eurent été servis aux gentilshommes anglois, ils furent reconduits à leur chaloupe avec toute la courtoisie possible, et furent les deux seuls officiers de l'armée angloise qui virent à cette époque cette fameuse cité.

Le général essaya l'effet d'une autre proclamation sur les Espagnols, dans laquelle il annonça que nous ne venions que dans l'intérêt de l'Espagne et du roi Charles, et que nous ne voulions faire pour nous-mêmes aucune espèce de conquête ni d'établissement en Espagne. Mais toute cette éloquence fut perdue pour les Espagnols, à ce qu'il sembla : le capitaine général de l'Andalousie ne voulut pas plus nous écouter que le gouverneur de Cadix; et en réponse à la proclamation de Sa Grâce, le marquis de Villadarias en lança une autre que ceux qui savoient l'espagnol trouvèrent la meilleure des deux; et de ce nombre étoit Harry Esmond, qui avoit été instruit jadis par son bon jésuite, et avoit maintenant l'honneur de traduire pour Sa Grâce ces inoffensifs

documents de guerre. Il y avoit un trait un peu dur pour Sa Grâce et même pour d'autres généraux au service de Sa Majesté, dans la dernière phrase du don, à savoir que « lui et son conseil avoient à suivre le généreux exemple de leurs ancêtres, qui n'avoient jamais cherché leur élévation dans le sang ou dans la fuite de leurs rois. *Mori pro patria* étoit sa devise, que le duc pouvoit communiquer à la princesse qui gouvernoit l'Angleterre. »

Que les troupes fussent ou non irritées de cette repartie, toujours est-il que quelque chose les mit en fureur, car, ne pouvant parvenir à prendre Cadix, nos gens s'emparèrent de Port-Sainte-Marie et le saccagèrent, brûlant les magasins des marchands, se soûlant avec les vins fameux qui étoient là; pillant les couvents et les maisons paisibles, assassinant et faisant pis. Et le seul sang que versa M. Esmond dans cette déplorable campagne, fut celui d'une sentinelle angloise qu'il terrassa d'un coup de demi-pique, au moment où il insultoit une pauvre nonne tremblante. Va-t-elle devenir une beauté? ou une princesse? ou peut-être la mère d'Esmond qu'il avoit perdue et n'avoit jamais vue? Hélas! non, c'étoit une pauvre vieille hydropique à la respiration sifflante, avec une verrue sur le nez. Mais, ayant été instruit de bonne heure dans une partie de la religion romaine, il n'eut jamais pour elle l'horreur qu'ont montrée quelques protestants et qu'ils semblent regarder comme une partie de notre culte.

Après le sac et le pillage de Sainte-Marie, et un assaut contre un fort ou deux, les troupes se rembarquèrent toutes et mirent fin à leur expédition, plus brillamment, en tous cas, qu'elle n'avoit commencé. Apprenant que la flotte françoise étoit dans la baie de Vigo avec un grand trésor, nos amiraux, Rooke et Hopson, y poursuivirent l'ennemi; les troupes débarquèrent et emportèrent les forts qui protégeoient la baie, Hopson passant le premier la chaîne du port à bord de son vaisseau *le Torbay*, et le reste des vaisseaux, anglois et hollandois, le suivant. Vingt vaisseaux furent brûlés ou pris dans le port de Redondilla, et une bien plus grande quantité de butin qu'on n'avoit espéré; des hommes qui n'étoient que pauvres avant cette expédition furent riches depuis; et on eut si souvent occasion de remarquer que les officiers de Vigo revenoient les poches pleines d'argent, que le fameux Jack Shafto, qui fit une telle figure dans les cafés et aux tables de jeu de Londres, et qui disoit avoir été soldat à Vigo, avoua, lorsqu'il fut sur le point d'être pendu, que Bagshot-Heath avoit été son Vigo, et qu'il n'avoit parlé de la Redondilla que pour détourner les regards de l'endroit véritable où étoit son butin. Au surplus, Hounslow ou Vigo, qu'importe? Le dernier fut une triste affaire, quoique M. Addison ait chanté ses louanges en latin. La muse du digne homme avoit l'œil sur la meilleure chance; et je doute que le côté perdant l'inspirât beaucoup.

Mais quoique Esmond, pour sa part, n'eût rien de ce butin fabuleux, le grand profit qu'il retira de la campagne fut le déploie-

ment d'activité et le changement de scène qui le délivrèrent d'une bonne partie de sa mélancolie. Il apprit, en tous cas, à supporter gaiement sa destinée. Il rapporta une face brunie, un cœur assez résolu, et une agréable petite provision de connoissances et d'observations, de cette expédition qui finit à l'automne, où les troupes furent de retour en Angleterre; et Esmond, quittant son poste de secrétaire du général Lumley, dont le commandement avoit cessé, et se séparant de cet officier avec mainte expression de bienveillance de la part du général, eut la permission d'aller à Londres voir s'il pouvoit pousser plus loin sa fortune; et il se retrouva dans les quartiers confortables de sa tante la douairière, à Chelsea, et en plus grande faveur que jamais auprès de la vieille dame. Il se fit bien venir d'elle par un présent d'un peigne, d'un éventail et d'une mante noire, telle qu'en portent les dames de Cadix, et que milady vicomtesse déclara aller merveilleusement à son genre de beauté. Et elle fut grandement édifiée en entendant l'histoire de la nonne qu'il avoit secourue, et ne douta guère que la relique du roi Jacques, qu'il avoit toujours respectueusement portée dans son pupitre, ne l'eût préservé du danger, et n'eût détourné les balles de l'ennemi. Milady donna des régals en son honneur, élargit le cercle de ses présentations, et prit ses intérêts avec tant de chaleur et de succès, qu'elle eut pour lui la promesse d'une compagnie par le crédit de lady Marlborough, qui fit la grâce d'accepter un diamant de deux cents guinées que M. Esmond fut mis à même d'offrir à Sa Seigneurie par la générosité de sa tante, et qui promit de se charger de la fortune d'Esmond. Il eut l'honneur de faire, de temps en temps, son apparition dans le salon de la reine, et de fréquenter le lever de milord Marlborough. Ce grand homme accueillit le jeune Henry avec une faveur toute spéciale, à ce que dirent les camarades d'Esmond, et daigna dire qu'il avoit reçu les meilleurs rapports sur M. Esmond tant pour le courage que pour l'habileté, sur quoi vous pouvez bien croire que le jeune gentilhomme fit un profond salut, et témoigna son ardent désir de servir sous le capitaine le plus distingué du monde.

Tandis que ses affaires prospéroient de la sorte, Esmond avoit aussi sa part de plaisir, et faisoit son apparition avec d'autres jeunes gentilshommes aux cafés, aux théâtres et au Mall. Il brûloit d'avoir des nouvelles de sa chère maîtresse et de sa famille: maintes fois, au milieu de la gaieté et des plaisirs de la ville, son cœur retournoit affectueusement vers elles; et souvent, tandis que les jeunes gens de sa société se divertissoient à la taverne, et portoient des santés (comme c'étoit la mode du jour), tout en buvant, Esmond pensoit à des personnes, à deux jolies femmes, qu'il avoit pris l'habitude d'adorer presque, et vidoit son verre avec un soupir.

Sur ces entrefaites, la vieille vicomtesse s'étoit de nouveau lassée de la jeune, et chaque fois qu'elle parloit de la veuve de

milord, c'étoit dans des termes qui n'avoient rien de flatteur pour cette pauvre dame : la jeune femme n'ayant plus besoin de sa protection, la vieille en disoit du mal. Un bon nombre des querelles de famille que j'ai vues dans ma vie (sauf toujours celles qui ont l'argent pour cause, et où cinq sols à partager brouillent souvent et poussent à la guerre les parents les plus affectionnés) viennent de jalousie et d'envie. Jack et Tom, nés de la même famille, et destinés à la même fortune, vivent très-cordialement ensemble, non pas jusqu'à ce que Jack soit ruiné et que Tom le délaisse, mais jusqu'à ce que Tom parvienne à une prospérité soudaine, que Jack ne peut lui pardonner. Dix fois sur une, c'est le malencontreux qui est fâché, et non l'autre qui est fautif. C'est Mme Jack, qui ne peut avoir qu'une chaise, et qui est blessée du nouveau carrosse à six chevaux de Mme Tom, et se récrie contre les airs de sa sœur, et monte son mari contre son frère. C'est Jack qui voit son frère donnant des poignées de main à un lord avec qui Jack voudroit bien lui-même échanger des prises de tabac, et qui rentre chez lui dire à sa femme combien ce pauvre Tom est gâté, à ce qu'il craint, et rien de plus qu'un pied-plat, un parasite, et un mendiant à cheval. Je me rappelle combien les beaux esprits de café étoient furieux contre Dick Steele, lorsqu'il prit sa voiture et sa belle maison dans Bloomsbury; ils commencèrent à lui pardonner quand les recors furent après lui, et reprochèrent à M. Addison de vendre la maison de campagne de Dick. Et cependant Dick en prison, ou Dick au Parc, avec ses quatre juments et ses harnois plaqués, étoit exactement le même, doux, aimable, imprévoyant et jovial Dick Steele; et cependant M. Addison avoit parfaitement raison de ravoir l'argent qui lui appartenoit, et de ne pas abandonner le montant de sa juste réclamation, pour que Dick allât le dépenser en vin de Champagne et en violons, en habits galonnés, en beaux meubles, et avec les parasites, juifs et chrétiens, mâles et femelles, qui s'accrochoient à lui. Comme d'après la fameuse maxime de M. de La Rochefoucauld : « Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. » Ainsi, d'autre part, leur bonheur nous est désagréable. S'il est difficile à un homme de supporter sa prospérité, il est plus difficile encore à ses amis de la supporter pour lui; et il en est peu, ordinairement, qui puissent soutenir cette épreuve; tandis qu'un des « précieux usages » de l'adversité est que c'est une grande réconciliatrice; qu'elle ramène la bienveillance qui s'éloignoit, désarme l'animosité, et décide l'ennemi d'hier à mettre sa haine de côté et à tendre la main à un ancien ami tombé. Il existe de la pitié et de l'amour, aussi bien que de l'envie, dans le même cœur et pour la même personne. La rivalité s'arrête quand le compétiteur culbute; et, selon moi, nous devrions regarder avec une humilité égale ces agréables et désagréables qualités de notre humanité. Elles sont

conséquentes et naturelles, il y a de l'homme dans nos bons sentiments comme dans nos petitesses.

Ainsi vous pouvez lire la phrase de ces deux manières, ou que la plus âgée des deux parentes d'Esmond pardonna à la plus jeune sa beauté, quand cette beauté eut perdu quelque chose de sa fraîcheur, peut-être, et oublia la plupart de ses griefs contre l'autre, quand l'objet n'en fut plus prospère et enviable; ou bien, avec plus de bienveillance (mais on arrive au même total, dans les deux cas), qu'Isabelle se repentit de sa malveillance envers Rachel, quand Rachel fut malheureuse, et, s'évertuant en faveur de la pauvre veuve et de ses enfants, leur ouvrit sa maison et son cœur. Les dames furent tout à fait bonnes amies tant que la plus foible eut besoin de protection. Avant le départ d'Esmond pour sa première campagne, sa maîtresse étoit toujours en termes d'amitié (quoique une pauvre petite poupée, une femme évidemment sans énergie, etc.) avec la vieille lady Castlewood, et on accordoit que mistress Béatrix étoit une beauté.

Mais, entre la première année du règne de la reine Anne et la seconde, les deux plus jeunes dames avoient beaucoup changé pour le pis, du moins au dire de la plus âgée. Rachel, vicomtesse de Castlewood, n'avoit pas plus de traits qu'un pouding, et ceux de mistress Béatrix avoient horriblement grossi, et elle perdoit toute sa beauté. Le petit lord Blandford (elle ne vouloit jamais l'appeler lord Blandford; son père étoit lord Churchill; le roi, qu'il avoit trahi, l'avoit fait lord Churchill, et il étoit toujours lord Churchill) auroit pu lui faire les yeux; mais sa mère, cette mégère de Sarah Jennings, ne vouloit pas entendre parler d'une telle folie. Lady Marlborough l'avoit fait nommer fille d'honneur de la cour de la princesse, mais elle s'en repentiroit. La veuve Francis (elle n'étoit que mistress Francis Esmond) étoit une intrigante et artificieuse coquine, dénuée de cœur. Elle gâtoit son bambin de garçon, et finiroit par épouser son chapelain.

« Quoi! Tusher! s'écria M. Esmond, éprouvant une étrange émotion de fureur et d'étonnement.

— Oui, Tusher, le fils de ma suivante, et qui a toutes les qualités de son père, le laquais en noir, et de sa mère accomplie, la dame de compagnie, s'écria milady. Que supposez-vous qu'une veuve sentimentale, qui vit dans ce sombre cachot de Castlewood, où elle gâte son enfant, tue les pauvres avec ses drogues, a des prières deux fois par jour et ne voit personne que son chapelain, que supposez-vous qu'elle puisse faire, si ce n'est de se laisser faire la cour par cet horrible ecclésiastique, avec ses grands pieds carrés et ses hideux petits yeux verts? Cela s'est vu, mon cousin. Quand j'étois jeune fille à Castlewood, tous les chapelains étoient amoureux de moi; ils n'ont pas autre chose à faire. »

Milady continua sur ce ton, quoique, franchement, Esmond

n'eût aucune idée de ce qu'elle ajouta, tant il étoit préoccupé de ses premières paroles. Étoient-elles vraies? Ni la totalité, ni la moitié, ni la dixième partie de ce qu'avoit dit la babillarde vieille femme, n'étoit la vérité. Cela pouvoit-il être? Esmond n'avoit pas d'oreille pour autre chose, quoique sa protectrice ne cessât de bavarder pendant une heure.

Quelques jeunes gens de la ville, avec lesquels Esmond avoit fait connoissance, avoient promis de le présenter à la plus charmante des actrices, et à la plus gaie et à la plus agréable des femmes, mistress Bracegirdle, au sujet de laquelle l'ancien adversaire de Harry, Mohun, avoit tiré l'épée, quelques années avant sa brouille avec mon pauvre lord. Le fameux M. Congreve avoit honoré de sa haute approbation, à laquelle il n'y avoit pas à redire, cette délicieuse personne; elle jouoit dans les comédies de Dick Steele, et finalement, pendant vingt-quatre heures après l'avoir vue, M. Esmond se sentit ou se crut aussi violemment amoureux de cette aimable brunette, que l'étoient mille autres jeunes gens de la ville. L'avoir vue, c'étoit brûler de la contempler encore; et obtenir le précieux privilége de sa connoissance étoit un plaisir dont l'idée seule mit en feu le cœur du jeune lieutenant. Un homme ne peut vivre sous la tente avec des camarades sans découvrir que, lui aussi, il a vingt-cinq ans. Un jeune homme ne sauroit être abattu par le chagrin et le malheur de telle sorte, qu'il ne commence une belle nuit à dormir profondément, et qu'un beau jour, quand vient l'heure du dîner, il n'ait envie de manger un bifteck. Le temps, la jeunesse et la bonne santé, de nouveaux liens et l'entrain de l'action et d'une campagne avoient à peu près mis fin au deuil d'Esmond; et ses camarades disoient que don Lugubre, comme ils l'appeloient, n'étoit plus don Lugubre. Aussi, quand on faisoit la partie de dîner à *la Rose* et d'aller ensuite au théâtre, Esmond étoit aussi content qu'un autre de prendre sa part de la bouteille et de la comédie.

Comment se faisoit-il que les nouvelles de la vieille tante, ou peut-être bien ce propos au sujet de Tom Tusher, produisissent une si étrange et si soudaine impression sur l'ancien camarade de Tom? Ne s'étoit-il pas juré mille fois que la dame de Castlewood, qui l'avoit traité jadis avec tant de bonté, et puis l'avoit abandonné si cruellement, lui étoit et devoit lui rester désormais indifférente? Sa fierté et son esprit de justice ne l'avoient-ils pas aidé depuis longtemgs à guérir la souffrance de cet abandon?... étoit-ce même à présent une souffrance? Pas plus tard que la veille au soir, en traversant les champs et les prés de Pall-Mall à Chelsea, n'avoit-il pas composé deux ou trois couplets d'une chanson où il célébroit les yeux bruns de Bracegirdle, et les proclamoit mille fois plus beaux que les plus brillants yeux bleus qui eussent jamais langui sous les cils d'une insipide beauté blonde? Mais Tom Tusher! Tom Tusher, le fils de la dame de compa-

gnie, lever les yeux sur sa maîtresse ! Tom Tusher oser penser à la veuve de Castlewood ! La fureur et le mépris remplissoient le cœur de M. Harry à cette seule idée; l'honneur de la famille dont il étoit le chef lui faisoit un devoir d'empêcher une si monstrueuse alliance, et de châtier le parvenu qui méditoit une telle insulte à leur maison. Il est vrai que M. Esmond se targuoit souvent de principes républicains et se rappeloit maints beaux discours qu'il avoit faits au collége et ailleurs, dont le texte étoit le *mérite* et non la *naissance;* mais Tom Tusher prendre la place du noble Castlewood, pouah ! c'étoit aussi monstrueux que la veuve du roi Hamlet quittant ses habits de deuil pour Claudius. Esmond se rioit de toutes les veuves, de toutes les épouses, de toutes les femmes; et, si les bans étoient sur le point d'être publiés, comme ils l'étoient sans doute, dès le dimanche suivant, à l'église de Walcote, Esmond juroit qu'il seroit présent pour crier non ! à la face de la congrégation, et pour exercer en particulier sa vengeance sur les oreilles du futur.

Au lieu donc d'aller dîner à *la Rose* ce soir-là, M. Esmond ordonna à son domestique de lui faire un portemanteau et de lui avoir des chevaux, et il étoit à Farnham, à moitié chemin sur la route de Walcote, à trente milles de là, avant que ses camarades fussent à souper après la comédie. Il recommanda à son valet de ne pas souffler mot aux gens de milady Castlewood de l'expédition qu'il entreprenoit; et, comme Chelsea étoit loin de Londres, que les routes étoient mauvaises et infestées de voleurs, et qu'Esmond avoit souvent l'habitude, lorsqu'il étoit d'une partie de plaisir, de coucher chez quelqu'un de ses amis en ville, il n'étoit aucunement besoin que sa vieille tante fût tourmentée de son absence; le fait est que rien ne faisoit plus de plaisir à la vieille dame que de penser que « mon cousin, » le jeune pécheur incorrigible, étoit occupé à boxer la garde, ou à battre le pavé de Saint-Gilles. Lorsqu'elle n'étoit point à ses livres de dévotion, elle trouvoit qu'Etheridge et Sedley étoient une très-bonne lecture. Elle avoit une centaine de jolies histoires au sujet de Rochester, de Harry Jermyn et de Hamilton; et, si seulement Esmond eût voulu s'enfuir avec une femme, même celle d'un bourgeois, c'est ma conviction que la douairière auroit mis ses diamants en gage (les plus beaux allèrent à Notre-Dame de Chaillot) afin de payer les dommages.

La petite maison de milord, à Walcote, qu'il habitoit avant d'avoir pris son titre et occupé la maison de Castlewood, est à un mille environ de Winchester, et sa veuve étoit retournée à Walcote, après la mort de milord, comme à un endroit qui lui étoit toujours cher, et où s'étoient passés ses premiers et ses plus heureux jours, qui étoit plus gai que Castlewood, trop grand pour ses ressources amoindries, et qui lui offroit de plus la protection de l'ex-doyen, son père. Le jeune vicomte y avoit fait un an d'études, au fameux collége du lieu, avec M. Tusher

pour gouverneur. Telles étoient les nouvelles que M. Esmond avoit eues dans le cours de l'année précédente par la vieille vicomtesse, la veuve de son père : de la jeune, il n'avoit jamais eu un mot.

Deux ou trois fois du vivant de son bienfaiteur, Esmond avoit été à Walcote; et maintenant, ne prenant qu'une couple d'heures de repos à l'auberge sur la route, il fut sur pied longtemps avant la pointe du jour, et fit une telle diligence, qu'il étoit à Walcote à deux heures de l'après-midi. Il se rendit à l'auberge du village, où il descendit de cheval, et envoya de là prévenir M. Tusher qu'un voyageur de Londres avoit à lui parler d'affaire pressante. Le messager revint dire que le docteur étoit en ville, bien probablement à dire les prières dans la cathédrale. Milady vicomtesse y étoit aussi; elle alloit tous les jours faire ses prières à la cathédrale.

Les chevaux appartenoient à la poste de Winchester. Esmond se remit en selle et poursuivit sa route jusqu'au George, d'où, laissant son grognon de domestique heureux, du moins, de dîner, il se rendit à pied droit à la cathédrale. L'orgue jouoit; le jour, un jour d'hiver, commençoit à devenir gris, lorsqu'il passa par-dessous l'arche de la rue, dans la cour de la cathédrale, et entra dans ce vieux et solennel édifice.

CHAPITRE VI.

Le 29 décembre.

Il y avoit à peine une vingtaine de personnes dans la cathédrale, outre le doyen et quelques ecclésiastiques, et les chantres, jeunes et vieux, qui chantoient la belle prière du soir. Mais le docteur Tusher étoit un des officiants, et lisoit au lutrin, avec un ton d'autorité, et une grande perruque noire; et dans les stalles, toujours en mante noire de veuve, étoit assise la chère maîtresse d'Esmond, son fils à côté d'elle, fort grandi et vraiment un noble jeune homme, avec les yeux de sa mère et les cheveux châtains bouclés de son père, qui tomboient sur son point de Venise, une jolie peinture à faire pour Van Dyck. Le portrait de milord vicomte, fait à Paris, dans la suite, par M. Rigaud, ne donne qu'une version françoise de sa mâle et franche figure angloise. Quand il relevoit les yeux, il en sortoit deux rayons de saphir, tels qu'aucune palette de peintre n'a, je crois, de couleur qui en approche. Ce jour-là il n'y eut pas beaucoup de chances de voir cette beauté particulière de la physionomie

de mon jeune lord; car la vérité est qu'il tint ses yeux fermés presque tout le temps, et que, l'antienne étant passablement longue, il s'étoit endormi.

Mais, la musique ayant cessé, milord s'éveilla et regarda autour de lui, et ses yeux tombèrent sur M. Esmond, qui étoit assis en face de lui, contemplant avec beaucoup d'attendrissement et de mélancolie les deux personnes qui avoient tenu une si grande place dans son cœur pendant tant d'années; lord Castlewood, avec un tressaillement, tira la manche de sa mère (elle venoit à peine de lever la tête de dessus son livre), et dit : « Regardez, maman ! » si haut, qu'Esmond put l'entendre de l'autre côté de l'église, et le vieux doyen sur la stalle où il trônait. Lady Castlewood jeta un coup d'œil du côté que son fils lui indiquoit, et leva un doigt pour avertir Frank; Esmond sentit le rouge lui couvrir tout le visage, et le cœur lui battre en se voyant regardé par cette chère dame. Le reste des prières fut promptement terminé; M. Esmond ne les entendit point, non plus que sa maîtresse, bien probablement, dont la mante fut ramenée plus soigneusement sur son visage, et qui ne releva plus la tête jusqu'à ce que le service fût fini, la bénédiction donnée, et M. le doyen et sa procession d'ecclésiastiques, hors de la chapelle intérieure. Le jeune Castlewood escalada les stalles avant que le clergé fût tout à fait sorti, et, courant à Esmond, il l'embrassa vivement. « Mon cher, mon très-cher vieux Harry, dit-il, êtes-vous revenu? Avez-vous été à la guerre? Vous m'emmènerez quand vous y retournerez! Pourquoi ne pas nous avoir écrit? Venez voir ma mère. »

Esmond ne put guère dire qu'un : « Dieu vous bénisse, mon garçon ! » car son cœur étoit plein et reconnoissant de toute cette tendresse que lui témoignoit le jeune homme; et il étoit aussi ému à la vue de Frank que tremblant à l'idée de cette autre entrevue qui alloit avoir lieu : car il ne savoit pas si la veuve le repousseroit comme elle avoit fait avec tant de cruauté l'année d'avant.

« C'est aimable à vous de nous revenir, Harry, dit lady Esmond. Je pensois que vous pourriez bien venir.

— Nous avons lu que la flotte arrivoit à Portsmouth. Pourquoi n'êtes-vous pas venu de Portsmouth? » demanda Frank, ou milord vicomte, comme il faut l'appeler maintenant.

Esmond y avoit pensé aussi. Il auroit donné un de ses yeux pour revoir sa chère maîtresse; mais, croyant qu'elle lui avoit interdit sa maison, il lui avoit obéi, et étoit resté à distance.

« Vous n'aviez qu'à demander, et vous saviez que je viendrois, » dit-il.

Elle lui donna la main, sa jolie petite main; elle n'y avoit que son anneau de mariage. La querelle étoit apaisée. L'année de chagrin et de brouille étoit passée. Ils n'avoient jamais été séparés. Sa maîtresse n'étoit jamais sortie de son esprit pendant

tout ce temps. Non, pas une seule fois. Non, pas en prison; ni au camp; ni sur le rivage devant l'ennemi; ni en mer sous les étoiles, à l'heure solennelle de minuit; ni quand il épioit le splendide lever de l'aurore; pas même à table où il étoit à boire avec ses amis, ni au théâtre là-bas où il essayoit de se persuader que d'autres yeux étoient plus brillants que ceux de sa maîtresse. Des yeux plus brillants, il pouvoit y en avoir, et de plus beaux visages, mais non de si chers, mais non une voix si douce que celle de sa bien-aimée maîtresse, qui avoit été pour lui une sœur, une mère, une divinité, pendant sa jeunesse, non plus une divinité à présent, car il connoissoit ses foiblesses; et par la pensée, par la souffrance et par l'expérience qu'elle donne, il étoit plus âgé qu'elle maintenant; mais plus tendrement chérie comme femme qu'elle n'avoit jamais été adorée comme déesse. Qu'est-ce? où gît-il, ce secret qui rend une petite main plus chère que toutes les autres? Qui pourra expliquer ce mystère? Elle étoit là, son fils à son côté, son cher garçon. Elle lui prit la main dans les deux siennes; il sentit ses larmes. C'étoit l'extase du raccommodement.

« Voici le magister, dit Frank; voici Tusher. »

Tusher apparut, en effet, faisant crier ses souliers à hauts talons. M. Tom s'étoit dépouillé de son aube ou surplis, et arrivoit en soutane et en grande perruque noire. Comment Harry Esmond avoit-il pu un moment être jaloux de cet homme?

« Donne-nous ta main, Tom Tusher, » dit-il.

Le chapelain fit une très-profonde et majestueuse révérence. « Je suis charmé de voir le capitaine Esmond, dit-il. Milord et moi avons lu le *Reddas incolumem precor*, et nous vous l'avons appliqué, en vérité. Vous revenez chargé des lauriers de Cadix; quand j'ai su que c'étoit là votre destination, j'ai souhaité, en vérité, d'être un autre Septimius. Milord vicomte, Votre Seigneurie se rappelle : *Septimi, Gades aditure mecum!*

— Il est un coin de la terre que j'aime mieux que Cadix, Tusher, dit M. Esmond; c'est celui où Votre Révérence a une cure, et où s'est passée notre jeunesse.

— Une maison qui a pour moi tant de souvenirs sacrés, dit M. Tusher (et Harry se souvint du fouet que lui donnoit là le père de Tom), une maison voisine de celle de mon respecté patron, de ma très-honorée patronne, est une demeure qui doit m'être toujours chère. Mais, madame, le bedeau attend pour fermer les portes sur Votre Seigneurie.

— Et Harry vient souper à la maison. Hourra! hourra! s'écria milord. Maman, si je courois dire à Béatrix de mettre ses rubans. Béatrix est demoiselle d'honneur, Harry, et elle se rengorge, la péronnelle!

— Vous n'eûtes jamais de goût pour l'Église, Harry, dit la veuve, de sa douce voix, comme ils s'en alloient ensemble (il sembloit maintenant qu'ils ne s'étoient jamais quittés, et aussi

qu'ils avoient été séparés des siècles). J'ai toujours pensé que ce n'étoit pas là votre vocation, et que c'étoit dommage de vous bannir du monde. Vous n'auriez fait que languir et vous ronger à Castlewood; et il vaut mieux pour vous que vous vous fassiez un nom vous-même. Je l'ai souvent dit à mon cher lord. Comme il vous aimoit! Ce fut milord qui vous fit rester avec nous.

— Je ne demandois pas mieux que de rester toujours auprès de vous, dit M. Esmond.

— Mais aller valoit mieux, Harry. Quand le monde ne pourra vous donner la paix, vous saurez où la trouver; mais un homme de votre forte imagination et de vos ardents désirs doit essayer du monde avant d'en être las. On n'auroit pas dû songer (ou, si on y a jamais songé, ç'a été seulement par mon égoïsme) à vous faire rester comme chapelain d'un gentilhomme campagnard et comme précepteur d'un petit garçon. Vous êtes du sang des Esmond, cousin; et ce sang a toujours été bouillant dans la jeunesse. Voyez Francis. Il n'a que quinze ans, et j'ai peine à le garder dans mon nid. Il ne parle que de guerre et de plaisir, et il brûle de servir dans la prochaine campagne. Peut-être la fera-t-il avec le jeune lord Churchill. Lord Marlborough a été bon pour nous. Vous savez combien ils ont été aimables lors de mon malheur. J'en dois dire autant de la veuve de votre.... de votre père. Nul de nous ne sait à quel point le monde est bon, avant que le chagrin soit venu nous éprouver. C'est grâce à milady Marlborough que Béatrix a sa charge à la cour; et Frank est sous milord chambellan. Et la douairière, la veuve de votre père a promis de pourvoir à votre entretien, n'est-ce pas? »

Esmond répondit que oui. En tant que faveur présente, lady Castlewood étoit très-bonne pour lui. « Et, si elle changeoit d'idée, ajouta-t-il gaiement, comme il arrive aux dames, je suis de force à porter mon propre fardeau et à faire mon chemin de manière ou d'autre; non par l'épée, bien probablement. Des milliers de personnes ont ce génie-là plus que moi, mais il est bien des voies par lesquelles un jeune homme qui a de l'intelligence et de l'éducation peut réussir dans le monde; et, de façon ou d'autre, je suis assez sûr d'avancer. »

En effet, il avoit déjà trouvé des protecteurs dans l'armée, et parmi des gens très-capables de lui être utiles aussi; et il exposait à sa maîtresse cette perspective flatteuse de fortune. Ils se promenoient comme s'ils n'eussent jamais été séparés, lentement aux lueurs grises du crépuscule qui se refermoit sur eux.

« Et maintenant nous approchons de la maison, continua-t-elle. Je savois que vous viendriez, Harry, quand.... quand ce ne seroit que pour me pardonner de vous avoir parlé injustement après cet horrible.... horrible malheur. J'étois à moitié folle de douleur quand je vous vis. Ce misérable, dont je ne puis jamais prononcer le nom, l'a dit lui-même, que vous aviez essayé de détourner la querelle, et que vous vouliez la prendre

pour vous, mon pauvre enfant: mais c'étoit la volonté de Dieu que je fusse punie, et que mon cher lord pérît.

— Il m'a donné sa bénédiction à son lit de mort, dit Esmond. Dieu soit béni de ce legs!

— Amen, amen! cher Henry, dit la dame en lui prenant le bras. Je le savois. M. Atterbury, de Sainte-Brigitte, qui fut appelé auprès de lui, me l'a dit. Et j'ai remercié Dieu aussi, et je m'en suis toujours souvenue depuis dans mes prières.

— Vous m'auriez épargné plus d'une nuit d'amertume, si vous me l'aviez dit plus tôt, repartit M. Esmond.

— Je le sais, je le sais, répondit-elle d'un ton de si charmante humilité, qu'Esmond se repentit d'avoir jamais osé lui en faire un reproche. Je sais combien mon cœur a été coupable; et j'ai souffert aussi, mon cher. Je m'en suis confessée à M. Atterbury, je n'en dois plus parler. Il.... j'ai dit que je ne vous écrirois pas et que je n'irois pas vous trouver, et qu'il valoit mieux même rester séparés, puisque nous l'étions. Mais je savois que vous reviendriez, je l'avoue. Ce n'est la faute de personne. Et aujourd'hui, Henry, dans l'antienne, lorsqu'ils chantoient : « Quand le Seigneur changea la captivité de Sion, nous étions « comme ceux qui rêvent, » je me disois: « Oui, comme ceux qui « rêvent. » Et alors on continua : « Ceux qui sèment dans les « pleurs, récolteront dans la joie; et celui qui va en avant et « pleure, reviendra certainement au logis en se réjouissant, rap« portant ses gerbes avec lui. » Je levai alors les yeux de dessus mon livre, et je vous vis. Je savois que vous viendriez, mon cher, et j'ai vu le soleil entourer votre tête d'une auréole d'or. »

Elle sourit, en le regardant, d'un étrange sourire. La lune s'étoit levée sur ces entrefaites, brillant d'un vif éclat dans le ciel glacé. Il put voir alors, pour la première fois, sa charmante figure portant la trace du chagrin.

« Savez-vous quel jour c'est? continua-t-elle. C'est le 29 de décembre, c'est le jour de votre naissance. Mais, l'an dernier, nous n'avons pas bu à votre santé, non, non. Milord étoit glacé par la mort, et mon Harry étoit menacé de mourir; et j'avois la fièvre au cerveau, et nous n'avions pas de vin. Mais à présent, à présent vous êtes revenu, rapportant vos gerbes avec vous, mon cher. » Elle fondit tout à coup en larmes à ces mots; elle rioit et sanglotoit sur le cœur du jeune homme, s'écriant d'un air égaré: « Rapportant vos gerbes avec vous, vos gerbes avec vous! »

Quelque chose de semblable à ce qu'il avoit éprouvé lorsque, à minuit, sur le pont du vaisseau, il contemploit au-dessus de sa tête les profondeurs étoilées, dans une extase de fervente admiration pour cette splendeur et cette beauté infinies, il le ressentit en voyant la profondeur de ce pur dévouement, qui se révéloit à lui tout entier pour la première fois et remplissoit son cœur de reconnoissance. Bonté divine! qui étoit-il, créature foible et sans amis, pour qu'un tel amour lui fût prodigué? Ce

n'est pas en vain, ce n'est pas en vain qu'il a vécu, il y auroit insensibilité et ingratitude à le penser, celui à qui est donné un tel trésor. Qu'est-ce que l'ambition comparée à cela? une égoïste vanité. Être riche, être célèbre, à quoi cela sert-il, au bout d'une année, quand d'autres noms retentissent plus haut que le vôtre, quand vous êtes gisant sous la terre, avec vos vains titres gravés sur votre cercueil? L'amour seul vous survit; seul il accompagne votre mémoire de ses bénédictions secrètes, ou vous précède et intercède pour vous. *Non omnis moriar*, si mourant je vis encore dans un ou deux tendres cœurs; et je ne suis pas perdu, et je ne vis pas sans espoir, si une sainte âme trépassée m'aime toujours et prie pour moi.

« Si.... s'il en est ainsi, chère lady, reprit M. Esmond, pourquoi vous quitterois-je jamais? Si Dieu m'a fait cette grande faveur, et que de près ou de loin, comme je le sais maintenant, le cœur de ma chère maîtresse veuille bien me suivre, laissez-moi goûter ce bonheur de près et ne m'en séparer qu'avec la vie. Venez; quittez cette Europe, ce lieu qui a pour vous tant de tristes souvenirs. Commençons une nouvelle vie dans un nouveau monde. Mon bon lord parloit souvent de cette terre que le roi Charles nous a donnée.... a donnée à son ancêtre, en Virginie. Frank nous la donnera. Personne ne demandera là s'il y a une tache à mon nom, et ne s'informera, dans les bois, quel est mon titre.

— Et mes enfants, et mon devoir, et mon bon père, Henry? s'écria-t-elle. Il n'a plus que moi maintenant; car bientôt ma sœur le quittera, et le vieillard sera seul. Il est conformiste depuis le règne de la nouvelle reine; et ici, à Winchester, où on l'aime, on a fondé une église pour lui. Quand les enfants me quitteront, je resterai avec lui. Je ne saurois les suivre dans ce grand monde où ils sont appelés, et qui m'effraye. Ils viendront me voir; et vous aussi, de temps à autre, Henry; oui, de temps à autre, comme à présent, au saint temps de l'Avent, où je vous ai vu et béni encore une fois.

— Je quitterois tout pour vous suivre, dit M. Esmond; et ne pouvez-vous être aussi généreuse pour moi, chère lady?

— Chut, enfant! dit-elle, et ce fut avec le ton et le regard doux et plaintif d'une mère qu'elle parla. Le monde commence pour vous. Mais moi, j'ai été si foible et si coupable, que je dois le quitter, et expier mes péchés à force de prières, cher Henry. Si nous avions des maisons de religion comme il y en avoit autrefois, et comme bien des membres de notre Église en voudroient ravoir, je pense souvent que je me retirerois dans une d'elles et que je passerois ma vie dans la pénitence. Mais je vous aimerois toujours; oui, il n'y a point de péché dans un amour tel que le mien maintenant; et mon cher lord qui est au ciel peut lire dans mon cœur; et il sait les pleurs qui ont effacé mon péché; et maintenant, maintenant mon devoir est ici, auprès de

mes enfants tant qu'ils auront besoin de moi, et auprès de mon pauvre vieux père, et....

— Et pas auprès de moi? dit Henry.

— Chut, répéta-t-elle, et elle porta sa main à sa lèvre. J'ai été votre garde-malade. Vous n'avez pas pu me voir, Harry, quand vous aviez la petite vérole, et je suis venue m'asseoir auprès de vous. Oh! j'ai demandé au ciel de mourir, mais c'eût été en état de péché, Henry. Oh! c'est horrible de se reporter à ce temps. A présent c'est passé, et j'ai eu mon pardon. Quand vous aurez encore besoin de moi, j'irai aussi loin qu'il le faudra. Quand votre cœur sera blessé, alors venez à moi, mon cher. Taisez-vous! laissez-moi tout dire. Vous ne m'avez jamais aimée, cher Henry; non, vous ne m'aimez pas en ce moment, et j'en remercie le ciel. Je vous observois, et je le voyois à mille signes. Vous rappelez-vous combien vous étiez aise d'aller au collége? C'est moi qui vous y envoyai. Je l'ai dit à mon père, et à M. Atterbury aussi, quand je lui ai parlé à Londres. Et ils m'ont tous deux donné l'absolution, tous deux, et ce sont de saints hommes ayant le pouvoir de lier et de délier. Et ils m'ont pardonné, comme mon cher lord me pardonna avant d'aller au ciel.

— Je crois que les anges ne sont pas tous au ciel, » dit Esmond. Et comme un frère serre une sœur contre son sein, et comme une mère se presse contre le cœur de son fils, ainsi pour quelques instants la bien-aimée maîtresse d'Esmond vint à lui et le bénit.

CHAPITRE VII.

Je suis le bienvenu à Walcote.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison de Walcote, la clarté des fenêtres annonçoit un accueil amical; la nappe étoit mise pour le souper dans le parloir de chêne; il sembloit que le pardon et l'amour attendissent le retour du prodigue. Deux ou trois figures connues de domestiques étoient aux aguets sous le portique; la vieille femme de charge étoit là, et le jeune Lockwood de Castlewood, avec la livrée de milord, orange et bleu. La chère maîtresse d'Esmond lui pressa le bras lorsqu'ils passèrent dans le vestibule. Ses yeux brilloient sur lui d'une tendresse inexprimable. « Soyez le bienvenu, » fut tout ce qu'elle dit, lorsqu'elle releva la tête, en repoussant en arrière ses blonds cheveux et sa
ux sourire rose colora ses joues; Harry se dit

qu'il ne l'avoit jamais vue si charmante. Ses traits étoient illuminés d'une joie plus éclatante que sa beauté; elle prit une main de son fils qui étoit dans le vestibule à attendre sa mère; elle ne quitta pas le bras d'Esmond.

« Soyez le bienvenu, Harry ! répéta le jeune lord après elle. Nous sommes tous ici pour vous dire cela. Voici la vieille Pincot; n'a-t-elle pas embelli? »

Et Pincot, qui étoit plus vieille et non plus belle que de coutume, fit une révérence au capitaine, comme elle appela Esmond, et dit à milord de vouloir bien finir.

« Et voici Jack Lockwood. Il fera un fameux grenadier, Jack; et moi aussi; nous nous enrôlerons sous vos ordres, cousin. Aussitôt que j'ai dix-sept ans, je vais à l'armée; tous les gentilshommes vont à l'armée. Voyez qui vient ici ! Oh ! oh !... Il éclata de rire.... C'est mistress Trix, avec un ruban neuf; je savois qu'elle en mettroit un dès qu'elle sauroit que le capitaine vient souper. »

Ce gai colloque avoit lieu dans le vestibule de Walcote-house, au milieu duquel est un escalier qui descend d'une galerie découverte, où donnent les portes des chambres à coucher; et, d'une de ces portes, une bougie en main, parut mistress Béatrix, la lumière tombant en effet sur le ruban rouge qu'elle portoit, et sur un cou de la blancheur la plus éclatante du monde.

Esmond avoit laissé un enfant; il retrouva une femme, d'une taille au-dessus de la moyenne, et arrivée à une perfection si éblouissante de beauté, que ses yeux pouvoient bien témoigner surprise et enchantement de la voir. Il y avoit dans les siens un éclat si vif et si doux, que j'ai vu toute une assemblée la suivre comme cédant à un attrait irrésistible; et, le soir où l'illustre duc vint au théâtre après Ramillies, ce fut sur elle et non sur lui (elle se trouva entrer au même moment de l'autre côté de la salle) que se tournèrent tous les regards. Sa beauté étoit celle d'une brune; c'est-à-dire que ses yeux, ses cheveux, ses sourcils et ses cils étoient bruns; sa chevelure bouclée flottoit en riches ondulations sur ses épaules; mais son teint étoit d'une blancheur aussi éblouissante que la neige aux rayons du soleil, à l'exception de ses joues, qui étoient d'un rouge brillant, et de ses lèvres, dont le vermillon étoit encore plus foncé. Sa bouche et son menton étoient trop grands et trop prononcés, disoit-on, et cela pouvoit être pour une déesse de marbre, mais non pour une femme dont les yeux étoient du feu, dont le regard étoit de l'amour, dont la voix étoit un chant des plus doux, dont les formes étoient parfaites de symétrie, de santé, de décision, d'activité, dont le pied, lorsqu'il se posoit sur la terre, étoit ferme mais flexible, et dont les mouvements, lents ou rapides, étoient toujours d'une grâce achevée; agile comme une nymphe, altière comme une reine, tantôt douce, tantôt impérieuse, tantôt sarcastique, il n'y avoit pas un de ses mouvements qui ne fût beau.

En songeant à elle, celui qui écrit ces lignes se sent rajeunir, et revoit en souvenir un parfait modèle.

Elle arriva donc tenant sa robe de son beau bras rond, et un flambeau devant elle, et descendant lentement le degré à la rencontre d'Esmond.

« Elle a mis ses bas écarlates et ses souliers blancs, dit milord, qui continuoit de rire. O ma belle maîtresse ! est-ce avec cela que vous voulez captiver le capitaine ? »

Elle approcha, dardant des sourires sur Esmond, qui n'avoit plus de regards que pour ses yeux. Elle avançoit, la tête tendue, comme si elle attendoit de lui un baiser comme il lui en donnoit lorsqu'elle étoit enfant.

« Arrêtez, dit-elle, je suis devenue trop grande ! Soyez le bienvenu, cousin Harry ! »

Et elle lui fit une révérence narquoise, s'abaissant presque jusqu'à terre avec une grâce infinie, et regardant en l'air avec les yeux les plus brillants et le plus charmant sourire. Elle étoit comme un foyer rayonnant d'amour. Harry la contemploit dans le ravissement où est le premier amoureux dans la description de Milton.

« N'est-ce pas ? » dit tout bas en françois milady, d'une voix douce, sans quitter le bras de Harry.

Celui-ci se retourna en tressaillant, et rougit en rencontrant les yeux clairs de sa maîtresse. Il l'avoit oubliée, absorbé par l'admiration de la *filia pulchrior*.

« Jambe droite en avant, pied en dehors, ainsi : maintenant faites la révérence, et montrez les bas rouges, Trix. Ils ont des coins d'argent, Harry. C'est la douairière qui les a envoyés. Elle a été les mettre, s'écrie milord.

— Chut, stupide enfant que vous êtes ! » dit miss, étouffant son frère de baisers ; et alors il fallut qu'elle vînt baiser sa maman, tout en regardant Harry par-dessus l'épaule maternelle. Et si elle ne le baisa pas, elle lui donna ses deux mains, et y prit une de celles du jeune homme, et dit : « Oh ! Harry, nous sommes si.... si heureux que vous soyez venu !

— Il y a des bécasses pour souper, dit milord. Hourra ! c'étoit un sermon à creuser l'estomac.

— Et c'est le 29 de décembre ; et notre Harry est de retour.

— Hourra, vieille Pincot ! » dit de nouveau milord ; et les lèvres de ma chère lady avoient l'air d'être agitées par une prière. Elle voulut que Harry menât Béatrix dans la salle du souper, elle-même allant avec mon jeune lord vicomte ; et à cette partie carrée s'adjoignit aussitôt Tom Tusher, que quatre convives au moins, sur cinq, auroient voulu dehors. Il s'en alla, toutefois, dès que les sucreries furent servies, et alors, près du grand feu petillant, sa maîtresse ou Béatrix, avec ses grâces rougissantes, lui emplissant son verre, Harry fit le récit de sa campagne, et passa la plus délicieuse soirée de sa vie. Le soleil étoit levé bien longtemps avant lui, tant son sommeil avoit été profond, doux

et restaurant. Il s'éveilla comme si les anges eussent veillé à son chevet toute la nuit. Je présume qu'une créature aussi pure et aussi aimante qu'un ange avoit béni son sommeil par ses prières.

Le lendemain matin le chapelain lut les prières à la petite famille de Walcote, comme c'étoit la coutume; Esmond crut remarquer que mistress Béatrix n'écoutoit pas beaucoup l'exhortation de Tusher; ses yeux erroient partout durant le service; du moins, chaque fois qu'il leva la tête, il les rencontra. Peut-être n'étoit-il pas non plus très-attentif à Sa Révérence le chapelain. « Ç'auroit pu être là ma vie, pensoit-il; ç'auroit pu être là mon devoir jusqu'à ma vieillesse. Eh bien, n'auroit-ce pas été agréable d'être avec ces chers amis et de ne plus m'en séparer? Jusqu'à ce que, jusqu'à ce que l'amant prédestiné vienne emmener la jolie Béatrix.... » Et la meilleure partie de l'exposition de Tom Tusher, qui pouvoit être pleine de savoir et d'éloquence, fut tout à fait perdue pour le pauvre Harry, grâce à cette vision de l'amant prédestiné qui mit le prédicateur en déroute.

Pendant tout le temps des prières, Béatrix resta agenouillée à peu de distance devant Harry Esmond. Les bas rouges avoient été remplacés par une paire de bas gris dans des souliers noirs qui faisoient paroître ses pieds pour le moins aussi jolis. Toutes les roses du printemps n'auroient pu rivaliser avec l'éclat de son teint; Esmond se disoit qu'il n'avoit rien vu de pareil au radieux éclat de ses yeux. Milady vicomtesse paroissoit fatiguée, comme d'avoir veillé, et son visage étoit pâle.

Miss Béatrix remarqua ces signes d'indisposition dans sa mère, et les déplora. « Je suis une vieille femme, dit milady avec un sourire affectueux; je ne puis espérer d'avoir l'air aussi jeune que vous, ma chère.

— Elle n'aura jamais l'air aussi bon que vous, quand elle vivroit cent ans, dit milord, prenant sa mère par la taille et lui baisant la main.

— Est-ce que j'ai l'air bien méchant, cousin? » dit Béatrix en se tournant en plein vers Esmond, sa jolie figure si près de lui, que sa charmante chevelure parfumée lui touchoit le menton.

Elle posoit le bout de ses doigts sur la manche de Henry, et il mit l'autre main sur la sienne.

« Je suis comme votre miroir, dit-il, je ne saurois vous flatter.

— Il veut dire que vous êtes toujours à le regarder, ma chère, » dit malicieusement la mère.

A cette parole, Béatrix quitta Esmond pour courir à sa mère, qu'elle baisa, fermant de sa jolie main la bouche à milady.

« Et Harry est fort bon à voir, dit milady regardant le jeune homme avec ses tendres yeux.

— Si une figure heureuse est bonne à voir, dit-il, vous en voyez une. »

Milady répondit « Amen, » avec un soupir; et Henry supposa que la mémoire de feu son époux revenoit et la replongeoit dans

la tristesse; car ses traits perdirent leur sourire et reprirent leur air de mélancolie.

« Eh! mais, Harry, comme nous avons bonne mine dans notre écarlate et argent, et sous notre perruque noire! s'écrie milord. Ma mère, je suis las de porter mes cheveux. Quand aurai-je une perruque? Où avez-vous eu votre steinkerque?

— C'est de la dentelle de milady douairière, dit Harry; elle me l'a donnée avec nombre d'autres belles choses.

— Milady douairière n'est pas une si mauvaise femme, » dit miss Béatrix.

Son frère partit d'un éclat de rire. « Je lui répéterai ce que vous dites là; pardieu! Trix, je le répéterai, s'écrie-t-il.

— Elle saura bien que vous n'avez pas eu l'esprit de l'inventer, milord, dit Béatrix.

— Nous ne nous querellerons pas le premier jour que Harry est ici, n'est-ce pas, mère? dit le jeune lord. Nous verrons si nous pouvons aller jusqu'au nouvel an sans nous battre. Mangez un peu de ce pâté de Noël! et voici le gobelet; non, c'est Pincot avec le thé.

— Le capitaine veut-il en prendre une tasse? demanda mistress Béatrix.

— Dis donc, Harry, poursuit milord, je te montrerai mes chevaux après déjeuner; et nous irons ce soir prendre des oiseaux au filet, et lundi il y a un combat de coqs à Winchester (aimez-vous les combats de coqs, Harry?) entre les gentilshommes du Sussex et les gentilshommes du Hampshire, où figureront vingt et un coqs, à dix livres le combat, et cinquante livres le vingt et unième.

— Et que ferez-vous, Béatrix, pour amuser notre cousin? demande milady.

— Je l'écouterai, dit Béatrix; je suis sûre qu'il a cent choses à nous conter. Et je suis jalouse déjà des dames espagnoles. Était-elle bien belle, la nonne que vous avez arrachée à Cadix des mains des soldats? Votre valet en a parlé hier au soir dans la cuisine, et mistress Betty me l'a raconté ce matin en me peignant. Et il dit que vous devez être amoureux, car vous restiez sur le pont toute la nuit, et vous griffonniez des vers tout le jour sur vos tablettes. »

Harry fit la réflexion que, s'il avoit eu besoin d'un sujet de vers la veille, aujourd'hui il en avoit trouvé un; et que toutes les Lindamira et les Ardelia des poëtes n'étoient point à moitié aussi belles que cette jeune créature; mais il ne le dit point tout haut. Toutefois, quelqu'un le dit pour lui.

Ce fut sa chère lady qui, après le repas, et lorsque les jeunes gens furent partis, se mit à causer de ses enfants avec M. Esmond, et de leurs caractères à l'un et à l'autre, et de ses expériences et de ses craintes à leur endroit. « Ce n'est pas tant qu'ils sont à la maison, dit-elle, et dans le nid de leur mère, que j'ai

peur pour eux; c'est quand ils seront partis pour ce monde où je ne pourrai les suivre. Béatrix commencera son service l'an prochain. Vous avez pu entendre parler de quelque chose au sujet de milord Blandford. C'étoient deux enfants, et ce n'est qu'un vain propos. Je sais que ma parente ne permettra jamais qu'il épouse une fille aussi pauvre que doit l'être notre Béatrix. C'est à peine s'il est une princesse en Europe qu'elle croie assez bonne pour lui, tant elle est ambitieuse.

— Il n'est pas de princesse en Europe qui soit comparable à Béatrix, dit Esmond.

— En beauté? non, peut-être que non, répondit milady. Elle est fort belle, n'est-ce pas? Ce n'est pas la partialité maternelle qui m'abuse. Je vous observois hier quand elle a descendu le degré; et je l'ai lu sur votre physionomie. Nous regardons quand vous ne supposez pas que nous regardions, et nous voyons plus clair que vous ne pensez, cher Harry; et tout à l'heure, lorsqu'on a parlé de vos poésies (vous écriviez de jolis vers quand vous n'étiez encore qu'un enfant), vous vous disiez que Béatrix feroit un charmant sujet de vers, n'est-ce pas, Harry? (Le jeune gentilhomme ne put que rougir pour toute réponse.) Et en effet; et vous n'êtes pas le premier que sa jolie figure ait captivé. C'est vite fait. Une paire d'yeux aussi brillants que les siens apprennent bientôt à connoître leur pouvoir, et en usent de très-bonne heure. »

Et, le regardant elle-même avec des yeux perçants, la belle veuve le quitta.

Et il en est ainsi : une paire d'yeux brillants, avec une douzaine d'œillades, suffisent pour subjuguer un homme, pour l'asservir et l'enflammer, pour lui faire même oublier : ils l'éblouissent tellement, qu'aussitôt le passé devient obscur pour lui; et il les prise tant, qu'il donneroit toute sa vie pour les posséder. Qu'est-ce que la tendresse affectueuse des plus chers amis, comparée à ce trésor? La mémoire est-elle aussi forte que l'attente? la jouissance, que la faim? la reconnoissance, que le désir? J'ai regardé les diamants de la couronne dans les garde-meubles de l'Europe, et j'ai songé à toutes les guerres qui s'étoient livrées à leur occasion; aux souverains du Mogol déposés et étranglés pour eux ou rachetés par eux; aux millions dépensés pour les acquérir; et aux vies audacieuses perdues en déterrant ces jouets brillants dont je ne fais pas plus de cas que du bouton qui est à mon chapeau. Et de même il est d'autres babioles étincelantes (d'une eau rare aussi), pour lesquelles les hommes ont été occupés à se tuer et à se quereller depuis l'origine du monde, et qui ne durent qu'une vingtaine d'années, après quoi leur éclat est passé. Où sont maintenant les joyaux qui reluisoient sous le front de Cléopâtre, ou brilloient dans les orbites d'Hélène?

Le surlendemain de l'arrivée d'Esmond à Walcote, Tom Tusher eut la permission d'aller en congé et partit, paré de ce qu'il

avoit de mieux en fait de robes et de rabats, pour faire sa cour à la jeune femme que Sa Révérence désiroit épouser, et qui ne se trouva pas être la veuve d'un vicomte, mais celle d'un brasseur de Southampton, avec une couple de mille livres pour fortune; car le cœur du digne Tom étoit sous une si excellente surveillance, que Vénus elle-même, sans dot, n'auroit jamais pu le faire palpiter. Il partit donc sur son cheval hongre au pas pesant, allant son petit bonhomme de chemin, en quête de ses amours, et laissant Esmond en compagnie de sa chère maîtresse, de Béatrix et du jeune lord, qui étoit charmé non-seulement de revoir un ancien ami, mais d'être délivré de son précepteur et de ses livres latins.

Le jeune garçon parla des choses et des hommes, et passablement de lui-même, avec sa franchise habituelle. Il étoit aisé de voir que sa sœur et lui dominoient leur tendre mère; mais, bien qu'ils se disputassent constamment la première place dans son affection, et que la bonne dame persistât à dire qu'elle les aimoit également, il n'étoit pas difficile de comprendre que Frank étoit son favori. Il menoit toute la maison (à l'exception toujours de la rebelle Béatrix) avec autant d'autorité qu'il en avoit dans son enfance sur les petits garçons du village, qu'il commandoit lorsqu'ils jouoient aux soldats, et qu'il bâtonnoit vigoureusement aussi comme le plus brutal des caporaux. Quant à Tom Tusher, Sa Révérence traitoit le jeune lord avec la politesse et la déférence qu'il avoit toujours montrées pour les grands, quel que fût leur âge ou leur taille. Vraiment, pour ce qui est de ce jeune garçon, il étoit impossible de ne le point aimer, tant avoient de franchise et d'attrait ses manières, sa beauté, sa gaieté, l'éclat de son rire et le son délicieux de sa voix. Partout où il alloit, il charmoit et dominoit. Je crois que son vieux grand-père, le doyen, et la maussade vieille femme de charge, mistress Pincot, étoient autant ses esclaves que l'étoit sa mère; et, quant à Esmond, il se trouva bientôt soumis à une certaine fascination qu'exerçoit l'enfant, et asservi comme le reste de la famille. Le plaisir qu'il éprouvoit à se trouver et à causer avec Harry dépassoit celui qu'il avoit jamais goûté dans la société de tout autre homme, quel que fût le charme de sa conversation ou la renommée de son esp it. Sa présence étoit comme un rayon de soleil dans une chambre; son rire, son babil, sa noble beauté et l'éclat de son regard, égayoient et charmoient d'une manière inexprimable. Au moindre récit de misère, ses mains étoient dans sa bourse, et il étoit toute sympathie et toute générosité. La façon dont les femmes l'aimèrent et le choyèrent, lorsqu'un an ou deux après il entra dans le monde, quoique encore enfant, et les folies qu'elles firent pour lui (comme, du reste, il en fit pour elles) rappeloient la carrière de Rochester, et surpassèrent les succès de Grammont. Ses créanciers même l'aimoient; et les plus intraitables usuriers, et quelques-unes aussi des prudes les

plus rigides, ne savoient rien lui refuser. Il n'étoit pas plus spirituel qu'un autre; mais ce qu'il disoit, il le disoit comme nul autre ne le savoit dire. J'ai vu les femmes, à la comédie de Bruxelles, l'entourer dans le foyer; et, lorsqu'il étoit assis sur le théâtre, il étoit plus regardé que les acteurs; et je me souviens qu'à Ramillies, lorsqu'il fut blessé et tomba, un gros grand sergent écossois, à cheveux roux, jeta sa hallebarde, et fondant en larmes, ainsi qu'une femme, le releva comme un enfant et l'emporta loin du feu. Ce frère et cette sœur étoient le plus beau couple qu'on ait jamais vu; mais, après qu'il se fut envolé du nid maternel, le couple fut rarement réuni.

Étant à dîner, deux jours après l'arrivée d'Esmond (c'étoit le dernier jour de l'année, et un jour si heureux pour Harry Esmond, que son bonheur compensoit toute la souffrance qu'il avoit endurée et oubliée), mon jeune lord, se versant rasade et invitant Harry à en faire autant, but à sa sœur, en la saluant du titre de marquise.

« Marquise! dit Harry avec un douloureux étonnement, car il étoit curieux et jaloux déjà.

— Quelle absurdité, milord! » dit Béatrix en secouant la tête.

Milady vicomtesse regarda pour un moment Esmond, et baissa les yeux.

« La marquise de Blandford, dit Frank, ne savez-vous pas? Est-ce que le Dragon-Rouge ne vous l'a pas dit (milord appeloit de ce nom et de maint autre la douairière de Chelsea)? Blandford a une boucle de ses cheveux : la duchesse l'a trouvé aux genoux de mistress Trix, et lui a appliqué un soufflet, et a dit que le docteur Hare lui donneroit le fouet.

— Je désire que M. Tusher vous fouette aussi, » dit Béatrix.

Milady se contenta de dire : « J'espère que vous ne faites aucun de ces sots contes ailleurs qu'ici, Francis.

— C'est vrai, sur ma parole, continua Francis : voyez la mine refrognée de Harry, mère, et les joues de Béatrix qui sont aussi rouges que ses bas à coins d'argent.

— Je crois que nous ferons mieux de laisser ces messieurs boire et causer, » dit Béatrix, se levant de l'air d'une jeune reine, avec un grand frou-frou et un grand déploiement de draperies autour d'elle, et quittant la salle, suivie de sa mère.

Lady Castlewood regarda de nouveau Esmond, tout en se baissant pour donner un baiser à Frank. « Ne faites pas de ces sots contes, enfant, dit-elle; ne buvez pas beaucoup de vin, monsieur; Harry n'a jamais aimé à boire. »

Et elle s'en alla aussi, dans ses noirs habits, retournant en arrière vers le jeune homme son tendre et beau visage.

« Ma foi! c'est la vérité, dit Frank en buvant à petits traits d'un air de grand seigneur. Que pensez-vous de ce vin de Lisbonne, véritable collares? Il vaut mieux que votre capiteux vin de Porto; nous l'avons eu d'un des vaisseaux espagnols qui vin-

rent de Vigo, l'an dernier : ma mère l'a acheté à Southampton, où étoit le vaisseau *la Rose*, capitaine Hawkins.

— Eh ! mais, c'est sur ce vaisseau que je suis revenu, dit Harry.

— Et il a rapporté un bon garçon et un bon vin, repartit milord. Dis donc, Harry, je voudrois bien que tu n'eusses pas cette maudite barre senestre.

— Et pourquoi pas la barre senestre? demanda l'autre.

— Supposez que j'aille à l'armée et que je sois tué (tout gentilhomme va à l'armée), qui prendra soin des femmes? Trix ne restera jamais à la maison; ma mère est amoureuse de vous, oui, je crois que ma mère est amoureuse de vous. Elle faisoit toujours votre éloge, et parloit toujours de vous; et, quand elle est allée à Southampton voir le vaisseau, j'ai découvert son secret. Mais vous voyez que c'est impossible : nous sommes du plus ancien sang d'Angleterre; nous sommes venus avec le Conquérant; nous avons été simplement baronnets; mais qu'est-ce que cela prouve? Nous l'avons été de force. Jacques Ier força la main à notre bisaïeul. Nous sommes au-dessus des titres; nous autres de la vieille noblesse angloise, nous n'en avons pas besoin; la reine peut faire un duc à volonté. Voyez le père de Blandford, le duc Churchill, et la duchesse Jennings, qu'étoient-ils, Harry? Dieu me damne, monsieur, que sont-ils, pour faire les renchéris avec nous? Où étoient-ils, quand notre ancêtre escortoit le roi Henry à Azincourt, et remplissoit la coupe du roi de France après Poitiers? Par George ! monsieur, pourquoi Blandford n'épouseroit-il pas Béatrix? Pardieu ! il épousera Béatrix, ou il me dira pourquoi. Nous nous allierons au meilleur sang de l'Angleterre, et seulement au meilleur sang de l'Angleterre. Vous êtes un Esmond, et vous ne pouvez rien à votre naissance, mon garçon. Entamons une autre bouteille. Quoi ! pas davantage? J'ai bu les trois quarts de celle-ci pour ma part. Nous avons passé plus d'une nuit ensemble, mon père et moi; vous l'avez soutenu comme un homme, Harry. Vous avez été fidèle à votre sang : vous ne pouvez rien à votre malheur, vous savez ; personne ne peut rien à cela. »

Le plus âgé des convives dit qu'il vouloit rejoindre la table à thé de sa maîtresse. Le plus jeune, le teint coloré et le verbe haut, se mit à entonner un fragment de chanson et sortit de la salle. Esmond l'entendit bientôt qui appeloit ses chiens, et les caressoit et leur parloit; et une foule de regards et de gestes, d'allures et d'inflexions de voix, le firent souvenir du feu lord, le père de Frank.

Et ainsi se passa la soirée de la Saint-Sylvestre; la famille se sépara longtemps avant minuit, lady Castlewood se rappelant, sans doute, les précédentes veilles du nouvel an, où on portoit des santés, et où le rire circuloit en compagnie de celui pour qui les années passées, présentes, et futures étoient tout un dé-

sormais; et c'est pourquoi elle ne se soucia pas de rester avec ses enfants et d'entendre les cloches de la cathédrale sonner la naissance de l'année 1703. Esmond entendit leur carillon de sa chambre, où il méditoit à la clarté de son feu, et il en écouta jusqu'aux dernières notes, contemplant de sa fenêtre la ville et les grandes tours grises de la cathédrale qui se détachoient sur un ciel glacé, et au-dessus les étoiles aux lueurs aiguës.

La vue de ces globes brillants le fit penser sans doute à d'autres astres. « Et ainsi donc ses yeux ont déjà fait du ravage, songea Esmond. Sur qui? qui peut me le dire? » Heureusement, son cousin étoit là, et Esmond vit qu'il n'auroit aucune difficulté à connoître l'histoire de mistress Béatrix, grâce au babil ingénu de son frère.

CHAPITRE VIII.

Causerie de famille.

Ce qu'admiroit Harry, ce qui le subjuguoit dans son joli cousin, c'étoit (pourquoi y auroit-il résisté?) cet air calme de patronage que prenoit mon jeune lord, comme si commander étoit son droit incontesté, et que tous ceux qui étoient au-dessous de son rang dussent se courber devant le vicomte de Castlewood.

« Je connois ma place, Harry, disoit-il. Je ne suis point orgueilleux; les élèves du collége de Winchester prétendent que je suis orgueilleux; mais je ne le suis pas. Je suis simplement Francis James, vicomte Castlewood dans la pairie d'Irlande J'aurois pu être (savez-vous cela?) Francis James, marquis et comte d'Esmond, dans celle d'Angleterre. Le feu lord refusa ce titre qui lui étoit offert par mon parrain, feu Sa Majesté. Vous devriez savoir cela, vous êtes de notre famille, vous savez; vous ne pouvez rien à votre barre senestre, Harry, mon cher garçon, et vous appartenez à une des meilleures familles d'Angleterre, en dépit de cela; et vous avez pris fait et cause pour mon père; et, par le ciel ! je vous rendrai la pareille. Vous ne serez jamais sans ami, Harry, tant que Francis James, vicomte Castlewood, aura un schelling. Nous sommes en 1703, je serai majeur en 1709. Je retournerai à Castlewood; je vivrai à Castlewood; je rebâtirai la maison. Ma fortune sera passablement refaite à cette époque. Le feu vicomte a mal administré mon bien et l'a laissé en fort mauvais état. Ma mère vit serré, comme vous voyez, et me tient sur un pied qui ne convient guère à un pair de ces royaumes; car je n'ai que deux chevaux, un gouverneur, et un homme

qui est à la fois valet de chambre et groom. Mais quand je serai majeur, il sera mis ordre à tout cela, Harry. Notre maison sera ce qu'elle doit être. Vous viendrez toujours à Castlewood, n'est-ce pas? Vous aurez toujours vos deux chambres de la cour réservées pour vous; et si quelqu'un s'avise de vous traiter dédaigneusement, Dieu me damne! il aura affaire à moi. Je me marierai de bonne heure; Trix sera duchesse à cette époque, très-probablement; car un boulet de canon peut emporter Sa Grâce au premier jour, vous savez.

— Comment? dit Harry.

— Chut, mon cher! dit milord vicomte. Vous êtes de la famille; vous nous êtes fidèle, par George! et je vous dis tout. Blandford l'épousera, ou.... » Et ici il mit sa petite main sur son épée. « Vous comprenez le reste. Blandford sait lequel de nous est la meilleure lame. A l'épée, ou au sabre, ou à l'épée et à la dague, s'il veut: je suis en état de le battre. Je l'ai mis à l'épreuve, Harry; et, ma foi, il sait que je suis un homme dont on ne se joue pas.

— Mais vous ne voulez pas dire, répliqua Henry, dissimulant son envie de rire, mais non son étonnement, que vous pouvez forcer lord Blandford, le fils du premier personnage de ce royaume, à épouser votre sœur à la pointe de l'épée?

— Je veux dire que nous sommes cousins du côté maternel, quoiqu'il n'y ait pas là de quoi se vanter. Je veux dire qu'un Esmond vaut bien un Churchill, et que, quand le roi reviendra, la sœur du marquis d'Esmond peut rivaliser avec la fille de n'importe quel seigneur du royaume. Il n'y a que deux marquis dans toute l'Angleterre, William Herbert, marquis de Powis, et Francis James, marquis d'Esmond; et écoutez bien, Harry, jurez-moi de ne jamais parler de ceci. Donnez-m'en votre parole de gentilhomme; car vous êtes un gentilhomme, quoique vous soyez un....

— Eh bien? eh bien? dit Harry, un peu impatienté.

— Eh bien donc, quand, après la mort de feu mon père, ma mère alla avec nous à Londres, demander justice contre vous tous (quant à Mohun, j'aurai son sang, aussi sûr que mon nom est Francis, vicomte Esmond), nous allâmes demeurer chez notre cousine, milady Marlborough, avec qui nous étions en querelle de date immémoriale. Mais quand arriva la catastrophe, elle prit parti pour son sang; la vicomtesse douairière prit aussi parti pour son sang, et vous aussi. Eh bien, monsieur, tandis que ma mère sollicitoit l'ex-prince d'Orange, car jamais je ne l'appellerai roi, et tandis que vous étiez en prison, nous demeurions chez milord Marlborough, qui n'étoit que fort peu là, étant avec l'armée en Hollande. Et alors.... Ah çà, Harry, vous ne le répéterez pas? »

Harry renouvela son serment de se taire.

« Eh bien, on s'amusoit là de toutes sortes de manières, voyez-

vous. Milady Marlborough nous aimoit beaucoup, et elle disoit que je serois son page; et elle a fait nommer Trix demoiselle d'honneur, et, tandis qu'elle étoit dans sa chambre à pleurer, nous étions toujours à nous amuser, voyez-vous; et la duchesse étoit toujours à me baiser, ainsi que ses filles, et Blandford tomba terriblement amoureux de Trix, et il lui plaisoit; et, un jour, il.... il lui donna un baiser derrière une porte, c'est comme je vous le dis, et la duchesse le surprit, et elle leur allongea un tel soufflet, à lui et à Trix, j'aurois voulu que vous le vissiez! Et alors elle dit qu'il falloit nous en aller sur-le-champ, et elle injuria maman, qui étoit, dit-elle, dans le secret; mais ce n'étoit pas, elle ne songeoit à rien qu'à mon père. Et ainsi nous revînmes à Walcote, Blandford étant sous clef, et n'ayant pas la permission de voir Trix. Mais moi je parvins jusqu'à lui. Je grimpai le long de la gouttière, et j'entrai par la fenêtre dans la chambre où il pleuroit.

« Marquis, » dis-je, quand il me l'eut ouverte et qu'il m'eut aidé à entrer, « vous savez que je porte une épée; » car je l'avois prise.

« — Oh! vicomte! dit-il, ô mon très-cher Frank! » Et il se jeta dans mes bras, et fondit en larmes. « J'aime tant mistress Béa-« trix, que je mourrai si elle n'est pas à moi.

« — Mon cher Blandford, dis-je, vous êtes bien jeune pour « songer au mariage; » car il n'avoit que quinze ans, et un garçon de cet âge ne peut guère y songer, vous savez.

« — Mais j'attendrai vingt ans, si elle veut de moi, dit-il. Je ne « me marierai jamais, non, jamais, jamais, jamais je ne me ma-« rierai à une autre qu'elle. Non, pas à une princesse, quand « même ils voudroient m'en faire épouser une. Si Béatrix veut « m'attendre, son Blandford jure de lui être fidèle. » Et il écrivit un papier (l'orthographe n'étoit pas bonne, car il écrivit : « Je « suis prêt à *siner de mon sant;* » ce qui, vous savez, Harry, ne s'écrit pas comme cela), et il y juroit de n'épouser aucune autre que l'honorable mistress Gertrude-Béatrix Esmond, sœur unique de son très-cher ami Francis James, quatrième vicomte Esmond. Et alors je lui donnai une boucle de ses cheveux.

— Une boucle de ses cheveux! s'écrie Esmond.

— Oui. Trix m'en avoit donné une après la bataille avec la duchesse, le jour même. Comme je n'en avois pas besoin, je la lui donnai, et nous nous embrassâmes en nous quittant, et nous nous dîmes : « Adieu, frère! » Et je m'en retournai par la gouttière; et nous partîmes pour chez nous le soir même. Et il all au Collége du Roi, à Cambridge, et moi je vais aussi à Cambridge bientôt; et s'il ne tient pas sa promesse (car il n'a écrit qu'une fois depuis), il sait que je porte une épée, Harry. Venez, et allons voir le combat de coqs à Winchester.

« .... Mais, écoutez bien, ajouta-t-il en riant, après un moment de silence, je ne crois pas que Trix en meure de chagrin

Bonté divine! elle ne voit pas un homme sans lui faire des œillades; et ce jeune sir Wilmot Crawley, de Queen's Crawley, et Anthony Henley, d'Alresford, étoient à couteaux tirés à cause d'elle, à l'assemblée de Winchester, il y a un mois. »

Cette nuit, le sommeil de M. Harry fut loin d'être aussi agréable et aussi doux qu'il l'avoit été les deux premiers soirs de son arrivée à Walcote. « Ainsi ces yeux brillants ont déjà lui sur un autre, pensa-t-il, et ces jolies lèvres, ou les joues tout au moins, ont commencé l'œuvre pour laquelle elles furent créées! Voici une fille qui n'a pas seize ans, et un jeune gentilhomme est déjà à pleurer sur une boucle de ses cheveux, et deux squires de campagne sont prêts à se couper la gorge pour avoir l'honneur de danser avec elle. Quel insensé je suis de badiner avec cette passion et de me brûler les ailes à cette absurde flamme! Des ailes! pourquoi ne pas dire des béquilles? Il n'y a entre nous que huit ans de différence, sans doute; mais j'ai vécu trente ans de plus. Comment pourrois-je jamais espérer de plaire à une si charmante créature, avec mes rudes manières et ma mine refrognée? Quand j'aurois tout le mérite possible, et que je me serois fait un nom, pourroit-elle jamais m'écouter? Elle doit être madame la marquise, et je dois rester un bâtard sans nom. Oh! mon maître, mon maître (ici il se mit à songer, avec un douloureux emportement, au vœu qu'il avoit fait à son pauvre lord mourant)! Oh! ma maîtresse, si chère et si bonne, serez-vous contente du sacrifice que vous fait le pauvre orphelin que vous aimez, et qui vous aime tant? »

Et alors lui vint une tentation plus violente. « Un mot de moi, pensa Henry, une syllabe d'explication, et tout cela pourroit changer; mais non, je l'ai juré au lit de mort de mon bienfaiteur. Pour l'amour de lui et des siens, pour l'amour sacré et la bonté des anciens jours, je lui ai donné ma parole, et puisse la miséricorde divine me donner la force de la tenir! »

Le lendemain, quoique Esmond n'eût rien laissé voir de ce qui se passoit dans son âme, mais s'efforçât d'être plus gai qu'à l'ordinaire lorsqu'il se retrouva avec ses amis au repas du matin, sa chère maîtresse, dont il sembloit que les yeux clairs ne laissoient rien échapper de ses émotions, s'aperçut que quelque chose le troubloit, car elle le regarda plus d'une fois avec anxiété pendant le déjeuner, et lorsqu'après il remonta chez lui, elle ne tarda point à le suivre, et frappa à sa porte.

En entrant, elle fut à l'instant au fait de tout; car elle trouva notre jeune gentilhomme qui faisoit ses paquets, par suite de la résolution qu'il avoit prise pendant la nuit, de se soustraire au plus vite à la tentation.

Elle referma très-soigneusement la porte sur elle, et alors elle s'y appuya, très-pâle, ses mains croisées derrière elle, regardant le jeune homme qui étoit à genoux occupé à remplir sa valise. « Est-ce que vous partez sitôt? » dit-elle.

Il se releva, en rougissant, peut-être, d'être pris en quelque sorte sur le fait; et prenant une de ses jolies petites mains, c'étoit celle où étoit son anneau de mariage, il la baisa.

« Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, très-chère lady, dit-il.

— Je savois que vous partiez, à déjeuner. Je.... je pensois que vous auriez pu rester. Qu'est-il arrivé? Pourquoi ne pouvez-vous pas rester plus longtemps avec nous? Que vous a dit Frank? vous avez causé tard ensemble hier au soir.

— On ne m'a donné qu'une permission de trois jours à Chelsea, dit Esmond, aussi gaiement qu'il put. Ma tante, elle veut bien que je l'appelle ma tante, est ma maîtresse à présent; je lui dois ma lieutenance et mon habit galonné. Elle m'a pris en grande faveur, et mon nouveau général doit dîner demain à Chelsea, le général Lumley, madame, qui m'a nommé son aide de camp, et aux ordres de qui je dois être. Voyez, voici une lettre de la douairière; la poste l'apporta hier au soir; et je ne voulus point en parler, de peur de troubler la gaieté de notre dernière entrevue. »

Milady jeta un coup d'œil sur la lettre, et la posa avec un sourire qui avoit quelque chose de méprisant. « Je n'ai pas besoin de lire cette lettre, dit-elle (par le fait, elle fit aussi bien; car la missive de Chelsea, dans le jargon françois ordinaire de la pauvre douairière, lui accordoit un congé plus long qu'il ne disoit. « Je vous donne, disoit Sa Seigneurie, oui jour, pour vous fatigay parfaictement de vos parens fatigans. »). Je n'ai pas besoin de lire cette lettre, dit-elle. Qu'est-ce que Frank vous a dit hier au soir?

— Il m'a dit peu de choses que je ne connusse, répondit M. Esmond; mais ce peu de choses m'a fait réfléchir, et voici le résultat de mes réflexions : je n'ai aucun droit au nom que je porte, chère lady; et c'est seulement par tolérance qu'il m'est permis de le garder. Si je pensois une heure à ce qui peut-être vous a traversé l'esprit....

— Oui, j'y ai pensé, Harry, dit-elle; j'y ai pensé et j'y pense. J'aimerois mieux vous donner le nom de mon fils qu'au plus grand prince de l'Europe, oui, qu'au plus grand prince. Car quel autre est aussi bon et aussi brave? quel autre l'aimeroit autant que vous? Mais il est des raisons qu'une mère ne peut dire.

— Je les connois, dit M. Esmond, l'interrompant avec un sourire. Je sais qu'il y a sir Wilmot Crawley, de Queen's Crawley, et M. Anthony Henley de La Grange, et milord marquis de Blandford, qui paroît être le prétendant favorisé. Vous me demanderez de porter les faveurs de madame la marquise et de danser à la noce de Sa Seigneurie.

— Oh ! Harry, Harry, ce n'est aucune de ces folies qui m'effraye, s'écria lady Castlewood. Lord Churchill n'est qu'un enfant; son éclat, au sujet de Béatrix, n'étoit qu'une folie d'écolier. Ses parents aimeroient mieux le voir enterré que marié à

une fille d'un rang au-dessous du sien. Et pensez-vous que je voudrois m'abaisser à mendier un mari pour la fille de Francis Esmond; où me soumettre à voir entrer ma fille en contrebande dans cette orgueilleuse famille, pour être cause d'une querelle entre le fils et les parents; et n'être traitée que comme une inférieure? J'aurois honte d'une telle bassesse. Béatrix en rougiroit aussi. Ah! Henry, la faute n'est pas en vous, mais en elle. Je vous connois tous deux, et je vous aime; ai-je besoin d'être honteuse de cet amour maintenant? Non, jamais, jamais, et ce n'est pas vous, cher Harry, qui êtes indigne. C'est pour ma pauvre Béatrix que je tremble, c'est son humeur volontaire qui m'effraye; c'est son caractère jaloux (on dit que je suis jalouse aussi, mais, grâce à Dieu, je suis guérie de ce péché), c'est sa vanité que ni paroles ni prières de moi ne sauroient guérir; il faudra pour cela la souffrance, l'expérience, et le remords après. Oh! Henry, elle ne rendra pas heureux celui qui l'aimera. Partez, mon fils; quittez-la; aimez-nous toujours et pensez à nous, pour moi, mon cher, vous savez que ces murs contiennent tout ce que j'aime au monde. »

Dans la suite, Esmond trouva-t-il vraies les paroles que sa tendre maîtresse lui disoit dans l'amertume du cœur? Il avoit reçu un avertissement; mais je présume que d'autres en eurent avant lui et depuis; et il en profita comme en profitent la plupart des hommes. Mon jeune lord vicomte fut extrêmement contrarié lorsqu'il apprit que Harry ne pourroit pas aller avec lui au combat de coqs, étant forcé de partir pour Londres; mais milord se consola, sans aucun doute, quand les coqs du Hampshire remportèrent la victoire; et il assista à chacune des batailles, et triompha comme il faut des gentilshommes du Sussex.

Comme Esmond se dirigeoit vers la ville, son domestique, allant à lui, l'informa en ricanant que mistress Béatrix avoit préparé une robe neuve et des bas bleus, qu'elle comptoit mettre pour le dîner, et qu'elle étoit entrée en fureur et avoit donné un soufflet à sa femme de chambre, lorsqu'elle avoit su qu'il partoit. La femme de chambre de mistress Béatrix, dit cet homme, étoit descendue à l'office, en pleurant, et la marque du coup encore sur la joue; mais Esmond lui ordonna formellement d'aller reprendre sa place et de se taire, et il continua sa route, ayant par lui-même assez de pensées pour l'occuper, les unes tristes, les autres plus chères et plus agréables qu'on ne sauroit dire.

Sa maîtresse, dont il avoit été éloigné un an, étoit redevenue sa très-chère maîtresse. La famille dont il avoit été séparé, et qu'il aimoit avec le plus tendre dévouement, étoit redevenue sa famille. Si la beauté de Béatrix brilloit à ses yeux, c'étoit d'un éclat tout amical, et il pouvoit la regarder avec autant de plaisir qu'il en éprouvoit après avoir vu les beaux portraits des madones souriantes du couvent de Cadix, lorsqu'il y avoit été envoyé avec un drapeau; et, quant à sa maîtresse, il étoit difficile

de dire de quel œil il la regardoit. C'étoit un bonheur de l'avoir vue; ce n'étoit pas un grand supplice de la quitter; une tendresse filiale, un amour qui tenoit à la fois du respect et de la protection, remplissoient son âme lorsqu'il songeoit à elle; et de près ou de loin, et de ce jour-là à aujourd'hui, et d'aujourd'hui jusqu'à l'heure de la mort, et au delà, il demande au ciel que cette flamme sacrée puisse brûler toujours.

CHAPITRE IX.

Je fais la campagne de 1704.

M. Esmond se rendit donc à Londres où, si la douairière avoit été fâchée du brusque congé qu'il avoit pris d'elle, elle fut extrêmement satisfaite de son prompt retour.

Il alla immédiatement faire sa cour à son nouveau général, le général Lumley, qui le reçut gracieusement, ayant connu son père, et aussi, à ce qu'il voulut bien lui dire, ayant eu les meilleurs rapports sur M. Esmond de l'officier dont il avoit été l'aide de camp à Vigo. Durant cet hiver, M. Esmond fut promu à une lieutenance dans le régiment de fusiliers du brigadier Webb, alors en Flandre avec son colonel; mais étant maintenant attaché à la suite de M. Lumley, Esmond ne rejoignit son régiment que plus d'un an après, et à son retour de la campagne de Blenheim, qui eut lieu l'année suivante. La campagne commença de très-bonne heure, nos troupes sortant de leurs quartiers avant que l'hiver fût tout à fait fini, et investissant la ville de Bonn, sur le Rhin, sous le commandement du duc. Sa Grâce rejoignit l'armée dans un profond chagrin, un crêpe au bras, et sa maison en deuil; et le bâtiment même qui amena le commandant en chef apporta des lettres des troupes qui le précédoient, et une à Esmond de sa chère maîtresse, qui ne l'intéressa pas peu.

Le jeune marquis de Blandford, fils de Sa Grâce, qui étoit entré au Collége du Roi à Cambridge (où milord vicomte étoit allé aussi, à la Trinité, avec M. Tusher comme gouverneur), avoit eu la petite vérole, et étoit mort à l'âge de seize ans, et ainsi les plans du pauvre Frank dans l'intérêt de sa sœur étoient renversés, et cette innocente passion enfantine étouffée dans son germe.

La maîtresse d'Esmond auroit voulu qu'il revînt, du moins ses lettres le faisoient entrevoir; mais, en présence de l'ennemi, c'étoit impossible, et notre jeune homme prit son humble part du siége, qu'il n'est pas besoin de décrire ici, et eut le bonheur

de s'en tirer sans aucune blessure, et de boire à la santé de son général après la reddition de la place. Il fut constamment de service cette année-là, et ne songea point à demander un congé, comme firent un ou deux de ses moins heureux amis, qui furent jetés à la côte dans cette horrible tempête qui éclata vers la fin de novembre, celle « qui passa récemment sur la pâle Angleterre, » comme le chanta M. Addison, et dans laquelle des vingtaines de nos plus grands vaisseaux et quinze mille de nos marins périrent.

On disoit que notre duc étoit tout à fait terrassé par la calamité qui avoit frappé sa famille; mais ses ennemis s'aperçurent qu'il pouvoit les vaincre, aussi bien que maîtriser sa douleur. Quel qu'eût été le succès des opérations de ce grand général l'année précédente, il fut bien dépassé par l'éclat de sa victoire dans la campagne qui suivit. Sa Grâce, le capitaine général, alla en Angleterre après Bonn, et notre armée se replia sur la Hollande, où, en avril 1704, Sa Grâce retrouva les troupes s'embarquant de Harwich et abordant à Maesland Sluys; de là Sa Grâce vint immédiatement à la Haye, où elle reçut les ministres étrangers, les officiers généraux et autres gens de qualité. Les plus grands honneurs furent rendus partout à Sa Grâce, à la Haye, à Utrecht, à Ruremonde et à Maëstricht : les autorités civiles venoient à la rencontre de ses voitures; des salves de canon le saluoient; des dais étoient érigés pour lui aux endroits où il s'arrêtoit, et des banquets apprêtés pour les nombreux gentilshommes qui marchoient à sa suite. Sa Grâce passa en revue les troupes des États généraux entre Liége et Maëstricht, et ensuite les forces angloises, sous le commandement du général Churchill, près de Bois-le-Duc. Tous les préparatifs étoient faits pour une longue marche, et l'armée apprit, avec un transport de joie orgueilleuse, que c'étoit l'intention du commandant en chef de transporter la guerre hors des Pays-Bas, et de marcher sur la Moselle. Avant de quitter notre camp de Maëstricht, nous sûmes que les François, sous le maréchal de Villeroy, se dirigeoient aussi vers la Moselle.

Vers la fin de mai, l'armée atteignit Coblentz; et le lendemain, Sa Grâce, accompagnée des généraux, alla faire visite à l'Électeur de Trêves à son château d'Ehrenbreitstein, la cavalerie et les dragons passant le Rhin, tandis qu'un grand festin étoit donné au duc par l'Électeur. Tout jusque-là étoit nouveauté, fête et splendeur : la marche brillante d'une grande et glorieuse armée à travers un pays ami, et certes à travers quelques-uns des plus beaux sites que j'aie jamais vus.

L'infanterie et l'artillerie, qui suivoient la cavalerie aussi vite que possible, passèrent le Rhin au-dessous d'Ehrenbreitstein, et de là à Castel, en face de Mayence, dans laquelle ville Sa Grâce, ses généraux et sa suite furent reçus au débarcadour par les voitures de l'Électeur, transportés au palais de Son Altesse au

milieu des salves d'artillerie, et là encore une fois magnifiquement régalés. Gidlingen, en Bavière, fut choisi pour rendez-vous général de l'armée, et vers ce point, par différentes routes, toutes les forces des auxiliaires anglois, hollandois, danois et allemands se mirent en marche. L'infanterie et l'artillerie, sous le général Churchill, passèrent le Necker à Heidelberg et Esmond eut l'occasion de voir cette ville et son palais, jadis si fameux et si beau (mais mis en fort mauvais état par les François, sous Turenne, dans la dernière guerre), où son grand-père avait servi la belle et infortunée électrice-palatine, la sœur du roi Charles Ier.

A Mindelsheim, le fameux prince de Savoie vint faire visite à notre commandant, chacun de nous se pressant avec avidité pour voir ce brillant et intrépide guerrier; et nos troupes furent rangées en bataille devant ce prince, qui voulut bien exprimer son admiration de cette noble armée angloise. A la fin nous arrivâmes en vue de l'ennemi, entre Dillingen et Lawingen, la Brenz étant entre nos deux armées. L'Électeur, jugeant que Donauworth serait le point d'attaque de Sa Grâce, envoya un fort détachement de ses troupes au comte Darcos, qui étoit posté à Schellenberg, près de cette place, où de grands retranchements avoient été élevés, et des milliers de pionniers employés à fortifier la position.

Le 2 de juillet, Sa Grâce prit le poste d'assaut, avec quel succès de notre part, il n'est pas besoin de le dire. Sa Grâce s'avança avec six mille fantassins, anglois et hollandois, trente escadrons, et trois régiments de cuirassiers impériaux, le duc traversant la rivière à la tête de la cavalerie. Quoique nos troupes eussent attaqué avec un courage et une fureur sans exemple, — fondant sur les canons même de l'ennemi, et se faisant massacrer devant ses ouvrages, — nous fûmes repoussés plusieurs fois, et nous ne les aurions pas emportés, si les Impériaux n'étoient survenus conduits par le prince de Bade, ce qui fit que l'ennemi ne nous put tenir tête : nous le poursuivîmes dans les tranchées, y faisant un terrible carnage, et jusque dans le Danube, où une grande partie de ses troupes, suivant l'exemple de leurs généraux, le comte Darcos et l'Électeur lui-même, essayèrent de se sauver à la nage. Notre armée entra dans Donauworth, que les Bavarois évacuèrent, et où il fut dit que l'Électeur s'étoit proposé de nous donner une chaude réception en nous brûlant dans nos lits; les caves des maisons, quand nous en prîmes possession, ayant été trouvées remplies de paille. Mais si les torches étoient là, ceux qui devoient les allumer n'y étoient plus. Les bourgeois conservèrent leurs maisons, et notre général s'empara des munitions de l'ennemi dans les arsenaux, de ses provisions et de ses magasins. Cinq jours après, un grand *Te Deum* fut chanté dans l'armée du prince Louis; et un jour solennel d'actions de grâces célébré dans la nôtre, le prince de

Savoie envoyant ses compliments à sa Grâce le capitaine général durant la cérémonie religieuse de ce jour, et concluant, en quelque sorte, par un amen.

Et maintenant, après avoir vu une grande marche militaire à travers un pays ami; les pompes et les fêtes de plus d'une cour d'Allemagne; la lutte sérieuse d'une bataille chaudement soutenue, et le triomphe de la victoire, M. Esmond vit un autre aspect du service militaire : nos troupes entrant sur le territoire de l'ennemi, et y mettant tout à feu et à sang, brûlant les fermes, dévastant les champs, les femmes poussant des cris, les fils et les pères égorgés, et la soldatesque ivre, trinquant et blasphémant au milieu des larmes, de la terreur et du meurtre. Pourquoi l'imposante muse de l'histoire, qui se plaît à décrire la valeur des héros et la grandeur de la conquête, laisse-t-elle de côté ces scènes si brutales, si infâmes, si dégradantes, qui pourtant forment de beaucoup la plus grande partie du drame de la guerre? O vous, gentilshommes d'Angleterre, qui vivez à l'aise dans vos foyers et vous complimentez dans des chants de triomphe où l'on vante nos capitaines; vous, jolies filles, qui descendez précipitamment les escaliers quand le fifre et le tambour vous appellent, et acclamez les grenadiers anglois, tenez-vous compte que tous ces articles forment le montant du triomphe que vous admirez, et composent une partie des devoirs de ces héros dont vous raffolez? Notre chef, que l'Europe et toute l'Europe, à l'exception des François, idolâtroit presque, avait cela de divin en lui, qu'il étoit impassible devant la victoire, devant le danger, devant la défaite. Devant le plus grand obstacle ou devant la plus futile cérémonie; devant cent mille hommes rangés en bataille, ou un paysan égorgé à la porte de sa hutte incendiée; devant une orgie de seigneurs allemands ivres, ou à la cour d'un monarque, ou à une table de chaumière sur laquelle étoient étalés ses plans, ou devant une batterie ennemie vomissant la flamme et la mort et jonchant le sol de cadavres autour de lui; il étoit toujours froid, calme, résolu, comme le destin. Il faisoit une trahison ou une révérence, il disoit un mensonge aussi noir que le Styx, aussi aisément qu'il faisoit un compliment ou qu'il parloit du temps. Il prenoit une maîtresse, et la quittoit; il trahissoit son bienfaiteur, et le soutenoit, ou l'auroit assassiné, toujours avec le même calme, et sans plus de remords que Clotho, quand elle ourdit notre fil, ou Lachésis, quand elle le coupe. A l'heure du combat, j'ai ouï dire aux officiers du prince de Savoie que le prince étoit pris d'une sorte de fureur martiale; ses yeux s'allumoient; il couroit çà et là avec rage; il poussoit des cris d'imprécation et d'encouragement, excitant par ses hurlements sa meute sanguinaire, et lui-même toujours en tête de la chasse. A la bouche du canon, notre duc étoit calme comme à la porte d'un salon. Peut-être n'auroit-il pu être le grand homme qu'il fut, s'il avoit eu du cœur

pour l'amour ou la haine, pour la pitié ou la crainte, pour regret ou le remords.

Ses qualités étoient bien connues dans l'armée, où il y avoit des partis politiques de toute espèce, et beaucoup de finesse et d'esprit; mais on avoit en lui une si parfaite confiance, comme dans le premier capitaine du monde, et une telle foi et admiration dans son prodigieux génie et sa fortune, que les soldats mêmes auxquels il voloit notoirement leur paye, les chefs dont il usoit et abusoit (car il se servoit de tous les hommes, grands et petits, qui l'approchoient, comme de ses instruments, et leur prenoit quelque chose, qualité ou propriété, le sang d'un soldat, par exemple, ou un chapeau orné de pierreries; à un roi cent mille couronnes, ou une portion de six liards à une sentinelle affamée; ou bien, quand il était jeune, un baiser à une jeune femme, et la chaîne d'or qu'elle avoit au cou, prenant tout ce qu'il pouvoit à femme ou homme, et ayant, comme je l'ai dit, ceci de divin en lui, qu'il pouvoit voir un héros périr ou tomber un passereau avec la même dose de sympathie pour tous deux. Ce n'est pas qu'il fût incapable de larmes; c'étoit une réserve qu'il pouvoit toujours faire marcher à un moment donné du combat; il pouvoit tirer une traite aussi bien sur les larmes que sur les sourires, chaque fois qu'il avoit besoin de cette monnoie courante. Il faisoit des courbettes à un décrotteur, comme il flattoit un ministre ou un monarque; il savoit être hautain et être humble; menacer, se repentir, pleurer, vous serrer la main ou vous poignarder selon l'occasion), enfin ceux de l'armée qui le connoissoient le mieux et qui avoient eu à en souffrir le plus, étoient aussi ceux qui l'admiroient davantage; et lorsqu'il passoit le long des lignes allant au combat, ou qu'il galopoit à point nommé vers un bataillon qui chanceloit devant la charge ou le feu de l'ennemi, les hommes qui foiblissoient, officiers et soldats, reprenoient courage en voyant le calme splendide de son visage, et sentoient que sa volonté les rendoit irrésistibles.

Après la grande victoire de Blenheim, l'enthousiasme de l'armée pour le duc, même de ses plus violents ennemis personnels, devint une sorte de rage; les officiers mêmes qui le maudissoient au fond du cœur étoient parmi les plus frénétiques à l'acclamer. Qui auroit pu refuser son tribut d'admiration à une telle victoire et à un tel vainqueur? Ce n'est pas celui qui écrit. ceci. Un homme peut faire tant qu'il voudra profession de philosophie; mais celui qui combattit ce jour-là doit ressentir un tressaillement d'orgueil lorsqu'il se le rappelle.

La droite des François étoit postée près du village de Blenheim, sur le Danube, où étoient les quartiers du maréchal Tallard; leur ligne s'étendant sur une lieue et demie peut-être de terrain, devant Lutzingen et jusqu'à une colline boisée, autour de la base de laquelle, et agissant contre le prince de Sa-

voie, étoient quarante de ses escadrons. Là étoit un village que les François avoient brûlé, le bois étant, dans le fait, un meilleur abri et plus aisé à garder qu'aucun village.

Entre ces deux villages et les lignes françoises couloit un petit ruisseau, n'ayant pas plus de deux pieds de large, à travers un marais que les chaleurs du temps avoient presque desséché; et ce ruisseau étoit la seule séparation entre les deux armées, la nôtre arrivant et se rangeant en bataille devant les François à six heures du matin, en sorte que notre ligne étoit tout à fait en vue de la leur; et la totalité de cette grande plaine étoit noire et couverte de troupes plusieurs heures avant que la canonnade commençât.

De part et d'autre cette canonnade dura plusieurs heures. Les canons françois étoient en tête de leur ligne, et faisoient beaucoup de mal surtout à notre cavalerie, et à notre aile droite composée des Impériaux sous le prince de Savoie, qui ne pouvoit avancer ni son artillerie ni ses lignes, le terrain devant lui étant coupé de fossés, de marais, et d'un passage fort difficile pour les canons.

Ce fut passé midi que l'attaque commença sur notre gauche, où commandait lord Cutts, le plus brave et le plus aimé des officiers de l'armée angloise. Et alors, comme pour compléter son expérience de la guerre, notre jeune aide de camp ayant vu deux grandes armées en face l'une de l'autre en ligne de bataille, et ayant eu l'honneur de porter à cheval des ordres d'un bout à l'autre de la ligne, reçut, appendice assez commun de la gloire militaire, un bon coup sur le casaquin, en compagnie de plusieurs centaines d'autres braves, presque au commencement de cette fameuse journée de Blenheim. Un peu après midi, les dispositions pour l'attaque étant terminées avec beaucoup de retard et de difficulté et sous un feu redoutable des canons ennemis, qui étoient mieux postés et plus nombreux que les nôtres, un corps d'Anglois et de Hessois, avec le major général Rowe, commandant à l'extrême gauche de notre ligne, marcha sur Blenheim, avançant avec une grande bravoure, le major général à pied, avec ses officiers, à la tête de la colonne, et marchant, chapeau bas, intrépidement en face de l'ennemi, qui faisoit pleuvoir un feu terrible de ses canons et de sa mousqueterie, auquel nos gens avoient ordre de ne point répondre, excepté à coups de pique et de baïonnette, quand ils atteindroient les palissades françoises. Rowe marcha intrépidement sur elles, et en frappa le bois de son épée, avant que nos gens chargeassent. Il tomba à l'instant même frappé d'un coup de feu, ainsi que son colonel, son major et plusieurs officiers; et nos troupes poussant des acclamations et des hourras, et allant de l'avant, comme elles firent, avec immensément de résolution et de bravoure, furent néanmoins arrêtées par le feu meurtrier qui partoit des défenses de l'ennemi, puis attaquées en flanc par une charge furieuse de la cavalerie françoise qui balaya de Blenheim et tailla en

pièces un grand nombre de nos hommes. Trois assauts désespérés de nos gens de pied furent faits et repoussés par l'ennemi; en sorte que nos colonnes d'infanterie furent mises en désordre et s'enfuirent, repassant comme elles purent ce petit ruisseau qu'elles avoient traversé si résolûment une heure auparavant, et poursuivies par la cavalerie françoise, qui nous massacroit et nous tailloit en pièces.

Et alors les vainqueurs furent reçus par une furieuse charge de la cavalerie angloise sous le général d'Esmond, le général Lumley, derrière les escadrons de laquelle les fuyards trouvèrent un refuge, et se reformèrent, tandis que Lumley repoussoit la cavalerie françoise, chargeant jusqu'au village de Blenheim et aux palissades où Rowe et plusieurs autres centaines de vaillants anglois gisoient entassés en monceaux. Au delà de ce moment, M. Esmond ne sait rien de cette fameuse victoire; car un coup de feu abattit son cheval, et le jeune gentilhomme qui le montoit tomba sans connoissance sous l'animal; il revint à lui il ne sait combien de temps après, pour s'évanouir encore à force de souffrir et de perdre du sang. Un sentiment confus de gens qui gémissoient autour de lui, une ou deux pensées incohérentes pour celle qui occupoit maintenant une si grande place dans son cœur, et l'idée qu'ici se terminoient sa carrière, et ses espérances et ses malheurs, c'est tout ce qu'il se rappelle de ces heures. Quand il fut réveillé, ce fut par une violente souffrance; on lui avoit ôté sa cuirasse, son domestique lui soutenoit la tête, le bon et fidèle garçon du Hampshire[1] était tout en pleurs au-dessus de son maître, qu'il avoit trouvé et cru mort; et un chirurgien sondoit une blessure à l'épaule, que M. Esmond devoit avoir reçue au moment où son cheval avoit été tué et étoit tombé sur lui. Sur ces entrefaites, le combat avoit cessé à cette extrémité de la plaine; le village étoit au pouvoir des Anglois, ses braves défenseurs étant prisonniers, ou en fuite, ou noyés, nombre d'entre eux, dans les eaux voisines du Danube. Sans les fidèles recherches de l'honnête Lockwood, c'en étoit fait sans doute d'Esmond et de cette sienne histoire. Les maraudeurs étoient à dépouiller les corps gisants sur le champ de bataille, et Jack avoit fendu le crâne avec la crosse de son mousquet à un de ces messieurs qui avoit débarrassé Esmond de son chapeau et de sa perruque, de sa bourse, et des beaux pistolets montés en argent que lui avoit donnés la douairière, et il fouilloit dans ses poches en quête de quelque autre trésor, quand Jack Lockwood arriva et mit fin au triomphe de ce drôle.

Des hôpitaux pour nos blessés furent établis à Blenheim, et Esmond y resta plusieurs semaines en très-grand danger pour

1. Ma maîtresse, avant mon départ pour cette campagne, m'avoit envoyé de Walcote Jack Lockwood, qui est toujours resté depuis avec moi. — H. E.



sa vie; la blessure dont il souffroit n'étoit pas très-grave, et la balle avoit été extraite par le chirurgien sur le lieu où notre jeune gentilhomme l'avoit reçue; mais une fièvre se déclara le jour suivant, comme il étoit à l'hôpital, et elle faillit l'emporter Jack Lockwood dit qu'il parloit de la façon la plus extravagante, durant son délire ; qu'il s'appeloit le marquis d'Esmond; et, saisissant un des aides du chirurgien qui venoit panser ses blessures, juroit qu'il étoit Mme Béatrix, et qu'il feroit d'elle une duchesse pour peu qu'elle voulût dire oui. Il passoit le jour dans ces folles imaginations et *vana somnia*, tandis que l'armée chantoit le *Te Deum* pour la victoire, et qu'avoient lieu ces fameuses fêtes qui furent données à notre duc, maintenant prince de l'Empire, par le roi des Romains et sa noblesse. Sa Grâce revint en Angleterre par Berlin et Hanovre, et Esmond perdit les réjouissances qui eurent lieu dans ces villes, et auxquelles son général prit part en compagnie des autres officiers généraux qui voyageoient avec notre grand capitaine. Lorsqu'il put se mettre en route, ce fut par la capitale du duc de Wurtemberg, Stuttgard, qu'il s'en retourna chez lui, visitant de nouveau Heidelberg, d'où il alla à Manheim, et de là eut un ennuyeux mais facile voyage par eau, en descendant le Rhin, qu'il eût trouvé fort beau et fort délicieux, n'étoit que son cœur soupiroit après ses foyers, et quelque chose de bien plus beau et de plus délicieux encore.

Presque aussi brillantes et aussi bienvenues que les yeux de sa maîtresse lui apparurent les lumières de Harwich, lorsque le bâtiment l'y amena de Hollande. Il ne se passa pas beaucoup d'heures avant que lui, Esmond, fût à Londres, vous pouvez bien le croire, et reçu à bras ouverts par la vieille douairière de Chelsea, qui jura dans son jargon françois-anglois qu'il avoit l'air noble, que sa pâleur l'embellissoit, qu'il étoit un Amadis et méritoit une Gloriana; et, ô flammes et dards! quelle fut sa joie d'apprendre que sa maîtresse étoit de service, et en ce moment avec Sa Majesté à Kensington! Quoique M. Esmond eût dit à Jack Lockwood de se procurer des chevaux et qu'ils partiroient le soir pour Winchester, lorsqu'il apprit cette nouvelle, il contremanda sur-le-champ les chevaux; il n'avoit plus affaire dans le Hants : tout son espoir et son désir étoient à une couple de milles, dans les murs du parc de Kensington. Le pauvre Harry n'avoit jamais regardé jusque-là au miroir avec tant d'anxiété pour voir s'il avoit le bel air, et si sa pâleur lui seyoit réellement : il ne s'étoit jamais tant occupé de la frisure de sa perruque, et du goût de sa broderie et de son point qu'à ce moment où M. Amadis alloit se présenter à Mme Gloriana. Le feu des lignes françoises étoit-il à moitié aussi meurtrier que les œillades assassines de Sa Seigneurie? O dards et ravissements, qu'ils étoient beaux ses yeux!

Et de même que, devant le soleil flamboyant du matin, la lune s'efface dans le ciel et devient presque invisible, Esmond son-

ea, en rougissant peut-être, à une autre charmante figure pâle, riste et languissante, et s'effaçant aussi à la vue avec son doux egard affectueux; un de ces regards comme le dernier que dut eter Eurydice sur son amant, lorsque le Destin et Pluton l'appelèrent et qu'elle entra dans le royaume des Ombres.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRE JEUNESSE DE HENRY ESMOND JUSQU'A SA SORTIE DU COLLÉGE DE LA TRINITÉ, A CAMBRIDGE.

LIVRE DEUXIÈME,

QUI CONTIENT LA VIE MILITAIRE DE M. ESMOND ET AUTRES MATIÈRES RELATIVES A LA FAMILLE ESMOND.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

HENRY ESMOND

IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

HENRY ESMOND

MÉMOIRES D'UN OFFICIER DE MARLBOROUGH

PAR M. W. THACKERAY

ROMAN ANGLAIS

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR LÉON DE WAILLY

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Ce

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

HENRY ESMOND.

MÉMOIRES D'UN OFFICIER DE MARLBOROUGH.

CHAPITRE X.

Une vieille histoire au sujet d'un fou et d'une femme.

Le goût du plaisir que pouvoit avoir Esmond (et il aimoit à *desipere in loco*, ni plus ni moins que la plupart des jeunes gens de son âge), il pouvoit maintenant le satisfaire dans toute son étendue, et dans la meilleure compagnie qu'offroit la ville. Quand l'armée alla dans ses quartiers d'hiver, ceux des officiers qui avoient du crédit ou de l'argent obtinrent aisément un congé, et trouvèrent beaucoup plus agréable de passer leur temps dans Pall-Mall et Hyde-Park que de rester tout l'hiver derrière les fortifications des lugubres vieilles villes de Flandre, où étoient réunies les troupes angloises. Des yachts et des paquebots alloient et venoient chaque jour entre les ports hollandois et flamands et Harwich; les routes de là à Londres et les grandes auberges étoient pleines de gens de guerre; les tavernes et les ordinaires de la ville regorgeoient d'habits rouges; et les levers de notre grand duc à Saint-James étoient aussi suivis qu'ils l'avoient été à Gand et à Bruxelles, où nous le traitions, et où il nous traitoit, avec la pompe et la cérémonie d'un souverain. Quoique Esmond eût été nommé à une lieutenance dans le régiment des fusiliers dont ce célèbre officier, le brigadier John Richmond Webb, étoit colonel, il n'avoit jamais rejoint ce régiment, ni été présenté à son excellent commandant, bien qu'ils eussent fait la même campagne ensemble, et pris part à la même bataille. Mais étant aide de camp du général Lumley, qui commandoit la division de cavalerie, et l'armée marchant à sa destination sur le Danube par différentes routes, Esmond n'avoit pas encore rencontré son chef et ses futurs camarades du fort, et ce fut à Londres, dans Golden-square, où logeoit le major général Webb, que le capitaine Esmond eut l'honneur de rendre pour la première fois ses devoirs à celui qui devoit être dans la suite son ami, son patron et son commandant.

Ceux qui se souviennent de ce brillant et accompli gentilhomme doivent se rappeler la réputation qu'il avoit, et dont il n'étoit pas peu fier, je crois, d'être le plus bel homme de l'armée; un poëte,

qui écrivit une mauvaise pièce de vers trois ans plus tard, fait cette description de Webb :

« Au noble péril, Webb marche le premier; toutes ses troupes suivent son grand exemple; en tête de la ligne, le général s'avance sévèrement, de l'air dont Mars court au combat : le ciel propice doit certainement préserver un héros beau comme Pâris et brave comme Hector. »

M. Webb trouva ces vers tout aussi beaux que ceux de M. Addison sur la campagne de Blenheim, et, dans le fait, être Hector à la mode de Pâris étoit une partie de l'ambition de ce galant homme. Il eût été difficile de trouver un officier dans toute l'armée, ou parmi les brillants courtisans et cavaliers de la maison du roi qui combattoient sous Vendôme et Villeroy dans l'armée opposée à la nôtre, qui fût soldat plus accompli et plus parfait gentilhomme, et plus brave ou de meilleure mine. Et, si M. Webb croyoit ce que le monde disoit de lui, et étoit profondément convaincu de son incontestable mérite, de sa beauté et de sa valeur, qui a le droit de lui en faire une querelle? Cette satisfaction de soi-même le tenait en bonne humeur, et ses amis et subordonnés en avoient le bénéfice.

Il étoit issu d'une fort ancienne famille du Wiltshire, qu'il mettoit au-dessus de toutes les familles du monde; il pouvoit prouver une descendance en droite ligne du roi Édouard Ier, et son premier ancêtre, Roaldus de Richmond, combattit à côté de Guillaume le Conquérant dans la plaine de Hastings. « Nous étions gentilshommes, Esmond, disoit-il, quand les Churchill n'étoient que des postillons. » C'étoit un homme très-grand, ayant en souliers six pieds trois pouces anglois (dans ses grandes bottes fortes, avec sa haute perruque blonde et son chapeau à plume, il ne devoit pas avoir moins de huit pieds). « Je suis plus grand que Churchill, disoit-il en se mirant dans la glace, et je suis mieux fait; et si les femmes ne veulent pas aimer un homme qui n'a pas de verrue sur le nez, ma foi, je n'y saurois que faire, et Churchill a l'avantage sur moi en cela. » Le fait est qu'il se mesuroit toujours avec le duc, et qu'il demandoit toujours à ses amis de les mesurer. Et parlant, avec cette franchise qu'il avoit, le verre en main, les plaisants rioient et l'encourageoient; ses amis en étoient fâchés pour lui; les intrigants et les flatteurs l'excitoient à ce jeu, et les rapporteurs alloient tout redire au quartier général, et augmenter la dissidence qui existoit déjà entre le grand capitaine et un des plus habiles et des plus braves lieutenants qu'il eût jamais eus.

Son animosité contre le duc étoit si visible, qu'on s'en apercevoit dans la première demi-heure de conversation avec le général Webb; et sa femme, qui l'adoroit et le trouvoit cent fois plus grand, plus beau et plus brave que la nature prodigue ne l'avoit fait, avoit pour le grand duc cette haine violente qu'il convient aux femmes fidèles de nourrir contre les ennemis de

leurs maris. Non pas que milord duc le fût encore; M. Webb avoit dit mille choses contre lui, que son supérieur avoit pardonnées; et Sa Grâce, qui avoit des espions partout, avoit appris mille choses de plus que Webb n'en avoit jamais dit. Mais il ne coûtoit point à ce grand homme de pardonner; et il passoit avec la même facilité sur une injure ou sur un bienfait.

Si quelqu'un de mes enfants prenoit la peine de lire ces Mémoires de son ancêtre, je ne voudrois pas qu'il jugeât le grand duc[1] sur ce qu'un contemporain a écrit de lui. Nul homme n'a été si immensément loué et décrié que ce grand homme d'État et guerrier; comme, il est vrai, nul homme ne méritoit mieux la plus grande louange et la plus forte censure. Si celui qui écrit ceci se joint à ce dernier parti, très-vraisemblablement une pique personnelle doit être la cause de sa mauvaise disposition.

Lorsqu'il se présenta au lever du commandant en chef, Sa Grâce n'eut pas le moindre souvenir de l'aide de camp du général Lumley, et quoiqu'il connût parfaitement bien la famille d'Esmond, ayant servi avec les deux lords (milord Francis et le vicomte, le père d'Esmond) en Flandre, et dans la garde du duc d'York, le duc de Marlborough, qui étoit bienveillant et serviable pour les représentants censés légitimes du vicomte Castlewood, ne fit aucune attention au pauvre lieutenant qui portoit leur nom. Un mot obligeant, un seul regard d'approbation eût changé l'opinion d'Esmond sur ce grand homme, et, au lieu d'une satire que sa plume ne peut s'empêcher de faire, qui sait si l'humble historien n'auroit pas écrit un panégyrique? Nous n'avons qu'à changer de point de vue, et la plus grande action devient basse; comme, lorsqu'on retourne une longue-vue, un géant paroît un pygmée. Vous pouvez décrire; mais qui peut dire si votre vue est claire ou non, ou si vos renseignements sont exacts? Si le grand personnage eût dit un mot aimable au petit (comme il seroit descendu de son carrosse doré pour donner la main à Lazare couvert de haillons et de plaies, s'il eût cru que Lazare pouvoit lui être de quelque utilité), nul doute qu'Esmond n'eût combattu pour lui de toutes ses forces avec la plume et l'épée; mais monseigneur le lion n'avoit pas besoin de maître rat pour le moment; et Musculus s'en alla grignoter dans l'opposition.

Toujours est-il qu'un jeune gentilhomme qui, aux yeux de sa famille et à ses propres yeux sans doute, passoit pour un héros consommé, n'attira pas plus l'attention de ce grand héros du jour que le plus petit tambour de l'armée de Sa Grâce. La douairière de Chelsea étoit furieuse de ce dédain pour sa famille, et elle eut une grande bataille avec lady Marlborough, comme lady

1. Ce passage des Mémoires d'Esmond est écrit sur un feuillet inséré dans le livre manuscrit et daté de 1744, probablement après qu'il eut appris la mort de la duchesse.

Castlewood s'obstinoit à appeler la duchesse. Sa Grâce étoit à présent maîtresse de la garde-robe de Sa Majesté, et un des plus grands personnages de ce royaume, comme son mari l'étoit de toute l'Europe, et la bataille des deux dames eut lieu dans le salon de la reine.

La duchesse, en réponse à une vive réclamation de ma tante dit avec hauteur qu'elle avoit fait de son mieux pour la branch légitime des Esmond, et qu'on ne pouvoit pas espérer qu'elle se chargeroit de pourvoir les petits bâtards de la famille.

« Bâtards ! dit la vicomtesse en fureur ; il y a des bâtards parmi les Churchill, comme le sait Votre Grâce, et le duc de Berwick est assez bien pourvu.

— Madame, dit la duchesse, vous savez à qui la faute s'il n'y a pas aussi de tels ducs dans la famille Esmond, et comment la petite intrigue de certaine dame a avorté. »

L'ami d'Esmond, Dick Steele, qui étoit de service auprès du prince, entendit la dispute des dames à la cour. « Et, ma foi, dit Dick, je crois, Harry, que ta parente a eu le dessous. »

Il ne put garder l'histoire pour lui ; elle avoit couru tous les cafés avant la nuit ; elle fut imprimée dans une nouvelle à la main avant qu'il fût un mois, et « la réponse de Sa Grâce la duchesse de M-rlb-r-gh à une dame papiste de la cour, jadis favorite du feu R—J-cq-s » fut imprimée dans une demi-douzaine d'endroits, avec une note portant que « cette duchesse, quand le chef de la famille de cette lady trouva dernièrement la mort dans un duel fatal, n'eut pas de repos qu'elle n'eût obtenu une pension pour l'héritier orphelin et la veuve, de la bonté de Sa Majesté. » La querelle n'avança pas beaucoup les affaires du pauvre Esmond, et même elle le rendit si honteux de lui-même, qu'il n'osa plus se remontrer aux levers du commandant en chef.

Dans le cours des dix-huit mois qui s'étoient passés depuis qu'Esmond n'avoit vu sa chère maîtresse, le bon père de celle-ci, le vieux doyen, quitta cette vie, ferme dans ses principes jusqu'à son dernier jour, et enjoignant à sa famille de toujours se rappeler que le frère de la reine, le roi Jacques III, étoit le souverain légitime. Il fit une fin fort édifiante, à ce que dit sa fille à Esmond, et, ce qui la surprit fort, après sa mort (car il avoi toujours vécu fort pauvrement), milady trouva que son père n'avoit pas laissé moins de trois mille livres sterling après lui qu'il lui léguoit.

Avec cette petite fortune, lady Castlewood, quand arriva le tour de service de sa fille, fut en état de venir à Londres, où elle prit une petite maison élégante à Kensington, dans le voisinage de la cour, amenant ses enfants avec elle, et c'est là qu'Esmond trouva ses amis.

Quant au jeune lord, sa carrière universitaire s'étoit terminée assez brusquement. L'honnête Tusher, son gouverneur, avoit trouvé mon jeune gentilhomme tout à fait intraitable. Milord lui

rendoit la vie très-dure à force de tours, et, comme les enfants élevés au logis, se livroit à une foule d'extravagances, si bien que le docteur Bentley, le nouveau principal de la Trinité, crut devoir écrire à la vicomtesse Castlewood, mère de milord, pour la prier de retirer le jeune seigneur d'un collége où il refusoit d'apprendre, et où il ne faisoit que du mal par l'exemple de son insubordination. Dans le fait, je crois qu'il mit presque le feu à Nevil's-court, cette belle construction quadrangulaire que sir Christopher Wren avoit récemment faite dans notre collége. Il assomma l'homme d'un *proctor*[1] qui vouloit l'arrêter dans quelque fredaine nocturne; il donna un dîner le jour de naissance du prince de Galles, qui étoit à quinze jours du sien, et là, les vingt jeunes gens alors présents sortirent après boire, ayant porté la santé du roi Jacques, fenêtres ouvertes, et chanté des chansons de cavaliers, et crié : « Vive le roi ! » dans la grande cour, si bien que le principal sortit de chez lui à minuit et dissipa le tumultueux rassemblement.

Cette escapade de milord couronna toutes les autres, et le Révérend Thomas Tusher, domestique chapelain de très-honorable lord vicomte Castlewood, voyant que ses prières et ses sermons n'étoient d'aucune utilité temporelle à Sa Seigneurie, résigna ses fonctions de gouverneur, et alla se marier à la veuve du brasseur de Southampton, et l'emmena, elle et son argent, à son presbytère de Castlewood.

Milady ne pouvoit en vouloir à son fils d'avoir bu à la santé du roi Jacques, étant elle-même une loyale tory, comme l'étoit toute la famille Castlewood, et elle donna son acquiescement avec un soupir, sachant peut-être que son refus ne serviroit de rien, au désir qu'avoit le jeune lord d'entrer au service. Elle auroit aimé qu'il fût dans le régiment de M. Esmond, espérant que Harry pourroit servir de tuteur et de conseiller à son volontaire cousin; mais mon jeune lord ne voulut entendre parler que des Gardes, et on lui eut une commission dans le régiment du duc d'Ormond; en sorte qu'Esmond trouva milord enseigne et lieutenant lorsqu'il revint d'Allemagne après la campagne de Blenheim.

L'effet produit par les deux enfants de lady Castlewood lorsqu'ils parurent en public fut extraordinaire, et il fut bientôt question d'eux dans toute la ville; on déclara n'avoir jamais vu un si beau couple; la santé de la jeune fille d'honneur fut portée à toutes les tables et dans toutes les tavernes, et quant à mon jeune lord, sa bonne mine fut plus admirée encore que celle de sa sœur. Une centaine de chansons furent faites en leur honneur, et, comme c'étoit la mode du jour, mon jeune lord fut loué dans ces poésies anacréontiques aussi chaudement que Bathylle. Vous pouvez croire qu'il accepta fort complaisamment l'opinion de la ville sur son compte, et qu'il se rendit, avec cette fran-

1. Magistrat de l'Université. (*Note du traducteur.*)

chise et cette charmante humeur qu'il montroit toujours, à l'idée qu'il étoit le plus joli garçon de tout Londres.

La vieille douairière de Chelsea, quoiqu'on ne pût jamais lui faire reconnoître que mistress Béatrix eût aucune beauté (opinion à laquelle, comme on peut l'imaginer, un grand nombre de dames se rangèrent), avoua qu'elle étoit amoureuse de lui; et Henry Esmond, à son retour à Chelsea, se trouva tout à fait supplanté auprès d'elle par son jeune parent. Cet exploit d'avoir porté la santé du roi à Cambridge l'auroit séduite, dit-elle, quand il n'y auroit eu que cela. Où ce cher enfant avoit-il pris tant de beauté? demandoit-elle. Ce n'étoit pas de son père, ni de sa mère assurément. D'où lui venoient ces nobles manières, et ce bel air si parfait? Ce n'étoit pas cette veuve campagnarde de Walcote qui les lui avoit pu donner. Esmond avoit son opinion à lui sur la veuve campagnarde de Walcote, dont la grâce paisible et l'amabilité sereine lui avoient toujours semblé la perfection des bonnes manières, quoiqu'il n'essayât pas d'entamer à ce sujet une discussion avec sa tante; mais il pouvoit s'associer à presque toutes les louanges que la vieille douairière ravie prodiguoit à milord vicomte, car jamais il n'avoit vu un gentilhomme plus charmant, plus séduisant. Castlewood n'avoit pas autant d'esprit que d'enjouement. « Ses yeux disent de bonnes choses, disoit M. Steele, et son rire anime autant la conversation que dix reparties de M. Congreve. J'aimerois autant boire une bouteille avec lui qu'avec M. Addison, et l'écouter parler que d'entendre Nicolini. Quel homme s'est jamais grisé avec plus de grâce que milord Castlewood? Je donnerois tout au monde pour porter mon vin (quoique, par le fait, Dick portât le sien fort bien et en portât beaucoup, qui plus est) comme cet incomparable jeune homme. Quand il est sobre, il est délicieux; et quand il est gris, il est parfaitement irrésistible. » Et faisant allusion à son favori, Shakspeare, qui étoit tout à fait passé de mode jusqu'à ce que Steele lui eût rendu la vogue, Dick compara lord Castlewood au prince Hal[1], et il lui plut d'affubler Esmond du sobriquet d'enseigne Pistol.

La maîtresse de la garde-robe, la plus grande dame d'Angleterre après la reine, ou même avant Sa Majesté, comme disoit le monde, quoiqu'on ne pût jamais la décider à dire un mot poli à Béatrix, qu'elle avoit fait nommer à sa place de demoiselle d'honneur, prit sur-le-champ en faveur son frère. Quand le jeune Castlewood, dans son nouvel uniforme, et ayant l'air d'un prince des *Contes de fées*, vint rendre ses devoirs à Sa Grâce, elle regarda une minute en silence le jeune homme rougissant et confus devant elle; puis elle se mit à sangloter bel et bien, et le baisa devant ses filles et la compagnie.

« C'étoit l'ami de mon enfant, dit-elle au milieu de ses san-

1. Henry V.

glots. Mon Blandford auroit pu être comme lui! » Et chacun vit, après cette marque de faveur de la duchesse, que l'avancement de mon jeune lord étoit assuré, et l'on s'empressa autour du favori de la favorite, qui devint plus vain et plus léger, et de meilleure humeur que jamais.

Mme Béatrix, cependant, faisoit des conquêtes de son côté, et dans le nombre étoit un pauvre gentilhomme qui avoit eu le cœur percé par ses jeunes yeux deux années auparavant, et qui ne s'étoit jamais bien guéri de cette blessure; il savoit certainement combien étoit sans espoir toute passion qui s'adressoit là, et il avoit pris cet excellent, quoique honteux *remedium amoris*, une prompte retraite devant l'enchanteresse, et une longue absence loin d'elle; et n'ayant pas été dangereusement frappé cette première fois, Esmond se remit bientôt de son mal, et, s'il l'avoit toujours, il n'en savoit rien et le supportoit aisément. Mais lorsqu'il revint après Blenheim, la jeune personne de seize ans, qui lui avoit paru le plus bel objet que ses yeux eussent rencontré depuis deux années, étoit arrivée à une telle perfection de beauté, qu'aussitôt elle s'asservit le pauvre diable qui avoit déjà échappé à ses charmes. Alors il ne l'avoit vue que deux jours, et s'étoit enfui; maintenant il la voyoit continuellement, et, quand elle étoit à la cour, il ne la perdoit pas de vue. Quand elle sortoit, il suivoit à cheval le carrosse de sa mère; quand elle paroissoit en public, il étoit près d'elle dans sa loge, ou au parterre à la regarder; quand elle alloit à l'église, il étoit sûr d'y être, quoiqu'il ne pût écouter le sermon, et étoit prêt à la conduire à sa chaise si elle daignoit accepter ses services et le choisir dans une vingtaine de jeunes gens qui étoient toujours autour d'elle. Lorsqu'elle partoit, accompagnant Sa Majesté à Hampton-court, Londres étoit plongé dans les ténèbres. Dieux! quelles nuits Esmond a passées, songeant à elle, rimant pour elle, causant d'elle! Son ami Dick Steele faisoit à cette époque la cour à la jeune dame, mistress Scurlock, qu'il épousa; elle avoit un logement dans Kensington-square, tout à côté de la maison qu'avoit là milady Castlewood. Dick et Harry, ayant les mêmes visées, se rencontroient constamment à Kensington. Ils étoient toujours à rôder autour, ou à s'en éloigner d'un air lugubre, ou à y courir précipitamment. Ils vidèrent des vingtaines de bouteilles aux *Armes du Roi*, chacun babillant de ses amours, et permettant à l'autre de parler à la condition qu'il écouteroit à son tour. Il résulta de là une grande intimité entre eux, quoique, pour le reste de leurs amis, ils aient dû être insupportables. Les vers d'Esmond à *Gloriana au clavecin*, au *Bouquet de Gloriana*, à *Gloriana à la cour*, parurent cette année-là dans *l'Observateur*. Ne les avez-vous jamais lus? Ils furent trouvés jolis, et attribués par quelques personnes à M. Prior.

Cette passion n'échappa point, — comment l'eût-elle pu? — aux yeux clairvoyants de la maîtresse d'Esmond. Il lui dit tout. Que

ne fera point un homme dans la frénésie de l'amour? A quelle bassesse ne descendra-t-il pas? Quelles tortures ne fera-t-il pas subir aux autres pour soulager son égoïste cœur d'une partie de sa peine? Jour sur jour il venoit trouver sa chère maîtresse, et lui verser dans l'oreille ses folles espérances, ses supplications, ses rapsodies, ses ravissements. Elle écoutoit, sourioit, consoloit avec une pitié et une douceur infatigables. Esmond étoit l'aîné de ses enfants, se plaisoit-elle à dire; et quant à sa bienveillance, qui avoit ou auroit jamais attendu autre chose d'elle, qui étoit un ange de bonté et de miséricorde? Après ce qui a été dit, il est presque inutile d'ajouter que les vœux du pauvre Esmond furent déçus. Que peut faire un lieutenant sans un nom et sans le sou, quand tout ce qu'il y a de plus considérable entre en lice? Esmond ne songea pas même à demander la permission d'aspirer à un prix qu'il savoit si fort au-dessus de sa portée, et il consumoit sottement son existence dans de lâches soupirs et des désirs impuissants. Quelles nuits de rage, quels jours de tourments, d'élans de passion refoulés, de désolante jalousie, il peut se rappeler! Béatrix ne pensoit pas plus à lui qu'au laquais qui suivoit sa chaise. Ses plaintes ne la touchoient pas le moins du monde; ses transports la fatiguoient plutôt; elle ne se soucioit pas plus de ses vers que de ceux de Dan Chaucer, qui est mort depuis Dieu sait combien de centaines d'années; elle ne le haïssoit point, elle le dédaignoit plutôt; et tout ce qu'elle pouvoit faire étoit de le tolérer.

Un jour, après avoir parlé à la mère de Béatrix, sa chère, tendre, constante maîtresse, pendant des heures, toute la journée, épanchant sa flamme et sa passion, son désespoir et sa rage, revenant sans cesse à son thème, parcourant la chambre, mettant en pièces les fleurs qui étoient sur la table, tordant et cassant en petits morceaux la cire de l'écritoire, et se livrant à toutes les extravagances de la passion; ayant vu enfin sa maîtresse toute pâle et toute rendue de fatigue à force de compatir à sa peine et de soigner sa fièvre pour la centième fois, Esmond saisit son chapeau et prit congé. Lorsqu'il fut dans Kensington-square, il lui vint un remords de la fatigue douloureuse qu'il avoit fait subir à la plus chère, à la plus tendre amie qu'un homme ait jamais eue. Il rentra dans la maison dont le domestique n'avoit pas encore refermé la porte, remonta rapidement l'escalier, et trouva sa maîtresse où il l'avoit laissée dans l'embrasure de la fenêtre, regardant les champs du côté de Chelsea. Elle se mit à rire, tout en essuyant les larmes qui étoient dans ses doux yeux; il se jeta à ses genoux et s'y cacha le visage. Elle avoit à la main la tige d'un œillet, une des fleurs, qu'il avoit mises en pièces. « Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi, ma très-chère et ma toute bonne, dit-il; je suis dans l'enfer, et vous êtes l'ange qui m'apporte une goutte d'eau.

— Je suis votre mère, vous êtes mon fils, et je vous aime

toujours, » dit-elle en croisant les mains sur lui ; et il partit reconforté et humilié de songer à cette merveilleuse constance d'affection et de sensibilité que cette chère dame lui avoit prodiguée sans relâche.

CHAPITRE XI.

Le fameux M. Joseph Addison

MM. les huissiers avoient une table à Kensington, et la garde un magnifique dîner chaque jour à Saint-James, et Esmond avoit le choix entre ces deux ordinaires. Dick Steele aimoit mieux la table des gardes que celle des gentilshommes huissiers, où il y avoit moins de vin et plus de cérémonie; et Esmond eut mainte joyeuse après-dînée en compagnie de son ami, et cent fois, pour le moins, il dut faire porter Dick dans sa chaise. S'il y a de la vérité dans le vin, suivant l'ancien adage, quel aimable caractère ce devoit être que celui de Dick! Plus il prenoit de vin, plus chez lui débordoit l'amabilité. Sa conversation n'avoit pas tant d'esprit que de charme. Il ne disoit jamais un mot qui pût blesser personne, et devenoit plus bienveillant à mesure qu'il devenoit plus gris. Bien des plaisants se moquoient du pauvre garçon lorsqu'il étoit dans cet état, et le prenoient pour but de leurs sarcasmes; mais il y avoit en lui une amabilité et un enjouement pleins de fantaisie, qui avoient beaucoup plus de charme pour Esmond que la conversation sans bonhomie des plus brillants esprits, avec leurs reparties élaborées et leurs sévérités affectées. Je crois bien que Steele luisoit plus qu'il n'étinceloit. Ces fameux beaux esprits des cafés (M. William Congreve, par exemple, quand sa goutte et sa grandeur lui permettoient de venir parmi nous) faisoient des coups très-brillants, une demi-douzaine par soirée quelquefois; mais, comme les tirailleurs, quand ils avoient lâché leur coup, ils étoient obligés de se mettre à couvert jusqu'à ce que leur arme fût rechargée, et d'attendre que l'ennemi leur offrît une nouvelle chance, tandis que Dick ne pensoit jamais que son compagnon de table pût lui servir de but, et ne voyoit en lui qu'un ami à qui serrer la main. Le pauvre garçon avoit mis la moitié de la ville dans sa confidence chacun étoit au fait de ses amours et de ses dettes, de ses créanciers et de la dureté de sa maîtresse. La première fois qu'Esmond arriva à Londres, l'honnête Dick étoit tout feu et flamme pour une jeune personne, une fortune des Indes Occidentales, qu'il épousa. Une couple d'années après, la dame étoit morte, la for-

tune à peu près mangée, et le digne veuf aussi ardent à la poursuite d'une beauté nouvelle que s'il n'eût jamais courtisé, épousé et enterré la dernière.

Quittant la table des Gardes par un beau soleil d'après-midi, où Dick avoit eu par hasard un accès de sobriété, son ami et lui descendaient Germain-street, quand Dick, tout d'un coup, quitta le bras de son compagnon, et courut après un gentleman qui examinoit un in-folio à la librairie qui est près de l'église de Saint-James. C'étoit un grand homme blond, en habit couleur de tabac, avec une épée toute simple, et l'air presque râpé, du moins si on le comparoit au capitaine Steele, qui aimait à orner sa joyeuse et ronde personne des plus beaux habits, et qui étoit tout brillant d'écarlate et de galon d'or. Le capitaine s'élança donc vers le lecteur de l'étalage, le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, et l'auroit baisé, car Dick étoit toujours à embrasser et à baiser ses amis; mais l'autre recula avec une rougeur sur sa face pâle, ayant l'air de se refuser à cette manifestation publique de l'estime de Steele.

« Mon très-cher Joe, où t'es-tu caché depuis un siècle? s'écrie le capitaine, tenant toujours les deux mains de son ami. Voilà quinze jours que je languis après toi.

— Quinze jours ne sont pas un siècle, dit l'autre avec beaucoup de bonne humeur (il avoit des yeux bleus pâles, extraordinairement brillants, et une figure parfaitement régulière et belle, comme une statue peinte). Et je me suis caché.... où pensez-vous?

— Quoi! pas de l'autre côté de l'eau, mon cher Joe? dit Steele d'un air de grande alarme; tu sais que j'ai toujours....

— Non, dit son ami, l'interrompant avec un sourire; nous n'en sommes pas venu à une pareille extrémité, Dick. Je me suis caché, monsieur, dans un endroit où on ne songe jamais à vous trouver, chez moi, où je vais fumer une pipe et boire un verre de vin des Canaries; Votre Honneur y veut-il venir?

— Harry Esmond, viens ici, s'écrie Dick. Tu m'as entendu parler mainte et mainte fois de mon très-cher Joe, mon ange gardien?

— Oui vraiment, dit M. Esmond avec un salut; mais ce n'est pas de vous seulement que j'ai appris à admirer M. Addison. Nous aimions les bons vers à Cambridge aussi bien qu'à Oxford, et j'en sais plusieurs de vous par cœur, quoique j'aie pris un habit rouge.... *O qui canoro blandius Orpheo Vocale ducis carmen*; continuerai-je, monsieur? dit M. Esmond, qui en effet avait lu et aimé les charmantes poésies latines de M. Addison, comme tous les érudits du temps les connoissoient et les admiroient.

— C'est le capitaine Esmond, qui a été à Blenheim, dit Steele.

— Lieutenant Esmond, dit l'autre avec un profond salut, au service de M. Addison.

— J'ai entendu parler de vous, dit M. Addison avec un sou-

rire; et effectivement toute la ville savoit la malheureuse histoire de la tante douairière d'Esmond et de la duchesse.

— Nous allions au George prendre une bouteille avant le spectacle, dit Steele; veux-tu être des nôtres, Joe? »

M. Addison dit que son logis étoit tout proche, où il étoit encore assez riche pour donner une bonne bouteille de vin à ses amis; et il invita les deux messieurs à venir chez lui, dans Haymarket, où ils allèrent en conséquence.

« Cela me donnera du crédit auprès de ma propriétaire, dit-il avec un sourire, quand elle verra deux aussi beaux messieurs que vous monter mon escalier. »

Et il fit poliment aux deux visiteurs les honneurs de son appartement, qui étoit fort mesquin, quoique aucun grand de la terre ne sût recevoir ses hôtes avec une grâce plus parfaite et plus élégante. Un dîner frugal, consistant en une tranche de viande et un pain de deux sous, attendoit le maître de la maison. « Mon vin vaut mieux que ma cuisine, dit M. Addison; milord Halifax m'a envoyé ce vin de Bourgogne. » Et il posa devant ses amis une bouteille et des verres, et mangea son dîner plus que simple en très-peu de minutes; après quoi tous trois se mirent à l'œuvre et commencèrent à boire. « Vous voyez, dit M. Addison en montrant sa table à écrire, où étoit une carte de la bataille de Hochstedt, et plusieurs gazettes et brochures relatives à cette affaire, que je m'occupe aussi de vos affaires, capitaine. Je suis engagé comme gazetier poétique, pour dire la vérité, et j'écris un poëme sur cette campagne. »

Esmond donc, à la requête de son hôte, lui conta ce qu'il savoit de la fameuse bataille, dessina la rivière sur la table, *aliquo mero*, et, à l'aide de quelques bouts de pipe de tabac, figura l'avance de l'aile gauche où il avoit combattu.

Uue feuille ou deux de vers étoient déjà sur la table parmi nos gobelets et nos bouteilles, et Dick, après s'être amplement restauré aux dépens de ces dernières, prit les pages écrites presque sans rature, de la fine et nette écriture de l'auteur, et se mit à en lire des passages avec beaucoup d'énergie et de volubilité. Aux endroits qui exigeoient une pause, le lecteur enthousiaste s'arrêtoit et applaudissoit à tout rompre.

Esmond sourioit de l'enthousiasme de l'ami d'Addison. « Vous êtes comme les bourgeois allemands, dit-il, et les princes sur la Moselle; quand notre armée faisoit halte, ils envoyoient toujours une députation complimenter le chef, et le saluoient de toute leur artillerie du haut des murailles.

— Et buvoient à la santé du grand général ensuite, n'est-ce pas? dit le capitaine en se versant gaiement rasade, car il ne se faisoit jamais prier pour rendre cette sorte de témoignage au mérite d'un ami.

— Et le duc, puisque vous me faites jouer le rôle du duc, dit M. Addison avec un sourire et un peu de rougeur, faisoit raison

à ses amis à son tour. Sérénissime Électeur de Covent-Garden, je bois à la santé de Votre Altesse. » Et il se remplit un verre.

Joseph n'avoit guère besoin d'être plus sollicité que Dick à cette sorte d'amusement; mais le vin ne sembloit jamais échauffer le cerveau de M. Addison; il ne faisoit que lui délier la langue, tandis que le capitaine Steele perdoit la tête et la parole à la première bouteille.

Quel que fût le mérite des vers, et, pour dire la vérité, M. Esmond en trouva quelques-uns plus que médiocres, l'enthousiasme de Dick pour son chef ne se refroidit jamais, et, dans chaque trait de plume d'Addison, Steele voyoit un coup de maître. Sur ces entrefaites, Dick en étoit venu à cette partie du poëme où le barde décrit, avec autant de douceur que s'il racontoit une danse de l'Opéra ou une innocente et bucolique mêlée de coups de bâton à une foire de village, cette sanglante et impitoyable partie de notre campagne dont le souvenir doit faire monter la rougeur au front de tout soldat qui y prit part, lorsqu'on nous ordonna de ravager et dévaster le pays de l'Électeur, et que la flamme et le meurtre, le carnage et le crime saccagèrent une grande partie de ses Etats; quand Dick en vint à ces vers :

« Poussé par la vengeance, le soldat prend en main et le fer et le feu, et ravage le pays. La flamme petillante consume les moissons par milliers; par milliers les villages tombent en cendres. Aux bois épais, les troupeaux laineux se retirent, et, mêlés au bétail mugissant, bêlent confusément. Leurs maîtres tremblants partagent leur sombre retraite, et les cris des petits enfants retentissent dans chaque buisson. Le soldat aux écoutes reste immobile de douleur, répugnant à obéir aux justes ordres de son chef. Le chef gémit, dominé par une généreuse pitié, de voir ses justes ordres si bien obéis. »

En ce moment le vin et l'amitié avoient mis le pauvre Dick dans un état de stupidité complète, et il dit le dernier vers avec un hoquet empreint de sensibilité qui fit partir l'un de ses auditeurs d'un éclat de rire.

« J'admire la licence de vos poëtes, dit Esmond à M. Addison. (Dick, après avoir lu les vers, avoit dû partir, insistant pour baiser ses deux chers amis avant son départ, et sortant en chancelant, sa perruque sur les yeux.) J'admire votre art : le meurtre de la campagne se fait sur une musique militaire, comme une bataille à l'Opéra, et les vierges crient en harmonie quand nos grenadiers victorieux entrent dans leurs villages. Savez-vous quel spectacle c'étoit (en ce moment, peut-être le vin avoit échauffé aussi la tête de M. Esmond), quel triomphe vous célébrez? quelles scènes de honte et d'horreur se passèrent, auxquelles présidoit le génie du commandant, aussi calme que s'il n'appartenoit point à notre sphère? Vous parlez du « soldat aux écoutes, immobile de douleur, » du « chef qui gémit, dominé par une généreuse pitié. » Selon moi, le chef ne se soucioit

pas plus des cris des enfants que du bêlement des troupeaux, et nombre de nos brigands égorgeoient les uns ou les autres avec la même facilité. Je fus honteux de mon métier, quand je vis commettre ces horreurs qui se passoient aux yeux de tout le monde. Vous sculptez dans vos vers bien polis une imposante image de la Victoire souriante; je vous dis, moi, que c'est une grossière, une difforme, une sauvage idole, hideuse, sanglante et barbare. Les rites accomplis devant elle sont choquants rien qu'à y penser. Vous autres grands poëtes, vous devriez la montrer telle qu'elle est, laide et horrible, et non belle et sereine. O monsieur! si vous aviez fait cette campagne, croyez-moi, jamais vous ne l'auriez chantée de la sorte. »

Durant cette petite sortie, M. Addison écoutoit, fumant sa longue pipe et souriant fort tranquillement. « Que voulez-vous? dit-il. A l'époque civilisée où nous vivons, et selon les règles de l'art, il est impossible que la muse peigne des tortures ou se souille les mains des horreurs de la guerre. Ces choses s'indiquent plutôt qu'elles ne se décrivent; il en est ainsi dans les tragédies grecques que vous avez lues, je présume (et certes il ne sauroit y avoir de plus élégants spécimens de composition); Agamemnon est tué, ou les enfants de Médée sont égorgés hors de la scène, le chœur occupant le théâtre et chantant ce qui se passe sur une musique pathétique. J'essaye quelque chose de ceci, mon cher monsieur, dans mon humble manière; c'est un panégyrique que je me propose d'écrire, et non une satire. Si je chantois comme vous le voulez, la ville mettroit le poëte en pièces et brûleroit son livre par la main du bourreau. Est-ce que vous ne fumez pas? De toutes les herbes qui croissent sur la terre, la nicotiane est assurément la plus calmante et la plus salutaire. Nous devons peindre notre grand duc, poursuivit M. Addison, non comme un homme, ce qu'il est sans doute, avec des foiblesses ainsi que nous autres, mais comme un héros. C'est dans un triomphe, et non dans une bataille, que votre humble serviteur monte son maigre Pégase. Nous autres poëtes de collége, nous trottons, vous savez, sur des bidets fort doux d'allure; ça été, de temps immémorial, une partie de la profession du poëte de célébrer en vers les actions des héros, et de chanter les hauts faits que vous accomplissez, vous autres, hommes de guerre. Il faut que je suive les règles de mon art, et la composition d'un chant tel que celui-ci doit être harmonieuse et majestueuse, et non familière ou trop près de la vérité vulgaire. *Si parva licet*, si Virgile put invoquer le divin Auguste, un plus humble poëte des bords de l'Isis peut célébrer une victoire et un conquérant de notre nation, dans les triomphes duquel tout Breton a sa part, et dont la gloire et le génie contribuent à l'honneur individuel de chaque citoyen. Quand y a-t-il eu, depuis les jours de nos Henry et de nos Édouard, un fait d'armes comme celui où vous-même vous vous êtes distingué? S'il est en mon

pouvoir de le chanter dignement, je le ferai et j'en serai reconnoissant à ma muse. Si j'échoue comme poëte, comme Breton du moins, je veux faire preuve de loyauté, et lancer en l'air mon bonnet et pousser un hourra en l'honneur du vainqueur :

Rheni pacator et Istri,
Omnis in hoc uno variis discordia cessit
Ordinibus; lætatur eques, plauditque senator,
Votaque patricio certant plebeia favori. »

— Il y avoit des gens aussi braves à cette affaire, dit M. Esmond (qui ne pouvoit se décider à aimer le duc de Marlborough, ni oublier les histoires qu'il entendoit dans sa jeunesse sur l'égoïsme et la perfidie de ce grand capitaine), il y avoit à Blenheim des hommes qui valoient bien le chef, que ni chevaliers, ni patriciens n'ont applaudis, en faveur de qui ne se sont élevées ni voix plébéiennes ni voix patriciennes, et qui gisent là oubliés sous la terre. Quel est le poëte qui les chantera?

— Chanter les vaillantes âmes des héros envoyés à Adès! dit M. Addison avec un sourire : les voudriez-vous célébrer toutes? Si je puis me hasarder à critiquer quelque chose dans une œuvre si admirable, l'énumération des vaisseaux dans Homère m'a toujours paru un peu fatigante; qu'auroit donc été le poëme, si l'auteur eût enregistré les noms des capitaines, lieutenants et soldats, de rang en rang? Une des plus grandes qualités d'un grand homme, c'est le succès; c'est le résultat de toutes les autres; c'est en lui une puissance latente qui force la faveur des dieux et subjugue la fortune. Entre tous ses dons, j'admire celui-là dans le grand Marlborough. Être brave? tout homme est brave. Mais être victorieux comme il l'est, il y a là, je trouve, quelque chose de divin. En présence de l'occasion, la grande âme du chef resplendit, et le dieu se révèle. La mort même le respecte et passe à côté de lui pour en abattre d'autres. La guerre et le carnage fuient devant lui pour ravager d'autres parties du champ de bataille, comme Hector devant le divin Achille. Vous dites qu'il est sans pitié; les dieux n'en ont pas davantage; ils sont au-dessus de cela et surhumains. Le combat qui foiblit reprend des forces à son aspect, et, partout où il se porte, la Victoire charge avec lui. »

Une couple de jours après, quand M. Esmond revit son poétique ami, il trouva que cette pensée, venue dans la chaleur de la conversation, avoit été améliorée et avoit pris corps dans les fameux vers qui sont vraiment les plus beaux du poëme de la *Campagne*. Comme les deux messieurs étoient occupés à causer, M. Addison se donnant le plaisir de fumer sa pipe, la petite servante de la maison monta, précédant un gentilhomme en beaux habits galonnés qui avoient évidemment figuré à la cour ou au lever d'un grand personnage. La fumée de la pipe fit tousser un peu le courtisan, et il promena un regard curieux sur la cham-

bre, qui avoit une assez pauvre apparence, comme celui qui y demeuroit, du reste, avec son vieil habit couleur de tabac et sa simple perruque à nœuds.

« Comment va le *magnum opus*, monsieur Addison ? dit l'homme de cour en jetant un coup d'œil sur les papiers qui étoient sur la table.

— Nous nous en occupions tout à l'heure, dit Addison (le plus grand courtisan d'Angleterre n'auroit pu avoir une plus brillante politesse, ou une plus grande dignité de manières); voici le plan, dit-il, sur la table : *hac ibat Simois*, ici couloit la petite rivière de Nebel, *hic est Sigeia tellus*, ici sont les quartiers de Tallard, au fourneau de cette pipe, à l'attaque desquels étoit présent le capitaine Esmond. J'ai l'honneur de le présenter à M. Boyle ; et M. Esmond me dépeignoit *aliquo prœlia mixta mero*, quand vous êtes entré. »

C'étoit effectivement ce que faisoient les deux messieurs lorsque arriva la visite, et Addison, avec son sourire habituel, parlant de M. Webb, le colonel du régiment d'Esmond (qui commandoit une brigade dans l'action et s'y distingua fort), se lamentoit de ne pouvoir trouver une rime convenable à Webb; autrement le brigadier auroit eu place dans les vers du poëte. « Et, quant à vous, vous n'êtes que lieutenant, dit Addison, et la muse ne peut s'occuper que des officiers supérieurs. »

M. Boyle se mouroit d'envie d'entendre le poëme, disant que milord Trésorier et milord Halifax partageoient son impatience ; et Addison, rougissant, se mit à lire ses vers, et je soupçonne qu'il en savoit les endroits foibles aussi bien que le critique le plus sévère. Quand il en vint aux vers où il décrit l'ange qui « inspira aux bataillons repoussés de revenir à la charge, et enseigna à la bataille incertaine où sa fureur devoit éclater, » il lut avec beaucoup de chaleur, en regardant Esmond comme pour dire : « Vous savez d'où vient cette comparaison, de notre entretien et de notre bouteille de vin de Bourgogne, l'autre jour. »

Les deux auditeurs du poëte furent pris d'enthousiasme et applaudirent les vers de toutes leurs forces. L'homme de cour s'élança de son siége dans le ravissement. « Pas un mot de plus, mon cher monsieur, dit-il. Confiez-moi ces papiers, je les défendrai au péril de ma vie. Laissez-moi les lire à milord Trésorier avec qui j'ai rendez-vous dans une demi-heure. J'ose promettre que les vers ne perdront rien à être lus par moi, et alors, monsieur, nous verrons si lord Halifax aura le droit de se plaindre de ce qu'on ne paye plus la pension de son ami. »

Et sans plus d'affaire, le courtisan galonné se saisit des pages manuscrites, les mit de sa main à manchettes sur son cœur, fit un geste des plus gracieux avec son chapeau, et avec un sourire et une révérence sortit, laissant derrière lui une odeur de pommade.

« La chambre n'est-elle pas toute sombre, dit Addison en la

regardant, après la splendide apparition et la disparition de ce gracieux messager? Il l'illuminoit tout entière. Votre écarlate, monsieur Esmond, peut supporter n'importe quelle lumière; mais ce vieil habit râpé, comme il avoit l'air usé à cette clarté éblouissante! Est-ce que vraiment ils feront quelque chose pour moi? continua-t-il. Lorsqu'au sortir d'Oxford j'entrai dans le monde, mes protecteurs me firent de grandes promesses; et vous voyez à quoi elles ont abouti, un logement au deuxième étage ave un dîner de douze sols de chez le traiteur. Eh bien! je suppose que cette promesse-ci ira rejoindre les autres, et que la fortune me promènera comme la drôlesse a fait depuis sept ans. Tout cela n'est que fumée, dit-il en souriant et en faisant sortir un nuage de sa pipe. La pauvreté, Esmond, n'a rien qui ne soit supportable; une honnête dépendance elle-même n'a rien dont un honnête homme ne puisse s'accommoder. Je suis sorti du giron d'*Alma Mater*, tout gonflé des éloges qu'elle faisoit de moi et pensant faire figure dans le monde avec les talents et l'instruction qui m'avoient valu une renommée qui n'étoit pas mince dans notre collége. Le monde est l'Océan, et Isis et Charwell ne sont que de petites gouttes dont la mer ne tient aucun compte. Ma réputation finissoit à un mille de Maudlin-Tower; personne ne fit attention à moi, et j'appris ceci du moins, à faire contre fortune bon cœur. L'ami Dick a fait une figure dans le monde et m'a dépassé à la course depuis longtemps. Qu'importe un peu de nom ou un peu de fortune? Il n'est pas de fortune qu'un philosophe ne puisse endurer. Je n'ai pas été inconnu comme étudiant, et pourtant j'ai été forcé pour vivre de me faire meneur d'ours et d'apprendre à épeler à un enfant. Eh bien! quoi? La vie n'a pas été agréable, mais elle a été possible: l'ours étoit supportable. Si cette ressource vient à manquer, je retournerai à Oxford; et quelque jour, quand vous serez général, vous me trouverez curé en soutane et rabat, et Votre Honneur sera le bienvenu à mon cottage de campagne et à un pot d'ale à deux sols. Ce n'est pas la pauvreté qui est le plus dur à supporter ou le lot le moins heureux dans la vie, dit M. Addison en faisant tomber la cendre de sa pipe. Voyez, ma pipe est fumée. Aurons-nous une autre bouteille? J'en ai encore une couple dans le buffet, et de la bonne espèce. Pas davantage? Sortons et faisons un tour sur le Mall, ou entrons au théâtre voir la comédie de Dick. Ce n'est pas un prodige d'esprit; mais Dick est un bon garçon, quoiqu'il ne mette pas la Tamise en feu. »

A un mois de là, le billet de M. Addison avoit gagné un prix prodigieux à la loterie de la vie. Toute la ville étoit dans un transport d'admiration pour son poëme de la *Campagne*, que Dick Steele déclamoit dans tous les cafés de Whitehall et de Covent-Garden. Les beaux esprits de l'autre côté de Temple-Bar le proclamèrent tout d'un coup le plus grand poëte que le monde eût vu depuis des siècles; le peuple crioit hourra pour Marlbo-

rough et pour Addison, et, qui plus est, le parti qui étoit au pouvoir prit soin d'un poëte si méritant; et M. Addison eut l'emploi de commissaire de l'accise, que le fameux M. Locke laissoit vacant, et s'éleva de cette place à d'autres honneurs et dignités, sa prospérité depuis lors jusqu'à la fin de sa vie n'ayant guère été interrompue. Mais je doute qu'il n'ait pas été plus heureux dans son galetas de Haymarket qu'il ne le fut jamais dans son splendide palais de Kensington; et je crois que la fortune qui lui vint sous la forme de la comtesse, sa femme, ne fut qu'une mégère et une pie-grièche.

Toute gaie qu'étoit la ville, ce n'étoit qu'un bien triste endroit pour M. Esmond, que son enchanteresse y fût ou n'y fût pas, et il fut aise quand son général le prévint qu'il s'en retournoit à la division de l'armée qui étoit en quartiers d'hiver à Bois-le-Duc. Sa chère maîtresse lui dit adieu avec une mine joyeuse; sa bénédiction, il savoit qu'il l'avoit toujours et partout où le sort le conduisoit. Mistress Béatrix étoit de service auprès de Sa Majesté à Hampton-court, et lui baisa le bout de ses jolis doigts en manière d'adieu, lorsqu'il y alla pour prendre congé d'elle. Elle reçut son parent dans un salon d'attente où étoient une demi-douzaine d'autres dames de la cour, en sorte que ses grandes phrases, s'il avoit eu l'intention d'en faire (et c'est fort probable), furent impossibles; et elle annonça à ses amies que son parent alloit à l'armée, d'une façon aussi dégagée que si elle eût dit qu'il alloit au café. Il demanda d'une mine assez lamentable si elle avoit quelques ordres pour l'armée, et elle voulut bien dire qu'elle aimeroit à avoir une mante de dentelle de Malines. Elle lui fit une impertinente révérence en retour de son lugubre salut. Elle daigna baiser le bout de ses doigts de la fenêtre où elle se tenoit riant avec les autres dames, et le vit par hasard lorsqu'il se rendoit au Toy. La douairière de Chelsea ne fut pas fâchée de se séparer de lui cette fois. « Mon cher, vous êtes triste comme un sermon, » lui fit-elle l'honneur de lui dire en françois; effectivement, les gens dans l'état où il étoit sont loin d'être d'amusants compagnons; et, d'ailleurs, l'inconstante vieille femme avoit trouvé un plus aimable favori, et raffoloit de son cher lieutenant de la garde. Frank resta encore quelque temps, et ne rejoignit l'armée que plus tard, à la suite de Sa Grâce le commandant en chef. Sa chère mère, la veille du jour où Esmond s'en alla, et comme ils dînoient tous trois ensemble, fit promettre à Esmond d'être bon pour son fils, et supplia Frank de prendre exemple de son parent comme d'un loyal gentilhomme et d'un brave soldat, voulut-elle bien dire; et au moment de la séparation, elle ne donna pas le moindre signe de défaillance ou de foiblesse, quoique, Dieu le sait, ce tendre cœur fût assez peureux quand il s'agissoit des autres, toute courageuse qu'elle étoit à supporter ses propres peines.

Le général d'Esmond s'embarqua à Harwich. C'étoit un beau

spectacle de voir sur le pont M. Webb, vêtu d'écarlate, agitant son chapeau comme notre yacht levoit l'ancre, et que les canons saluoient du rivage. Harry ne revit son vicomte que trois mois après, à Bois-le-Duc, lorsque Sa Grâce le duc vint prendre le commandement; et Frank apporta un tas de nouvelles du pays : comme quoi il avoit soupé avec cette actrice-ci et s'étoit lassé de celle-là; comme quoi il avoit battu M. Saint-John et à table et auprès de mistress Mountford, du théâtre de Haymarket (une enchanteresse de cinquante ans dont le jeune garnement s'étoit figuré être amoureux); comme quoi sa sœur faisoit toujours des siennes et avoit planté là un jeune baron pour un vieux comte. « Je ne comprends pas Béatrix, dit-il; elle ne se soucie d'aucun de nous; elle ne pense qu'à elle; elle n'est jamais heureuse que lorsqu'elle querelle; mais quant à ma mère, ma mère, Harry, c'est un ange. » Harry chercha à pénétrer le jeune homme de la nécessité de faire tout son possible pour plaire à cet ange, de ne pas trop boire, de ne pas faire de dettes, de ne pas courir après les jolies filles flamandes, etc., comme il convenoit qu'un aîné parlât à un cadet. « Mais que Dieu te bénisse! dit le jeune garçon; je puis faire ce que je veux, je sais qu'elle ne m'en aimera pas moins. » Et, en effet, il fit ce qu'il voulut. Tout le monde le gâtoit, et son grave parent tout autant que les autres.

CHAPITRE XII.

J'obtiens une compagnie dans la campagne de 1706.

Le dimanche de la Pentecôte, le fameux 23 mai 1706, mon jeune lord se trouva pour la première fois au feu de l'ennemi, que nous trouvâmes posté en ordre de bataille, ses lignes s'étendant à trois milles et plus, sur le terrain élevé qui est derrière la petite rivière de Gheet, et ayant à sa gauche le petit village d'Anderkirk ou Autre-Église, et à sa droite Ramillies, qui a donné son nom à une des plus brillantes et plus désastreuses journées que l'histoire ait jamais enregistrées.

Là notre duc rencontra de nouveau son ancien ennemi de Blenheim, l'électeur de Bavière, et le maréchal Villeroy, sur lequel le prince de Savoie avoit remporté la fameuse victoire de Chiari. Quel Anglois ou quel François ne connoît pas l'issue de cette journée? Ayant choisi son terrain, ayant une force supérieure à celle des Anglois, et, en outre, les excellentes troupes espagnoles et bavaroises, toute la maison du roi avec lui, le plus brillant corps de cavalerie du monde, en une heure (et en dépit

de la prodigieuse bravoure de la maison du roi, qui chargea le centre de notre ligne et la rompit), cette magnifique armée de Villeroy fut complétement mise en déroute par des troupes qui marchoient depuis douze heures, et par l'intrépide habileté d'un commandant qui, en présence de l'ennemi, sembloit vraiment le Génie même de la Victoire.

Je crois que c'étoit plutôt par conviction que par politique, quoique cette politique fût assurément la plus prudente du monde, que ce grand duc parloit toujours de ses victoires avec une modestie extraordinaire, et comme si ce n'étoit pas tant son admirable génie et son courage qui avoient opéré ces prodiges, que comme s'il étoit un spécial et fatal instrument aux mains de la Providence, qui vouloit absolument la défaite de l'ennemi. Avant l'action, il assistoit toujours au service de l'Église, et professoit la ferme croyance que les armes de notre reine étoient bénies et notre victoire certaine. Toutes les lettres qu'il écrivoit après la bataille respirent plutôt le respect religieux que la joie; et il attribue la gloire de ces exploits, dont j'ai entendu de petits officiers et de simples soldats se vanter avec une gloriole pardonnable, nullement à sa propre bravoure ou à son habileté, mais à la surveillance protectrice du ciel, qu'il sembloit toujours regarder comme notre allié spécial. Et notre armée finit par le croire, et l'ennemi apprit aussi à le penser; car nous n'allions jamais au combat sans être parfaitement convaincus qu'il aboutiroit à une victoire; et les François, après l'issue de Blenheim, et cet étonnant triomphe de Ramillies, ne nous rencontroient plus sans considérer la partie comme perdue avant qu'elle fût commencée, et la fortune de notre général comme irrésistible. Ici, comme à Blenheim, le duc eut un cheval tué sous lui, et lui-même on le crut mort un moment. Comme il remontoit sur un autre, Binfield, son premier écuyer, s'agenouillant pour tenir l'étrier de Sa Grâce, eut la tête emportée par un boulet. Un gentilhomme françois, de la maison du roi, qui étoit notre prisonnier, a dit à celui qui écrit, qu'au moment de la charge de la maison du roi, quand leur cavalerie et la nôtre étoient aux prises, un officier irlandois reconnut le prince duc, et s'écriant : « Marlborough, Marlborough ! » lui tira son pistolet à bout portant, et qu'une vingtaine d'autres pistolets et carabines furent déchargés sur lui. Pas un coup ne le toucha : il passa à travers les cuirassiers françois l'épée en main, et sans aucune blessure, et, calme et souriant, rallia la cavalerie allemande qui chanceloit devant les ennemis, ramena sur eux ces escadrons et les vingt d'Orkney, et força les François de repasser la rivière, menant lui-même la charge, et déjouant le seul dangereux mouvement que les François eussent fait ce jour-là.

Le major-général Webb commandoit la gauche de notre ligne, et avoit son propre régiment sous les ordres de leur bien-aimé colonel. Ni lui ni eux ne démentirent leur réputation de bra-

voure en cette occasion; mais c'étoit de son cher jeune lord qu'Esmond étoit inquiet, ne l'ayant vu qu'une seule fois dans tout le cours de la journée, qu'il avoit apporté un ordre du commandant en chef à M. Webb. Quand notre cavalerie, ayant tourné le flanc droit de l'ennemi par Overkirk, l'eut jeté dans une entière confusion, il y eut un mouvement général en avant, et toute notre ligne d'infanterie, passant la petite rivière et le marais, gravit le terrain élevé où les François étoient postés, poussant des acclamations, et l'ennemi se retirant devant elle. Il y avoit à cela plus de gloire que de danger, les bataillons françois n'attendant jamais qu'on pût échanger quelques coups de pique ou de baïonnette, et les artilleurs abandonnant leurs pièces que notre ligne laissoit derrière elle à mesure qu'elle avançoit et que les François se replioient.

La retraite se fit d'abord avec assez d'ordre; mais bientôt elle se changea en déroute, et il résulta de cette panique un effroyable massacre des François : en sorte qu'une armée de soixante mille hommes fut complétement écrasée et détruite dans le cours d'une couple d'heures. C'étoit comme si un ouragan eût enveloppé une flotte compacte et nombreuse, qu'il l'eût dispersée à tous les vents, mise en pièces, coulée bas, anéantie : *afflavit Deus, dissipati sunt.* L'armée françoise de Flandre étoit perdue; son artillerie, ses étendards, son trésor, ses provisions et munitions étoient restés sur le champ de bataille : les pauvres diables s'étoient même enfuis sans leurs marmites, qui sont autant le palladium de l'infanterie françoise que celui des janissaires du Grand Seigneur, et autour desquelles ils se rallient même plus qu'autour de leurs lis.

La poursuite, et un terrible carnage qui s'ensuivit (car la lie d'une bataille, si brillante qu'elle ait pu être, n'est qu'un vil résidu de rapine, de cruauté, de soûlerie et de pillage), dépassèrent de beaucoup la plaine de Ramillies.

L'honnête Lockwood, le domestique d'Esmond, avoit sans doute envie d'être lui-même du nombre des maraudeurs et de prendre sa part du butin : car lorsque, l'action finie et les troupes arrivées sur le terrain où elles devoient passer la nuit, le capitaine dit à Lockwood d'aller chercher un cheval, il demanda, d'un air fort piteux, si Son Honneur avoit l'intention de l'emmener; mais Son Honneur lui permit d'aller à ses affaires, et Jack détala enchanté. Dès qu'il vit son maître à cheval, Esmond se rendit, non sans danger et difficulté, au quartier général de Sa Grâce, et eut bien vite trouvé où étoit le quartier des aides de camp, dans un bâtiment extérieur de ferme, où plusieurs gentilshommes étoient assis, buvant, chantant et soupant. S'il avoit quelque inquiétude au sujet de son jeune cousin, elle fut aussitôt dissipée. Un de ces messieurs chantoit une chanson sur un air que M. Farquhar et M. Gay avoient employé tous deux dans leurs admirables comédies, et qui étoit alors très-populaire dans

l'armée; après la chanson vint un chœur : « Par delà les monts et bien loin; » et Esmond entendit la fraîche voix de Frank planant, pour ainsi dire, au-dessus de celles des autres jeunes gens, une voix qui avoit toujours en elle un pathétique naturel, indéfinissable, et qui, en ce moment, emplit les yeux de M. Esmond de larmes de reconnoissance envers Dieu de ce que l'enfant étoit sain et sauf, et en état de rire et de chanter.

Quand le chant fut fini, M. Esmond entra dans la salle, où il connoissoit plusieurs des gentilshommes présents, et là étoit assis mon jeune lord, ayant ôté sa cuirasse, sa veste ouverte, le visage empourpré, ses longs cheveux blonds flottants sur ses épaules, buvant avec les autres; le plus jeune, le plus gai, le plus beau de la bande. Dès qu'il aperçut Esmond, il posa vite son verre, et, courant vers son ami, il l'entoura de ses deux bras et l'embrassa. La voix de l'autre trembloit de joie en abordant le jeune homme; il venoit de se dire, comme il se tenoit dans la cour à la clarté de la lune : « Grand Dieu! quelle scène de meurtre est ici à un mille de nous! que de centaines et de milliers d'hommes ont affronté le danger aujourd'hui! Et voici ces garçons chantant le verre en main, et la même lune qui luit sur cet horrible champ de bataille éclaire bien probablement Walcote, où milady est assise, songeant à son enfant qui est à la guerre. » Lorsque Esmond embrassa son jeune élève, cette fois, ce fut avec un sentiment de reconnoissance toute religieuse et avec un plaisir presque paternel qu'il le vit.

Autour de son col étoit une étoile pendue à un ruban rayé, qui étoit faite de petits brillants et pouvoit valoir cent couronnes. « Voyez, dit-il, ne sera-ce pas un joli présent pour ma mère?

— Qui vous a donné cet ordre? dit Harry saluant le gentilhomme. L'avez-vous gagné à la bataille?

— Je l'ai gagné, s'écria l'autre, avec mon épée et ma lance. C'étoit un mousquetaire qui l'avoit au cou, un énorme mousquetaire, aussi grand que le général Webb. Je lui ai crié de se rendre, et que je lui ferois quartier : il m'a appelé petit polisson, et m'a tiré un coup de pistolet, puis il m'a jeté son arme à la tête. J'ai fondu sur lui, monsieur, je lui ai enfoncé mon épée droit dans l'aisselle, et je l'ai brisée dans le corps du drôle. J'ai trouvé dans sa fonte une bourse avec soixante-cinq louis dedans, et un paquet de lettres d'amour, et un flacon d'eau de Hongrie. Vive la guerre! Voici les dix pièces que vous m'avez prêtées. Je voudrois qu'on se battît tous les jours. » Et il tira sa petite moustache et dit à un domestique d'apporter à souper au capitaine Esmond.

Esmond mangea de fort bon appétit : il n'avoit rien pris depuis vingt heures, au point du jour. Monsieur mon petit-fils, qui lisez ceci, cherchez-vous des récits de siéges et de batailles? Allez, vous les trouverez dans les livres *ad hoc* : ceci est simplement l'histoire de votre grand-père et de sa famille. Ce qui

fut bien plus agréable pour lui que la victoire, quoique d'elle aussi il puisse dire : *Meminisse juvat*, ce fut de voir que la journée étoit finie, et que son cher jeune Castlewood étoit sain et sauf.

Et voudriez-vous savoir, fripon, comment il se faisoit qu'un paisible capitaine d'infanterie, et studieux, et assez solitaire garçon de vingt-huit à vingt-neuf ans, qui ne se soucioit pas beaucoup des réjouissances auxquelles se livroient ses camarades, et qu'on ne voyoit jamais perdre son cœur dans aucune ville de garnison; voudriez-vous savoir pourquoi un tel homme avoit une affection si prodigieuse, une si tendre sollicitude pour un garçon de dix-huit ans? Attendez, mon bon ami, que vous soyez amoureux de la sœur de votre camarade de classe, et alors vous verrez comme vous serez tendre pour lui. Le général d'Esmond et Sa Grâce le prince-duc étoient notoirement en désaccord, et l'amitié du premier n'étoit aucunement de nature à avancer un homme dont Webb vantoit les services, mais bien plutôt à lui nuire, à ce que disoit l'armée, dans l'esprit du plus important des deux personnages. Quoi qu'il en soit, M. Esmond eut le bonheur d'être cité très-avantageusement par le major-général Webb dans son rapport après l'action; et le major de son régiment et deux des capitaines ayant été tués dans la journée de Ramillies, Esmond, qui étoit le second des lieutenants, obtint sa compagnie, et eut l'honneur de servir comme capitaine Esmond dans la campagne suivante.

Milord alla passer l'hiver chez lui, mais Esmond eut peur de le suivre. Sa chère maîtresse lui écrivit plus d'une fois pour le remercier, comme savent remercier les mères, d'avoir soigné et protégé son enfant, élevant le mérite d'Esmond bien au-dessus de ce qu'il valoit, car il n'avoit pas mieux fait son devoir que tout autre officier; et parlant quelquefois, quoique avec ménagement, de Béatrix. Il reçut la nouvelle d'une demi-douzaine au moins de grands partis qui se présentoient pour la jolie fille d'honneur. Elle étoit engagée à un comte, disoient nos gentilshommes de Saint-James, et l'avoit laissé là pour un duc, qui, à son tour, s'étoit retiré. Ce pouvoit être un comte ou un duc qui feroit la conquête de cette Hélène, mais Esmond savoit qu'elle ne se donneroit jamais à un pauvre capitaine. Sa conduite, cela étoit clair, étoit peu satisfaisante pour sa mère, qui parloit à peine d'elle, ou bien la bonne dame pensoit qu'il valoit mieux ne rien dire et laisser faire au temps. En tous cas, Harry avoit raison de se tenir éloigné du fatal objet qui lui avoit toujours fait tant de mal; il ne demanda pas de congé, et resta à son régiment, qui étoit en garnison à Bruxelles, laquelle ville tomba entre nos mains quand la victoire de Ramillies eut chassé les François de la Flandre.

CHAPITRE XIII.

Je rencontre une vieille connoissance en Flandre, et y trouve le tombeau de ma mère et mon propre berceau.

Comme il étoit un jour dans l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, admirant l'antique splendeur de l'architecture (et conservant toujours beaucoup d'attachement et de vénération pour la mère Église, qui a été aussi méchamment persécutée en Angleterre qu'elle persécuta jamais elle-même aux jours de sa prospérité), Esmond vit agenouillé, à un autel latéral, un officier en uniforme vert, très-absorbé dans ses dévotions. Quelque chose qui lui étoit familier dans la tournure et l'attitude de l'homme agenouillé frappa le capitaine Esmond, même avant qu'il pût voir son visage. Lorsque l'officier se leva, en mettant dans sa poche un petit bréviaire noir, tel qu'en ont les prêtres, Esmond aperçut des traits si semblables à ceux de son ami et précepteur d'autrefois, le P. Holt, qu'il jeta une exclamation d'étonnement, et fit un pas vers le gentilhomme, qui se disposoit à sortir de l'église. L'officier allemand parut également surpris lorsqu'il vit Esmond, et sa figure, de pâle qu'elle étoit, devint subitement rouge. A cette marque, l'Anglois comprit qu'il ne pouvoit s'être trompé; et quoique l'autre ne s'arrêtât point, mais au contraire gagnât assez rapidement la porte, Esmond le poursuivit et se retrouva en face de lui au moment où l'officier, prenant de l'eau bénite, se tournoit machinalement vers l'autel pour le saluer avant de quitter le lieu saint.

« Mon père! dit Esmond en anglois.

— Silence! Je ne comprends pas. Je ne parle pas anglois, » dit l'autre en latin.

Esmond sourit à ce signe de trouble, et répondit dans la même langue : « Je reconnoîtrois mon Père sous n'importe quel costume, noir ou blanc, avec ou sans barbe; » car l'officier autrichien étoit habillé tout à fait en militaire, et avoit une moustach aussi guerrière qu'aucun pandour.

Il se mit à rire; nous étions en ce moment sur les degrés de l'église, et passions à travers la foule de mendiants qui est habituellement là, présentant de petits colifichets à vendre et demandant l'aumône en geignant. « Vous parlez latin à l'angloise, Harry Esmond; vous avez abandonné la vraie vieille langue romaine que vous saviez jadis! »

Sa voix étoit très-franche et amicale tout à fait; la bonne voix d'il y avoit quinze ans; il donna la main à Esmond en lui parlant.

« D'autres ont changé d'habit, de leur côté, mon Père, dit Esmond, jetant un coup d'œil sur l'accoutrement militaire de son ami.

— Chut ! je suis monsieur ou le capitaine Von Holtz, au service de l'électeur de Bavière, et en mission auprès de Son Altesse le prince de Savoie. Vous pouvez garder un secret, je le sais d'autrefois.

— Capitaine Von Holtz, dit Esmond, je suis votre très-humble serviteur.

— Et vous aussi, vous avez changé d'habit, continua l'autr avec son ton enjoué ; j'ai eu de vos nouvelles à Cambridge et plus tard ; nous avons des amis partout, et j'ai ouï dire que M. Esmond, à Cambridge, étoit aussi bonne lame qu'il étoit mauvais théologien. —Ainsi, pensa Esmond, mon ancien maître d'armes étoit un jésuite comme on le disoit.

— Peut-être avez-vous raison, dit l'autre, lisant dans sa pensée tout comme il faisoit au temps jadis. Vous avez failli être tué à Hochstedt d'une blessure au flanc gauche. Vous étiez avant cela à Vigo, aide de camp du duc d'Ormonde. Vous avez obtenu votre compagnie l'autre jour après Ramillies. Votre général et le prince-duc ne sont point amis ; il est des Webb de Lydiard Tregoze, dans le comté d'York, parent de milord Saint-John. Votre cousin, M. de Castlewood, a fait sa première campagne cette année dans la Garde : oui, je sais plusieurs choses, comme vous voyez. »

Le capitaine Esmond rit à son tour. « Vous avez en effet une curieuse érudition, » dit-il.

Un foible de M. Holt, qui en savoit plus en fait de livres et d'hommes que peut-être aucune personne qu'Esmond eût jamais rencontrée, étoit l'omniscience ; ainsi, sur tous les points qu'il faisoit ici profession de connoître, il avoit presque raison, mais pas tout à fait. La blessure d'Esmond étoit au flanc droit et non au gauche ; son premier général étoit le général Lumley ; M. Webb étoit du Wiltshire, et non du Yorkshire ; et ainsi du reste. Esmond ne jugea point à propos de corriger son ancien maître sur ces erreurs insignifiantes, mais elles servirent à lui faire connoître son caractère, et il sourit de penser que c'étoit là l'oracle de sa jeunesse ; seulement en ce moment il n'étoit plus ni infaillible ni divin.

« Oui, continue le P. Holt ou le capitaine Von Holtz, pour un homme qui n'a pas été en Angleterre depuis huit ans, je sais fort bien ce qui se passe à Londres. Le vieux doyen est mort, le père de milady Castlewood. Savez-vous que vos évêques non conformistes vouloient le sacrer évêque de Southampton, et qu'ils ont fait Collier évêque de Thetford ? La princesse Anne a la goutte et mange trop ; quand le roi reviendra, Collier sera archevêque.

— Amen ! dit Esmond en riant ; et j'espère voir Votre Éminence non plus en bottes fortes, mais en bas rouges, à Whitehall.

— Vous êtes toujours des nôtres, je sais cela; je l'ai ouï dire quand vous étiez à Cambridge; le feu lord aussi en étoit, et le jeune vicomte en est aussi.

— Et aussi mon père avant moi, » dit M. Esmond, regardant avec calme l'autre, qui ne laissa voir toutefois aucun signe d'intelligence dans ses impénétrables yeux gris. Comme Harry se rappeloit bien ces yeux gris et leur regard! Seulement la patte d'oie avoit mis sa ride à l'entour, empreinte du vieux Temps noir, qui s'étoit posée là.

La figure d'Esmond ne voulut pas se montrer plus significative que celle du Père. Il avoit pu y avoir de part et d'autre une foible lueur de reconnoissance, comme on voit briller une baïonnette dans une embûche; mais chaque parti recula, et alors tout rentra dans les ténèbres.

« Et vous, mon capitaine, où avez-vous été? dit Esmond, détournant la conversation du terrain dangereux où ni l'un ni l'autre ne tenoit à s'engager.

— Je puis avoir été à Pékin, dit-il, ou je puis avoir été au Paraguay, qui sait? Je suis maintenant le capitaine Von Holtz, au service de Son Altesse Électorale, venu pour négocier un échange de prisonniers avec Son Altesse de Savoie. »

Il étoit bien connu qu'un fort grand nombre d'officiers dans notre armée étoient portés pour le jeune roi de Saint-Germain, dont le droit au trône étoit incontestable, et dont l'avénement, à la mort de sa sœur, eût été préféré par la plus grande partie du peuple anglois au règne d'un petit prince allemand dont la cruauté, la rapacité, les manières de rustre et les odieux usages étrangers faisoient le sujet de mille histoires. La fierté angloise étoit blessée de penser qu'un piètre duc hollandois, dont les revenus ne s'élevoient pas au dixième de ceux de plusieurs des princes de notre ancienne noblesse angloise, qui ne pouvoit pas parler un mot de notre langue, et que nous nous plaisions à représenter comme une espèce de rustre allemand, se nourrissant d'huile de baleine et de choucroute, avec un troupeau de maîtresses dans une grange, viendroit régner sur le peuple le plus fier et le plus policé du monde. Nous, les vainqueurs du grand monarque, devions-nous nous soumettre à cette ignoble domination? Que nous faisoit le protestantisme de ce Hanovrien? N'étoit-il pas notoire (on nous l'avoit dit et fait croire) qu'une des filles de ce héros protestant avoit été élevée sans religion du tout jusqu'à présent, et prête à être luthérienne ou romaine, selon le mari que ses parents trouveroient pour elle? Ces propos, sans fondement pour la plupart, et dictés par la malveillance, couroient à toutes les tables des régiments; il n'y avoit guère d'enseigne qui ne les entendît ou n'y prît part, et chacun savoit ou affectoit de savoir que le commandant en chef lui-même avoit des relations avec son neveu, le duc de Berwick (ce fut par un Anglois, Dieu merci, que nous fûmes battus à Almanza), et que Sa

Grâce avoit fort à cœur de rétablir sur le trône la race royale de ses bienfaiteurs et de réparer sa trahison précédente.

Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant un temps considérable aucun officier de l'armée du duc ne perdit la faveur du commandant en chef pour garder ou proclamer sa loyauté envers la famille exilée. Quand le chevalier de Saint-George, comme s'appeloit le roi d'Angleterre, vint avec les ducs du sang royal de France rejoindre l'armée sous Vendôme, des centaines des nôtres le virent et le saluèrent, et nous dîmes tous qu'il ressembloit à son père en ceci, qui, voyant le combat de la Hogue, entre les vaisseaux françois et les nôtres, avoit fait des vœux pour son pays natal pendant l'action. Mais ceci, du moins, le chevalier le savoit et tout le monde aussi, que, quelque favorables que pussent être au prince les dispositions de nos troupes et de notre général, il n'étoit plus question de rien en face de l'ennemi. Toutes les fois que milord duc rencontreroit une armée françoise, il la combattroit et la battroit, comme il fit à Oudenarde, deux ans après Ramillies, où Sa Grâce remporta une autre de ses incomparables victoires ; et le noble jeune prince qui avoit chargé vaillamment avec la magnifique maison du roi envoya complimenter ses vainqueurs après l'affaire.

Dans cette bataille où le jeune prince électoral de Hanovre, qui combattoit de notre côté, se comporta fort galamment, Webb, le cher général d'Esmond, fit merveille, faisant preuve d'une habileté consommée et d'un sang-froid parfait comme général, et payant de sa personne avec la bravoure d'un simple soldat. Esmond eut encore le même bonheur; il s'en tira sans blessure quoique plus d'un tiers de son régiment fût tué; il eut de nouveau l'honneur d'être mentionné dans le rapport de son commandant et fut promu au grade de major. Mais il n'est guère besoin de parler de cette action, puisqu'elle a été relatée dans chaque gazette et qu'on s'en est entretenu dans chaque hameau de ce pays. Pour en revenir aux affaires privées de l'auteur, qu'il narre ici sur ses vieux jours et de loin pour ses enfants qui viendront après lui, avant Oudenarde et après cette rencontre fortuite avec le capitaine Von Holtz à Bruxelles, un intervalle de plus d'un an s'écoula durant lequel le capitaine des jésuites et le capitaine des fusiliers de Webb furent fort souvent ensemble. Esmond découvrit sans peine (le fait est que l'autre ne lui en fit point mystère, étant assuré, de longue date, de la fidélité de son élève) que le négociateur de prisonniers étoit un agent de Saint-Germain et qu'il ménageoit des intelligences entre de grands personnages de notre camp et de celui des François. « Mon affaire, dit-il, et je vous en parle parce que je sais que je puis me fier à vous, et parce que vos yeux perçants l'ont déjà découvert, est entre le roi d'Angleterre et ses sujets, occupés ici à combattre le roi de France. Quant à ce qui est de vous et d'eux, tous les jésuites du monde n'empêcheront pas votre

querelle : videz-la, messieurs. Saint-George pour l'Angleterre, dis-je, et vous savez qui dit cela, où qu'il puisse être. »

Je pense que Holt aimoit à faire parade de mystère en quelque sorte, et paroissoit et disparoissoit dans notre quartier aussi subitement qu'il revenoit et s'évanouissoit autrefois à Castlewood. Il avoit des passes de l'une à l'autre armée et sembloit savoir (mais avec cette inexactitude qui appartenoit à l'omniscience du Père) également bien ce qui se faisoit dans le camp françois et dans le nôtre. Un jour il donnoit à Esmond des nouvelles d'une grande fête qui avoit eu lieu au quartier françois, d'un souper de M. de Rohan, où il y avoit eu comédie et violons, et puis danse et mascarade : le roi s'y étoit rendu dans la propre guinguette du maréchal Villars. Un autre jour il avoit des nouvelles de la fièvre intermittente de Sa Majesté; le roi n'avoit pas eu d'accès depuis dix jours, et on pouvoit dire qu'il alloit bien. Le capitaine Holtz fit dans cet intervalle une course en Angleterre, tant il s'occupoit avec ardeur de la négociation des prisonniers; et ce fut à son retour de ce voyage qu'il commença à s'ouvrir davantage à Esmond et à lui faire, quand l'occasion s'en présenta, dans leurs diverses rencontres, plusieurs des confidences qui sont transcrites ici en bloc.

La raison de ce surcroît de confiance étoit celle-ci : en allant à Londres, l'ancien directeur de la tante d'Esmond la douairière fit visite à Sa Seigneurie à Chelsea et y apprit d'elle que le capitaine Esmond étoit instruit du secret de sa famille et déterminé à ne le jamais divulguer. La connoissance de ce fait grandit Esmond aux yeux de son ancien précepteur, à ce que Holt voulut bien dire, et il admira très-fort Harry pour son abnégation.

« La famille de Castlewood a fait beaucoup plus pour moi que n'a jamais fait la mienne, dit Esmond. Je donnerois ma vie pour elle. Pourquoi lui refuserois-je le seul service qu'il soit en mon pouvoir de lui rendre? »

Les yeux du bon Père s'emplirent de larmes à ce discours qui sembloit tout simple à l'autre. Il embrassa Esmond et se répandit en témoignages d'admiration; il dit que c'étoit d'un noble cœur, qu'il étoit fier de lui et attaché à lui comme à son élève et ami, qu'il regrettoit plus que jamais de l'avoir perdu et d'avoir été forcé de le quitter à un âge où il auroit pu avoir sur lui de l'influence, le faire entrer dans cette Église, la seule véritable, à laquelle le Père appartenoit, et l'enrôler dans la plus noble armée dont un homme pût faire partie, voulant dire sa propre société de Jésus, « qui compte, dit-il, dans ses troupes les plus grands héros que le monde ait jamais connus; des guerriers assez braves pour oser ou endurer tout, pour engager n'importe quelle partie, pour mourir de n'importe quelle mort; des soldats qui ont remporté des triomphes mille fois plus brillants que ceux du plus grand général; qui ont amené des nations à plier le ge-

nou devant leur sacrée bannière, la Croix; qui ont moissonné des palmes incomparablement plus glorieuses que celles des plus splendides conquérants de la terre, des couronnes d'immortelle lumière et des siéges aux plus hautes places du ciel. »

Esmond fut reconnoissant de la bonne opinion de son vieil ami, quelque peu qu'il partageât l'enthousiasme du père jésuite. « J'ai pensé à cette question-là aussi, dit-il, cher Père, et il prit la main de l'autre; j'y ai pensé pour moi comme tous les hommes doivent le faire, et je tâche de faire bien, et me fie au ciel avec autant de ferveur dans ma voie que vous dans la vôtre. Six mois de plus avec vous dans mon enfance, et je n'aurois pas demandé mieux. Je pleurois sur mon oreiller à Castlewood quand je songeois à vous, et j'aurois pu être un frère de votre ordre; et qui sait? ajouta Esmond avec un sourire, un prêtre dans les ordres, et avec une paire de moustaches et un uniforme bavarois.

— Mon fils, dit le P. Holt en rougissant, dans la cause de la religion et de la royauté tous les déguisements sont permis.

— Oui, interrompit Esmond; tous les déguisements sont permis, dites-vous, et tous les uniformes, dis-je, noirs ou rouges, une cocarde blanche ou noire, ou un chapeau galonné, ou un sombrero avec une tonsure dessous. Je ne puis croire que saint François-Xavier ait vogué sur la mer dans un manteau, ni qu'il ait ressuscité les morts; j'ai essayé, et j'en ai été bien près, mais je ne puis. Laissez-moi faire bien et espérer pour le mieux dans ma voie. »

Esmond vouloit couper court à la théologie du bon Père, et il y réussit; et l'autre, soupirant de l'invincible ignorance de son élève, ne lui retira point son affection, mais lui accorda toute sa confiance, c'est-à-dire tout ce qu'un prêtre peut en accorder : plus que le plus grand nombre, car il étoit bavard de sa nature, et trop avide de parler.

L'amitié que lui témoignoit Holt encouragea le capitaine Esmond à demander, ce qu'il désiroit depuis longtemps savoir et ce que personne ne pouvoit lui dire, quelques détails sur la pauvre mère qu'il s'étoit souvent représentée dans ses rêves et qu'il n'avoit jamais connue. Il raconta à Holt les circonstances qui ont été déjà rapportées dans la première partie de cette histoire, la promesse qu'il avoit faite à son cher lord et la confession de cet ami mourant, et il supplia M. Holt de lui dire ce qu'il savoit de la pauvre femme à laquelle il avoit été enlevé.

« Elle étoit de cette ville-ci, » dit Holt; et il emmena Esmond voir la rue où avoit demeuré son père à elle, et où, à ce qu'il croyoit, elle étoit née. « En 1676, quand votre père vint ici à la suite du feu roi, alors duc d'York et envoyé en exil, le capitaine Thomas Esmond fit connoissance avec votre mère, la rechercha et en fit sa victime : il m'a conté, dans plusieurs conversations subséquentes, que je me suis senti obligé de tenir secrètes alors, que c'étoit une femme pleine de vertu et de sensibilité,

et, à tous égards, une tendre et fidèle créature. Il ne prit que le nom de capitaine Thomas, ayant de bonnes raisons d'être honteux de sa conduite envers elle, et m'ayant parlé maintes fois avec remords de cette conduite, et avec amour de toutes ses aimables qualités. Il avouoit l'avoir traitée fort mal, et qu'à cette époque la débauche, le jeu et la pauvreté se partageoient sa vie. Elle devint grosse de vous, fut maudite par ses pauvres parents lorsqu'ils le découvrirent; et cependant jamais elle ne fit de reproches, si ce n'est involontairement par ses larmes et par l'affliction empreinte sur ses traits, à l'auteur de sa misère et de sa ruine.

« Thomas Esmond, le capitaine Thomas, comme on l'appeloit, eut une querelle de jeu dont la conséquence fut un duel et une blessure si grave que jamais, à ce que dit son chirurgien, il n'y pourroit survivre. Croyant sa fin certaine et pris de remords, il envoya chercher un prêtre, de cette même église de Sainte-Gudule où je vous ai rencontré; et, le même jour, après avoir fait sa soumission à notre Église, il fut marié à votre mère, quelques semaines avant votre naissance. Milord vicomte de Castlewood, marquis d'Esmond, par lettres patentes du roi Jacques que je portai moi-même à votre père, Votre Seigneurie fut baptisée à Sainte-Gudule par le même curé qui maria vos parents, et sous le nom de Henry-Thomas, fils de E. Thomas, officier anglois, et de Gertrude Maes. Vous voyez que vous nous appartenez de naissance, et pourquoi je ne vous baptisai point quand vous devîntes mon cher petit élève à Castlewood.

« La blessure de votre père prit une tournure favorable; peut-être sa conscience fut-elle soulagée par l'acte de justice qu'il venoit d'accomplir, et, à la grande surprise des médecins, il se rétablit. Mais, à mesure que lui revint la santé, ses mauvais penchants revinrent aussi. Il se fatigua de la pauvre fille qu'il avoit perdue; et, recevant quelque argent de son oncle, milord le vieux vicomte, alors en Angleterre, il prétexta des affaires, promit de revenir, et ne revit plus jamais votre pauvre mère.

« Il m'a avoué, d'abord en confession, mais ensuite en causant devant votre tante, sa femme, autrement je n'aurois jamais pu vous révéler ce que je vous raconte maintenant, qu'en arrivant à Londres il écrivit une prétendue confession à la pauvre Gertrude Maes, — Gertrude Esmond, — lui disant qu'il étoit déjà marié en Angleterre avant de s'unir à elle, que son nom n'étoit point Thomas, qu'il étoit sur le point de quitter l'Europe pour la colonie de Virginie, où, en effet, votre famille avoit eu du roi Charles Ier une concession de terre; il lui envoyoit de l'argent, la moitié des dernières guinées cent qu'il eût, imploroit son pardon et lui faisoit ses adieux.

« La pauvre Gertrude ne se dit jamais que les nouvelles contenues dans cette lettre pouvoient être fausses comme le reste de la conduite de votre père envers elle. Mais un jeune homme de

sa condition, qui savoit son histoire, et pour lequel elle avoit du goût avant d'avoir vu le gentilhomme anglois qui étoit la cause de toute sa misère, eut beau lui offrir de l'épouser et de vous adopter comme son propre enfant et de vous donner son nom, elle le refusa. Ce refus ne fit qu'irriter son père, qui l'avoit prise chez lui; jamais elle ne releva la tête, étant constamment en butte à de mauvais procédés depuis sa chute; et, quelques pieuses dames de sa connoissance ayant offert de lui payer une petite pension, elle entra dans un couvent et vous fûtes mis en nourrice.

« Une sœur du jeune homme qui vouloit vous adopter fut la personne qui prit soin de vous. Votre mère et cette personne étoient cousines. Elle venoit de perdre un enfant à elle que vous remplaçâtes, votre propre mère étant trop foible et trop malade pour vous nourrir, et bientôt votre nourrice se prit d'une telle affection pour vous, qu'elle répugnoit à vous laisser aller au couvent où votre mère étoit, et où les nonnes choyoient le petit enfant comme elles plaignoient et aimoient sa malheureuse mère. La vocation de celle-ci devint plus forte chaque jour, et au bout de deux ans elle fut reçue sœur de la maison.

« Les parents de votre nourrice étoient des tisserands en soie sortis de France où ils retournèrent, à Arras dans la Flandre françoise, un peu avant que votre mère prononçât ses vœux, et où ils vous emportèrent, à l'âge de trois ans. Arras étoit, avant les dernières rigueurs du roi de France, une ville pleine de protestants, et là le père de votre nourrice, le vieux Pastoureau, celui chez qui vous vécûtes ensuite à Ealing, adopta les doctrines réformées, pervertissant avec lui toute sa maison. Ils furent chassés par l'édit de Sa Majesté Très-Chrétienne, et vinrent à Londres, et montèrent leurs métiers dans Spittlefields. Le vieillard avoit apporté un peu d'argent, et il exerça son industrie, quoique assez pauvrement. Il étoit veuf; à cette époque sa fille, veuve aussi, tenoit sa maison, et son fils et lui travailloient ensemble. Sur ces entrefaites votre père avoit publiquement avoué sa conversion, tout juste avant la mort du roi Charles (en qui notre Église avoit un autre converti qui ne valoit guère mieux), s'étoit réconcilié avec milord vicomte Castlewood, et avoit épousé, comme vous savez, sa fille.

« Il advint que le jeune Pastoureau, allant avec une pièce de brocart chez le mercier qui l'employoit, dans Ludgate-Hill, rencontra son ancien rival qui sortoit d'un ordinaire. Pastoureau reconnut à l'instant votre père, le saisit au collet, et le traita de scélérat, qui avoit séduit sa maîtresse, et ensuite l'avoit abandonnée elle et son fils. M. Thomas Esmond reconnut aussi Pastoureau à l'instant, le supplia de calmer son indignation et de ne pas faire d'attroupement autour d'eux; et il l'invita à entrer dans la taverne d'où il venoit de sortir, et où il lui donneroit toute espèce d'explications. Pastoureau entra, et entendit le

maître de l'établissement ordonner au garçon de conduire le capitaine Thomas à une chambre; c'étoit par son nom de baptême que votre père étoit communément appelé dans les tavernes qu'il fréquentoit, et qui, pour dire la vérité, n'étoient pas des plus respectables.

« Je dois vous dire que le capitaine Thomas, ou milord vicomte plus tard, n'étoit jamais à court en fait d'histoire, et savoit enjôler une femme ou un créancier avec une volubilité et un air de simplicité tout à la fois, dont plus d'un a été la dupe. Ses contes prenoient de la vraisemblance à mesure qu'il les faisoit. Il échafaudoit les faits les uns sur les autres avec une rapidité et une solidité merveilleuses. Il falloit, sauf votre respect, avoir longtemps fréquenté votre père pour savoir quand Sa Seigneurie m.... disoit la vérité ou non.

« Il me raconta avec un douloureux remords quand il fut malade, car la peur de la mort le jetoit sur-le-champ dans le répentir, et avec des éclats de rire quand il fut rétabli, Sa Seigneurie ayant un sentiment très-prononcé du comique, comme quoi en une demi-heure de temps, et avant d'avoir bu une bouteille, il avoit complétement réussi à duper le pauvre Pastoureau. Il avoit avoué la séduction; il n'avoit pas pu faire autrement : il avoit des larmes à volonté, et il en répandit à profusion pour attendrir son crédule auditeur. Il pleura sur votre mère plus encore que Pastoureau qui sanglotoit de tout cœur, le pauvre garçon, à ce que dit milord; il jura sur son honneur qu'il avoit envoyé deux fois de l'argent à Bruxelles, et donna le nom du négociant chez lequel il étoit à la disposition de la pauvre Gertrude. Il ne savoit même pas si elle avoit un enfant ou non, ou si elle étoit morte ou vivante; mais il se renseigna facilement à ce sujet par les réponses de l'honnête Pastoureau. Quand il apprit qu'elle étoit dans un couvent, il dit qu'il espéroit finir ses jours dans un couvent lui-même, s'il survivoit à sa femme qu'il détestoit, et qu'un père cruel l'avoit forcée d'épouser; et lorsqu'il sut que le fils de Gertrude étoit en vie et actuellement à Londres : « Je tressaillis, dit-il; car alors, Dieu me « damne, ma femme étoit près d'accoucher; et je pensois : Si « mon vieux rustre de beau-père fait le méchant, ce sera un bon « moyen de l'effrayer. »

« Il exprima la plus profonde gratitude envers la famille Pastoureau du soin qu'elle avoit pris de l'enfant : vous aviez alors près de six ans; et Pastoureau lui disant crûment, lorsqu'il proposa d'aller sur-le-champ voir ce cher petit, qu'ils ne vouloient jamais revoir chez eux sa face de mauvaise augure; qu'il pouvoit avoir l'enfant, quoiqu'ils fussent tous très-fâchés de le perdre, et qu'ils accepteroient son argent, étant très-pauvres, s'il le donnoit, ou qu'ils élèveroient l'enfant sans cela, avec l'aide de Dieu, comme ils avoient fait jusqu'ici; il y donna aussitôt son acquiescement, et dit qu'il valoit mieux que le cher

enfant restât avec des amis qui avoient été si admirablement bons pour lui; et dans sa conversation ultérieure avec moi, il loua franchement et admira la conduite et l'énergie du tisserand; convint que ce François étoit un digne garçon, et lui, le Seigneur ait pitié de lui, un infâme gredin.

« Votre père, poursuivit M. Holt, n'étoit pas chiche de son argent, lorsqu'il en avoit; et ayant ce jour-là reçu un envoi de son oncle, il donna au tisserand dix pièces avec une générosité parfaite, et promit d'en envoyer d'autres. Il inscrivit avec empressement le nom et l'adresse de Pastoureau sur ses tablettes, et quand l'autre lui demanda la pareille, il donna, sans se faire prier, le nom de capitaine Thomas, et comme adresse New-Lodge, Penzance, Cornwall. Il dit qu'il étoit à Londres pour quelques jours seulement, pour une affaire relative à la fortune de sa femme; il la décrivit comme une pie-grièche, quoique assez bonne au fond, et peignit son père comme un squire du Cornwall, dans un fâcheux état de santé, et à la mort duquel il espéroit quelque chose de beau, et alors il promettoit de richement récompenser l'admirable protecteur de son enfant, et d'assurer le sort du petit. « Et pardieu, monsieur, » me dit-il avec son rire étrange, « je commandai une pièce de brocart toute pareille « à celle que portoit ce garçon, et j'en fis présent à ma femme « comme robe du matin pour recevoir la compagnie après son « accouchement. »

« Votre petite pension fut payée assez régulièrement; et quand votre père devint vicomte Castlewood à la mort de son oncle, je fus chargé de veiller sur vous, et ce fut sur mon instance que vous fûtes amené à la maison. Votre mère adoptive étoit morte; son père fit connoissance avec une femme qu'il épousa, et qui se querella avec son fils. Le fidèle garçon revint à Bruxelles pour être près de la femme qu'il aimoit, et mourut aussi, quelques mois avant elle. Voulez-vous voir sa croix, à elle, dans le cimetière du couvent? La supérieure est une de mes anciennes pénitentes, et garde un tendre souvenir de sœur Marie-Madeleine. »

Esmond s'y rendit par un soleil couchant du printemps, et vit, parmi un millier de croix noires qui jetoient leur ombre sur les tertres de gazon, celle qui marquait l'endroit où reposoit sa mère. Plus d'une des pauvres créatures qui gisoient là avoient adopté le même nom, dont le chagrin l'avoit rebaptisée, et qui sembloit faire allusion à leur histoire d'amour et de douleur. Il se la représenta, en larmes et dans l'ombre, agenouillée au pied de sa croix sous laquelle ses soucis étoient ensevelis. On peut croire qu'il s'y agenouilla lui-même et y fit sa prière, avec moins de regrets que de terreur religieuse (car il n'avoit aucun souvenir d'elle) et de pitié pour les tortures que cette douce créature avoit eues à souffrir de son vivant. Elle les apportoit à cette croix; ce fiancé céleste lui tenoit lieu de l'époux qui

l'avoit courtisée, du traître qui l'avoit délaissée. Mille tertres semblables s'élevoient alentour, émaillés d'aimables pâquerettes sortant du gazon, et chacun portant sa croix et son *Requiescat.* Une religieuse voilée de noir était à genoux tout près de là, près du lit d'une sœur endormie (si récemment fait, que le printemps avoit à peine eu le temps de lui filer une couverture); au delà des murs du cimetière vous aviez des échappées de la vie et du monde, des clochers et des pignons de la ville. Un oiseau descendit d'un toit opposé, et se posa d'abord sur une croix, et puis sur le gazon au-dessous, d'où il s'envola bientôt avec une feuille au bec; puis vint un son comme de plain-chant, de la chapelle des sœurs qui étoit toute proche : d'autres avoient depuis longtemps rempli la place qu'y occupoit jadis la pauvre Marie-Madeleine, étoient agenouillées à la même stalle, et écoutoient les mêmes hymnes et prières dans lesquelles son cœur blessé avoit trouvé consolation. Elle pouvoit bien dormir en paix,... elle pouvoit bien dormir en paix; et nous aussi, quand nos luttes et nos peines seront finies! Mais la terre est au Seigneur, comme le ciel est à lui; nous sommes également ses créatures, ici et là-bas. Je pris une petite fleur sur le tertre et la baisai, et m'en allai comme l'oiseau qui venoit de s'abattre sur la croix à côté de moi, et rentrai dans le monde. Silencieux réceptacle de mort! abri calme et profond contre l'orage et la tourmente! J'étois comme quelqu'un qui auroit marché au fond de la mer, et foulé aux pieds les ossements du naufrage.

CHAPITRE XIV.

La campagne de 1707-1708.

Dans tout le cours de l'année qui suivit celle où avoit eu lieu la glorieuse bataille de Ramillies, notre armée ne fit aucun mouvement d'importance, au grand dégoût d'une foule de nos officiers, condamnés à l'inaction en Flandre, qui disoient que Sa Grâce le capitaine général avoit assez des combats et étoit tout à l'argent aujourd'hui, et à la jouissance de ses cinq mille livres par an et de son splendide palais de Woodstock, qui se bâtissoit alors. Et Sa Grâce avoit bien assez pour s'occuper cette année de combattre ses ennemis de l'intérieur, où on commençoit à dire tout bas que sa faveur décroissoit, et que sa duchesse perdoit son empire sur la reine qui transféroit sa royale affection à la fameuse mistress Masham, et à l'humble serviteur de mistress Masham, M. Harley. Notre duc passoit une grande partie de son

temps à opposer intrigue à intrigue. M. Harley fut destitué, et Sa Grâce, en cela, remporta une victoire. Mais Sa Majesté, convaincue contre sa volonté, étoit toujours de cette opinion dont le poëte dit que sont les gens lorsqu'ils sont convaincus de la sorte; et M. Harley, avant longtemps, eut sa revanche.

Pendant ce temps-là, les affaires de la guerre ne se faisoient nullement à la satisfaction des braves lieutenants de Marlborough. Durant tout 1707, avec les François devant nous, nous n'eûmes pas une seule bataille; notre armée d'Espagne fut mise en complète déroute à Almanza par le vaillant duc de Berwick, et nous autres du régiment de Webb, que le jeune duc avoit commandé avant l'abdication de son père, nous fûmes un peu fiers de penser que c'étoit notre colonel qui avoit remporté cette victoire. « Je crois que si j'eusse été à la place de Galway et avec mes fusiliers, dit notre général, nous n'aurions pas rendu nos armes, même à notre ancien colonel, comme a fait Galway; » et les officiers de Webb jurèrent que, si nous avions eu Webb, du moins nous ne nous serions pas laissé faire prisonniers. Notre cher vieux général parloit sans circonspection de lui-même et des autres; il n'y eut jamais de plus brave ou de plus brillant soldat que lui; mais il sonnoit de la trompe un peu plus qu'il ne seyoit à un commandant de son grade, et, tout valeureux qu'il étoit, il brandissoit trop sa grande lance et faisoit trop le rodomont devant l'armée.

Le mystérieux M. Holtz partit pour une expédition secrète dans la première partie de 1708, avec une grande exaltation d'esprit, et une prophétie à Esmond qu'il alloit se passer quelque chose de merveilleux. Ce secret éclata au retour de mon ami à l'armée, où il rapporta une figure toute piteuse et tout abattue, et avoua que ce grand quelque chose dont il s'étoit occupé avoit manqué complétement. Il avoit fait effectivement partie de cette malheureuse expédition du chevalier de Saint-George, qui fut envoyé de Dunkerque par le roi de France, avec des vaisseaux et une armée, pour envahir et conquérir l'Écosse. Mais le mauvais vent, qui s'opposa toujours à tous les projets dans lesquels s'embarqua le prince, empêcha, comme on sait, l'invasion de l'Écosse par le chevalier, et rejeta le pauvre M. Von Holtz dans notre camp, pour comploter et prophétiser, et écouter aux portes comme d'habitude. Le chevalier (le roi d'Angleterre, dans l'opinion de quelques-uns de nous) alla de Dunkerque à l'armée françoise pour faire la campagne contre nous. Le duc de Bourgogne avoit le commandement cette année, ayant avec lui le duc de Berry, et le fameux maréchal Vendôme, et le duc de Matignon, pour l'aider dans la campagne. Holtz, qui savoit tout ce qui se passoit en Flandre et en France (et aux Indes, pour ce que j'en sais), soutint qu'on ne se battroit pas plus en 1708 que l'on n'avoit fait l'année d'avant, et que notre commandant avoit ses raisons pour se tenir tranquille. Le fait est que le général

d'Esmond, qui étoit connu pour un grognard et pour n'avoir aucune confiance dans le grand duc, et des centaines d'autres officiers ne se faisoient pas scrupule de dire que ces raisons particulières étoient venues au duc sous forme d'écus du roi de France, par qui le généralissime avoit été acheté pour éviter une bataille. Il y avoit quantité de gens dans nos rangs, de nouvellistes, que M. Webb n'écoutoit que trop volontiers, qui pouvoient spécifier les sommes exactes que le duc avoit touchées, combien étoit échu à Cadogan pour sa part, et quel étoit le salaire précis donné au docteur Hare.

Et le succès avec lequel les François commencèrent la campagne de 1708 servit à donner du poids à ces bruits de trahison qui étoient dans toutes les bouches. Notre général laissa l'ennemi se mettre entre nous et Gand, et évita de l'attaquer, quoique pendant quarante-huit heures les armées fussent en présence. Gand fut pris ; et le même jour M. de La Mothe somma Bruges de se rendre ; et ces deux grandes villes tombèrent aux mains des François sans brûler une amorce. Quelques jours après, La Mothe s'empara du fort de Plashendall ; et on commença à supposer que toute la Flandre espagnole, ainsi que le Brabant, tomberoit aux mains des troupes françoises, quand le prince Eugène arriva de la Moselle, et alors il n'y eut plus à barguigner.

Le prince de Savoie signaloit toujours son arrivée à l'armée par un grand festin (les repas de milord duc étoient rares et mesquins); et je vois encore notre général revenant de ce dîner avec les deux commandants en chef, sa digne tête un peu excitée par le vin qui étoit servi avec bien plus de profusion par le commandant autrichien que par l'anglois. « Maintenant, dit mon général, frappant la table avec un jurement, il faut qu'il se batte ; et quand il y est forcé, Dieu me damne, nul homme en Europe ne peut tenir contre Jack Churchill. » A une semaine de là, la bataille d'Oudenarde fut donnée ; et alors, qu'ils se détestassent tant qu'ils voudroient, le général d'Esmond et le commandant en chef furent contraints de s'admirer l'un l'autre, tant fut brillante la bravoure de chacun d'eux dans cette journée.

La brigade commandée par le major général Webb donna et reçut des coups aussi rudes qu'aucun de ceux qui furent distribués dans cette affaire, à laquelle M. Esmond eut la chance de contribuer à la tête de sa compagnie, dans son régiment, sous le commandement de leur propre colonel comme major général, et sa bonne fortune voulut qu'il commandât le régiment au retour de l'action, les quatre plus anciens officiers au-dessus de lui ayant été tués dans le prodigieux carnage qui se fit ce jour-là. J'aime à me rappeler que Jack Haythorn, qui m'avait raillé comme bâtard et parasite de Webb, et avec qui j'avois eu des paroles, me serra la main avant le combat. Trois jours auparavant, le pauvre Brace, notre lieutenant-colonel, avoit appris la mort de son frère aîné, et héritoit d'une baronnie dans le Nor-

folk et de quatre mille livres sterling de rente ; le destin, qui l'avoit laissé intact dans une douzaine de campagnes, fondit sur lui juste au moment où le monde valoit pour lui la peine d'y vivre, et il marcha au feu sachant, dit-il, que la chance alloit tourner contre lui. Le major venoit d'entrer chez nous, une créature de lord Marlborough, mis là au grand déplaisir des autres officiers, et pour nous espionner, à ce qu'on disoit. Je ne sais si c'étoit la vérité, ni qui rapportoit les propos de notre table au quartier général ; mais le régiment de Webb, comme son colonel, étoit connu pour être mal noté sur les tablettes du commandant en chef ; « et s'il n'osoit pas le casser en Angleterre, avoit coutume de dire notre vaillant vieux chef, il étoit déterminé à le détruire devant l'ennemi ; » en sorte que le pauvre major Proudfoot fut mis dans un poste périlleux.

Le cher jeune vicomte d'Esmond, servant comme aide de camp auprès de milord duc, reçut une blessure et obtint une mention honorable dans la *Gazette ;* et le nom du capitaine Esmond fut mis sur la liste des promotions demandées par son général aussi, dont il était le favori Le cœur lui battit en songeant que certains yeux au pays, les plus brillants du monde, liroient la page où ses humbles services étoient mentionnés ; mais son parti étoit bien pris de se tenir loin de leur dangereuse influence, et de laisser le temps et l'absence triompher de cette passion qui rôdoit encore autour de lui. Éloigné de Béatrix, elle ne le tourmentoit point ; mais il savoit à n'en pas douter que, s'il revenoit, son mal éclateroit de nouveau ; et il évitoit Walcote comme un homme du Lincolnshire évite de retourner à ses marais, où il est sûr que la fièvre intermittente est là qui guette son arrivée.

Nous autres du parti anglois dans l'armée, qui étions disposés à nous moquer de tout ce qui venoit du Hanovre et à ne traiter guère mieux que des rustres et des sauvages la cour et la famille de l'Électeur, nous fûmes pourtant forcés de convenir que, dans la journée d'Oudenarde, le jeune prince électoral, qui faisoit alors sa première campagne, se conduisit avec la vigueur et le courage d'un soldat éprouvé. En cette occasion, Son Altesse Électorale eut plus de bonheur que le roi d'Angleterre, qui étoit avec ses cousins dans le camp ennemi, et qui dut s'enfuir avec eux à la fin ignominieuse de cette journée. Avec les généraux les plus consommés du monde devant eux et un admirable commandant de leur côté, il leur plut de négliger les conseils et de se lancer dans un combat qui se fût terminé par l'entière destruction de leur armée, sans la grande habileté et bravoure du duc de Vendôme, qui remédia, autant que le pouvoient faire le courage et le génie, aux désastres occasionnés par les querelles et les folies de ses parents, les princes légitimes du sang royal.

« Si le duc de Berwick eût seulement été dans l'armée, le sort de la journée eût été bien différent ! fut tout ce que le pauvre

M. Von Holtz pût dire; et vous auriez vu que le héros d'Almanza étoit en état de se mesurer avec le vainqueur de Blenheim. »

L'affaire relative à l'échange des prisonniers continuoit toujours, et étoit du moins le motif ostensible qui tenoit perpétuellement M. Holtz en mouvement entre les troupes des François et celles des alliés. Ce dont je puis répondre, c'est qu'il fut une fois bien près d'être pendu comme espion par le major général Wayne, et qu'il fut relâché et envoyé au quartier général sur un ordre spécial du commandant en chef. Il alloit et venoit, toujours favorisé, partout où il étoit, par quelque haute, quoique occulte protection. Il portoit des messages entre le duc de Berwick et son oncle, notre duc. Il paroissoit connoître aussi bien ce qui se passoit au quartier du prince qu'au nôtre; il portoit les compliments du roi d'Angleterre à quelques-uns de nos officiers, ceux de Webb entre autres, pour leur conduite dans cette grande journée; et après Wynandael, quand notre général s'irritoit de la négligence de notre commandant en chef, il dit qu'il savoit comment cette action étoit considérée par les chefs de l'armée françoise, et que la halte faite devant le bois de Wynandael étoit le passage par lequel les alliés étoient entrés dans Lille.

« Ah! dit Holtz (et il y avoit des gens qui étoient très-disposés à l'écouter), si le roi rentroit en possession de ce qui lui appartient, quel changement dans la conduite des affaires! L'exil même de Sa Majesté a cet avantage qu'elle peut observer l'Angleterre d'un œil impartial, et juger sainement de tous les hommes éminents. Sa sœur est toujours dans la main de quelque avide favori, par les yeux de qui elle voit, et à la flatterie ou aux créatures de qui elle accorde tout. Supposez-vous que Sa Majesté, connoissant l'Angleterre aussi bien qu'elle la connoît, négligeroit un homme tel que le général Webb? Il devroit être à la chambre des pairs comme lord Lydiard. L'ennemi et toute l'Europe connoissent son mérite; c'est cette réputation même que certains grands personnages, qui haïssent toute égalité et indépendance, ne sauroient jamais pardonner. »

L'intention étoit que ces conversations fussent portées à M. Webb. Elles étoient les bienvenues; car, si grands que fussent ses services, personne ne les pouvoit mieux apprécier que ne faisoit John Richmond Webb lui-même, et la dissension entre lui et Marlborough étant notoire, les ennemis de Sa Grâce dans l'armée et en Angleterre commençoient à courtiser Webb, et à le monter contre un chef qui vouloit tout accaparer, tout dominer. Et, bientôt après la victoire d'Oudenarde, il s'offrit au général Webb une glorieuse occasion, que ce vaillant guerrier ne négligea point, et qui lui donna le moyen d'accroître immensément sa réputation en Angleterre.

Après Oudenarde, et contre les avis de Marlborough, dit-on, le prince de Savoie s'établit devant Lille, capitale de la Flandre

françoise, et commença ce siége, le plus mémorable de notre temps, et presque aussi fameux que le siége de Troie lui-même pour les hauts faits accomplis dans l'attaque et dans la défense. L'inimitié de ce prince de Savoie contre le roi de France étoit une furieuse haine personnelle, toute différente de la calme hostilité de notre grand général anglois, qui n'étoit pas plus ému au jeu de la guerre qu'au jeu de billard, et qui poussoit en avant ses escadrons et menoit çà et là ses bataillons rouges aussi tranquillement qu'il combinoit un coup ou faisoit un carambolage. Le jeu fini (et il le jouoit de façon à être à peu près sûr de le gagner), il ne restoit pas la moindre animosité contre la partie adverse dans le cœur de ce tacticien consommé; tandis qu'entre le prince de Savoie et le François c'étoit une guerre à mort. Chassé d'un côté comme il l'avoit été à Toulon l'année d'avant, il revenoit sur une autre frontière de la France, l'assaillant avec une fureur infatigable. Quand le prince vint à l'armée, les feux assoupis de la guerre se rallumèrent et éclatèrent en flammes. Nos flegmatiques alliés hollandois furent forcés d'accélérer le pas, notre calme duc d'entrer en action. Le prince étoit une armée à lui seul contre les François; l'énergie de sa haine étoit prodigieuse, infatigable, contagieuse pour des centaines de milliers d'hommes. Le général de l'empereur payoit, et avec usure, le dédain avec lequel le roi de France avoit traité le fougueux petit abbé de Savoie. Brillant et fameux comme chef lui-même, et audacieux et intrépide au delà de toute mesure, et de force à se mesurer avec les meilleurs de nos plus célèbres hommes de guerre qui commandoient les armées du roi de France, Eugène avoit une arme dont la pareille ne se pouvoit trouver en France depuis que le canon de Salsbach avoit renversé le noble Turenne, et il pouvoit lancer Marlborough sur la tête de l'armée françoise, comme un roc sous lequel toute la force réunie de ses plus forts capitaines devoit tomber écrasée.

Le duc anglois prit peu de part à ce grand siége de Lille, que le généralissime impérial poursuivoit de toute sa vigueur, et se borna à couvrir les lignes des assiégeants contre l'armée du duc de Bourgogne, entre qui et les Impériaux étoit notre duc. Une fois, quand le prince Eugène fut blessé, notre duc prit la place de Son Altesse à la tranchée; mais le siége étoit l'affaire des Impériaux, et non la nôtre. Une division, sous Webb et Rantzau, fut détachée dans l'Artois et la Picardie pour le plus pénible et le plus odieux service que M. Esmond ait jamais vu dans le cours de sa vie militaire. Les malheureuses villes de ces provinces sans défense, dont les jeunes gens avoient été incorporés dans les armées françoises, que la guerre insatiable dévoroit d'année en année, furent laissées à notre merci; et nos ordres étoient de n'en montrer aucune. Nous trouvâmes les places gardées par des invalides, des enfants et des femmes: tout pauvres qu'ils étoient ou qu'ils l'étoient devenus par suite de cette déplorable guerre,

nous étions chargés de piller ces malheureux déjà presque affamés, d'enlever tout ce qu'ils avoient de vivres dans leurs greniers et de les dépouiller de leurs haillons. C'étoit à une expédition de rapine et de meurtre qu'on nous envoyoit : nos soldats firent des choses qu'un honnête homme ne sauroit se rappeler sans rougir. Nous rapportâmes de l'argent et des provisions en quantité au camp du duc; il n'y avoit personne pour nous résister, et cependant qui ose dire au prix de quels meurtres et de quelles violences, avec quelle brutale cruauté, quels outrages, quelles insultes, cet ignoble butin avoit été ravi à ces innocentes et misérables victimes de la guerre?

Pendant ce temps, tout galamment qu'étoient conduites les opérations devant Lille, les alliés n'avoient fait que peu de progrès, et on disoit, quand nous revînmes au camp du duc de Marlborough, que le siége n'arriveroit jamais à un résultat satisfaisant, et que le prince de Savoie seroit forcé de le lever. Milord Marlborough professoit hautement cette opinion; ceux qui se méfioient de lui, et M. Esmond avoue être du nombre, insinuoient que le duc avoient ses raisons pour que Lille ne fût pas pris, et qu'il étoit payé à cet effet par le roi de France. S'il en étoit ainsi, et je le crois, le général Webb avoit maintenant une occasion remarquable de satisfaire sa haine pour le commandant en chef, de frustrer cette honteuse cupidité, qui étoit une des plus basses et des plus notoires qualités de notre fameux duc, et de montrer sa propre habileté consommée comme commandant. Et quand je considère toutes les circonstances qui précédèrent l'événement que je vais relater; qu'il fut réellement offert à milord duc plusieurs millions d'écus, à la condition que le siége de Lille seroit levé; que l'armée impériale qui étoit devant étoit sans vivres ni munitions, et auroit dû décamper sans les secours qu'elle reçut; que la marche du convoi destiné à subvenir aux besoins du siége étoit exactement connue des François; et que la force qui le couvroit étoit honteusement insuffisante à cet effet, et six fois inférieure à l'armée du comte de La Mothe, qui étoit envoyée pour intercepter le convoi; quand il est certain que le duc de Bervick, le chef de La Mothe, étoit constamment en correspondance avec son oncle, le généralissime anglois : je crois, sur ma conscience, que c'étoit l'intention de milord Marlborough d'empêcher les approvisionnements dont le prince de Savoie avoit un besoin absolu de jamais parvenir à Son Altesse; qu'il vouloit sacrifier la petite armée qui couvroit ce convoi, et la trahir comme il avoit trahi Tollemache à Brest, comme il trahit tous les amis qu'il eut, pour mener à bien ses plans d'avarice ou d'ambition. Sans la miraculeuse victoire que le général d'Esmond remporta sur une armée six ou sept fois plus considérable que la sienne, il auroit fallu lever le siége de Lille; et on doit se rappeler que notre brave petite armée étoit sous les ordres d'un général que Marlborough détestoit, qu'il fut furieux

contre le vainqueur, et qu'il essaya, par l'injustice la plus flagrante et la plus éhontée, de lui enlever plus tard l'honneur de sa victoire.

CHAPITRE XV.

Le général Webb gagne la bataille de Wynendael.

Les assiégeants et les assiégés de Lille accomplirent quelques-uns des plus brillants faits d'armes qui aient jamais illustré aucune guerre. Du côté des François (dont la bravoure fut prodigieuse, l'habileté et la valeur du maréchal Boufflers éclipsant réellement celles de son vainqueur, le prince de Savoie), on peut mentionner le trait d'audace de MM. de Luxembourg et Tournefort, qui, avec un corps de cavaliers et de dragons, introduisirent dans la ville de la poudre dont les assiégés avoient un besoin extrême, chaque soldat en ayant derrière lui un sac de quarante livres; dangereuse provision avec laquelle ils se mesurèrent contre notre propre cavalerie, affrontèrent le feu de l'infanterie qu'on fit marcher à leur rencontre; et quoique la moitié des hommes eussent sauté dans la terrible mission dont ils étoient chargés, une partie d'entre eux entra dans la ville avec les secours dont la garnison avoit si grand besoin. Un officier françois, M. Dubois, fit un acte également audacieux, et avec un entier succès. Comme la grande armée du duc étoit à Helchin et couvroit le siége, et qu'il étoit nécessaire pour M de Vendôme d'avoir des nouvelles de l'état de la place, le capitaine Dubois accomplit son fameux exploit, passant non-seulement à travers les lignes du siége, mais ne traversant ensuite à la nage pas moins de sept fossés, et revenant par le même chemin, à la nage, ses lettres aux dents.

Dans ces lettres, M. de Boufflers disoit qu'il se chargeoit de tenir jusqu'en octobre, et que, si un des convois des alliés pouvoit être intercepté, ils seroient forcés de lever le siége.

Un convoi, tel qu'il a été dit, se préparoit en ce moment à Ostende, et étoit sur le point d'être dirigé sur le siége; et, le 27 de septembre, nous eûmes, et les François aussi, la nouvelle qu'il étoit en marche. Il se composoit de sept cents chariots, contenant des munitions de toute sorte, et étoit escorté, depuis Ostende, par deux mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux Au même temps, M. de La Mothe quittoit Bruges, ayant avec lui trente-cinq bataillons, et plus de soixante escadrons, et quarante canons, à la poursuite du convoi.

Le major général Webb avoit cependant rassemblé une force de vingt bataillons et trois escadrons de dragons à Turout, d'où il se mit en mouvement pour couvrir le convoi et poursuivre La Mothe, avec l'avant-garde de qui la nôtre se rencontra dans la grande plaine de Turout, et devant le petit bois et le château de Wynendael, derrière lequel marchoit le convoi.

Dès qu'elle fut en vue de l'ennemi, notre avant-garde fit halte, ayant le bois derrière elle, et le reste de nos forces s'avança aussi vite que possible, notre petit corps de cavalerie se portant à l'entrée de la plaine pour amuser l'ennemi, comme dit notre général. Quand M. de La Mothe arriva, il nous trouva postés sur deux lignes en avant du bois, et forma sa propre armée en bataille en face de nous, sur huit lignes, quatre d'infanterie en tête, et dragons et cavalerie derrière.

Les François commencèrent l'action, comme d'habitude, par une canonnade qui dura trois heures, et alors ils firent leur attaque, avançant sur douze lignes, quatre d'infanterie et quatre de cavalerie, contre les troupes alliées, dans le bois où nous étions postés. Leur infanterie se comporta mal : elle avoit ordre de charger à la baïonnette; mais, au lieu de cela, elle se mit à tirer, et, presque à la première décharge de nos gens, elle rompit les rangs et s'enfuit. La cavalerie se conduisit mieux; avec elle seule, qui étoit trois ou quatre fois aussi nombreuse que toute notre force, M. de La Mothe auroit pu remporter la victoire; mais deux de nos bataillons seulement furent un peu ébranlés, et encore se rallièrent-ils promptement; et les attaques réitérées de la cavalerie françoise ne purent faire bouger d'un pouce nos troupes de leur position dans le bois où notre général les avoit placées.

Après deux heures d'attaque, les François se retirèrent, au tomber de la nuit, entièrement déconcertés. Malgré toutes les pertes que nous lui avions fait essuyer, l'ennemi était encore trois fois plus fort que nous; et on ne pouvoit supposer que notre général poursuivît M. de La Mothe ou fît beaucoup plus que de maintenir notre position à côté du bois, d'où les François avoient en vain tenté de nous déloger. La Mothe se retira derrière ses quarante canons, sa cavalerie les protégeant mieux qu'elle n'avoit été à même de nous inquiéter; et, pendant ce temps, le convoi, qui étoit de plus d'importance que notre petite force, et dont nous nous serions fait tuer jusqu'au dernier pour assurer le passage, s'éloignoit en toute sûreté durant l'action, et atteignit, à sa grande joie, le camp des assiégeants devant Lille.

Le major général Cadogan, quartier-maître général de milord duc (et entre qui et M. Webb il n'y avoit pas d'amitié perdue), accompagnoit le convoi, et rejoignit M. Webb avec une couple de centaines de cavaliers, juste comme la bataille étoit finie et l'ennemi en pleine retraite. Il offrit, d'assez bonne grâce, de

charger avec sa cavalerie les François, qui se replioient : sa troupe étoit trop foible pour leur faire aucun mal; et M. Webb, qui commandoit comme plus ancien que Cadogan, crut avoir assez fait de maintenir notre position devant un ennemi qui auroit pu encore nous écraser, si nous l'avions attaqué en rase campagne, et d'avoir assuré le libre passage du convoi. C'est pourquoi la cavalerie amenée par Cadogan ne tira pas l'épée, et paralysa seulement, par sa bonne contenance, toute intention que les François auroient pu avoir de renouveler leur attaque. Et comme il ne s'en faisoit pas, au tomber de la nuit, le général Cadogan se retira avec son escadron, pour retourner au quartier général, les deux officiers, au départ, échangeant entre eux un salut maussade.

« Il sera à Roncq assez à temps pour lécher les plats de milord duc à souper, » dit M. Webb.

Nos gens passèrent la nuit dans les bois de Wynendael, et notre général soupa dans le petit château.

« Si j'étois Cadogan, j'aurois la pairie pour ce qui a été fait aujourd'hui, dit le général Webb; et, Harry, tu aurois un régiment. Tu as été cité dans les deux dernières actions ; tu fus presque tué dans la première. Je ferai mention de toi dans ma dépêche à Sa Grâce le commandant en chef, et te recommanderai pour le grade de major, que laisse vacant le pauvre Dick Harwood. Auriez-vous cent guinées à donner à Cardonnel? Glissez-les-lui dans la main, quand vous irez demain au quartier général avec mon rapport. »

Dans ce rapport, le major général étoit assez bon pour mentionner le nom du capitaine Esmond avec une faveur particulière; et ce gentilhomme porta la dépêche au quartier général le lendemain, et ne fut pas peu charmé de rapporter une lettre adressée au lieutenant général Webb par le secrétaire de Sa Grâce. L'officier hollandois dépêché par le comte Nassau-Woudenbourg, fils du feld-maréchal Auverquerque, rapporta aussi une lettre de compliments à son commandant, qui avoit secondé M. Webb dans cette action avec beaucoup de valeur et d'habileté.

Esmond, avec un profond salut et une figure souriante, présenta sa dépêche, et salua M. Webb du titre de lieutenant général en la remettant. Les officiers qui l'entouroient, — il faisoit route avec sa suite vers Menin lorsque Esmond le rencontra, — poussèrent une exclamation, et il les remercia, et ouvrit la dépêche avec empressement et en rougissant de curiosité.

Il la frappa sur sa botte avec colère après l'avoir lue. « Elle n'est pas même écrite de sa main. Lisez-la, Esmond. »

Et Esmond la lut.

Monsieur, M. Cadogan vient d'arriver, et m'a informé du succès de l'action que vous eûtes hier dans l'après-midi contre le

corps de troupes commandé par M. de La Mothe, à Wynendael, qui doit être attribué particulièrement à votre bonne conduite et résolution. Vous pouvez être sûr que je vous rendrai justice auprès du pays, et que je serai heureux de toutes les occasions de reconnoître le service que vous avez rendu en protégeant ce convoi.

« A vous, etc., M. »

« Deux lignes de ce damné de Cardonnel, et pas davantage, pour la prise de Lille, pour avoir battu cinq fois notre nombre, pour une action aussi brillante qu'il y en ait jamais eu! dit le pauvre M. Webb. Lieutenant général! Il ne fait pas de ces choses-là. J'étois le plus ancien major général. Par Dieu! je crois qu'il auroit mieux aimé que je fusse battu. »

La lettre à l'officier hollandois étoit en françois, et plus longue et plus complimenteuse que celle de M. Webb.

« Et voilà l'homme, s'écria celui-ci, qui est gorgé d'or, qui est couvert de titres et d'honneurs que nous avons gagnés pour lui, et qui marchande même une ligne d'éloge à un compagnon d'armes! Est-ce qu'il n'en a pas assez? Est-ce que nous ne nous battons pas pour qu'il puisse rouler sur l'or? Bien, bien, attendez la *Gazette*, messieurs! La reine et le pays nous feront justice, si Sa Grâce nous la refuse. »

Il y avoit des pleurs de rage dans les yeux du brave guerrier, tandis qu'il parloit, et il les essuya brusquement avec son gant. Il secoua son poing dans l'air. « Oh! par Dieu! dit-il, je sais ce que j'aimerois mieux que la pairie!

— Et qu'est-ce donc, monsieur? demanda quelqu'un.

— J'aimerois mieux un quart d'heure de tête-à-tête avec John Churchill, sur une belle pelouse, et seulement une paire de rapières entre ma chemise et la sienne....

— Monsieur! interrompit quelqu'un.

— Répétez-le-lui! Je sais que c'est là ce que vous voulez dire. Je sais que chaque parole qui tombe de la bouche de tous les officiers généraux arrive à lui. Je ne dis pas qu'il ne soit pas brave. Maudit soit-il! il est assez brave; mais nous attendrons la *Gazette*, messieurs. Dieu sauve Sa Majesté! elle nous fera justice. »

La *Gazette* ne nous arriva qu'un mois après, quand mon général et ses officiers eurent l'honneur de dîner dans Lille avec le prince Eugène, Son Altesse ayant eu la bonté de dire que nous avions apporté les provisions, et que nous devions avoir part au banquet. Ce fut un grand banquet. Sa Grâce de Marlborough étoit à la droite de Son Altesse, et à sa gauche le maréchal de Boufflers, qui avoit si bravement défendu la place. Les principaux officiers des deux armées étoient présents; et vous pouvez être sûr que le général d'Esmond étoit splendide ce jour-là : sa grande et noble tournure et la mâle beauté de son visage le faisoient remarquer partout; il portoit, pour la pre-

mière fois, l'étoile de l'ordre de la Générosité, que Sa Majesté prussienne lui avoit envoyée pour sa victoire. Son Altesse le prince de Savoie porta la santé du vainqueur de Wynendael. Milord duc la but avec un sourire assez maussade. Les aides de camp étoient présents; et Harry Esmond et son cher jeune lord étoient ensemble, comme ils tâchoient toujours d'être quand leur devoir le permettoit; ils étoient en face de la table où étoient les généraux, et pouvoient voir assez bien tout ce qui s'y passoit. Frank rit de la mine refrognée de milord duc; l'affaire de Wynendael et la conduite du capitaine général envers M. Webb avoient été le sujet des conversations de toute l'armée. Quand Son Altesse prit la parole et dit : « Le vainqueur de Wynendael, son armée et sa victoire, « ajoutant : » qui nous font dîner à Lille aujourd'hui, » il y eut de grandes acclamations dans la salle; car la bravoure de M. Webb, sa générosité et jusqu'à sa foiblesse de caractère, le faisoient aimer dans l'armée.

« Beau comme Hector et brave comme Pâris ! dit tout bas Frank Castlewood. Une Vénus, une Vénus sur le retour, ne pourroit lui refuser une pomme. Debout, Harry ! Vois, nous buvons à l'armée de Wynendael. Ramillies n'est rien auprès. Hourra ! hourra ! »

En ce moment même, et comme notre général venoit de faire son remercîment, quelqu'un apporta une gazette angloise, et elle passa de main en main à la table. Les officiers étoient assez avides de la lire; les mères et les sœurs, au pays, avoient dû sentir le cœur leur défaillir dessus. Il ne parut guère de gazette pendant six ans, qui ne relatât quelque mort héroïque ou quelque brillant exploit.

« La voici : *Affaire de Wynendael*. Vous voici, général, » dit Frank, se saisissant du petit papier brun que les soldats aimoient tant à lire; et, quittant notre banc, il parvint à l'endroit où étoit assis le général, qui le connoissoit et avoit vu mainte fois à sa table cette belle et riante figure, qu'aimoient tous ceux qui la voyoient. Les généraux, avec leurs grandes perruques, lui firent place. Il tendit le papier, par-dessus l'habit de buffle du général Dohna, à notre général, qui étoit du côté opposé.

Il revint traînant la jambe et rougissant de son exploit. « J'ai pensé qu'il en seroit bien aise, Harry, murmura le jeune homme. N'étois-je pas bien aise, moi, de lire mon nom après Ramillies dans la *Gazette de Londres?* « Le vicomte Castlewood servant « comme volontaire. » Eh ! mais, qu'y a-t-il là-bas? »

M. Webb, en lisant la gazette, avoit un air fort étrange; il la jeta sur la table, puis se leva brusquement de sa place, et se mit à dire : « Plairoit-il à Votre Altesse de...? »

Sa Grâce le duc de Marlborough fit le même mouvement. « Il y a quelque méprise, mon cher général Webb.

— Votre Grâce feroit bien de la rectifier, » dit M. Webb en présentant la lettre.

Mais il étoit à cinq places de distance de Sa Grâce le prince

duc, qui, d'ailleurs, étoit plus élevé que le général (étant assis avec le prince de Savoie, le prince électoral de Hanovre, et les envoyés de Prusse et de Danemark, sous un baldaquin), et Webb ne put l'atteindre, tout grand qu'il étoit.

« Attendez, » dit-il avec un sourire, comme s'il lui venoit une idée; et alors, avec une courtoisie parfaite, tirant son épée, il en passa la pointe au travers de la gazette et dit : « Permettez-moi de l'offrir à Votre Grâce. »

La mine du duc devint très-sombre. « Prenez-la, » dit-il à son premier écuyer, qui se tenoit derrière lui.

Le lieutenant général fit un salut très-profond, se retira et finit son verre. La gazette dans laquelle M. Cardonnel, le secrétaire du duc, rendoit compte de la victoire de Wynendael, citoit le nom de M. Webb, mais donnoit tous les éloges et la conduite de l'affaire au favori du duc, M. Cadogan.

Cette étrange action du général Webb, qui avoit tiré l'épée sur le commandant en chef, ne causa pas une médiocre rumeur; mais le général, après cette première explosion de colère, en devint extérieurement tout à fait maître, et, par sa conduite subséquente, eut la satisfaction d'irriter encore plus le commandant en chef, qu'il n'eût pu le faire par aucune démonstration publique de ressentiment.

De retour à son quartier, et après s'être consulté avec son principal conseiller, M. Esmond, qui avoit maintenant toute la confiance du général et étoit traité par lui en ami et presque en fils, M. Webb écrivit une lettre à Sa Grâce le commandant en chef, dans laquelle il disoit :

« Votre Grâce doit comprendre que la lecture soudaine de la *Gazette de Londres*, dans laquelle le secrétaire de Votre Grâce, M. Cardonnel, a cité le major général Cadogan comme l'officier qui commandoit dernièrement à Wynendael, doit avoir causé tout autre sentiment qu'un sentiment de plaisir au général qui s'est battu ce jour-là.

« Votre Grâce doit savoir que M. Cadogan n'étoit pas même présent au combat, mais qu'il arriva avec des escadrons de cavalerie à la fin, et se mit sous les ordres de son officier supérieur. Et, comme le résultat de la bataille de Wynendael, où le lieutenant général Webb eut le bonheur de commander, fut la capture de Lille, la délivrance de Bruxelles, alors investi par l'ennemi sous les ordres de l'électeur de Bavière, le recouvrement des grandes villes de Gand et de Bruges, dont l'ennemi (par trahison au dedans) avoit pris possession l'année précédente, M. Webb ne peut consentir à abandonner l'honneur d'un tel succès et d'un tel service au profit de M. Cadogan ou de toute autre personne.

« Dès que les opérations militaires de l'armée seront finies, le lieutenant général Webb demandera la permission de quitter l'armée et de reprendre sa place au Parlement, où il avertit Sa

Grâce le commandant en chef qu'il exposera son cas devant la Chambre des Communes, le pays et Sa Majesté la reine.

« Dans son empressement à rectifier cette fausse allégation de la *Gazette*, qui avoit été avancée par le secrétaire de Sa Grâce M. Cardonnel, M. Webb, ne pouvant parvenir jusqu'à Sa Grâce le commandant en chef, à cause des convives qui les séparoient, mit le papier contenant la fausse allégation sur son épée, de façon à ce qu'il arrivât plus facilement aux mains de Sa Grâce le duc de Marlborough, qui sûrement avoit le désir de faire justice à tous les officiers de son armée.

« M. Webb connoît trop bien son devoir pour songer à faire preuve d'insubordination envers son officier supérieur, ou à faire usage de son épée en campagne contre personne autre que les ennemis de Sa Majesté. Il sollicite la permission de retourner en Angleterre aussitôt que le permettront les devoirs militaires, et d'emmener avec lui en Angleterre le capitaine Esmond, de son régiment, qui a été son aide de camp, et a été présent durant toute l'action, et qui a noté à sa montre l'heure à laquelle M. Cadogan arriva comme elle finissoit. »

Le commandant en chef ne put qu'accorder cette permission, et il ne put faire attention à la lettre de Webb, quoiqu'elle fût rédigée en termes des plus insultants. La moitié de l'armée croyoit que les villes de Gand et de Bruges avoient été livrées par suite d'une trahison que plusieurs de nos officiers connoissoient fort bien; que le commandant en chef n'auroit pas secouru Lille s'il avoit pu faire autrement; qu'il ne se seroit pas battu cette année, si le prince de Savoie ne l'y avoit forcé. Une fois le combat commencé, alors, pour sa propre réputation, milord Marlborough se battoit aussi bien que personne au monde; et aucun appât sur terre ne pouvoit l'empêcher de vaincre l'ennemi[1].

1. La haine de notre grand-père pour le duc de Marlborough se trahit tout entière dans son récit de ces campagnes. Il soutint toujours que le duc étoit le plus grand des traîtres et des soldats dont l'histoire eût jamais fait mention, et déclara qu'il reçut de toutes mains durant cette guerre. Milord marquis (car nous pouvons lui donner ce titre ici, quoiqu'il n'en ait jamais pris d'autre que celui de colonel Esmond) étoit dans l'habitude de raconter beaucoup d'anecdotes qu'il n'a pas mises dans ses Mémoires, et qu'il tenoit de son ami le jésuite, qui n'étoit pas toujours bien renseigné, et qui prétendoit que Marlborough vouloit se vendre pour deux millions d'écus avant la campagne de Ramillies.

Et notre grand'mère nous racontoit dans notre enfance que, lors de la première présentation de mon grand-père à milord duc, le duc lui tourna le dos et dit à la duchesse, qui le conta à milady douairière à Chelsea, qui le conta plus tard au colonel Esmond : « Le bâtard de Tom Esmond a été à mon lever : il a l'air sournois de son coquin de père; » expression que mon grand-père ne pardonna jamais. Il étoit aussi constant dans ses haines que dans ses attachements, et excessivement partial pour Webb, dont il prit le parti contre ce plus célèbre général. Nous avons aujourd'hui le portrait du général Webb à Castlewood. Wa.

Mais le gant fut relevé par les subalternes, et la moitié de l'armée se seroit prise aux cheveux si la querelle n'eût été arrêtée. Le général Cadogan fit dire au général Webb qu'il étoit à ses ordres. C'étoit une de ces invitations que notre robuste vieux général n'étoit toujours que trop disposé à accepter, et ce fut à grand'peine que nous décidâmes le général à répondre qu'il n'avoit pas de querelle avec M. Cadogan, qui s'étoit conduit avec une galanterie parfaite, mais seulement avec ceux du quartier général qui n'avoient point dit la vérité sur lui. M. Cardonnel offrit réparation au général Webb; M. Webb répondit qu'il avoit une canne au service de M. Cardonnel et que la seule satisfaction qu'il vouloit de lui en étoit une qu'il n'auroit probablement pas, à savoir, la vérité. Les officiers de l'état-major de Webb et ceux qui étoient de la suite immédiate du général étoient prêts à en venir aux coups; et il en résulta la seule affaire dans laquelle M. Esmond ait jamais joué le principal rôle, et ce fut par un désir vindicatif de laver une ancienne injure.

Milord Mohun, qui avoit une compagnie dans le régiment des Horse-Guards de lord Macclesfield, fit la campagne suivante avec le duc. Il étoit, à cette époque, tout à fait bas dans l'opinion; il avoit eu un autre funeste duel en Espagne; il s'étoit marié et avoit abandonné sa femme; c'étoit un joueur, un homme perdu, un débauché. Il avoit joint l'armée juste avant Oudenarde; et, comme Esmond le craignoit, dès que Frank Castlewood apprit son arrivée, Frank se mit à le chercher pour le tuer. La blessure que milord reçut à Oudenarde empêcha leur rencontre; mais elle étoit presque guérie, et M. Esmond tremblait chaque jour que quelque hasard ne mît son jeune parent et cet assassin bien connu en présence. Ils se rencontrèrent à l'ordinaire du régiment de Handyside à Lille; l'officier qui commandoit ne connoissoit pas l'inimitié qui existoit entre ces deux seigneurs.

Esmond n'avoit pas vu l'odieuse belle figure de Mohun depuis neuf ans, depuis la funeste nuit qu'ils s'étoient trouvés dans Leicester-Field. Elle étoit dégradée par le crime et la passion maintenant; il avoit cet air inquiet d'un homme qui a trois morts, et Dieu sait combien de hontes cachées et d'impuretés et de crimes, sur la conscience. Il fit un profond et maussade salut et s'esquiva quand notre hôte nous présenta les uns aux autres à la ronde. Frank Castlewood ne l'avoit pas reconnu jusqu'alors, tant il étoit changé. Il reconnut bien le jeune garçon.

Ils étoient curieux tous les deux, surtout le jeune homme à qui le rouge monta au visage lorsqu'il entendit le nom haï de l'autre, et qui dit dans son mauvais françois et sa brave voix d'enfant qu'il lui tardoit depuis longtemps de rencontrer milord Mohun. L'autre s'inclina seulement et s'éloigna. Il faut lui rendre justice, il désiroit n'avoir point de querelle avec l'adolescent.

Esmond se mit entre eux à table. «Damnation! dit Frank,

pourquoi vous mettez-vous à la place d'un homme qui est d'un rang au-dessus du vôtre? Milord Mohun doit marcher après moi. Je veux être assis à côté de milord Mohun. »

Esmond dit bas à lord Mohun que Frank avoit été blessé à la jambe à Oudenarde, et il le conjura d'être tranquille. L'autre le fut passablement en effet pour quelque temps, ne faisant point attention aux nombreux sarcasmes que lui lançoit le jeune Castlewood, jusqu'après plusieurs santés, que milord Mohun devint un peu gris.

« Voulez-vous sortir, milord? dit M. Esmond, le suppliant de quitter la table.

— Non, pardieu! dit milord Mohun. Je ne sortirois pour âme qui vive. » Il étoit tout à fait échauffé par le vin à ce moment.

La conversation retomba sur les affaires de la veille. Webb avoit offert un cartel au commandant en chef : Webb avoit été maltraité ; Webb étoit l'homme le plus brave, le plus beau, le plus vain de l'armée. Lord Mohun ne savoit pas qu'Esmond étoit aide de camp de Webb. Il se mit à tenir quelques propos contre le général, qui, de l'autre côté d'Esmond, furent contredits par le jeune Castlewood.

« Je n'en saurois supporter davantage, dit milord Mohun.

— Ni moi non plus, milord, dit M. Esmond en se levant. L'histoire que milord Mohun a racontée sur le général Webb est fausse, messieurs, fausse, je le répète. »

Et faisant un profond salut à lord Mohun, et, sans dire un seul mot de plus, Esmond quitta la table et sortit de la salle. Ces affaires étoient assez communes entre militaires à cette époque. Il y avoit un jardin derrière la maison, et toute la compagnie y passa sur-le-champ, et les deux gentilshommes avoient mis habit bas et croisé le fer deux minutes après que les paroles d'Esmond eurent été proférées. Si le capitaine Esmond eût rayé Mohun de la liste des vivants, comme cela se pouvoit, un misérable eût été puni et mis hors d'état de commettre d'autres infamies; mais qu'est-ce qu'un homme pour en punir un autre? Je déclare, sur mon honneur, que ma seule pensée fut d'empêcher lord Mohun de commettre quelque malheur avec Frank, et l'issue de cette rencontre fut qu'après une demi-douzaine de passes milord revint chez lui avec une blessure qui l'empêcha de lever son bras droit pour trois mois.

« O Harry! pourquoi n'avoir pas tué le scélérat? demanda le jeune Castlewood. Je ne puis marcher sans béquille, mais j'aurois pu me battre à cheval, à l'épée et au pistolet. »

Mais Harry Esmond répondit : « Il valoit mieux n'avoir la mort de personne sur la conscience, même celle de ce scélérat; » et cette affaire qui ne demanda pas trois minutes étant finie, les officiers retournèrent à table et milord Mohun à son quartier, où il fut pris d'une fièvre qui eût épargné des malheurs si elle eût été funeste. Et, bientôt après cette affaire, Harry Esmond et son

général quittèrent le camp pour Londres, où une certaine réputation avoit devancé le capitaine, car milady Castlewood de Chelsea le reçut comme s'il eût été un héros victorieux. Elle donna un grand dîner à M. Webb, où la chaise du général fut couronnée de lauriers ; et Sa Seigneurie porta la santé d'Esmond dans un toast que mon bon général voulut bien appuyer du plus fort témoignage, et elle fit un rassemblement d'au moins quarante voitures pour acclamer notre général lorsqu'il sortit de la Chambre des Communes, le jour qu'il reçut les remercîments du parlement pour son action. La foule cria hourra et applaudit aussi bien que la bonne compagnie. C'étoit magnifique de le voir agiter son chapeau, et saluer et porter la main sur son ordre de Générosité. Il présenta M. Esmond à M. Saint-John et au très-honorable Robert Harley, esquire, lorsqu'il sortit de la chambre marchant entre eux deux; et il voulut bien faire plusieurs remarques flatteuses sur la conduite de M. Esmond dans les trois dernières campagnes.

M. Saint-John (qui avoit la mine la plus séduisante que j'aie jamais vue, excepté toujours celle de mon incomparable jeune Frank Castlewood) dit qu'il avoit ouï parler de M. Esmond auparavant par le capitaine Steele et de l'assistance qu'il avoit prêtée à M. Addison pour écrire son fameux poëme de la *Campagne*.

« C'est un aussi grand exploit que la victoire de Blenheim elle-même, » dit M. Harley, qui étoit connu comme juge et patron des lettres; et cela peut bien être, quoique pour ma part je pense qu'il y a vingt beaux vers, mais que tout le reste est un lieu commun, et que l'hymne de M. Addison vaut un millier de poëmes semblables.

Toute la ville fut indignée de la façon injuste dont milord duc avoit traité le général Webb, et applaudit aux remercîments que la Chambre des Communes vota au général pour sa victoire de Wynendael; il est certain que la prise de Lille fut la conséquence de cet heureux fait d'armes, ainsi que l'humiliation du vieux roi de France, qui, dit-on, souffrit plus de la perte de cette grande ville que d'aucune des précédentes victoires que nos troupes avoient remportées sur lui. Et, je le pense, une bonne partie de la joie que M. Webb eut de sa victoire vint de l'idée que Marlborough avoit été frustré d'un présent considérable que le roi de France lui avoit promis au cas que le siége fût levé. Le chiffre même de la somme d'argent qui lui avoit été offerte fut cité par les ennemis du duc, et l'honnête M. Webb pouffa de rire à l'idée de battre, non-seulement les François, mais Marlborough aussi, et d'intercepter un convoi de trois millions d'écus de France qui étoient en route pour les insatiables poches du généralissime. Quand la femme du général vint à la réception de la reine, toutes les dames tory l'entourèrent avec des félicitations et lui firent une suite plus grande que celle de la duchesse de Marlborough. Des festins furent donnés au

général par tous les chefs du parti tory, qui l'exaltèrent comme l'égal du duc en habileté militaire, et peut-être firent du digne soldat leur instrument, tandis qu'il croyoit qu'ils ne faisoient que reconnoître son mérite. Comme aide de camp et officier favori du général, M. Esmond eut sa part de la popularité de son chef et fut présenté à Sa Majesté, et promu au grade de lieutenant-colonel, à la requête de son chef reconnoissant.

On peut être sûr qu'il existoit une famille dans laquelle toute bonne fortune qui arrivoit à Esmond causoit un orgueil et un plaisir si sincères, que, pour sa part, il étoit enchanté de pouvoir les rendre si heureux. A ces tendres amis, Blenheim et Oudenarde sembloient n'être que des incidents d'importance minime, et Wynendael la victoire capitale de la guerre. La maîtresse d'Esmond ne se lassoit point d'entendre des récits de cette bataille, et je pense que la femme du général Webb devint jalouse d'elle, car le général étoit toujours à Kensington à causer de ce délicieux sujet. Quant à son aide de camp, quoique assurément la vanité naturelle d'Esmond fût flattée de la petite part de réputation que sa bonne fortune lui avoit value, cependant cette réputation lui étoit surtout précieuse (il peut le dire à présent qu'il lui a depuis longtemps survécu), parce qu'elle plaisoit à sa maîtresse, et surtout parce que Béatrix en faisoit cas.

Quant à la vieille douairière de Chelsea, il n'y eut jamais dans toute l'Angleterre une vieille femme plus ravie ni plus gracieuse qu'elle. Esmond logeoit chez Sa Seigneurie, dont les domestiques étoient habitués à le considérer comme leur maître. Elle l'engagea à donner des régals dont elle fit les frais, et elle étoit charmée quand les convives étoient emportés ivres dans leurs voitures. Elle voulut à toute force qu'il fît faire son portrait, et, en conséquence, il fut peint par M. Jervas dans son habit rouge, et souriant à une bombe qui éclatoit dans un coin du tableau. Elle protesta qu'à moins qu'il ne fît un grand mariage elle ne mourroit pas tranquille, et elle ne cessoit d'amener à Chelsea de jeunes personnes avec de jolies figures et de jolies fortunes pour que le colonel fît un choix. Il sourioit de penser combien les temps étoient changés pour lui, et combien il étoit loin de l'époque où, page tremblant, il se tenoit devant elle avec le bassin et l'aiguière de Sa Seigneurie, ou blotti sur le marchepied de son carrosse. Le seul défaut qu'elle lui trouvât, c'est qu'il étoit modéré plus qu'un Esmond ne devoit être, et ne vouloit ni être emporté au lit par son valet, ni perdre son cœur pour aucune beauté, soit de Saint-James, soit de Covent-Garden.

Que signifie la fidélité en amour, et d'où vient-elle? C'est un état d'esprit dans lequel nous tombons, et qui dépend plus du caractère de l'homme que de celui de la femme. Nous aimons à être amoureux, voilà la vérité. Si nous n'avions pas rencontré Jeanne, nous aurions rencontré Catherine, et nous l'aurions adorée. Nous savons que nos maîtresses ne valent pas mieux que beaucoup

d'autres femmes, qu'elles ne sont ni plus jolies, ni plus sensées, ni plus spirituelles. Ce n'est pas pour ces raisons que nous aimons une femme, ni pour aucune qualité ou aucun charme particulier que je sache; nous pourrions aussi bien demander à une femme d'être la plus grande du monde, comme la géante du Shropshire[1], que d'être un modèle sous tout autre rapport, avant que nous commencions à l'aimer. La maîtresse d'Esmond avoit mille défauts à côté de ses charmes; il connoissoit parfaitement bien les uns et les autres : elle étoit impérieuse, elle avoit l'esprit léger, elle étoit volage, elle étoit fausse, elle n'avoit aucun sentiment de respect, elle étoit en tout, même en beauté, le contraire de sa mère, qui étoit la plus dévouée et la moins égoïste des femmes. Eh bien! du premier moment qu'il la vit sur les degrés de Walcote, Esmond sut qu'il aimoit Béatrix. Il pouvoit y avoir de meilleures femmes; c'étoit celle-là qu'il vouloit. Il ne se soucioit d'aucune autre. Est-ce parce qu'elle étoit merveilleusement belle? Toute belle qu'elle étoit, il a ouï dire vingt fois dans leur compagnie que la mère de Béatrix avoit l'air aussi jeune, et qu'elle étoit la plus belle des deux. Pourquoi donc la voix de Béatrix vibroit-elle ainsi à son oreille? Elle étoit loin de chanter aussi bien que Niccolini ou que mistress Tofts; que dis-je? elle ne chantoit pas juste, et cependant il aimoit mieux l'entendre que sainte Cécile. Elle n'avoit pas un plus beau teint que mistress Steele (la femme de Dick, qu'il avoit obtenue, et qui menoit le pauvre Dick avec une baguette trempée dans du vinaigre), et cependant, la voir éblouissoit Esmond; il fermoit les yeux, et penser à elle l'éblouissoit tout autant. Elle étoit vive et brillante dans la conversation, mais non si incomparablement spirituelle que sa mère, qui, lorsqu'elle étoit gaie, disoit les plus belles choses du monde; mais cependant, l'écouter, être avec elle, étoit le plus grand plaisir d'Esmond. Les jours s'écouloient entre ces dames, il ne savoit pas comment. Il leur ouvroit son cœur comme il ne pouvoit jamais le faire dans aucune autre compagnie, où généralement il passoit pour triste, ou dédaigneux et taciturne. Cette société[2] étoit plus délicieuse pour lui que celle des plus beaux esprits. Que le ciel lui pardonne les mensonges qu'il faisoit à la douairière de Chelsea pour avoir un prétexte d'aller à Kensington : les affaires qu'il prétendoit avoir dans les bureaux de la guerre, les rendez-vous avec son général, les réceptions à la cour et les levers d'homme d'État auxquels il n'alloit pas et qu'il décrivoit : qui portoit un nouvel habit le dimanche à Saint-James ou le jour de naissance de la reine; combien de voitures remplissoient la rue au lever de M. Harley; combien de bouteilles il avoit eu

1. Ce n'est point ainsi que la femme aime. Le colonel E. a avoué cette folie pour une vingtaine d'autres femmes. — R.
2. Et vraiment, la sienne étoit pour elles mille et mille fois plus charmante; car où trouver son égal? — R.

l'honneur de boire la veille avec M. Saint-John au *Cacaotier*, ou à la *Jarretière* avec M. Walpole et M. Steele.

Mistress Béatrix Esmond avoit été une douzaine de fois sur le point de faire de grands mariages, à ce que disoit la chronique de la cour : mais pour sa part. Esmond ne vouloit pas croire ce qui se disoit contre elle; et il revint après trois ans d'absence, non pas aussi éperdument amoureux peut-être qu'il l'avoit été, mais toujours n'ayant qu'elle en tête, toujours espérant, toujours à genoux devant elle, son cœur à la main. Nous étions en 1709. Elle avoit près de vingt-deux ans, trois ans de cour, et pas de mari.

« Ce n'est pas faute d'être demandée, disoit lady Castlewood, lisant dans le cœur d'Esmond, comme elle le savoit faire, avec cette perspicacité que donne l'affection. Mais elle ne veut pas de parti mesquin, Harry; elle ne veut pas se marier comme je le souhaiterois; la personne que j'aimerois à appeler mon fils, et Henry Esmond sait qui c'est, est mieux servie par moi si je m'abstiens d'appuyer sa prétention. Béatrix est tellement volontaire, que ce que je la presserois de faire, elle ne manqueroit pas de s'y refuser. L'homme qui l'épousera ne sera point heureux avec elle, à moins que ce ne soit un grand personnage, qui puisse la mettre dans une grande position. Béatrix tient plus à l'admiration qu'à l'amour; et ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est de commander. Pourquoi faut-il qu'une mère parle ainsi de son enfant? Vous êtes mon fils, Harry. Vous devez savoir la vérité sur votre sœur. Je pensois que vous pourriez vous guérir de votre passion, ajouta tendrement milady. D'autres se guérissent de cette folie, vous savez. Mais vous voyez que vous êtes aussi engoué que jamais. Quand nous lûmes votre nom dans la *Gazette*, je plaidai pour vous, mon pauvre garçon. Pauvre garçon, en effet! Vous commencez à devenir un homme mûr et grave, et je suis une vieille femme. Votre réputation lui plaît assez, et votre personne aussi. Elle dit que vous avez de l'esprit et du feu, et de bonnes manières, et que vous êtes plus naturel que les beaux messieurs de la cour. Mais ce n'est point assez. Elle veut un commandant en chef, et non un colonel. Si un duc demandoit sa main, elle quitteroit un comte à qui elle l'auroit promise. Je vous l'ai déjà dit. Je ne sais pas comment ma pauvre fille est si mondaine.

— Eh bien! dit Esmond, un homme ne peut faire plus que de se donner corps et âme. C'est ainsi que je suis à elle. Le peu de réputation que j'ai acquis n'a eu de prix à mes yeux, je le jure, que parce que j'ai pensé que Béatrix en seroit bien aise. Que me fait d'être colonel ou général? Quelle importance auront dans quelques vingtaines d'années d'ici nos futiles distinctions d'aujourd'hui? J'aurois voulu avoir un peu de renommée, pour qu'elle la portât comme une aigrette à son chapeau. Si j'avois eu quelque chose de mieux, je lui en aurois fait l'offrande. Si

elle veut ma vie, je la lui donne. Si elle en épouse un autre, je dirai : « Que Dieu la bénisse ! » Je ne fais point de phrases, non, ni de plaintes. Je pense que ma fidélité est folie, peut-être; mais c'est comme cela. Je n'y puis rien. Je l'aime. Vous valez mille fois mieux : vous êtes la plus tendre, la plus belle, la plus chère des femmes. Certes, chère dame, je vois aussi bien que vous tous les défauts de Béatrix. Mais elle est toute ma destinée. Destinée supportable. Je ne mourrai pas de ne point l'avoir. Je crois que je ne serois pas plus heureux si je l'obtenois. Que voulez-vous ? je l'aime.

— Je souhaiterois qu'elle voulût de vous, » dit la bonne maîtresse de Harry, en lui donnant la main.

Il baisa cette charmante main (c'étoit la plus jolie petite main à fossettes du monde, et milady Castlewood, quoique âgée maintenant de près de quarante ans, n'avoit pas l'air, à dix ans près, d'avoir cet âge). Il baisa et garda sa jolie main, tout en causant avec elle.

« Pourquoi, dit-il, lui parlerois-je d'elle? Elle sait ce que je pourrois dire. De loin ou de près elle sait que je suis son esclave. Je me suis vendu pour rien, cela peut être. Eh bien! si c'est le prix que j'ai voulu de moi? Je ne veux rien, ou je veux tout.

— Vous êtes un tel trésor, voulut bien dire la maîtresse d'Esmond, que la femme qui a votre amour ne devroit point l'échanger contre un royaume, je pense. Je suis une campagnarde, et tout ce que je puis dire, c'est que ces ambitions de la ville me semblent bien mesquines. Le rang et le luxe de milady duchesse ne m'ont jamais imposé, et je n'ai jamais craint, ajouta-t-elle avec un rire sardonique, que son humeur. J'entends parler de dames de la cour qui dépérissent parce que Sa Majesté est froide pour elles, et de grands seigneurs qui donneroient une de leurs jambes pour pouvoir porter la jarretière à l'autre. Cet esprit mondain, que je ne saurois comprendre, est inné chez Béatrix, qui, dès le premier jour où elle a été de service, a été d'un tact parfait. Nous sommes comme deux sœurs, et elle est l'aînée à certains égards. Elle prétend que je n'ai pas les goûts relevés. Je ris, et réponds qu'elle adore un carrosse à six chevaux. Mes raisonnements ne peuvent rien contre son ambition. C'est naturel chez elle comme chez moi l'amour du repos et l'indifférence pour le rang et les richesses. Que sont-ils, Harry, et combien de temps durent-ils ? Notre patrie n'est point ici. » Elle sourioit en parlant, et avoit l'air d'un ange qui n'étoit sur la terre qu'en visite. « Notre patrie est où sont les justes, et où nos péchés et nos chagrins n'entrent pas. Mon père avoit coutume de me gronder et de me dire que je me croyois trop sûre du ciel. Mais je ne puis changer ma nature, et je deviens plus obstinée à mesure que je vieillis ; et puisque j'aime tant mes enfants, sans doute notre père nous aime d'un amour mille et mille fois plus grand. Nous devons nous retrouver ensemble là-bas et être heureux. Oui, vous, et mes en-

fants et mon cher lord. Savez-vous, Harry, que, depuis sa mort, il m'a toujours semblé que son amour m'étoit revenu, et que nous n'étions plus séparés. Peut-être est-il ici, maintenant, Harry; je crois qu'il y est; pardonné, j'en suis sûre; M. Atterbury lui-même lui a donné l'absolution, et il est mort en pardonnant. Oh! quel noble cœur il avoit! Comme il étoit généreux! Je n'avois que quinze ans, et j'étois une enfant lorsqu'il m'épousa. Comme il fut bon de s'abaisser jusqu'à moi! Il étoit toujours bon pour les pauvres et les humbles. » Elle s'arrêta; puis bientôt, avec une expression particulière, comme si ses yeux regardoient dans le ciel et y voyoient milord, elle sourit et partit d'un petit éclat de rire. « Je ris de vous voir, monsieur, dit-elle: quand vous venez, il semble que vous n'ayez jamais été absent. » On peut transcrire ses paroles et se les rappeler; mais comment rendre le doux son de sa voix, plus douce qu'aucune musique?

Mon jeune lord ne revint pas à la fin de la campagne, et il écrivit que son service le retenoit à Bruxelles. Dans le fait, je crois qu'il étoit occupé à mettre le siége devant certaine grande dame de la suite de Mme de Soissons, mère du prince de Savoie, qui venoit de mourir, laquelle dame, pareille aux forteresses flamandes, avoit été prise et reprise un grand nombre de fois dans le cours de la guerre, et occupée par les François, les Anglois et les Impériaux. Comme de raison, M. Esmond ne crut pas devoir éclairer lady Castlewood sur les faits et gestes du jeune garnement, et il n'avoit pas non plus soufflé mot de l'affaire avec lord Mohun, sachant l'horreur que le nom de cet homme inspiroit à sa maîtresse. Frank ne dépensoit pas beaucoup d'argent en plumes et en encre; et, quand Harry revint avec son général, il n'avoit écrit que deux lignes à sa mère, pour dire que sa blessure à la jambe étoit presque guérie, qu'il célébreroit sa majorité l'année prochaine, que le susdit service le retiendroit à Bruxelles, et que le cousin Harry donneroit toutes ces nouvelles.

Mais de Bruxelles, sachant combien lady Castlewood aimoit toujours à avoir une lettre à l'occasion du fameux 29 de décembre, milord lui en écrivit une longue et bien remplie, et dans celle-ci il dut lui raconter l'affaire avec Mohun; car un jour qu'Esmond vint faire visite à sa maîtresse, au commencement de la nouvelle année, à son grand étonnement, elle et sa famille vinrent le baiser, et après elle la douairière de Chelsea aussi, qui arrivoit en chaise à porteurs de son village de Kensington à travers champs. Après cet honneur, dis-je, des deux dames de Castlewood, la douairière s'avança en grande pompe, avec sa haute et grandiose coiffure du temps du roi Jacques, qu'elle n'avoit jamais abandonnée, et dit : « Cousin Henry, toute notre famille s'est réunie, et nous vous remercions, cousin, pour votre noble conduite envers le chef de notre maison. » Et indiquant sa joue rougissante, elle fit comprendre à M. Esmond qu'il pouvoit

se donner la jouissance d'y cueillir un baiser. Lorsqu'il eut baisé une joue, elle lui présenta l'autre.

« Cousin Harry, dirent en chœur les deux autres dames, nous vous remercions de votre noble conduite. »

Et alors Harry vit que l'histoire de l'affaire de Lille étoit venue aux oreilles de ses parents. Il fut aise de les entendre toutes le saluer membre de la famille.

Les tables de la salle à manger étoient préparées pour un grand festin, et les dames étoient en habits de gala; milady de Chelsea dans ses plus hauts atours; milady vicomtesse ayant quitté le deuil, et jolie et paroissant heureuse à ravir; et la demoiselle d'honneur vêtue avec cette magnificence qui la caractérisoit, et portant sur son beau sein l'étoile de l'officier françois, que Frank avoit envoyée après Ramillies.

« Vous voyez, c'est jour de gala chez nous, dit-elle en abaissant ses yeux sur l'étoile avec complaisance, et nous avons mis nos ordres. Maman n'a-t-elle pas une mine charmante? C'est moi qui l'ai habillée! » Le fait est que la chère maîtresse d'Esmond, qui rougit lorsqu'il la regarda, avec ses beaux cheveux blonds et sa toilette élégante à la mode, avoit la tournure et le teint d'une fille de vingt ans.

Sur la table étoit une belle épée, avec un fourreau de velours rouge, et une magnifique poignée d'argent ciselé, avec un nœud de soie bleue. « Qu'est-ce que cela? dit le capitaine; allons voir cette jolie arme. »

Mistress Béatrix s'avança vers la table. « A genoux, dit-elle, nous vous armons chevalier avec ceci; » et elle agita l'épée au-dessus de la tête d'Esmond; « milady douairière a donné l'épée: et je donne le nœud, et maman a cousu la frange.

— Mettez-lui l'épée, Béatrix, dit sa mère. Vous êtes notre chevalier, Harry, notre fidèle chevalier. Recevez les remercîments et les prières d'une mère pour avoir défendu son fils, mon cher ami. »

Elle n'en put dire davantage, et même la douairière fut affectée, car une couple de larmes rebelles laissèrent de tristes marques sur les vieilles roses ridées qu'Esmond avoit été autorisé à baiser.

« Nous avons eu une lettre du très-cher Frank, dit sa mère, il y a trois jours, tandis que vous étiez allé voir votre ami le capitaine Steele, à Hampton. Il nous a dit tout ce que vous aviez fait, et avec quelle noblesse vous vous étiez mis entre lui et ce.... ce misérable.

— Et je vous adopte à dater de ce jour, dit la douairière; et je voudrois être plus riche, pour l'amour de vous, mon fils Esmond, » ajouta-t-elle avec un geste de la main.

Et comme Esmond avoit respectueusement mis un genou en terre devant Sa Seigneurie, elle leva les yeux vers le plafond (et le lustre doré avec ses douze chandelles de cire, car la société étoit nombreuse) et invoqua la bénédiction de là-haut sur son nouveau fils adoptif.

« Cher Frank, dit l'autre vicomtesse, comme il aime sa profession militaire! Il étudie avec ardeur les fortifications. Je voudrois qu'il fût ici. Nous célébrerons sa majorité à Castlewood, l'année prochaine.

— Si la campagne nous le permet, dit M. Esmond.

— Je n'ai jamais peur, lorsqu'il est avec vous, s'écria la mère de l'enfant. Je suis sûre que mon Henry le défendra toujours.

— Mais on aura la paix avant l'année prochaine; nous le savons pour sûr, s'écria la fille d'honneur. Lord Marlborough sera renvoyé, et cette horrible duchesse chassée de toutes ses places. Sa Majesté ne veut plus lui parler aujourd'hui. L'avez-vous vue à Bushy, Harry? Elle est furieuse, et elle arpente le parc comme une lionne, et arrache les yeux aux gens.

— Et la princesse Anne enverra chercher quelqu'un, dit milady de Chelsea, tirant sa médaille et la baisant.

— Avez-vous vu le roi à Oudenarde, Harry? demanda sa maîtresse, qui étoit ferme jacobite, et n'auroit pas plus songé à renier son roi que son Dieu.

— Je n'ai vu que le jeune Hanovrien, dit Harry, le chevalier de Saint-George.

— Le roi, monsieur, le roi! » dirent les dames et miss Béatrix; et elle battit de ses jolies mains, et cria: « Vive le roi! »

En ce moment retentit comme la foudre un roulement de coups de marteaux à enfoncer les portes de la maison. Il étoit trois heures, et la compagnie arrivoit; et bientôt le domestique annonça le capitaine Steele et sa femme.

Le capitaine et mistress Steele, qui furent les premiers à arriver, étoient venus en voiture à Kensington de leur maison de campagne, la bicoque de Hampton-Wick, et « non de notre hôtel de Bloomsbury-square, » comme mistress Steele eut soin d'en informer les deux dames. Le fait est que Harry étoit arrivé aussi de Hampton le matin même, laissant le couple aux prises; car, de la chambre où il couchoit, dans des draps qui n'étoient pas des plus propres, tenu éveillé par la compagnie qui se trouvoit dans ces draps, et par la querelle qui avoit lieu dans la pièce voisine, il avoit pu entendre le soir et le matin le prêche au lit que mistress Steele étoit dans l'habitude de faire au pauvre Dick.

Le soir, cela avoit eu moins d'importance pour le coupable; Dick étoit gris, et, dans cet état, aucune criaillerie ne pouvoit influer sur sa bienveillance. M. Esmond l'entendit amadouant sa bien-aimée Prue de ce ton hébété que le punch et le claret produisent, et la suppliant de se rappeler qu'il y avoit dans *l'aut' chamb' un off'cier disdingué*, qui pouvoit l'entendre. Elle n'en continua pas moins de le traiter d'infâme soûlard, et ne fut interrompue dans ses harangues que par les ronflements du capitaine.

Le matin, la malheureuse victime s'éveilla avec un mal de tête et des remords de conscience, et le dialogue du soir recommença. « Pourquoi nous amenez-vous des capitaines à dîner

quand il n'y a pas une guinée dans la maison? Comment puis-je donner des dîners quand vous me laissez sans un schelling? Comment puis-je aller à Kensington comme une souillon dans ma robe de satin jaune devant tout ce beau monde? Je n'ai rien de convenable à mettre; je n'ai jamais rien. »

Et la dispute continua sur ce ton, M. Esmond interrompant l'entretien lorsqu'il menaça de devenir trop intime, en se mouchant aussi fort qu'il pouvoit, trompette au son de laquelle le calme revint. Mais Dick étoit charmant, si sa femme étoit odieuse, et c'étoit pour faire plaisir à M. Steele que les dames de Castlewood, qui étoient de fort grandes dames, invitoient mistress Steele.

Outre le capitaine et sa femme, il y eut belle et nombreuse compagnie, milady de Chelsea ayant envoyé ses laquais et sa livrée pour aider au modeste domestique de Kensington. Il y eut le lieutenant général Webb, l'aimable patron de Harry, dont la douairière s'empara, et qui étoit resplendissant de velours et de galons d'or; il y eut la nouvelle connoissance de Harry, le très-honorable Saint-John, esquire, le parent du général, qui fut plus charmé de lady Castlewood encore que de sa fille; il y eut un des plus grands seigneurs du royaume, le duc écossois de Hamilton, qui venoit d'être fait duc de Brandon en Angleterre; et deux autres nobles lords du parti tory, milord Ashburnham, et un autre que j'ai oublié; et, en fait de dames, Sa Grâce la duchesse d'Ormonde et ses filles, la lady Mary et la lady Betty, la première, comme mistress Béatrix, demoiselle d'honneur de la reine.

« Quelle réunion de tories! » dit à l'oreille d'Esmond le capitaine Steele, comme nous étions assemblés dans le parloir avant le dîner. Le fait est qu'à l'exception de Steele, toute la compagnie étoit de ce parti.

M. Saint-John fit ses compliments particuliers à mistress Steele, et l'enchanta tellement, qu'elle déclara qu'elle feroit de Steele un tory aussi.

« Ou voulez-vous faire de moi un whig? dit M. Saint-John. Je vous crois, madame, capable de convertir un homme à n'importe quoi.

— Si monsieur Saint-John vient jamais à Bloomsbury-square, je lui apprendrai ce que je sais, dit mistress Steele en baissant ses beaux yeux. Connoissez-vous Bloomsbury-square?

— Connois-je le Mall? connois-je l'Opéra? connois-je la beauté à la mode? Eh! Bloomsbury est tout ce qu'il y a de plus à la mode, dit M. Saint-John. C'est *rus in urbe*. Vous avez des jardins sur toute la route jusqu'à Hampstead, et des palais tout autour de vous, Southampton house et Montague house.

— Où vous allez vous battre en duel, infâmes que vous êtes, s'écria mistress Steele.

— Les dames en sont la cause! dit son interlocuteur. Madame, Dick est-il une bonne lame? Que le *Tatler* est charmant!

nous avons tous reconnu votre portrait dans le quarante-neuvième numéro, et je me mourois d'envie de vous connoître depuis que je le lus. « Aspasie doit être reconnue pour la première « du bel ordre de l'amour. » N'est-ce pas ainsi qu'est le passage? « Dans cette dame accomplie, l'amour est le constant effet, quoi- « que ce ne soit jamais le dessein; cependant, quoique sa mine « invite bien plus qu'elle ne commande, la voir est un frein im- « médiat à une conduite déréglée, et l'aimer est une éducation « libérale. »

— Oh! vraiment! dit mistress Steele, qui n'avoit pas l'air de comprendre un mot de ce que disoit le gentilhomme.

— Comment ne pas être accompli sous une telle maîtresse? dit M. Saint-John, toujours galant et avec force saluts.

— Maîtresse! Sur ma parole, monsieur! s'écrie la dame, si c'est de moi que vous parlez, monsieur, sachez que je suis la femme du capitaine Steele.

— Assurément, nous le savons tous, » répond M. Saint-John, gardant fort bien son sérieux; et M. Steele intervint, en disant: « Ce n'est point sur mistress Steele que j'ai écrit ce papier, quoique, en vérité, elle soit digne de tous les compliments que je pourrois lui faire, mais sur lady Elizabeth Hastings.

— J'ai toujours cru que ce papier étoit de M. Congreve, s'écrie M. Saint-John, montrant à M. Steele qu'il en savoit plus long sur ce sujet qu'il n'avoit fait semblant, et quel étoit l'original que M. Bickerstaffe avoit dessiné.

— Tom Boxer le dit dans son *Observateur*. Mais les oracles de Tom font souvent des bévues, réplique Steele.

— M. Boxer et mon mari étoient amis jadis, et, quand le capitaine fut malade de la fièvre, il est impossible d'avoir été meilleur que M. Boxer, qui venoit lui tenir compagnie tous les jours, et même amena le docteur Arbuthnot qui le guérit, dit tout bas mistress Steele.

— Vraiment, madame! comme cela est intéressant! dit M. Saint-John.

— Mais quand parut la dernière comédie du capitaine, M. Boxer n'y donna aucune attention (vous savez qu'il est l'homme de M. Congreve, et qu'il ne veut jamais dire un mot en faveur de l'autre théâtre), et cela a fâché mon mari.

— Oh! M. Boxer est l'homme de M. Congreve! dit M. Saint-John.

— M. Congreve a assez d'esprit par lui-même, s'écrie M. Steele. Personne ne m'a jamais entendu lui contester sa part, à lui ou à tout autre.

— J'entends dire que M. Addison est également fameux comme bel esprit et comme poëte, dit M. Saint-John. Est-il vrai qu'il ait mis la main à votre *Tatler*, monsieur Steele?

— Soit dans le sublime, soit dans le comique, nul ne sauroit approcher de lui, répond M. Steele.

— Foin de votre M. Addison, Dick ! s'écrie sa femme; un monsieur qui aime tant à se donner des airs et qui porte la tête si haut maintenant ! J'espère que milady est de mon sentiment; je ne puis souffrir ces blondins avec leurs cils blancs : parlez-moi d'un homme noir (tous les hommes noirs qui étoient à table applaudirent, et firent un salut à mistress Steele pour ce compliment). Quant à ce M. Addison, poursuivit-elle, il vient dîner avec le capitaine de temps en temps, il ne me dit jamais une parole; et puis ils montent, gris tous les deux, prendre une tasse de thé. Je me rappelle votre M. Addison quand il n'avoit pas d'autre habit que celui qu'il avoit sur le dos, et qui avoit une pièce au coude encore.

— En vérité! une pièce au coude! Vous m'intéressez, dit M. Saint-John. Il est charmant d'entendre parler d'un homme de lettres par la charmante femme d'un autre.

— Ah ! je pourrois vous en dire sur leur compte, continua la loquace dame. Qui pensez-vous que le capitaine ait ramassé maintenant ? Un petit bossu, un petit poucet qu'il appelle un poëte, un petit nabot de papiste.

— Chut! Il y en a deux dans sa chambre, dit tout bas son compagnon.

— Oh ! je l'appelle papiste parce que son nom est Pope[1], dit la dame. C'est seulement que j'aime à plaisanter. Et ce petit nain a écrit une pastorale, un poëme où il n'est question que de bergers et de bergères, vous savez.

— Et le berger est fait comme sa houlette, » dit ma maîtresse, riant à son bout de table.

Sur quoi mistress Steele dit qu'elle ne savait pas, mais que le capitaine avoit amené à la maison ce drôle de petit être quand elle étoit au lit de son premier garçon, et que c'étoit une bénédiction qu'il ne fût pas venu plus tôt; et que Dick étoit comme un fou pour son génie, et qu'il étoit toujours comme un fou pour une bêtise ou pour une autre.

« Lequel des *Tatlers* préférez-vous, mistress Steele ? demanda M. John.

— Je n'en ai jamais lu qu'un, et je trouve que c'est un tas de drogues, monsieur, dit la dame. Un tel fatras au sujet de Bickerstaffe, et Distaff, et Quaterstaff, c'est là tout ! Voilà le capitaine qui continue de sabler le bourgogne; je sais qu'il ne s'arrêtera que lorsqu'il sera gris.... Capitaine Steele !

— Je bois à vos beaux yeux, ma chère, » dit le capitaine, qui avoit l'air de trouver sa femme charmante et de prendre pour argent comptant tous les compliments satiriques qu'elle recevoit de M. Saint-John.

Pendant tout ce temps la fille d'honneur avoit essayé de faire causer M. Esmond, et sans doute elle le déclara un ennuyeux

1. *Pope* veut dire pape. (*Note du traducteur.*)

personnage ; car, par suite de quelque méprise, juste au moment où il alloit se glisser sur le siége vide, il fut placé bien loin de la chaise de Béatrix, qui s'assit entre Sa Grâce et milord Ashburnham, et haussa ses adorables épaules blanches, et jeta un regard à son cousin, comme pour dire : « Plaignez-moi. » Milord duc et sa jeune voisine furent bientôt en conversation très-animée et très-intime. Mistress Béatrix ne pouvoit pas plus s'empêcher de faire usage de ses yeux, que le soleil ne peut s'empêcher de luire et de mettre en feu ceux sur lesquels il luit. On avoit à peine achevé le premier service, que déjà le dîner sembloit bien long à Esmond ; la soupe ne faisoit que d'arriver, que déjà il croyoit avoir été des heures à table; et quant aux gelées, il crut qu'elles ne finiroient jamais,

Enfin les dames se levèrent, Béatrix lançant à son duc un regard de Parthe comme elle se retiroit; on apporta une autre bouteille et d'autres verres, et des santés furent proposées. M. Saint-John demanda à Sa Grâce le duc de Hamilton, et à la compagnie, de boire à la santé de Sa Grâce le duc de Brandon. Un autre lord porta la santé du général Webb : « Et puisse-t-il obtenir le commandement que mérite le plus brave officier du monde! » M. Webb remercia la compagnie, complimenta son aide de camp, et combattit de nouveau son fameux combat.

« Il est fatigant, dit tout bas en françois M. Saint-John, avec sa trompette de Wynendael. »

Le capitaine Steele, qui n'étoit pas de notre bord, porta loyalement la santé du duc de Marlborough, le plus grand général du siècle.

« Je bois au plus grand général de tout mon cœur, dit M. Webb; il n'y a pas à lui contester ce titre. C'est au général que je bois, et non pas au duc, monsieur Steele. »

Et le vigoureux vieillard vida son verre; à quoi Dick répondit en se versant et en buvant deux rasades, l'une pour le général et l'autre pour le duc.

Et alors Sa Grâce de Hamilton, se levant avec des yeux étincelants (nous avions tous bu passablement), proposa la santé de la charmante, de l'incomparable mistress Béatrix Esmond ; nous la bûmes tous avec acclamations, et milord Ashburnham surtout, avec un cri d'enthousiasme.

« Quel dommage qu'il existe une duchesse de Hamilton ! » dit tout bas Saint-John, qui avoit bu plus de vin et cependant étoit plus de sang-froid que la plupart des autres; et nous entrâmes au salon, où les dames prenoient leur thé. Quant au pauvre Dick, nous fûmes obligés de le laisser seul à table, où il débitoit avec force hoquets les vers de la *Campagne*, où le plus grand des poëtes avoit célébré le plus grand des généraux, et Harry Esmond, une demi-heure après, le trouva dans un état d'ivresse plus avancé, et pleurant sur la trahison de Tom Boxer.

Le salon fut tout sombre pour le pauvre Harry, en dépit de sa

grande illumination. Béatrix lui parla à peine. Quand milord fut parti, elle se rabattit sur le second rang, et dirigea sur mon jeune lord Ashburnham tout le feu de ses yeux et toutes les séductions de son esprit. La plus grande partie de la compagnie se mit à jouer aux cartes, et M. Saint-John, après avoir bâillé au nez de mistress Steele, qu'il ne se soucioit plus de taquiner, et après avoir entretenu avec tout le brillant et tout l'entrain qui le caractérisoient lady Castlewood, qu'il proclamoit belle d'un genre de beauté bien supérieure à celle de sa fille, prit bientôt congé et se retira. Le reste de la compagnie le suivit promptement, milord Ashburnham le dernier, jetant des regards de feu sur la souriante jeune tentatrice, qui avoit fait tomber dans ses fers d'autres cœurs que le sien.

Sans doute comme étant de la famille, M. Esmond crut devoir être le dernier à se retirer; il resta après que les carrosses furent partis, après que la chaise et les flambeaux de sa tante la douairière se furent mis en marche dans les ténèbres vers Chelsea, et que se furent couchés les gens de la ville qui avoient été attirés dans le square par la curiosité de contempler cet assemblage inusité de chaises et de voitures, de laquais et de porteurs de torches. Le misérable attendit encore quelques minutes pour voir si mademoiselle daigneroit au départ lui accorder un sourire ou un mot de consolation. Mais son enthousiasme du matin étoit tout à fait éteint, ou il lui convenoit d'être d'humeur différente. Elle se mit à plaisanter sur la mauvaise tournure de lady Betty, et contrefit les manières vulgaires de mistress Steele; puis elle porta sa petite main à sa bouche et bâilla, alluma un flambeau, et haussa les épaules, et, faisant à M. Esmond une impertinente révérence, elle alla se mettre au lit.

« La journée avoit si bien commencé, Henry, que j'espérois qu'elle finiroit mieux, » fut toute la consolation que la tendre maîtresse du pauvre Esmond put lui donner; et tout en se traînant seul et à pied chez lui à travers l'obscurité, il pensa avec une rage amère au cœur, et un sentiment de quasi-révolte contre le sacrifice qu'il avoit fait : « Elle voudroit de moi, pensa-t-il, si j'avois un nom à lui donner. Sans ma promesse à son père, j'aurois mon rang et ma maîtresse aussi. »

Je suppose que la vanité d'un homme est plus forte qu'aucune autre passion en lui; car je rougis, même à présent, quand je me rappelle l'humiliation de ces jours éloignés, dont le souvenir me fait souffrir encore, quoique la fièvre du désir déçu soit passée depuis plus de vingt ans. Quand les descendants de l'auteur viendront à lire ces Mémoires, je me demande s'ils auront éprouvé dans leur vie une défaite et une honte semblables. Auront-ils été aux genoux d'une femme qui les aura écoutés, qui aura joué avec eux et ri avec eux; qui, les attirant par ses amorces et ses caresses, et avec des yeux souriants qui vous disent oui, se sera moquée d'eux, et, les voyant à genoux, leur

aura tourné le dos et les aura laissés là? Toute cette honte, M. Esmond eut à la subir; et il se soumit, et il se révolta, et revint bientôt ramper pour recevoir d'autres soufflets.

Après cette fête, le carrosse du jeune lord Ashburnham ne fit qu'aller et venir dans Kensington-square; madame sa mère vint faire visite à la maîtresse d'Esmond, et à chaque assemblée de la ville, où la fille d'honneur faisoit son apparition, vous pouviez être sûr de voir le jeune gentilhomme dans une toilette nouvelle chaque semaine, et paré de tout ce que son tailleur et son brodeur avoient pu trouver de plus beau. Milord étoit toujours à adresser des compliments à M. Esmond, l'invitant à dîner, lui offrant des chevaux à monter, et lui donnant mille marques étranges d'égards et de bon vouloir. Enfin, un soir au café, où milord étoit très-rouge et très-animé à force de boire, il se précipite sur M. Esmond, et s'écrie :

« Félicitez-moi, mon très-cher colonel, je suis le plus heureux des hommes.

— Quand on est le plus heureux des hommes, on peut bien se passer de félicitations, dit M. Esmond. Quelle est la cause de cette félicité suprême?

— Ne l'avez-vous pas appris? dit-il. Ne savez-vous pas? Je croyois que la famille vous disoit tout : l'adorable Béatrix a promis d'être à moi.

— Quoi! s'écria M. Esmond, qui avoit passé d'heureuses heures avec Béatrix le matin même, qui avoit fait pour elle des vers qu'elle avoit chantés au clavecin.

— Oui, dit-il, j'ai été chez elle aujourd'hui. Je vous ai vu qui alliez vers Knightsbridge, comme je passois dans ma voiture; et elle avoit l'air si aimable et elle m'a parlé avec tant de bonté, que je n'ai pu m'empêcher de tomber à ses genoux, et.... et.... enfin je suis le plus heureux de tous les hommes, et je suis très-jeune; mais elle dit que je vieillirai, et vous savez que je serai majeur dans quatre mois; et il y a fort peu de différence entre nous; et je suis si heureux! Je voudrois bien régaler la compagnie. Faisons venir une bouteille, une douzaine de bouteilles, et buvons à la santé de la plus jolie femme d'Angleterre. »

Esmond laissa le jeune lord vider rasade sur rasade, et s'en alla à Kensington demander si la nouvelle étoit vraie. Elle n'étoit que trop positive : l'air triste et compatissant de sa maîtresse le lui apprit; puis elle lui raconta ce qu'elle en savoit, et comme quoi mon jeune lord avoit fait son offre, une demi-heure après qu'Esmond étoit parti le matin, et dans la chambre même où étoit encore sur le clavecin la chanson qu'Esmond avoit composée et que Béatrix et lui avoient chantée ensemble

---

LIVRE TROISIÈME,

CONTENANT LA FIN DES AVENTURES DE M. ESMOND EN ANGLETERRE.

CHAPITRE PREMIER.

J'arrive à la fin de mes batailles et de mes blessures.

Ce désir fiévreux de se faire une petite réputation qu'avoit eu Esmond le quitta, maintenant peut-être qu'il avoit atteint une partie de ses vœux, et que le grand motif de son ambition n'existoit plus. S'il aspiroit aux honneurs militaires, c'étoit pour se relever aux yeux de Béatrix. Après la naissance et la richesse, c'étoit la seule espèce de rang qui eût du prix pour elle. C'étoit l'enjeu le plus vite gagné ou perdu aussi ; car la robe est un jeu bien long qui demande toute une vie d'exercice ; et se distinguer dans les lettres ou dans l'Église n'eût pas avancé le moins du monde dans ses plans le pauvre gentilhomme. Il n'avoit donc d'autre couleur à jouer que la rouge, et il la joua ; et ce fut, à vrai dire, la cause de son rapide avancement, car il s'exposa plus qu'on ne fait communément, et risqua plus pour gagner davantage. Est-il le seul homme qui ait mis sa vie sur un enjeu qui ne valoit pas la peine d'être gagné ? Un autre risque sa vie (et son honneur, aussi, quelquefois) contre un paquet de billets de banque ou une aune de ruban bleu, ou un siége au Parlement, et quelques-uns pour le simple plaisir et enivrement de la chasse, comme feront une centaine de casse-cous, braillant et galopant à qui mieux mieux à la queue d'un sale renard, qui doit être le prix de l'heureux vainqueur de cette course.

A la nouvelle de l'engagement pris par Béatrix, le colonel Esmond fut atterré sous le coup, et résolut de remettre au fourreau une épée qui ne lui pouvoit plus rien obtenir dont il se souciât ; et dans cette sombre disposition d'esprit, il se détermina à se retirer du régiment, à la grande satisfaction du capitaine qui étoit immédiatement au-dessous de lui, qui se trouvoit être un jeune gentilhomme fort à son aise, lequel s'empressa de payer à M. Esmond mille guinées pour son brevet de major au régiment de Webb, et resta sur le carreau à la campagne suivante. Peut-être Esmond n'eût-il pas été fâché de partager sa destinée. Il étoit plus que jamais le chevalier de la Triste-Figure. Son

humeur sombre devoit l'avoir rendu parfaitement odieux à ses camarades ; car, sous la tente, on aime un joyeux compagnon, et on se rit d'un guerrier mélancolique qui soupire toujours après sa Dulcinée.

Les deux dames de Castlewood approuvèrent que M. Esmond quittât le service ; et son bon général entra dans son désir de se retirer, et l'aida à se défaire de sa commission qui lui mit une jolie somme en poche. Mais lorsque le commandant en chef revint en Angleterre et fut forcé, en dépit qu'il en eût, de nommer le lieutenant général Webb au commandement d'une division de l'armée en Flandre, le lieutenant général pria si vivement le colonel Esmond d'être son aide de camp et son secrétaire militaire, qu'Esmond ne put résister aux instances de son digne patron, et rentra en campagne, non plus attaché à aucun régiment, mais sous les ordres de Webb. Quelles devoient être les angoisses continuelles[1] qui torturoient le tendre cœur des épouses et des mères dans ces terribles jours où chaque gazette rendoit compte de morts et de combats, et où, l'anxiété présente apaisée, et la personne aimée saine et sauve, restoit toujours la crainte qu'une autre bataille ne fût livrée, dont la prochaine lettre de Flandres apporteroit le récit ; en sorte que les pauvres créatures avoient à souffrir et à trembler pendant toute la campagne? Quelles que fussent les terreurs de la maîtresse d'Esmond (et la plus sensible des femmes dut en éprouver de bien vives pour ses deux fils, comme elle les appeloit), elle ne les laissa jamais paroître, et cacha son appréhension comme elle cachoit sa dévotion et ses charités. Ce fut seulement par hasard qu'Esmond, errant dans Kensington, y vit sa maîtresse sortir d'une misérable chaumière, et apprit qu'elle avoit là une vingtaine de malheureux qu'elle visitoit et secouroit dans la maladie et le besoin, et qui la bénissoient chaque jour. Chaque jour elle alloit de bonne heure à l'église (quoique, le dimanche surtout, elle encourageât et favorisât toute sorte d'enjouement et d'innocente gaieté dans son petit ménage), et par des notes inscrites alors sur des tablettes à elle, et de pieuses compositions écrites avec une charmante ferveur sans art que les meilleurs ecclésiastiques n'auroient pu surpasser, elle montra combien son cœur étoit tendre, combien humble et pieux étoit son esprit; quelles appréhensions douloureuses elle enduroit en silence, et avec quelle confiance fidèle elle s'en remettoit du soin de ceux qu'elle aimoit à l'imposant dispensateur de la vie et de la mort.

Quant à milady de Chelsea, la nouvelle mère adoptive d'Esmond, elle étoit à présent d'un âge où le danger d'autrui ne trouble jamais beaucoup le repos. Elle tenoit plus aux atouts qu'à la plupart des autres choses de ce monde. Elle étoit passablement ferme dans sa propre foi, mais elle n'étoit plus très-

1 Quelles en effet? *Ps.* XCI, 2, 3, 7. — R. E.

hostile à la nôtre. Elle avoit pour directeur un brave homme de François, d'humeur accommodante, qu'on appeloit M. Gauthier, qui étoit un homme du monde, qui faisoit la partie du doyen Atterbury, le voisin de milady à Chelsea, et étoit bien avec tout le parti de la Haute Église. Sans doute, M. Gauthier savoit quelle étoit la position particulière d'Esmond, car il correspondoit avec Holt, et traitoit toujours le colonel Esmond avec une bienveillance et des égards tout particuliers; mais pour de bonnes raisons le colonel et l'abbé ne parloient jamais de cela ensemble; et; de la sorte, ils restèrent parfaitement bons amis.

Tous ceux qui fréquentoient la maison de milady de Chelsea étoient du parti tory et de la Haute Église. Mme Béatrix étoit aussi fanatique royaliste que sa vieille parente. Elle portoit sur son cœur le portrait du roi; elle avoit de ses cheveux; elle protestoit que c'étoit le plus outragé, le plus brave, le plus accompli, le plus infortuné et le plus beau des princes. Steele, qui se querelloit avec beaucoup de ses amis du parti tory, mais jamais avec Esmond, avoit coutume de dire au colonel que la maison de sa parente étoit un foyer d'intrigues tory; que Gauthier étoit un espion; qu'Atterbury étoit un espion; qu'il partoit constamment de cette maison des lettres pour la reine à Saint-Germain: sur quoi Esmond répondoit en riant que l'on disoit aussi dans l'armée que le duc de Marlborough étoit un espion et en correspondance avec cette famille autant qu'aucun jésuite. Et sans entrer vivement dans cette controverse, Esmond avoit pris franchement le parti de sa famille. Il lui sembloit que le roi Jacques III étoit de droit incontestable roi d'Angleterre, et qu'à la mort de sa sœur il vaudroit mieux l'avoir pour maître qu'un étranger. Nul n'admiroit plus que lui le roi Guillaume; pour lui, c'étoit un héros, un vainqueur, le plus brave, le plus juste, le plus sensé des hommes; mais c'étoit par l'épée qu'il avoit conquis le pays, et il le gouvernoit au même titre que l'avoit gouverné le grand Cromwell, qui étoit un véritable et grand souverain. Mais qu'un prince étranger, despotique, venu d'Allemagne, qui se trovouit descendre de Jacques Ier, prît possession de cet empire, cela paroissoit à M. Esmond une monstrueuse injustice: du moins, tout Anglois avoit le droit de protester, et le premier de tous, le prince anglois, héritier légitime. Quel homme de cœur, ayant à soutenir une telle cause, s'y refuseroit? Quel homme d'honneur, ayant une telle couronne à revendiquer, ne combattroit pas pour l'avoir? Mais c'étoit une race prédestinée. Ce prince avoit contre lui un ennemi dont il ne triompheroit pas; et cet ennemi, c'étoit lui-même. Il avoit une épée au côté, mais il n'osoit pas la tirer. Il laissoit échapper ses chances, tandis qu'il étoit aux bras des filles d'Opéra, ou qu'il pleurnichoit aux genoux des prêtres, leur demandant pardon: et le sang des héros, et le dévouement des cœurs honnêtes, et la patience, le courage et la fidélité, tout se [illegible]nsoit pour lui en vain.

Milady de Chelsea, lorsque son fils Esmond annonça à Sa Seigneurie qu'il se proposoit de faire la campagne suivante, prit congé de lui avec une gaieté parfaite, et étoit déjà à jouer au piquet avec sa dame de compagnie, avant qu'il eût tout à fait quitté la chambre. « Tierce au roi! » furent les derniers mots qu'il lui entendit prononcer. Le jeu de la vie étoit près de finir pour la bonne dame; et, trois mois après, elle se mit au lit, d'où elle s'envola sans douleur, à ce qu'écrivit l'abbé Gauthier à M. Esmond, alors avec son général sur la frontière de France. Lady Castlewood étoit avec elle à sa dernière heure, et avoit écrit aussi; mais ces lettres doivent avoir été prises par un corsaire dans le bâtiment qui les apportoit; car Esmond ne sut rien de leur contenu avant son retour en Angleterre.

Milady Castlewood avoit tout laissé au colonel Esmond, « comme réparation du tort qui lui avoit été fait, » étoit-il écrit dans son testament. Mais sa fortune n'étoit pas grand'chose, car elle n'avoit jamais été considérable, et l'honnête vicomtesse avoit sagement placé la plus grande partie de son argent en une rente viagère qui s'éteignit avec elle. Cependant il y avoit la maison et les meubles, l'argenterie et les tableaux de Chelsea, et une somme d'argent déposée chez son négociant, sir Josiah Child; ce qui, le tout ensemble, réalisa une somme de trois cents livres par an, en sorte que M. Esmond se trouva, sinon riche, au moins son aise pour la vie. De plus, il y avoit ses fameux diamants, qu'on avoit dit valoir des sommes fabuleuses, mais que le joaillier déclara ne devoir pas aller à plus de quatre mille livres. Ces diamants, quoi qu'il en soit, le colonel Esmond les réserva, ayant pour eux une destination particulière; mais la maison de Chelsea, l'argenteri les meubles, etc., à l'exception d'un petit nombre d'objets qu'il garda, furent vendus par ses ordres, et l'argent de la vente fut mis dans les fonds publics, de façon à réaliser le susdit revenu de trois cents livres.

Ayant maintenant quelque chose à laisser, il fit un testament et l'envoya en Angleterre. L'armée étoit alors en présence de l'ennemi; et on s'attendoit chaque jour à une grande bataille. On savoit que le général en chef étoit en disgrâce, et que les partis, en Angleterre, étoient très-forts contre lui; et il n'étoit pas de coup que ce grand et hardi joueur ne voulût tenter pour rétablir sa fortune, qui sembloit désespérée. Frank Castlewood étoit avec le colonel Esmond, son général ayant volontiers pris le jeune seigneur dans son état-major. Il avoit fini, à cette époque, d'étudier les fortifications à Bruxelles. Le fort qu'il assiégeoit avoit cédé, je crois, et milord y étoit non-seulement entré enseignes déployées, mais en étoit ressorti. Il racontoit ses escapades avec un admirable comique, et étoit le plus charmant jeune vaurien de l'armée.

Il est inutile de dire que le colonel Esmond avoit légué jusqu'au dernier sou de sa petite fortune à ce garçon. C'étoit la ferme

conviction du colonel que la prochaine bataille mettroit fin à ses jours ; car il se sentoit las du soleil, et tout à fait disposé à lui dire adieu ainsi qu'à la terre. Frank ne vouloit pas écouter les sombres pressentiments de son camarade, et juroit qu'il célébreroit son jour de naissance à Castlewood, cet automne, après la campagne. Il avoit entendu parler de l'engagement pris par sa sœur. « Si le prince Eugène va à Londres, dit Frank, et que Trix puisse jeter le grappin sur lui, elle plantera là Ashburnham pour Son Altesse. Je vous dis qu'elle lançoit des œillades au duc de Marlborough, lorsqu'elle n'avoit que quatorze ans, et qu'elle jouoit de la prunelle avec le pauvre petit Blandford. Je ne voudrois pas l'épouser, Harry, quand ses yeux seroient deux fois aussi grands. Je vais m'en donner. Je m'accorderai toutes les jouissances possibles d'ici à trois ans. J'aurai alors jeté ma gourme, et j'épouserai quelque paisible, posée, modeste, sensible vicomtesse; je chasserai au lévrier, et m'établirai à Castlewood. Peut-être représenterai-je le comté.... Non, du diable ! c'est vous qui le représenterez. Vous avez la cervelle de la famille. Par le ciel, mon cher vieux Harry, vous avez la meilleure tête et le meilleur cœur de toute l'armée ; et tout le monde le dit.... Et quand la reine mourra, et que reviendra le roi, pourquoi n'iriez-vous pas à la chambre des communes, et ne seriez-vous pas ministre, et ne seriez-vous pas pair, et tout ce qui s'ensuit ? Vous, tué dans la prochaine affaire ! Je parie douze bouteilles de vin de Bourgogne que vous n'êtes pas touché. Mohun est remis de sa blessure. Il est toujours avec le caporal John maintenant. Dès que je verrai sa vilaine face, je cracherai dessus. J'ai pris des leçons du Père.... du capitaine Holtz, à Bruxelles. Quel homme c'est ! Il sait tout. » Esmond dit à Frank de prendre garde que le savoir du P. Holt étoit assez dangereux, ne sachant pas, il est vrai, jusqu'où le Père avoit poussé l'éducation de son élève.

Les gazetiers et écrivains des deux côtés, françois et anglois, avoient rendu suffisamment compte de cette sanglante bataille de Blarignies ou Malplaquet, qui fut la dernière et la plus chèrement achetée des victoires du grand duc de Marlborough. Dans ce terrible combat, près de deux cent cinquante mille hommes étoient engagés, sur lesquels plus de trente mille furent tués ou blessés (les alliés perdirent deux fois autant d'hommes que les François qu'ils avoient vaincus) ; et cet effroyable carnage eut très-probablement lieu parce qu'un grand général voyoit son crédit ébranlé dans son pays, et qu'il croyoit le rétablir par une victoire. Si tels furent les motifs qui décidèrent le duc de Marlborough à risquer ce formidable enjeu, et à sacrifier en désespéré la vie de trente mille braves, afin de pouvoir figurer une fois de plus dans une gazette et conserver ses places et ses pensions un peu plus longtemps, l'événement déjoua cet horrible et égoïste dessein, car la victoire fut achetée à un prix dont aucune nation, si avide qu'elle puisse être de gloire, ne voudroit payer aucun

triomphe La bravoure des François fut aussi remarquable que la furieuse valeur de leurs assaillants. Nous leur prîmes quelques vingtaines de drapeaux et quelques pièces d'artillerie; mais nous laissâmes vingt mille des plus braves soldats du monde autour des retranchements dont l'ennemi avoit été chassé. Il se retira en très-bon ordre. Le charme étoit rompu, les François n'étoient plus sous le coup de la panique qui les poursuivoit depuis le désastre de Hochstedt; et à présent qu'ils combattoient sur le seuil de leur pays, ils montroient une héroïque ardeur de résistance, que nous n'avions pas encore rencontrée dans le cours de leur guerre agressive. Si la bataille avoit mieux réussi, le vainqueur auroit pu obtenir le prix pour lequel il l'avoit livrée. Telle qu'elle fut (et justement, je crois), le parti opposé au duc, en Angleterre, fut indigné de cette extravagante prodigalité de sang, et demanda plus vivement que jamais le rappel d'un chef que la cupidité et le désespoir pouvoient pousser plus loin encore. Après ce sanglant combat de Malplaquet, je puis répondre que, dans les quartiers hollandois et dans les nôtres, et parmi les régiments mêmes et les commandants dont la bravoure avoit été la plus remarquable dans cette effroyable journée de carnage, le cri général étoit que c'étoit assez de guerre comme cela. Les François étoient repoussés dans leurs propres frontières, et avoient restitué toutes leurs conquêtes et le butin de Flandre. Quant au prince de Savoie, avec qui notre commandant en chef, pour des raisons à lui connues, étoit plus intime que jamais, on savoit qu'il n'étoit pas animé seulement par une haine politique, mais par une rage personnelle contre le vieux roi de France : le généralissime impérial n'oublia jamais le dédain témoigné par Louis à l'abbé de Savoie, et, à l'humiliation et la ruine de Sa Majesté très-chrétienne, le saint empereur romain trouvoit son compte. Mais que nous faisoient ces querelles, à nous libres citoyens d'Angleterre et de Hollande ? Tout despote qu'il étoit, le monarque françois étoit encore le chef de la civilisation européenne, plus vénérable dans sa vieillesse et ses malheurs qu'à l'époque de ses plus brillants succès ; tandis que son adversaire n'étoit qu'un tyran demi-barbare, à la tête d'une horde de Croates et de Pandours, c'est-à-dire de pillards et d'assassins, qui composoient la moitié de son armée, remplissant notre camp de leurs étranges figures, barbus comme ces mécréants de Turcs leurs voisins, et portant dans la guerre chrétienne leurs habitudes païennes de rapine, de luxure et de meurtre. Falloit-il verser le meilleur sang d'Angleterre et de France, pour que le saint maître apostolique et romain de ces bandits prît sa revanche sur le roi chrétien ? Et c'étoit pour ce résultat que nous nous battions ; pour cela que chaque village, chaque famille d'Angleterre, pleuroit la mort de fils et de pères bien-aimés ! Même à table, nous n'osions pas nous parler les uns aux autres de Malplaquet, tant étoient épouvantables les

vides laissés dans notre armée par le canon de cette sanglante affaire. C'étoit à fendre le cœur, pour un officier qui en avoit un, de parcourir ses lignes après cela, un jour de parade, et de n'y plus retrouver des centaines de camarades, de tout rang, qui s'étoient réunis la veille, pleins de courage et de gaieté, autour des drapeaux déchirés et noircis. Où étoient nos amis? Quand notre grand duc nous passa en revue, parcourant nos lignes avec son beau cortége de généraux et d'aides-de camp pimpants, s'arrêtant çà et là pour remercier un officier avec ces sourires et saluts expressifs dont Sa Grâce étoit toujours si prodigue, ce fut à peine s'il eut une acclamation, quoique Cadogan, avec un jurement, eût poussé son cheval en criant : « Damnation ! pourquoi donc ne dites-vous rien? » Mais les hommes n'avoient pas le cœur à cela; il n'en étoit pas un qui ne songeât : « Où est mon camarade? Où est mon frère, qui combattoit à côté de moi, ou mon cher capitaine qui me menoit hier? » C'étoit le plus triste spectacle que j'aie jamais vu, et le *Te Deum* chanté par nos chapelains, la plus lamentable et la plus lugubre satire.

Le général d'Esmond ajouta une marque honorable de plus à toutes celles qu'il avoit rapportées de vingt batailles, et reçut dans l'aine une blessure qui le mit sur le dos; et vous pouvez être sûr qu'il se consola de son inaction et de ses souffrances en déblatérant contre le commandant en chef. « Le caporal John a autant d'affection pour moi, disoit-il, que le roi David en avoit pour le général Urie; aussi me donne-t-il toujours le poste du danger. » Il persista jusqu'à son dernier jour à croire que l'intention du duc étoit qu'il fût battu à Wynendael, et qu'il l'avoit envoyé exprès avec peu de forces, dans l'espoir qu'il y resteroit sur le carreau. Esmond et Frank Castlewood s'en tirèrent tous deux sans blessure, quoique la division que commandoit notre général eût encore plus souffert qu'aucune autre, ayant à soutenir non-seulement la canonnade ennemie, qui étoit très-chaude et bien servie, mais les charges furieuses et réitérées de la fameuse maison du roi, que nous eûmes à recevoir et à repousser à plusieurs reprises à coups de fusil et de baïonnette, avec nos quatre lignes de mousquetaires et de piquiers. On dit que le roi d'Angleterre ne nous chargea pas moins de douze fois ce jour-là, avec la maison du roi de France. L'ancien régiment d'Esmond, les fusiliers du général Webb, faisoit partie de la division que leur colonel commandoit. Le général fut trois fois au centre du carré des fusiliers, commandant le feu à chaque charge des François; et, après l'action, Sa Grâce le duc de Berwick envoya ses compliments à son ancien régiment et à leur colonel pour leur conduite sur le champ de bataille.

Nous bûmes à la santé de milord Castlewood et à sa majorité, le 25 de septembre, l'armée étant alors devant Mons; et ici le colonel Esmond ne fut pas aussi heureux qu'il l'avoit été dans des affaires beaucoup plus dangereuses, et il fut atteint par une

balle morte juste au-dessus de sa première blessure, ce qui fut cause qu'elle se rouvrit, avec fièvre, crachement de sang, et autres vilains symptômes à la suite, et, en un mot, le mit à deux doigts de sa perte. Le bon jeune homme, son parent, soigna son aîné avec une affection et une sollicitude des plus louables, jusqu'à ce qu'il fût déclaré hors de danger par les docteurs; et alors Frank partit, passa l'hiver à Bruxelles, et là, sans doute, assiégea quelque autre forteresse. Peu de jeunes gens auroient renoncé aussi longtemps et aussi gaiement que le fit Frank à leurs plaisirs; son joyeux babil adoucit pour Esmond maint long jour de peine et de langueur. Frank étoit supposé encore au chevet de son parent un mois après qu'il l'avoit quitté; car il arriva des lettres de sa mère, pleines de remercîments pour le jeune gentilhomme des soins qu'il prenoit de son frère aîné (ainsi que la maîtresse d'Esmond vouloit bien affectueusement l'appeler); et M. Esmond ne se pressa point de la désabuser, quand le bon jeune compagnon fut parti pour son congé de Noël. Il fut aussi agréable pour Esmond étendu sur son lit d'observer le plaisir du jeune homme à l'idée d'être libre, que de remarquer ses innocents efforts pour déguiser sa satisfaction de partir. Il est des jours où un flacon de vin de Champagne au cabaret, et une compagne aux joues rouges pour le partager, sont de trop fortes tentations pour toute jeune tête ardente. Je ne vais pas faire le moraliste et crier : « Fi donc! » Depuis des siècles je sais ce que prêchent les vieillards et ce que font les jeunes gens; et que ces patriarches ont eu aussi leurs moments de foiblesse, depuis qu'il y a longtemps le père Noé tomba sur le nez après avoir découvert le vin. Frank partit donc pour ses plaisirs de Bruxelles, capitale où maint jeune officier de notre armée déclaroit trouver infiniment plus de distraction qu'à Londres même; et M. Henry Esmond resta à garder la chambre, où il écrivit une belle comédie que sa maîtresse proclama sublime, et qui ne fut pas jouée moins de trois fois de suite à Londres l'année suivante.

Là, comme il étoit à se soigner, M. Holtz, qui avait le don de l'omniprésence, reparut, et resta tout un mois à Mons, où non-seulement il gagna le colonel Esmond au parti du roi en politique (ce parti ayant toujours été celui de la famille Esmond), mais où il entreprit de revenir sur la question de controverse entre les deux Églises, et de ramener Esmond à la religion dans laquelle il avoit été baptisé dans son enfance. Holtz était un casuiste adroit et instruit et il présentoit le cas entre l'Église angloise et la sienne de telle manière, que ceux qui accordoient ses prémisses devaient nécessairement accepter ses conclusions. Il parla de la délicate santé d'Esmond, des chances de mort, etc., et appuya sur les immenses avantages que le malade pouvoit perdre, avantages que l'Église d'Angleterre ne contestoit pas à ceux de la communion romaine : comment le pourroit-elle, sortant de cette Église,

et n'en étant qu'un rejeton? Mais M. Esmond dit que son Église étoit l'Église de son pays, à laquelle il vouloit rester fidèle : libre à d'autres de choisir un autre culte et de souscrire à d'autres articles de foi, soit à Rome, soit à Augsbourg. Mais si le bon Père s'imaginoit qu'Esmond se rallieroit à la communion romaine par peur des conséquences, et que toute l'Angleterre couroit le risque d'être damnée pour cause d'hérésie, Esmond, pour sa part, étoit parfaitement disposé à en courir la chance avec d'innombrables millions de ses compatriotes qui avoient été nourris dans la même foi et avec quelques-uns des plus nobles, des plus francs, des plus purs, des plus sages, des plus pieux et des plus instruits hommes et femmes du monde.

Quant à la question politique, sur cela M. Esmond pouvoit s'entendre beaucoup plus facilement avec le Père, et étoit arrivé à la même conclusion, quoique, peut-être, par une voie différente. Le droit divin, au sujet duquel le docteur Sacheverel et le parti de la Haute Église en Angleterre faisoient en ce moment même tant d'embarras, libre à eux de le tenir pour bon s'ils le vouloient. Si Henry Cromwell, et son père avant lui, avoient été couronnés et sacrés (et on auroit trouvé assez d'évêques pour le faire), il sembloit à M. Esmond qu'ils auroient eu pour eux le droit divin tout autant qu'aucun Plantagenêt, ou Tudor, ou Stuart. Mais le vœu du pays étant incontestablement pour une monarchie héréditaire, Esmond pensoit qu'un roi anglois venu de Saint-Germain valoit et convenoit mieux qu'un prince allemand de Herrenhausen, et que, s'il ne convenoit point à la nation, on trouveroit quelque autre Anglois pour prendre sa place; et ainsi, sans enthousiasme frénétique, et sans être à genoux devant cette monstrueuse généalogie que les tories vouloient considérer comme divine, il étoit prêt à dire : « Vive le roi Jacques ! » quand la reine prendroit le chemin des rois et des roturiers.

« Je crains, colonel, que vous ne soyez qu'un républicain au fond du cœur, dit le prêtre avec un soupir.

— Je suis un Anglois, dit Harry, et prends mon pays comme je le trouve. La volonté de la nation étant pour l'Église et le roi, je suis comme elle, pour l'Église et le roi, mais l'Église angloise et le roi anglois; et voilà pourquoi votre Église n'est pas la mienne, quoique votre roi soit le mien. »

Bien qu'ils eussent perdu la bataille de Malplaquet, ce furent les François dont le courage fut relevé par cette affaire, tandis que celui des vainqueurs en fut abattu; et l'ennemi rassembla une armée plus grande que jamais, et fit de prodigieux efforts pour la campagne prochaine. Le maréchal Berwick étoit avec les François cette année; et nous apprîmes que le maréchal Villars souffroit encore de sa blessure, brûloit d'en venir aux mains avec notre duc, et juroit qu'il nous combattroit dans sa voiture. Le jeune Castlewood revint à la hâte de Bruxelles, aus-

sitôt qu'il sut que la bataille alloit recommencer; et l'arrivée du chevalier de Saint-George fut annoncée pour le mois de mai. « C'est la troisième campagne du roi, et aussi la mienne, » aimoit à dire Frank. Il étoit revenu plus grand jacobite que jamais, et Esmond soupçonnoit que quelque belle conspiratrice de Bruxelles avoit enflammé l'ardeur du jeune homme. Le fait est qu'il avouoit avoir reçu un message de la reine, marraine de Béatrix, qui avoit donné son nom à la sœur de Frank, l'année avant celle où son souverain et lui étoient nés.

Quelque désir qu'eût le maréchal Villars de se battre, milord duc ne paroissoit pas disposé à lui accorder cette campagne. L'année précédente Sa Grâce avoit été tout pour les whigs et les hanovriens; mais ayant trouvé, lorsqu'il étoit allé en Angletere, son pays froid pour lui, et le peuple en fermentation pour la Haute Église, le duc revint à son armée, refroidi lui-même pour les Hanovriens, circonspect avec les impériaux, et particulièrement civil et poli envers le chevalier de Saint-George. Il est certain que des messages et des lettres s'échangeoient continuellement entre Sa Grâce et son brave neveu, le duc de Berwick, dans le camp opposé. Il n'étoit point de caresses plus opportunes que celles de Sa Grâce, et personne ne prodiguoit davantage les témoignages d'égards et d'affection. Il protestoit à M. de Torcy, à ce que m'a dit M. Saint-John, de son ardent désir d'être mis en pièces pour la reine exilée et pour sa famille; bien plus, je crois que cette année il se sépara d'un fragment de la plus précieuse partie de lui-même, son argent, qu'il envoya aux augustes exilés. M. Tunstal, qui étoit au service du prince, vint deux ou trois fois dans notre camp; les François, dans le leur d'Arlieu et aux environs d'Arras. Une petite rivière, qu'on appelle, je crois, la Canihe (mais ceci est écrit sans livres et hors d'Europe, et la seule carte que j'aie de ces scènes de ma jeunesse ne donne pas ce petit cours d'eau), séparoit nos piquets de ceux de l'ennemi. Nos sentinelles causoient d'un bord à l'autre, quand ils pouvoient se faire comprendre; et lorsqu'ils ne le pouvoient pas, ils rioient et se tendoient leurs gourdes d'eau-de-vie ou leurs sacs à tabac. Et, par une belle journée de juin, le colonel Esmond s'y rendant avec l'officier qui visitoit les avant-postes (il prenoit l'air à cheval, étant trop foible pour faire aucun service), ils arrivèrent à cette rivière, où nombre d'Anglois et d'Écossois étoient assemblés, causant avec ces bons diables d'ennemis de l'autre côté.

Esmond fut particulièrement amusé des propos d'un grand gaillard, qui avoit une longue moustache rousse frisée et des yeux bleus, et une demi-douzaine de pouces de plus que ses petits camarades basanés de la rive françoise, et qui, questionné par le colonel, le salua, et dit qu'il appartenoit au royal-cravate.

A sa manière de dire « royal-cravate, » Esmond reconnut à

l'instant que la langue du compère avoit remué pour la première fois sur les bords de la Liffey et non sur ceux de la Loire ; et le pauvre soldat, — un déserteur probablement, — ne se soucia pas de se hasarder trop avant dans la conversation françoise, de peur que son malheureux *brogue* ne le trahît. Il s'en tenoit au petit nombre d'expressions françoises qu'il croyoit prononcer facilement; et ses efforts pour dissimuler son accent étoient tout à fait divertissants. M. Esmond siffla le Lillibullero; sur quoi l'Irlandois commença à clignoter des yeux; puis il lui jeta un dollar que le pauvre diable reçut avec un « *God bless*... c'est-à-dire Dieu bénisse votre *honor !* » qui l'auroit infailliblement envoyé au grand prévôt, s'il eût été de notre côté de la rivière.

Tandis que cet entretien avoit lieu, trois officiers du côté des François parurent à cheval, à quelque distance, et s'arrêtèrent comme pour nous observer; après quoi, l'un d'eux quitta les deux autres, et vint à nous qui étions au bord de l'eau. « Regardez, regardez! » dit le royal-cravate, avec beaucoup d'agitation, « pas lui, *that's he, not him*, l'autre. » Et il indiquoit l'officier éloigné qui montoit un cheval alezan, et avoit une cuirasse étincelante au soleil, et par-dessus un large ruban bleu.

« Ayez la bonté de porter les compliments de M. Hamilton à milord Marlborough, milord duc, » dit le gentilhomme en anglois; et, regardant pour voir si nous n'étions pas dans des dispositions hostiles, il ajouta avec un sourire: « Il y a là-bas, messieurs, un de vos amis; il me charge de vous dire qu'il a vu quelques-unes de vos figures le 11 de septembre l'an dernier. »

Comme le gentilhomme parloit, les deux autres officiers s'avancèrent, et vinrent tout près. Nous vîmes tout de suite qui c'étoit. C'étoit le roi, alors âgé de vingt-deux ans, grand et mince, avec des yeux bruns foncés, qui avoient l'air triste, quoiqu'un sourire fût sur ses lèvres. Nous ôtâmes nos chapeaux et le saluâmes. Personne, à coup sûr, ne pouvoit voir pour la première fois, sans émotion, le jeune héritier de tant de renommée et d'infortune. Il parut à M. Esmond que le prince ressembloit assez au jeune Castlewood, dont il avoit l'âge et la tournure. Le chevalier de Saint-George répondit au salut, et nous regarda attentivement. Les promeneurs de notre côté de la rivière poussèrent même un hourra. Quant au royal-cravate, il courut à l'étrier du prince, s'agenouilla et baisa sa botte, avec force éjaculations et bénédictions. Le prince dit à son aide de camp de lui donner une pièce d'or; et quand la compagnie se fut retirée en nous saluant, le cravate cracha sur la pièce par manière de bénédiction, et s'en alla d'un air crâne, empochant son or et tordant son honnête moustache carotte.

L'officier en compagnie de qui Esmond étoit, ce même petit capitaine du régiment de Handyside, M. Sterne, qui avoit proposé le jardin à Lille, quand milord Mohun et Esmond avoient

eu leur affaire, étoit Irlandois aussi, et un petit homme aussi brave qu'on en ait jamais vu porter l'épée. « Ma foi ! dit Roger Sterne, ce grand gaillard parloit si bien françois, que je n'aurois pas su qu'il étoit étranger, s'il n'avoit poussé son mugissement. Il n'y a qu'un veau irlandois qui puisse mugir de la sorte! » Et Roger fit, à sa mode étrange, une autre remarque où il y avoit du sens aussi bien que de l'absurdité. « Si ce jeune gentilhomme, dit-il, vouloit seulement se rendre à notre camp au lieu de celui de Villars, agiter son chapeau et dire : « Me « voici, moi le roi! qui veut me suivre? » par le ciel! Esmond, l'armée se lèveroit en masse, et le porteroit chez lui, et battroit Villars, et prendroit Paris chemin faisant. »

La nouvelle de la visite du prince eut bien vite parcouru tout le camp, et des vingtaines des nôtres accoururent dans l'espérance de le voir. Le major Hamilton, à qui nous avions parlé, renvoya par un trompette plusieurs pièces d'argent pour les officiers qui étoient avec nous. M. Esmond en reçut une; et cette médaille, et une récompense qui n'est pas rare chez les princes, furent tout ce qu'il eut d'une auguste personne qu'il se décida peu de temps après à servir.

Esmond quitta l'armée presque immédiatement après ceci, suivant son général en Angleterre; et, par le fait, ayant reçu avis de voyager par le beau temps et de ne point essayer de prendre part au reste de la campagne. Mais on lui fit savoir de l'armée que de tous ceux qui se réunirent pour voir le chevalier de Saint-George, Frank Castlewood s'étoit fait le plus remarquer : milord vicomte traversant la petite rivière tête nue, à l'endroit où le prince étoit, et mettant pied à terre et s'agenouillant devant lui pour lui rendre hommage. Quelques-uns disoient que le prince l'avoit réellement armé chevalier; mais milord nia le fait, quoique reconnoissant le reste de l'histoire, et dit que le caporal John (comme il appeloit le duc), auprès de qui il étoit peu en faveur, après l'avoir averti de ne plus faire de ces folies, fut depuis lors gracieux pour lui et cordial.

« Et il fut si bon pour moi, écrivoit Arthur, que je crus pouvoir risquer un mot en faveur de maître Harry; mais quand je prononçai votre nom, son visage devint sombre, et il dit qu'il n'avoit jamais entendu parler de vous. »

CHAPITRE II.

Je reviens à la maison et retombe dans les mêmes errements.

Après avoir quitté Mons et l'armée, et comme il attendoit un paquebot à Ostende, Esmond reçut une lettre de son jeune parent Castlewood, alors à Bruxelles, lui donnant une nouvelle dont Frank le supplioit d'être le porteur à Londres, et qui ne causa pas peu d'anxiété au colonel Esmond.

Le jeune vaurien, ayant ses vingt et un ans, et un vif désir de faire une fin, à ce qu'il écrivoit, avoit épousé Mlle de Wertheim, fille du comte de Wertheim, chambellan de l'empereur et ayant une charge dans la maison du gouverneur des Pays-Bas. « Clotilde, écrivoit le jeune gentilhomme en post-scriptum, est plus âgée que moi, ce qui pourroit lui être objecté; mais je suis un si vieux mauvais *sugét*, que l'âge ne fait pas de différence, et que je suis déterminé à me réformer. Nous avons été mariés à Sainte-Gudule par le P. Holt. Elle est tout cœur et âme pour la bonne cause; et ici le cri est: *Vif-le-roi*! auquel ma mère *sejoindra*, et *Trix* aussi. Donnez-leur cette nouvelle tout doucement, et dites à M. Finch, mon agent, de presser la rentrée de mes rentes, et de m'envoyer du *quibus* de façon ou d'autre. Clotilde chante et joue de l'épinette *à ravir*. C'est une belle blonde; et si c'est un fils, vous en serez le *parrain*. Je vais quitter l'armée, en ayant *assé* du *cervisse;* et milord duc me *recommande*. Je passerai l'hiver ici, et m'arrêterai du moins jusqu'à ce que Clotilde accouche. Je l'appelle *vieille Clo*, mais il n'y aura que moi. C'est la femme la plus entendue de tout Bruxelles; elle sait tout faire: peinture, musique, poésie, et, dans la perfection, *la cuisine et les puddens*. J'ai été en pension chez le comte, voilà comment je suis venu à la connoître. Il y a quatre comtes, qui sont ses frères. L'un est abbé, les trois autres sont à l'armée du prince. Ils ont un procès pour *une immense fortune;* mais pour le moment ils sont dans *une povre situation*. Expliquez cela à ma mère, à qui vous pouvez tout faire avaler, vous. Et écrivez-moi, et dites à Finch de m'écrire *immédiatement*. Hostel de l'Aigle-Noire, Bruxelles, Flandre. »

Ainsi Frank avoit épousé une catholique romaine et en attendoit un héritier, et M. Esmond étoit chargé de porter cette nouvelle à sa maîtresse à Londres. C'étoit une ambassade difficile, et le colonel ne fut pas pris d'un tremblement médiocre lorsqu'il approcha de la capitale.

Il arriva tard à son auberge et envoya un messager à Kensington pour annoncer son arrivée et sa visite le lendemain matin

Le messager rapporta la nouvelle que la cour étoit à Windsor et la belle Béatrix absente, et retenue là-bas par son service. Seule, la maîtresse d'Esmond restoit dans sa maison de Kensington. Elle ne paroissoit à la cour qu'une fois l'an; Béatrix étoit tout à fait dame et maîtresse du petit hôtel, y invitant qui elle vouloit, et lancée dans tous les plaisirs imaginables de la ville; tandis que sa mère, jouant le rôle de protectrice et de sœur aînée de la jeune personne, suivoit son propre chemin, qui étoit tout à fait modeste et retiré.

Aussitôt qu'Esmond fut habillé (et il avoit été éveillé longtemps avant la ville), il prit une voiture pour Kensington et y arriva de si bonne heure qu'il rencontra sa chère maîtresse revenant de ses dévotions du matin. Elle portoit son livre de prières, ne laissant jamais ce soin à un valet de pied, comme le faisoient tous les autres; et ce fut à ce simple signe qu'Esmond sut quelle avoit été son occupation. Il cria au cocher d'arrêter et sauta à terre comme elle regardoit de son côté. Elle avoit sa coiffe comme d'habitude, et elle devint toute pâle quand elle le vit. Sentir cette bonne petite main près de son cœur sembla lui donner de la force. Ils furent bientôt à la porte de la maison de Sa Seigneurie, et dedans.

Avec un doux et triste sourire, elle lui prit la main et la baisa.

« Comme vous avez été malade, comme vous avez l'air foible, mon cher Henry ! » dit-elle.

Il est certain que le colonel avoit l'air d'un spectre, si ce n'est que les spectres n'ont pas l'air fort heureux, à ce qu'on dit. Esmond se sentoit toujours heureux en la revoyant après une absence, et même toutes les fois qu'il regardoit sa bonne et charmante figure.

« Je reviens me faire soigner par ma famille, dit-il. Si Frank n'avoit pas pris soin de moi après ma blessure, très-probablement je n'en serois pas revenu.

— Pauvre Frank ! bon Frank ! dit sa mère. Vous serez toujours bon pour lui, milord, poursuivit-elle. Le pauvre enfant n'a jamais su qu'il vous faisoit du tort.

— Milord ! s'écria le colonel Esmond. Que voulez-vous dire chère lady ?

— Je ne suis point lady, dit-elle; je suis Rachel Esmond, veuve de Francis Esmond, milord. Je ne puis supporter ce titre. Plût à Dieu que nous ne l'eussions jamais pris à celui qui l'a maintenant ! Mais nous fîmes tout notre possible, Henry : nous fîmes tout notre possible; et milord et moi.... c'est-à-dire....

— Qui vous a fait ce conte, très-chère lady ? demanda le colonel.

— N'avez-vous pas reçu la lettre que je vous ai écrite ? Je vous ai écrit à Mons dès que je l'ai su, dit lady Esmond.

— Et de qui ? » demanda de nouveau le colonel Esmond.

Et sa maîtresse lui raconta alors qu'à son lit de mort la comtesse douairière, l'ayant fait venir, lui avoit fait cadeau de ce secret

terrible en guise de legs. « C'étoit fort mal à la douairière, dit lady Esmond, d'avoir su depuis si longtemps la vérité et de me l'avoir cachée. »

« Cousine Rachel, dit-elle, et la maîtresse d'Esmond ne put s'empêcher de sourire en faisant ce récit, cousine Rachel, s'écria la douairière, je vous ai fait chercher parce que les docteurs disent que cette dyssenterie peut m'emporter d'un jour à l'autre, et pour soulager ma conscience d'un grand poids. Vous avez toujours été une pauvre créature, peu faite pour la grandeur, et ce que j'ai à dire ne peut donc vous affecter beaucoup. Sachez, cousine Rachel, que je laisse ma maison, mon argenterie et mes meubles, trois mille livres en argent et mes diamants, dont mon révéré saint et souverain le roi Jacques m'a fait présent, à milord vicomte de Castlewood.

— A mon Frank? dit lady Castlewood; j'avois l'espoir....

— Au vicomte Castlewood, ma chère, vicomte Castlewood et baron Esmond de Shandon, dans le royaume d'Irlande, comte et marquis d'Esmond par lettres patentes de Sa Majesté le roi Jacques II, conférées à mon mari le feu marquis, car je suis marquise d'Esmond devant Dieu et devant les hommes.

— Et vous n'avez rien laissé au pauvre Harry, chère marquise? demanda lady Castlewood (elle m'a conté l'histoire complétement depuis avec son calme plein de malice, le plus charmant que femme ait jamais eu, et je donne ici son récit tout au long afin de n'avoir plus à y revenir). Et vous n'avez rien laissé à ce pauvre Harry? demanda ma chère lady (car vous savez, Henry, dit-elle avec un doux sourire, j'ai toujours eu pitié d'Ésaü, et je crois que je suis pour lui, quoique papa ait fait bien des efforts pour m'entraîner de l'autre côté).

— Ce pauvre Harry! dit la vieille dame. Ah! vous voulez que je laisse quelque chose à ce pauvre Harry? hi! hi!... Passez-moi mes gouttes, cousine.... Eh bien donc, ma chère, puisque vous voulez que le pauvre Harry ait une fortune, sachez que depuis l'année 1691, une semaine après la bataille de la Boyne, où le prince d'Orange défit son auguste souverain et père, pour lequel crime il rôtit maintenant en enfer.... heu!heu!... Francis Esmond a été marquis d'Esmond et comte de Castlewood dans le Royaume-Uni, et baron et vicomte Castlewood de Shandon en Irlande, et baronnet, comme le sera son fils aîné, par courtoisie appelé comte de Castlewood, hi! hi! Que pensez-vous de cela, ma chère?

— Bonté divine! depuis quand savez-vous cela? s'écrie l'autre dame croyant peut-être que la vieille marquise battoit la campagne.

— Mon mari, avant de se convertir, étoit un grand misérable, continua la pécheresse malade. Lorsqu'il étoit dans les Pays-Bas, il séduisit la fille d'un tisserand, et ajouta à tous ses méfaits celui de l'épouser. Et puis il vint dans ce pays-ci et m'épousa, moi, pauvre fille, pauvre innocente jeune créature,

dis-je (quoiqu'elle eût plus de quarante, vous le savez, Harry, lorsqu'elle se maria; et quant à être innocente....) Enfin, continua-t-elle, je ne sus rien de la perversité de milord pendant les trois premières années de notre mariage, et après l'enterrement de notre pauvre petit garçon je le refis célébrer; ma chère, je m'étois fait marier par le P. Holt dans la chapelle de Castlewood, dès que j'avois su que la créature étoit morte, et ayant alors une grande maladie qui provenoit d'un autre triste désappointement que j'avois, le prêtre vint et me dit que milord avoit un fils avant notre mariage et que l'enfant étoit en nourrice en Angleterre; et je consentis à laisser apporter le marmot à la maison, et c'étoit un drôle de petit enfant mélancolique quand il arriva.

« Notre intention étoit d'en faire un prêtre, et il fut élevé pour cela jusqu'à ce que vous l'en ayez détourné, méchante femme. J'avois de nouveau l'espoir de donner un héritier à milord, quand il fut rappelé pour le service du roi et mourut en combattant glorieusement sur les bords de la Boyne.

« Si mon espoir étoit déçu, je ne devois rien à votre mari, ma chère, car il m'avoit jouée de la manière la plus scandaleuse, et je pensois qu'il seroit temps de déclarer le fils de la petite tisserande comme légitime héritier. Mais je fus menée en prison, où votre mari fut si bon pour moi, pressant tous ses amis d'obtenir ma délivrance et employant tout son crédit en ma faveur, que je me radoucis envers lui, d'autant que mon directeur me conseilloit le silence, disant qu'il étoit bon pour le service de notre roi que le titre de notre famille restât à votre mari le feu vicomte, ce qui assureroit sa fidélité au roi. Et la preuve en est qu'un an avant la mort de votre mari, lorsqu'il songea à accepter une place sous le prince d'Orange, M. Holt l'alla trouver et lui conta l'état des choses, et l'obligea de se procurer une forte somme pour Sa Majesté, et l'engagea si cordialement dans la bonne cause, que nous fûmes sûrs de son appui quand on jugeroit convenable d'attaquer l'usurpateur. C'est alors que vint cette mort subite, et il fut question de déclarer la vérité; mais il fut décidé qu'il valoit mieux, pour le service du roi, continuer de laisser le titre à la branche cadette, et il n'est pas de sacrifice qu'un Castlewood ne voulût faire pour cette cause, ma chère.

« Quant au colonel Esmond, il savoit déjà la vérité (et alors, Harry, dit ma maîtresse, elle me raconta ce qui s'étoit passé au lit de mort de mon cher époux). Son intention n'est pas de prendre le titre, quoique ce titre lui appartienne; mais cela soulage ma conscience que vous sachiez la vérité, ma chère. Et votre fils est légitimement vicomte de Castlewood tant que son cousin ne réclame pas son rang. »

Telle fut en substance la révélation de la douairière. Le doyen Atterbury en avoit connoissance, dit lady Castlewood, et Esmond sait fort bien comment, cet ecclésiastique étant celui qui le feu lord avoit envoyé chercher à son lit de mort; et quand

ady Castlewood avoit voulu écrire sur-le-champ à son fils pour 'instruire de la vérité, l'avis du doyen avoit été qu'il valoit nieux écrire au colonel Esmond; que la chose devoit être sounise à sa décision, à laquelle seule le reste de la famille étoit enu de se conformer.

« Et ma très-chère lady peut-elle douter de ce que sera cette lécision? dit le colonel.

— C'est à vous de prononcer, Harry, comme chef de la famille.

— La chose a été réglée il y a douze ans au lit de mort de mon cher lord, dit le colonel Esmond. Les enfants n'en doivent rien savoir. Frank et ses héritiers après lui doivent porter notre nom. l est à lui légitimement; je n'ai pas même la preuve de ce mariage de mon père et de ma mère, quoique mon pauvre ord, à son lit de mort, m'ait dit que le P. Holt avoit apporté cette preuve à Castlewood. Je ne voulus point la chercher quand 'étois à l'étranger. J'allai voir la tombe de ma pauvre mère dans son couvent. Que lui importe maintenant? Aucune cour de justice au monde, sur ma simple parole, ne priveroit milord Castlewood de son rang pour m'y faire monter. Je suis le chef de la maison, chère lady; mais Frank est toujours vicomte de Castlewood, et, plutôt que de le troubler dans sa possession, je me ferois moine ou disparoîtrois en Amérique. »

Comme il parloit ainsi à sa chère maîtresse, pour qui il eût volontiers donné sa vie, ou fait toute espèce de sacrifice à toute heure, la tendre créature se jeta à genoux devant lui, et lui baisa les mains dans une effusion passionnée d'amour et de gratitude, telle qu'il ne put s'empêcher d'avoir le cœur attendri, et de se sentir fier et reconnoissant que Dieu l'eût mis à même de montrer l'affection qu'il avoit pour elle et de la lui prouver par quelque petit sacrifice. Être en état de rendre des services ou de faire le bonheur de ceux qu'on aime, est assurément la plus grande bénédiction accordée à l'homme; et qu'est-ce que la richesse, ou le nom, ou des jouissances d'ambition ou de vanité, ont de comparable au plaisir qu'avoit en ce moment Esmond de pouvoir témoigner quelque tendresse à ses meilleurs, à ses plus chers amis?

« Très-chère sainte, dit-il, âme si pure, qui avez eu tant à souffrir, qui avez prodigué au pauvre orphelin un tel trésor d'amour! c'est à moi de m'agenouiller, et non à vous; c'est à moi d'être reconnoissant de ce que je puis vous rendre heureuse. Est-ce que ma vie a un autre but? Dieu soit béni de ce que je puis vous rendre service! Quel plaisir pensez-vous que le monde entier puisse me faire, comparé à celui-là?

— Ne me relevez pas, dit-elle d'un air étrange à Esmond. Laissez-moi à genoux, laissez-moi à genoux, vous.... vous adorer. »

Devant un juge aussi partial que la chère maîtresse d'Esmond avouoit l'être, quelque cause qu'il plaidât, il étoit sûr de la gagner; c'est pourquoi il eut peu de difficulté à la réconcilier avec

la nouvelle dont il étoit porteur, celle du mariage de son fils avec une étrangère, quoiqu'elle fût papiste. Lady Castlewood n'avoit jamais pu prendre de cette religion une idée aussi défavorable qu'en avoient d'autres personnes en Angleterre : elle pensoit que la nôtre étoit indubitablement une branche de l'Église catholique, mais que la romaine étoit une des souches principales, sur laquelle, sans doute, mainte erreur s'étoit greffée (car elle étoit, pour une femme, extraordinairement bien versée dans cette controverse, ayant, lorsqu'elle étoit fille, servi de secrétaire à feu son père, le doyen, et écrit beaucoup de ses sermons sous sa dictée); et si Frank avoit voulu épouser une personne de l'Eglise de l'Europe méridionale, comme elle appeloit la communion romaine, ce n'étoit pas une raison pour qu'elle ne fît pas bon accueil à sa bru; et, en conséquence, elle écrivit à sa nouvelle fille une fort jolie et touchante lettre (à ce que pensa Esmond, qui en eut connoissance avant qu'elle partît), dans laquelle le seul mot de reproche fut une douce remontrance de ce que son fils ne lui avoit point écrit à elle-même, et demandé la bénédiction d'une tendre mère pour le parti qu'il alloit prendre. Castlewood savoit fort bien, écrivoit-elle à son fils, qu'elle ne lui avoit jamais rien refusé de ce qu'elle avoit pu lui donner : encore moins songeoit-elle à s'opposer à un mariage qui devoit faire son bonheur, elle l'espéroit, et le préserver de folies qui l'avoient fort alarmée; et elle le conjuroit de venir promptement en Angleterre s'établir dans sa maison de famille de Castlewood (« C'est sa maison de famille, dit-elle, au colonel Esmond, quoique ce ne soit sa propre maison que par votre tolérance ») et recevoir les comptes de tutelle qu'elle avoit à lui rendre pour ses dix années de minorité. A force de soin et d'économie, elle avoit mis le bien en meilleur état qu'il n'avoit jamais été depuis les guerres du parlement; et milord étoit maintenant à la tête d'un joli petit revenu, et non grevé de dettes, comme il l'étoit du temps de son père. « Mais, en sauvant la fortune de mon fils, dit-elle, je crains d'avoir perdu une grande partie de mon empire sur lui. » Et, en effet, c'étoit le cas, la fille de Sa Seigneurie se plaignant que sa mère faisoit tout pour Frank et rien pour elle, et Frank lui-même étant mécontent de l'étroite et simple manière dont vivoit sa mère à Walcote, où il avoit été élevé plutôt comme un fils de pauvre ecclésiastique que comme un jeune seigneur qui devoit faire figure dans le monde. Ce fut cette erreur de son éducation première qui, vraisemblablement, lui donna tant d'ardeur pour le plaisir, lorsqu'il en put prendre; et il n'est pas le premier garçon qui ait été gâté par la trop grande sollicitude des femmes. Il n'est pas de meilleure éducation pour les enfants, de toute condition, que la compagnie de leurs supérieurs en rang et en dons naturels, parmi lesquels ils perdent ce sentiment exagéré de leur importance, que les gens qui restent chez eux prennent très-communément.

Mais, comme un prodigue qui envoie la liste de ses dettes à ses parents n'y met jamais tout, et tient en réserve, le fripon, soyez-en sûr, quelque énorme mémoire qu'il n'ose avouer; ainsi le pauvre Frank avoit à donner à sa mère une nouvelle de digestion très-difficile, et qu'il n'avoit pas eu le courage de faire entrer dans sa première confession. Esmond put en avoir quelques craintes, au reçu de la lettre de Frank, et sachant dans quelles mains le pauvre enfant étoit tombé; mais, quelles que fussent ces craintes, il les garda pour lui, ne se souciant pas de donner à sa maîtresse des tourments qui pouvoient n'être pas fondés.

Quoi qu'il en soit, la malle suivante, qui vint de Bruxelles après que Frank y eut reçu les lettres de sa mère, rapporta une composition en commun de lui et de sa femme, qui ne mettoit pas mieux l'orthographe que son vaurien de mari, pleine d'expressions de reconnoissance, d'amour et de respect pour la vicomtesse douairière, comme s'appeloit à présent ma pauvre lady; et avec cette lettre (qui fut lue en conseil de famille, à savoir, la vicomtesse, mistress Béatrix, et l'auteur de ces Mémoires, et qui fut déclarée vulgaire par la fille d'honneur, et reconnue telle au fond du cœur par les deux autres), il arriva une lettre particulière du pauvre Frank pour le colonel Esmond, avec une autre bien triste commission dont le colonel avoit à s'acquitter en temps opportun; et c'étoit d'annoncer que Frank avoit cru devoir, grâce aux exhortations de M. Holt, à l'influence de sa Clotilde, et à la bénédiction du ciel et des saints, disoit milord avec modestie, changer de religion, et entrer dans le giron de l'Église dont son souverain, plusieurs personnes de sa famille et la plus grande partie du monde civilisé étoient membres. Et Sa Seigneurie ajoutoit un *post-scriptum*, dont Esmond reconnut fort bien le génie inspirateur, car il sentoit d'une lieue le séminaire, et n'avoit rien du style ordinaire du pauvre Frank et de sa manière de penser; il y rappeloit au colonel Esmond que lui aussi, de naissance, étoit de cette Église, et Sa Seigneurie promettoit de prier les saints (bienfait inestimable, assurément!) pour la conversion de sa mère et de sa sœur.

Esmond auroit voulu garder ce secret, que la chose n'eût pas été possible; car, un ou deux jours après la réception de cette lettre, il parut dans le *Postillon* et autres journaux un article de Bruxelles portant qu'un jeune lord irlandois, le vicomte C-stlew-d, qui venoit d'atteindre sa majorité, et avoit fait les dernières campagnes avec beaucoup d'éclat, comme aide de camp de Sa Grâce le duc de Marlborough, avoit embrassé la religion papiste à Bruxelles, et avoit suivi la procession pieds nus et un cierge à la main. Le fameux M. Holt, qui avoit été employé comme agent jacobite sous le dernier règne, et qui avoit eu plusieurs fois son pardon du roi Guillaume, avoit été, disoit le *Postillon*, l'agent de cette conversion.

Lady Castlewood fut aussi abattue de cette nouvelle que miss

Béatrix en fut indignée. « Ainsi, dit-elle, Castlewood n'est plus une demeure pour nous, maman! La femme étrangère de Frank amènera son confesseur, et il y aura des grenouilles à dîner; et tous les sermons de Tusher et de mon grand-père sont comme non avenus pour mon frère. Je vous disois que vous le tuiez avec le catéchisme, et qu'il se pervertiroit aussitôt qu'il s'échapperoit des lisières maternelles. Oh! maman, vous ne vouliez pas croire que le jeune garnement vous jouoit des tours, et que ce pied plat de Tusher n'étoit pas un guide convenable pour lui. Oh! ces prêtres! je les déteste tous, dit mistress Béatrix en frappant des mains; oui, qu'ils portent des souliers à boucles ou des barbes et les pieds nus. Il y a un horrible Irlandois qui ne manque jamais un dimanche à la cour, et qui me fait des compliments, l'horrible homme; et si vous voulez savoir ce que c'est que les prêtres, vous n'avez qu'à voir son maintien et à l'entendre parler de sa profession. Ils sont tous les mêmes, qu'ils soient évêques, ou bonzes, ou fakirs de l'Inde. Ils tâchent de dominer, et ils nous effrayent avec le règne à venir; et ils affectent un air de sainteté en public, et s'attendent à nous voir tomber à genoux et demander leur bénédiction; et ils intriguent, et ils prennent, et ils déchirent en arrière, et ils médisent plus que le pire des courtisans ou la plus mauvaise des vieilles femmes. J'ai entendu ce M. Swift ricanant l'autre jour sur le courage de milord duc de Marlborough. Lui! ce méchant Irlandois! parce que Sa Grâce n'est pas en faveur, il ose parler ainsi de lui; et il le dit pour que cela arrive aux oreilles de Sa Majesté, et pour flagorner et enjôler mistress Masham. On dit que l'électeur de Hanovre a une douzaine de maîtresses à sa cour de Herrenhausen, et, s'il vient à régner sur nous, je gage que les évêques et M. Swift, qui voudroit l'être, les flagorneront et les enjôleront. Oh! ces prêtres, avec leur air grave! Je suis lasse de leurs souliers carrés et du frou-frou de leurs soutanes. Je voudrois aller dans un pays où il n'y en auroit pas un, ou me faire quakeresse et être débarrassée d'eux; oui, je le voudrois : seulement le costume ne sied pas bien, et j'ai une trop jolie tournure pour l'y ensevelir. N'est-ce pas, cousin? »

Et ici elle jeta un coup d'œil sur sa personne dans le miroir, qui lui dit avec raison qu'on n'avoit jamais vu une taille et une figure plus ravissantes.

« J'ai fait cette sortie contre les prêtres, dit ensuite miss Béatrix, afin de distraire ma pauvre chère mère de son tourment au sujet de Frank. Frank est aussi vain qu'une fille, cousin. Venez nous parler de notre vanité : qu'est-elle auprès de la vôtre? Il étoit aisé de voir que la première femme qui le voudroit en feroit sa dupe, ou la première robe : je ne sais pas de différence entre un prêtre et une femme. Nous sommes toujours à cabaler; nous ne sommes pas responsables des contes que nous faisons; nous sommes toujours à cajoler et à câliner, ou à me-

nacer; et nous sommes toujours à faire le mal, colonel Esmond. Prenez note de ce que je dis, moi qui connois le monde, monsieur, et qui ai mon chemin à y faire. Je vois aussi bien que possible comment le mariage de Frank a été manigancé. Le comte, notre beau-père, est toujours au café. La comtesse, notre mère, est toujours à la cuisine à surveiller le dîner. La comtesse, notre sœur, est à son épinette. Quand milord vient dire qu'il part pour l'armée, l'adorable Clotilde fond en larmes, et s'évanouit ainsi; il la prend dans ses bras.... Non, monsieur, tenez-vous à distance, cousin, s'il vous plaît.... Elle pleure sur son épaule, et il dit: « O ma divine, mon adorée, ma bien-aimée « Clotilde, êtes-vous fâchée de mon départ? — O mon Francisco, « ô milord! » et à l'instant même maman et une couple de jeunes frères arrivent de la cuisine, où ils étoient à manger du pain et des oignons. Souvenez-vous de ce que je dis : vous aurez tous les parents de cette femme à Castlewood trois mois après qu'elle y sera arrivée, les vieux comte et comtesse, et les jeunes comtes et toutes les petites comtesses ses sœurs. Des comtes! Il n'y a pas un de ces misérables qui ne se dise comte. Guiscard, qui a assassiné M Harvy, a dit qu'il étoit comte, et je crois qu'il étoit barbier. Tous les François sont barbiers.... c'est bon! ne me contredisez pas.... ou maîtres de danse, ou bien prêtres. »

Et elle continua à babiller sur ce ton.

« Qui est-ce qui vous a appris à danser, cousine Béatrix? » dit le colonel.

Elle chanta en riant un air de menuet, et fit une profonde révérence, avançant au relevé le plus joli pied du monde. Sa mère entra comme elle étoit dans cette attitude; milady avoit passé dans son cabinet, ayant pris fort au sérieux la conversion du pauvre Frank; la jeune écervelée courut à sa mère, lui mit les bras autour de la taille, la baisa, essaya de la faire danser, et dit: « Pas d'enfantillage, ma bonne petite maman; n'allez pas pleurer de ce que Frank est devenu papiste. Quelle figure il doit faire avec un drap blanc et une chandelle, suivant nu-pieds la procession! » Et elle lança au loin ses petites mules (la plus merveilleuse petite chaussure, avec de merveilleux hauts talons rouges; Esmond fondit sur l'une d'elles qui étoit tombée tout à côté de lui), et elle fit la plus drôle de petite moue, et se promena de long en large dans la chambre, tenant la canne d'Esmond en guise de cierge. Malgré tout son sérieux, lady Castlewood ne put s'empêcher de rire; et quant à Esmond, il regardoit avec ce bonheur que lui avoit toujours causé la vue de cette jolie créature : il n'avoit jamais vu de femme si espiègle, si brillante et si belle.

Ayant fini sa marche, elle tendit le pied pour qu'on lui remît sa pantoufle. Le colonel s'agenouilla : « Si vous êtes pape, je me ferai papiste, » dit-il; et Sa Sainteté daigna lui permettre de baiser le petit pied avant qu'il y remît la pantoufle.

Les pieds de maman commencèrent à taper sur le parquet pendant cette opération, et Béatrix, dont les yeux brillants ne laissoient rien échapper, remarqua cette petite marque d'impatience. Elle courut à sa mère et l'embrassa avec son cri habituel de : « O petite sotte de maman! Vos pieds sont tout aussi jolis que les miens, dit-elle; tout autant, cousin, quoiqu'elle les cache; mais le cordonnier vous dira qu'il a pour nous deux la même forme.

— Vous êtes plus grande que moi, ma très-chère, dit sa mère, toute sa charmante figure se couvrant de rougeur, et.... et c'est votre main, ma chère, et non votre pied, qu'il voudroit avoir de vous. »

Et elle le dit avec un rire convulsif qui étoit bien plus près des larmes que de la gaieté; posant sa tête sur la belle épaule de sa fille, et l'y cachant, elles faisoient un très-joli groupe ensemble, et avoient l'air de deux sœurs, la charmante et simple madone paroissant plus jeune que son âge, et la fille, sinon plus âgée, cependant, par la grâce imposante qu'elle possédoit au-dessus de la plupart des femmes, semblant être supérieure à sa mère et la protéger.

« Mais, ô ciel! s'écria ma maîtresse, se remettant après cette scène et reprenant son ton de tristesse habituel, c'est une honte de rire et de nous égayer un jour où nous devrions être à genoux à demander pardon.

— Demander pardon de quoi? dit l'impertinente mistress Béatrix; parce que Frank se met en tête de jeûner les vendredis et d'adorer des images? Vous savez que si vous étiez née papiste, maman, papiste vous seriez restée jusqu'à la fin de vos jours. C'est la religion du roi et de quelques gens de la plus haute qualité. Pour ma part, je n'en suis point ennemie, et je crois que la reine Bess ne valoit pas un sol de plus que la reine Marie.

— Chut! Béatrix; ne plaisantez pas des choses sacrées, et rappelez-vous le sang dont vous sortez, » s'écria milady.

Béatrix mettoit ses rubans en ordre et rajustoit sa chemisette, et faisoit une douzaine de jolies cérémonies provoquantes devant la glace. Ce n'étoit pas du moins une fille hypocrite. On n'avoit pu, jusqu'à ce moment, la décider à s'occuper d'autre chose que du monde et de sa beauté, et elle ne paroissoit pas plus avoir le sentiment de la dévotion que n'ont celui de la musique ceux qui ne peuvent distinguer un air d'un autre. Esmond voyoit en elle ce défaut, comme il en voyoit maint autre; Béatrix Esmond feroit une mauvaise femme, pensoit-il, pour tout homme qui seroit au-dessous du rang de prince. Elle étoit née pour briller dans de grandes assemblées, et pour faire l'ornement des palais, et pour commander partout, pour conduire une intrigue politique, ou pour resplendir à la suite d'une reine. Mais s'asseoir à une table grossière et raccommoder les bas des enfants d'un homme pauvre!... ce n'étoit pas un devoir qui

lui convînt, ou du moins c'en étoit un qui lui briseroit le cœur si elle essayoit de le remplir. C'étoit une princesse, quoiqu'elle eût à peine un shilling de fortune, et un de ses sujets, le misérable le plus humble et le plus dévoué à coup sûr qui ait jamais radoté aux genoux d'une femme, étoit cet infortuné gentilhomme, qui lui avoit livré, pieds et poings liés, son bon sens, sa raison et son indépendance.

Et qui ne sait combien les femmes sont impitoyables dans leur tyrannie, lorsqu'on les laisse dominer? Et qui ne sait combien les conseils sont inutiles? J'en pourrois donner de bons à mes descendants; mais je sais qu'ils n'en feront qu'à leur tête, en dépit de tous les sermons de leur grand-père. Un homme acquiert lui-même son expérience des femmes, et ne s'en rapporte là-dessus à personne; et même le jeune homme qui le feroit ne vaudroit pas un fétu. C'est moi qui suis amoureux de ma maîtresse, et non ma vieille grand'mère, qui me conseille; c'est moi qui ai déterminé la valeur de la chose que je veux avoir, et qui sais le prix que j'en veux donner. Elle peut n'en avoir aucun pour vous, mais elle est pour moi plus que la vie. Si Esmond avoit eu la couronne du Grand-Mogol et tous ses diamants, ou tout l'argent du duc de Marlborough, ou tous les lingots engloutis à Vigo, il auroit donné tout cela pour cette femme : c'étoit un fou, si vous voulez; mais c'est un fou aussi que ce souverain qui donne la moitié d'une principauté pour un petit morceau de cristal gros comme un œuf de pigeon, et appelé diamant; c'est un fou que ce riche seigneur qui affronte le danger ou la mort, et perd la moitié de sa vie et toute sa tranquillité, à cabaler pour un ruban bleu; c'est un fou que le négociant hollandois qui est connu avoir payé une tulipe dix mille écus. Tous tant que nous sommes, nous avons un objet particulier que nous prisons, et pour lequel nous risquerons notre vie, si nous avons du cœur. Pour celui-ci, c'est de se faire une grande réputation de savoir; pour celui-là, d'être un homme à la mode et l'admiration de la ville; pour un autre, d'exécuter une grande œuvre d'art ou de poésie, et d'aller par là à l'immortalité; et pour un autre, pendant un certain temps de sa vie, l'unique objet, l'unique but, c'est une femme.

Tandis qu'Esmond étoit sous l'empire de cette passion, il se souvint d'avoir eu mainte conversation avec ses intimes, qui railloient notre chevalier de la Triste-Figure de son dévouement, qu'il ne déguisoit pas, pour Béatrix; et c'étoit avec des réponses comme celles ci-dessus qu'il repoussoit les railleries de ses amis. « Soit, je suis un fou, disoit-il, et je ne vaux pas mieux que vous; mais vous ne valez pas mieux que moi. Vous avez votre folie, passez-moi la mienne. Quelles flatteries, monsieur Saint-John, murmurez-vous aux oreilles de la favorite de la reine? Quelles nuits de labeur l'homme le plus paresseux du monde n'endure-t-il pas, renonçant à la bouteille, à ses joyeux compa-

gnons, renonçant à Laïs, dans les bras de laquelle il aimeroit à bâiller, afin de préparer un discours plein de mensonges, afin d'enjôler trois cents provinciaux de la Chambre des communes, et d'obtenir les acclamations entrecoupées de hoquets du Club d'Octobre? Que de jours passerez-vous, cahoté dans votre coupé (M. Esmond alloit souvent à Windsor, et surtout, dans les derniers temps, avec le secrétaire), que d'heures passerez-vous sur vos pieds goutteux, et avec quelle humilité vous agenouillerez-vous pour présenter une dépêche, vous le plus fier des hommes, qui n'avez pas plié le genou devant Dieu depuis votre enfance? et, dans cette posture, on vous verra parler bas, flatter, adorer presque une stupide femme, qui est bien souvent ivre de vin et de viande, quand M. le secrétaire arrive à l'audience qu'elle lui donne? Si mon objet n'est que vanité, le vôtre, assurément, l'est aussi. »

Et alors M. le secrétaire se répandoit en des torrents d'éloquence que cette plume ne sauroit avoir la prétention de reproduire, défendant ses plans ambitieux, montrant tout le bien qu'il feroit à son pays lorsqu'il en seroit le chef incontesté, appuyant son opinion d'une vingtaine de phrases décisives empruntées à des autorités grecques et latines (genre de savoir qu'il étaloit avec une certaine ostentation), et vantant avec dédain les artifices mêmes et les bassesses au moyen desquels il se faisoit suivre des sots, achetoit ou réduisoit au silence ses adversaires, convertissoit les sceptiques et intimidoit ses ennemis.

« Je suis Diogène, dit Esmond en riant, qu'Alexandre emmène faire un tour de promenade dans son char. Je n'ai aucun désir de vaincre Darius ou de dompter Bucéphale. Je ne veux pas ce que vous voulez, un grand nom ou une haute position; les avoir ne me feroit aucun plaisir. Mais je suis modéré par goût, non par vertu, et je sais que ce que je veux est aussi vain que ce que vous brûlez d'avoir. Ne me chicanez pas ma vanité, si je vous passe la vôtre; ou plutôt, rions de toutes deux indifféremment, rions de nous-mêmes, et l'un de l'autre.

— Si votre enchanteresse résiste, dit Saint-John, sur ce pied-là elle peut vous tenir vingt ans à l'assiéger, et se rendre quand vous aurez soixante-dix ans, et qu'elle sera d'âge à être grand'mère. Je ne dis pas que faire la cour à une femme ne soit pas un passe-temps aussi agréable que toute autre espèce de chasse, ajouta-t-il; seulement, pour ma part, je trouve que ce gibier-là ne court pas assez longtemps. Il est trop vite rendu : c'est le défaut que je lui trouve.

— Le gibier que vous poursuivez est habitué à se laisser prendre, dit M. Esmond.

— Mais Dulcinée de Toboso est incomparable, n'est-ce pas? dit l'autre. Eh bien! mon brave Harry, va attaquer des moulins à vent; peut-être n'es-tu pas plus fou qu'un autre, » ajouta Saint-John avec un soupir.

CHAPITRE III.

Un article du *Spectateur*.

Est-il quelque jeune gentilhomme de ma race qui, lisant les Mémoires de son vieux grand-père, se trouve être en proie à la passion de l'amour? Il est un remède humiliant, mais un remède qui est aisé et presque spécifique à cette maladie, c'est d'essayer d'un alibi. Esmond s'éloigna de sa maîtresse et fut guéri une demi-douzaine de fois; il revint à côté d'elle, et aussitôt il fut repris de la fièvre. Il fit vœu de la quitter et de ne plus songer à elle, et il put réussir assez bien à réprimer du moins cette rage et ce désir ardent qu'il avoit toutes les fois qu'il étoit avec elle; mais dès qu'il étoit de retour, il redevenoit aussi malade que jamais. Objet vraiment risible et pitoyable, épuisant du moins la compassion de tout le monde, excepté de sa très-chère maîtresse, lady Castlewood, dans le cœur sensible de qui il déposa tous ses lamentables aveux, et qui ne se lassoit jamais de l'entendre et de plaider pour lui.

Parfois Esmond croyoit avoir quelque espérance. Puis il retomboit dans le découragement, par suite de quelque impertinence ou coquetterie de sa maîtresse. Des jours de suite ils étoient comme frère et sœur, ou les plus chers amis; elle simple, affectueuse et charmante, lui heureux au delà de toute mesure de ses bons procédés. Mais tout cela s'évanouissoit soudain. Ou il étoit trop pressant et laissoit entrevoir son amour, auquel cas il s'attiroit immédiatement une rebuffade et faisoit donner par elle un soufflet à sa vanité; ou bien il étoit jaloux, et avec raison, Dieu sait, de quelque nouvel admirateur qui avoit surgi, ou de quelque riche jeune gentilhomme frais débarqué en ville, auquel cette incorrigible coquette tendoit ses filets et ses amorces. Si Esmond faisoit des remontrances, la petite rebelle disoit : « Qui êtes-vous? J'en ferai à ma fantaisie, mon cher monsieur, et ma fantaisie est d'avoir un mari, et ce n'est pas vous que je veux pour cela. Je suis faite pour mieux que vous, colonel, mieux que vous, entendez-vous bien? Vous pourriez faire l'affaire si vous aviez de la fortune et que vous fussiez plus jeune; vous dites que vous n'avez que huit ans de plus que moi : bah! vous en avez cent de plus. Vous êtes un vieux, un vieux rabat-joie, et je vous rendrois malheureux; ce seroit la seule consolation que j'aurois, si je vous épousois. Mais vous n'avez pas assez d'argent pour tenir un chat décemment après que vous avez payé les gages de votre domestique et le compte de votre hôtesse. Croyez-

vous que je vais vivre en chambre garnie, et tourner le mouton au bout d'une ficelle, tandis que Votre Honneur soignera l'enfant? Tarare! et pourquoi ne vous êtes-vous pas fait enlever cette sottise de la tête quand vous étiez à la guerre? Vous êtes revenu plus triste et plus lugubre que jamais. Maman et vous, vous êtes faits l'un pour l'autre. Vous pourriez faire Darby et Jeanne[1], et jouer au cribbage[2] jusqu'à la fin de vos jours.

— Vous avouez, du moins, votre humeur mondaine, ma pauvre Trix, dit sa mère.

— Mon humeur mondaine? O ma jolie dame! me prenez-vous pour un enfant à qui on puisse faire peur de Croquemitaine? Mon humeur mondaine? Eh! oui, assurément, et, je vous prie, madame, où est le mal de vouloir être à son aise? Quand vous ne serez plus, ma très-chère vieille, ou quand je serai fatiguée de vous et que je me serai enfuie, où irai-je? Irai-je me placer comme gouvernante chez ma papiste de belle-sœur, faire prendre aux enfants leurs médecines, et leur donner le fouet, et les mettre au lit quand ils seront méchants? Faudra-t-il être femme de charge de Castlewood, et, qui sait, épouser Tom Tusher? Merci! J'ai été assez longtemps l'humble servante de Frank. Que ne suis-je un homme! J'en ai dix fois la cervelle, et si j'avois porté une.... allons, milady, n'ayez pas peur.... si j'avois porté une épée et une perruque au lieu de cette mante et de cette commode auxquelles la nature m'a condamnée (quoique ce soit assez joli après tout : cousin Esmond! vous irez à la Bourse demain, et vous m'apporterez le pareil de ce ruban, monsieur, entendez-vous?), j'aurois fait parler de notre nom. Rabat-Joie aussi auroit fait quelque chose de notre nom s'il avoit représenté la famille. Milord Rabat-Joie, cela auroit fait très-bien. Oui, vous avez un fort joli genre, et vous auriez fait un grave orateur fort convenable.» Et ici elle se mit à contrefaire le maintien d'Esmond, et à lui parler sous le nez, et d'une façon si comique, que la maîtresse d'Esmond éclata de rire, et que lui-même reconnut qu'il y avoit quelque ressemblance dans cette fantasque et maligne caricature. « Oui, dit-elle, je jure solennellement, j'avoue et confesse que je veux un bon parti. Où est le mal? Ma figure est toute ma fortune. Qui veut l'acheter? Elle est à vendre, venez, venez! Je ne saurois travailler, et je ne sais pas filer; mais je sais jouer à vingt-trois jeux de cartes. Je suis capable de ne pas manquer une danse, de courre le cerf, et je crois que je saurois tirer au vol. Je puis dire autant de méchancetés que femme de mon âge, et je sais assez d'histoires pour amuser un mari maussade pendant mille et une nuits au moins. J'ai assez de goût pour la toilette, les diamants, le jeu et la vieille porcelaine. J'aime les bonbons, la dentelle de Malines (celle que vous m'avez apportée,

1. Espèce de Philémon et Baucis anglais. (*Note du traducteur.*)
2. Jeu de cartes. (*Id.*)

cousin, est fort jolie), l'opéra, et tout ce qui est inutile et coûteux. J'ai un singe et un petit nègre.... Monsieur Pompée, allez porter une tasse de chocolat au colonel Rabat-Joie.... et un perroquet et un épagneul, et il faut que j'aie un mari. Cupidon, vous entendez?

— Ui, missis, dit Pompée, un petit nègre au rire grimaçant que lord Peterborow lui avait donné, et ayant un oiseau de paradis à son turban, et un collier avec le nom de sa maîtresse.

— Ui, missis! dit Béatrix imitant l'enfant. Et si mari pas venir, Pompée en aller chercher un. »

Et Pompée s'en alla en grimaçant avec son plateau à chocolat, tandis que Béatrix couroit à sa mère et finissoit son accès de malice à son ordinaire, par un baiser; et il n'est pas étonnant qu'à ce prix son tendre juge lui pardonnât.

Quand M. Esmond étoit revenu en Angleterre, sa santé étoit encore ébranlée; et il se logea près de ses maîtresses, à Kensington, trop heureux d'être servi par elles et de les voir chaque jour. Il pouvoit voir un peu de compagnie, et de celle qu'il préféroit. M. Steele et M. Addison lui firent l'honneur de le visiter, et burent maint flacon de bon claret chez lui, tandis que leur hôte, à cause de sa blessure, étoit astreint à vivre de gruau. Ces messieurs étoient whigs et grands admirateurs de milord duc de Marlborough, et Esmond étoit tout à fait de l'autre parti. Mais la différence de leurs vues politiques n'empêchoit pas ces messieurs d être d'accord avec lui en leur particulier, et de convenir, un soir que le bon vieux patron d'Esmond, le lieutenant général Webb, s'aidant d'une canne ou d'une béquille, monta clopin-clopant chez le colonel (dont le logement étoit joliment situé, entre Londres et Kensington, et avoit vue sur les jardins), que le lieutenant général étoit un noble et vaillant soldat, et même qu'on en avoit mal agi avec lui lors de l'affaire de Wynendael. Il prenoit sa revanche en paroles, il faut l'avouer; et si M. Addison avoit eu envie d'écrire un poëme sur Wynendael, il en aurait pu entendre cent fois la relation de la bouche du commandant.

M. Esmond, forcé de rester tranquille, s'adonnoit à la littérature pour se distraire, et composa la comédie dont la copie du souffleur est dans mon écritoire de noyer, cachetée, et avec cette étiquette: « *Le Fou fidèle*, comédie, telle qu'elle a été représentée par les comédiens de Sa Majesté. » C'étoit une pièce fort sentimentale; et M. Steele, qui avoit plus de ce genre de sentiment que M. Addison, l'admiroit, tandis que l'autre s'en moqua un peu à la représentation, quoiqu'il reconnût qu'il y avoit çà et là quelques jolis passages. Il montoit alors sa propre pièce de *Caton*, dont l'éclat éteignit complétement le maigre luminaire d'Esmond, lequel, du reste, ne signa point sa comédie, et à l'impression mit seulement sur le titre: « Par une personne de qualité. » Il ne s'en vendit que neuf exemplaires, bien que M. Dennis, le grand critique, en eût fait l'éloge, et eût dit que c'étoit un ouvrage

d'un grand mérite ; et le colonel Esmond fit un jour brûler toute l'édition de colère, par Jack Lockwood, son valet de chambre.

Toute cette comédie étoit pleine de traits d'amère satire contre certaine jeune personne. Le sujet de la pièce étoit tout à fait neuf. Une jeune femme étoit représentée entourée d'adorateurs, et choisissant un impertinent freluquet de pair au lieu du héros (mal joué, je pense, par M. Wilks, le Fou Fidèle), qui persistoit à l'admirer. Au cinquième acte, Téraminte découvroit le mérite d'Eugène (le F. F.) et éprouvoit du penchant pour lui, mais trop tard, car il annonçoit qu'il avait donné sa main et sa fortune à Rosaria, une jeune villageoise douée de toutes les vertus. Mais il faut avouer que l'auditoire bâilla à la première représentation, et que la pièce mourut à la troisième, n'ayant qu'une demi-douzaine de personnes témoins de son agonie. Esmond et ses deux maîtresses y allèrent le premier soir, et miss Béatrix s'endormit, tandis que sa mère, qui n'avoit pas été au spectacle depuis le règne de Jacques II, trouva que la pièce, sans être brillante, avoit une fort jolie morale.

M. Esmond donna dans la littérature, et écrivit beaucoup de vers et de prose à cette époque de loisir. Lorsqu'il étoit mécontent de la conduite de miss Béatrix, il composoit une satire dans laquelle il se soulageoit le cœur; quand il souffroit de l'infidélité des femmes, il improvisoit une pièce de vers où il tenoit tout le sexe en mépris. Un jour, dans une de ses humeurs, il *fit une* petite plaisanterie dans laquelle (lui faisant jurer le secret) il se fit aider par son ami Dick Steele; et, composant une feuille, il la fit imprimer exactement comme la feuille de Steele et par *le même* imprimeur; et, à déjeuner, sa maîtresse trouva sur la table ce qui suit :

SPECTATEUR.

N° 341. Mardi, 1er avril 1712

« Mutato nomine de te fabula narratur. »
HORACE.
De cette fable en toi contemple la morale.

« Jocaste est connue pour une femme instruite et à la mode, et pour une des plus aimables personnes de cette cour et de ce pays. Elle est chez elle le matin deux fois la semaine, et tous les beaux esprits et quelques-unes des beautés de Londres fréquentent ses assemblées. Lorsqu'elle va à Tunbridge ou à *Bath*, une suite d'adorateurs fait route avec elle; et, outre les beaux de Londres, elle a une foule d'admirateurs aux eaux, ce qu'il y a de mieux dans le Sussex et le Somerset s'empressant autour de sa table à thé et aspirant à obtenir un regard d'elle. Les connoissances de Jocaste sont ainsi fort nombreuses. C'est même tout ce que peut faire une plume expéditive que de tenir son livre de visites, et tout ce que peut faire un vigoureux laquais que de le

porter; et il faudroit une tête beaucoup plus forte que celle même de Jocaste pour se rappeler les noms de tous ses chers amis.

« Soit aux eaux d'Epsom, soit à Tunbridge (car Jocaste n'est pas fixée sur ce point important), Sa Seigneurie eut l'heureuse chance de faire connoissance avec un jeune gentilhomme dont la conversation étoit si animée, dont les manières étoient si aimables, qu'elle invita l'agréable jeune petit-maître à lui faire visite s'il venoit jamais à Londres, où sa maison de Spring-Garden lui seroit ouverte. Tout charmant qu'il étoit, et joli garçon sans aucun doute, Jocaste en avoit un tel régiment du même genre marchant continuellement sous son étendard, qu'il n'est pas étonnant qu'elle eût des distractions. Ainsi, quoique ce gentilhomme eût fait sur elle une impression considérable et touché son cœur au moins vingt-trois minutes, il faut avouer qu'elle avoit oublié son nom. C'est un homme brun qui peut avoir vingt-huit ans; sa mise est simple, quoique l'étoffe en soit riche; il a un signe au front, au-dessus de l'œil gauche; il a un ruban bleu à sa canne et à son épée, et porte ses cheveux.

« Jocaste fut très-flattée d'apercevoir son admirateur (car que tous ceux qui la voient l'admirent, c'est un point qu'elle ne sauroit mettre un moment en doute) dans le banc voisin du sien à l'église de Saint-James dimanche dernier; et la manière dont il eut l'air de dormir, quoique sous les franges de ses paupières il étoit évident qu'il lançoit vers Jocaste des regards de respectueuse extase, la toucha et l'intéressa profondément. Au sortir de l'église, il se fraya un chemin jusqu'à sa chaise et lui fit un élégant salut comme elle y entroit. Elle le vit ensuite à la cour, où il se comporta de l'air le plus distingué, quoique aucune des connoissances de Jocaste ne sût comment il se nommoit; et, le soir suivant, il étoit à la comédie, où Sa Seigneurie daigna le reconnoître de la loge d'avant-scène.

« Pendant toute la comédie elle se tortura tellement la cervelle pour se rappeler son nom, qu'elle n'entendit pas un mot de la pièce; et ayant eu le bonheur de le rencontrer encore une fois dans le couloir du théâtre, elle alla à lui tout en emoi, et lui recommanda de ne point oublier qu'elle avoit deux soirées par semaine, et qu'elle avoit un ardent désir de le voir à Spring-Garden.

« Il fit son apparition mardi dans une riche toilette qui faisoit l'éloge de son goût et de celui du tailleur; et quoiqu'un bon nombre d'entre nous entourât la charmante Jocaste, tous gens prétendant connoître chaque figure de la ville, nul ne put dire le nom de ce gentilhomme, en réponse aux questions pressantes que Jocaste lançoit de droite et de gauche, comme il s'avançoit dans la chambre avec un salut digne d'un duc.

« Jocaste répondit à ce salut par un de ces sourires et une de ces révérences dont cette dame a le secret. Elle fait la révérence d'un air languissant, comme pour dire: « Vous voilà enfin! Je « soupirois après vous; » et puis elle achève sa victime avec une

œillade assassine qui signifie : « O Philandre ! je n'ai d'yeux que « pour vous. » Camille fait peut-être aussi bien la révérence, et les œillades de Thalestris ont leur mérite ; mais l'œillade et la révérence de Jocaste n'appartiennent qu'à elle seule.

« Soyez le bienvenu à Londres, monsieur, dit-elle. On voit à « votre mine que vous venez de la campagne. » Elle auroit dit d'Epsom ou de Tunbridge si elle se fût souvenue de l'endroit où elle avoit rencontré l'étranger ; mais, hélas ! elle l'avoit oublié !

« Le gentilhomme dit qu'il n'étoit en ville que depuis trois jours, et qu'une de ses raisons pour y venir étoit d'avoir l'honneur de faire sa cour à Jocaste.

« Elle dit que les eaux ne lui avoient réussi que médiocrement.

« Les eaux étoient pour les malades, dit le gentilhomme. Les jeunes et les belles n'y venoient que pour les faire briller. « Et, « quand le ministre lisoit le service dimanche, ajouta-t-il, Votre « Seigneurie me faisoit l'effet de l'ange qui visitoit la source. » Un murmure d'approbation accueillit cette saillie. Manilio, qui est un bel esprit quand il n'est pas au jeu, étoit dans une telle rage qu'il renonça lorsqu'il l'entendit.

« Jocaste étoit un ange visitant les eaux; mais à laquelle des piscines ? Elle étoit de plus en plus embarrassée ; et, selon son usage, avoit l'air d'autant plus simple et innocent, que ses intentions étoient plus artificieuses.

« Nous discourions, dit-elle, de l'orthographe des noms et des « mots quand vous êtes venu. Pourquoi disons-nous *goold* et écri- « vons-nous *gold*, et prononçons-nous *china*, *chayny;* et *Cavendish*, « *Candish;* et *Cholmondeley*, *chum'ey?* Si nous prononçons *Pul*- « *teney*, *Poltney*, pourquoi ne pas prononcer *poultrey*, *pultry?* et....

— Une enchanteresse telle que Votre Seigneurie, dit-il, a à sa « disposition toutes les espèces de charmes. » Mais c'étoit un bon mot du docteur Swift, et nous le connoissons tous.

« Et comment écrivez-vous votre nom ? » dit-elle, abordant enfin la question ; car cette piquante conversation avoit été beaucoup plus longue qu'on ne l'a reproduite ici, et avoit duré au moins trois tasses de thé.

« Oh ! madame, dit-il, *j'écris mon nom avec un y* [1]. » Et posant sa tasse, mon gentilhomme fit un autre salut élégant, et disparut en un clin d'œil.

« Jocaste ne dort plus depuis cette mortification, et depuis la disparition de l'étranger. Au moindre mécompte, elle est sûre de perdre sa santé et sa bonne humeur ; et nous, ses serviteurs, nous souffrons, selon l'usage, des accès d'irritation de notre reine. Pouvez-vous nous aider, monsieur le Spectateur, vous qui savez tout, à deviner pour elle cette énigme, et mettre en repos tous nos esprits ? Nous trouvons sur sa liste M. Berty, M. Smith,

1. *Y* en anglais se prononce comme le mot *why*, *pourquoi?* De là un calembour intraduisible. (*Note du traducteur*.)

M. Pike, M Tyler, qui, pour ce que nous en savons, peuvent être M. Bertie, M. Smyth, M. Pyke, M. Tiler. Elle a renvoyé le commis qui tient son livre de visites, un pauvre diable surchargé d'enfants. Expliquez-moi cette énigme, mon bon monsieur Shortface, et obligez votre admirateur.

« OEDIPE. »

« Café de la Trompette, Whitehall.

« MONSIEUR LE SPECTATEUR,

« Je connois peu la ville, quoique j'aie fait mon éducation à l'Université, et que j'aie passé quelques années à servir mon pays à l'étranger, où mon nom est plus connu que dans les cafés et à Saint-James.

« Il y a deux ans mon oncle est mort, me laissant un joli bien dans le comté de Kent; et comme j'étois aux eaux de Tunbridge l'été dernier, mon deuil fini et à la découverte, s'il faut dire la vérité, de quelque jeune personne qui voulût partager avec moi la solitude de ma grande maison du Kent, et être bonne pour mes tenanciers (auxquels une femme peut faire beaucoup plus de bien que ne le peut l'homme le mieux intentionné), je fus tout à fait fasciné par une jeune dame de Londres, qui étoit la coqueluche de toute la compagnie aux eaux. Tout le monde connoît la beauté de Saccharissa; et personne mieux qu'elle-même, je pense, monsieur le Spectateur.

« Je vois sur mes tablettes que je n'ai pas dansé moins de vingt-sept fois avec elle à l'assemblée. Je la régalai deux fois des violons. Je fus admis à diverses reprises chez elle, et reçu par elle avec beaucoup de distinction, et, pour un temps, entièrement son esclave. Ce fut seulement alors que, par les propos de la compagnie qui étoit aux eaux, et en surveillant de près celle à qui j'avois songé à adresser la question la plus sacrée qu'un homme puisse faire à une femme, je m'aperçus combien elle étoit peu faite pour être la femme d'un gentilhomme de province; et que cette belle créature n'étoit qu'une coquette toute mondaine et sans cœur, jouant avec une affection à laquelle elle ne se proposoit pas, et même étoit incapable de répondre. C'est de l'admiration que veulent ces femmes; l'amour ne les touche pas; et je ne conçois pas, dans sa vieillesse, de créature plus misérable que le sera cette dame, quand elle aura perdu sa beauté, quand ses admirateurs l'auront abandonnée, et qu'elle n'aura ni amitié ni religion pour la consoler.

« Appelé à Londres par des affaires, j'allai à l'église Saint-James dimanche dernier, et là, en face de moi, étoit assise ma beauté des eaux. Son maintien pendant tout le service fut si impertinent, languissant, et absurde, elle joua de l'éventail et de la prunelle à mon intention d'une manière si inconvenante, que je fus obligé de fermer les yeux afin de ne la point voir, et,

toutes les fois que je les rouvris, je rencontrai les siens (et ils sont fort brillants) toujours fixés sur moi. Je la retrouvai ensuite à la cour et au théâtre; et elle n'y eut de cesse qu'elle n'eût fendu la foule pour me parler et m'inviter à l'assemblée qu'elle tient chez elle, non loin de Ch-r-ng Cr-ss.

« Lui ayant promis d'y aller, comme de raison je tins ma promesse; et je trouvai ma jeune veuve au milieu d'une demi-douzaine de tables de jeu, et d'une cohue de beaux esprits et d'admirateurs. Je la saluai de mon mieux, et m'avançai vers elle; et je vis à un certain embarras sur sa figure, quoiqu'elle cherchât à le cacher, qu'elle avoit oublié jusqu'à mon nom.

« Sa conversation, quoique pleine d'art, me prouva que j'avois deviné juste. Elle tourna l'entretien de la manière la plus ridicule sur l'orthographe des noms et des mots; et je répondis par les compliments les plus ridicules et les plus fades que je pus trouver : un entre autres, où je la comparai à un ange qui visitoit les bains des malades, alloit un peu trop loin; et je ne me le serois pas permis, si l'allusion n'avoit été suggérée par la seconde leçon que nous avions entendue le dimanche précédent, et si je n'avois été forcé de lui répondre.

« Alors elle en vint à la question que je pressentois, et me demanda l'orthographe de mon nom. « Madame, dis-je en tour-« nant sur mes talons, je l'écris avec un *y*. » Et là-dessus je la laissai, m'étonnant de la légèreté de cœur des gens de la ville, qui oublient et font des amis si aisément, et résolu à chercher ailleurs une compagne pour votre assidu lecteur.

« CYMON WYLDOATS. »

« Vous connoissez mon vrai nom, monsieur le Spectateur, dans lequel il n'y a pas d'*upsilon*. Mais, si la dame que j'ai appelée Saccharissa s'étonne que je ne paroisse plus à ses thés, elle est ici respectueusement informée du *y* (*pourquoi*). »

La lettre ci-dessus est une parabole, dont je vais à présent expliquer le sens. Jocaste n'étoit autre que miss Esmond, fille d'honneur de Sa Majesté. Elle avoit dit à M. Esmond avoir rencontré quelque part un gentilhomme et avoir oublié son nom, et alors le gentilhomme, sans intentions malicieuses comme celles de Cymon dans la fiction susdite, avoit fait innocemment la même réponse; et nous avions tous ri de voir combien peu mistress Jocaste-Béatrix avoit profité de son artifice et de ses précautions.

Quant à Cymon, il étoit destiné à représenter votre très-humble serviteur et le sien, l'auteur de l'apologue et de cette histoire, que nous fîmes imprimer sur un papier du *Spectateur* dans le bureau de M. Steele, exactement comme l'étoit cette fameuse feuille, et qui fut posée sur la table à déjeuner au lieu du numéro véritable. Mistress Jocaste, qui avoit beaucoup d'esprit, ne pouvoit pas vivre sans son *Spectateur* en prenant son

thé; et ce faux *Spectateur* avoit pour objet de faire entendre à cette jeune femme qu'elle étoit une coquette, et que Cymon étoit un homme d'honneur et de résolution, éclairé sur tous ses défauts, et déterminé à rompre avec elle une fois pour toutes.

Car bien qu'il en ait déjà été dit assez sur cette affaire d'amour, assez du moins pour prouver aux héritiers de l'auteur quel tendre extravagant étoit leur vieux grand-père, qui aimeroit à être considéré par eux comme un très-sage vieillard ; cependant il s'en faut de beaucoup que tout ait été dit sur ce sujet, qui, si on lui laissoit prendre dans les Mémoires d'Esmond l'espace qu'il occupa dans sa vie, fatigueroit ses parents et parentes d'ici à cent ans au delà de toute patience, étant extrait d'un journal de folie et de radotage, de ravissements et de fureurs, que l'homme de la vanité la plus ordinaire n'aimeroit pas à laisser après lui.

Le fait est que, soit qu'elle se moquât de lui ou l'encourageât, soit qu'elle lui sourît ou fût froide et reportât ses sourires sur un autre; mondaine et ambitieuse, comme il la savoit être; dure et insouciante, comme elle sembloit devenir avec sa vie de cour, et les centaines d'admirateurs qui lui venoient et qui la quittoient; Esmond avoit beau faire, il ne pouvoit chasser Béatrix de son esprit; il pensoit constamment à elle en Angleterre ou à l'étranger : s'il se voyoit cité dans la *Gazette*, ou qu'il eût échappé à un boulet de canon ou à un plus grand danger dans la campagne, comme il lui arriva plus d'une fois, sa première pensée, après l'honneur obtenu ou le danger évité, étoit: « Qu'en dira-t-elle? Cette distinction ou l'idée de ce péril va-t-elle l'enorgueillir ou la toucher, de façon à me la rendre plus favorable? » Il ne pouvoit pas plus se défendre contre cette fidélité passionnée, qu'il ne pouvoit s'empêcher de voir avec ses yeux : l'une et les autres sembloient faire également partie de lui; et tout en connoissant chacun de ses défauts aussi bien que le plus clairvoyant de ses détracteurs, et la folie d'un attachement pour cette femme, dont la possession ne donneroit jamais plus d'une semaine de bonheur, il y avoit néanmoins dans cette Circé un charme dont le pauvre abusé ne pouvoit s'affranchir ; et, pour un temps beaucoup plus long qu'Ulysse (autre officier entre deux âges, qui voyagea beaucoup et fit la guerre à l'étranger), Esmond se sentit asservi et abruti par les artifices de cette enchanteresse. La quitter! Il ne la pouvoit pas plus quitter, comme il avoit fait quitter sa perfide au Cymon de son histoire, qu'il ne pouvoit perdre la conscience de ce qu'il étoit la veille. Elle n'avoit qu'à lever le doigt, pour le faire revenir si loin qu'il fût; elle n'avoit qu'à dire : « J'ai congédié tel et tel adorateur, » pour que le pauvre infatué allât rôder autour de la maison de sa mère, désireux d'être mis au rang des prétendants, quoiqu'il sût bien qu'il en seroit rayé la semaine suivante. S'il ressembloit à Ulysse, du moins dans sa folie, elle

ressembloit à Pénélope en ce qu'elle avoit une foule de prétendants, et défaisoit du jour à la nuit le travail de fascination et la toile de coquetterie qu'elle ourdissoit pour les allécher et amuser.

Une partie de sa coquetterie pouvoit venir de sa position à la cour, où la jolie fille d'honneur étoit la lumière autour de laquelle des milliers de beaux venoient papillonner, où elle étoit sûre d'avoir un cercle d'admirateurs, se pressant pour écouter ses reparties autant que pour admirer sa beauté, et où elle disoit et entendoit des choses qu'on n'auroit jamais pensé que les lèvres ou les oreilles de la fille de Rachel Castlewood auroient jamais dites ou entendues. Lorsqu'ils étoient de service à Windsor ou à Hampton, les hommes et les femmes de la cour faisoient ensemble des parties de cheval; mistress Béatrix, en habit et chapeau de cavalier, la première après les chiens de chasse et par-dessus les barrières du parc, une troupe de jeunes gens sur ses talons. Si les dames angloises de la campagne étoient à cette époque les plus pures et les plus modestes femmes qu'il y eût au monde, les dames angloises de la ville et de la cour se permettoient un langage et une conduite qui n'étoient ni modestes ni purs, et réclamoient, quelques-unes d'entre elles, une liberté que ceux qui aiment ce sexe ne voudront jamais lui accorder. Les hommes de ma famille qui viennent après moi (car je n'encourage point les femmes à ces sortes d'études) peuvent lire dans les œuvres de M. Congreve, du docteur Swift et autres, quelle étoit la conversation et quelles étoient les habitudes de notre temps.

La plus jolie femme de l'Angleterre en 1712, quand Esmond revint dans ce pays, une femme de haute naissance, et quoique sans fortune, il est vrai, avec mille séductions d'esprit et de manières, Béatrix Esmond, avoit maintenant vingt-six ans, et étoit toujours Béatrix Esmond. De ses cent adorateurs elle n'en avoit pas choisi un pour mari; ceux qui l'avoient demandée avoient été joués par elle, et un plus grand nombre encore l'avoient quittée. Voilà près de dix ans qu'elle voyoit tout un plant de jeunes beautés convenablement *aménagé*, si nous pouvons nous permettre cette comparaison forestière, et rentré depuis longtemps pour la consommation domestique. Ses contemporaines étoient à cette heure de sages mères de famille; des filles qui n'avoient pas la dixième partie de ses charmes ou de son esprit avoient fait de bons mariages, et maintenant prenoient le pas sur celle qui naguère les railloit et les éclipsoit. Les jeunes beautés commençoient à regarder Béatrix comme une vieille fille, et à ricaner et à la ranger parmi les dames de Charles II, et à lui demander si son portrait n'étoit point dans la galerie de Hampton-Court. Mais elle régnoit encore (du moins dans l'opinion d'un homme), supérieure à toutes les petites demoiselles qui étoient la coqueluche des jeunes gens; et, aux yeux d'Esmond, elle étoit toujours parfaitement adorable et jeune.

Qui sait combien furent près d'avoir le bonheur de la posséder, ou plutôt combien furent assez fortunés pour échapper à cette sirène? C'est merveille de penser que sa mère étoit la plus pure et la plus simple des femmes, et que cette fille naquit d'elle. Je suis tenté de croire que ma maîtresse, qui n'avoit jamais dit une parole dure à ses enfants (et deux ou trois fois seulement à certaine personne), doit avoir manqué de mesure dans l'exercice de l'autorité maternelle : car son fils et sa fille se révoltèrent de bonne heure; et une fois envolés du nid, on ne put jamais les ramener complétement sur le sein de leur tendre mère. Lady Castlewood, et peut-être étoit-ce aussi bien, connoissoit peu la vie et les véritables idées de sa fille. Comment auroit-elle su ce qui se passoit dans les antichambres de la reine et aux tables de la cour? Mistress Béatrix fit valoir si résolûment sa propre autorité que sa mère céda promptement. La fille d'honneur avoit son équipage à elle, sortoit de la maison et y rentroit à son gré; sa mère étoit également impuissante à lui résister ou à la conduire, à lui commander ou à la persuader.

Elle avoit été fiancée une fois, deux fois, trois fois, à ce que croyoit Esmond. Lorsqu'il quitta l'Angleterre, elle étoit promise, on l'a dit, à milord Ashburnham; et voilà qu'à son retour, Sa Seigneurie étoit mariée à lady Mary Butler, la fille du duc d'Ormond, et ses belles maisons, et ses douze mille livres sterling de rente, pour lesquelles miss Béatrix l'avoit convoité, étoient perdues pour elle. Esmond ne pouvoit pas lui parler de cette rupture, et lorsqu'il questionna sa maîtresse, tout ce que lady Castlewood répondit fut : « Ne m'en parlez pas, Harry. Je ne saurois vous dire comment ni pourquoi ils ont rompu, et je crains de m'en enquérir. Je vous ai déjà dit qu'avec toute sa bonté, son esprit, sa générosité, et cette sorte de brillant naturel qu'elle possède, je n'ai que peu de bien à dire de ma pauvre Béatrix, et que j'envisage avec terreur le mariage qu'elle contractera. Son idée fixe est l'ambition, et de faire une grande figure; et, cet objet réalisé, elle s'en lassera, comme elle fait de tout. Que le ciel vienne en aide à son mari, quel qu'il soit. Milord Ashburnham étoit un excellent jeune homme, doux, mais sans foiblesse, et de beaucoup de moyens, à ce qu'on m'a dit, et autant que le peu que j'ai causé avec lui m'a permis d'en juger; et un bon caractère, bon et patient : il doit l'avoir été d'après tout ce qu'il a eu à endurer. Mais il a fini par la quitter, un jour qu'elle aura mis le comble à ses caprices et à sa tyrannie, et le voici marié à une jeune personne qui le rendra mille fois plus heureux que n'auroit pu faire ma pauvre enfant. »

Cette rupture, quelle qu'en fût la cause (j'ai entendu ces propos, mais assurément je ne prendrai pas la peine de répéter au long dans ce journal ce commérage de café), fit beaucoup parler, et M. Esmond fut témoin de l'apparition de milord le jour de naissance de la reine avec sa jeune femme. La vengeance que

Béatrix tira d'elle fut d'avoir l'air si adorable, un tel air d'impératrice, que la modeste jeune dame ne put figurer à côté d'elle, et que lord Ashburnham, qui avoit ses raisons pour désirer de l'éviter, s'esquiva, tout confus, et de fort bonne heure. Cette fois, Sa Grâce le duc Hamilton, qu'Esmond avoit déjà vu tourner autour d'elle, étoit constamment à côté de miss Béatrix : c'étoit un des plus brillants gentilshommes d'Europe, tout à fait accompli par ses lectures, par ses voyages, par une longue habitude de la meilleure compagnie, distingué comme homme d'État, ayant été ambassadeur sous le roi Guillaume, et un noble orateur dans le parlement écossois, où il avoit été chef du parti opposé à l'Union, et, quoiqu'à présent âgé de quarante-cinq à quarante-six ans, un gentilhomme de si haute taille, si accompli comme esprit et si favorisé de sa personne, qu'il pouvoit prétendre à la main de n'importe quelle princesse d'Europe.

« Aimeriez-vous le duc pour cousin? dit M. le secrétaire Saint-John en françois à l'oreille du colonel Esmond; il paroît que le veuf se console. »

Mais revenons à notre petit numéro du *Spectateur* et à la conversation qui s'ensuivit. Miss Béatrix fut d'abord tout à fait *mordue* (comme on disoit alors), et elle ne « flaira » pas l'auteur de l'histoire ; il est vrai que M. Esmond avoit tâché d'imiter de son mieux la manière de M. Steele (car pour l'autre auteur du *Spectateur*, sa prose est, je pense, tout à fait inimitable); et Dick, qui étoit le plus paresseux et le meilleur des hommes, auroit laissé l'article passer dans son journal et aller à la postérité comme une de ses élucubrations, si Esmond ne s'étoit fait scrupule de présenter au monde sous un jour si défavorable le nom d'une femme qu'il aimoit. Béatrix pesta contre la feuille, le colonel Esmond observant sa physionomie avec un intérêt non médiocre pendant qu'elle la lisoit.

« Comme votre ami M. Steele devient stupide! s'écrie miss Béatrix. Epsom et Tunbridge! Est-ce qu'il n'en finira jamais avec Epsom et Tunbridge, et avec ses beaux à l'église, et ses Jocastes et Lindamires? Pourquoi n'appelle-t-il pas les femmes Nelly et Betty, comme leurs parrains et marraines ont fait à leur baptême?

— Béatrix, Béatrix! dit sa mère, parlez sérieusement des choses sérieuses.

— Maman croit que le catéchisme est tombé du ciel, j'imagine, dit Béatrix en riant, et a été rapporté d'une montagne par un évêque. Oh! comme ce livre-là m'a fait souffrir! D'ailleurs, j'ai eu pour marraine une papiste, maman : pourquoi me l'avoir donnée?

— Je vous ai donné le nom de la reine, dit sa mère en rougissant.

— Et c'est un fort joli nom, » dit quelqu'un d'autre.

Béatrix continua à lire : « *J'écris mon nom avec un y*. Infâme que vous êtes, dit-elle en se tournant vers le colonel Esmond,

pourquoi avez-vous conté mon histoire à M. Steele? ou, attendez, vous avez écrit vous-même ce papier pour me tourner en ridicule. Fi, monsieur! »

Le pauvre M. Esmond se sentit un peu effrayé, et dit une vérité qui n'en étoit pas moins un gros mensonge. « Sur mon honneur! dit-il, je n'ai pas même lu le *Spectateur* de ce matin. » Et il ne l'avoit pas lu; car ce n'étoit pas le *Spectateur*, mais un faux journal mis à sa place.

Elle continua de lire : le rouge lui montoit un peu au visage en lisant. « Non, dit-elle, je crois que vous ne sauriez l'avoir écrit. Je crois que ce doit être M. Steele quand il étoit soûl, et qu'il avoit peur de son horrible et vulgaire femme. Toutes les fois que je vois un énorme compliment à une femme, et quelque panégyrique outré de la vertu de notre sexe, je suis sûre que le capitaine et sa moitié se sont pris de querelle la veille, et qu'on l'a rapporté ivre chez lui, ou qu'on l'a trouvé dans...

— Béatrix! s'écrie lady Castlewood.

— Eh bien! maman, ne criez pas avant qu'on vous frappe. Je ne vais rien dire de mal. Je ne veux pas vous donner plus d'ennui qu'il ne faut, ma jolie maman. Oui, et votre petite Trix est une méchante petite Trix, qui ne fait pas ce qu'elle a à faire, et ne fait pas ce qu'elle devroit, et il y a.... enfin.... je n'en veux pas dire plus. Si fait, j'en dirai plus, à moins que vous ne me baisiez. »

Et là-dessus mademoiselle met de côté son journal, et court à sa mère, et se livre à une variété d'embrassades, disant à M. Esmond aussi clairement que des yeux peuvent le faire : « Là, monsieur, vous voudriez bien, vous, jouer à ce charmant jeu?

— Oui, madame, je le voudrois, dit-il.

— Voudrois quoi? demande miss Béatrix.

— Ce que vous entendiez quand vous m'avez regardé de cette façon provocante, répond Esmond.

— Quel confesseur! s'écrie Béatrix en riant.

— Qu'est-ce que voudroit Henry, ma chère? » demande sa mère. la bonne âme, toujours occupée à savoir ce que nous voudrions, et comment elle pourroit nous être agréable.

La jeune fille court à elle. « O absurde bonne petite maman! dit-elle, en la baisant de nouveau; voilà ce qu'aimeroit Harry. »

Et elle partit d'un joyeux éclat de rire; et lady Castlewood rougit comme une fille de seize ans.

« Regardez-la, Harry, lui dit à l'oreille Béatrix, courant à lui et parlant de sa plus douce voix. Est-ce que cette rougeur ne lui sied pas? N'est-elle pas jolie? Elle a l'air plus jeune que moi, et certes elle est cent millions de fois meilleure. »

La bonne maîtresse d'Esmond quitta la chambre, emportant sa rougeur avec elle.

« Si nous autres filles de la cour nous pouvions faire pousser de telles roses, continue Béatrix en riant, que ne ferions-nous pas pour les conserver! Nous leur couperions la queue et nous

les mettrions dans l'eau salée. Mais ces roses-là ne fleurissent pas à Hampton-Court et à Windsor, Henry. » Elle s'arrêta pour une minute, et le sourire qui l'illuminoit, s'effaçant de ce ciel d'avril, fit place à un nuage gros de pleurs. « Oh! comme elle est bonne, Harry! continua de dire Béatrix. Oh! c'est une véritable sainte. Sa perfection m'épouvante. Je ne suis pas faite pour vivre avec elle. Je serois meilleure, je crois, si elle étoit moins parfaite. Elle a eu un grand chagrin dans sa vie, et un grand secret; et elle s'en est repentie. Ce n'a pas pu être la mort de mon père. Elle en parle librement; et elle n'a pas pu l'aimer beaucoup, quoiqu'il soit difficile de savoir ce que nous aimons, nous autres femmes, et pourquoi.

— En effet, dit M. Esmond.

— Personne ne sait, poursuivit Béatrix, sans tenir compte de l'interruption autrement que par un regard, quelle est la vie de ma mère. Elle a été à la prière ce matin de bonne heure; elle passe des heures dans son cabinet; si vous l'y suiviez, vous la trouveriez en prières à présent. Elle soigne les pauvres de l'endroit, ces horribles et sales pauvres. Elle assiste jusqu'au bout aux sermons du curé; oh! ces assommants sermons! Et vous voyez, on a beau dire, si bonnes qu'elles soient, les personnes comme elle ne sont pas faites pour frayer avec nous autres gens du monde. Il y a toujours, pour ainsi dire, un tiers présent, même quand ma mère et moi nous sommes seules. Elle ne sauroit être entièrement franche avec moi; elle pense toujours à l'autre monde, et à son ange gardien, qui est peut-être ce tiers dont je parle. O Harry, je suis jalouse de cet ange gardien! s'écria mistress Béatrix. C'est horrible, je le sais; mais ma mère ne vit qu'en vue du ciel, et moi je ne vis que pour la terre. Nous ne pouvons être tout à fait amies; et puis elle se soucie plus du petit doigt de Frank que de toute ma personne, je sais que cela est; et elle vous aime beaucoup trop, monsieur; et je vous hais pour cela. J'aurois voulu l'avoir toute à moi; mais elle n'a pas voulu. Dans mon enfance, c'étoit mon père qu'elle aimoit (oh! comment pouvoit-elle l'aimer? Il était bon et beau, je m'en souviens, mais si stupide, et incapable de parler après boire). Et puis, ç'a été Frank; et à présent, c'est le ciel et le prêtre. Comme je l'aurois aimée! tout enfant, j'étois en fureur de n'être pas seule aimée d'elle; mais elle vous aimoit tous mieux, tous, je le sais. Et maintenant, elle parle des bienheureuses consolations de la religion. Chère âme! Elle se croit plus heureuse de penser, comme elle le doit faire, que nous sommes tous de méchants et misérables pécheurs, et que ce monde est simplement un pied-à-terre pour les bons, où ils s'arrêtent une nuit, comme nous faisons en venant de Walcote, à cette grande, lugubre, incommode auberge de Hounslow, dans ces horribles lits; oh! vous les rappelez-vous, ces horribles lits? Et la voiture vient les prendre et les emmener au ciel le lendemain matin.

— Chut, Béatrix! dit M. Esmond.

— Chut, en vérité! Vous êtes un hypocrite vous-même, Henry, avec vos airs graves et votre mine refrognée. Nous sommes tous hypocrites. O mon Dieu! nous sommes tous seuls, seuls, seuls, dit la pauvre Béatrix, son beau sein gonflé par un soupir.

— C'est moi qui ai écrit chaque ligne de cette feuille, ma chère, dit M. Esmond. Vous n'êtes pas aussi mondaine que vous pensez l'être, Béatrix, et vous valez mieux que nous ne croyons. Ce que nous avons de bon en nous, nous en doutons; et le bonheur que nous avons sous la main, nous le jetons de côté. Toute votre ambition est de faire un beau mariage, d'avoir un grand train de maison, et pourquoi? Vous en serez lasse quand vous l'aurez, et vous ne serez pas plus heureuse avec une couronne sur votre voiture....

— Que d'aller au marché en croupe avec Lubin, dit Béatrix. Merci, Lubin!

— Je suis un triste berger, à coup sûr, répond Esmond en rougissant, et il me faut une nymphe qui puisse me border mon lit et me faire de l'eau de gruau. Eh bien, Tom Lockwood peut faire cela. Il m'a emporté de la mêlée sur ses épaules, et m'a soigné tout le temps de ma maladie comme l'amour le feroit rarement. Et cela simplement pour de bons gages, l'espoir de ma défroque et le contenu de mon portemanteau. Combien de temps Jacob servit-il comme apprenti pour avoir Rachel?

— Pour avoir maman? dit Béatrix. Est-ce maman que veut avoir Votre Honneur, et aurai-je le bonheur de vous appeler papa? »

Esmond rougit de nouveau. « Je parlois d'une Rachel qu'un berger courtisoit il y a cinq mille ans, quand les bergers vivoient plus longtemps qu'à présent; et je voulois dire que, depuis que je vous revis pour la première fois après notre séparation.... vous étiez une enfant alors....

— Et je mis mes plus beaux bas pour vous séduire, je m'en souviens, monsieur....

— Vous avez eu mon cœur depuis lors, tel qu'il étoit; et, telle que vous étiez vous-même, je ne me suis soucié d'aucune autre femme. Le peu de réputation que j'ai acquis, ç'a été pour que vous en fussiez bien aise; et, vraiment, ce n'est guère; et je pense qu'une centaine de fous dans l'armée en ont fait et mérité tout autant. Y avoit-il dans l'air de ce lugubre vieux Castlewood quelque chose qui nous rendoit tous sombres, mécontents et solitaires, sous son vieux toit en ruines? Voilà comme nous étions tous, même quand nous étions ensemble et unis, à ce qu'il sembloit; nous suivions nos plans séparés, assis chacun autour de la table.

— Chère vieille maison lugubre! s'écrie Béatrix. Maman n'a jamais eu le cœur d'y retourner depuis que nous l'avons quittée, quand.... peu importe il y a combien d'années. »

Et elle rejeta ses boucles en arrière, et regarda le miroir pardessus sa jolie épaule, d'un air superbe, comme si elle disoit : « O Temps, je te défie.

— Oui, dit Esmond qui avoit l'art, à ce qu'elle avouoit, de deviner beaucoup de ses pensées ; vous pouvez encore vous regarder au miroir, et n'être que bien aise des vérités qu'il vous dit. Quant à moi, savez-vous quel est mon plan ? Je compte demander à Frank de me donner les terres de la Virginie que le roi Charles a données à notre grand-père (elle fit une orgueilleuse révérence, comme pour dire : « Notre grand-père, ouida ! Je vous remercie, monsieur le bâtard »). Oui, oui, je sais que vous pensez à ma barre senestre ; eh bien, soit. Un homme ne peut pas surmonter cela dans ce pays-ci, à moins, pourtant, qu'il ne la porte en travers des armes d'un roi, auquel cas cela devient fort honorable. Et je songe à me retirer sur ces plantations, et à me bâtir un wigwam dans les bois, et peut-être, si j'ai besoin de compagnie, à m'unir à une squaw. Nous enverrons à Votre Seigneurie des fourrures pour l'hiver, et, quand vous serez vieillie, nous vous approvisionnerons de tabac. Je ne suis pas tout à fait assez habile, ou assez coquin, je ne sais lequel, pour l'ancien monde. Je puis me faire une place dans le nouveau, qui n'est pas si plein, et y fonder une famille. Quand vous serez mère vous-même, et une grande dame, peut-être vous enverrai-je de la plantation quelque jour un petit sauvage, moitié Esmond moitié Mohock, et vous serez bonne pour lui par égard pour son père, qui, après tout, étoit votre parent, et que vous aimiez un peu.

— Quelles folies vous nous contez là, Harry ! dit Béatrix, regardant avec de grands yeux.

— C'est tout à fait sérieux, » dit Esmond. Et, par le fait, ce plan existoit dans sa tête depuis quelque temps, et surtout depuis son retour en Angleterre, lorsqu'il avoit vu combien sa passion étoit sans espoir, et même dégradante pour lui. « Non, dit-il alors, j'ai essayé maintenant une demi-douzaine de fois. Je puis assez bien supporter d'être loin de vous ; mais être auprès de vous est intolérable (autre profonde révérence de mistress Béatrix), et je partirai. J'ai de quoi acheter des haches et des fusils pour mes hommes, des colliers et des couvertures pour les sauvages ; et j'irai vivre parmi eux.

— Mon ami, dit-elle affectueusement en prenant la main d'Esmond d'un air de grande compassion, vous ne pouvez pas penser que dans notre position rien de plus que notre amitié actuelle soit possible. Vous êtes notre frère aîné, nous vous considérons comme tel, plaignant votre malheur et ne vous le reprochant pas. Et vous êtes assez âgé et assez grave pour être notre père. J'ai toujours pensé que vous aviez cent ans, Harry, avec votre mine solennelle et votre air grave. J'ai pour vous les sentiments d'une sœur, et je ne saurois faire plus. N'est-ce pas assez, monsieur ? »

Et elle approcha sa figure tout près de celle de Harry, qui sait avec quelle intention?

« C'en est trop, dit Esmond en se détournant. Je ne puis supporter cette existence; il faut en finir. Je resterai, je pense, pour vous voir mariée, et alors je fréterai un navire et je l'appellerai *Béatrix*, et je vous dirai à tous.... »

Ici le domestique, ouvrant brusquement la porte, annonça Sa Grâce le duc de Hamilton, et Esmond fit un saut en arrière en murmurant quelque chose comme une imprécation, au moment où ce grand seigneur entroit dans toute la splendeur de son crachat et de son cordon vert. Il fit à M. Esmond tout juste le salut gracieux qu'il eût fait au laquais qui lui auroit apporté un siége ou pris son chapeau, et s'assit auprès de miss Béatrix, tandis que le pauvre colonel sortoit de la chambre l'oreille basse.

La maîtresse d'Esmond étoit dans la chambre d'au-dessous quand il descendit l'escalier. Elle le rencontroit souvent lorsqu'il venoit de chez Béatrix, et elle lui fit signe d'entrer.

« Que vous a-t-elle dit, Harry? demanda lady Castlewood.

— Elle a été très-franche, très-franche, dit Esmond.

— Mais.... mais au sujet de ce qui va avoir lieu?

— Que va-t-il avoir lieu? dit-il avec un battement de cœur.

— Sa Grâce le duc de Hamilton l'a demandée en mariage, dit milady. Il a fait son offre hier. Ils se marieront aussitôt qu'il ne sera plus en deuil; et vous avez ouï dire que Sa Grâce est nommée ambassadeur à Paris; et l'ambassadrice va avec lui. »

CHAPITRE IV.

Le nouveau prétendant de Béatrix.

Le gentilhomme que Béatrix avoit choisi avoit, assurément, vingt ans de plus que le colonel, à qui elle cherchoit querelle sur son âge; mais ce dernier n'étoit qu'un aventurier sans nom, tandis que l'autre étoit le plus grand duc de l'Écosse, avec des prétentions à un titre encore supérieur. Milord duc de Hamilton avoit, en effet, tous les mérites qui appartiennent à un gentilhomme, et il avoit eu le temps de mûrir pleinement toutes ses perfections, ayant plus de cinquante ans lorsque Mme Béatrix le choisit pour fiancé.

Le duc de Hamilton, alors comte d'Arran, avoit été élevé à la fameuse Université écossoise de Glasgow, et, arrivé à Londres,

étoit devenu un grand favori de Charles II, qui l'avoit fait gentilhomme de la chambre et ensuite l'avoit nommé ambassadeur auprès du roi de France, sous lequel le comte fit deux campagnes comme aide de camp de Sa Majesté; et il étoit absent pour ce service, quand le roi Charles mourut.

Le roi Jacques continua d'avancer milord, le fit maître de la garde-robe et colonel du régiment royal de cavalerie; et Sa Seigneurie resta fidèle au roi Jacques, étant du petit nombre de ceux qui ne quittèrent cet infortuné monarque qu'à son départ d'Angleterre; et ce fut alors, c'est-à-dire en 1688, qu'il contracta avec le colonel Francis Esmond l'amitié qui s'est toujours plus ou moins maintenue entre les deux familles.

Le comte professa toujours une grande admiration pour le roi Guillaume, mais jamais il ne put lui prêter serment; et, sous le règne de ce grand roi, il prit part à plus d'un des complots qui finirent toujours par la déconfiture des conspirateurs, et généralement par leur pardon, grâce à la magnanimité du roi. Lord Arran fut deux fois prisonnier à la Tour, sous ce règne, disant intrépidement, lorsqu'on offroit de le relâcher, sur sa parole de ne rien entreprendre contre le roi Guillaume, qu'il ne la donneroit pas, parce qu'il étoit sûr de ne la pouvoir tenir. Mais néanmoins il fut deux fois renvoyé sans jugement; et le roi en vouloit si peu à ce noble ennemi, que lorsque sa mère, la duchesse de Hamilton, de son chef, résigna ses droits, à la mort de son mari, le comte fut, par lettres patentes signées à Loo en 1690, créé duc de Hamilton, marquis de Clydesdale et comte d'Arran, avec préséance à partir de la création originelle. Sa Grâce prêta serment et siégea au parlement d'Écosse en 1700, s'y distingua par son patriotisme et son éloquence, surtout dans les débats relatifs au bill de l'Union, que le duc de Hamilton combattit de toute sa force, quoiqu'il ne voulût pas aller aussi loin que la gentry d'Écosse, qui étcit d'avis de résister par la force des armes. On dit qu'il cessa soudain son opposition, et par suite de lettres du roi qui étoit à Saint-Germain, lequel le supplioit, au nom de son allégeance, de ne point contrecarrer la reine sa sœur dans cette mesure; et le duc, ayant toujours pour but d'effectuer le retour du roi dans son royaume au moyen d'une réconciliation entre Sa Majesté et la reine Anne, et tout à fait contraire à l'idée de son débarquement à main armée avec des troupes françoises, se tint à l'écart et demeura hors de l'Écosse, tandis que le chevalier de Saint-George projetoit sa descente de Dunkerque, passant son temps en Angleterre dans sa grande terre du Staffordshire.

Quand les whigs quittèrent le pouvoir, en 1710, la reine commença à donner les plus grandes marques de faveur à Sa Grâce. Il fut créé duc de Brandon et baron de Dutton en Angleterre; ayant déjà reçu dans l'origine le Chardon du roi Jacques II, Sa Grâce fut alors promue à l'honneur de la Jarretière, dis-

tinction si grande et illustre, qu'aucun sujet ne les a jusqu'ici encore jamais eues ensemble. Quand cette objection fut faite à Sa Majesté, elle daigna dire : « Un sujet tel que le duc de Hamilton a droit, par excellence, à toutes les marques de faveur qu'une tête couronnée peut conférer. Dorénavant, je porterai moi-même les deux ordres. »

Au chapitre tenu à Windsor en octobre 1712, le duc et d'autres chevaliers, entre autres le lord-trésorier, nouvellement créé comte d'Oxford et Mortimer, furent reçus ; et, quelques jours après, Sa Grâce fut nommée ambassadeur extraordinaire en France, et les équipages, la vaisselle plate et les livrées furent commandés de l'espèce la plus somptueuse, non-seulement pour Son Excellence l'ambassadeur, mais pour Son Excellence l'ambassadrice, qui devoit l'accompagner. Ses armes étoient déjà écartelées sur les panneaux des voitures, et son frère devoit se hâter d'arriver au jour marqué, pour remplir dans la cérémonie les fonctions de chef de famille.

[Le duc étoit veuf, ayant épousé, en 1698, Élisabeth, fille de Digby, lord Gerard, mariage par lequel de grands biens entrèrent dans la famille Hamilton; et ce sont ces grands biens qui furent en partie cause de la querelle tragique qui mit fin à la carrière du duc.]

Depuis la perte d'une dent jusqu'à celle d'une maîtresse, il n'est pas de douleur qui ne soit supportable. L'appréhension est beaucoup plus cruelle que la certitude, et nous prenons notre parti du malheur quand il est irrémédiable; nous mâchons notre croûte de l'autre côté de la mâchoire. Je crois que le colonel Esmond fut soulagé lorsqu'un carrosse ducal à six chevaux vint mettre son enchanteresse hors de sa portée, et la plaça dans une sphère plus haute. Comme vous avez vu la nymphe sur la machine d'Opéra monter à la fin de la pièce jusqu'aux nuages où Mars, Bacchus, Apollon, et toute la divine compagnie de l'Olympe sont assis, et chanter son dernier air à roulades comme une déesse; ainsi, lorsque cette prodigieuse élévation eut lieu dans la famille Esmond, je ne suis pas sûr que chacun de nous ne traita pas la divine Béatrix avec une déférence toute particulière; du moins, l'impertinente petite beauté releva la tête d'un air d'autorité suprême, et prit un maintien de « Ne m'approchez pas, » devant lequel tous ses amis s'inclinèrent de fort bonne grâce.

Une vieille connoissance d'armée du colonel Esmond, l'honnête Tom Trett, qui avoit vendu sa compagnie, s'étoit marié et étoit devenu négociant dans la Cité, étoit terriblement triste depuis longtemps, quoique vivant dans une belle maison sur la rivière, et faisant un grand commerce selon toute apparence. A la fin, Esmond vit le nom de son ami dans la *Gazette* comme banqueroutier ; et une semaine après cette circonstance, mon banqueroutier entre chez M. Esmond, le visage rayonnant de bonne humeur, et aussi joyeux et insouciant que lorsqu'ils

avoient fait voile de Southampton, il y avoit dix ans, pour Vigo. « Cette banqueroute, dit Tom, est suspendue sur ma tête depuis trois ans; cette idée m'a empêché de dormir, et j'ai regardé la tête de ma pauvre Polly sur l'autre oreiller, et puis mon rasoir sur la table, et j'ai songé à mettre fin à mes jours, et à échapper ainsi à mes chagrins. Mais maintenant nous sommes en banqueroute; Tom Trett paye autant de shillings à la livre qu'il peut, sa femme a un petit cottage à Fulham, et sa fortune à elle est en sûreté. Je n'ai plus peur ni des sergents ni des créanciers, et voilà six nuits que je dors tranquille. » C'est ainsi que, lorsque la fortune avoit tiré de l'aile, l'honnête Tom s'étoit blotti dans sa vertu en loques, et s'étoit endormi.

Esmond ne dit point à son ami combien son histoire s'appliquoit aussi à Esmond; mais il en rit et en profita, et ayant bel et bien déposé son bilan dans cette affaire d'amour, il résolut d'envisager joyeusement sa banqueroute. Peut-être Béatrix fut-elle un peu offensée de sa gaieté. « Est-ce ainsi, monsieur, que vous recevez la nouvelle de votre infortune, dit-elle, et venez-vous sourire à mon nez comme si vous étiez charmé d'être débarrassé de moi? »

Esmond ne voulut pas perdre sa bonne humeur, et lui conta l'histoire de Tom Trett et de sa banqueroute. « J'ai soupiré après les grappes de la treille, dit-il, et je me suis irrité parce qu'elles étoient hors de ma portée; qu'y avoit-il là d'étonnant? Elles n'y sont plus maintenant, un autre les a prises, un homme de taille plus haute que votre humble serviteur. »

Et le colonel fit un profond salut à sa cousine.

« Un homme de taille plus haute! dit-elle. Un homme de cœur eût escaladé le mur, monsieur, et s'en fût emparé! Un homme de courage se seroit battu pour elles, au lieu de rester bouche béante!

— Un duc n'a qu'à ouvrir la bouche pour qu'elles tombent dedans, dit Esmond avec un autre profond salut.

— Oui, monsieur, dit-elle, un duc est plus grand que vous. Et pourquoi ne saurois-je pas gré à un homme tel que Sa Grâce de me donner son cœur et son beau nom? C'est un grand cadeau dont il m'honore; je sais que c'est un marché entre nous, et je l'accepte, et je ferai de mon mieux pour en remplir les conditions en ce qui me concerne. Il n'est pas question de soupirer et de faire la cour entre un seigneur de l'âge de Sa Grâce et une fille qui n'est pas très-sujette à ces foiblesses de la nature. Pourquoi n'avouerois-pas que je suis ambitieuse, Harry Esmond? et si ce n'est pas un péché pour un homme de convoiter les honneurs, pourquoi seroit-il interdit à une femme de les désirer aussi? Faut-il être franche avec vous, Harry, et vous dire que, si vous n'aviez été à genoux et si humble, vous vous en seriez mieux trouvé avec moi? Une femme de mon humeur, cousin, se conquiert par la vaillance, et non par des soupirs et des mines

lamentables. Tout le temps que vous m'adorez et que vous me chantez des hymnes, je sais fort bien que je ne suis point une déesse, et je me lasse de l'encens. Vous-même, vous vous seriez lassé de la déesse, lorsqu'elle se seroit appelée mistress Esmond, et qu'elle auroit été de mauvaise humeur parce qu'elle n'auroit pas eu assez d'argent pour sa toilette, et qu'elle auroit été forcée de sortir avec une vieille robe. Eh! cousin, une déesse en cornette, qui a à faire le gruau de son mari, cesse d'être divine, j'en suis sûre. J'aurois été maussade et grondée; et de tous les fiers indigents qu'il y a au monde, M. Esmond est le plus fier, souffrez que je vous dise cela. Vous ne vous mettez jamais en colère, mais vous ne pardonnez jamais, je pense. Si vous aviez été un grand personnage, vous auriez pu être de bonne humeur; mais n'étant rien, vous êtes un trop grand personnage pour moi, et j'ai peur de vous, cousin, voilà; et je ne veux pas vous dresser un autel, et vous ne serez jamais heureux qu'avec une femme qui le fera. Une fois à vous, après un de mes emportements, vous auriez mis, quelque nuit, l'oreiller sur ma tête, et vous m'auriez étouffée, comme fait l'homme noir à sa femme dans la pièce que vous aimez tant. Quel est le nom de la créature?... Desdemona. Vous l'auriez fait, petit Othello aux yeux noirs!

— Je crois que oui, Béatrix, dit le colonel.

— Et je ne veux pas d'une pareille fin. Je compte vivre jusqu'à cent ans, et aller à dix mille routs et bals, et jouer aux cartes tous les soirs de ma vie jusqu'en 1800. Et j'aime à être la première de ma compagnie, monsieur; et j'aime la flatterie et les compliments, et vous ne m'en faites jamais; et j'aime qu'on me fasse rire, monsieur, et qui peut rire devant votre lugubre figure, je voudrois le savoir? et j'aime un carrosse à six chevaux, ou un carrosse à huit chevaux; et j'aime les diamants et une robe neuve toutes les semaines; et qu'on dise: « C'est la « duchesse. Comme Sa Grâce a bonne mine! Faites place à « Mme l'ambassadrice d'Angleterre. Appelez les gens de Son « Excellence. » Voilà ce que j'aime. Et quant à vous, il vous faut une femme qui vous apporte vos pantoufles et votre bonnet, et qui s'asseye à vos pieds, et crie: « O caro! O bravo! » tandis que vous lisez vos Shakspeare, vos Milton, et autres fatras. Maman eût été la femme qu'il vous falloit, si vous aviez été un peu plus âgé, quoique vous ayez l'air d'avoir dix ans de plus qu'elle, oui, avec votre air refrogné, votre barbe bleue, petit vieux que vous êtes! Vous seriez restés, comme Darby et Jeanne, à vous flatter l'un et l'autre, et vous vous seriez becquetés, et vous auriez roucoulé comme une paire de vieux pigeons sur leur bâton. Moi, j'ai besoin de faire usage de mes ailes, monsieur. »

Et elle étendit ses beaux bras, comme si, en effet, elle pouvoit s'envoler ainsi que la jolie Gawrie dont l'homme du conte étoit épris.

« Et que dira votre Peter Wilkins de votre fuite? dit Esmond, qui n'admiroit jamais plus cette belle créature que lorsqu'elle se révoltoit et rioit de lui.

— Une duchesse sait sa place, dit-elle en riant. Eh mais, j'ai déjà un fils tout fait et âgé de trente ans (milord Arran), et quatre filles. Comme elles vont enrager quand je viendrai prendre la place d'honneur à table! Mais je ne leur donne qu'un mois pour être fâchées; après quoi elles m'adoreront toutes, et lord Arran aussi, et aussi tous les vassaux et serviteurs de Sa Grâce dans les Highlands. J'y suis décidée, et, quand je me suis mis quelque chose en tête, c'est fait. Sa Grâce est le premier gentilhomme de l'Europe, et j'essayerai de le rendre heureux; et quand le roi reviendra, vous pouvez compter sur ma protection, cousin Esmond, car il reviendra, le roi, il le faudra bien; et je le ramènerai de Versailles, quand ce devroit être sous mon panier.

— J'espère que le monde vous rendra heureuse, Béatrix, dit Esmond avec un soupir. Vous serez Béatrix tant que vous ne serez pas milady, n'est-ce pas? Je ferai alors à Votre Grâce ma plus profonde révérence.

— Trêve à ces soupirs et à ces épigrammes, cousin, dit-elle. Je reçois cette insigne faveur de Sa Grâce avec reconnoissance; oui, avec reconnoissance, et je porterai ses dignités comme il convient. Je ne dis pas qu'il ait touché mon cœur; mais il a ma gratitude, mon obéissance, mon admiration. Je lui ai dit cela, et rien de plus, et son noble cœur s'en contente. Je lui ai tout dit, même l'histoire de ce pauvre diable auquel j'étois fiancée, et que je n'ai pu aimer; et je lui ai rendu avec empressement sa parole, et j'ai sauté de joie de ravoir la mienne. J'ai vingt-cinq ans.

— Vingt-six ans, ma chère, dit Esmond.

— Vingt-cinq, monsieur; il me plaît d'avoir vingt-cinq ans; et en huit ans, aucun homme n'a touché mon cœur. Si, vous l'avez fait une fois, pour un instant, Harry, quand vous êtes revenu, après Lille, que vous avez eu affaire à cet assassin de Mohun, et que vous avez sauvé la vie de Frank. J'ai cru que je pourrois vous aimer, et maman me l'a demandé instamment, à deux genoux, et je vous ai aimé.... pour un jour. Mais l'ancienne froideur est revenue, Henry, et mon ancienne peur de vous et de votre mélancolie, et j'ai été bien aise quand vous êtes parti, et je me suis engagée à milord Ashburnham, afin de ne plus entendre parler de vous; voilà la vérité. Vous êtes trop parfait pour moi. Je ne pourrois vous rendre heureux, et je mourrois de chagrin à tâcher de vous aimer, sans y parvenir. Mais si vous aviez demandé ma main quand nous vous donnâmes l'épée, vous auriez pu m'avoir, monsieur, et nous serions tous les deux misérables à l'heure qu'il est. Je causai avec ce sot lord toute la soirée tout exprès pour vous vexer, vous et maman, et je réussis, n'est-ce pas? Avec quelle franchise nous pouvons parler de

ces choses! Il semble qu'il y ait mille ans de cela; et quoique nous soyons assis dans la même chambre, il y a un grand mur entre nous, mon cher, bon, fidèle, lugubre vieux cousin! Je peux vous aimer à présent et vous admirer aussi, monsieur, et dire que vous êtes brave et très-bon, et très-sincère, et un digne gentilhomme malgré tout, malgré ce petit accroc à votre acte de naissance, dit-elle en branlant sa tête impertinente. Et maintenant, monsieur, dit-elle avec une révérence, il ne faut plus que nous causions ensemble, excepté en présence de maman, quand Sa Grâce est avec nous; car il ne vous aime que médiocrement, cousin, et il est aussi jaloux que l'homme noir de votre pièce favorite. »

Quoique le ton affectueux de ces paroles perçât le cœur de M. Esmond, il ne laissa pas voir sa souffrance sur sa physionomie (à ce que lui avoua plus tard Béatrix), mais répondit, parfaitement maître de lui-même et avec un sourire qui n'avoit rien de forcé : « L'entrevue ne doit pas finir encore, ma chère, avant que j'aie dit mon dernier mot. Demeurez, voici votre mère (elle entroit effectivement avec sa charmante figure inquiète, et Esmond, allant à elle, lui baisa respectueusement la main). Ma chère lady peut entendre aussi mes dernières paroles, qui ne sont point un secret, mais seulement une dernière bénédiction accompagnant un cadeau de noces de la part d'un vieux gentilhomme, votre tuteur, car il me semble être le tuteur de toute la famille, et un vieux bonhomme fait pour être votre grand-père à tous; à ce titre donc, laissez-moi faire à milady duchesse son présent de noces. Ce sont les diamants que m'a laissés la veuve de mon père. J'avois cru que Béatrix les auroit il y a un an; mais ils sont assez beaux pour une duchesse, quoique pas assez brillants pour la plus belle femme du monde. » Et il tira l'écrin de sa poche et le présenta à sa cousine.

Elle poussa un cri de joie, car les pierres étoient vraiment fort belles et de grande valeur; et la minute d'après, le collier étoit à la place où est la croix de Belinda dans l'admirable poëme de M. Pope, et étincelant sur le col le plus blanc et le mieux fait de toute l'Angleterre.

La joie de la jeune fille en recevant ces joyaux fut si grande, qu'après avoir couru au miroir et examiné l'effet qu'ils produisoient sur le beau cou qu'ils entouroient, Béatrix revenoit en courant les bras étendus, et alloit en donner à son cousin un prix qu'il auroit aimé assurément à recevoir de ses jolies lèvres de roses; mais à ce moment la porte s'ouvrit, et Sa Grâce, le futur époux, fut annoncé.

Il jeta un regard fort sombre sur M. Esmond, à qui il fit pourtant un très-profond salut, et baisa la main de chaque dame avec toute la cérémonie qui lui étoit habituelle. Il étoit venu en chaise du palais tout à côté, et portoit ses deux décorations de la Jarretière et du Chardon.

« Regardez, milord duc, dit Béatrix allant à lui et lui montrant les diamants sur sa poitrine.

— Des diamants! dit Sa Grâce. Hem! ils paroissent jolis.

— C'est un cadeau de noces, dit Béatrix.

— De Sa Majesté? demande le duc. La reine est bien bonne.

— De mon cousin Henry.... de notre cousin Henry, s'écrient les deux dames d'une seule voix.

— Je n'ai pas l'honneur de le connoître. Je croyois que milord Castlewood n'avoit point de frère, et que, du côté de Votre Seigneurie, il n'y avoit point de neveux.

— De notre cousin le colonel Henry Esmond, milord, dit Béatrix, prenant bravement la main du colonel, que notre père nous a laissé pour tuteur, et qui a donné à notre famille cent preuves d'affection et d'amitié.

— La duchesse de Hamilton ne reçoit de diamants que de son mari, madame, dit le duc; puis-je vous prier de rendre ceux-ci à M. Esmond?

— Béatrix Esmond peut recevoir un cadeau de notre parent et bienfaiteur, milord duc, dit lady Castlewood d'un air de grande dignité. Elle est ma fille encore; et si sa mère autorise le présent, nul autre n'a le droit de le contester.

— Parent et bienfaiteur! dit le duc. Je ne connois pas cette parenté; et il ne me plaît pas que ma femme ait pour bienfaiteur un....

— Milord! dit le colonel Esmond.

— Je ne suis point ici pour faire assaut de paroles, dit Sa Grâce; je vous dirai franchement que vos visites dans cette maison sont trop fréquentes, et que je ne me soucie pas que la duchesse de Hamilton accepte des présents de personnes qui portent un nom auquel elles n'ont pas droit.

— Milord! s'écrie lady Castlewood, M. Esmond a plus de droits à ce nom que qui que ce soit au monde; et ce nom est aussi ancien et aussi honorable que celui de Votre Grâce. »

Milord duc sourit et eut l'air de croire que lady Castlewood étoit folle de lui parler ainsi.

« Si je lui ai donné le titre de bienfaiteur, dit ma maîtresse c'est parce qu'il en a été un pour nous, oui, le plus noble, le plus vrai, le plus brave, le plus cher des bienfaiteurs. Il n'a pas tenu à lui que mon mari ne pérît pas par l'épée de Mohun. Il a sauvé la vie à mon fils, et l'a défendu contre ce scélérat. Ne sont-ce pas là des bienfaits?

— Je demande pardon au colonel Esmond, dit Sa Grâce avec plus de hauteur qu'auparavant s'il est possible; je ne voudrois pas dire un mot qui pût l'offenser, et je le remercie de ce qu'il a fait pour la famille de Votre Seigneurie. Milord Mohun et moi sommes unis l'un à l'autre, vous le savez, par une alliance, mais non par le sang ni par l'amitié; mais je dois répéter ce que j'ai

dit, ma femme ne peut recevoir aucun présent du colonel Esmond.

— Ma fille peut recevoir des présents du chef de notre maison ; ma fille peut accepter avec gratitude les bontés du plus cher ami de son père, de sa mère, de son frère, et être reconnoissante pour un bienfait en sus des mille bienfaits dont nous lui sommes redevables, s'écrie lady Esmond. Qu'est-ce qu'un collier de diamants comparé à l'affection qu'il nous a prodiguée, notre cher sauveur et bienfaiteur? Nous lui devons, non-seulement la vie de Frank, mais tout ce que nous sommes; oui, tout ce que nous sommes, dit ma maîtresse le feu au visage et la voix tremblante. Le titre que nous portons est à lui, s'il veut le réclamer. C'est nous qui n'avons aucun droit à notre nom, et non pas lui, qui est trop au-dessus. Il a fait le sacrifice de son nom au lit de mort de mon mari; il en a fait le sacrifice à mes enfants orphelins; il a abandonné rang et honneurs, tant il nous aimoit d'un noble amour. Son père étoit vicomte de Castlewood et marquis d'Esmond avant lui, et il est le fils légitime et le véritable héritier de son père; nous ne sommes que ses obligés, et il est le chef d'une maison aussi ancienne que la vôtre. Et s'il consent à renoncer à son nom pour que mon enfant puisse le porter, nous l'aimons, et l'honorons et le bénissons sous quelque nom qu'il porte. »

Et ici la tendre et chaleureuse créature auroit encore plié le genou devant Esmond s'il ne l'en eût empêchée; et Béatrix, courant à elle, la figure pâle et avec un cri d'alarme, l'embrassa et dit : « Ma mère, qu'est-ce que tout cela?

— C'est un secret de famille, milord duc, dit le colonel Esmond : la pauvre Béatrix n'en savoit rien, ni milady, il y a un an; et j'ai aussi bien le droit de résigner mon titre que la mère de Votre Grâce d'abdiquer le sien en votre faveur.

— J'eusse tout raconté au duc de Hamilton, dit ma maîtresse, si Sa Grâce se fût adressée à moi pour obtenir la main de ma fille, et non à Béatrix. J'eusse causé avec vous aujourd'hui même en particulier, milord, si vos paroles n'avoient point amené cette explication subite ; et maintenant il sied que Béatrix l'entende, et sache, comme je voudrois que le monde entier le sût, ce que nous devons à notre parent et patron. »

Et alors, à sa manière touchante et prenant la main de sa fille, et lui parlant plutôt qu'à milord duc, lady de Castlewood raconta l'histoire que vous savez déjà, élevant jusqu'aux cieux la conduite de son parent. De son côté, M. Esmond expliqua la raison qui lui sembloit tout à fait assez puissante pour que rien ne fût troublé dans l'ordre de succession tel qu'il existoit dans la famille, et pour qu'il restât lui-même ce qu'il étoit, le colonel Esmond.

« Et marquis d'Esmond, milord, dit Sa Grâce avec un profond soupir. Permettez-moi de demander pardon à Votre Seigneurie de paroles prononcées en ignorance de cause, et de solliciter

la faveur de votre amitié. Vous être allié, monsieur, doit être un honneur, sous quelque nom que vous soyez connu (daigna dire Sa Grâce), et, en retour du magnifique présent que vous faites à ma femme, votre parente, j'espère que voudrez bien disposer de James Douglas et de son crédit. Je n'aurai pas de repos que je ne me sois acquitté d'une partie au moins des obligations que je vous ai; et, avant qu'il soit bien longtemps, et avec la mission que Sa Majesté m'a confiée dit le duc, peut-être sera-ce en mon pouvoir. J'estimerai comme une faveur, milord, si le colonel Esmond veut bien servir de père à la mariée.

— Et s'il veut prendre d'avance le payement d'usage, il est le bienvenu, » dit Béatrix faisant un pas vers lui; et, tandis qu'Esmond la baisoit, elle lui dit à l'oreille : « Oh! pourquoi ne vous ai-je pas connu auparavant? »

Milord duc devint rouge comme braise à ce baiser, mais il ne dit pas un mot : Béatrix lui fit une révérence pleine de fierté, et les deux dames sortirent ensemble.

« Quand Votre Excellence va-t-elle à Paris? demanda le colonel Esmond.

— Aussitôt que possible après la cérémonie, répondit Sa Grâce. Elle est fixée au premier décembre; elle ne sauroit avoir lieu plus tôt. L'équipage ne sera prêt que pour cette époque. L'intention de la reine est que cette ambassade soit sur un très-grand pied, et j'ai à régler des affaires de justice. Ce malencontreux Mohun est revenu ou revient à Londres : nous sommes en procès au sujet de l'héritage de feu milord Gerard, et il m'a fait donner rendez-vous. »

CHAPITRE V.

Mohun paroît pour la dernière fois dans cette histoire.

Indépendamment de milord duc de Hamilton et Brandon, qui, pour des raisons de famille, avoit bien voulu promettre sa protection et son patronage au colonel Esmond, celui-ci avoit de grands amis au pouvoir maintenant, à la fois capables et désireux de l'assister; il pouvoit, avec de tels alliés, se promettre un avancement aussi avantageux dans la carrière civile qu'il en avoit eu un rapide dans le service militaire. Sa Grâce fut assez magnanime pour offrir d'emmener M. Esmond comme secrétaire dans son ambassade de Paris, mais sans doute il comptoit bien que sa proposition seroit refusée; en tout cas, Esmond ne put supporter l'idée d'accompagner sa maîtresse plus loin

que la porte de l'église après son mariage : il déclina donc l'offre que lui faisoit son généreux rival.

D'autres personnages au pouvoir furent prodigues de compliments au moins et de promesses envers le colonel Esmond. M. Harley, devenu milord Oxford et Mortimer, et reçu chevalier de la Jarretière le même jour que Sa Grâce de Hamilton, fit dire au colonel qu'un siége au parlement seroit bientôt à sa disposition, et M. Saint-John fit briller à ses yeux mainte espérance flatteuse lorsqu'il seroit entré à la Chambre. Les amis d'Esmond prospéroient tous, et le plus prospère et le plus triomphant étoit son cher vieux commandant, le général Webb, qui étoit maintenant lieutenant général des forces de terre, et accueilli avec une distinction toute particulière par le ministère, par la reine et par les gens de la rue, qui acclamoient le brave chef lorsqu'ils le voyoient dans son coupé allant à la Chambre ou au palais, ou regagnant d'un pied boiteux son carrosse au sortir de Saint-Stephen, appuyé sur sa vieille béquille et sa vieille canne, et qui crioient aussi fort pour lui qu'ils avoient jamais fait pour Marlborough.

Ce grand duc étoit tout à fait en disgrâce ; et l'honnête vieux Webb datoit de Wynendael toutes les infortunes de Sa Grâce, et juroit que la destinée n'avoit été que juste envers le traître. La duchesse Sarah avoit vu aussi crouler son crédit ; il lui avoit fallu rendre ses clefs, ses places, ses pensions. « Ah ! ah ! disoit Webb, elle auroit enfermé trois millions d'écus françois avec ses clefs, si j'avois reçu un coup sur la tête ; mais j'arrêtai ce convoi à Wynendael. » Notre ennemi Cardonnel avoit été chassé de la Chambre des Communes, avec M. Walpole, pour malversation des deniers publics. Cadogan avoit perdu sa place de lieutenant de la Tour. Les filles de Marlborough avoient résigné leurs postes de dames d'atour, et la disgrâce du duc étoit si complète, que son beau-fils, lord Bridgewater, avoit été positivement obligé de rendre son logement de Saint-James, et qu'on lui avoit ôté la moitié de sa pension de grand écuyer. Mais je crois que le dernier degré de l'abaissement pour Marlborough fut lorsqu'il envoya demander humblement au général Webb quand il pourroit se présenter chez lui ; lui qui avoit eu sous ses ordres le vigoureux vieux général, qui l'avoit injurié et raillé, qui l'avoit fait se morfondre dans son antichambre, qui n'avoit pas daigné même, après son grand service, lui écrire une lettre de sa propre main. La nation étoit aussi avide de paix qu'elle avoit été ardente pour la guerre. Le prince de Savoie vint parmi nous, eut son audience de la reine, et sa fameuse épée d'honneur, et essaya de toute sa force de former un parti whig bien uni pour amener le jeune prince de Hanovre, pour faire tout ce qui pourroit prolonger la guerre et consommer la ruine du vieux souverain pour qui il avoit une haine si implacable. Mais la nation étoit fatiguée de la lutte ; si complétement lasse

que même notre défaite à Denain ne put nous irriter, quoique une telle affaire, ainsi perdue deux ans plus tôt, eût mis toute l'Angleterre en fureur. Il étoit aisé de voir que le grand Marlborough n'étoit plus à l'armée. Eugène fut obligé de se retirer furieux, et de renoncer à la vengeance qu'il s'étoit promise toute sa vie. C'est en vain que le parti du duc demanda : « Laisserons-nous insulter nos armes? Ne renverrons-nous pas au combat le seul champion qui puisse racheter notre honneur? » La nation étoit soûle de combats; et ni reproches ni clameurs ne pouvoient plus émouvoir nos Bretons.

Pour un homme d'État, qui parloit toujours de liberté et avoit à la bouche les plus grandes maximes philosophiques, il faut convenir que M. Saint-John agissoit parfois plutôt en philosophe turc qu'en philosophe grec, et qu'il traitoit surtout la classe infortunée des gens de lettres avec une tyrannie un peu extraordinaire chez un homme qui affichoit tant de respect pour leur profession. La discussion littéraire à cette époque étoit fort amère; le parti du gouvernement étoit le vainqueur, le populaire, et auroit pu aussi, je crois, être le miséricordieux. Il étoit naturel que l'opposition fût de mauvaise humeur et criât; quelques personnes le faisoient de tout cœur, admirant les prodigieux talents du duc de Marlborough et déplorant la disgrâce du plus grand général qu'eût jamais vu le monde; c'étoit l'estomac qui faisoit grommeler d'autres patriotes, et de tels hommes crioient parce qu'ils étoient pauvres, et payés pour cela. Envers ceux-ci milord Bolingbroke n'eut jamais la moindre miséricorde; il en envoya une douzaine en prison ou au pilori sans aucune commisération.

D'homme de guerre, M. Esmond étoit devenu homme de lettres, mais sans exposer, comme les pauvres diables susdits, sa liberté et ses oreilles. Il n'y avoit pas de danger à courir dans notre parti, qui étoit le victorieux; d'ailleurs M. Esmond aimoit à se dire qu'il écrivoit en gentilhomme, s'il ne réussissoit pas toujours comme bel esprit.

Parmi les fameux beaux esprits qui ont illustré l'époque de la reine Anne, et dont les œuvres seront encore aux mains de tous les Anglois dans les siècles à venir, M. Esmond en vit plusieurs, mais principalement dans les lieux publics, n'ayant jamais eu de grande intimité avec eux, excepté avec l'honnête Dick Steele et M. Addison, qui rompit avec Esmond, toutefois, quand ce gentilhomme passa tout à fait aux torys et vécut en liaison étroite avec les chefs de ce parti. Addison s'en tenoit à un petit nombre d'amis, et se déboutonnoit fort rarement, excepté dans leur compagnie. Il étoit impossible de trouver dans la vie publique un homme plus droit, plus consciencieux, et dont la conversation fût aussi variée, aussi facile, aussi agréable. A l'âge mûr où j'écris, j'avouerai que je crois que la politique d'Addison étoit la bonne, et, si j'avois à recommencer ma vie, je serois un whig en Angleterre, et non pas un tory; mais les gens qui adoptent un parti en

politique sont en général plus influencés par les hommes que par les principes. Une marque de bienveillance ou de dédain fait passer un homme sous un drapeau ou sous un autre, et il le suit jusqu'à la fin de la campagne. Le maître d'Esmond dans la carrière des armes avoit eu à se plaindre de Marlborough, et le haïssoit; et le lieutenant épousa la querelle de son chef. Webb, à son arrivée à Londres, servit d'arme aux ennemis de Marlborough (et il étoit de bon acier, le digne général), et son aide de camp, M. Esmond, resta son digne et fidèle partisan. Il est singulier ici, sur un sol étranger et sur une terre qui est indépendante, au nom près (car, que les colonies de l'Amérique du nord restent encore vingt années dans la dépendance de la petite île qui est là-bas, je ne le pourrai jamais croire), de se rappeler comment la nation angloise sembloit se soumettre à la domination de tel ou tel parti aristocratique, et prenoit un roi hanovrien ou un roi françois, selon que l'un ou l'autre prévaloit. Et tandis que les torys, les membres du club d'Octobre, ceux de la Haute Église qui restoient fidèles à l'Église d'Angleterre, étoient pour un roi papiste, pour lequel nombre de leurs chefs écossois et anglois, tous fermes ecclésiastiques, sacrifièrent leur vie avec une loyauté et un dévouement admirables, ils étoient gouvernés par des gens qui, notoirement, n'avoient aucune espèce de religion, mais qui s'en servoient comme ils se servoient de toute opinion qui pouvoit contribuer au succès de leur ambition personnelle. Les whigs, d'autre part, qui faisoient profession d'attachement à la religion et à la liberté aussi, étoient obligés d'envoyer en Hollande ou en Hanovre chercher un monarque autour duquel ils pussent se rallier. L'étrange série de compromis que cette histoire d'Angleterre ! compromis de principes, compromis de partis, compromis de cultes ! Les amis de la liberté et de l'indépendance angloise soumettoient leur conscience religieuse à un acte du parlement, ne pouvoient consolider leur liberté sans envoyer à Zell ou à la Haye chercher un roi sous lequel vivre, et ne pouvoient trouver, chez le peuple le plus orgueilleux du monde, un homme parlant leur langue et connoissant leurs lois, pour les gouverner. Les patriotes torys et de la Haute Église étoient prêts à mourir pour la défense d'une famille papiste qui nous avoit vendus à la France : les grands seigneurs whigs, les farouches républicains non-conformistes, qui avoient coupé la tête à Charles Ier pour fait de trahison, étoient forcés d'accepter un roi qui tenoit son titre d'une royale grand'mère, dont la propre grand'mère avoit vu tomber sa tête sous la hache de la reine Bess. Et nos orgueilleux seigneurs anglois envoyèrent chercher dans une petite ville d'Allemagne un monarque pour régner à Londres; et nos prélats baisèrent les vilaines mains de ses maîtresses hollandoises, et n'y virent point de déshonneur. En Angleterre, vous ne pouvez faire autrement que d'appartenir à un parti ou à l'autre, et vous prenez la maison où vous vivez avec

toutes ses charges, son personnel, ses désagréments d'ancienne date, et même ses ruines; vous replâtrez, mais vous ne bâtissez jamais à nouveau. Nous autres du nouveau monde, nous soumettrons-nous beaucoup plus longtemps, même de nom, à cette antique superstition bretonne? Je vois, dans ces temps, des symptômes qui me font croire qu'avant longtemps nous nous soucierons aussi peu du roi George ici, et des pairs temporels et des pairs spirituels, que nous faisons du roi Canut ou des druides.

Ce chapitre a commencé par les beaux esprits, peut dire mon petit-fils, et il s'est fort écarté de leur compagnie. Les plus agréables de ceux que j'ai connus étoient les docteurs Garth et Arbuthnot, et M. Gay, l'auteur de *Trivia*, le plus charmant compagnon qui ait jamais ri d'une plaisanterie ou vidé une bouteille. J'ai vu M. Prior : c'étoit le pot de terre descendant le fleuve avec les pots de fer, et toujours et justement effrayé d'être brisé en route. Je le rencontrai à Londres et à Paris, où il faisoit de pitoyables révérences au duc de Shrewsbury, n'ayant pas le courage de soutenir le rang que son talent incontestable lui avoit acquis, et écrivant des cajoleries au secrétaire Saint-John, et songeant à sa vaisselle plate et à sa place, et à ce qu'il deviendroit, si son parti se retiroit. Quant au fameux M. Congreve, je le vis une douzaine de fois chez Button; c'étoit une ruine splendide, magnifiquement habillé, et, quoique goutteux et presque aveugle, faisant contre fortune bon cœur.

Le grand M. Pope, dont le prodigieux génie m'inspire plus d'admiration que je n'en puis exprimer, étoit un petit garçon à cette époque, paroissant rarement dans les lieux publics. Il y avoit des centaines de personnes, beaux esprits et charmants compagnons, fréquentant les théâtres et les cafés du temps, que *nunc perscribere longum est*. Mais je crois que le plus brillant de tous ceux que j'aie jamais vus, je ne le vis que quinze ans plus tard, quand je fis ma dernière visite en Angleterre, et que je rencontrai le jeune Harry Fielding, fils du Fielding qui servit en Espagne et ensuite en Flandre avec nous, et qui, pour la folle gaieté et la verve comique, me parut les surpasser tous. Quant au fameux docteur Swift, je puis dire de lui : *Vidi tantum*. Il resta à Londres toutes ces années-là jusqu'à la mort de la reine; et il étoit dans quantité de lieux publics où je le vis, mais c'est tout; il ne manquoit jamais la cour le dimanche, où une ou deux fois on le montra à votre grand-père. Il m'eût recherché avec empressement si j'eusse été un grand personnage avec un titre à mon nom ou un crachat à mon habit. A la cour, le docteur n'avoit d'yeux que pour ce qu'il y avoit de plus grand. Le lord trésorier et Saint-John l'appeloient Jonathan, et ils payèrent de cette monnoie peu coûteuse les services qu'ils recevoient de lui. Il écrivoit leurs pamphlets, combattoit leurs ennemis, fustigeoit et malmenoit qui ils vouloient, et, il faut l'avouer

avec une habileté et une férocité merveilleuses. On dit qu'il a perdu l'esprit maintenant, et oublié ses torts et sa fureur contre le genre humain. J'ai toujours pensé que Marlborough et lui étoient les deux plus grands hommes de ce siècle. J'ai lu ses livres (qui ne les connoît?) ici dans nos paisibles bois, et, quand je songe à lui, je me représente un géant, un Prométhée isolé et déchu, gémissant sous le bec du vautour. J'ai vu Prométhée; mais, la première fois que j'ai échangé quelques paroles avec lui, le géant sortoit d'une chaise dans le Poultry, où il étoit venu avec un domestique irlandois ivre paradant devant lui, qui l'annonça, beuglant le nom de Sa Révérence, tandis que son maître étoit encore en bas à marchander avec son porteur. Je n'aimois point ce M. Swift, et j'ai entendu bien des histoires sur son compte, sur sa conduite envers les hommes et son langage avec les femmes. Il savoit aussi bien flatter les puissants que malmener les foibles, et M. Esmond, étant plus jeune et plus bouillant à cette époque qu'aujourd'hui, étoit bien décidé, s'il rencontroit jamais ce dragon, à ne pas s'enfuir devant ses dents et ses flammes.

Les hommes ont toutes sortes de motifs qui les poussent dans la vie, et ils sont entraînés à des actes de désespoir, ou peut-être à des actions d'éclat, par cent causes différentes. Il y avoit un camarade d'Esmond, un honnête petit lieutenant irlandois de Handyside, qui devoit tant d'argent à un cantinier du camp, qu'il se mit à faire la cour à la fille de cet homme, comptant payer sa dette de cette manière; et, à la bataille de Malplaquet, fuyant la dette et la femme, il se rua si bien en désespéré sur les lignes françoises, qu'on lui donna sa compagnie; il devint donc capitaine à la suite de cette affaire, et eut à épouser la fille du cantinier, après tout, qui lui apporta la main-levée de sa dette au père comme fortune du pauvre Roger. Pour échapper à son mémoire et au mariage, il courut sur les piques de l'ennemi, et, comme elles ne le tuèrent point, il retomba sur l'autre corne de son dilemme. Notre grand duc, à la même bataille, combattoit, non pas les François, mais les torys en Angleterre, et risquoit sa vie et celle de son armée, non pour son pays, mais pour son traitement et ses places, et par crainte de sa femme au logis, le seul être au monde qu'il redoutât. J'ai pris des renseignements au sujet des hommes de ma compagnie (de nouveaux détachements de paysans nous arrivoient perpétuellement durant les guerres, amenés de la charrue au canon), et j'ai trouvé que la moitié de ceux qui étoient sous les drapeaux y étoient à cause d'une femme: l'un avoit été joué par sa maîtresse et avoit pris le shilling de désespoir; un autre avoit joué la fille, et s'étoit enfui loin d'elle et de la paroisse aux camps où la loi ne pouvoit l'inquiéter. A quoi bon particulariser? A quoi peuvent s'attendre les fils d'Adam et d'Ève, si ce n'est à continuer cette carrière d'amour et d'ennuis que leur père et leur mère ont commencée? O mon petit-fils! je touche à la fin de cette période de mon his-

toire, où je fus en relation avec le grand monde de l'Angleterre et de l'Europe; mes années ont passé la limite du poëte hébreu, et je te dis : « Tous mes tourments et toutes mes joies aussi, quant à cela, sont venus d'une femme, comme il t'arrivera à toi-même quand commencera ta destinée. C'est une femme qui fit de moi un soldat, qui me fit intriguer ensuite; je crois que je lui aurois filé des cotillons si elle me l'eût ordonné; tout ce que j'avois de force dans la tête, je le lui aurois donné : tout homme, dans sa sphère, n'a-t-il pas eu son Omphale et sa Dalila? La mienne m'a ensorcelé sur les bords de la Tamise et dans la chère vieille Angleterre : tu pourrois bien trouver la tienne sur les rives du Rappahannoc. »

Pour plaire à cette femme, alors je tâchai de me distinguer comme soldat, et ensuite comme bel esprit et comme homme politique, comme pour plaire à une autre j'aurois endossé une noire soutane et un rabat, et je l'aurois fait si une destinée supérieure n'étoit venue contrecarrer ce projet. Et, dis-je, je crois que le monde est semblable à la compagnie du capitaine Esmond dont je parlois tout à l'heure; et, si vous pouviez voir la carrière de chaque homme dans la vie, vous trouveriez une femme qui l'entrave, ou qui se cramponne à lui dans sa marche et l'arrête, ou qui l'encourage et l'aiguillonne, ou qui lui fait signe de descendre de voiture, si bien qu'il va à elle et laisse fournir la carrière sans lui; ou qui lui apporte une pomme en disant : « Mange; » ou qui va lui chercher les poignards et lui dit tout bas : « Tue! Là-bas est Duncan, et une couronne, et une occasion. »

Votre grand-père réussit mieux comme homme politique que comme bel esprit; et, ayant une animosité personnelle et des griefs pour son compte et pour celui de son général contre le grand duc qui commandoit l'armée, et plus de connoissance des choses de la guerre que la plupart des écrivains, qui n'avoient jamais vu d'autre feu que celui d'une pipe chez Wills, il fut à même de rendre des services à la cause qu'il avoit adoptée, et à M. Saint-John et à son parti. Mais il dédaigna les invectives que se permettoient certains écrivains torys; par exemple, le docteur Swift, qui se plaisoit à mettre en doute le courage du duc de Marlborough, et à insinuer que la capacité militaire de Sa Grâce étoit incertaine : et les productions d'Esmond ne furent pas plus mauvaises pour l'effet qu'elles vouloient produire (quoique assurément elles ne pussent faire, à beaucoup près, autant de tort au duc de Marlborough dans l'opinion publique que lui en firent les malveillantes attaques de Swift, qui étoient soigneusement dirigées de façon à le noircir et à le dégrader), parce qu'elles étoient franchement et loyalement écrites par M. Esmond, qui ne s'en cachoit nullement, qui avoit quitté le service, et qui n'attaqua jamais le courage et les talents prodigieux du général, mais seulement son égoïsme et sa rapacité.

Le colonel donc, ayant écrit un article pour un des journaux

torys, appelé *le Postillon* (une lettre sur Bouchain, dont la ville parla pendant deux jours, au bout desquels l'apparition d'un chanteur italien fournit un nouveau sujet de conversation), et ayant affaire à la Bourse, où mistress Béatrix avoit très-probablement besoin d'une paire de gants ou d'un éventail, Esmond alla corriger son article, et il étoit assis chez l'imprimeur, lorsque le fameux docteur Swift entra, avec l'Irlandois qui avoit coutume de marcher devant sa chaise, et qui cria le nom de son maître avec beaucoup de dignité.

M. Esmond attendoit l'imprimeur aussi, que sa femme étoit allée chercher à la taverne, et étoit pendant ce temps-là occupé à dessiner un soldat à cheval pour un joli petit garçon fort sale, que sa mère, la femme de l'imprimeur, avoit laissé derrière elle.

« Je présume que vous êtes l'éditeur du *Postillon*, monsieur, » dit le docteur d'une voix grinçante qui avoit l'accent irlandois.

Et il regarda le colonel de dessous ses deux sourcils touffus avec une paire d'yeux bleus très-clairs. Son teint étoit jaune sale, sa personne assez grasse, son menton double. Il portoit une mauvaise soutane et un mauvais chapeau par-dessus sa perruque noire, et il tira une grande montre en or, qu'il regarda d'un air farouche.

« Je ne suis qu'un des rédacteurs, docteur Swift, » dit Esmond, ayant toujours le petit garçon sur son genou.

Il étoit assis le dos à la fenêtre, de façon que le docteur ne pouvoit pas le voir.

« Qui vous a dit que j'étois le docteur Swift ? dit le docteur, le considérant avec beaucoup de hauteur.

— Le valet de Votre Révérence a crié votre nom, dit le colonel. Je jugerois que vous l'avez amené d'Irlande.

— Et je vous prie, monsieur, quel droit avez-vous de juger si mon domestique vient d'Irlande ou non? J'ai à parler à votre patron ; je vous serai obligé de l'aller chercher.

— Où est votre papa, Tommy ? » demanda le colonel à l'enfant, petit garçon tout barbouillé, en jaquette.

Au lieu de répondre, l'enfant se mit à pleurer; la mine du docteur avoit sans doute effrayé le pauvre petit diable.

« Envoyez ce petit braillard à ses affaires, et faites ce que je vous dis, s'écria le docteur.

— Il faut d'abord que je finisse ce dessin pour Tommy, dit le colonel en riant. Veux-tu ton pandour avec ou sans barbe ?

— Avec, dit Tommy, tout occupé du dessin.

— Qui diable êtes-vous, monsieur? demanda le docteur. Êtes-vous le prote, ou ne l'êtes-vous pas ?

— Votre Révérence n'a pas besoin d'évoquer le diable pour savoir qui je suis, dit le colonel Esmond. As-tu jamais entendu parler du docteur Faust, petit Tommy, ou du moine Bacon, qui inventa la poudre à canon et mit la Tamise en feu ? »

M. Swift devint tout rouge, presque violet.

« Je n'ai pas voulu vous offenser, monsieur, dit-il.

— Je le présume, monsieur; vous avez offensé sans le vouloir, dit l'autre sèchement.

— Qui êtes-vous, monsieur? Savez-vous qui je suis, monsieur? Vous faites partie de cette bande d'écrivassiers de Grub-street que mon ami M. le secrétaire a fait mettre au pilori. Comment osez-vous, monsieur, me parler sur ce ton? s'écria le docteur tout en colère.

— Je demande humblement pardon à Votre Honneur si j'ai offensé Votre Honneur, dit Esmond d'un ton de grande humilité. Plutôt que d'être envoyé au Compter ou d'être mis au pilori, il n'est rien que je ne voulusse faire. Mais mistress Leach, la femme de l'imprimeur, m'a dit de veiller sur Tommy tandis qu'elle alloit chercher son mari à la taverne, et je n'ose pas laisser l'enfant de peur qu'il ne tombe dans le feu; cependant si Votre Révérence veut le tenir....

— Moi, prendre ce petit animal! dit le docteur en reculant. J'ai affaire à des gens qui valent mieux que vous, camarade. Dites à M. Leach que, lorsqu'il prend un rendez-vous avec le docteur Swift, il feroit bien d'y être plus exact, entendez-vous? Et ayez dans la bouche une langue plus respectueuse, monsieur, quand vous parlez à une personne telle que moi.

— Je ne suis qu'un pauvre soldat tout cassé, dit le colonel, et j'ai vu des jours meilleurs, quoique je sois forcé maintenant de me mettre à écrire. Nous ne pouvons rien contre notre destinée, monsieur.

— Vous êtes la personne dont m'a parlé M. Leach, je présume? Ayez la bonté de parler civilement quand on vous parle, et dites à Leach de passer chez moi dans Bury-street, et d'apporter les papiers ce soir à dix heures. Et la première fois que vous me verrez, vous me connoîtrez, et vous serez civil, monsieur Kemp.»

Le pauvre Kemp, qui avoit été lieutenant au commencement de la guerre, et étoit tombé dans le malheur, étoit le commis du *Postillon*, et maintenant recevoit la paye de l'honnête M. Leach au lieu de celle de Sa Majesté. Esmond avoit vu ce gentleman; et c'étoit un garçon plein de mérite, très-laborieux et honnête, qui s'exténuoit à gagner le pain d'une nombreuse famille, et qui passoit plus d'une longue nuit d'hiver à veiller pour écarter le loup de sa porte. Et M. Saint-John, qui avoit toujours la liberté à la bouche, venoit d'envoyer une douzaine d'écrivains de l'opposition en prison, et un réellement au pilori, pour ce qu'il appeloit des libelles, mais des libelles qui n'étoient pas à moitié aussi violents que ceux qu'on écrivoit de notre côté. A propos de cet acte de tyrannie, Esmond avoit fait de fortes représentations au secrétaire, qui avoit ri et dit que les drôles n'avoient que ce qu'ils méritoient, et avoit répété à Esmond un bon mot de Swift à ce sujet. Bien plus, cet Irlandois, lorsque Saint-John étoit sur le point de pardonner à un pauvre diable condamné à mort pour rapt, empêcha positivement le secrétaire de faire cet

acte d'humanité, et se vanta d'avoir fait pendre l'homme; et si grand que fût le génie du docteur, si brillante que fût sa capacité, Esmond, quant à lui, ne voulut affecter aucune amitié pour lui, et ne désira jamais de faire sa connoissance. Le docteur étoit à la cour tous les dimanches fort assidûment, endroit que le colonel ne fréquentoit que rarement, quoiqu'il y eût une grande attraction en la personne de la jolie fille d'honneur de Sa Majesté; et les airs de protection que se donnoit M. Swift, oubliant les gens de son pays qu'il connoissoit parfaitement bien, son ton élevé, à la fois insolent et servile, et peut-être son intimité même avec le lord trésorier et le secrétaire, qui lui passoient tous ses caprices et l'appeloient Jonathan, étoient remarqués, soyez-en sûrs, par plus d'une personne à laquelle l'orgueilleux prêtre ne faisoit lui-même aucune attention, à cette époque de vanité et de triomphe.

Ce ne fut que trois jours après le 15 de novembre 1712 (Esmond se rappelle bien la date) qu'il alla sur invitation dîner chez son général, au bas bout de la table duquel il s'asseyoit dans ces jours de gala, comme il avoit fait à plus d'une table, mauvaise ou bonne, durant la campagne. C'étoit un grand festin, et de cette dernière espèce; l'honnête vieux gentilhomme aimoit à traiter splendidement ses amis : Sa Grâce d'Ormonde, avant d'aller joindre l'armée comme généralissime, milord vicomte Bolingbroke, un des secrétaires d'État de Sa Majesté, milord Orkney qui avoit servi avec nous à l'étranger, étoient de la partie. Sa Grâce de Hamilton, directeur de l'artillerie, et en l'honneur de qui la fête étoit donnée, à la veille de son départ comme ambassadeur pour Paris, avoit envoyé une excuse au général Webb, à deux heures, une heure seulement avant le dîner : il ne falloit rien moins que la plus urgente affaire, disoit Sa Grâce, pour l'empêcher d'avoir le plaisir de boire le coup de l'étrier à la santé du général Webb. Son absence fut un mécompte pour le vieux chef d'Esmond, qui souffroit d'ailleurs beaucoup de ses blessures; et, quoiqu'il y eût fort belle compagnie, ce fut assez triste. Saint-John vint le dernier et amena un ami. « Assurément, dit mon général avec un salut très-poli, il y a toujours à ma table une place pour le docteur Swift. »

M. Esmond alla au docteur avec un salut et un sourire. « J'ai fait, dit-il, le message du docteur Swift à l'imprimeur. J'espère qu'il a porté à temps votre pamphlet chez vous. » Le fait est que le pauvre Leach étoit rentré chez lui fort peu de temps après que le docteur en étoit parti, étant ramené un peu gris de la taverne par son économe épouse; et il avoit parlé du cousin Swift en homme qui avoit bu; mais, naturellement, M. Esmond ne fit point allusion à cette parenté. Le docteur fronça le sourcil, rougit, fut très-confus, et dit à peine un mot de tout le dîner. Une toute petite pierre renverse parfois ces Goliaths du bel esprit; et celui-ci étoit souvent déconfit lorsqu'un homme d'un peu de

cœur lui tenoit tête : il prit place d'un air maussade, mit de l'eau dans son vin, tandis que les autres buvoient largement, et proféra à peine une parole.

La conversation roula sur les affaires du jour, ou sur les personnes plutôt que sur les affaires : la fureur de milady Marlborough, ses filles en vieux habits et en cornettes regardant par la fenêtre et voyant la compagnie se rendre à la réception de la reine ; l'horreur de l'huissier quand le prince de Savoie fut présenté à Sa Majesté en perruque à nœuds, personne auparavant n'ayant jamais baisé la main de la reine qu'en grande perruque; sur les Mohawks et le dommage causé par ces bandits qui se répandoient à travers la ville, tuant et égorgeant. Quelqu'un dit que la malencontreuse face de Mohun avoit été vue au théâtre, la veille au soir, et Macartney et Meredith avec lui. La réunion, qui devoit être une fête, fut, en dépit de ce qui se but et de ce qui se dit, aussi triste qu'un enterrement. Chaque sujet mis sur le tapis tournoit au lugubre. Sa Grâce d'Ormonde s'en alla parce que la conversation tomba sur Denain, où il avoit été défait dans la dernière campagne. Le général d'Esmond fut affecté aussi de l'allusion faite à cette affaire, car son camarade de Wynendael, le comte de Nassau Woudenberg, y avoit été tué. M. Swift, lorsque Esmond le pria de lui faire raison, répondit qu'il ne buvoit pas de vin, et prit son chapeau au clou et partit en faisant signe à milord Bolingbroke de le suivre ; mais l'autre lui dit de prendre son coupé et d'économiser le prix de sa voiture de place, qu'il avoit à parler au colonel Esmond ; et quand le reste de la compagnie alla se mettre au jeu, tous deux restèrent dans l'obscurité.

Bolingbroke parloit toujours sans réserve quand il avoit bu de même. Ses ennemis pouvoient lui tirer n'importe quel secret dans cet état; des femmes furent même employées à le faire jaser et à prendre note de ses paroles. J'ai ouï dire que milord Stair, trois ans après, quand le secrétaire s'enfuit en France et devint ministre du prétendant, eut tous les renseignements dont il avoit besoin en mettant des espions femelles auprès de Saint-John lorsqu'il étoit en ribote. Il parla librement cette fois.

« Jonathan ne sait rien de cela positivement, quoiqu'il le soupçonne, et, par George, Webb acceptera un archevêché, et Jonathan un.... non, mordieu !.... Jonathan acceptera un archevêché de Jacques bien volontiers, je le garantis. Votre duc tient le fil de toute cette affaire dans sa main, poursuivit le secrétaire. Nous avons de quoi forcer Marlborough de se tenir à distance, et il part de Londres dans une quinzaine. Prior a son affaire; il m'a quitté ce matin, et, écoutez-moi, Harry, si la destinée emporte notre auguste, notre bien-aimée, notre très-goutteuse et pléthorique reine et protectrice de la foi, la bonne cause triomphera. A la santé de la bonne cause ! Toutes les bonnes choses viennent de France. Le vin vient de France; une autre rasade à la bonne cause. Nous l'avons bue ensemble.

— La *bonne cause* se fera-t-elle protestante? demanda M. Esmond.

— Non, du diable! dit l'autre. Il défendra notre foi comme son devoir l'y oblige; mais il s'en tiendra à la sienne. La Biche et la Panthère[1] courront, attelées ensemble, par Jupiter! La Justice et la Paix s'embrasseront; et nous verrons le P. Massillon se promener dans Saint-Paul, côte à côte avec le docteur Sacheverel. Donnez-nous encore du vin : voici une santé à la bonne cause; mais à genoux! mordieu! buvons-la à genoux! »

Il étoit tout rouge et n'avoit plus sa tête à lui.

« Et supposé, dit Esmond, qui avoit toujours cette sombre appréhension, que la bonne cause nous vende aux François, comme ont fait avant lui son père et son oncle....

— Nous vendre aux François! s'écrie Bolingbroke, est-il un gentilhomme anglois qui craigne cela? Vous qui avez vu Blenheim et Ramillies, vous auriez peur des François! Vos ancêtres et les miens, et ceux du brave vieux Webb qui est là-bas, leur ont tenu tête sur cent champs de bataille, et nos enfants seront prêts à faire de même. Mon cousin Westmoreland? Nous vendre aux François, bah!

— Son oncle l'a fait, dit M. Esmond.

— Et qu'est-il arrivé à son grand-père? interrompit Saint-John en se versant une autre rasade. Au plus grand monarque que l'Angleterre ait jamais vu! à l'Anglois qui a fait d'elle un royaume! Notre grand roi vient de Huntingdon, et non de Hanovre; nos pères n'ont pas été chercher un Hollandois pour les gouverner. Qu'il vienne, et nous le garderons, et nous lui montrerons Whitehall. Si c'est un traître, ayons-le ici pour régler nos comptes ensemble; et alors il y a ici des gens de cœur qui valent tous ceux qui les ont précédés. Il y a ici des hommes qui peuvent regarder le danger en face et n'en pas être effrayés. Traître! trahison! quels noms est-ce là pour nous faire peur à vous et à moi? Tous les hommes d'Olivier sont-ils morts, ou son glorieux nom oublié en cinquante ans? N'est-il plus d'homme égal à lui, pensez-vous, qui le vaille, oui, qui le vaille? Vive le roi! Et si la monarchie nous manque, vive la république britannique! »

Il se versa une autre rasade, et la vida d'un air égaré, juste au moment où le bruit d'une voiture qui s'approchoit rapidement s'arrêta à notre porte, et, après des coups de marteau redoublés et un moment d'intervalle, M. Swift entra dans le vestibule, monta précipitamment à la salle où nous dînions, et y entra, la face bouleversée. Saint-John, excité par la boisson, faisoit quelque folle citation de Macbeth; mais Swift l'arrêta :

« Ne buvez plus, milord, pour l'amour de Dieu! dit-il. J'apporte la plus terrible nouvelle.

1. Allusion au poëme de Dryden. (*Note du traducteur.*)

— Est-ce que la reine est morte? s'écrie Bolingbroke, saisissant un verre d'eau.

— Non, c'est le duc de Hamilton qui est mort; il a été assassiné, il y a une heure, par Mohun et Macartney; ils eurent une querelle ce matin, ils ne lui donnèrent seulement pas le temps d'écrire une lettre. Il alla chercher deux de ses amis, et il est mort, et Mohun aussi, cet homme de sang, qui fut mis en avant contre lui. Ils se sont battus dans Hyde-Park, juste avant le coucher du soleil; le duc a tué Mohun, et Macartney arriva et l'assassina, et le chien s'est enfui. J'ai votre carrosse en bas, envoyez de tous côtés et faites arrêter ce scélérat; venez chez le duc voir s'il est encore en vie.

— O Béatrix, Béatrix! pensa Esmond: ainsi finit l'ambition de ma pauvre fille! »

CHAPITRE VI.

Pauvre Béatrix.

Il n'avoit pas été besoin d'insister auprès d'Esmond sur la nécessité d'une séparation entre lui et Béatrix: la destinée l'avoit opérée complétement; et du moment, je crois, où la pauvre Béatrix eut accepté l'offre du duc, elle commença à prendre un air majestueux de duchesse, que dis-je? de future reine et à se comporter comme une personne sacrée, et désormais étrangère à nous autres gens du commun. Sa mère et son cousin s'y prêtèrent, le dernier dédaigneusement peut-être, et lançant les sarcasmes habituels contre sa vanité et la sienne à lui-même. Il y avoit dans cette fille un charme dont ni le colonel Esmond ni sa bonne maîtresse ne pouvoient éviter la fascination; en dépit de ses défauts, de son orgueil et de son humeur volontaire, ils étoient forcés de l'aimer, et même pouvoient être cités comme les deux principaux flatteurs de la cour de cette brillante créature.

Quel homme, dans le cours de sa vie, n'a pas été ainsi ensorcelé, et n'a pas adoré une idole ou une autre? Des années après que cette passion est morte et enterrée avec mille autres préoccupations et ambitions mondaines, celui qui l'a éprouvée peut la rappeler du tombeau, et admirer, presque aussi vivement qu'il faisoit dans sa jeunesse, cette adorable reine de son cœur. J'évoque ce gracieux fantôme des ombres éternelles, et je l'aime encore; ou plutôt je devrois dire qu'un tel passé est toujours le présent pour un homme; qu'une telle passion une fois ressentie

forme une part de tout son être, et ne peut plus s'en séparer; elle devient une portion de l'homme d'aujourd'hui, tout juste comme toute grande foi ou conviction, la révélation de la poésie, l'éveil de la religion, l'influencent à jamais; juste comme la blessure que je reçus à Blenheim, et dont je porte la cicatrice, est devenue une partie de moi-même et exerce son influence sur tout mon corps, et même par suite sur mon esprit, quoiqu'il y ait quarante ans qu'elle a été reçue et guérie. Se séparer et oublier! quel cœur fidèle en est capable? Nos grandes pensées, nos grandes affections, les vérités de notre vie ne nous quittent jamais. Certes, elles ne peuvent se séparer de notre conscience; elles la suivront partout où ira celle-ci, et elles sont de leur nature divines et immortelles.

Avec l'horrible nouvelle de cette catastrophe, qui fut confirmée par les domestiques en pleurs à la porte du duc, Esmond s'en revint à la maison aussi vite que sa lente voiture voulut l'y porter, méditant, tout le chemin, comment il annonceroit la chose à la personne qu'elle concernoit le plus; et, s'il eût été besoin d'une satire sur la vanité humaine, la pauvre âme l'auroit fournie, dans la compagnie et les occupations au milieu desquelles Esmond la trouva. Depuis plusieurs jours, elle n'avoit fait que courir les rues en carrosse, du mercier au bimbelotier, de l'orfévre au marchand de dentelles : son goût étoit parfait, ou du moins le tendre futur le pensoit, et il lui avoit donné pleine autorité sur tous les fournisseurs, et pour la vaisselle plate, l'ameublement et les équipages dont Sa Grâce l'ambassadeur vouloit orner sa brillante mission. Il avoit fallu qu'elle fît faire son portrait par Kneller, une duchesse n'étant pas complète sans cela, et il en avoit fait un superbe, et avoit peint sur un coussin la couronne qu'elle alloit porter. Elle fit vœu de la porter au couronnement de Jacques III, et jamais princesse dans le royaume n'auroit été plus digne de l'hermine. Esmond trouva l'antichambre encombrée de modistes et de bimbelotières, d'orfévres obséquieux, avec des bijoux, des plateaux et des flacons; et de garçons merciers, avec des tentures, des velours et des brocarts. Mme la future duchesse donnoit audience à un fameux orfévre d'Exeter-Change, qui apportoit un grand plateau ciselé, dont il faisoit remarquer les beautés, lorsque le colonel Esmond entra. « Venez, dit-elle, cousin, et admirez le goût de cette jolie chose. » Je crois que Mars et Vénus étoient étendus à terre dans le bosquet d'or; qu'un Cupidon doré emportoit le casque du dieu de la guerre; un autre, son épée; un autre, son grand bouclier, sur lequel devoient être gravées les armes de milord duc Hamilton avec les nôtres; et un quatrième étoit agenouillé devant la déesse, avec la couronne ducale dans ses mains, que Dieu nous assiste! La première fois que M. Esmond revit cette pièce d'argenterie, les armes étoient changées, la couronne de duc avoit été remplacée par une couronne de

vicomte; elle faisoit partie de la fortune de la propre fille de l'économe orfévre, lorsqu'elle épousa milord vicomte Squanderfield, deux ans après.

« N'est-ce pas une pièce magnifique? » dit Béatrix l'examinant, et elle fit valoir les grâces espiègles des Amours, et la belle ciselure de Mars languissamment couché.

Esmond sentit son cœur défaillir à l'idée du guerrier mort dans sa chambre, de ses domestiques et de ses enfants pleurant autour de lui ; et de cette souriante créature s'attifant, en quelque sorte, pour ce nuptial lit de mort. « C'est un bien beau sujet de vanité, » dit-il en regardant d'un air sombre la jolie créature.

Il y avoit dans la chambre des flambeaux qui en éclairoient la brillante maîtresse; elle souleva le grand plateau d'or avec ses beaux bras.

« Vanité! dit-elle avec hauteur. Ce qui seroit vain pour vous, monsieur, n'est que séant pour moi. Vous en demandez un prix de juif, monsieur Graves ; mais je veux l'avoir, ne fût-ce que pour dépiter M. Esmond.

— O Béatrix, laissez cela! dit M. Esmond. Hérodiade! vous ne savez pas ce que vous portez dans ce plat. »

Elle le laissa tomber avec bruit ; l'orfévre, ému, se précipita pour ramasser sa marchandise. La dame prit frayeur à voir la figure pâle d'Esmond, et ses yeux brillèrent comme deux signaux d'alarme. « Qu'est-ce, Henri? dit-elle courant à lui et lui saisissant les deux mains. Que signifient ce visage pâle et ce ton lugubre?

— Venez, venez, » dit Esmond en l'emmenant.

Épouvantée, elle s'attacha à lui, et il la soutint sur son cœur, disant à l'orfévre abasourdi de les laisser. L'homme passa dans la pièce voisine, ouvrant de grands yeux et serrant amoureusement dans ses bras son précieux plateau.

« O ma Béatrix, ma sœur, dit Esmond, tenant toujours dans ses bras la pâle créature toute terrifiée; vous avez plus de courage qu'aucune femme au monde; préparez-vous à le montrer, car vous avez une terrible épreuve à subir. »

Elle s'écarta brusquement de l'ami qui auroit voulu la protéger.

« Est-ce qu'il m'a quittée? dit-elle. Nous avons querellé ce matin : il étoit très-sombre, et je l'ai irrité; mais il n'eût pas osé, il n'eût pas osé! »

Comme elle parloit, une rougeur de feu couvrit sa figure et son sein. Esmond put la voir dans la glace, près de laquelle elle se tenoit, les mains serrées sur son cœur qui se gonfloit.

« Il vous a quittée, dit Esmond, s'étonnant de voir dans ses regards plus de fureur que de chagrin.

— Et il est en vie, s'écria Béatrix, et vous m'apportez cette nouvelle! Il m'a quittée, et vous ne l'avez pas provoqué pour me venger! Vous, qui prétendez être le champion de notre mai-

son, m'avoir laissée subir cette insulte ! Où est Castlewood ? Je veux aller trouver mon frère.

— Le duc n'est pas en vie, Béatrix, » dit Esmond.

Elle se jeta sur son cousin d'un air égaré, et tomba en arrière contre le mur comme si elle eût reçu un coup de feu dans la poitrine. « Et vous venez ici, et.... et.... vous l'avez tué?

— Non, grâce au ciel, dit son parent, le sang de ce noble cœur n'a pas souillé mon épée. A sa dernière heure il te fut fidèle, Béatrix Esmond. Vaine et cruelle femme, tombez à genoux et remerciez le Tout-Puissant qui décide de la vie et de la mort, et qui châtie l'orgueil, de ce que le noble Hamilton vous est mort fidèle; du moins de ce que ce ne fut pas votre querelle, ou votre orgueil, ou votre maudite vanité, qui le poussa à sa destinée. Il est mort sous le fer meurtrier qui a déjà bu le sang de votre père. O femme, ô sœur ! sur ce triste terrain où gisent deux cadavres, car le meurtrier est mort aussi de la main de l'homme qu'il a tué, ne pouvez-vous faire prendre le deuil qu'à votre vengeance et à votre vanité ? Que Dieu t'assiste et te pardonne, Béatrix, lorsqu'il frappe de ce terrible châtiment ton cœur dur et rebelle ! »

Esmond avoit à peine fini de parler, que sa maîtresse entra. Le colloque entre lui et Béatrix avoit à peine duré quelques minutes, pendant lesquelles le domestique d'Esmond avoit répandu la désastreuse nouvelle dans toute la maison. L'armée de la Foire à la vanité, qui attendoit dehors, rassembla tous ses colifichets et s'enfuit effarée. La sensible lady Castlewood étoit en conversation au-dessus avec le doyen Atterbury, aumônier et directeur de la pieuse créature; et le doyen étoit entré avec elle, comme un médecin dont la place est au lit des malades. La mère de Béatrix regarda Esmond et courut vers sa fille, le visage pâle, le cœur et les bras ouverts, toute tendresse et pitié. Mais Béatrix passa à côté d'elle, et ne voulut aucun des médicaments du médecin spirituel. « Je serai mieux dans ma chambre et seule, » dit-elle. Ses yeux étoient tout à fait secs, et Esmond ne les vit jamais autrement, à propos de ce chagrin, excepté une fois. Elle lui tendit une main froide en se retirant. « Merci, frère, dit-elle à voix basse, et avec une simplicité plus touchante que les larmes ; tout ce que vous avez dit est vrai et affectueux, et je vais m'en aller demander pardon. » Les trois autres demeurèrent et s'entretinrent de l'effroyable histoire. Elle affecta le docteur Atterbury plus encore que nous, à ce qu'il parut. La mort de Mohun, le meurtrier de son mari, fit plus d'effet à ma maîtresse que la malheureuse fin du duc elle-même. Esmond raconta tout au long ce qu'il savoit de leur querelle et de sa cause. Les deux seigneurs étoient depuis longtemps en guerre au sujet de la fortune du lord Gerard, dont milord duc et Mohun avoient épousé les deux filles. Ils avoient eu ce jour-là une entrevue chez un homme de loi dans Lincoln's-Inn-Fields, avoient échangé en-

semble des paroles qui, bien qu'elles eussent paru sans importance à ceux qui les avoient entendues, en avoient eu pour des hommes exaspérés par une longue inimitié. Mohun demanda à milord duc où il pourroit voir les amis de Sa Grâce, et à une heure de là il avoit envoyé deux des siens pour régler les conditions de cette nouvelle rencontre. La chose fut poursuivie avec un tel acharnement, et la cause du duel étoit si frivole, que tout le monde fut d'avis à cette époque qu'il y avoit un parti qui en vouloit à la vie du duc Hamilton, et dont ces trois spadassins notoires n'étoient que les agents. On se battit trois de chaque côté, comme dans cette tragique affaire d'il y avoit douze ans, qui a déjà été racontée, et dans laquelle Mohun accomplit son second meurtre. Ils se jetèrent l'un sur l'autre, et en vinrent aux mains sans aucune feinte, sans même croiser l'épée, et s'entretuèrent en désespérés, chacun d'eux recevant plusieurs blessures; et Mohun étant blessé à mort, et milord gisant près de lui, Macartney vint et frappa Sa Grâce comme elle étoit à terre, et lui donna le coup dont elle mourut. Le colonel Macartney nia le fait, que ne lui imputa pas moins l'horreur et l'indignation de tout le royaume, et s'enfuit du pays, où il n'est jamais revenu.

Quelle étoit la cause réelle de la mort du duc Hamilton? une misérable querelle qui auroit pu aisément être arrangée, et avec un adversaire si bas, si vil, si atroce, si dégradé par ses anciens crimes et par ses meurtres réitérés, qu'un homme de la réputation et du rang princier de milord duc auroit pu dédaigner de souiller son épée du sang d'un tel scélérat. Mais il avoit le cœur si haut placé que ceux qui souhaitoient sa mort savoient que son courage était comme sa charité, et ne renvoyoit personne sans satisfaction; et il mourut des mains de Mohun et de celles des deux coupe-jarrets qu'on avoit poussés sur lui. L'ambassadeur de la reine à Paris mourut, le loyal et dévoué serviteur de la maison de Stuart, lui-même prince royal d'Écosse, et portant, avec son propre dévouement notoire, la confidence, le repentir de la reine Anne, et le bon vouloir de plusieurs millions de ses sujets, au frère et souverain exilé de la reine.

Le parti auquel appartenoit lord Mohun eut le bénéfice du service rendu, et se trouva débarrassé de ce chenapan. Lui, et Meredith, et Macartney, étoient les hommes du duc de Marlborough; et les deux colonels avoient été cassés l'année d'avant pour avoir bu à la mort des torys. Sa Grâce était whig maintenant et hanovrien, et aussi ardent pour la guerre que le prince Eugène lui-même. Je ne dis pas qu'il fut complice de la mort du duc Hamilton, je dis que son parti en profita, et qu'il se trouva trois hommes sanguinaires et désespérés pour effectuer ce meurtre.

Comme Esmond et le doyen s'en alloient de Kensington discourant sur cette tragédie, et combien elle étoit funeste à la cause que tous deux avoient à cœur, les crieurs des rues étoient déjà dehors avec leurs placards annonçant par toute la ville la

complète, véritable et horrible relation de la mort de lord Mohun et du duc Hamilton dans un duel. Un de ces drôles étoit allé à Kensington, et la crioit dans le square de très-grand matin, quand M. Esmond se trouva passer par là. Il chassa l'homme de dessous la fenêtre de Béatrix, qui avoit précisément été ouverte. Le soleil brilloit, quoiqu'on fût en novembre : il avoit vu les charrettes de la campagne qui se rendoient au marché, la garde relevée au palais, les ouvriers allant à leur ouvrage dans les jardins entre Kensington et la Cité, les marchands ambulants et les colporteurs remplissant l'air de leurs cris. Le monde s'en retournoit à ses affaires, quoique les ducs fussent étendus morts et que les duchesses pleurassent sur eux, et que les rois, bien probablement, perdissent leurs chances. Ainsi passent le jour et la nuit, et demain arrive, et notre place ne nous connoît pas. Esmond pensa au courrier, qui galopoit à présent sur la route du Nord pour informer celui qui étoit le comte d'Arran hier, qu'il étoit aujourd'hui duc de Hamilton; et à mille grands projets, mille espérances, mille ambitions, vivants naguère dans ce noble cœur qui battoit il y a peu d'heures et maintenant étoit au repos dans un peu de poussière.

CHAPITRE VII.

Je visite encore une fois Castlewood.

Ainsi, pour la troisième fois, les espérances ambitieuses de Béatrix étoient déçues, et elle pouvoit bien croire qu'un destin malfaisant la poursuivoit, lui arrachant de la main le prix qu'elle alloit saisir, et ne lui laissant que rage et douleur en partage ! Quels que fussent ses sentiments de colère ou d'affliction (et je crains que la première de ces émotions n'ait été celle qui lui déchira surtout le cœur), elle ne voulut prendre aucun confident, comme eussent fait des gens d'une nature plus douce en présence d'une telle calamité; sa mère et son cousin savoient qu'elle dédaigneroit leur pitié, et que la lui offrir ne feroit qu'envenimer la cruelle blessure que la fortune lui avoit faite. Nous savions que son orgueil étoit terriblement humilié et puni par ce soudain et redoutable coup; elle n'avoit pas besoin de nos leçons pour lui exposer la triste morale de son histoire. Sa tendre mère ne pouvoit offrir que des prières, et son parent qu'amitié fidèle et patiente, à l'infortunée créature; et ce fut seulement par des allusions, et un ou deux mots prononcés des

mois après, que Béatrix montra qu'elle comprenoit leur silencieuse commisération, et que de son côté elle étoit secrètement reconnoissante de leur abstention. Les gens de la cour disoient qu'il y avoit dans ses manières quelque chose qui paralysoit les railleries et les condoléances; elle étoit au-dessus de leur triomphe et de leur pitié, et jouoit grandement et courageusement son rôle dans cette effroyable tragédie; en sorte que ceux qui l'aimoient le moins étoient pourtant forcés de l'admirer. Nous qui l'observions après son désastre, nous ne pouvions nous empêcher d'estimer le courage indomptable et le calme majestueux dont elle faisoit preuve. « J'aimerois mieux lui voir des larmes que cet orgueil, » dit sa mère, qui étoit accoutumée à supporter ses peines d'une façon tout autre, et à les recevoir comme un châtiment de Dieu, avec une soumission et une douceur respectueuses. Mais la nature de Béatrix étoit différente de celle de sa sensible mère; elle sembloit accepter son chagrin et le braver; et elle ne voulut pas (pas même en particulier, je crois, et dans sa propre chambre) se laisser arracher par lui l'aveu même d'une larme d'humiliation ou d'un cri de souffrance. Amis et enfants de notre race, qui venez après moi, de quelle manière supporterez-vous vos épreuves? Je sais quelqu'un qui prie Dieu qu'il vous donne plutôt de l'amour que de l'orgueil, et que l'œil qui voit tout vous trouve à l'humble place. Non pas que nous devions juger les esprits orgueilleux autrement qu'avec charité. C'est la nature qui a façonné les uns pour l'ambition et la domination, comme elle a formé les autres pour l'obéissance et la douce soumission. Le léopard suit sa nature comme fait l'agneau, et agit d'après la loi du léopard : il ne peut supprimer ni sa beauté, ni son courage, ni sa cruauté, ni une seule tache sur sa robe brillante, ni l'ardeur de la victoire qui le pousse, ni le coup de feu qui l'abat.

Durant cette panique bien motivée qu'eurent les whigs, que la reine n'abandonnât leur prince hanovrien, toute liée qu'elle étoit à lui par des serments et des traités, et ne rappelât son frère, qui lui étoit uni par les attaches encore plus fortes de la nature et du devoir, le prince de Savoie, et les plus hardis de ce parti des whigs, furent d'avis d'amener le jeune duc de Cambridge, en dépit de la reine et des clameurs de ses serviteurs torys, alléguant que le prince électoral, pair et prince du sang royal d'Angleterre, et dans la ligne de succession à la couronne, avoit le droit de siéger au Parlement dont il étoit membre, et d'habiter le pays qu'il devoit un jour gouverner. Il ne fallut rien moins que la répugnance fortement exprimée de la reine et des gens autour d'elle, et les menaces du ressentiment royal, au cas qu'on persistât dans ce projet, pour l'empêcher d'être mis à exécution.

Les plus hardis de notre côté étoient également d'avis d'avoir le prince dans le pays. L'héritier incontesté du droit divin; les

sentiments de plus d'une moitié de la nation, de presque tout le clergé, de la gentry d'Angleterre et d'Écosse pour lui; entièrement innocent du crime dont avoit été puni son père, brave, jeune, beau, infortuné, qui oseroit en Angleterre molester ce prince s'il venoit parmi nous se confier à la générosité, à l'hospitalité, à l'honneur de la Grande-Bretagne? Contre un envahisseur ayant derrière lui une armée de François, les Anglois de cœur résisteroient jusqu'à la mort, et le repousseroient aux rivages d'où il seroit venu; mais un prince, seul, armé seulement de son droit, et comptant sur la loyauté de son peuple, étoit sûr, à en croire beaucoup de ses amis, d'être le bienvenu, ou du moins d'être en sûreté parmi nous. Jamais la main de la reine, sa sœur, et de ses sujets ne pourroit se lever contre lui. Mais la reine étoit timide de sa nature, et ses ministres successifs avoient des causes particulières d'irrésolution. Les gens plus hardis et plus honnêtes, qui avoient à cœur la cause de l'illustre jeune exilé, n'avoient aucune vue d'intérêt personnel qui les empêchât de veiller à ce que justice fût faite, et, pourvu seulement qu'il vînt comme Anglois, ils étoient prêts à tout risquer pour le recevoir et le défendre.

Saint-John et Harley avoient tous deux de bonnes paroles à profusion pour les partisans du prince, et ils lui faisoient des promesses sans fin d'appui futur; mais des demi-mots et des promesses étoient tout ce qu'on pouvoit obtenir d'eux; et quelques-uns de ses amis étoient pour des mesures beaucoup plus hardies, plus efficaces et plus ouvertes. Avec une partie de ces derniers, dont quelques-uns vivent encore, et dont quelques autres n'ont point autorisé M. Esmond à dire leurs noms, il se trouva engagé l'année après cette misérable mort du duc Hamilton, qui priva le prince de son plus courageux allié dans ce pays. Le doyen Atterbury étoit un des amis qu'Esmond peut citer, vu que le brave évêque est maintenant à l'abri de l'exil et de la persécution; et à lui, et à un des deux autres, le colonel s'ouvrit d'un plan de sa façon, qui, appuyé d'un peu de résolution de la part du prince, ne pouvoit manquer de réaliser leurs vœux les plus chers.

Mon jeune lord vicomte de Castlewood n'étoit point venu en Angleterre célébrer sa majorité, et étoit maintenant absent du pays depuis plusieurs années. Celle où sa sœur avoit dû se marier et où étoit mort le duc Hamilton, milord avoit été retenu à Bruxelles par les couches de sa femme. La douce Clotilde ne pouvoit supporter l'idée de perdre son mari de vue; peut-être se méfioit-elle du jeune garnement, si jamais il échappoit à ses lisières; et elle le gardoit à côté d'elle à soigner l'enfant et à administrer du *posset*[1] aux commères. La pauvre Béatrix avoit ri souvent de voir Frank si bon mari : leur mère seroit allée auprès de Clotilde quand son temps fut venu, n'étoit que la belle-

1. Lait au vin, à l'eau-de-vie., etc. (*Note du traducteur.*)

mère avoit déjà pris possession, et que les négociations pour le mariage de la pauvre Béatrix étoient commencées. Quelques mois après l'horrible catastrophe de Hyde-Park, ma maîtresse et sa fille se retirèrent à Castlewood, où milord, à ce qu'on espéroit, les devoit rejoindre bientôt; mais, à parler franchement, leur tranquille ménage étoit peu de son goût : on ne put le décider à venir à Walcote qu'une seule fois après sa première campagne; et alors le jeune vaurien passa plus de la moitié de son temps à Londres, ne paroissant pas à la cour ni en public sous ses noms et titres, mais fréquentant les théâtres, les mauvais lieux et la plus détestable compagnie, sous le nom de capitaine Esmond (ce qui valut à son innocent cousin plus d'un ennui); et ainsi, sous divers prétextes, et à la poursuite de toutes sortes de plaisirs, avant de se plonger dans celui tout légitime du mariage, Frank Castlewood étoit resté hors de son pays, et étoit inconnu, excepté parmi les personnes de l'armée avec lesquelles il avoit servi à l'étranger. Le tendre cœur de sa mère étoit peiné de cette longue absence. C'étoit tout ce que Henry Esmond put faire pour diminuer la mortification qu'elle éprouvoit, et pour excuser la légèreté de son cousin.

A l'automne de l'année 1713, lord Castlewood songea à revenir en Angleterre. Son premier enfant avoit été une fille; Clotilde étoit en voie de gratifier Sa Seigneurie d'un second, et le pieux jeune homme pensa qu'en amenant sa femme sous le toit de ses ancêtres, par des prières à Saint-Philippe de Castlewood, et que sais-je encore, il pourroit décider le ciel à lui accorder cette fois un fils, que sa future maman étoit fort désireuse d'avoir.

Après de longs débats, la paix avoit été proclamée cette année à la fin de mars, et la France nous étoit ouverte. Juste comme la pauvre mère de Frank avoit tout préparé pour la réception de lord Castlewood et attendoit son fils avec impatience, ce fut par l'entremise du colonel Esmond que la bonne dame fut déçue dans sa chère espérance, et obligée d'en renvoyer encore l'accomplissement à une autre fois.

Esmond prit des chevaux pour Castlewood. Il n'en avoit pas vu les vieilles tours grises et les bois si chers à sa mémoire depuis près de quatorze ans, depuis qu'il en étoit parti avec milord, à qui sa femme, entourée de ses jeunes enfants, envoyoit de loin ses adieux. Que de siècles sembloient s'être écoulés depuis lors! que d'années d'action et de passion, de soucis, d'amour, d'espoir, de désastre! Les enfants avoient grandi et avoient des histoires à eux. Quant à Esmond, il se sentoit âgé de cent ans; seule, sa chère maîtresse ne paroissoit pas changée : c'étoit le même air, le même accueil qu'autrefois. Tout étoit à la même place, la fontaine de la cour fredonnant sa musique habituelle, la vieille salle et son ameublement, la chaise sculptée où feu milord s'asseyoit, le flacon même dont il rem-

plissoit son verre. La maîtresse d'Esmond savoit qu'il aimeroi à dormir dans la petite chambre qu'il avoit coutume d'occuper : on la tint prête pour lui, et des giroflées et des herbes odorantes furent mises dans la pièce attenante, la chambre du chapelain.

En larmes qui n'avoient rien d'efféminé, en prières de soumission à l'auguste Dispensateur de la vie et de la mort, de la bonne et de la mauvaise fortune, M. Esmond passa une partie de cette première nuit à Castlewood, sans pouvoir sommeiller pendant bien des heures qu'il entendit sonner à l'horloge (dont il se rappeloit si bien la voix), reportant ses regards en arrière, comme font tous ceux qui revoient les lieux de leur enfance, par-dessus le grand gouffre du temps, et se contemplant lui-même là-bas sur la rive lointaine, un petit garçon mélancolique, avec son seigneur encore vivant, sa chère maîtresse, encore toute jeune, et ses enfants jouant autour d'elle. Il y avoit des années, qu'encore enfant et sur ce même lit, lorsqu'elle l'avoit béni et appelé son chevalier, il avoit fait vœu d'être fidèle et de ne jamais abandonner son cher service. Avoit-il tenu cette chaleureuse promesse d'enfant? Oui, devant le ciel; oui, grâce à Dieu! C'est pour elle qu'il avoit vécu; son sang, sa fortune, son nom, son cœur entier, avoient été à elle et à ses enfants. La nuit se passa à revoir en rêve toute son enfance et à s'éveiller en sursaut; il se figuroit presque avoir entendu le P. Holt qui l'appeloit de la chambre voisine, et l'avoir vu entrer et sortir par la mystérieuse fenêtre.

Esmond se leva avant l'aube, passa dans la pièce à côté, où l'air étoit épaissi par l'odeur des giroflées, regarda dans le brasier où les papiers avoient été brûlés, dans les vieux placards où Holt tenoit ses livres et ses papiers, et en essaya le ressort, et si la fenêtre marchoit encore. Le ressort n'avoit pas été touché depuis des années, mais il finit par céder, et toute la fenêtre s'abaissa. Il la releva et elle rentra dans son cadre; personne n'avoit passé par là depuis Holt, depuis seize ans.

Esmond se souvint que son pauvre lord avoit dit, le dernier jour de sa vie, que Holt entroit et sortoit comme un revenant, et il savoit que le Père aimoit ces mystères, et avoit l'habitude des déguisements secrets, des entrées et sorties de cette espèce. Que ce fût le chemin par lequel alloit et venoit le revenant, son élève l'avoit toujours conjecturé. Esmond referma la fenêtre comme le jour se levoit sur le village de Castlewood; il put entendre le bruit de la forge là-bas, parmi les arbres, par delà la prairie, et passé la rivière, sur laquelle un brouillard dormoit encore.

Ensuite Esmond ouvrit cette longue armoire pratiquée dans la boiserie au-dessus de la cheminée, qui étoit assez grande pour contenir un homme, et dans laquelle M. Holt avoit coutume de garder divers objets mystérieux à lui appartenant. Les deux

épées qu'il se rappeloit si bien d'avoir vues dans son enfance étoient encore là, et Esmond les prit et les essuya avec une étrange curiosité d'émotion. Il s'y trouvoit aussi une liasse de papiers, qui, sans doute, avoient été laissés là lors de la dernière visite de Holt en ce lieu, du vivant de milord vicomte, le jour même où le prêtre avoit été arrêté et conduit au château de Hexham. Esmond ne se fit point scrupule de parcourir ces papiers, et trouva des indices de trahison contre le roi Guillaume, les noms de Charnock et de Perkins, de sir John Fenwick et de sir John Friend, de Rookwood et de Lodwick, des lords Montgomery et Ailesbury, Clarendon et Yarmouth, qui tous avoient pris part à des complots contre l'usurpateur; une lettre du duc de Berwick aussi, et une du roi qui étoit à Saint-Germain, offrant de conférer à son féal et bien-aimé Francis, vicomte Castlewood, les titres de comte et marquis d'Esmond, octroyés par lettres patentes royales, et la quatrième année de son règne, à Thomas, vicomte Castlewood et ses hoirs mâles, à défaut desquels les rangs et dignités devoient passer au susdit Francis.

C'étoit le papier dont milord avoit parlé, que Holt lui montra le jour même qu'il fut arrêté, et dont il devoit venir chercher la réponse au bout d'une semaine. Je mis ces papiers à la hâte dans la cachette d'où je les avois pris, étant interrompu par le bruit d'un doigt léger sur l'anneau de la porte : c'étoit ma bonne maîtresse, la figure pleine d'amour et de bienvenue. Elle aussi avoit passé la nuit sans dormir, probablement; mais aucun des deux ne demanda à l'autre comment les heures s'étoient écoulées. Il est des choses que nous devinons sans parler, et que nous savons, quoiqu'elles arrivent hors de notre présence. Cette tendre dame m'a dit qu'elle avoit su les deux fois que je fus blessé à l'étranger. Qui peut dire jusqu'où va la sympathie, et avec quelle justesse l'amour peut prophétiser? « J'ai regardé dans votre chambre, fut tout ce qu'elle dit; le lit étoit vide, l'ancien petit lit! Je savois que je vous trouverois ici. » Et tendre et rougissant légèrement avec une bénédiction dans ses yeux, la douce créature baisa M. Esmond.

Ils sortirent, la main dans la main, et passèrent par la vieille cour sur la terrasse, où l'herbe étinceloit de rosée, et les oiseaux dans les bois verts au-dessus chantoient leurs chœurs délicieux sous le ciel rougissant du matin. Comme on se souvenoit bien de tout! Les vieilles tours et les pignons du château se dessinant sur l'orient, les ombres violettes sur les pentes vertes, les naïves devises et ciselures du cadran solaire, les hauteurs couronnées de futaies, la belle plaine jaune toute riante de moissons, la rivière brillante coulant au milieu vers les montagnes grises qui la bordent : tout cela étoit devant nous, avec mille beaux souvenirs de notre jeunesse, beaux et tristes, mais aussi réels et vivants dans notre esprit que ce charmant spectacle si présent à notre mémoire, que nos yeux revoyoient encore. Nous n'ou-

blions rien. La mémoire s'endort, mais elle se réveille ; je songe souvent à ce qui se passera lorsque, après le dernier sommeil de mort, la diane nous réveillera pour toujours, et que le passé, déchirant d'un seul éclair les ténèbres de notre conscience, se relèvera ressuscité comme notre âme.

La maison ne devoit pas être sur pied de quelques heures (on étoit en juillet, et l'aube ne faisoit que de se lever), et alors Esmond s'ouvrit à sa maîtresse de l'affaire qu'il avoit en main, et du rôle que Frank y devoit jouer. Il savoit qu'il pouvoit lui tout confier, et que la tendre âme mourroit plutôt que de rien révéler; et, lui recommandant le secret le plus absolu, il exposa le plan tout entier à sa maîtresse (toujours petite royaliste aussi déterminée que pas une du royaume), et, à la vérité, il étoit bien sûr de son approbation et de sa sympathie pour tout projet conçu par lui. Pour cet esprit partial, jamais il n'y avoit eu de plan si glorieux, jamais chevalier si dévoué pour l'exécuter. Il avoit bien pu se passer une heure ou deux tandis qu'ils avoient ce colloque. Béatrix vint à eux comme ils le finissoient, avec sa belle grande tournure, en robe de deuil (qu'elle portoit sans ostentation depuis la catastrophe de l'an dernier), balayant la verte terrasse, et projetant son ombre devant elle sur le gazon.

Elle nous fit une de ses grandes révérences en souriant, et nous appela « les jeunes gens. » Elle étoit plus âgée, plus pâle et plus majestueuse que l'année précédente ; sa mère sembloit la plus jeune des deux. Elle n'avoit jamais parlé de son chagrin, à ce que dit lady Castlewood à Esmond, ni fait allusion, excepté une fois avec calme en un mot ou deux, à la mort de ses espérances.

Quand Béatrix revint à Castlewood, elle se mit à visiter toutes les chaumières et tous les malades. Elle établit une école d'enfants et apprit à chanter à quelques-uns d'entre eux. Nous avions un vieux bel orgue dans l'église de Castlewood, dont elle jouoit admirablement, en sorte que la musique qui s'y faisoit commença à être connue dans le pays à plusieurs milles à la ronde, et sans doute les gens venoient pour voir la belle organiste aussi bien que pour l'entendre. Le ministre Tusher et sa femme étoient établis au presbytère, mais sa femme ne lui avoit donné aucun enfant que Tom pût opposer à ses ennemis sur le seuil. L'honnête Tom prenoit soin de n'en point avoir beaucoup ; son grand chapeau à bords retroussés étoit dans sa main pour tout le monde. Il étoit prodigue de saluts et de compliments. Il se conduisit avec Esmond comme si le colonel eût été commandant en chef. Il dîna au château ce jour-là, qui étoit un dimanche, et ne voulut accepter du pouding que sur de vives instances. Il déplora la perversion de milord, mais il but fort dévotement à la santé de Sa Seigneurie ; et une heure auparavant à l'église il avoit endormi le colonel avec un long, docte et restaurant sermon.

La visite d'Esmond au château ne fut que de deux jours, l'affaire qu'il avoit en main l'appelant hors du pays. Avant de partir, il ne vit Béatrix seule qu'une fois, et cette fois elle l'invita à passer de la longue chambre à tapisserie où sa maîtresse et lui étoient assis, tout à fait comme au temps jadis, dans la pièce attenante, qui avoit été la chambre à coucher de la vicomtesse Isabelle, et où Esmond se souvenoit parfaitement d'avoir vu la vieille dame assise dans le lit, en peignoir, le matin où la troupe vint la prendre. La plus jolie femme d'Angleterre étoit à présent dans ce lit, dont les grands rideaux de damas étoient presque aussi frais que la dernière fois qu'Esmond les avoit vus.

Là étoit Béatrix dans ses vêtements noirs, tenant une boîte à la main; c'étoit celle qu'Esmond lui avoit donnée avant son mariage, ornée de la couronne que la pauvre fille ne devoit jamais porter, et contenant les diamants légués par sa tante.

« Vous ferez mieux d'emporter ceci avec vous, Harry, dit-elle; je n'ai plus besoin de diamants. »

Il n'y avoit pas la moindre trace d'émotion dans sa voix basse et placide. Elle lui tendoit l'écrin de chagrin noir, et son beau bras ne trembloit aucunement. Esmond vit qu'elle y portoit un bracelet de velours noir, avec le portrait de milord duc en émail; il le lui avoit donné trois jours seulement avant d'être tué.

Esmond dit que les pierres ne lui appartenoient plus, et s'efforça de tourner cette offre de restitution en plaisanterie.

« A quoi, dit-il, pourroient-elles m'être bonnes? La ganse de diamant qu'il portoit à son chapeau n'avantageoit pas le prince Eugène, et ma face jaunie n'en paroîtroit pas plus belle.

— Vous les donnerez à votre femme, cousin, dit-elle. Mon cousin, votre femme a un teint et une tournure adorables.

— Béatrix! s'écria Esmond, son ancienne flamme éclatant comme elle faisoit par moments; voulez-vous porter ces bijoux à votre mariage? Vous m'avez dit tout bas un jour que vous ne me connoissiez pas : vous me connoissez mieux maintenant. Vous savez pourquoi je me suis battu, pourquoi je soupire depuis dix ans, ce que j'ai quitté.

— Un prix pour votre constance, monseigneur! dit-elle. Un preux tel que vous veut être payé. Oh! fi, cousin!

— Et maintenant, poursuivit Esmond, si je fais quelque chose que vous ayez à cœur, quelque chose qui soit digne de vous et de moi, quelque chose qui me fasse un nom à vous offrir, l'accepterez-vous? Il y a eu pour moi une chance un jour, avez-vous dit : est-il impossible de la faire renaître? Ne secouez pas la tête, mais écoutez-moi : dites que vous m'écouterez dans un an d'ici. Si je reviens à vous avec une renommée, cela vous plaira-t-il? Si je fais ce que vous souhaitez le plus, ce que celui qui est mort souhaitoit le plus, cela vous attendrira-t-il?

— Qu'est-ce que c'est, Henry? demanda-t-elle, sa figure s'éclairant tout à coup; que voulez-vous dire?

— Ne me faites pas de questions, dit-il ; attendez et seulement donnez-moi du temps ; si je vous ramène l'objet de tous vos vœux, ce que je vous ai entendu mille fois demander à Dieu dans vos prières, n'aurez-vous aucune récompense pour celui qui vous aura rendu ce service ? Mettez de côté ces bijoux, gardez-les : ce ne sera point à mon mariage, ce ne sera point au vôtre ; mais si un homme est capable de le faire, je jure qu'un jour viendra où il y aura une fête dans votre maison, et où vous serez fière de les porter. Je n'en dis pas davantage maintenant ; mettez à part ces paroles et la boîte que voici, jusqu'au jour où je vous ferai songer de l'une et des autres. Tout ce que je vous demande à présent, c'est d'attendre et de vous souvenir.

— Quittez-vous le pays ? dit Béatrix un peu agitée.

— Oui, demain, dit Esmond.

— Pour la Lorraine, cousin ? » dit Béatrix en posant la main sur son bras ; c'étoit la main où elle portoit le bracelet du duc. « Restez, Harry ! continua-t-elle d'un ton qui trahissoit plus d'abattement qu'elle n'avoit coutume d'en montrer. Écoutez un dernier mot. Je vous aime ; je vous admire : qui ne le feroit, connoissant l'affection que vous nous avez témoignée à tous ? Mais je crois que je n'ai pas de cœur ; du moins, je n'ai jamais rencontré d'homme qui ait pu le toucher, et, si je l'avois trouvé, je l'aurois suivi en haillons, eût-il été simple soldat, ou en mer, comme un de ces boucaniers dont vous nous lisiez l'histoire quand nous étions enfants. Je ferois tout au monde pour cet homme-là, je supporterois tout pour lui ; mais je ne l'ai jamais trouvé. Vous aviez trop de l'esclave pour conquérir mon cœur ; même milord duc n'avoit point d'empire sur lui. Je n'aurois pas été heureuse si je l'avois épousée. Je sus cela trois mois après l'engagement pris, et j'étois trop vaine pour le rompre. O Harry ! j'ai pleuré une ou deux fois, non sur lui, mais de rage de ne pouvoir le regretter. J'ai été épouvantée de voir que j'étois bien aise de sa mort ; et, si je m'unissois à vous, j'aurois le même sentiment de servitude, le même ardent désir d'y échapper. Nous serions malheureux l'un et l'autre, et vous plus encore, qui êtes aussi jaloux que l'étoit le duc lui-même. J'ai essayé de l'aimer ; oui, vraiment j'ai essayé : j'affectois de la joie quand il venoit ; je me forçois à écouter quand il étoit auprès de moi, et je répétois le rôle de femme que je croyois avoir à jouer le reste de mes jours. Mais une demi-heure de cette complaisance me fatiguoit : que seroit-ce donc toute une vie ? Mes pensées étoient ailleurs quand il me parloit, et je me disois : « Oh ! si cet homme « vouloit me rendre ma main, et ne pas rester à mes pieds ! » Je connoissois ses grandes et nobles qualités, mille fois plus grandes et plus nobles que les miennes, comme les vôtres, cousin, je vous le dis, le sont un million de fois davantage. Mais ce n'étoit point pour elles que je le prenois. Je le prenois pour avoir une grande position dans le monde, et je l'ai perdue, je l'ai per-

due et je ne le regrette pas, et j'ai souvent pensé, en écoutant ses tendres vœux et ses ardentes paroles : « Oh ! si je cède à cet « homme et que je rencontre *l'autre*, je le haïrai et je le quitterai. » Je ne suis pas bonne, Harry : ma mère est douce et bonne comme un ange, je me demande comment elle a pu avoir un pareil enfant. Elle est foible, mais elle mourroit plutôt que de faire le mal; je suis plus forte qu'elle, mais moi je le ferois par bravade. Je ne me soucie pas de ce que les prêtres me disent dans leurs sermons soporifiques; je les voyois à la cour aussi bas et aussi méprisables que la plus méprisable femme qu'il y eût là. Oh ! je suis lasse et dégoûtée du monde ! je n'attends qu'une chose, et, quand elle sera faite, j'embrasserai la religion de Frank et de votre pauvre mère, et j'entrerai dans un couvent et finirai comme elle. Porterai-je alors des diamants ? On dit que les religieuses portent leurs plus beaux bijoux le jour qu'elles prennent le voile. Je vais les mettre de côté comme vous m'y invitez ; adieu, cousin, maman va et vient dans l'autre chambre, mettant sa petite tête à la torture pour savoir ce que nous disons. Elle est jalouse, toutes les femmes le sont. Je songe quelquefois que c'est la seule qualité féminine que j'aie. Adieu ! adieu, frère ! »

Elle lui donna sa joue comme un privilége fraternel. La joue étoit froide comme du marbre.

La maîtresse d'Esmond ne laissa voir aucun signe de jalousie lorsqu'il rentra dans la chambre où elle étoit. Elle s'étoit si bien fait la leçon qu'elle devenoit impénétrable quand elle le vouloit. Entre autres qualités féminines, elle avoit celle de parfaitement dissimuler.

Il partit de Castlewood pour entreprendre la tâche qu'il avoit acceptée, et vaincre ou mourir à la peine; à vrai dire, l'état de son âme étoit tel qu'il lui falloit quelque excitant du dehors pour neutraliser le mal qui le rongeoit intérieurement.

CHAPITRE VIII.

Je voyage en France et rapporte un portrait de Rigaud.

M. Esmond ne crut pas devoir prendre congé de la cour, ni informer tout le monde de Pall-Mall et des cafés qu'il alloit quitter l'Angleterre, et il préféra partir le plus secrètement possible. Il se procura un passe-port comme pour un François, par le docteur Atterbury, qui fit l'affaire pour lui, obtenant la signature des bureaux mêmes de lord Bolingbroke, sans s'adresser personnellement au secrétaire. Quant à Lockwood, son fidèle

serviteur, il l'avoit emmené à Castlewood, et l'y laissa, répandant le bruit, avant de quitter Londres, qu'il étoit malade, qu'il alloit dans le Hampshire respirer l'air de la campagne; et c'est ainsi qu'il alla à son affaire aussi silencieusement que possible.

Comme l'assistance de Frank Castlewood étoit indispensable pour le plan de M. Esmond, sa première visite fut à Bruxelles (passant par Anvers, où le duc de Marlborough étoit en exil), et dans la première de ces villes, Harry trouva son cher jeune Benedict, le marié, qui paroissoit assez mécontent de sa chaîne conjugale, et empêché des embrassements obstinés de sa Clotilde. Le colonel Esmond ne lui fut point présenté, mais M. Simon le fut, gentilhomme de Royal-Cravate (Esmond se souvint du régiment de l'honnête Irlandois qu'il avoit rencontré le lendemain de Malplaquet, lorsqu'il avoit vu pour la première fois le jeune roi); et M. Simon fut présenté à la vicomtesse de Castlewood, née comtesse Wertheim; aux nombreux comtes, les grands frères de lady Clotilde; à son père, le chambellan, et à la dame son épouse, belle-mère de Frank, grande et majestueuse personne de vastes proportions, comme il convenoit à la mère de la compagnie de grenadiers que formoient ses fils belliqueux. Toute la race vivoit à discrétion dans le petit château que Frank avoit pris près de Bruxelles, montoit ses chevaux, buvoit son vin, et vivoit commodément aux dépens du pauvre garçon. M. Esmond avoit toujours continué de parler couramment le françois, qui étoit la langue de sa mère; et si cette famille, qui parloit françois avec l'accent flamand, découvrit quelque inexactitude dans la prononciation de M. Simon, elle devoit être attribuée à la longue résidence de ce dernier en Angleterre, où il s'étoit marié et étoit resté depuis qu'il avoit été fait prisonnier à Blenheim. Son histoire fut parfaitement acceptée; il n'y avoit là personne pour en douter, excepté l'honnête Frank, et il fut charmé du plan de son cousin, lorsqu'il en fut informé; et, dans le fait, il admiroit toujours le colonel Esmond avec une fidélité affectueuse, et croyoit son cousin le plus sage et le meilleur des cousins et des hommes. Frank entra de tout cœur dans ce projet, qui lui plut d'autant plus qu'il le forçoit d'aller à Paris loin de ses frères, de son père et de sa belle-mère, dont les attentions le fatiguoient passablement.

Castlewood, je l'ai dit, étoit né la même année que le prince de Galles; il avoit beaucoup de l'air du prince, de sa taille et de sa tournure; et, surtout depuis qu'il avoit vu le chevalier de Saint-George dans l'occasion déjà citée, il n'étoit pas peu fier de sa ressemblance avec une personne si illustre, ressemblance qu'il augmentoit par tous les moyens qui étoient en son pouvoir, portant des perruques châtain, telles qu'en portoit le prince, et des rubans, etc., de la couleur de ceux du chevalier.

Cette ressemblance étoit, par le fait, la circonstance sur laquelle le plan de M. Esmond étoit fondé; et, s'étant assuré de la

discrétion et de l'enthousiasme de Frank, il le quitta pour continuer son voyage et voir d'autres personnages dont le succès dépendoit. L'endroit où M. Simon se rendit ensuite fut Bar, en Lorraine, où ce négociant arriva avec une consignation de grosse draperie, de magnifiques dentelles de Malines, et des lettres pour son correspondant en cette ville.

Voudriez-vous savoir à quoi un prince, héroïque par son infortune, et descendant d'une série de rois dont la race sembloit condamnée, comme ces Atrides du temps jadis; voudriez-vous savoir à quoi il étoit occupé quand l'envoyé, qui venoit à lui à travers mille dangers et difficultés, le vit pour la première fois? Le jeune roi, en jaquette de flanelle, jouoit à la paume avec les gentilshommes de sa suite, criant après les balles et jurant comme le dernier de ses sujets. La fois suivante que M. Esmond le vit, ce fut quand M. Simon porta un paquet de dentelles à miss Oglethorpe, qui servoit alors d'antichambre au prince, auprès de qui on ne pouvoit être admis qu'en frappant à cette ignoble porte. L'audience fut accordée, l'envoyé trouva le roi et sa maîtresse ensemble; le couple jouoit aux cartes, et Sa Majesté étoit grise. Il tenoit bien plus à trois honneurs qu'à trois royaumes; et une demi-douzaine de verres de ratafia lui faisoient oublier tous ses malheurs et toutes ses pertes, la couronne de son père et la tête de son aïeul.

M. Esmond ne s'ouvrit point au prince alors. Sa Majesté n'étoit guère en état de l'entendre, et il douta qu'un roi qui buvoit tant pût garder un secret dans sa cervelle troublée, ou qu'une main qui trembloit tant fût assez forte pour saisir une couronne; quoi qu'il en soit, à la fin et après avoir pris avis des conseillers du prince, parmi lesquels étoient plusieurs gentilshommes honnêtes et fidèles, le plan d'Esmond fut soumis au roi et à Sa Majesté de fait, la reine Oglethorpe, en conseil. Le projet plut assez au prince; il étoit facile et hardi, et convenoit à son insouciante gaieté et à son esprit plein de vivacité et de jeunesse. Dans la matinée, après avoir cuvé son vin, il fut très-gai, animé et agréable; ses manières avoient un charme extrême de malice, et une bienveillante simplicité; et, pour lui rendre justice, Sa Majesté oglethorpienne étoit aimable, fine, résolue et de bon conseil; elle donnoit au prince de fort bons avis, qu'il étoit trop foible pour suivre, et l'aima avec une fidélité qu'il reconnut par une ingratitude toute royale

Ayant ses propres pressentiments au sujet de son plan, s'il étoit jamais exécuté, et ses doutes habituels de sceptique sur l'avantage que retireroit le pays du retour d'un jeune monarque ivre, le colonel Esmond eut son audience de congé. M. Simon partit. A tout prendre, le jeune homme de Bar valoit bien le prétendant de Hanovre; au pis aller, on pourroit s'arranger aussi bien avec l'Anglois qu'avec l'Allemand. M. Simon accomplit le long voyage de Nancy à Paris, et vit cette fameuse ville

à la dérobée et comme un espion, ce qu'il étoit en vérité, et qui renferme assurément plus de magnificence et de misère, plus de haillons et de dentelles, plus d'ordure et de dorure qu'aucune cité du monde. Là il fut mis en communication avec le meilleur ami du roi, son demi-frère, le fameux duc de Berwick. Esmond reconnut en lui l'étranger qui étoit venu à Castlewood il y avoit près de vingt ans. Sa Grâce s'ouvrit à lui lorsqu'il sut que M. Esmond étoit du brave régiment de Webb, qui avoit été jadis celui de Sa Grâce. Il étoit vraiment l'épée et le bouclier de la cause des Stuarts; il n'y avoit d'autre tache sur son écu que la barre senestre que lui avoit laissée la sœur de Marlborough. Si Berwick eût été l'héritier de son père, Jacques III assurément fût monté sur le trône d'Angleterre. Il savoit oser, endurer, frapper, parler, se taire. Du feu et du génie, peut-être il n'en avoit pas (ces dons furent accordés à des hommes moins estimables); mais à cela près, il avoit plusieurs des principales qualités d'un chef. Sa Grâce connoissoit le père et l'histoire d'Esmond, et il fit allusion à cette dernière de façon à faire penser au colonel qu'il en savoit les particularités. Mais Esmond ne voulut point aborder ce terrain, et le duc ne le pressa point. M. Esmond dit que sans doute il entreroit en possession de son nom, si jamais de plus grands personnages entroient en possession du leur.

Ce qui confirma Esmond dans l'idée que le duc de Berwick savoit son histoire, fut que, lorsque le colonel alla rendre ses devoirs à Saint-Germain, la reine lui donna une fois le titre de marquis. Il portoit à Sa Majesté les souvenirs respectueux de sa filleule et de la dame qu'aux jours de sa prospérité Sa Majesté avoit protégée. La reine se souvint parfaitement de Rachel Esmond; elle avoit ouï parler de la conversion de milord Castlewood, et étoit fort édifiée par cet acte du ciel en sa faveur. Elle savoit que d'autres membres de cette famille avoient été aussi de la seule vraie Église : « Votre père et votre mère, monsieur le marquis, » dit Sa Majesté; ce fut la seule fois qu'elle prononça ce mot. M. Simon s'inclina très-bas et dit qu'il avoit trouvé d'autres parents que les siens, qui l'avoient instruit différemment; mais ceux-là n'avoient qu'un roi; sur quoi Sa Majesté daigna lui donner une médaille bénite par le pape, qui avoit été reconnue très-efficace dans des cas semblables au sien, et promettre de faire des prières pour sa conversion et celle de la famille : ce que cette pieuse dame fit sans aucun doute, quoique jusqu'au moment présent, et après vingt-sept années, le colonel Esmond est forcé de dire que ni la médaille ni les prières n'ont eu le plus léger effet connu sur ses convictions religieuses.

Quant à l'éclat de Versailles, M. Simon, le négociant, ne le contempla qu'à distance, en humble spectateur, n'ayant vu le vieux roi qu'une fois, lorsqu'il alloit donner à manger à ses carpes, et n'ayant point demandé à être présenté à la cour de Sa Majesté.

Sur ces entrefaites, milord vicomte Castlewood étoit arrivé à Paris, où, comme l'annoncèrent bientôt les gazettes de Londres, milady accoucha d'un fils et héritier. Pendant longtemps après, elle fut d'une santé fort délicate, et les médecins lui défendirent de voyager; autrement on savoit bien que le vicomte Castlewood se proposoit de retourner en Angleterre, et de fixer sa résidence dans son château.

Tandis qu'il restoit à Paris, milord Castlewood fit faire son portrait par le fameux peintre françois, M. Rigaud, présent destiné à sa mère à Londres; et cette toile, M. Simon l'emporta quand il revint dans cette ville, qu'il atteignit au mois de mai de l'année 1714; et fort peu après, milady Castlewood et sa fille, et leur parent, le colonel Esmond, qui avoit été tout ce temps à Castlewood, revinrent aussi à Londres; Sa Seigneurie occupant sa maison de Kensington, M. Esmond retournant à son logement de Knightsbridge, plus près de la ville, et faisant de nouveau son apparition dans tous les lieux publics, sa santé ayant été grandement améliorée par son long séjour à la campagne.

Le portrait de milord, dans un beau cadre doré, fut accroché à la place d'honneur dans le salon de milady. Sa Seigneurie étoit représentée dans son uniforme rouge de capitaine de la garde, avec une perruque châtain, une cuirasse sous son habit, un ruban bleu, et une garniture de dentelle de Bruxelles. Beaucoup d'amis de milady admirèrent cette toile outre mesure, et firent foule pour la voir : l'évêque Atterbury, M. Lesly, le bon vieux M. Collier, et autres du clergé, furent enchantés de l'œuvre, et nombre de gens de la première qualité l'examinèrent et la louèrent; seulement je dois avouer que le docteur Tusher, se trouvant venir à Londres, et voyant la peinture (elle étoit ordinairement couverte d'un rideau, mais ce jour-là miss Béatrix la regardoit lorsque le docteur arriva), le vicaire de Castlewood protesta qu'il ne pouvoit y avoir aucune ressemblance avec son ancien élève, si ce n'est peut-être un peu dans le menton et dans la perruque; mais nous lui prouvâmes tous qu'il n'avoit pas vu Frank depuis cinq ans au moins, qu'il ne se connoissoit pas plus en beaux-arts qu'un garçon de charrue, et qu'il devoit être dans l'erreur; et nous le renvoyâmes chez lui convaincu que le portrait étoit d'une ressemblance parfaite. Quant à milord Bolingbroke, qui honoroit de temps en temps Sa Seigneurie d'une visite, quand le colonel Esmond lui montra la peinture, il éclata de rire et demanda dans quelle diable d'affaire il s'engageoit là! Esmond avoua candidement que le portrait n'étoit pas celui du vicomte Castlewood, conjura le secrétaire, sur son honneur, de garder le secret, dit que les dames de la maison étoient d'enthousiastes jacobites, comme cela étoit bien connu, et confessa que le portrait étoit celui du chevalier de Saint-George.

Le fait est que M. Simon, allant voir un jour lord Castlewood chez M. Rigaud, tandis que Sa Seigneurie posoit pour son portrait, affecta d'être très-frappé d'une toile représentant le chevalier, dont la tête seule étoit finie, et l'acheta du peintre pour cent écus. Il avoit été destiné, dit l'artiste, à miss Oglethorpe, la maîtresse du prince; mais cette jeune dame, en quittant Paris, avoit laissé l'ouvrage à l'artiste; et emportant cette toile chez lui, quand le portrait de milord arriva, le colonel Esmond, autrement dit M. Simon, avoit copié l'uniforme et les autres accessoires d'après le portrait de milord, pour remplir la toile inachevée de Rigaud, le colonel, toute sa vie, s'étant occupé de peinture, surtout lors de sa longue résidence dans les villes de Flandre, au milieu des chefs-d'œuvre de Van Dyck et de Rubens. Mon petit-fils a ce morceau, tel quel, maintenant en Virginie.

Au commencement du mois de juin, miss Béatrix Esmond, et milady vicomtesse, sa mère, arrivèrent de Castlewood; la première pour reprendre son service à la cour, qui avoit été interrompu par la fatale catastrophe de la mort du duc Hamilton. Elle reprit donc sa place dans la suite de Sa Majesté, et à la table des filles d'honneur, étant toujours en faveur auprès de mistress Masham, la première femme de la reine, en partie, peut-être, à cause de son animosité contre la duchesse de Marlborough, que miss Béatrix n'aimoit pas mieux que ne faisoit sa rivale. Les gens de la cour, milord Bolingbroke, entre autres, avouèrent que la jeune lady étoit revenue plus belle que jamais, et que l'air sérieux et tragique qu'avoit pris involontairement sa figure lui seyoit mieux que ses sourires et sa malice d'autrefois.

Tous les anciens domestiques de la petite maison de Kensington-square étoient changés; le vieil intendant qui servoit la famille depuis vingt-cinq ans, depuis la naissance des enfants de la maison, fut expédié dans le royaume d'Irlande pour y surveiller le bien qu'y avoit milord; la femme de charge, qui avoit été la femme de milady de temps immémorial, et la gouvernante des jeunes enfants, fut envoyée, fort grognon, à Walcote, pour faire repeindre à neuf et préparer cette maison, que milady douairière avoit l'intention d'occuper à l'avenir, laissant Castlewood à sa belle-fille, qu'on pouvoit de jour en jour s'attendre à voir arriver de France. Un autre domestique de la vicomtesse avoit été renvoyé aussi, avec une gratification, sous prétexte que Sa Seigneurie vouloit diminuer son train, de sorte qu'en fin de compte, il ne restoit plus dans la maison une seule personne qui en eût fait partie durant le temps que mon jeune lord Castlewood y étoit encore.

Pour le plan que le colonel Esmond avoit en vue, et le coup qu'il projetoit, il étoit nécessaire de mettre le moins de monde possible dans le secret. Il n'étoit guère connu que de trois ou quatre personnes de la famille, et il fut gardé à miracle.

Le 10 juin 1714, il arriva de Paris, par le messager de M. Prior, une lettre de milord vicomte Castlewood à sa mère, disant qu'il avoit fait des folies en fait d'argent, qu'il étoit honteux d'avouer qu'il avoit perdu au jeu, et autres extravagances, et qu'au lieu de donner de grandes fêtes, comme il l'avoit espéré cette année à Castlewood, il seroit forcé de vivre aussi tranquille qu'il pourroit, et de faire tous ses efforts pour économiser. Jusque-là chaque mot de la lettre du pauvre Frank étoit vrai, et il n'y avoit pas de doute que lui et son grand beau-frère avoient dépensé beaucoup plus qu'ils n'auroient dû, et engagé les revenus de la terre de Castlewood, que la tendre mère avoit administrée et améliorée avec tant de soin pendant sa tutelle.

Sa Clotilde, poursuivoit Castlewood, étoit toujours délicate, et les médecins étoient d'avis qu'il valoit mieux que ses couches se fissent à Paris. Il viendroit sans milady, et seroit chez sa mère vers le 17 ou le 18 de juin, se proposant de partir à cheval de Paris immédiatement, et de n'amener qu'un domestique avec lui; et il demandoit que les gens de loi de Gray's-Inn fussent invités à lui apporter leurs comptes, et le régisseur à venir de Castlewood avec les siens, de façon qu'il pût les régler promptement, se procurer une somme d'argent dont il avoit besoin, et revenir à sa vicomtesse pour l'époque de ses couches. Puis Sa Seigneurie donnoit quelques-unes des nouvelles de la ville, envoyoit son souvenir à ses parents, et ainsi finissoit sa lettre. Elle avoit été mise simplement à la poste, et sans aucun doute la police françoise et l'angloise là-bas en avoient copie, ce à quoi elles étoient les bienvenues.

Deux jours après, une autre lettre fut dépêchée par la poste publique de France, sans plus de précautions, et celle-ci, après avoir donné des nouvelles des modes de la cour, se terminoit par les phrases suivantes, dans lesquelles, excepté pour ceux qui en avoient la clef, il eût été difficile de deviner qu'il se cachoit aucun secret

« (Le roi prendra) médecine jeudi, Sa Majesté est mieux qu'elle n'a été depuis longtemps, quoique incommodée d'indigestion à cause de son trop grand appétit. On a joué une pièce de M. Racine à Saint-Cyr. Le duc de Shrewsbury et M. Prior, notre envoyé, et toute la noblesse angloise d'ici y étoient. (Les passe-ports du vicomte Castlewood) lui ont été refusés, dit-on; Sa Seigneurie étant poursuivie par un orfévre pour de la vaisselle plate et un collier de perles livré à Mlle Méruel, de la Comédie-Françoise. C'est pitié de penser qu'une pareille nouvelle se répandra au dehors (et ira en Angleterre) sur le compte de nos jeunes seigneurs d'ici. Mlle Méruel a été envoyée au For-l'Évêque; on dit qu'elle a commandé non-seulement de la vaisselle, mais des meubles, et un équipage et des chevaux (sous le nom de ce lord), dont son infortunée vicomtesse ne soupçonne pas l'extravagance.

« (Sa Majesté sera) âgée de quatre-vingt-deux ans à son prochain jour de naissance. La cour se prépare à le célébrer par de grandes fêtes. M. Prior est dans une triste position par suite du refus qu'on fait là-bas de lui envoyer sa vaisselle. Tout le monde ici a admiré le portrait de milord vicomte, et dit que c'étoit le chef-d'œuvre de Rigaud, L'avez-vous vu? Il est (chez lady Castlewood dans Kensington-square); je crois qu'aucun peintre anglois ne pourroit rien faire de pareil.

« Notre pauvre ami l'abbé a été à la Bastille, mais il est maintenant transféré à la Conciergerie (où ses amis pourront le visiter. Ils doivent demander) une remise de sa peine bientôt. Espérons que le pauvre diable se sera repenti en prison.

« (Le lord Castlewood) a arrangé l'affaire de la vaisselle, et part pour l'Angleterre.

« N'est-ce pas là un ennuyeuse lettre? J'ai un maudit mal de tête d'avoir bu avec Mat et quelques autres hier au soir, et gris ou sobre, je suis.

« A toi toujours.... »

Toute cette lettre, sauf une douzaine de mots que j'ai mis ci-dessus entre parenthèses, n'étoit qu'un pur bavardage, quoique la substance de la lettre fût aussi importante qu'une lettre pouvoit l'être. Je disois à ceux qui avoient la clef : *Le roi prendra les passe-ports du vicomte Castlewood et ira en Angleterre sous le nom de ce lord. Sa Majesté sera chez lady Castlewood dans Kensington-square, où ses amis pourront le visiter; ils doivent demander le lord Castlewood.* Ce billet peut avoir passé sous les yeux de M. Prior, et sous ceux de nos nouveaux alliés les François, et ne leur avoit rien appris, quoiqu'il explique suffisamment aux personnes de Londres quel étoit l'événement qui alloit arriver, comme il montrera à ceux qui liront mes Mémoires dans cent ans d'ici quelle étoit l'affaire qui avoit occupé le colonel Esmond dans les derniers temps. Faire silencieusement et lestement ce qui étoit l'objet des conspirations et cabales maladroites de milliers de jacobites dans tout le pays; effectuer seul ce dont les meneurs ici ne faisoient que parler; amener le prince de Galles dans le pays ouvertement, à la face de tous, sous les yeux mêmes de Bolingbroke, quand les murs étoient placardés d'une proclamation signée du nom du secrétaire et offrant cinq cents livres de récompense à qui l'appréhenderoit: c'étoit un coup que tout esprit aventureux pouvoit bien trouver plaisir à jouer et à gagner. La perte de l'enjeu pouvoit entraîner une peine considérable; mais toute notre famille ne demandoit pas mieux que de courir ce risque pour la chance glorieuse de gagner la partie.

Et cela ne devroit pas s'appeler un jeu, excepté peut-être pour le principal joueur, qui n'étoit ni plus ni moins sceptique que la plupart des hommes publics qu'il connoissoit à cette époque. Existe-t-il en Angleterre un homme public qui ait une foi en-

tière dans son parti? En est-il un qui, malgré ses doutes, ne se battra par pour lui?

Le jeune Frank étoit disposé à se battre sans beaucoup de réflexion; il était jacobite comme son père l'étoit avant lui, tous les Esmond étoient royalistes. Qu'on lui donnât seulement le mot d'ordre, et il crieroit : « Vive le roi Jacques! » devant la garde du palais, ou le mai planté dans le Strand. Et quant aux femmes, selon leur habitude, ce n'étoit point une question de parti, mais de foi; leur croyance étoit une passion; et la maîtresse d'Esmond et sa fille seroient mortes avec joie pour elle. J'ai souvent ri, en parlant du règne de Guillaume III, et dit que je croyois que lady Castlewood avoit été contrariée que le roi n'eût pas persécuté davantage la famille; et ceux qui connoissent la nature des femmes peuvent se représenter à eux-mêmes ce qui n'a pas besoin d'être écrit ici, le transport avec lequel ces néophytes reçurent la confidence lorsqu'elle leur fut faite, l'impatience avec laquelle elles en attendirent la réalisation; le respect qu'elles eurent pour l'envoyé qui les initia à cette mystérieuse vérité, qui n'étoit encore connue que de peu de gens, mais qui devoit bientôt régner sur le monde. Assurément il n'est pas de bornes à la tendre confiance des femmes. Voyez Arria prosternée devant ce lourdaud, cet ivrogne de mari qui la bat; voyez Cornélie enfermant, comme un joyau, dans son cœur maternel, son idiot de fils. J'ai connu une femme qui prêchoit l'écorce du Pérou, et ensuite l'eau de goudron du docteur Berkeley, comme si la loi divine ordonnoit d'en prendre, et que s'y refuser fût quasi un blasphème.

A son retour de France, le colonel Esmond se mit à la tête de ce petit noyau de zélés conspirateurs. Ni la mort ni la torture, il le savoit, n'effrayeroient leur courage. Lorsqu'il détailla son plan pour ramener le roi, l'aînée de ses maîtresses pensa que cette restauration devoit être attribuée, après le ciel, à la famille Castlewood et à son chef; et elle révéra et aima Esmond, s'il est possible, encore plus qu'elle n'avoit fait. Elle ne douta pas un seul instant du succès de son plan; c'eût été une impiété à ses yeux que de n'y point croire. Et quant à Béatrix, quand elle en eut connoissance, et qu'elle l'accepta, comme elle le fit de tout son cœur, elle jeta sur Esmond un de ses regards brillants et scrutateurs : « Ah! Harry, dit-elle, pourquoi n'êtes-vous point le chef de notre maison? Vous êtes le seul capable de l'agrandir; pourquoi donnez-vous à ce petit sot le nom et le rang? Mais ainsi va le monde, ceux-là obtiennent le prix qui ne le méritent pas ou ne s'en soucient pas. Je voudrois pouvoir vous donner votre absurde récompense, cousin, mais je ne puis; j'ai essayé et je ne puis. » Et elle s'en alla, en secouant tristement la tête; mais toujours il parut à Esmond que son affection et sa considération pour lui s'étoient grandement accrues, depuis qu'elle savoit tout ce qu'il étoit capable de faire, de supporter et de sacrifier

CHAPITRE IX.

L'original du portrait vient en Angleterre.

Il fut annoncé dans la famille que milord Castlewood alloit arriver, ayant à sa suite un François de confiance qui servoit de secrétaire à Sa Seigneurie, et qui étant papiste, et un étranger de bonne famille, quoique à présent dans une place quasi de domestique, prendroit ses repas dans sa chambre, et non avec les gens de la maison. La vicomtesse céda sa chambre à coucher, contiguë à celle de sa fille et ayant un grand et commode cabinet qui en dépendoit, et dans lequel on dressa un lit, ostensiblement pour M. Baptiste, le François, quoique, il n'est pas besoin de le dire, quand les portes de l'appartement étoient fermées à clef, et les deux hôtes retirés dedans, le jeune vicomte devenoit le serviteur de l'illustre prince qu'il hébergeoit, et donnoit avec joie la chambre la plus commode et la plus aérée à son maître. Mme Béatrix se retira aussi dans la région supérieure, sa chambre étant convertie en salon pour milord. Afin de compléter l'illusion, Béatrix feignit de grommeler devant les domestiques, et d'être jalouse de se voir expulsée de sa chambre pour faire place à milord.

On ne fit pas de minces préparatifs, vous pouvez le croire, et l'attente ne fit pas médiocrement trembler le cœur des deux nobles dames de Castlewood, avant l'arrivée des personnages qui alloient honorer leur maison. La chambre fut ornée de fleurs; le lit couvert de tout ce qu'il y avoit de plus beau en linge; les deux dames insistant pour le faire elles-mêmes, et s'agenouillant auprès du lit et baisant les draps par respect pour la toile qui alloit contenir la personne sacrée d'un roi. La toilette étoit d'argent et de cristal; il y avoit un exemplaire de l'*Eikon-Basilike* déposé sur la table à écrire; un portrait du roi-martyr étoit suspendu de tout temps au-dessus de la cheminée, ayant au-dessous une épée de mon pauvre lord Castlewood, et un petit tableau ou emblème que la veuve aimoit à avoir toujours devant les yeux en s'éveillant, et dans lequel les cheveux de son lord et de ses deux enfants étoient tressés ensemble. Quant à ses livres de dévotion particulière, comme ils étoient tous de l'Église anglicane, elle les emporta dans l'appartement d'au-dessus, qu'elle s'étoit réservé.

Les dames montrèrent à M. Esmond, lorsqu'ils furent achevés, les préparatifs qu'elles avoient faits avec amour. Ce fut alors que Béatrix se mit à genoux et baisa les draps. Quant à sa mère, lady Castlewood fit une révérence à la porte, comme elle auroit

fait à l'autel en entrant dans une église, et avoua qu'elle considéroit la chambre comme sacrée en quelque sorte.

La compagnie qui étoit réunie à l'office ne supposa pas un instant que ces apprêts étoient faits pour une autre personne que le jeune vicomte, le maître de la maison, que sa tendre mère avoit été tant d'années sans voir. Les deux dames étoient de parfaites ménagères, ayant le plus grand talent pour faire des confitures, des eaux de senteur, etc., et exerçant une surveillance notable sur la cuisine. On avoit tué assez de veaux gras pour nourrir une armée d'enfants prodigues, à ce qu'Esmond pensa, et il rit lorsqu'il vint rendre ses devoirs aux dames, le jour où les hôtes devoient arriver, de trouver deux paires des plus beaux bras et des plus ronds qui pussent se voir en Angleterre (milady Castlewood étoit remarquable pour la beauté de sa personne), couverts de farine jusqu'au coude, et préparant de la pâte, et tournant des rouleaux dans le cabinet de la femme de charge. L'hôte ne devoit arriver que pour l'heure du souper, et milord préféroit prendre ce repas dans sa chambre. Vous pouvez croire que la plus brillante vaisselle plate de la maison fut mise là sur la table, et vous pouvez comprendre pourquoi les dames insistèrent pour être seules à servir le jeune chef de la famille.

Prenant un cheval, le colonel Esmond courut à Rochester, et là attendit le roi dans cette même ville où son père avoit mis pour la dernière fois le pied sur le rivage anglois. Une chambre y avoit été retenue dans une auberge pour milord Castlewood et son domestique; et le colonel Esmond combina si bien sa course qu'il étoit à peine depuis une demi-heure dans l'endroit, regardant sur le balcon dans la cour de l'auberge, lorsque deux voyageurs arrivèrent à la porte de la maison et le colonel, descendant précipitamment, embrassa l'instant d'après son cher jeune lord.

Le compagnon de milord, jouant son rôle de domestique, mit pied à terre, et alloit tenir l'étrier du vicomte; mais le colonel Esmond, appelant son propre valet, qui étoit dans la cour, lui ordonna d'emmener les chevaux et de régler le compte du garçon qui avoit couru la poste avec les deux voyageurs, criant d'un ton cavalier et en françois au compagnon de milord, et affectant de grommeler de ce que le domestique de milord étoit François et ne connoissoit pas l'argent et les habitudes du pays: « Mon domestique veillera aux chevaux, Baptiste, dit le colonel Esmond : *Do you understand English?* — *Very leetle*[1]. — Eh bien, suivez milord et servez-le à table dans sa chambre. » L'aubergiste et ses gens montèrent bientôt, apportant les plats; il fut heureux qu'ils eussent fait du bruit dans le corridor, sans

1. « Comprenez-vous l'anglais? — Très-peu. » *Leetle* au lieu de *little*. *(Note du traducteur.)*

quoi ils auroient trouvé le colonel Esmond à genoux devant le domestique de lord Castlewood, souhaitant à Sa Majesté la bienvenue dans son royaume, et baisant la main du roi. Nous dîmes à l'aubergiste que le François serviroit son maître; et le valet d'Esmond eut ordre de faire sentinelle dans le corridor en dehors de la porte. Le prince dîna de bon appétit, riant et parlant fort gaiement, et disant à ses deux compagnons de se mettre à table avec lui. Il étoit dans de meilleures dispositions que le pauvre Frank Castlewood qui, à ce qu'Esmond pensa, pouvoit être consterné de sa séparation avec sa divine Clotilde; mais le prince désirant de faire une courte sieste après dîner, et se retirant dans une chambre du fond où il y avoit un lit, la cause de l'air déconfit du pauvre Frank éclata; et, fondant en larmes, avec mainte expression de tendresse, d'amitié et d'humiliation, le fidèle garçon fit entendre à son cousin qu'il savoit maintenant toute la vérité, et les sacrifices que le colonel Esmond avoit faits pour lui.

Ne voyant aucun avantage à mettre le pauvre Frank dans ce secret, M. Esmond avoit supplié sa maîtresse aussi de ne le point révéler à son fils. Le prince avoit tout conté au pauvre enfant tandis qu'ils venoient de Douvres.

« J'aurois autant aimé qu'il m'eût brûlé la cervelle, cousin, dit Frank. Je savois que vous étiez le meilleur, et le plus brave, et le plus aimable des hommes, poursuivit le jeune enthousiaste, mais je n'avois jamais pensé vous devoir ce que je vous dois, et j'ai peine à porter le poids de cette obligation.

— Je tiens lieu de votre père, dit affectueusement M. Esmond, et à coup sûr un père peut se dépouiller en faveur de son fils. J'abdique la couronne de deux sols, et je vous investis du royaume de Brentford : ne faites pas l'enfant et ne pleurez pas, vous faites un bien plus grand et bien plus beau vicomte que je ne pourrois jamais faire. »

Mais le tendre garçon, avec des serments et des protestations, des éclats de rire et d'incohérentes effusions d'émotion passionnée, ne put, pour un peu de temps, prendre son parti des railleries d'Esmond; il vouloit se mettre à genoux et lui baisoit les mains; lui demandoit et le conjuroit de lui ordonner quelque chose, de commander à Castlewood de sacrifier sa vie ou d'ôter la sienne à quelque autre; enfin une occasion quelconque de prouver sa reconnoissance de la générosité qu'Esmond lui montroit.

« Le r.... *il* a ri, dit Frank en désignant du doigt la porte de la chambre où étoit le dormeur, et parlant à voix basse; je ne crois pas qu'il auroit dû rire en me racontant la chose. Comme nous venions de Douvres, causant en françois, il me parla de vous et de la visite que vous lui aviez rendue à Bar; il vous appela « le grand sérieux » don Bellianis de Grèce, et je ne sais quels noms; contrefaisant vos manières (ici Castlewood se mit lui-même à rire), et il le faisoit fort bien. Il a l'air de se moquer

de tout. Il ne ressemble pas à un roi : de façon ou d'autre, Harry, je m'imagine que vous ressemblez à un roi, vous. Il ne paroît pas songer au jeu que nous jouons tous. Il se seroit arrêté à Canterbury pour courir après la fille de l'auberge, si je ne l'avois pas supplié de repartir. Il a une maison à Chaillot où il alloit s'enterrer pour des semaines loin de la reine, et avec toute espèce de mauvaise compagnie, dit Frank d'un air modeste; vous pouvez sourire, mais je ne suis plus l'écervelé que j'étois; non, non, j'ai appris à me mieux conduire, dit Castlewood dévotement, en faisant un signe de croix sur sa poitrine.

— Tu es mon cher brave garçon, dit le colonel Esmond, touché de la simplicité du jeune homme, et il y aura un noble gentilhomme à Castlewood aussi longtemps que mon Frank y sera. »

Le jeune impétueux alloit retomber à genoux, avec une autre explosion de gratitude, si nous n'eussions entendu de la chambre voisine la voix de l'auguste dormeur, qui s'éveilloit, et crioit : « Hé ! La Fleur, un verre d'eau. » Sa Majesté arriva en bâillant : « Peste soit, dit-il, de votre ale angloise ! elle est si forte que, ma foi, elle m'a porté à la tête. »

L'effet de l'ale fut comme un éperon pour nos chevaux, et nous nous rendîmes fort rapidement à Londres, atteignant Kensington à la nuit tombante. Le domestique de M. Esmond fut laissé derrière à Rochester, pour prendre soin des chevaux fatigués, vu que nous en avions de frais retenus le long de la route; et, galopant à côté du prince, le colonel Esmond expliqua au prince de Galles quelles mesures il avoit prises : quels étoient les amis qui avoient connoissance de l'expédition, et auxquels le prince pouvoit se fier, à ce que croyoit Esmond ; le suppliant, par-dessus tout, de garder le secret le plus rigoureux jusqu'au moment où Son Altesse Royale devroit se montrer. La ville fourmilloit de partisans de la cause du prince; il s'y trouvoit des vingtaines de correspondants avec Saint-Germain; des jacobites connus et secrets; des gens de haute et d'humble condition; à la cour et auprès de la reine; dans le parlement, dans l'Église, et parmi les négociants de la Cité. Le prince avoit des amis sans nombre dans l'armée, dans le conseil privé, et parmi les fonctionnaires du gouvernement. Le grand point, à ce qu'il sembloit au petit noyau de personnes qui avoient concerté le coup hardi d'amener le frère de la reine dans son pays natal, étoit que sa visite restât inconnue jusqu'à l'époque convenable où sa présence surprendroit également amis et ennemis; et que ces derniers fussent pris tellement au dépourvu et désunis, qu'ils n'eussent pas le temps de l'attaquer. Nous avions plus de peur de ses amis que de ses ennemis. Les mensonges et les commérages envoyés à Saint-Germain par les agents jacobites de Londres avoient fait un mal incalculable à sa cause, et l'avoient cruellement égaré, et c'étoit d'eux surtout que les per-

sonnes engagées dans la présente aventure avoient à cœur de garantir le principal acteur[1].

Les voyageurs atteignirent Londres au tomber de la nuit, laissant leurs chevaux à la maison de poste vis-à-vis de Westminster, et passant l'eau à l'endroit où la voiture de lady Esmond attendoit déjà. Au bout d'une heure, nous étions tous à Kensington, et la maîtresse de la maison eut la satisfaction après laquelle son cœur soupiroit depuis plusieurs années, d'embrasser de nouveau son fils, qui, de son côté, au milieu de ses défauts, conserva toujours la plus tendre affection pour sa mère.

Elle ne réprima pas l'expression de ses sentiments, quoique les domestiques fussent là, et que celui de milord Castlewood fût debout dans le vestibule. Esmond eut à lui dire tout bas en françois d'ôter son chapeau. M. Baptiste négligeoit constamment son rôle avec une incroyable légèreté : plus d'une fois, sur la route de Londres, de petites observations de l'étranger, de légères remarques, et des mots annonçant la plus grande ignorance du pays que le prince venoit gouverner, avoient choqué la susceptibilité des deux gentilshommes qui formoient son escorte; et l'un et l'autre ne pouvoient s'empêcher de convenir au fond du cœur qu'ils auroient voulu le voir se comporter autrement, et que le rire et la légèreté, pour ne pas dire la licence, qui caractérisoient sa conversation, ne convenoient guère à un si grand prince et à une occasion si solennelle. Ce n'est pas qu'au besoin il ne pût agir avec énergie et dignité. Il s'étoit conduit, comme nous savions tous, d'une manière très-courageuse sur le champ de bataille. Esmond avoit vu une copie de la lettre que le prince écrivit de sa propre main quand ses amis d'Angleterre le pressoient d'abjurer, et admiré la mâle et magnanime réponse qu'il avoit faite pour refuser de céder à cette tentation. M. Baptiste ôta son chapeau, rougissant de l'avis que le colonel Esmond se hasardoit à lui donner, et dit en françois : « Tenez, elle est jolie, la petite mère; foi de chevalier, elle est charmante; mais l'autre, qui est cette nymphe, cet astre qui brille, cette Diane qui descend sur nous ? » Et il reculoit et il se portoit en avant, tandis que Béatrix descendoit l'escalier. Elle étoit en habits de couleur pour la première fois chez elle; elle portoit les diamants qu'Esmond lui avait donnés ; il avoit été convenu entre eux qu'elle porteroit ces brillants le jour que le roi entreroit dans la maison; et elle avoit l'air d'une reine, rayonnante de charmes, et magnifique et impériale de beauté.

Castlewood lui-même fut stupéfait de cette beauté et de cet

1. Les meneurs étoient l'évêque, à qui on ne peut nuire en le citant, très-actif et loyal ecclésiastique non-conformiste, une dame en très-grande faveur à la cour, avec laquelle Béatrix Esmond étoit en relations, deux seigneurs du plus haut rang, et un membre de la chambre des Communes, qui fut impliqué dans plus d'une intrigue en faveur des Stuarts.

éclat; il recula et contempla sa sœur comme s'il ne se fût pas douté auparavant (ce qui, du reste, étoit probable) qu'elle fût si parfaitement adorable, et je crois qu'il rougit en l'embrassant. Le prince ne la quittoit pas des yeux; il en oublia tout à fait son rôle de valet, quoiqu'il y eût été stylé, et qu'on eût préparé tout exprès un petit portemanteau fort léger pour qu'il pût le porter. Il passa devant milord vicomte. Il fut heureux que les yeux des domestiques fussent occupés d'autre côté, sans quoi ils eussent vu que ce n'étoit point un domestique, ou, tout au moins, que c'en étoit un fort insolent et fort grossier.

De nouveau le colonel Esmond fut obligé de crier : « Baptiste, d'une voix forte et impérieuse, prenez soin de la valise : » avis auquel le volontaire jeune homme grinça des dents avec quelque chose comme une imprécation sur les lèvres, et lança un coup d'œil qui n'avoit rien de satisfait à son mentor. Rappelé à lui, toutefois, il mit sur son épaule le petit portemanteau, et le porta en haut, précédé d'Esmond et d'un domestique avec des bougies allumées. Il jeta son fardeau à terre dans la chambre d'un air maussade.

« Un prince qui veut porter une couronne doit porter un masque, » dit M. Esmond en françois.

— Ah! peste! je vois ce que c'est, dit M. Baptiste, continuant la conversation en françois. Le Grand Sérieux est sérieusement....

— Alarmé pour M. Baptiste, » interrompit le colonel. Esmond n'aimoit ni le ton dont le prince parloit aux dames, ni les yeux avec lesquels il les regardoit.

La chambre à coucher et les deux pièces attenantes, le cabinet et celle qui devoit s'appeler le parloir de milord, étoient déjà allumées et attendoient celui qui les devoit occuper; et la collation étoit servie pour le souper de milord. Lord Castlewood et sa mère et sa sœur montèrent une minute après et, aussitôt que les domestiques eurent quitté l'appartement, Castlewood et Esmond mirent chapeau bas, et les deux dames s'agenouillèrent devant le prince, qui leur donna une main à chacune. Il jouoit son rôle de prince avec beaucoup plus de naturel que celui de valet qu'il venoit d'essayer, et les releva avec beaucoup de noblesse, ainsi que de bonté dans son air. « Madame, dit-il, ma mère remerciera Votre Seigneurie de votre hospitalité pour son fils; quant à vous, madame, se tournant vers Béatrix, je ne puis supporter de voir tant de beauté dans une telle posture. M. Baptiste se trahira si vous vous agenouillez devant lui; ce seroit bien plutôt à lui de s'agenouiller devant vous. »

Une lueur jaillit des yeux de Béatrix, une lueur assez brillante pour allumer la passion dans n'importe quel cœur. Il y avoit des moments où cette créature étoit si belle, qu'elle ressembloit, pour ainsi dire, à Vénus se révélant déesse dans un éclair de splendeur. Telle elle paroissoit maintenant, radieuse, et avec des yeux animés d'un éclat merveilleux. Une angoisse,

comme de rage et de jalousie, traversa le cœur d'Esmond, à la vue du regard qu'elle lançoit au prince; et il serra le poing involontairement et regarda Castlewood, dont les yeux répondirent à son signal d'alarme et étoient aussi sur le qui-vive. Le prince donna à ses sujets une audience de quelques minutes, et alors les deux dames et le colonel Esmond quittèrent la chambre. Lady Castlewood lui serra la main, comme ils étoient sur l'escalier, et tous trois descendirent à l'étage inférieur, où ils attendirent que les voyageurs fussent un peu remis de leur course et prêts pour leur repas.

Esmond regarda Béatrix, tout étincelante de pierreries sur son beau col. « J'ai tenu ma parole, dit-il.

—Et moi la mienne, dit Béatrix, abaissant les yeux sur les diamants.

— Si j'étois l'empereur du Mogol, dit le colonel, vous auriez tous ceux qu'on a trouvés à Golconde.

— Ceux-ci sont beaucoup trop bons pour moi, dit Béatrix en laissant tomber sa tête sur son beau sein; ils sont comme vous, comme vous tous. » Et lorsqu'elle la releva, ce qu'elle fit l'instant d'après, et avec un soupir, ses yeux, se reportant sur son cousin, avoient ce mélancolique et impénétrable regard qu'il étoit toujours impossible de sonder.

Quand vint le temps de souper, ce dont ils furent avertis par un coup frappé au-dessus de leur tête, le colonel Esmond et les deux dames montèrent dans la pièce d'au-dessus, où le prince étoit déjà, et, à son côté, le jeune vicomte, exactement de même âge, de même tournure, et avec des traits assez semblables, quoique ceux de Frank fussent les plus beaux. Le prince s'assit, et dit aux dames de s'asseoir. Les gentilshommes restèrent debout; il n'y avoit, dans le fait, qu'un couvert de plus sur la table. « Qui de vous prendra cette place? dit-il.

—Le chef de notre maison, dit lady Castlewood, prenant la main de son fils et regardant le colonel Esmond avec un salut et un grand tremblement de voix; le marquis d'Esmond aura l'honneur de servir le roi.

— J'aurai l'honneur de servir Son Altesse Royale, dit le colonel Esmond en remplissant une coupe de vin, et, comme c'étoit l'usage de ce temps-là, il la présenta au roi à genoux.

— Je bois à mon hôtesse et à sa famille, » dit le prince d'un air assez peu satisfait; mais le nuage passa immédiatement de dessus sa figure; et il parla aux dames d'un ton vif et animé, sans s'occuper le moins du monde de la sombre mine du pauvre M. Esmond, qui devoit être fort maussade,

Quand vint le temps de prendre congé, Esmond s'en retourna à son logement, et rencontra ce soir-là sur la route M. Addison, qui regagnoit à pied un cottage qu'il avoit à Fulham, la lune brillant sur son beau et serein visage.

« Quelle joie, frère! dit Addison en riant; je croyois que c'é-

toit un voleur qui s'avançoit dans l'ombre, et voici que c'est un ami. Nous pouvons nous donner la main, colonel, dans l'obscurité, cela vaut mieux que de se battre en plein jour. Pourquoi nous querellerions-nous? parce que je suis whig et que vous êtes tory? Rebroussez chemin et venez avec moi à Fulham, où il y a un rossignol qui chante encore dans le jardin, et une fraîche bouteille dans une cave de ma connoissance; vous boirez au Prétendant, si vous voulez, et moi je boirai à ma guise. En ai-je eu assez de bon vin? Non, jamais! Il n'est pas de mot tel qu'assez comme bouchon pour le bon vin. Tu ne veux pas venir? Venez n'importe quel jour, venez bientôt. Vous savez que je me rappelle le *Simoïs* et la *Sigeia tellus*, et les *prœlia mixta mero*, » répéta-t-il avec une légère touche de *merum* dans la voix; et il revint un peu sur la route avec Esmond, recommandant à l'autre de se souvenir qu'il étoit toujours son ami, et qu'il lui étoit redevable de son aide pour le poëme de *la Campagne*.

Et très-probablement M. le sous-secrétaire seroit monté et auroit bu une bouteille de plus chez le colonel, si ce dernier l'eût invité; mais l'humeur d'Esmond n'étoit pas des plus gaies, et à sa porte il dit à son ami un adieu inhospitalier.

« J'ai fait le coup[1], pensa-t-il en proie à l'insomnie et promenant ses regards dans les ténèbres; il est ici, et je l'y ai amené; lui et Béatrix couchent à présent sous le même toit. Qui ai-je voulu servir en l'amenant? Étoit-ce le prince, étoit-ce Henry Esmond? N'aurois-je pas mieux fait d'embrasser la mâle croyance d'Addison, qui rejette bien loin la vieille doctrine du droit divin, qui déclare hardiment que c'est le Parlement et le peuple qui sacrent le souverain, et non les évêques, ni les généalogies, ni les huiles, ni les couronnements? »

L'ardent regard du jeune prince épiant chaque mouvement de Béatrix obsédoit Esmond et le poursuivoit. La figure du prince apparut devant lui dans ses rêves fiévreux bien des fois cette nuit-là. Il auroit bien voulu n'avoir pas accompli l'acte pour lequel il avoit pris tant de peine. Il n'étoit pas le premier qui eût été aux regrets de ce qu'il avoit fait, ou qui eût détruit son propre ouvrage. Détruit? auroit-il jamais à écrire ce mot? Non, plutôt remercier à deux genoux le ciel de ce qu'il croyoit alors son malheur, et de ce qui a causé toute la félicité subséquente de sa vie.

Le valet d'Esmond, l'honnête John Lockwood, avoit toute sa vie servi son maître et la famille, et le colonel savoit qu'il pouvoit répondre de la fidélité de John comme de la sienne. John revint de Rochester avec les chevaux le lendemain de bon matin, et le colonel lui donna à entendre qu'en allant à Kensington, où il avoit libre accès à l'office, et même en courtisant la femme de chambre de mistress Béatrix, il ne devoit faire aucune question, ni trahir aucune surprise, mais affirmer résolûment

1. I have done the deed. *Macbeth.* (*Note du traducteur.*)

que le jeune gentilhomme qu'il y verroit en habit rouge étoit milord vicomte Castlewood, et que son compagnon gris étoit M. Baptiste, le François. Il devoit raconter à ses amis de la cuisine les histoires qu'il se rappelleroit de la jeunesse de milord vicomte à Castlewood; quel démon c'étoit; comme quoi il avoit coutume de faire faire l'exercice à Jack et de lui donner des coups de canne avant même qu'il fût soldat; enfin, tout ce qu'il savoit des premières années de milord vicomte. Les connoissances de Jack en peinture ne s'étoient pas beaucoup développées durant sa résidence en Flandre avec son maître; et avant le retour de mon jeune lord, il avoit été aisé de lui faire croire que le portrait apporté de Paris, et accroché maintenant dans le salon de lady Castlewood, étoit la ressemblance parfaite de son fils le jeune lord. Et les domestiques ayant tous vu maintes fois le portrait, et n'ayant eu le temps que d'entrevoir en passant les deux étrangers le soir de leur arrivée, n'avoient aucun motif de douter de sa fidélité, et le lendemain, quand ils virent l'original du tableau habillé exactement comme il y étoit représenté, avec la même perruque, les mêmes rubans et le même uniforme, ils prirent naturellement ce gentilhomme pour milord Castlewood, le fils de milady vicomtesse.

Le secrétaire de la veille au soir étoit maintenant le vicomte; le vicomte portoit le frac gris du secrétaire; et John Lockwood avoit pour instructions d'insinuer aux gens de sa maison que milord étant papiste et très-dévot, son compagnon pourroit bien n'être autre que son chapelain de Bruxelles; de cette manière, s'il prenoit ses repas en la compagnie de milord, il n'y auroit pas grand sujet d'être surpris. Frank, en outre, fut averti de parler anglois avec un accent étranger, tâche dont il s'acquitta bien, et cette précaution étoit d'autant plus nécessaire que le prince lui-même ne parloit pas précisément notre langue comme un natif de l'île; et John Lockwood s'amusa avec les domestiques de la façon dont milord, après cinq années de séjour à l'étranger, oublioit quelquefois sa propre langue et la parloit comme un François: « Je réponds, dit-il, qu'avec le bœuf et la bière d'Angleterre, Sa Seigneurie recommencera bientôt à faire un bon usage de sa langue. » Et, pour rendre justice au nouveau lord, il s'adonna très-volontiers au bœuf et à la bière.

Le prince buvoit tant, et parloit si haut et si imprudemment après boire, qu'Esmond souvent trembloit pour lui. On le servoit autant que possible dans sa chambre, quoique fréquemment il fît son apparition dans le parloir et le salon de lady Castlewood, appelant Béatrix « sœur » et Sa Seigneurie « mère » ou « madame, » devant les domestiques. Et voulant jouer complétement le rôle de frère et de fils, le prince baisoit parfois mistress Béatrix et lady Castlewood avec une liberté que son secrétaire n'aimoit pas, et qui, pour sa part, mettoit le colonel dans des accès de rage.

Les hôtes n'avoient pas été trois jours dans la maison, quand

le pauvre Jack Lockwood vint avec une mine piteuse à son maître, et dit : « Milord, c'est-à-dire.... le gentleman, a entrepris mistress Lucy (la bien-aimée de Jack), et lui a donné des guinées et un baiser. » Je soupçonne que l'âme du colonel Esmond fut plutôt soulagée qu'autrement, lorsqu'il sut que le prince avoit fait choix de cette beauté d'antichambre. Sa Majesté étoit connue pour avoir cette sorte de goût, et il y resta fidèle par la suite. L'héritier d'un des plus grands noms, d'un des plus grands royaumes et d'une des plus grandes infortunes de l'Europe, se plut souvent à mettre la dignité de sa naissance et de son chagrin aux pieds en sabots d'une servante françoise, et à se repentir ensuite (car il étoit fort dévot) en se couvrant de cendres prises sous le fourneau. C'est pour de semblables mortels que les nations souffrent, que les partis luttent, que les guerriers versent leur sang. Une année après, de vaillantes têtes tomboient, et Nithsdale étoit en fuite, et Derwentwater sur l'échafaud, tandis que l'insouciant ingrat, pour qui ils risquoient et perdoient tout, s'enivroit avec son sérail de maîtresses dans sa petite maison de Chaillot.

Honteux d'avoir à s'acquitter d'une telle commission, Esmond dut aller avertir le prince que la fille que Son Altesse vouloit corrompre étoit la bonne amie de John Lockwood, homme honnête et résolu, ayant fait six campagnes, et ne craignant rien, et sachant que la personne qui s'appeloit lord Castlewood n'étoit point son jeune maître; et le colonel supplia le prince de considérer l'effet que pouvoit avoir la jalousie d'un seul homme, et de songer à d'autres desseins qu'il avoit entrepris, et plus importants que la séduction d'une servante et l'humiliation d'un homme de cœur.

Dix fois peut-être, dans le cours d'autant de jours, M. Esmond dut avertir le royal aventurier de quelque imprudence ou de quelque liberté. Il reçut ces remontrances d'un air fort maussade, excepté peut-être dans l'affaire du pauvre Lockwood, où il daigna éclater de rire, et dit : « Quoi! la soubrette a dénoncé l'amoureux, et Crispin est fâché, et Crispin a servi, et Crispin a été caporal? Dites-lui que nous payerons sa valeur d'un grade d'enseigne, et que nous récompenserons sa fidélité. »

Le colonel Esmond se hasarda à renouveler ses instances, mais le prince, frappant du pied d'un air impérieux, s'écria : « *Assez, milord; je m'ennuie au prêche*[1]; je ne suis pas venu à Londres pour aller au sermon. » Et il se plaignit plus tard à Castlewood que *le petit jaune*, *le noir colonel*, *le marquis misanthrope* (noms facétieux par lesquels Son Altesse Royale vouloit bien désigner le colonel Esmond), le fatiguoit avec ses grands airs et ses vertueuses homélies.

L'évêque de Rochester, et d'autres personnes du complot qui avoit amené le prince, se rendirent auprès de Son Altesse Royale,

1. Les mots soulignés sont en français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

demandant toujours milord Castlewood à leur arrivée à Kensington, et étant ouvertement conduits à Son Altesse Royale, qui jouoit ce rôle, et les recevoit soit dans le salon de milady en bas, ou au-dessus dans son propre appartement; et tous le supplièrent de quitter la maison aussi peu que possible, et d'y attendre que le signal lui fût donné de paroître. Les dames faisoient sa partie, amusement auquel il passoit bien des heures du jour et de la nuit. Il en passoit plus encore à boire, et pendant ce temps il babilloit fort agréablement, surtout s'il ne voyoit pas là le colonel, dont la présence sembloit toujours l'intimider; et le pauvre *colonel noir* prit ce symptôme pour un ordre et troubloit rarement de sa face noire les repas de son auguste prisonnier. A l'exception du peu de personnes dont le portier avoit la liste, la porte de lord Castlewood étoit refusée à tous les amis de la maison qui se présentoient pour voir Sa Seigneurie. La blessure qu'il avoit reçue s'étoit rouverte en voyageant à cheval, à ce qu'on annonça au monde et aux domestiques. Et le docteur A.[1], son médecin (je ne dirai point son nom, mais il étoit médecin de la reine, Écossois, et remarquable par sa bonté aussi bien que par son esprit), donna l'ordre qu'on le laissât parfaitement tranquille jusqu'à ce que sa blessure fût guérie. Cette personne, qui étoit une des plus actives et des plus influentes de notre parti, et les autres dont j'ai parlé, étoient seules dans le secret; et il fut si fidèlement gardé, et l'histoire que nous avions faite étoit si simple et si naturelle, qu'il n'y avoit pas de probabilité d'être découverts, si ce n'est par l'imprudence du prince lui-même, et par cette légèreté aventureuse qu'il avoit la plus grande peine à maîtriser. Quant à lady Castlewood, quoiqu'elle dît à peine une parole, il étoit aisé de deviner à son maintien et à un ou deux mots qui lui échappèrent, combien grande étoit sa mortification de voir que le héros qu'elle s'étoit promis de vénérer toute sa vie (et dont la restauration avoit été l'objet de ses plus ferventes prières peut-être) n'étoit qu'un homme, et pas des meilleurs. Elle pensoit que l'infortune auroit dû le réformer; mais il s'étoit plutôt endurci qu'il n'étoit devenu humble à cette école. Sa dévotion, qui étoit bien réelle, ne le préservoit d'aucune tentation. Sa conversation annonçoit de la bonne humeur, de la gaieté, et même assez d'esprit; mais il y avoit dans ses actes et dans ses paroles une légèreté due à la société de ces libertins faux dévots parmi lesquels il avoit été élevé, et qui choquoit la simplicité et la pureté de la dame angloise dont il étoit l'hôte. Esmond s'exprima assez librement avec Béatrix sur le compte du prince, poussant son frère à risquer aussi un mot d'avis. Béatrix étoit entièrement de leur opinion; elle le trouvoit fort léger, fort léger et insouciant : elle ne lui trouvoit pas même la bonne

1. Il est plus que probable que le docteur dont veut parler mon cher père étoit le fameux docteur Arbuthnot. — R. E. W.

mine dont le colonel Esmond avoit parlé. Le prince avoit de mauvaises dents, et décidément il louchoit. Comment pouvions-nous dire qu'il ne louchoit pas? Ses yeux étoient beaux, mais ils n'étoient pas d'ensemble. Elle le railloit à table avec un esprit merveilleux; elle parloit constamment de lui comme d'un enfant; elle aimoit Esmond plus que jamais, en faisoit l'éloge à son frère, en faisoit l'éloge au prince, quand Son Altesse Royale vouloit bien lancer des sarcasmes au colonel, et elle épousoit chaudement sa cause: « Et si Votre Majesté ne lui donne pas la jarretière qu'avoit son père, quand le marquis d'Esmond viendra à la cour de Votre Majesté, je me pendrai avec la mienne, ou je perdrai les yeux à force de pleurer.

— Plutôt que de vous les voir perdre, dit le prince, nous le ferons archevêque et colonel de la garde. »

Ce fut Frank Castlewood qui me rapporta cette conversation après leur souper.

« Oui, s'écria-t-elle, avec un de ses rires, que je crois entendre encore (au bout de trente ans j'entends encore cette délicieuse musique), oui, il sera archevêque d'Esmond et marquis de Canterbury.

— Et que sera Votre Seigneurie? dit le prince. Vous n'avez qu'à choisir.

— Moi, dit Béatrix, je serai mère des filles d'honneur de la reine de Sa Majesté le roi Jacques III. *Vive le roi!* »

Et elle lui fit une grande révérence, et but le quart d'un verre de vin en son honneur.

« Le prince se saisit du verre et en but jusqu'à la dernière goutte, dit Castlewood, et ma mère, qui avoit l'air fort inquiet, se leva et demanda la permission de se retirer. Si cette Trix n'étoit pas la fille de ma mère, Harry, continua Frank, je ne sais pas quelle horrible crainte j'aurois d'elle. Je voudrois, je voudrois que cette affaire fût finie. Vous êtes plus âgé que moi, et plus sage, et meilleur, et je vous dois tout, et je voudrois mourir pour vous, et par Saint-George je le voudrois: mais il me tarde de voir finir ceci. »

Aucun de nous vraisemblablement ne passa une nuit tranquille: l'âme d'Esmond étoit torturée par des doutes affreux. C'étoit une place d'ambition personnelle, un coup audacieux dans un but tout égoïste, il le savoit. Que lui importoit, au fond du cœur, qui fût roi? Est-ce que ses sympathies précisément et ses convictions secrètes n'étoient pas de l'autre côté, du côté du peuple, du parlement, de la liberté? Et il se trouvoit conspirant pour un prince qui savoit à peine ce que c'étoit que le mot de liberté; dont les prêtres et les femmes, deux tyrans de leur nature, faisoient un instrument. Le misanthrope ne fut pas de meilleure humeur pour avoir entendu cette histoire, et sa face refrognée devint plus noire et plus jaune que jamais.

CHAPITRE X.

Nous recevons un hôte très-distingué à Kensington

Si l'on trouve le fil des obscures intrigues de la fin de l'époque de la reine Anne, ou qu'un écrivain soit tenté de le suivre, on découvrira, j'en suis à peu près convaincu, que pas un seul des grands personnages qui entouroient la reine n'avoit un plan arrêté de politique, en dehors de cet intérêt privé et égoïste que chacun d'eux s'efforçoit de satisfaire : Saint-John étoit pour Saint-John, et Harley pour Oxford, et Marlborough pour John Churchill, toujours ; et, selon qu'ils trouvoient appui à Saint-Germain ou à Hanovre, ils envoyoient des protestations de fidélité aux princes qui s'y trouvoient, et ils trahissoient l'un pour l'autre. Une cause ou un souverain valoient autant l'un que l'autre, pourvu qu'ils obtinssent la meilleure place sous lui ; et, pareils à Lockit et à Peachem, les chefs de Newgate, dans l'opéra des *Gueux*, que M. Gay écrivit plus tard, chacun avoit en main des documents et preuves de trahison de quoi faire pendre l'autre ; seulement il n'osoit pas se servir de cette arme, de peur de celle que son voisin avoit aussi en poche. Songez au grand Marlborough, le plus grand sujet du monde entier, vainqueur de princes, qui avoit parcouru en conquérant l'Allemagne, la Flandre et la France, qui avoit dicté la loi aux souverains et à l'étranger, et adoré comme une divinité en Angleterre, forcé maintenant de s'évader du pays, après avoir tout perdu, crédit, honneurs et places; ses amis dans l'armée cassés, et ruinés; et fuyant devant Harley, aussi abject, aussi impuissant qu'un pauvre débiteur devant un recors armé d'un mandat. Un papier que Harley s'étoit procuré, et qui prouvoit, à n'en point douter, que Marlborough avoit pris des engagements avec les Stuarts, étoit l'arme avec laquelle le trésorier chassa Marlborough du royaume. Il s'enfuit à Anvers, et se mit aussitôt à intriguer de l'autre côté, et revint en Angleterre, comme nous savons tous, whig et hanovrien.

Quoique le trésorier expulsât de l'armée et de l'administration tout homme militaire ou civil connu pour être l'ami du duc, et donnât les postes vacants au parti tory, lui aussi jouoit un double jeu entre Hanovre et Saint-Germain, attendant la catastrophe prévue de la mort de la reine pour être le maître de l'État, et l'offrir à celle des deux familles qui l'achèteroit le plus cher, ou pour qui la nation se déclareroit. Quel que fût le roi, l'objet de Harley étoit de régner sur lui; et dans cette vue

il supplanta l'ancien fameux favori, décria les opérations de la guerre, qui avoient illustré le nom de Marlborough, et ne dédaigna pas plus que son grand compétiteur tombé les bas artifices, les flatteries et les intimidations qui pouvoient assurer son pouvoir. Si le plus grand satirique que le monde ait jamais vu eût écrit contre Harley, et non pour lui, quelle histoire il eût laissée des dernières années du règne de la reine Anne! Mais Swift, qui méprisoit tous les hommes, et lui-même non des derniers, avoit ce mérite d'un fidèle partisan, qu'il aimoit les chefs qui le traitoient bien, et il resta bravement attaché à Harley dans sa chute, comme il l'avoit vaillamment soutenu dans sa fortune meilleure.

Incomparablement plus brillant, plus éclatant, plus éloquent et plus accompli que son rival, le grand Saint-John étoit aussi égoïste qu'Oxford, et savoit jouer un double rôle aussi habilement que l'ambidextre Churchill. Lui qui parloit toujours de liberté, il ne reculoit pas plus devant l'idée de persécuter et de mettre au pilori ses adversaires, que s'il eût été à Lisbonne et grand inquisiteur. Ce hautain patriote étoit à genoux à Hanovre et à Saint-Germain aussi; connu pour être sans religion, il buvoit à l'Église et à la reine aussi hardiment que le stupide Sacheverel, dont il se servoit et rioit; et pour parvenir à ses fins et renverser son ennemi, il pouvoit intriguer, cajoler, malmener, flagorner la favorite de la cour, et monter par l'escalier dérobé aussi silencieusement qu'Oxford, qui supplanta Marlborough, et que lui-même supplanta. La chute de milord Oxford eut précisément lieu à l'époque où mon histoire est arrivée. Il en étoit aux derniers jours de son pouvoir, et l'agent qu'il employoit à renverser le vainqueur de Blenheim étoit maintenant occupé à culbuter le vainqueur du vainqueur, et à passer le bâton du commandement à Bolingbroke, qui se mouroit d'envie de le tenir.

En prévision du coup qui se préparoit, les régiments irlandois au service de France avoient tous été amenés autour de Boulogne en Picardie, pour passer l'eau, s'il étoit besoin, avec le duc de Berwick; non plus soldats de la France, mais sujets de Jacques III, roi d'Angleterre et d'Irlande. La fidélité de la grande masse des Écossois pour leur roi (quoiqu'il y eût aussi en Écosse, on le savoit, un très-actif, résolu et vaillant parti whig, admirablement et énergiquement organisé et discipliné) étoit restée notoirement inébranlable. Une très-grande partie du clergé, de la noblesse et de la gentry tory, étoit publiquement pour le prince exilé; et on pouvoit compter sur les indifférents pour acclamer le roi George ou le roi Jacques, selon que l'un ou l'autre prévaudroit. La reine, surtout dans ses derniers jours, penchoit pour sa famille. Le prince étoit de sa personne à Londres, à deux pas du palais de sa sœur; le premier ministre s'avançant vers sa chute, et si chancelant que d'un seul doigt une femme

le feroit tomber; et quant à Bolingbroke, son successeur, nous savons de quel côté devoient être son pouvoir et sa magnifique éloquence le jour où la reine paroîtroit ouvertement devant son conseil et diroit: « Voici mon frère, milords, voici l'héritier de mon père, et le mien après moi. »

Durant toute l'année précédente la reine avoit eu de nombreuses attaques de maladie, de fièvre et léthargie, et sa mort étoit prévue de tout son entourage. L'électeur de Hanovre avoit voulu envoyer son fils, le duc de Cambridge, pour faire sa cour à sa cousine la reine, disoit l'électeur; en réalité, pour être sur les lieux quand la mort viendroit clore sa carrière Effrayée peut-être d'avoir un tel *Memento mori* sous ses augustes yeux, Sa Majesté avoit défendu avec emportement que le jeune prince vînt en Angleterre. Ou bien elle désiroit de laisser encore les chances ouvertes à son frère; ou son entourage ne se soucioit pas de terminer avec le candidat whig avant d'avoir pu entrer en pourparler avec l'autre. Les querelles de ses ministres devant elle, au conseil, les remords de sa conscience probablement, les importunités de ses ministres, et la constante agitation qui avoit lieu autour d'elle, avoient affoibli et irrité extrêmement la princesse; sa force cédoit à ces continuelles épreuves, et de jour en jour on s'attendoit à en voir bientôt la fin. Juste avant que le vicomte Castlewood et son compagnon arrivassent de France, Sa Majesté tomba malade. Le feu de Saint-Antoine se déclara aux jambes; il n'y avoit pas de presse pour la présentation du jeune lord à la cour, ou de la personne qui devoit paroître sous son nom; et la blessure de milord vicomte se rouvrant fort à propos, il garda tout à son aise la chambre jusqu'à l'époque où son médecin lui permettroit de plier le genou devant la reine. Au commencement de juillet, cette dame influente, avec laquelle il a été dit que notre parti avoit des relations, vint fréquemment visiter sa jeune amie, la fille d'honneur, à Kensington, et milord vicomte (le véritable ou le supposé), qui étoit malade chez lady Castlewood.

Le 27 de juillet, la dame en question, qui occupoit le poste le plus intime auprès de la reine, vint dans sa chaise, du palais à côté, apporter à la petite société de Kensington-square une nouvelle de la plus haute importance. Le coup définitif avoit été frappé, et milord d'Oxford et Mortimer n'étoit plus trésorier. Son successeur n'étoit point encore nommé, mais milord Bolingbroke le seroit indubitablement. Et à présent le temps étoit venu, dit la confidente de la reine, et à présent milord Castlewood devoit être présenté à sa souveraine.

Après la scène dont fut témoin lord Castlewood et qu'il décrivit à son cousin, lequel passa une si cruelle nuit de mortification et de jalousie en songeant à ce qui avoit eu lieu, nul doute que les trois protecteurs naturels de Béatrix arrivèrent à la même conclusion, à savoir qu'il falloit l'éloigner de la pré-

sence d'un homme dont les désirs à son égard ne s'exprimoient que trop clairement, et qui n'étoit pas plus scrupuleux à en chercher la satisfaction que son père ne l'avoit été avant lui. Je suppose que la maîtresse d'Esmond, son fils et le colonel lui-même, avoient tous secrètement débattu la chose dans leur esprit; car lorsque Frank, avec son sans-façon habituel, se mit à dire : « Je pense que Béatrix seroit mieux partout ailleurs qu'ici, » lady Castlewood dit : « Merci, Frank, c'est aussi mon avis. » Et M. Esmond, quoiqu'il se contentât de faire observer que ce n'étoit pas à lui de parler, montra visiblement par son air joyeux combien cette proposition lui étoit agréable.

« Il est aisé de voir que vous pensez comme nous, Henry, dit la vicomtesse avec une toute petite nuance de sarcasme dans son accent : il vaut mieux que Béatrix soit hors de cette maison tant que nous y aurons notre hôte; et, dès que l'affaire de ce matin sera faite, il faut qu'elle quitte Londres.

— De quelle affaire parlez-vous? » demanda le colonel Esmond, ne sachant pas ce qui avoit été arrangé, quoique dans le fait le coup le plus important, après celui d'amener le prince et de le faire reconnoître par la reine, se frappât au moment même où nous causions tous trois ensemble.

La dame de la cour avec laquelle notre plan étoit concerté, et qui y jouoit le principal rôle, le médecin de la cour, et l'évêque de Rochester, qui étoient les deux autres agents les plus actifs, avoient tenu maint conseil dans notre maison de Kensington et ailleurs, sur le meilleur moyen de présenter notre jeune aventurier à la reine sa sœur. Le simple et facile plan proposé par le colonel Esmond avoit été agréé par toutes les parties, à savoir qu'un jour assez privé, où il n'y auroit pas grand monde à la cour, le prince y paroîtroit sous le nom de milord Castlewood, y seroit reçu par sa sœur qui seroit de service, et conduit par cette autre dame dans le cabinet de la reine. Et suivant la santé ou l'humeur de Sa Majesté, et les circonstances qui pourroient survenir pendant l'entrevue, on laissoit à la discrétion des personnes présentes et au prince lui-même le soin de décider s'il déclareroit que c'étoit le frère de la reine, ou le frère de Béatrix Esmond, qui baisoit sa royale main. Et ce plan ainsi arrêté, nous attendîmes tous dans une vive anxiété le jour et le signal de l'exécution.

Deux jours après ce souper, qui avoit lieu le 27 de juillet, l'évêque de Rochester déjeunant avec lady Castlewood et sa famille, et le repas à peine fini, la voiture du docteur A*** se rendit à notre maison de Kensington, et le docteur fit son apparition, égayant une compagnie assez triste, car la mère et la fille avoient querellé le lendemain matin et le jour suivant à propos de ce qui s'étoit passé à ce souper et d'autres aventures peut-être. Le caractère hautain de Béatrix ne supportoit de remontrances de personne, encore moins de sa mère, la plus douce des créa-

tures, à qui elle commandoit plutôt qu'elle n'obéissoit. Et sentant qu'elle avoit tort, et que par mille coquetteries (qu'elle ne pouvoit pas plus s'empêcher de faire à tout homme qui l'approchoit, que le soleil ne peut s'empêcher de luire sur grands et petits) elle avoit provoqué la dangereuse admiration du prince, et l'avoit excité à l'exprimer, elle étoit d'autant plus obstinée et impérieuse qu'elle avoit plus conscience de sa faute.

Les convives (on avoit servi au prince son chocolat dans sa chambre, où il étoit resté tard à cuver son vin) virent entrer le docteur qui, par la nature pressée et saisissante de ses nouvelles, dissipa sur-le-champ les soucis privés et bien moins importants auxquels la famille de Castlewood étoit en proie.

Il demanda l'hôte ; l'hôte étoit en haut dans son appartement ; il dit à *M. Baptiste* de monter à l'instant chez son maître, et demanda que *milord vicomte de Castlewood* mît sans retard son uniforme et vînt dans la voiture du docteur, qui étoit à la porte.

Il informa alors Mme Béatrix du rôle qu'elle avoit à jouer dans la comédie : « Dans une demi-heure, dit-il, Sa Majesté et sa favorite prendront l'air dans l'allée du Cèdre, derrière la nouvelle maison du Banquet. Sa Majesté sera traînée dans une chaise de jardin, Mme Béatrix Esmond et *son frère milord vicomte Castlewood* se promèneront dans le jardin privé (voici la clef de lady Masham), et arriveront sans s'en douter sur la royale compagnie. L'homme qui traîne la chaise se retirera et laissera la reine, la favorite, et la fille d'honneur et son frère ensemble; mistress Béatrix présentera son frère et alors.... et alors milord évêque priera pour le résultat de l'entrevue, et ses clercs écossois diront *Amen!* Vite, mettez votre coiffe, madame Béatrix; pourquoi Sa Majesté ne descend-elle pas? Une chance pareille peut être des mois sans se représenter. »

Le prince étoit en retard et paresseux, et peu s'en fallut que son indolence ne lui fît manquer cette chance. La reine étoit sur le point de quitter le jardin quand nos gens y entrèrent; le docteur, l'évêque, la fille d'honneur et son frère montèrent ensemble dans la voiture du médecin, et étoient partis depuis une demi-heure quand le colonel Esmond arriva à Kensington-square.

La nouvelle de la mission que Béatrix étoit allée remplir fit, comme de raison, pour un moment, partir toute pensée de jalousie particulière de la tête du colonel Esmond. Au bout d'une autre demi-heure la voiture revint; l'évêque en descendit le premier et offrit son bras à Béatrix qui alors en sortit. Sa Seigneurie retourna au carrosse, et la fille d'honneur entra seule dans la maison. Nous la regardions tous de la fenêtre d'en haut, essayant de lire sur ses traits le résultat de l'entrevue à laquelle elle venoit d'assister.

Elle entra dans le salon toute tremblante et très-pâle; elle demanda un verre d'eau comme sa mère alloit au-devant d'elle,

et, après l'avoir bu et ôté sa coiffe, elle commença à parler : « Nous pouvons tous espérer pour le mieux, dit-elle ; il en a coûté un accès à la reine. Sa Majesté étoit dans sa chaise, dans l'allée du Cèdre, accompagnée seulement de lady***, quand nous entrâmes par la petite porte à l'ouest du jardin, et nous nous dirigeâmes de son côté, suivis du docteur. Ils attendirent dans une allée de côté, cachés par les massifs, tandis que nous avancions vers la chaise. Le cœur me battoit si fort que j'avois peine à parler ; mais mon prince me dit tout bas : « Courage, Béatrix ; » et il continua de marcher d'un pas ferme. Il étoit un peu rouge, mais il n'avoit pas peur ; celui qui s'est battu si bravement à Malplaquet ne craint rien. »

Esmond et Castlewood s'entre-regardèrent à ce compliment, qu'ils ne goûtèrent ni l'un ni l'autre.

« Le prince mit chapeau bas, continua Béatrix, et je vis la reine qui se tournoit vers lady Masham comme pour demander qui étoient ces deux personnes. Sa Majesté étoit fort pâle et avoit l'air malade, mais le rouge lui monta au visage ; la favorite nous fit signe d'avancer, et j'arrivai, menant mon prince par la main, tout près de la chaise : « Votre Majesté voudra bien « donner sa main à baiser à milord vicomte, » dit la dame d'honneur ; et la reine tendit sa main que le prince baisa, mettant un genou en terre, lui qui ne devroit plier le genou devant aucun mortel, homme ou femme.

« Vous avez été longtemps hors d'Angleterre, milord, » dit la reine : « pourquoi n'étiez-vous pas ici pour que votre mère et « votre sœur eussent une maison ?

« — Me voici venu pour rester, madame, si la reine le désire, » dit le prince, avec une autre profonde révérence.

« — Vous avez pris femme à l'étranger, milord, et dans une « religion étrangère ; est-ce que celle d'Angleterre n'étoit point « assez bonne pour vous ?

« — En rentrant dans le sein de l'Église de mon père, » dit le prince, « je n'en aime pas moins ma mère, et n'en suis pas moins « le fidèle serviteur de Votre Majesté. »

« Ici, dit Béatrix, la favorite me fit signe de la main de me retirer en arrière, ce que je fis, quoique je mourusse d'envie d'entendre ce qui alloit se passer ; et elle dit tout bas quelque chose à la reine, qui fit tressaillir Sa Majesté, et lui fit prononcer deux ou trois mots avec précipitation, en regardant le prince et en saisissant de sa main le bras de sa chaise. Il s'en rapprocha encore davantage, et se mit à parler très-vite ; je saisis ces paroles : « Père, bénédiction, pardon, » et bientôt après le prince tomba à genoux, tira de son sein un papier qu'il y avoit, le tendit à la reine, qui, aussitôt qu'elle le vit, leva les bras avec un cri, et retira la main qui étoit le plus près du prince et qu'il essayoit de baiser. Il continua de parler avec des gestes fort animés, tantôt serrant ses mains ensemble sur son cœur, tantôt

les ouvrant comme pour dire : « Je suis ici, madame, votre frère, « en votre pouvoir. » Lady Masham passa en courant de l'autre côté de la chaise, s'agenouillant aussi, et parlant avec une grande énergie. Elle serroit la main de la reine qui étoit de son côté, et ramassa le papier que Sa Majesté avoit laissé tomber; le prince se leva et fit un nouveau discours comme s'il vouloit s'en aller; la favorite d'autre part, pressant sa maîtresse, et ensuite courant au prince, le ramena encore tout contre la chaise. De nouveau il s'agenouilla et prit la main de la reine qu'elle ne retira point, la baisant à cent reprises; milady tout le temps, avec sanglots et supplications, parlant par-dessus la chaise. Cette fois la reine s'assit d'un air stupéfié, froissant le papier d'une main, tandis que le prince embrassoit l'autre : puis, tout d'un coup, elle poussa plusieurs cris perçants et tomba dans un grand accès de larmes et de rires hystériques. « Assez, assez, monsieur, « pour cette fois, » entendis-je dire à lady Masham; et le porteur de sa chaise, qui s'étoit retiré par derrière la salle du Banquet, revint alarmé par les cris. « Vite, » dit lady Masham, « amenez du « secours; » et je courus vers le docteur, qui arriva sur-le-champ avec l'évêque de Rochester. Lady Masham dit tout bas au prince qu'il pouvoit tout espérer, et d'être prêt pour demain; et il s'en est allé chez l'évêque de Rochester pour y rencontrer plusieurs de ses amis. Et ainsi le grand coup est frappé, dit Béatrix en se mettant à genoux et en joignant fortement les mains. Vive le roi ! vive le roi! »

Le récit de Béatrix achevé, et l'agitation de la jeune dame elle-même un peu calmée, nous questionnâmes au sujet du prince, qui étoit absent avec l'évêque Atterbury, et nous fûmes informés qu'il resteroit vraisemblablement dehors toute la journée. Les trois parents de Béatrix s'entre-regardèrent à cette nouvelle; il étoit clair que la même pensée leur passoit à tous par l'esprit.

Mais qui commenceroit à rompre la glace? M. Baptiste, c'est-à-dire Frank Castlewood, devint tout rouge et regarda Esmond; le colonel se mordit la lèvre, et battit bel et bien en retraite du côté de la fenêtre : ce fut lady Castlewood qui se chargea d'annoncer à Béatrix une nouvelle que nous savions devoir lui faire tout autre chose que plaisir.

« Nous sommes charmés, dit-elle prenant la main de sa fille et parlant d'une voix douce, que notre hôte soit parti. »

Béatrix recula aussitôt en nous regardant tous trois et comme devinant un danger. « Pourquoi charmés? dit-elle, sa poitrine commençant à se soulever; êtes-vous si vite las de lui ?

— Nous trouvons qu'un de nous en est diablement trop coiffé, s'écria Frank Castlewood.

— Et qui est-ce? est-ce vous, milord, ou maman, qui êtes jaloux de ce qu'il boit à ma santé? ou bien est-ce le chef de la famille (ici elle se tourna d'un air impérieux vers le colonel Esmond), qui s'est mis depuis peu à prêcher des sermons au roi?

— Nous ne disons pas que vous soyez trop libre avec Sa Majesté.

— Je vous remercie, madame, » dit Béatrix secouant la tête et faisant une révérence.

Mais sa mère continua avec beaucoup de calme et de dignité : « Du moins nous ne l'avons pas dit, quoique nous l'eussions pu, s'il étoit possible à une mère de dire de telles paroles à sa fille, à la fille de votre père.

— *Eh! mon père*, interrompit Béatrix, ne valoit pas mieux que le père des autres ; » et elle regarda de nouveau le colonel.

Nous ressentîmes tous un choc lorsqu'elle prononça ces deux ou trois mots en françois ; elle avoit pris exactement l'accent de notre hôte étranger.

« Vous n'aviez pas appris à parler françois il y a un mois, Béatrix, dit tristement sa mère, ni à mal parler de votre père. »

Béatrix vit sans doute la faute qui lui étoit échappée dans son émoi, car elle devint pourpre. « J'ai appris à honorer le roi, dit-elle en se redressant, et il seroit aussi bien que d'autres ne soupçonnassent ni Sa Majesté ni moi.

— Si vous respectiez un peu plus votre mère, dit Frank, Trix, vous ne feriez pas mal vous-même.

— Je ne suis point un enfant, dit-elle en se tournant vers lui ; nous avons fort bien vécu depuis cinq ans sans le bénéfice de vos avis ou de votre exemple, et mon intention maintenant est de continuer à m'en passer. Pourquoi le chef ne parle-t-il pas? poursuivit-elle ; il règle tout ici ; quand son chapelain aura fini de chanter les psaumes, Sa Seigneurie débitera-t-elle le sermon? je suis fatiguée des psaumes. »

Le prince s'étoit servi, en parlant du colonel Esmond, des mêmes expressions à peu près que l'imprudente fille répétoit dans son emportement.

« Vous êtes un très-bon écolier, madame,» dit le colonel ; et se tournant vers sa maîtresse : « Votre hôte s'est-il servi de ces expressions devant Votre Seigneurie, ou est-ce à Béatrix en particulier qu'il lui a plu de donner son avis sur l'ennui de mes sermons?

— L'avez-vous vu seule? s'écria milord avec un jurement : par le ciel, l'avez-vous vu seule?

— S'il étoit ici, vous n'oseriez pas m'insulter de la sorte ; non, vous ne l'oseriez pas! s'écria la sœur de Frank. Gardez vos jurements, milord, pour votre femme ; nous ne sommes pas habitués ici à un tel langage. Avant votre arrivée, il y avoit de bons rapports entre moi et maman, et j'ai pris soin d'elle quand vous n'en preniez aucun, quand vous étiez au loin pendant des années avec vos chevaux, et vos maîtresses, et votre femme papiste.

— Par..., dit milord, lâchant un autre jurement, Clotilde est un ange ; comment osez-vous dire un mot contre Clotilde? »

Le colonel Esmond ne put s'empêcher de sourire en voyant

combien aisément l'attaque de Frank étoit détournée par cette feinte.

« Je crois que Clotilde n'est pas ce dont il s'agit, dit M. Esmond assez dédaigneusement; Sa Seigneurie est à Paris, à cent lieues d'ici, préparant sa layette. C'est de la sœur de milord Castlewood, et non de sa femme, qu'il est question.

— Il n'est pas milord Castlewood, dit Béatrix, et il sait qu'il ne l'est pas; il est le fils du colonel Francis Esmond, pas davantage, et il porte un faux titre, et il vit aux dépens d'un autre, et il le sait. »

C'étoit une nouvelle sortie désespérée de la pauvre garnison assiégée, et une alerte sur un autre point.

« Je vous demande pardon encore une fois, dit Esmond; s'il n'existe aucune preuve de mon droit, je n'ai point de droit. Si mon père n'a reconnu aucun héritier, le vôtre a été son légitime successeur, et milord Castlewood a autant de droits à son rang et à sa petite fortune qu'aucun homme en Angleterre. Mais ce n'est point encore là la question, vous le savez fort bien : ramenons-y la conversation, puisque vous voulez que je m'en mêle. Et je vous dirai franchement qu'une maison où demeure tout le jour un prince qui ne respecte aucune femme n'est point une maison pour une jeune demoiselle; que vous seriez mieux à la campagne qu'ici; qu'il est ici dans un grand but, dont aucune folie ne doit le distraire; et qu'ayant noblement rempli votre rôle ce matin, Béatrix, vous devriez vous retirer pour quelque temps de la scène, et la laisser aux autres acteurs de la pièce. »

Tandis que le colonel parloit avec une politesse et un calme parfaits, tels qu'il est à espérer qu'il a toujours eus avec les femmes [1], sa maîtresse se tenoit debout près de lui d'un côté de la table, et Frank Castlewood de l'autre, cernant la pauvre Béatrix qui étoit derrière, et l'entourant, pour ainsi dire, de nos approches.

Ayant fait deux sorties, et ayant été repoussée, elle essaya

1. Mon cher père a bien raison de dire que ses manières envers les femmes étoient toujours courtoises. Depuis mon enfance il m'a traitée avec une douceur extrême, comme si j'étois une petite dame. J'ai peine à me rappeler (quoique je l'aie souvent mis à l'épreuve) d'avoir jamais entendu sortir un mot rude de sa bouche, et il n'étoit ni moins grave ni moins aimable avec les plus humbles négresses de son domaine. Il n'étoit familier avec personne, excepté ma mère, et c'étoit un délice de voir jusqu'à la fin de ses jours la confiance qui régnoit entre eux. Il étoit obéi avec zèle par tous ses inférieurs; et ma mère et toute sa maison vivoient dans une émulation constante pour lui plaire, et dans une véritable terreur de l'offenser en rien. Il étoit le plus humble des hommes, avec tout cela; le moins exigeant, le plus facile à contenter; et M. Benson, notre ministre à Castlewood, qui l'assista au dernier moment, disoit toujours : « Je ne sais pas quelle étoit la doctrine du colonel Esmond, mais sa vie et sa mort furent celles d'un chrétien fervent. » — R. E. W

alors, comme je m'y attendois, de l'*ultima ratio* des femmes, et eut recours aux larmes. Ses beaux yeux s'en emplirent; je n'ai jamais pu supporter chez elle, ni chez aucune femme, cette expression de peine.

« Je suis seule, dit-elle en sanglotant; vous êtes trois contre moi, mon frère, ma mère et vous. Qu'ai-je fait, pour que vous me parliez si durement? Est-ce ma faute si le prince m'admire, à ce que vous dites? L'ai-je amené ici? Ai-je fait autre chose que ce que vous m'aviez recommandé, en lui faisant bon accueil? Ne m'avez-vous pas dit que notre devoir étoit de mourir pour lui? Ne m'avez-vous pas appris, ma mère, soir et matin, à prier pour le roi avant de prier pour nous-mêmes? Que voulez-vous de moi, cousin? car vous êtes le chef de la conspiration contre moi; je sais que vous l'êtes, monsieur, et que ma mère et mon frère n'agissent que sous votre inspiration; où voulez-vous que j'aille?

— Je ne veux qu'écarter du prince, dit gravement Esmond, une tentation dangereuse; le ciel me préserve de dire que vous y pourriez succomber! je veux seulement l'en garantir. Votre honneur n'a pas besoin d'être en tutelle, Dieu merci! mais son imprudence en a besoin. Il est tellement au-dessus de toutes les femmes par son rang, que ses recherches ne peuvent être qu'illégitimes. Nous voudrions épargner à la plus chère, à la plus belle de notre famille, la chance de cette insulte; et voilà pourquoi nous voudrions vous voir partir, chère Béatrix.

— Harry parle comme un livre, dit Frank avec un de ses jurements, et par..., chaque mot qu'il dit est vrai. Vous ne pouvez pas vous empêcher d'être belle, Trix, pas plus que le prince ne peut s'empêcher de courir après vous. Mon avis est que vous vous teniez à l'abri du mal; car, par le ciel, si le prince vous jouoit quelque tour, tout roi qu'il est ou qu'il doit être, Harry Esmond et moi nous aurions satisfaction de lui.

— Deux pareils champions ne suffisent-ils point pour me garder? dit Béatrix un peu triste; à coup sûr, avec deux pareilles sentinelles, il ne sauroit m'arriver de mal.

— Sur ma foi, Béatrix, je crois que non, dit le colonel Esmond; et si le prince nous connoissoit, il n'essayeroit pas.

— Mais vous connoît-il? dit à son tour lady Esmond avec beaucoup de calme; il vient d'un pays où la recherche des rois n'est pas considérée comme un déshonneur pour une femme: partons, chère Béatrix. Irons-nous à Walcote ou à Castlewood? Nous serons mieux loin de la ville; et quand le prince sera reconnu, et que nos champions l'auront rétabli sur le trône, et qu'il aura sa propre maison à Saint-James ou à Windsor, nous pourrons revenir ici dans la nôtre. Ne le pensez-vous pas, Harry et Frank? »

Frank et Harry furent de son opinion, comme vous pouvez croire.

« Eh bien, nous partirons, dit Béatrix en pâlissant un peu;

lady Masham doit me faire dire ce soir comment va Sa Majesté, et demain....

— Je crois que nous ferions mieux de partir aujourd'hui, ma chère, dit milady Castlewood ; nous pourrions prendre la voiture, coucher à Hounslow, et être rendues demain. Il est midi ; commandez la voiture pour une heure, cousin.

— Fi donc ! s'écria Béatrix en pleurant de mortification : vous m'outragez par vos cruelles précautions ; ma mère est la première à me soupçonner, et veut m'emmener comme un geôlier. Je n'irai pas avec vous, ma mère ; je n'irai en prisonnière de personne. Si je voulois tromper. pensez-vous que je ne pourrois pas trouver moyen de vous échapper ? Ma famille me suspecte. Puisque ceux qui devroient m'aimer le plus se méfient de moi, laissez-moi les quitter ; je vais partir, mais je partirai seule : pour Castlewood, soit ; j'y ai été assez malheureuse et assez isolée, laissez-moi y retourner ; mais épargnez-moi au moins l'humiliation de voir monter la garde autour de ma misère : c'est une épreuve que je ne puis supporter. Je m'en irai quand vous voudrez, mais seule ou pas du tout. Vous pouvez rester tous trois et triompher de mon malheur ; je l'endurerai comme j'ai déjà fait. Que mon geôlier en chef commande la voiture qui doit m'emmener. Je vous remercie, Henry Esmond, de la part que vous avez prise à cette conspiration. Tant que je vivrai, je vous en serai reconnoissante et je me souviendrai de vous ; et vous, mon frère, et vous, ma mère, comment vous montrerai-je ma gratitude de l'insouciance avec laquelle vous aurez défendu mon honneur ? »

Elle sortit de la chambre d'un air d'impératrice, nous lançant à tous des regards de défi, et nous laissant maîtres du champ de bataille, mais épouvantés et presque honteux de notre victoire. Il sembloit effectivement dur et cruel d'avoir conspiré à nous trois le bannissement et l'humiliation de cette belle créature. Nous nous regardâmes en silence ; ce n'étoit pas le premier coup, dans le nombre de nos actions à cette malheureuse époque, dont nous nous étions repentis après l'avoir frappé. Nous tombâmes d'accord qu'il valoit mieux qu'elle partît seule, nous parlant à la dérobée et à voix basse, comme des gens honteux de ce qu'ils font.

Une demi-heure environ après notre entretien, elle revint, ayant le même air de défi que lorsqu'elle nous avoit quittés. Elle avoit à la main une boîte en chagrin ; Esmond la reconnut pour contenir les diamants qu'il lui avoit donnés à l'occasion de son mariage avec le duc Hamilton, et qu'elle avoit portés avec tant d'éclat le funeste soir de l'arrivée du prince.

« Je rapporte, dit-elle, au marquis d'Esmond le présent qu'il daigna me faire à une époque où il avoit plus de confiance en moi que maintenant. Plus que jamais je n'accepterai ni bienfait ni marque d'obligeance de Henry Esmond, et ces diamants de

famille, qui appartinrent à une maîtresse de roi, je les rends à celui qui m'a soupçonnée d'en vouloir être une autre. Avez-vous fait votre message d'appeleur de voiture, monsieur le marquis? Voulez-vous envoyer votre valet pour veiller à ce que je ne me sauve pas? »

Nous avions raison; cependant elle avoit trouvé moyen de nous donner tort. Nous étions victorieux; cependant l'honneur de la journée sembloit appartenir à la pauvre opprimée.

Ce malheureux écrin avoit d'abord été orné d'une couronne de baron, quand Béatrix étoit engagée au jeune gentilhomme avec lequel elle rompit; et ensuite avoit figuré sur le couvercle une couronne dorée de duchesse, que la pauvre Béatrix ne devoit pas non plus porter. Lady Castlewood ouvrit la boîte machinalement et ne songeant guère à ce qu'elle faisoit; et voilà qu'en outre des diamants donnés par Esmond, il y avoit dans la boîte la miniature sur émail du feu duc, que Béatrix avoit mise de côté avec son deuil quand le roi étoit venu dans sa maison, et que la pauvre étourdie avoit probablement oubliée.

« Laissez-vous cela aussi, Béatrix? » demanda sa mère prenant la miniature, et avec une cruauté qu'elle ne montroit pas souvent; mais il est des moments où les plus tendres femmes sont cruelles, et des triomphes que les anges ne peuvent pardonner[1].

Ayant porté ce coup, lady Esmond fut effrayée de son effet. Il alla au cœur de la pauvre Béatrix: elle rougit et passa un mouchoir sur ses yeux, et baisa la miniature, et la mit dans son sein.

« Je l'avois oubliée, dit-elle; mon injure m'a fait oublier ma douleur; ma mère me les rappelle toutes deux. Adieu, ma mère. Je crois que je ne pourrai jamais vous pardonner; quelque chose s'est rompu entre nous, que ni les larmes ni les années ne sauroient réparer; j'ai toujours dit que j'étois seule; vous ne m'avez jamais aimée, jamais, et vous avez été jalouse de moi depuis l'époque où mon père me tenoit sur ses genoux. Laissez-moi partir; le plus tôt sera le mieux; je ne puis plus supporter l'idée d'être avec vous.

— Allez, enfant, dit la mère toujours très-sévère, allez et pliez votre orgueilleux genou, et demandez pardon; allez prier Dieu, dans la solitude, de vous inspirer de l'humilité et du repentir. Ce ne sont pas vos reproches qui me rendent malheureuse, c'est la dureté de votre cœur, ma pauvre Béatrix; puisse Dieu l'attendrir et vous apprendre un jour à aimer votre mère! »

Si ma maîtresse étoit cruelle, on ne pouvoit du moins jamais

1. Cette remarque prouve avec quelle injustice et quel mépris même les meilleurs hommes jugent parfois notre sexe. Lady Esmond n'avoit aucune intention de triompher de sa fille: mais, par un sentiment de devoir seulement, faisoit ressortir ses déplorables torts. — R. E.

l'en faire convenir. Sa hauteur dépassoit de beaucoup celle de Béatrix; et si la pauvre fille avoit un caractère orgueilleux, je crains bien qu'il ne lui fût venu d'héritage.

CHAPITRE XI.

Notre hôte nous quitte comme n'étant point assez hospitaliers.

Le départ de Béatrix eut lieu au bout d'une heure, sa femme de chambre allant avec elle dans la chaise de poste, et un homme armé sur le siége, en cas de danger sur la route. Esmond et Frank avoient songé à escorter la voiture; mais elle refusa avec indignation leur compagnie, et un autre homme fut chargé de suivre la voiture et de ne la pas quitter qu'elle n'eût dépassé Hounslow-Heath, le lendemain. Et ces deux hommes étant tout ce que lady Castlewood avoit de domestiques mâles, le fidèle John Lockwood de M. Esmond vint servir sa maîtresse en leur absence, quoiqu'il eût préféré escorter mistress Lucy, sa bonne amie, dans ce voyage à la campagne.

Notre repas fut triste et silencieux; il sembloit que la maison fût dans les ténèbres depuis que la brillante figure de Béatrix s'en étoit retirée. Dans l'après-midi, un message de la favorite vint nous relever un peu de cet accablement. « La reine a été fort secouée, disoit le billet; elle est mieux maintenant, et tout ira bien. Que *milord Castlewood* soit prêt quand nous l'enverrons chercher. »

Le soir arriva un second billet. « Il y a eu une grande bataille dans le conseil; le lord trésorier a brisé sa baguette et est tombé pour ne plus se relever; son successeur n'est point nommé. Lord B*** reçoit grande compagnie whig ce soir à Golden-square. S'il hésite, d'autres sont fidèles; la reine n'a plus d'accès, mais est au lit maintenant et plus calme. Soyez prêts pour demain matin, où j'espère encore que tout ira bien. »

Le prince rentra peu après le départ du messager qui avoit apporté ce billet. Son Altesse Royale se trouvoit si bien de ce qu'il avoit bu chez l'évêque, que lui parler d'affaires en ce moment eût été peu utile. On l'aida à gagner sa royale couche; il appela Castlewood familièrement par son nom; il oublioit tout à fait le rôle d'où dépendoient sa couronne, sa sûreté. Il fut heureux que les domestiques de lady Castlewood ne fussent pas là, et qu'il n'y eût pour l'entendre que des gens incapables de le trahir. Il s'enquit de l'adorable Béatrix avec un royal hoquet dans la voix; on le mit aisément au lit, et, une ou deux minutes

après, il étoit plongé dans ce sommeil et cet oubli profonds dont Bacchus récompense ses adorateurs. Nous aurions voulu que Béatrix eût été là pour le voir ivre. Nous regrettions presque qu'elle fût partie.

Une des personnes de Kensington-square fut assez folle pour aller à Hounslow cette nuit-là, *coram latronibus*, et à l'auberge où la famille s'arrêtoit habituellement en venant de Londres. Esmond recommanda à l'aubergiste de ne point informer Mme Béatrix de son arrivée, et eut la triste satisfaction de passer devant la porte de la chambre où elle dormoit avec sa suivante, et de regarder partir sa voiture le lendemain de bonne heure. Il la vit sourire et glisser de l'argent dans la main de l'homme qui avoit ordre de suivre la voiture à cheval jusqu'à Bagshot. La route étant à découvert, et l'autre domestique étant armé, il paroît qu'elle se dispensoit d'une seconde escorte; et l'homme, ayant dit adieu à sa maîtresse avec force saluts, s'en alla prendre un pot d'ale à la cuisine, et s'en retourna, en compagnie de son camarade, John le cocher, et de ses chevaux, à Londres.

Ils n'étoient pas à un mille de Hounslow, que mes deux honnêtes gens s'arrêtèrent pour boire encore, et là ils furent tout stupéfaits de voir le colonel Esmond arriver au galop. Le domestique dit en réponse à la question sévère du colonel Esmond que sa jeune maîtresse avoit envoyé ses respects, seulement cela, pas d'autre message : elle avoit passé une fort bonne nuit et seroit à Castlewood à la fin du jour. Le colonel n'avoit pas le temps de prolonger l'entretien, et continua bien vite de galoper vers Londres, où il avoit une affai e de grande importance, comme mon lecteur le sait fort bien. L'idée que Béatrix s'éloignoit du danger ne calmoit pas médiocrement son âme. Son cheval étoit à Kensington-square (le brave Dapple en connoissoit assez bien la route) avant que l'hôte enivré de la veille fût éveillé et sobre.

La nouvelle du soir précédent fut connue le lendemain de bonne heure dans toute la ville. Une violente altercation avoit eu lieu devant la reine dans la chambre du conseil; et tous les cafés avoient leur version de la querelle. Ce bruit amena milord évêque de bon matin à Kensington-square, où il attendit en haut le réveil de son royal maître, et parla confidentiellement de le faire proclamer comme prince de Galles et héritier du trône avant la fin de la journée. L'évêque avoit traité la veille au soir certains des plus influents du vrai parti breton. Son Altesse Royale avoit charmé tout le monde, Écossois et Anglois, papistes et anglicans. « Il y avoit, dit-il, jusqu'à des quakers à notre réunion, et, si l'étranger prit un peu trop de punch et d'ale britanniques, il s'accoutumera bien vite à ces boissons; et milord Castlewood, dit l'évêque en riant, doit endosser le cruel reproche de s'être tant soit peu grisé une fois dans sa vie. Il porta

la santé de votre aimable sœur une douzaine de fois, ce qui nous fit tous rire, dit l'évêque, d'admiration pour tant d'affection fraternelle. Où est cette charmante nymphe, et pourquoi n'orne-t-elle pas le thé de Votre Seigneurie de ses yeux brillants? »

Sa Seigneurie répondit sèchement que Béatrix n'étoit pas à la maison ce matin; milord évêque étoit trop occupé de grandes affaires pour se tourmenter beaucoup de la présence ou de l'absence d'aucune dame, si belle qu'elle fût.

Nous étions encore à table quand le docteur A*** arriva du palais d'un air tout alarmé; les secousses que la reine avoit eues la veille avoient agi sur elle avec violence; on l'avoit envoyé chercher et il avoit ordonné de la saigner. Le chirurgien de Long-Acre étoit venu saigner la reine, et Sa Majesté étoit à présent plus à son aise et respiroit plus librement. Qu'est-ce qui nous fit tressaillir au nom de M. Aymé? « Il faut être aimable pour être aimé, » dit le joyeux docteur; Esmond le tira par la manche et lui dit de se taire. C'étoit dans la maison d'Aymé, après son fatal duel, que mon cher lord de Castlewood, le père de Frank, avoit été porté pour mourir.

Une seconde visite ne pouvoit pas être faite à la reine ce jour-là en aucun cas; et quand notre hôte d'en haut donna le signal qu'il étoit éveillé, le docteur, l'évêque et le colonel Esmond se rendirent au lever du prince, et lui rapportèrent leurs nouvelles rassurantes ou douteuses. Le docteur dut s'en aller bientôt, mais promit de tenir constamment le prince au courant de ce qui auroit lieu au palais, qui étoit tout proche. Son avis fut, et c'étoit aussi celui de l'évêque, que si la maladie de la reine prenoit une tournure favorable, le prince aussitôt seroit introduit près de son lit; le conseil convoqué; la garde de Kensington et de Saint-James, sur deux régiments de laquelle on pouvoit entièrement compter, et dont un étoit connu pour n'être point hostile, se déclareroit en faveur du prince, comme le feroit la reine devant les lords du conseil, le désignant comme héritier de son trône.

A huis clos, et le colonel Esmond faisant les fonctions de secrétaire, le prince et monseigneur de Rochester passèrent plusieurs heures de cette journée à composer des proclamations et des adresses au pays, aux Écossois, au clergé, au peuple de Londres et d'Angleterre, annonçant l'arrivée du descendant exilé de trois souverains, et sa reconnoissance par sa sœur comme héritier du trône. Toutes les garanties que l'Église et le peuple pouvoient demander pour leurs libertés, leur étoient promises. L'évêque répondoit de l'adhésion d'un très-grand nombre de prélats qui supplieroient leurs ouailles et leurs confrères de reconnoître le droit sacré du futur souverain et de purger le pays du péché de rébellion.

Tandis que l'on composoit ces papiers, plus d'un messager arriva du palais, apportant des nouvelles de l'auguste malade. Au

milieu de la journée elle fut un peu mieux; le soir l'étourdissement la saisit de nouveau, et elle battit la campagne. Dans la nuit, le docteur A*** nous revint avec un rapport un peu plus favorable : en tout cas, aucun danger immédiat n'étoit à craindre. Dans le cours des deux dernières années Sa Majesté avoit eu beaucoup d'attaques semblables, mais plus violentes.

Sur ces entrefaites nous avions fini une demi-douzaine de proclamations (dont la rédaction, qui ne devoit blesser aucun parti, ni donner ombrage aux whigs ou aux dissidents, demandoit une très-grande circonspection), et le jeune prince, qui avoit vraiment montré, pendant cette longue journée de travail, de la promptitude à saisir les renseignements qu'on lui donnoit, et de l'habileté et de l'adresse à tourner les phrases qui devoient paroître signées de son nom, déploya ici une bonne humeur et une insouciance qui lui faisoient honneur.

« Si ces papiers s'égaroient, dit-il, ou que notre plan vînt à échouer, l'écriture de milord Esmond le mèneroit dans un lieu où j'espère de tout mon cœur ne le jamais voir; ainsi, avec votre permission, je vais copier les papiers moi-même, quoique je ne sois pas très-fort sur l'orthographe, et, si on les trouve, ils ne compromettront que la personne qu'ils concernent le plus. » Et ainsi donc, ayant soigneusement copié les proclamations, le prince brûla celles qui étoient de la main du colonel Esmond : « Et maintenant, et maintenant, messieurs, dit-il, allons souper et boire un verre de vin à la santé des dames. Milord Esmond, vous souperez avec nous ce soir; vous nous avez donné dernièrement trop peu de votre compagnie. »

Les repas du prince étoient communément servis dans la pièce qui avoit été la chambre à coucher de Béatrix, et qui donnoit dans celle où il dormoit; et l'usage respectueux de ses hôtes étoit d'attendre que leur royal convive les invitât à prendre place à table avant de s'asseoir pour partager le repas. Cette nuit, comme vous pouvez supposer, quand le souper fut annoncé, Frank Castlewood et sa mère étoient de faction pour recevoir le prince, qui avoit passé toute la journée dans son appartement avec l'évêque pour ministre d'État, et le colonel Esmond pour secrétaire de son conseil.

La figure du prince prit une expression qui n'avoit rien d'agréable, quand, regardant la petite compagnie qui s'étoit assemblée pour l'attendre, il ne vit point comme d'ordinaire la mine brillante de Béatrix pour lui faire accueil. Il demanda à lady Esmond sa belle introductrice de la veille : Sa Seigneurie se contenta de baisser les yeux et de dire tranquillement que Béatrix ne pouvoit être du souper, et elle ne montra pas le moindre signe de confusion, tandis que Castlewood devint rouge, et qu'Esmond n'étoit pas moins embarrassé. Je crois que les femmes ont un instinct de dissimulation; elles savent par nature déguiser leurs émotions bien mieux que ne le peuvent faire les

courtisans les plus consommés. Beaucoup d'entre elles ne passent-elles pas la meilleure partie de leur vie à cacher leurs sentiments, à cajoler leurs tyrans, à masquer sous de tendres sourires et sous une gaieté artificieuse leurs doutes, leurs chagrins ou leurs frayeurs?

Notre hôte soupa d'un air fort maussade; ce ne fut qu'à la seconde bouteille que Son Altesse commença à se remettre; quand lady Castlewood demanda la permission de se retirer, il envoya un message à Béatrix, disant qu'il espéroit la voir le lendemain à dîner, et il se mit à boire et à causer ensuite, ce dont il avoit amplement sujet.

Le lendemain, nous apprîmes par notre donneur de nouvelles à Kensington que la reine étoit un peu mieux, et qu'elle s'étoit levée une heure, quoiqu'elle ne fût pas assez bien pour recevoir aucune visite.

A dîner, un seul couvert fut mis pour Son Altesse Royale; et les deux hommes seulement furent de service auprès de lui. Nous avions eu une consultation le matin avec lady Castlewood, dans laquelle il avoit été décidé que, si Son Altesse faisoit d'autres questions au sujet de Béatrix, ce seroient les hommes de la maison qui lui répondroient.

Il étoit évidemment mal à l'aise et tourmenté, regardant constamment la porte, comme s'il attendoit quelqu'un. Il ne vint pourtant personne, si ce n'est l'honnête John Lockwood qui frappa, apportant un plat que ceux du dedans prirent de ses mains; la chose se pratiquoit toujours de la sorte, et on étoit, je crois, d'avis à la cuisine que mon jeune lord avoit amené un prêtre qui nous avoit tous convertis au papisme, et que les papistes étoient comme les Juifs, qui mangeoient ensemble, et ne se soucioient point de prendre leurs repas en présence des chrétiens.

Le prince essaya de cacher son déplaisir; il n'étoit pas alors fort adroit à dissimuler, et, lorsqu'il étoit de mauvaise humeur, il avoit de la peine à garder une mine sereine; et, après quelques gauches essais d'une conversation banale, il en vint bientôt à son fait, et d'un air aussi dégagé qu'il put, disant à lord Castlewood qu'il espéroit, qu'il demandoit la présence de la mère et de la sœur de Sa Seigneurie au souper de ce soir. Comme le temps lui pesoit et qu'il ne devoit pas sortir, miss Béatrix ne voudroit-elle pas lui tenir compagnie et jouer aux cartes?

Là-dessus, après avoir regardé Esmond et reçu de lui le signal, lord Castlewood informa Son Altesse Royale [1] que sa sœur Béatrix n'étoit point à Kensington, et que sa famille avoit jugé qu'il valoit mieux qu'elle quittât la ville.

1. A Londres nous donnions au prince le titre d'Altesse Royale, invariablement; mais les femmes persistoient à lui donner celui de roi.

« Pas à Kensington ! dit-il; est-elle malade? Elle alloit bien hier; pourquoi a-t-elle quitté la ville? Est-ce sur vos ordres, milord, ou sur ceux du colonel Esmond, qui semble le maître de cette maison?

— Pas de celle-ci, monsieur, dit Frank très-noblement; seulement de notre maison à la campagne, qu'il nous a donnée. Celle-ci est la maison de ma mère, et Walcote est celle de mon père, et le marquis d'Esmond sait qu'il n'a qu'un mot à dire pour que je lui rende ce qui est à lui.

— Le marquis d'Esmond! le marquis d'Esmond, dit le prince en vidant un verre, se mêle trop de mes affaires et compte trop sur le service qu'il m'a rendu. Si vous voulez réussir auprès de Béatrix, milord, en la tenant en prison, laissez-moi vous dire que ce n'est pas le moyen de triompher d'une femme.

— Je ne savois pas, monsieur, avoir parlé de mes vœux pour Mme Béatrix à Votre Altesse Royale.

— Bah! bah! monsieur; nous n'avons pas besoin d'être sorcier pour voir cela. Cela se voit de soi-même à tous moments. Vous êtes jaloux, milord, et la fille d'honneur ne peut regarder un autre visage sans que le vôtre commence à se refrogner. Ce que vous faites est indigne, monsieur, est inhospitalier, est lâche, oui, lâche (il parloit très-vite en françois, sa fureur augmentant à chaque phrase). Je viens dans votre maison, je risque ma vie, je la passe dans l'ennui, je me repose sur votre fidelité, je n'ai pas d'autre compagnie que les sermons de Votre Seigneurie ou les conversations de cette adorable jeune personne, et vous me privez d'elle, et vous, vous restez! Merci, monsieur! Je vous en témoignerai ma reconnoissance quand j'en aurai le moyen; je saurai récompenser un dévouement un peu importun, milord, un peu importun. Depuis plus d'un mois, vos airs de protecteur m'ennuient outre mesure. Vous daignez m'offrir la couronne, et m'ordonnez de la prendre à genoux comme le roi Jean. Eh! je sais mon histoire, monsieur, et me moque des barons et de leur air menaçant. J'admire votre maîtresse, et vous l'envoyez à la Bastille de la province; j'entre dans votre maison, et vous vous méfiez de moi. Je la quitterai, monsieur; je la quitterai à partir de ce soir. J'ai d'autres amis dont la loyauté ne sera pas si prompte à mettre en question la mienne. Si j'ai des jarretières à donner, c'est à des seigneurs qui ne sont pas si disposés à croire le mal. Procurez-moi une voiture et laissez-moi quitter ce lieu, ou laissez la b[illegible]e Béatrix y revenir. Je ne veux point de votre hospitalité aux dépens de la liberté de cette belle créature. »

Cette harangue fut prononcée avec la rapidité de gestes habituelle aux François, et dans la langue de cette nation, le prince allant et venant à grands pas dan[illegible] la chambre, le visage en feu et les mains tremblantes de colèr[illegible] [illegible] étoit très-maigre et frêle, par suite de ses fréquentes malâ[illegible] [illegible]t d'une vie de plaisir;

Castlewood ou Esmond auroient pu le briser sur leur genou, et quelques instants de lutte leur auroient suffi pour lui fermer à jamais la bouche; et il étoit là les insultant l'un et l'autre, et daignant à peine cacher aux deux hommes dont l'honneur y étoit le plus en jeu la passion qu'il ressentoit pour la jeune dame de notre famille. Milord Castlewood répondit à la tirade du prince avec beaucoup de noblesse et de simplicité.

« Monsieur, dit-il, Votre Altesse Royale oublie que d'autres risquent leur vie, et pour sa cause. Très-peu d'Anglois, Dieu merci, oseroient porter la main sur votre personne sacrée, quoique nul ne songeât à respecter la nôtre. La vie de notre famille est à votre service, ainsi que tout ce que nous avons, excepté notre honneur.

— Votre honneur! Bah! monsieur, qui a jamais songé à blesser votre honneur? dit le prince avec humeur.

— Nous supplions Votre Altesse Royale de ne jamais songer à le blesser, » dit lord Castlewood avec un profond salut.

La soirée étant chaude, les fenêtres étoient ouvertes à la fois du côté des jardins et du côté du square. Le colonel Esmond entendit à travers la porte fermée la voix d'un watchman, criant l'heure dans le square de l'autre côté. Il ouvrit la porte qui communiquoit avec la chambre du prince; Martin, le domestique qui avoit escorté Béatrix à cheval jusqu'à Hounslow, sortoit de la chambre juste au moment où Esmond y entroit, et quand le valet fut parti et que le watchman répéta son cri de : « Dix heures et un ciel étoilé, » Esmond parla au prince à voix basse et dit : « Votre Altesse Royale entend cet homme?

— Après, monsieur, dit le prince.

— Je n'ai qu'à lui faire signe de cette fenêtre, et à l'envoyer à cinquante pas, et il revient avec la garde, et je lui livre la personne de celui qui s'appelle Jacques III, et pour l'arrestation de qui le Parlement a offert une récompense de cinq mille livres, comme l'a vu Votre Altesse Royale quand nous sommes venus de Rochester. Je n'ai qu'à dire un mot, et, par le ciel qui m'a fait, je le dirais si je pensais que le prince ne voulût pas renoncer, par égard pour son honneur, à insulter le nôtre. Mais le premier gentilhomme d'Angleterre connoît trop bien son devoir pour s'oublier avec le plus humble, ou pour mettre en péril sa couronne dans un acte qui seroit honteux, s'il le commettoit.

— Votre Seigneurie a-t-elle quelque chose à ajouter? dit le prince, se tournant vers Frank Castlewood, et tout pâle de colère; quelque menace ou quelque insulte pour terminer cette agréable soirée?

— Je ne puis que suivre le chef de notre maison, dit Castlewood en saluant d'un air grave. A quelle heure le prince veut-il que nous nous présentions chez lui demain matin?

— Vous irez de bonne heure chez l'évêque de Rochester, vous lui direz d'amener ici sa voiture, et de me préparer un apparte-

ment chez lui ou dans un lieu de sûreté. Le roi vous récompensera grandement, n'ayez pas peur, de tout ce que vous avez fait pour lui. Je vous souhaite une bonne nuit, et je vais me mettre au lit, à moins qu'il ne plaise au marquis d'Esmond d'appeler son collègue, le watchman, et de me faire passer la nuit au corps de garde de Kensington. Adieu, soyez sûrs que je me souviendrai de vous. Milord Castlewood, je puis me coucher ce soir sans l'assistance d'un chambellan. »

Et le prince nous congédia avec un salut peu aimable, fermant une porte tandis qu'il parloit, celle qui donnoit dans la salle du souper, et l'autre, par laquelle nous venions de passer, après nous. Elle conduisoit dans la petite chambre qu'occupoit Frank Castlewood ou *M. Baptiste*, et par laquelle étoit entré Martin, quand le colonel Esmond l'avoit vu tout à l'heure dans la chambre.

Le lendemain, de bon matin, l'évêque arriva et resta enfermé quelque temps avec son maître dans son propre appartement, où le prince fit connoître à son conseiller les injures que, d'après sa version, il avoit reçues des gentilshommes de la famille Esmond. Le digne prélat sortit de la conférence avec un air de grande satisfaction : c'étoit un homme de ressource et de la fidelité la plus assurée, et doué d'une intelligence supérieure et de cent bonnes qualités, mais captieux et d'un caractère très-jaloux, qui ne pouvoit s'empêcher de triompher de la chute de tout favori ; et il fut bien aise, en dépit de lui-même, d'apprendre que le ministère Esmond étoit fini.

« J'ai apaisé votre hôte, dit-il en allant aux deux gentilshommes et à la veuve, qui avoit été mise au fait d'une partie de la dispute de la veille au soir (d'après notre version, le prince n'avoit montré du ressentiment que parce que nous avions suspecté ses intentions au sujet de Béatrix, et ne nous quittoit que parce que nous mettions en doute son honneur). Mais je crois, tout considéré, qu'il vaut autant qu'il quitte cette maison, et alors, milady Castlewood, dit l'évêque, ma jolie Béatrix peut y revenir.

— Elle est tout aussi bien à Casllewood, dit la maîtresse d'Esmond, jusqu'à ce que tout soit terminé.

— Vous aurez votre titre, Esmond; cela, je vous le promets, dit le bon évêque, se donnant des airs de premier ministre. Le prince s'est fort noblement exprimé sur le petit différend d'hier au soir, et je vous assure qu'il a écouté mes sermons aussi bien que ceux d'autres personnes, dit le docteur avec malice; il a toute espèce de grandes et généreuses qualités, avec peut-être une foiblesse pour le sexe qui appartient à sa famille, et qu'ont eue une vingtaine de souverains populaires, depuis le roi David jusqu'à nos jours.

— Milord, milord, s'écria lady Esmond, la légèreté avec laquelle vous parlez d'une telle conduite envers notre sexe me choque, et ce que vous appelez une foiblesse, je l'appelle un péché déplorable.

— C'est un péché, ma chère enfant, dit l'évêque avec un haussement d'épaules et en prenant du tabac; mais considérez quel pécheur fut le roi Salomon, et cela en dépit de ses mille femmes.

— Assez sur ce sujet, milord, » dit lady Castlewood avec une belle rougeur au front; et elle sortit de la chambre d'un air plein de dignité.

Le prince y entra bientôt, un sourire sur le visage; et s'il ressentoit quelque offense contre nous pour la scène de la veille, il n'en fit maintenant voir aucune. Il offrit la main à chacun des gentilshommes avec une grande courtoisie. « Si tous nos évêques prêchent aussi bien que le docteur Atterbury, dit-il, je ne sais pas, messieurs, ce qui pourra m'arriver. J'ai parlé avec beaucoup de vivacité, milords, hier au soir, et je vous en demande pardon à tous deux. Mais je ne dois pas rester plus longtemps, dit-il, à donner ombrage à de bons amis, ou à retenir de jolies filles hors de chez elles. Milord évêque m'a trouvé un lieu sûr, tout près d'ici, chez un curé auquel l'évêque se peut fier, et dont la femme est assez laide pour être à l'abri de tout danger; nous allons nous transporter dans ces nouveaux quartiers, et je vous quitte en vous remerciant de toutes vos bontés ici. Où est mon hôtesse, que je lui dise adieu? j'espère pouvoir bientôt la recevoir dans une maison à moi, où mes amis n'auront aucun sujet de me chercher querelle. »

Lady Castlewood ne tarda point à arriver, rougissant avec beaucoup de grâce, et ses yeux s'emplissant de larmes quand le prince la baisa gracieusement. Elle avoit l'air si charmant et si jeune, que le docteur, avec son ton de badinage, ne put s'empêcher de parler de sa beauté au prince, compliment qui la fit rougir et paroître plus charmante encore.

CHAPITRE XII.

Grand projet, et qui le fit échouer.

De même que les caractères écrits avec de l'encre sympathique ressortent lorsqu'on les présente au feu, et disparaissent et laissent le papier blanc aussitôt qu'il est refroidi; une centaine de noms d'hommes de haute considération et favorables à la cause du prince, qui étoient inscrits sur nos listes secrètes, eussent été visibles sur le grand rôle de la conspiration, si on l'eût jamais exposé au soleil. Que de gens se seroient mis en avant, et auroient souscrit leurs noms et protesté de leur fidélité, une fois

le danger passé! Que de whigs, maintenant haut placés et créatures du tout-puissant ministre, auroient méprisé alors M. Walpole! Si jamais partie fut gagnée par la mâle décision de quelques personnes à l'heure du danger; si jamais partie fut perdue par la trahison et l'imbécillité de ceux qui avoient les cartes en main, et qui auroient pu les jouer, ce fut à ce jeu si important qui se joua les trois jours suivants, et dont la plus noble couronne du monde étoit l'enjeu.

A la conduite de milord Bolingbroke, ceux qui étoient intéressés au projet que nous avions en main virent bien qu'on ne pouvoit se fier à lui. Si le prince l'emportoit, c'étoit la gracieuse intention de Sa Seigneurie de se déclarer pour lui; si le parti hanovrien faisoit arriver son souverain, nul n'étoit plus disposé à se mettre à genoux et à crier: « Vive le roi George! » Et il trahissoit l'un et l'autre prince, mais tout à fait à contre-mesure: quand il auroit dû se prononcer pour le roi Jacques, il hésitoit et coquetoit avec les whigs; et après s'être compromis par les plus monstrueuses protestations de dévouement, que l'Électeur méprisa avec raison, il justifia leur mépris pour lui en fuyant et prenant un service de renégat à Saint-Germain, juste au moment où il auroit dû se tenir à l'écart; et cette cour le méprisa, comme avoient fait les hommes énergiques et résolus qui avoient établi l'Électeur en Angleterre. Il apposa sa signature à toutes les accusations de mauvaise foi que ses ennemis lui intentèrent, et le roi et le Prétendant purent également montrer des preuves de la trahison de Saint-John, signées de sa main et scellées de son sceau.

Nos amis surveilloient d'assez près ses mouvements ainsi que ceux du brave et zélé parti whig, qui cachoit peu les siens. Ils vouloient avoir l'Électeur et employoient tous les moyens qu'ils avoient pour arriver à leur but. Milord Marlborough étoit maintenant de leur bord. Son expulsion du pouvoir par les torys avoit jeté aussitôt ce grand capitaine dans les bras des whigs. Nous apprîmes qu'il arrivoit d'Anvers; et en effet, le jour de la mort de la reine, il débarqua de nouveau sur la rive d'Angleterre. Une grande partie de l'armée tenoit toujours pour son illustre chef; même les torys y étoient indignés de l'injustice des persécutions que l'on faisoit subir aux officiers whigs. Les principaux d'entre eux étoient à Londres, et à leur tête un des hommes les plus intrépides du monde, l'Écossois duc d'Argyle, dont la conduite, le surlendemain du jour où j'ai amené maintenant mon histoire, eut le dénoûment que méritoit d'avoir tant d'honnêteté et de bravoure, en établissant la présente race royale sur le trône d'Angleterre.

Pendant ce temps, il n'existoit pas de légères différences d'opinion parmi les conseillers qui entouroient le prince, au sujet du plan que Son Altesse devoit suivre. Son ministre femelle à la cour, s'imaginant qu'elle voyoit un peu d'amélioration dans l'é-

tat de la reine, étoit d'avis d'attendre quelques jours, peut-être ne seroit-ce que quelques heures, qu'on le pût amener au lit de la malade et le faire reconnoître comme héritier. M. Esmond vouloit qu'il s'y rendît escorté d'une couple de compagnies des *Horse Guards*, et qu'il se présentât ouvertement au conseil. Durant toute la nuit du 29 au 30 juillet, le colonel fut en pourparler avec des gentilshommes de profession militaire, qu'il est inutile de nommer ici; il suffit de dire que plusieurs d'entre eux avoient un rang extrêmement élevé dans l'armée, et qu'un d'eux en particulier étoit un général, qui, lorsqu'il apprit que le duc de Marlborough passoit de l'autre côté, brandit sa béquille au-dessus de sa tête avec un hourra, à l'idée d'en venir aux mains avec lui. Des trois secrétaires d'État, nous en connoissions un pour nous être dévoué. Le gouverneur de la Tour étoit à nous; les deux compagnies de service à la caserne de Kensington étoient sûres, et nous avions des nouvelles très-promptes et très-exactes de tout ce qui se passoit dans l'intérieur du palais.

A midi, le 30 de juillet, un message arriva aux amis du prince, annonçant que le comité du conseil siégeoit au palais de Kensington, Leurs Grâces d'Ormonde et de Shrewsbury, l'archevêque de Canterbury et les trois secrétaires d'État y étant assemblés. Une heure après, on apporta en toute hâte la nouvelle que les deux ducs whigs, Argyle et Somerset, étoient entrés dans la chambre du conseil sans être convoqués, et avoient pris place à la table. Après discussion, l'assemblée se rendit à la chambre de la reine, qui étoit couchée et en grande foiblesse, mais encore avec l'usage de sa raison, et les lords recommandèrent Sa Grâce de Shrewsbury comme la personne la plus propre à remplir la place vacante de lord-trésorier; Sa Majesté lui donna la baguette, comme chacun sait. « Et maintenant, écrivoit mon messager de la cour, *maintenant ou jamais, c'est le moment.* »

Maintenant ou jamais étoit le moment en effet. En dépit des ducs whigs, notre parti avoit encore la majorité dans le conseil, et Esmond, à qui le message avoit été porté (le personnage de la cour ne sachant pas que le prince avoit quitté son logement de Kensington-Square), et le brave jeune aide de camp d'Esmond, Frank Castlewood, prenant épée et uniforme, firent de brefs adieux à leur chère dame, qui les embrassa et les bénit tous deux, et rentra dans sa chambre prier pour l'issue du grand événement qui étoit alors imminent.

Castlewood courut à la caserne y avertir le capitaine de la garde, et ensuite il alla à la taverne des *Armes-du-Roi*, à Kensington, où nos amis étoient assemblés, étant venus par compagnies de deux et trois, à cheval ou en voiture, et étoient réunis dans la salle d'en haut, au nombre de cinquante-trois; leurs domestiques, qui avoient reçu l'ordre d'apporter aussi des armes, étant en bas, dans le jardin de la taverne, où on leur avoit

servi à boire. On sort de ce jardin par une petite porte qui donne sur la route du palais, et c'étoit par là qu'il avoit été convenu que maîtres et serviteurs se mettroient en marche, quand seroit donné le signal et que paroîtroit le personnage que tous attendoient. Il y avoit parmi nous le fameux officier qui commandoit sous le capitaine général des troupes, Sa Grâce le duc d'Ormonde, qui étoit au conseil. Avec lui étoient deux autres lieutenants généraux, neuf majors généraux et brigadiers, sept colonels, onze pairs du parlement et vingt et un membres de la chambre des Communes. La garde étoit pour nous au dedans et au dehors du palais : la reine étoit pour nous, et le conseil (sauf les deux ducs whigs, qui auroient eu le dessous); la journée étoit à nous, et, avec un battement de cœur, Esmond se rendit rapidement du Mall à Kensington, où il s'étoit séparé du prince le soir d'avant. Il y avoit trois nuits que le colonel ne s'étoit couché : la dernière avoit été employée à réunir les amis du prince, dont la grande majorité n'avoient pas eu le moindre soupçon de ce qui alloit se passer, avant qu'on leur eût dit qu'il étoit sur les lieux, et qu'on les convoquoit pour frapper le grand coup. La nuit précédente, et après l'altercation avec le prince, mon gentilhomme, soupçonnant Son Altesse Royale et craignant qu'elle n'eût envie de nous fausser compagnie et de courir après sa belle fugitive, l'avoit passée, s'il faut dire la vérité, à la taverne du *Lévrier*, vis-à-vis de la maison de lady Esmond, dans Kensington-Square, un œil sur la porte, pour que le prince ne pût s'en échapper. La nuit avant celle-là, il l'avoit passée botté, à la *Couronne*, à Hounslow, où il avoit dû veiller, ma foi! toute la nuit pour entrevoir un instant Béatrix le lendemain matin. Et le destin avoit décrété qu'il auroit une quatrième nuit de courses et d'insomnie avant d'avoir terminé sa besogne.

Il courut à la maison du curé dans Kensington-Mall et demanda M. Bates, nom qu'avoit pris le prince. La femme du curé répondit que M. Bates étoit sorti de très-grand matin en bottes, disant qu'il alloit chez l'évêque de Rochester à Chelsey. Mais l'évêque avoit été lui-même à Kensington, il y avoit deux heures, demander M. Bates, et étoit retourné dans son carrosse chez lui, quand il avoit appris que ce gentilhomme étoit allé l'y chercher.

Cette absence étoit fort malheureuse, car une heure de retard pouvoit coûter un royaume. Esmond n'eut rien à faire que d'aller en toute hâte aux *Armes-du-Roi*, dire aux personnes qui étoient assemblées, que M. George (comme nous appelions là le prince) n'étoit pas chez lui, mais qu'Esmond iroit le chercher; et, prenant la voiture d'un général qui se trouvoit là, Esmond se rendit à travers champs à Chelsey, chez l'évêque.

Le portier dit qu'il y avoit deux messieurs avec Monseigneur, et Esmond, sans s'arrêter à cette sentinelle, courut à la porte fermée du cabinet de l'évêque, à laquelle il frappa, et où il fut

bientôt admis. Des deux personnes qui étoient avec l'évêque, l'une étoit un prélat de ses confrères, et l'autre l'abbé G***.

« Où est M. George ? dit Esmond ; voici le moment venu. »

L'évêque eut l'air effarouché.

« Je suis allé chez lui, dit-il, et on m'a dit qu'il étoit parti pour venir ici. Je suis revenu aussi vite qu'une voiture pouvoit me ramener, et il n'y a point paru. »

Le colonel laissa échapper un jurement : ce fut tout ce qu'il put dire à Leurs Révérences ; il redescendit précipitamment l'escalier, et ordonnant au cocher, un vieil ami et compagnon d'armes à lui, de le mener comme s'il chargeoit les François avec son maître à Wynendael, ils furent de retour à Kensington en une demi-heure.

Esmond alla de nouveau chez le curé. M. George n'y étoit pas revenu. Le colonel dut reporter cette fâcheuse réponse aux gens des *Armes-du-Roi*, qui commençoient à s'impatienter fort.

De la fenêtre de la taverne, en regardant par-dessus le mur du jardin, on peut voir la pelouse qui est devant le palais de Kensington, la porte du palais (autour de laquelle stationnoient les carrosses des ministres) et le bâtiment de la caserne. Comme nous regardions par cette fenêtre, en discourant tristement, nous entendîmes sonner la trompette, et quelques-uns d'entre nous coururent à la fenêtre de la salle de devant, qui donne sur la Grande-Rue de Kensington, et virent arriver un régiment de cavalerie.

« Ce sont les gardes d'Ormonde, dit quelqu'un.

— Non, par Dieu ! c'est l'ancien régiment d'Argyle, » dit mon général, frappant le plancher de sa béquille.

C'étoit, en effet, le régiment d'Argyle qu'on avoit fait venir de Westminster, et qui avoit pris la place du régiment de Kensington, sur lequel nous pouvions compter.

« O Harry ! dit un des généraux présents, vous êtes né sous une malheureuse étoile : je commence à croire qu'il n'y a pas de M. George, ni de M. Dragon non plus. Ce n'est pas de la pairie que je me soucie, car notre nom est si ancien et si illustre, que cela ne me feroit aucun bien d'être appelé lord Lydiard ; mais je regrette la chance que vous m'aviez promise de me mesurer avec Marlborough. »

Comme nous parlions, Castlewood entra d'un air troublé.

« Quelles nouvelles, Frank ? dit le colonel ; M. George arrive-t-il enfin ?

— Dieu le damne ! Regardez ceci, dit Castlewood en tirant un papier ; je l'ai trouvé dans le livre, dans ce que vous appelez *Eikum Basilikum*. Ce misérable Martin l'avoit mis là ; il dit que c'est sa jeune maîtresse qui lui en a donné l'ordre. Cela m'étoit adressé, mais c'étoit pour lui, je le sais, et j'ai brisé le cachet et l'ai lu. »

Esmond fut pris de vertige, et toute la réunion des officiers sembla tourner devant ses yeux lorsqu'il lut ce papier ; voici tout ce qu'il y avoit d'écrit dessus : « Béatrix Esmond est envoyée en prison, à Castlewood, où elle priera pour des jours plus heureux. »

« Pouvez-vous deviner où il est? dit Castlewood.

— Oui, » dit le colonel Esmond. Il le savoit bien, et Frank le savoit bien aussi : notre instinct nous disoit où le traître s'étoit enfui.

Il eut le courage de se tourner vers la compagnie et de dire : « Messieurs, je crains fort que M. George ne soit pas ici aujourd'hui ; il est survenu quelque chose, et... et... je crains fort qu'il ne lui soit arrivé quelque accident qui le retienne. Maintenant que vous avez pris le coup du midi, vous ferez mieux de payer votre écot et de rentrer chez vous ; il n'y a pas de partie possible là où il n'y a personne pour la jouer. »

Quelques-uns des assistants s'en allèrent sans dire un mot ; d'autres allèrent rendre leurs devoirs à la reine et s'informer de sa santé. La petite armée rentra dans l'ombre d'où on l'avoit tirée ; il n'y avoit pas eu d'écrits, de papiers de nature à compromettre qui que ce fût. Quelques officiers et membres du parlement avoient été invités la veille à déjeuner aux *Armes-du-Roi* à Kensington ; et ils avoient demandé la carte, et ils s'en étoient retournés chez eux.

CHAPITRE XIII.

1er août 1714.

« Ma maîtresse sait-elle cela ? demanda Esmond à Frank, comme ils s'en alloient à pied.

—Ma mère a trouvé la lettre dans le livre, sur la table de toilette. Elle l'avoit écrite avant de partir, dit Frank. Ma mère l'avoit rencontrée sur l'escalier, la main sur la porte, essayant d'entrer, et ne l'avoit pas quittée qu'elle ne fût partie. Il n'a pas songé à y regarder, et Martin n'a pas eu l'occasion de le prévenir. Je crois que le pauvre diable n'y entendoit pas malice, quoique je l'aie à moitié tué ; il a cru porter la lettre au frère de Beatrix. »

Frank ne me dit jamais un mot de reproche, pour avoir amené ce misérable parmi nous. Comme nous frappions à la porte, je dis : « Quand les chevaux seront-ils prêts ? » Frank m'indiqua avec sa canne qu'ils tournoient en ce moment la rue.

Nous montâmes et dîmes adieu à notre maîtresse; elle étoit dans un terrible état d'agitation, et elle avoit avec elle l'évêque, dont elle aimoit tant la compagnie.

« Lui avez-vous dit, milord, dit Esmond, que Béatrix étoit à Castlewood? »

L'évêque rougit et balbutia. « Eh mais, dit-il, je. .

— Vous avez joué un bon tour à ce misérable, s'écria Esmond, et ce que vous lui avez dit lui coûte la couronne. »

Ma maîtresse devint toute blanche. « Henri, Henri, dit-elle, ne le tuez pas!

— Il n'est peut-être pas trop tard, dit Esmond; il peut n'être point allé à Castlewood; Dieu veuille qu'il ne soit point trop tard! »

L'évêque entamoit quelques phrases banales sur la loyauté et le caractère sacré de la personne du souverain; mais Esmond l'invita sévèrement à se taire, à brûler tous les papiers, et à prendre soin de lady Castlewood; et en cinq minutes, Frank et lui étoient en selle, John Lockwood derrière eux, se dirigeant vers Castlewood d'un pas rapide.

Nous venions d'arriver à Alton quand voilà que nous rencontrons le vieux Lockwood, le portier de Castlewood, le père de John, marchant à côté de la voiture publique de Hexham, qui passait la nuit à Alton. Lockwood raconta que sa jeune maîtresse étoit arrivée au château le mercredi soir, et que ce vendredi matin elle l'avoit dépêché avec un paquet pour milady à Kensington, disant que la lettre étoit de grande importance.

Nous prîmes la liberté de la décacheter, tandis que Lockwood ouvroit de grands yeux, et s'écrioit : « Dieu me bénisse! » et : « Qui l'auroit cru? » à l'aspect de son jeune maître qu'il n'avoit pas vu depuis sept ans.

Le billet de Béatrix ne contenoit aucune nouvelle le moins du monde importante. Il étoit écrit d'un ton de plaisanterie, affectant de prendre légèrement sa captivité. Elle demandoit s'il lui seroit permis de rendre visite à mistress Tusher ou de se promener au delà de la cour et des murs du jardin. Elle donnoit des nouvelles des paons, et d'un faon qu'elle avoit là. Elle disoit à sa mère de lui envoyer certaines robes et jupes par le vieux Lockwood; elle présentoit ses devoirs à certain personnage, si certaines autres personnes lui permettoient de prendre une telle liberté; ajoutant que, comme elle n'étoit pas à même de jouer aux cartes avec lui, elle espéroit qu'il liroit de bons livres, tels que les sermons du docteur Atterbury et l'*Eikon Basilike* : elle aussi alloit lire de bons livres : elle pensoit que sa jolie maman seroit bien aise de savoir qu'elle ne perdoit pas les yeux à pleurer.

« Qui est-ce qui est à la maison indépendamment de vous, Lockwood? dit le colonel.

— Il y a la blanchisseuse, et la fille de cuisine, la femme de chambre de Mme Béatrix, l'homme de Londres, et c'est tout; et

il couche dans ma loge, loin des filles, » dit le vieux Lockwood.

Esmond écrivit à la hâte une ligne au crayon sur le billet, et le donna au vieillard, en lui ordonnant de continuer sa route vers sa maîtresse. Nous savions pourquoi Béatrix était devenue tout d'un coup si docile, et pourquoi elle parloit de l'*Eikon Basilike*. Elle avoit écrit cette lettre pour mettre le prince sur la voie, et pour écarter le portier.

« Nous avons un beau clair de lune pour notre course, dit Esmond; Frank, nous pouvons encore arriver à temps à Castlewood. »

Le long du chemin, ils s'informèrent. à toutes les portes, à quel moment on avoit vu passer un grand jeune homme vêtu de gris, avec une perruque châtain, juste de la couleur de celle de milord. Il étoit parti à six heures du matin, et nous à trois de l'après-midi. Il alloit presque aussi vite que nous avions fait; il avoit encore sept heures d'avance sur nous quand nous atteignîmes le dernier relais.

Nous franchîmes les dunes de Castlewood avant la pointe du jour. Nous passâmes à l'endroit même où la voiture avoit été renversée il y avoit quatorze ans, et où Mohun étoit étendu. Le village n'étoit pas encore debout, ni la forge allumée, quand nous le traversâmes, côtoyant les ormes, où les corneilles étoient toujours perchées, et l'église, et passant le pont. Nous descendîmes de cheval au pont, et nous gagnâmes à pied la porte.

« Si elle est saine et sauve, dit Frank en tremblant, et ses yeux honnêtes s'emplissant de larmes, une statue d'argent à Notre-Dame! »

Il alloit frapper avec le grand marteau de fer à la porte de chêne; mais Esmond arrêta la main de son parent. Il avoit aussi ses craintes, son désespoir et ses douleurs; mais il n'en disoit pas un mot à son compagnon et ne donnoit aucun signe d'émotion.

Il alla frapper doucement, mais à plusieurs reprises, à la petite fenêtre de la loge du portier, jusqu'à ce que l'homme vint aux barreaux.

« Qui est là? dit-il, en regardant dehors; c'étoit le domestique venu de Kensington.

— Milord Castlewood et le colonel Esmond, dîmes-nous d'en bas. Ouvrez la porte et faites-nous entrer sans bruit.

— Milord Castlewood? dit l'autre; milord est ici, et au lit.

— Mille tonnerres! ouvre donc! dit Castlewood en jurant.

— Je n'ouvrirai à personne, » dit l'homme refermant la fenêtre au moment où Frank prenoit un pistolet.

Il alloit tirer sur le portier, mais Esmond lui retint de nouveau la main.

« Il est plus d'une manière, dit-il, d'entrer dans une grande maison comme celle-ci. »

Frank grommela que la porte de l'ouest étoit à un demi-mille.

« Mais je sais un chemin qui n'est pas à cent pas, » dit M. Esmond; et conduisant son parent le long du mur et des massifs, qui étoient devenus très-épais sur ce qui étoit jadis un fossé autour de la maison, ils arrivèrent à un contre-fort au flanc duquel étoit la lucarne qui servoit de porte secrète au P. Holt. Esmond se hissa aisément jusque-là, brisa une vitre qui y avoit été remise, et fit jouer le ressort à l'intérieur, et les deux gentilshommes passèrent par cette ouverture, marchant aussi légèrement qu'ils pouvoient, et pénétrant ainsi par le passage dans la cour, que l'aube commençoit à rougir, et où la fontaine clapotoit au milieu du silence.

Ils coururent aussitôt à la loge du portier, dont celui-ci n'avoit point fermé la porte qui donnoit sur la cour; et pistolet en main ils arrivèrent sur le malheureux terrifié, et lui enjoignirent de se taire. Ensuite ils lui demandèrent (la tête tournoit à Esmond, et il tomba presque en parlant) quand lord Castlewood étoit arrivé. Il dit la veille au soir, vers huit heures.

Et quoi alors?

Sa Seigneurie avait soupé avec sa sœur.

Le domestique les avoit-il servis?

Oui, et la femme de chambre de milady aussi; les autres domestiques préparoient le souper; et il n'y avoit pas eu de vin, et on n'avoit pu donner à milord que du lait, ce qui l'avoit mis de mauvaise humeur; et Mme Béatrix avoit toujours gardé miss Lucy dans la salle avec elle. Et, comme il y avoit un lit de l'autre côté de la cour dans la chambre du chapelain, elle avoit décidé que milord y coucheroit. Mme Béatrix étoit descendue en riant avec les servantes, et s'étoit enfermée, et milord étoit resté quelque temps à lui parler à travers la porte, et elle riant de lui. Et alors il s'étoit promené quelque temps dans la cour, et elle avoit reparu à la fenêtre d'en haut; et milord l'avoit suppliée de descendre et de venir se promener dans la salle; mais elle n'avoit pas voulu, et s'étoit remise à rire de lui, et avoit fermé la fenêtre; et là-dessus milord proférant des jurements, à ce qu'il sembloit, mais dans une langue étrangère, étoit allé se coucher dans la chambre du chapelain.

Etoit-ce tout?

Tout, l'homme le juroit sur l'honneur; tout, sur son espoir de salut. Attendez, il y avoit encore quelque chose. Milord, en arrivant, et une ou deux fois pendant le souper, avoit donné un baiser à sa sœur, comme cela étoit naturel, et elle le lui avoit rendu.

A ces mots Esmond grinça des dents de rage, et faillit étrangler le mécréant stupéfait qui les prononçait, tandis que Castlewood, arrêtant la main de son cousin, partoit d'un grand éclat de rire.

« Si cela t'amuse, dit Esmond en françois, que ta sœur échange

des baisers avec un étranger, je crains que la pauvre Béatrix ne te donne bien des sujets de gaieté. »

Esmond étoit tourmenté de la sombre pensée que Hamilton, Ashburnham, avoient déjà été maîtres de ces roses dont les lèvres du jeune prince se repaissoient à présent. Le cœur lui défailloit à cette idée. Sa joue étoit profanée, sa beauté souillée : la honte et l'honneur se tenoient entre elle et lui. L'amour étoit mort dans son cœur : eût-elle une couronne à lui offrir avec son amour, il sentoit que l'un et l'autre le dégraderoient.

Mais ce ressentiment contre Béatrix ne diminuoit pas l'irritation du colonel contre l'homme qui avoit été l'occasion, sinon la cause du mal. Frank s'assit sur un banc de pierre dans la cour, et s'endormit tout de bon, tandis qu'Esmond alloit et venoit, débattant dans son esprit ce qui devoit s'ensuivre. Peu importoit jusqu'à quel point les choses avoient été poussées entre le prince et cette pauvre fille sans foi Ils étoient arrivés à temps pour sauver sa personne, mais non son âme : n'avoit-elle pas excité le prince à la venir trouver, suborné ou éloigné les domestiques, afin de communiquer avec lui? Son cœur perfide s'étoit rendu, quoique la place ne fût pas livrée; et c'étoit à faire cette conquête qu'il avoit consacré une vie de lutte et de dévouement; cette conquête qu'elle étoit prête à vendre pour un titre ou pour une œillade du prince.

Lorsqu'il fut las de ressasser ces pensées dans sa tête, il réveilla le pauvre Frank, qui se leva en bâillant, et dit qu'il avoit rêvé de Clotilde.

« Il faut que vous me secondiez, dit Esmond, dans ce que je vais faire. J'ai réfléchi que le drôle là-bas peut avoir eu pour instructions de conter cette histoire, et que le tout peut bien être un mensonge : si cela est, nous le saurons par le gentilhomme qui dort là-haut. Voyez si la porte qui conduit à l'appartement de milady (nous appelions ainsi l'appartement à l'angle nord-ouest de la maison), voyez si la porte est fermée à la barre, comme il dit. »

Nous essayâmes; elle étoit effectivement, comme le laquais avoit dit, fermée en dedans.

« Elle peut avoir été ouverte et refermée ensuite, dit le pauvre Esmond; la fondatrice de notre famille laissa entrer notre ancêtre de cette manière.

— Que ferez-vous, Harry, si.... si ce qu'a dit cet homme se trouvoit n'être pas vrai? »

Le jeune homme regardoit d'un air effrayé son parent à la face : je présume que l'expression n'en étoit pas fort agréable.

« Allons voir d'abord si les deux versions s'accordent, » dit Esmond; et il entra dans le corridor et ouvrit la porte de ce qui avoit été sa chambre depuis près de vingt-cinq ans. Une chandelle brûloit encore, et le prince dormoit tout habillé sur le lit : Esmond ne prit pas la peine d'éviter de faire du bruit. Le prince

se dressa sur son séant, en voyant deux hommes dans sa chambre.

« *Qui est là?* dit-il en françois, et il prit un pistolet sous son oreiller.

—C'est le marquis d'Esmond, dit le colonel, venu pour faire à Sa Majesté les honneurs de sa maison de Castlewood, et pour lui rendre compte de ce qui est arrivé à Londres. Conformément aux ordres du roi, j'ai passé l'avant-dernière nuit, après avoir quitté Sa Majesté, à voir les amis du roi. Il est fâcheux que le désir qu'a eu Sa Majesté d'aller à la campagne et de visiter notre pauvre maison ait décidé le roi à quitter Londres sans prévenir hier, car il s'est offert une occasion qui selon toutes probabilités ne se représentera plus; et s'il n'avoit pas plu au roi de se rendre à cheval à Castlewood, le prince de Galles auroit pu coucher à Saint-James.

— Par la mort! messieurs, dit le prince en sautant à bas du lit, le docteur étoit avec moi hier matin; et, après avoir veillé ma sœur toute la nuit, il m'a dit que je ne pouvois pas espérer de voir la reine.

— Il en eût été autrement, dit Esmond avec un autre salut; car à l'heure qu'il est, la reine peut être morte en dépit du docteur. Le conseil s'étoit rassemblé, un nouveau trésorier étoit nommé, les troupes étoient dévouées à la cause du roi; et cinquante loyaux gentilshommes des plus grands noms du royaume s'étoient réunis pour accompagner le prince de Galles, qui auroit pu être l'héritier reconnu du trône, ou en être le possesseur en ce moment, si Votre Majesté n'avoit pas cru devoir prendre l'air. Nous étions prêts; une seule personne nous a manqué, Votre Gracieuse Majesté....

— *Morbleu, monsieur*, vous me donnez trop de Majesté, » dit le prince, qui étoit debout et sembloit attendre que l'un de nous l'aidât à passer son habit.

Mais nous ne bougeâmes ni l'un ni l'autre.

« Nous prendrons soin, dit Esmond, de ne pas commettre souvent cette offense désormais.

— Qu'entendez-vous par là, milord? dit le prince, et il murmura le mot de guet-apens, qu'Esmond saisit.

— Le guet-apens, monsieur, dit-il, ne vient pas de nous; ce n'est pas nous qui vous avons invité. Nous sommes venus venger et non tramer le déshonneur de notre famille.

— Déshonneur! *morbleu*, il n'y a pas eu de déshonneur, dit le prince, devenant pourpre; rien qu'un jeu tout innocent.

— L'intention étoit qu'il finît sérieusement.

— Je jure, s'écria le prince avec impétuosité, sur l'honneur d'un gentilhomme, milords....

— Que nous sommes arrivés à temps. Il n'est rien arrivé de mal, Frank, dit le colonel Esmond en se tournant vers le jeune Castlewood, qui se tenoit debout à la porte pendant cette con-

versation. Voyez! voici un papier sur lequel Sa Majesté a daigné commencer quelques vers en l'honneur, ou au déshonneur de Béatrix. Voici *madame* et *flamme*, *cruelle* et *rebelle*, et *amour* et *pour*, écrits de sa royale main et avec son orthographe. Si le gracieux amant eût été heureux, il n'eût point passé son temps à soupirer. »

En effet, et tout en parlant, Esmond avoit jeté les yeux sur la table, et avoit vu un papier où mon jeune prince avoit griffonné un madrigal, qui devoit le lendemain donner le coup de grâce à son enchanteresse.

« Monsieur, dit le prince enflammé de rage (il avoit fini par endosser son royal habit sans assistance), suis-je venu ici pour recevoir des insultes?

— Pour en faire, sous le bon plaisir de Votre Majesté, dit le colonel en saluant très-bas; et les gentilshommes de notre famille sont venus vous remercier.

— *Malédiction!* dit le jeune homme, les larmes lui venant aux yeux de mortification et de fureur impuissante. Que me voulez-vous, messieurs?

— Si Votre Majesté veut bien entrer dans la pièce voisine, dit Esmond du même ton grave, j'ai là quelques papiers que je serois bien aise de lui soumettre, et je vais, avec sa permission, lui montrer le chemin; » et prenant le flambeau, et précédant le prince à reculons avec grande cérémonie, M. Esmond passa dans la petite chambre du chapelain, par laquelle ils venoient d'entrer dans la maison. « Veuillez avancer un siége à Sa Majesté, Frank, » dit le colonel à son compagnon, qui étoit presque aussi étonné de cette scène, et aussi intrigué que l'autre acteur. Alors, allant à la cachette pratiquée au-dessus du manteau de la cheminée, le colonel l'ouvrit, et en tira les papiers qui y étoient déposés depuis si longtemps.

« Voici, sous le bon plaisir de Votre Majesté, dit-il, les lettres patentes de marquis envoyées par votre royal père de Saint-Germain au vicomte Castlewood, mon père; voici l'acte certifié devant témoins du mariage de mon père avec ma mère, et de ma naissance et de mon baptême; je fus baptisé dans cette croyance dont votre bienheureux père donna toute sa vie un si brillant exemple. Voilà mes titres, cher Frank, et voici ce que j'en fais: adieu baptême et mariage, adieu marquisat et auguste signature dont votre prédécesseur voulut bien honorer notre race! »

Et en parlant Esmond brûla les papiers dans le brasier. « Vous voudrez bien vous rappeler, monsieur, continua-t-il, que notre famille s'est ruinée par fidélité pour la vôtre; que mon grand-père a dépensé sa fortune et a sacrifié son sang et son fils à votre service; que le grand-père de mon cher lord (car vous êtes lord à présent, Frank, de droit et de titre aussi) mourut pour la même cause; que ma pauvre parente, la seconde femme de mon père, après avoir immolé son honneur à votre race parjure,

envoya au roi tout ce qu'elle possédait, et reçut en retour ce précieux titre qui est là en cendres, et cette aune inestimable de ruban bleu. Je le dépose à vos pieds et je le foule aux miens : je tire cette épée, et je la brise et je vous renie; et si vous nous aviez fait le tort que vous projetiez, par le ciel, je vous l'aurois passée au travers du cœur, et ne vous aurois pas plus pardonné que votre père ne pardonna à Monmouth. Frank fera de même, n'est-ce pas, cousin? »

Frank, qui étoit resté à contempler d'un œil stupéfié les papiers qui brûloient dans l'ancien brasier, tira son épée et la brisa, la tête basse. « Je vais avec mon cousin, dit-il en serrant la main d'Esmond. Marquis ou non, par Dieu! je suis à lui à toute heure du jour. Je demande pardon à Votre Majesté de jurer; c'est-à-dire.... c'est-à-dire, je suis pour l'Électeur de Hanovre. C'est uniquement la faute de Votre Majesté. La reine est morte bien probablement à l'heure qu'il est; et vous auriez pu être roi si vous n'étiez pas venu courir après Trix.

— Perdre ainsi une couronne, dit le jeune prince en se levant et parlant françois avec sa pétulance ordinaire; perdre la plus charmante femme du monde; perdre le dévouement de cœurs tels que les vôtres, n'est-ce pas, milords, assez d'humiliations? Marquis, si je vous le demande à genoux, me pardonnerez-vous? Non, je ne saurois faire cela, mais je puis vous offrir une réparation, celle de l'honneur, celle des gentilshommes. Faites-moi la faveur de croiser l'épée avec moi : la vôtre est brisée, voyez, là-bas dans l'armoire il y en a deux. » Et le prince les prit avec la vivacité d'un enfant, et les tendit à Esmond : « Ah! vous voulez bien? *Merci, monsieur, merci.* »

Extrêmement touché de cette immense marque de condescendance et de repentir de l'injure faite, le colonel Esmond salua presque assez bas pour baiser la gracieuse main qui lui faisoit un tel honneur, et se mit silencieusement en garde. Les épées ne se furent pas plutôt rencontrées, que Castlewood releva celle d'Esmond avec la lame de la sienne, qu'il avoit brisée près de la poignée; et le colonel reculant d'un pas abaissa la pointe de son épée avec un autre salut très-profond, et se déclara parfaitement satisfait.

« *Eh bien! vicomte!* dit le jeune prince qui étoit un enfant et un enfant françois, *il ne nous reste qu'une chose à faire.* » Il mit son épée sur la table, et les doigts de ses deux mains sur la poitrine. « Il ne nous reste qu'une chose à faire, dit-il. Vous ne devinez pas? » Il étendit les bras : « *Embrassons-nous.* »

L'entretien étoit à peine fini, que Béatrix entra dans la chambre. Que venoit-elle chercher là? Elle tressaillit et devint pâle à la vue de son frère et de son cousin, des épées nues, des lames brisées et des papiers qui achevoient de se consumer dans le brasier.

« Charmante Béatrix, dit le prince avec une rougeur qui lui

seyoit fort bien, ces messieurs sont venus à cheval de Londres, où ma sœur est dans un état désespéré et où son successeur se fait désirer. Pardonnez-moi mon escapade d'hier au soir. J'ai été si longtemps prisonnier, que j'ai saisi l'occasion d'une promenade à cheval, et mes chevaux naturellement m'ont porté vers vous. J'ai trouvé une reine dans votre petite cour où vous avez daigné me recevoir. Présentez mes hommages à vos filles d'honneur. Pendant que vous dormiez j'ai soupiré sous la fenêtre de votre chambre; puis je me suis retiré dans la mienne pour reposer. C'est là que ces messieurs m'ont agréablement éveillé. Oui, milords, car c'est un heureux jour que celui qui fait connoître à un prince, quoi qu'il en puisse coûter à sa vanité, un cœur aussi noble que celui du marquis d'Esmond. *Mademoiselle*, pouvons-nous prendre votre voiture pour retourner en ville? je l'ai vue sous le hangar, et ce pauvre marquis doit tomber de sommeil.

— Plaira-t-il au roi de déjeuner avant de partir?» fut tout ce que Béatrix put dire. Les roses s'étoient effacées de ses joues; ses yeux étoient enflammés; elle paroissoit tout à fait vieille. Elle alla à Esmond, et, d'une voix sifflante, lui dit ces quelques mots : « Si je ne vous aimois pas auparavant, cousin, songez combien je vous aime maintenant. » Si les paroles pouvoient tuer, Esmond étoit un homme mort. On voyoit dans ses yeux qu'elle auroit pu le poignarder.

Mais ses paroles piquantes ne firent aucune blessure à M. Esmond, son cœur étoit trop dur. La regardant, il s'étonnoit d'avoir jamais pu l'aimer. Son amour de dix années étoit fini, il étoit tombé mort sur la place, à la taverne de Kensington, où Frank lui avoit porté le billet trouvé dans l'*Eikon Basilike*. Le prince rougit et salua profondément, lorsqu'elle le regarda, et quitta la chambre. Je ne l'ai pas revue depuis ce jour.

Des chevaux furent amenés et mis à la voiture bientôt après. Milord monta sur le siége, et, quant à Esmond, il étoit si fatigué qu'à peine dans le carrosse il s'endormit et ne s'éveilla qu'à la nuit, quand la voiture entra dans Alton.

Comme nous nous rendions à l'auberge de *la Cloche*, arrive un carrosse mitré avec notre vieil ami Lockwood à côté du cocher : milady Castlewood et l'évêque étoient dedans; elle jeta un petit cri lorsqu'elle nous aperçut. Les deux voitures entrèrent presque en même temps dans l'auberge, l'hôte et les gens sortant avec des lumières pour recevoir les voyageurs.

Nous descendîmes bien vite de notre voiture dès que nous vîmes la chère dame, et, avant tout, le docteur en soutane. Quelles nouvelles? Étoit-il encore temps? La reine étoit-elle en vie? Ces questions furent faites précipitamment, tandis que Boniface se tenoit debout devant ses nobles hôtes, en attendant l'instant de les conduire en haut avec force saluts.

« Est-elle sauvée? fut ce que lady Castlewood tout en émoi dit à l'oreille d'Esmond.

— Tout est bien, grâce à Dieu, » dit-il comme la tendre dame lui prenoit la main et la baisoit, et l'appeloit son sauveur et son bien-aimé. Elle ne pensoit pas, elle, à des reines et à des couronnes.

Les nouvelles de l'évêque étoient rassurantes : du moins tout n'étoit pas perdu ; la reine respiroit encore ou étoit vivante quand ils avoient quitté Londres, il y avoit six heures. « C'est lady Castlewood qui a insisté pour venir, » dit le docteur. Argyle avoit fait venir des régiments de Portsmouth, et en avoit envoyé chercher d'autres hors du pays ; les whigs étoient sur le qui-vive, la peste fût d'eux (je ne suis pas sûr que l'évêque ne jura pas) ! et nos gens y étoient aussi. Et tout pouvoit être sauf, si seulement le prince pouvoit être à temps à Londres. Nous demandâmes des chevaux pour retourner immédiatement à Londres. Nous ne montâmes pas dans la maison du pauvre Boniface qui avoit l'oreille basse, mais de nouveau dans nos voitures, le prince et son premier ministre dans l'une, Esmond dans l'autre, sans autre compagnie que sa chère maîtresse.

Castlewood prit les devants au galop pour rassembler les amis du prince et les avertir de son arrivée. Nous voyageâmes toute la nuit, Esmond racontant à sa maîtresse les événements des dernières vingt-quatre heures, la course de Castlewood et la sienne, la conduite généreuse du prince et leur réconciliation. La nuit parut passablement courte, et les heures étoilées s'envolèrent avec sérénité dans cette chère compagnie.

Ainsi fîmes-nous la route, le carrosse de l'évêque précédant le nôtre ; et, après quelques retards pour nous procurer des chevaux, nous atteignîmes Hammersmith vers quatre heures le dimanche matin, 1er d'août, et une demi-heure après, le jour alors étant tout à fait levé, nous passions devant la maison de milady Warwick, et nous descendions la rue de Kensington.

Quoiqu'il fût de très-bonne heure, il y avoit de l'agitation dans la rue, et beaucoup de gens alloient et venoient. Autour de la porte qui conduit au palais, où est la garde, il y avoit particulièrement une grande foule. Et celle de nos voitures qui étoit en tête s'arrêta, et le laquais de l'évêque descendit pour voir ce que signifioit ce concours.

Bientôt sortirent par la porte les horse-guards avec leurs trompettes, et une compagnie de hérauts avec leurs cottes. Les trompettes sonnèrent, et le héraut d'armes s'avança et proclama GEORGE, par la grâce de Dieu, roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande, défenseur de la Foi. Et le peuple cria : « Vive le roi. »

Parmi tous ces gens qui crioient et agitoient leurs chapeaux, j'aperçus une triste figure que j'avois connue toute ma vie, et vue sous maints déguisements. Elle n'étoit autre que celle du

pauvre M. Holt, qui s'étoit glissé en Angleterre pour assister au triomphe de la bonne cause, et qui maintenant voyoit ses ennemis victorieux, au milieu des acclamations du peuple anglois. Le pauvre diable oublioit de crier et d'ôter son chapeau, quand ses voisins dans la foule remarquèrent son manque de loyauté, et le traitèrent de jésuite déguisé, ce qui le força de se découvrir et de crier avec les autres. Il étoit assurément le plus malheureux des hommes : il ne jouoit jamais une partie sans la perdre ; et, s'il s'engageoit dans une conspiration, on étoit certain qu'elle finiroit par échouer. Je le vis en Flandre après ceci, d'où il alla à Rome, au quartier général de son ordre; et, un beau jour, il reparut parmi nous en Amérique, très-vieux, affairé et plein d'espoir. Je ne suis pas sûr qu'il n'y prit pas la hache et les mocassins, et que, drapé dans une couverture et tatoué en guerrier, il ne joua pas à la dérobée le rôle de missionnaire parmi les Indiens. Maintenant il est enterré dans notre province voisine de Maryland, ayant sur lui un petit tertre surmonté d'une croix, sous lequel cet esprit inquiet est pour jamais en repos.

Au son des trompettes du roi George, toutes les vaines espérances du faible et insensé prétendant s'évanouirent; et, avec cette musique aussi, je puis le dire, finit le drame de ma propre vie. Le bonheur qui l'a couronnée ultérieurement ne peut se retracer avec des paroles; il est, de sa nature, sacré et secret, et ne peut se dire, si plein que soit le cœur de reconnoissance, qu'au ciel et à une seule oreille, à une chère créature, la plus sincère et la plus tendre et la plus pure épouse qui ait jamais fait le bonheur d'un homme. Quand je songe à l'immense félicité qui m'étoit réservée, et à la profondeur et à l'intensité de cet amour qui, depuis tant d'années, est une bénédiction pour moi, je cède à un transport d'étonnement et de gratitude pour un tel bienfait, et même je suis reconnoissant d'avoir été doué d'un cœur capable de sentir et d'apprécier l'immense beauté et valeur du présent que Dieu m'a fait. Assurément, l'amour *vincit omnia;* il est incomparablement au-dessus de toute ambition, plus précieux que la richesse, plus noble que le nom. Il ne connoît pas la vie, celui qui ne connoît pas cela; il n'a point usé de la plus haute faculté de l'âme, celui qui n'a pas eu cette jouissance. Le nom de ma femme me représente l'accomplissement de l'espérance et le comble de la félicité. Avoir un tel amour est une bénédiction, en comparaison de laquelle toute joie terrestre est sans valeur, et penser à elle, c'est louer Dieu.

Ce fut à Bruxelles, où nous nous retirâmes après que notre complot eut manqué, nos amis whigs nous conseillant de nous tenir à l'écart, que la grande joie de ma vie me fut accordée, et que ma chère maîtresse devint ma femme. Nous étions tellement habitués à une intimité et à une confiance extrêmes, et

nous avions vécu si longtemps et si tendrement ensemble, que nous aurions pu aller jusqu'à la fin sans penser à un nœud plus étroit ; mais les circonstances amenèrent cet événement qui multiplia si prodigieusement mon bonheur et le sien (ce dont je remercie humblement le ciel), quoiqu'il nous arrivât une calamité qui, je rougis d'y songer, étoit déjà arrivée plus d'une fois dans notre maison. Je ne sais quel vertige d'ambition poussoit la belle indisciplinée dont le nom a occupé un si grand nombre de ces pages, et qui fut servie par moi pendant dix ans avec une telle constance de fidélité et de passion ; mais, depuis le jour où nous la sauvâmes à Castlewood, elle persista à regarder tous ses parents comme ses ennemis, et elle nous quitta et s'enfuit en France, pour quelle destinée, je dédaigne de le dire. La maison de son fils n'étoit point non plus un asile pour ma chère maîtresse; mon pauvre Frank étoit foible comme l'a été peut-être toute notre race, et mené par les femmes. Son entourage étoit impérieux et redoutoit l'influence de sa mère sur lui, craignant qu'il ne se rétractât et ne reniât la croyance qu'on lui avoit fait adopter. La différence des religions éloignoit le fils de la mère ; ma très-chère maîtresse sentit qu'elle étoit séparée de ses enfants et seule au monde, seule à l'exception d'un constant serviteur sur la fidélité duquel, Dieu merci, elle pouvoit compter. Ce fut après une scène d'ignoble querelle de la part de la femme et de la belle-mère de Frank (car on avoit fait épouser au pauvre garçon toute cette famille allemande à laquelle il s'étoit allié), que je trouvai un jour ma maîtresse en larmes, et alors je la suppliai de se confier au soin et au dévouement d'un homme qui, avec l'aide de Dieu, ne l'abandonneroit jamais. Et alors la tendre matrone, aussi belle dans son automne et aussi pure que les vierges dans leur printemps, avec des rougeurs d'amour et « des yeux d'humble capitulation, » céda à mes respectueuses instances, et consentit à partager mon toit. Que les derniers mots que j'écris remercient et bénissent celle qui en a été la bénédiction!

Grâce à l'obligeance de M. Addison, tout danger de poursuite et tout obstacle à notre retour en Angleterre furent écartés; et mon fils Frank, par ses prouesses en Écosse, fit sa paix avec le gouvernement du roi. Mais nous deux nous ne nous souciions plus de vivre en Angleterre, et Frank nous céda, en forme et avec joie, la possession du bien que nous occupons maintenant loin de l'Europe et de ses troubles, sur les belles rives du Potowmac, où nous avons bâti un nouveau Castlewood, et pensons avec des cœurs reconnoissants à notre ancienne demeure. Dans notre pays transatlantique nous avons une saison, la plus calme et la plus délicieuse de l'année, que nous appelons l'été indien : je dis souvent que l'automne de notre vie ressemble à ce temps heureux et serein; et je suis reconnoissant de son repos et de son doux soleil. Le ciel nous a donné une fille que chacun de

ses parents aime pour la ressemblance qu'elle a avec l'autre. Nos diamants ont été convertis en charrues et en haches pour nos plantations, et en nègres, les plus heureux et les plus gais, je pense, de toute cette contrée ; et le seul bijou auquel ma femme attache quelque prix et dont elle ne s'est jamais séparée, c'est ce bouton en or qu'elle prit à mon bras le jour qu'elle me visita en prison, et qu'elle porta toujours, m'a-t-elle dit, sur le plus tendre cœur du monde

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE DEUXIEME

QUI CONTIENT LA VIE MILITAIRE DE M. ESMOND ET AUTRES MATIÈRES RELATIVES A LA FAMILLE ESMOND (suite).

LIVRE TROISIÈME,

CONTENANT LA FIN DES AVENTURES DE M. ESMOND EN ANGLETERRE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

[illegible] cap II

[illegible] demandait [illegible]

[illegible] → finir par [illegible]

[illegible]

[illegible] pas.

[illegible]



